

U d'/of OTTAWA
39003000244227

ŒUVRES CHOISIES

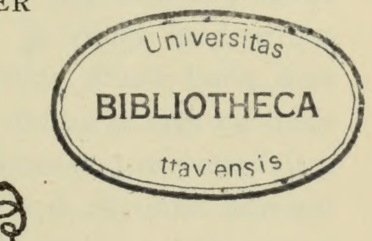
MGR BILLARD

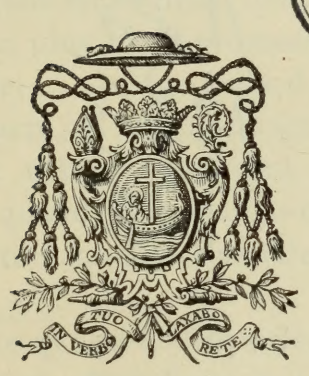
Évêque de Carcassonne

ŒUVRES CHOISIES

SERMONS, PRÔNES & INSTRUCTIONS

TOME PREMIER





PARIS
LIBRAIRIE VIC & AMAT
11, rue Cassette

CARCASSONNE
LIBRAIRIE BONNAFOUS
rue de la Mairie

ROUEN
LIBRAIRIE CACHEUX
rue de la Grosse-Horloge

1904



AVANT-PROPOS

Au lendemain de l'apparition du premier volume des *Œuvres choisies de Mgr Billard, évêque de Carcassonne,* Mgr Germain, archevêque de Toulouse, écrivait à l'Éditeur : « Je ne connaissais de votre cher Évêque que quelques mandements et quelques extraits de discours de circonstance, qui m'avaient fait grande impression. J'avoue que je suis fort édifié par ce que je viens de lire qui révèle si bien un beau talent au service d'une belle âme épiscopale. Ce que vous avez publié donne le très vif désir de voir se réaliser au plus tôt la promesse que vous faites d'un nouveau volume......... Mgr Billard rayonne admirablement dans son œuvre, et sa physionomie, qui ressort si bien par ce premier volume, achèvera d'apparaître dans toute sa perfection, quand vous nous aurez fait voir, dans une nouvelle publication, quelques-uns des traits charmants de sa jeunesse ».

Déjà dans la Lettre qui sert d'introduction aux *Lettres pastorales*, *Discours et allocutions de circonstance,* Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, avait exprimé sa joie de voir publier bientôt les œuvres oratoires de celui qui devait être un jour évêque de Carcassonne. « Vous nous donnerez, disait-il, les premières compositions de son intelligence si vive et si féconde, comme vicaire et comme curé, et ces pages, encore inconnues de nous, justifieront l'estime grandissante que l'administration diocésaine de Rouen avait faite de M. l'abbé Félix-Arsène Billard. Il est bon, quand

un homme a montré toute sa mesure et réalisé toutes les espérances conçues à son sujet, il est bon de remonter vers un temps où, d'un vol encore timide, il s'essayait à donner à ses ailes toute leur envergure et à tenter l'essor dont il se sentait instinctivement capable ».

C'est pour répondre à ces augustes désirs, en même temps que pour tenir notre promesse, que nous venons aujourd'hui donner au public une partie des *Sermons, prônes et instructions,* que prêcha M. l'abbé Billard, comme vicaire, curé, chanoine et vicaire-général. Jamais, nous l'avons déjà dit, il ne lui serait venu à la pensée de publier ces pages, écrites en courant, au milieu des travaux absorbants du ministère, et il n'eût pas manqué, en ce cas, de les retoucher et de corriger les imperfections qu'entraîne toujours avec soi une composition hâtive. Nous n'avons pas cru devoir nous laisser arrêter par cette considération. Notre but, en effet, n'est pas tant d'ajouter au trésor déjà si riche de la chaire contemporaine, que de raviver une chère mémoire dans la pensée des personnes qui ont eu autrefois le bonheur d'entendre M. l'abbé Billard, et de faire profiter de son travail les jeunes prêtres qui s'adonnent, comme lui, au ministère de la parole. Les premières nous sauront gré, nous l'espérons, de leur fournir une ample matière de pieux souvenirs, et les autres de sages enseignements et d'utiles leçons.

C'est notre unique dessein et toute la raison d'être de cette publication.

LÉON CHARPENTIER,
Chanoine honoraire, Secrétaire général
de l'Évêché de Carcassonne.

SAINT-REMI DE DIEPPE

(1858 — 1860)

SAINT-REMI DE DIEPPE

(1858 — 1860)

I

SERMON

SUR L'ÉDUCATION DE LA FAMILLE

PRÊCHÉ A BUTOT

(1858)

Mes Frères,

Allons ensemble prendre place un instant dans une de ces maisons patriarcales et exemplaires où le Seigneur est craint et aimé comme il est digne de l'être. Là, considérons attentivement la conduite d'un père et d'une mère sincèrement religieux ; étudions leurs pensées, écoutons leurs discours, observons leurs démarches, et que tout ce qu'ils font pour l'éducation d'un enfant devienne pour nous une instruction sûre et une leçon persuasive.

Mais ne commençons pas..... etc. *Ave Maria.*

I

C'est un grand jour dans la vie de deux époux vertueux que celui où, par la puissante bénédiction de Dieu, ces deux êtres qui n'étaient, il y a quelques moments, qu'un homme et une femme vulgaires, deviennent un père et une mère.

Un père et une mère ! quel instant solennel que celui où, constitués les instruments de la puissance créatrice, ils sont associés à tous les desseins de Dieu sur un enfant ! le Seigneur, le Père suprême, veille sans cesse sur sa fragile créature, il la réchauffe dans son sein, il la porte dans son cœur, il la garde et la protège comme la prunelle de l'œil, il la confie à un de ses anges ; ce n'est pas assez : il a voulu qu'elle eût aussi sur la terre des protecteurs et des anges visibles, et c'est pour cela qu'il a créé deux cœurs faits à l'image de son cœur si bon et si aimant, et que, de la surabondance de son amour, il a formé le cœur d'un père, il a formé le cœur d'une mère. Un père et une mère ! quelle joie délicieuse, quelle ineffable ivresse remplit leur âme à la naissance d'un fils ! Mais aussi quelles pensées graves se pressent dans leur esprit ! Que deviendra cet enfant ? se demandent-ils. Le voilà tombé nu dans nos mains, mais c'est une âme immortelle : quel sera son avenir ? Nous l'ignorons ; mais ce que nous savons, c'est que les soins que nous prendrons de son éducation décideront de cet avenir et de sa vie tout entière ; ce que nous savons, c'est que c'est à nous que Dieu, l'auteur, le principe, le créateur de cet homme qui

vient d'apparaître dans le monde, a confié la charge de le former, de le développer, de le perfectionner, de l'élever.

Ne nous étonnons donc pas de l'empressement de ces deux époux à procurer au nouveau-né la grâce de la régénération, la grâce du baptême. L'enfant est apporté sur les fonts sacrés presque immédiatement après sa naissance, et il a le bonheur inappréciable d'être sanctifié au sortir du sein de sa mère. Jeune chrétien, nouvel enfant de Dieu, nous te saluons ; nous te félicitons du sort heureux que te fait la divine Providence. Offert et consacré au Seigneur dès les premiers moments de ton existence, tu croîtras, comme autrefois Samuel, à l'ombre d'une protection spéciale. Confié à la tendresse de parents vertueux, tu grandiras comme l'arbrisseau planté sur le bord d'une onde pure. Bientôt ton âme s'épanouira aux rayons de l'amour et de la piété maternelle, comme la fleur à l'aurore d'un beau jour. Tu embelliras ta famille des grâces de ton innocence, et le feuillage et les fleurs de la première saison seront le gage des fruits qui viendront en leur temps.

Que de fois, M.F., ne verrez-vous pas la jeune mère penchée sur le berceau de son fils et le couvrant de ses baisers et de ses caresses ! Mais aussi que de fois nos yeux ne pourront-ils pas la contempler agenouillée près de ce même berceau, portant tour à tour ses regards maternels de l'enfant vers le Ciel et du Ciel vers l'enfant, et laissant échapper de son cœur une prière ardente ! Ah ! c'est qu'elle a compris, cette pieuse mère, qu'elle ne peut sans le secours de Dieu former la jeune âme de ce nouvel élu. A peine l'intelligence de cet enfant a-t-elle paru s'éveiller, à

peine ses mouvements ont-ils pris quelque précision, à peine sa langue commence-t-elle à articuler quelques sons, que nous voyons ses petites mains, dirigées par celles de sa mère, se réunir pour prier ou essayer de tracer le signe auguste de notre salut, que nous entendons sortir de ses lèvres les noms sacrés que la Religion présente à notre amour et à nos respects. Que d'autres cherchent à délier la langue des enfants avec des mots plus ou moins profanes ; pour cette mère chrétienne, elle s'est hâtée de faire nommer ceux dont le Ciel et la terre invoquent la puissance et la bonté. Que d'autres aussi attendent un âge assez avancé pour apprendre à l'enfance les prières qui doivent la conserver et la sanctifier ; pour elle, elle a saisi les premiers instants de la raison naissante, et même, pour mieux graver ses enseignements dans la mémoire, voyez comme elle condescend à la faiblesse et pardonne à la légèreté : elle se fait petite, elle bégaye avec celui qui bégaye encore, et, grâce à son zèle industrieux, son enfant peut adorer bientôt son Créateur et prier son « Père qui est dans les cieux ». Elle lui dit qu'il y a là-haut, derrière ces astres brillants, une main qui préside à leur lever et que, sous les ombres les plus noires, se trouve un œil qui voit tout ; qu'autour de lui et en tous lieux, règne un Dieu, qui sourit à la prière de sa créature et qui jugera le monde. Puis bientôt elle lui raconte les merveilles de la vie du Sauveur : les scènes de Bethléem, la crèche avec ses charmes divins, les bergers, les mages, la fuite en Égypte, le sang des Innocents, la vie de Nazareth, le banquet de Cana, les petits enfants bénis et embrassés par Jésus-Christ, les pompes du Thabor, le triomphe de Jéru-

salem, la sanglante ignominie du Calvaire. Elle lui apprend à bénir cette autre mère, la bonne Vierge Marie, dont l'image apparaît toujours, comme celle du Crucifix, au foyer domestique ; elle aime à l'entretenir de l'ange qui veille à ses côtés et le couvre de sa protection comme d'une égide tutélaire. Elle fait passer par ses mains la pièce de monnaie qu'elle donne au pauvre ; elle lui montre du doigt et lui fait reconnaître, à ses habits de deuil, le prêtre qui se rend à la maison de Dieu, dont il est le ministre et le représentant. En compagnie de son époux, sur ses bras, elle le porte, témoin encore muet et inintelligent, aux solennités où se déploient, dans toute leur majesté, les splendides cérémonies de notre sainte Religion. L'enfant n'est pas encore bien grand que déjà elle lui dit avec tendresse, comme autrefois Salomon : « Mon fils, aimez la sagesse, et la sagesse vous gardera », ou, comme la mère de saint Louis : « Mon fils, Dieu sait combien vous m'êtes cher, et pourtant j'aimerais mieux vous voir mourir que commettre un péché mortel ». Mon fils, nous ne sommes en ce monde que pour servir Dieu, nous avons une âme à sauver, un paradis à gagner, un enfer à éviter : gardez-vous de mettre le pied dans les sentiers des pécheurs. — Et ces belles paroles tombent sur le cœur comme une douce pluie sur le gazon des prairies, et l'enfant qui les reçoit, s'en pénètre, s'embellit de nouveaux charmes et se couronne de grâces.

C'est alors que la mère partage le ministère de l'éducation avec celui que Dieu lui a donné pour coopérateur dans cette grande œuvre, avec son époux. Oh ! comme tous deux rivalisent de zèle à

surveiller les passions, à corriger les défauts qui se montrent à leurs yeux ! Reconnaissant que l'enfant est comme une cire docile qui s'amollit sous les doigts et prend les formes qu'on lui imprime, ils s'étudient de concert à façonner le caractère et à former les bonnes habitudes de leur enfant ; c'est, pour eux, une occupation de chaque jour, de chaque heure. Voyez cet arbre, ornement de nos jardins, dont un œil observateur surveille les besoins, dont une main prévoyante redresse les écarts, hâte ou réprime la végétation trop lente ou trop active, expose la tige à l'aspect du ciel le plus favorable à ses développements, retranche les racines ou propage les branches, dans le but d'en obtenir des fruits plus abondants et plus beaux. Voilà l'image des soins de ce père et de cette mère de famille, attentifs à saisir le naturel de leurs enfants, habiles à discerner entre la *faute* et la *faute*, entre les sentiments qu'ils doivent approuver et ceux qu'ils doivent condamner. Sachant que la plus petite étincelle peut allumer un incendie, ils n'aperçoivent pas de penchant vicieux, si faible soit-il, qu'ils ne cherchent à étouffer son germe. Ils emploient ordinairement la douceur, mais, au besoin, ils usent aussi de fermeté, se souvenant que l'Esprit-Saint a dit que : « ne savoir pas punir ses enfants, c'est les haïr ». Toutefois ils évitent autant la dureté, qui abat et décourage l'enfance, qu'une faiblesse inintelligente qui, en ménageant ses défauts, prépare ses malheurs. Jamais ils n'agissent par caprice, c'est toujours le sentiment d'une affection éclairée qui les inspire, et, lorsqu'ils reprennent avec le plus de force, on reconnaît non le langage de la colère, mais la voix de la raison et de la sagesse.

Est-il nécessaire de dire après cela, M. F., que cet enfant chéri ne sera point abandonné à l'entraînement de la dissipation et qu'on l'éloignera des compagnies de son âge, dont la malice précoce pourrait lui être funeste ? Est-il nécessaire de dire que jamais, dans la famille, la couronne d'innocence de cet enfant ne sera flétrie par le souffle corrupteur de propos inconvenants ; que la gracieuse auréole de candeur et de beauté morale dont Dieu l'a orné, ne sera point ternie par l'influence contagieuse du mauvais exemple ? Toujours il respirera, en quelque sorte, la vertu, il vivra dans une atmosphère de religion et de pureté : elle sera un livre intelligible et toujours ouvert, un tableau parlant, une prédication vivante, où il étudiera ses devoirs. Le matin et le soir, il voit près de lui son père et sa mère humblement agenouillés devant l'image du Sauveur, parlant à Dieu en sa faveur et invoquant pour lui la Vierge Marie. Tout ce qu'il verra, tout ce qu'il entendra, tout sera propre à le fortifier dans l'amour du bien. Examinez : c'est de la part de son père et de sa mère le spectacle perpétuel d une foi sincère, d'une piété constante, d'une concorde inaltérable, d'une conduite toute chrétienne. S'il entend parler de Dieu et de son Église, c'est toujours avec une vénération profonde ; si l'on s'entretient du prochain, c'est dans les termes de la charité ; s'il est question de plaisirs, on n'approuve que ceux qui sont légitimes; si l'on s'occupe des biens de la terre, c'est avec une modération qui montre qu'on a placé ses espérances plus haut. Avec quelle complaisance aussi on raconte une action vertueuse ! quels éloges pour la justice, la loyauté et le dévouement ! mais, en même temps, quelles paroles

sévères pour flétrir les désordres, quelle austérité énergique pour stigmatiser les crimes dont on ne peut dérober la connaissance ! L'intérieur de cette maison est comme un sanctuaire inviolable, l'étranger lui-même est obligé de le respecter, lorsque, par hasard, il vient s'asseoir au foyer domestique.

En vérité, M. F., voilà bien la manière de former, d'élever un enfant. Est-ce ainsi, vous demanderai-je, que vous élevez les vôtres ? Ah ! s'il se trouvait parmi vous un père, une mère assez malheureux pour donner le scandale à leurs enfants par la négligence de leurs devoirs religieux, je leur dirais : Mon frère, ma sœur, souvenez-vous qu'un jour, qui n'est pas loin, Celui qui, dans sa bonté, vous a donné vos enfants et avec eux la joie et la douceur de votre vie, vous demandera, dans sa justice, un compte sévère du dépôt confié à votre foi et à votre tendresse. Si, en marchant sur vos traces, vos enfants viennent à se perdre, il vous faudra entendre ce Juge suprême vous dire avec l'accent du courroux, non plus comme autrefois à Caïn : « Où est ton frère ? » mais : Qu'avez-vous fait de votre fils ? Or, je vous le demande, même avec l'audace impie du premier fratricide, oserez-vous, pourrez-vous jamais dire, à son exemple : Étais-je donc le gardien de mon fils ? Vous le sentez trop vivement, votre cœur et votre conscience vous le crient trop haut : vous en êtes les dépositaires, vous devez en être les gardiens les plus fidèles. Mais non, j'en ai la douce confiance, vous n'entendrez jamais sortir de la bouche du juste Juge cette question foudroyante, qui allumerait dans votre âme les feux d'un enfer anticipé. Comme le pasteur vigilant et dévoué, vous aimerez à conduire sûrement les agneaux

confiés à votre garde; aux leçons que vous donnerez à vos enfants vous joindrez la sanction si éloquente de l'exemple ; et vous aurez la joie de les voir près de vous, au dernier des jours, à la droite du grand Pasteur des âmes. Quels ne seront pas alors vos transports ! Quel ne sera pas alors votre délicieux enivrement, lorsque vous entendrez tomber des lèvres de Jésus ces ravissantes paroles, devenues mille fois plus ravissantes encore pour un père, pour une mère : « Venez, famille bénie, venez posséder mon royaume » !

II

Cependant, M. F., le père et la mère dont je viens proposer la conduite à vos imitations ne se contentent pas de ces soins. Il y a des moyens directs et divinement efficaces que la Religion présente pour garantir l'innocence du cœur, ils les ont adoptés avec empressement. Il ira donc, ce jeune enfant, aussitôt que la raison paraîtra dans ses actes et que la vie morale s'éveillera dans son âme, il ira, conduit par sa mère, se jeter aux pieds d'un prêtre et, dans l'ombre et le silence d'un lieu solennel, versera son âme dans celle qui a reçu mission de guérir, lui découvrira les troubles naissants de son cœur, ses élans, ses peines, tous ces mouvements obscurs qui sont en lui les avant-coureurs du bien et du mal. Qui pourrait dire la satisfaction intime et mystérieuse que procurent à l'enfant ces aveux, ces confidences, ces épanchements marqués d'un sceau divin ? Qu'ils ont bien deviné, ces parents chrétiens, les besoins du cœur

de leur fils ! Il avait peut-être, dans les replis de sa conscience, un de ces secrets qu'on ne peut révéler qu'à Dieu, et c'est grâce à cette révélation faite au représentant de Jésus-Christ qu'il connaît les joies si douces de la réconciliation et les joies plus pénétrantes encore de la pureté.

Continuez, parents religieux, continuez, car votre tâche va devenir encore plus importante, voici l'époque de la première Communion. La première Communion! Oh! c'est alors que la famille chrétienne, que le père, que la mère redoublent de zèle auprès de leur enfant! quelle exactitude pour l'envoyer aux instructions préparatoires! quelles précautions pour lui graver dans l'esprit les leçons qu'il reçoit! quelle attention, quelle sollicitude, pour qu'il profite des conseils qui lui sont donnés! La première Communion! C'est vraiment pour eux l'affaire sérieuse, l'affaire capitale, l'affaire par excellence. Ils connaissent, eux, la grandeur du Maître auquel il s'agit de préparer une demeure, ils savent que de cette action dépend pour leur fils et pour eux tout le bonheur de l'avenir ; elle mérite donc de fixer toutes leurs pensées et d'absorber tous leurs moments de loisir. Le Seigneur Jésus peut maintenant convier ce jeune enfant de douze ans à son divin banquet : j'ai bien vu ses parents lui préparer des habits de fête, ils veulent que tout soit blanc dans un si beau jour; mais c'est son cœur surtout, c'est son cœur qu'ils ont travaillé à orner de pureté, de candeur et d'innocence, c'est son âme qu'ils ont enrichie de vertus, qu'ils ont embaumée de piété ! Vous peindrai-je, après cela, M. F., un des plus beaux, un des plus touchants spectacles que nous puissions contempler ici-bas, celui

d'un père et d'une mère conduisant pour la première fois leur jeune enfant à la Table-Sainte et mangeant avec lui le Pain des anges? Vous dirai-je que c'est pour la famille un jour du ciel passé sur la terre? une scène par anticipation de la vie des élus, un reflet de la lumière de la Cité d'en-haut, un avant-goût de la béatitude des saints, une participation au bonheur de Dieu même? Je craindrais de déflorer un tableau si pur en le touchant, de profaner un mystère si ineffable en essayant de le dévoiler. Heureux père! heureuse mère! heureux enfant! que les anges qui sont à vos côtés recueillent vos larmes et viennent les présenter à ce peuple; elles manifesteront, mille fois mieux que mes faibles paroles, la joie qui abonde et surabonde dans votre cœur.

Les soins du père et de la mère ne se ralentissent pas après la première communion: leur tâche est loin d'être achevée, c'est même alors que l'autorité de l'un et la tendresse de l'autre font sentir, dans la plus forte et dans la plus douce action, leur souveraine influence. Il est une époque dans la vie à laquelle un ancien attribuait les propriétés du feu, parce que, comme élément, elle est sans cesse en activité et ne connaît pas de repos; une époque, laissez-nous vous le dire, M. F., où les passions s'éveillent tout à coup au cœur de la jeunesse et menacent d'y soulever ces tempêtes qui agitent profondément et flétrissent quelquefois à jamais la vertu; moment redoutable, où le monde n'oublie rien pour tendre des pièges, pour inspirer l'amour du plaisir, pour exciter dans l'âme les inclinations les plus dangereuses; moment cruel, où, dans une fièvre brûlante, périssent si souvent tant de biens précieux qui ne se

retrouveront plus, où la vie se dessèche tristement dans sa fleur, où les plus nobles espérances de la famille s'évanouissent sans retour. Aussi, pendant que tant de pères, pendant que tant de mères, pour prix de la négligence de leurs devoirs, verseront des larmes de sang sur les désordres et les égarements de leurs enfants, essayant peut-être, mais trop tard de les retenir sur la pente du précipice, les parents chrétiens, grâce à leur sollicitude de plus en plus élevée et profonde, grâce à leur prévoyance plus attentive, à leurs soins plus ingénieux que jamais, grâce aux vertus dont ils ne cessent de donner l'exemple, grâce aux prières ferventes qu'ils versent dans le cœur de leur Dieu, grâce à la piété solide à laquelle ils l'ont formé de bonne heure, grâce surtout à la force divine qu'ils ont accoutumé ce jeune chrétien à puiser avec eux dans les sacrements de réconciliation et d'amour, les parents chrétiens auront la joie de voir l'innocence et la vertu de leur fils sortir victorieuses des plus formidables combats ; sa piété, qui a fait leur bonheur durant le temps de son enfance, sera leur gloire et leur couronne dans le temps de sa jeunesse. « Heureux, mille fois heureux nous écrierons-nous ici avec le comte de Maistre, heureux, mille fois heureux l'enfant qui a eu le bonheur de puiser sur les genoux de sa mère les principes d'une éducation mâle, vigoureuse et chrétienne ! » Soufflent les vents des passions, se déchaînent les orages, gronde la tourmente, ses parents n'ont rien à craindre, ils se trouvent au milieu des flots comme dans un port tranquille, attachés qu'ils sont à des ancres fortes : la foi, la piété, les sacrements. Une vieillesse vénérée les conduira au terme de leur carrière, trou-

vant toujours en leur fils une consolation et un appui ; et, quand viendra pour eux le moment de quitter la terre, ce sera ce même fils qui leur fermera les yeux, recevra leur dernier soupir, en leur demandant encore une bénédiction. Il y aura bien des larmes dans cet adieu suprême, les déchirements de la séparation seront bien profonds, mais l'espérance chrétienne sera là aussi, versant dans ces cœurs brisés le baume rafraîchissant de ses suavités ; les époux chrétiens, en laissant cette demeure terrestre, iront au sein des béatitudes éternelles, préparer une place à celui qu'ils ont aimé aux jours de leur pélerinage et qui leur sera bientôt rendu.

Si, cependant, malgré tant de précautions et tant d'efforts, cet enfant venait à abandonner le chemin de la vertu et à forfaire à son honneur et ses devoirs, oh! ce serait, certes, un malheur bien grand et qui ferait verser des pleurs bien amers. Mais les parents ne se décourageraient pas : comme le bon pasteur, ils courraient après la brebis perdue; comme sainte Monique, ils gémiraient continuellement devant Dieu sur les écarts d'un nouvel Augustin ; ils le poursuivraient dans la voie de ses égarements comme elle le poursuivit elle-même et sur terre et sur mer, et sans doute bientôt ils entendraient aussi cette parole consolante : « Il est impossible qu'un fils objet de tant de larmes périsse » ; sans doute il leur serait donné de recevoir bientôt dans leurs bras cet autre prodigue humilié et repentant. Et, si Dieu, dont les desseins sont toujours adorables, permet qu'ils meurent sans avoir vu s'accomplir le plus ardent de tous leurs vœux, ils peuvent emporter, en quittant la terre, l'espérance de le voir

un jour se réaliser. Après l'ivresse des plaisirs, les nuages amoncelés sur l'intelligence se dissiperont ; la lumière de la foi, un instant voilée, brillera de nouveau, et l'âme retrouvera dans les douces impressions des jeunes années le calme et le bonheur. Le souvenir d'un père, le souvenir d'une mère, lorsqu'ils se lient dans notre pensée à celui de Dieu, qu'ils ont tant aimé et dont ils voulaient nous inspirer l'amour, serait presque à lui seul tout-puissant pour changer un cœur. Et on a vu le plus beau génie de notre siècle ramené en un instant des erreurs de sa jeunesse à la foi la plus inébranlable et la plus vive par la seule nouvelle de la mort d'une mère qui avait vécu et qui venait d'expirer en priant pour la conversion de son fils. «Je pleurai, nous dit-il lui-même, et je crus ».

J'ai fait passer sous vos yeux, M. F., la touchante image de la famille chrétienne. Qu'elle est ravissante ! qu'elle est belle ! Pour jouir d'un spectacle plus digne des anges, il faudrait monter parmi les chœurs de ces esprits célestes ou bien redescendre dans l'humble demeure de Nazareth, où l'époux, c'était Joseph ; où l'épouse et la mère, c'était Marie, la mère bénie entre toutes les mères, et où le fils, c'était Jésus, le Dieu béni dans tous les siècles, revêtu des grâces de l'enfance. Pères et mères, qui de vous n'ambitionnerait le bonheur de voir son sanctuaire domestique ressembler par quelque endroit à ce paradis de la terre, reproduire quelque chose de sa sainteté, de sa paix, de sa fidélité ? Eh bien ! laissez-nous vous le dire, le sort de votre famille est entre vos mains, vous aussi, vous la formerez à votre image ; presque toujours,

presque infailliblement vos enfants seront ce que vous les ferez vous-même par vos soins ou par votre négligence, surtout par vos exemples, auxquels leur tendresse respectueuse donnera toujours une influence irrésistible. Vous ne po vez, pour ainsi dire, ni vous perdre ni vous sauver sans eux. Des destinées si chères, si indissolublement liées aux vôtres, pourraient-elles ne pas enflammer votre ardeur? Soyez des saints par la pratique des vertus chrétiennes, et ils seront eux-mêmes les anges de la terre ; et alors quelle douce consolation pour ce pasteur charitable et dévoué qui se consume d'efforts et de fatigues pour vous enfanter au Ciel ! quel bonheur pour vous-mêmes ! quelle joie pour les Anges et surtout pour le cœur de ce Dieu Sauveur, qui a pleuré avec des larmes de sang la perte de tant d'âmes qui ne périssent que parce qu'à leur entrée dans la vie, elles n'ont pas trouvé, même dans un père, une main amie qui leur montrât le Ciel et la voie qui seule pouvait les y conduire.

Mon Dieu, vous qui savez que la prédestination de vos élus se prépare dès l'aurore de la vie et en quelque sorte dès le berceau, vous qui voyez combien l'éducation première influe d'une manière décisive sur toute l'économie de notre salut, donnez-nous des pères, donnez-nous des mères selon votre cœur, dont la vue, dépassant la sphère si étroite et si bornée des intérêts du temps, s'élève jusqu'à vous et s'étende jusque dans l'éternité. Éclairez, dirigez leur tendresse, en dirigeant leur foi, et alors nous verrons s'accomplir le vœu suprême de votre Fils unique et bien-aimé : comme il vous le demandait avec ardeur avant de gravir le Calvaire, où il allait mourir pour notre

amour, ceux que vous lui avez donnés seront un jour où il est éternellement lui-même, et ils verront, en la partageant avec lui, la gloire dont vous le couronnez dans les Cieux. Ainsi soit-il !

II

PRÔNE

SUR LE MARIAGE,

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

(16 janvier 1859)

Au nombre des plaies qui rongent notre société, travaillée de tant de souffrances et grosse de tant de périls, il en est une, M. F., qui doit nous causer de vives alarmes et solliciter toute notre attention : nous voulons parler de la profonde altération qu'a subie, dans ces derniers temps, au point de vue religieux, l'engagement le plus solennel et le plus important de la vie : le lien sacré du mariage. Vous rappeler aujourd'hui la dignité de cette alliance, vous faire voir les conséquences de sa profanation, tel est notre dessein. Le sujet est délicat, nous le savons, et, bien qu'il nous fût offert naturellement par l'Évangile que nous venons de vous lire, il n'a fallu rien moins que la conviction d'un devoir impérieux à remplir, pour nous décider à le traiter ; mais ne craignez point, nous en parlerons avec le plus profond et religieux respect qui est dans notre cœur, et aussi avec la scrupuleuse réserve imposée à notre âge et à notre inexpérience : trop heureux serons-nous si, en signalant le désordre, il nous est donné de convain-

cre les esprits de sa gravité, de provoquer chez les uns de salutaires réflexions, et chez les autres d'efficaces repentirs.

Sorti des mains de son Créateur, le premier homme, ce roi puissant de la nature, n'était cependant sur la terre que comme un roi silencieux dans un désert. Seul, sans entretien avec son semblable, sans un mutuel appui, sans espérance de postérité, il ne savait à qui transmettre dans l'avenir ni avec qui partager dans le présent la gloire et les délices de ce vaste empire, ni même à qui confier, autour de lui, les sentiments de son cœur pour Dieu. Dieu dit alors : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne qui lui soit semblable et qui le soutienne sur la terre ; *faciamus ei adjutorium simile sibi* ». Il envoya donc à Adam un mystérieux sommeil, une extase profonde, pendant laquelle, tirant de son flanc un ossement superflu, il en forma, il en façonna, il en « édifia » de sa main divine la compagne de l'homme ; « *ædificavit* ». A sa vue, Adam s'écria dans un transport d'admiration et de joie : « C'est ici l'os de mes os, la chair de ma chair : elle se nommera *virago*, parce qu'elle a été formée de l'homme, et l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa compagne ». Dieu les bénit alors, leur communiqua par l'insufflation de l'esprit de vie sa vertu féconde, et leur fit ce commandement remarquable : « Croissez, multipliez » ; jamais vos enfants, qui sont les miens, ne se propageront trop sur la terre, couvrez-la donc de vos familles, que vos alliances soient toujours pures, fécondes et sans tache, élevez vos enfants dans mon amour et ne craignez pas : je pourvoirai à tout, et la vie ne

manquera jamais à ceux qui l'ont reçue de moi. C'est avec cet appareil, c'est avec cette majesté de scène et de langage que Dieu lui-même, le père de tous les êtres, le principe de toute fécondité, cimenta en personne la première alliance destinée à la transformation de la vie ; c'est ainsi qu'il constitua la première famille, pour demeurer dans les siècles l'élément primitif et à jamais béni, le fondement nécessaire de la grande société du genre humain ; c'est ainsi que fut institué le mariage.

Sous les patriarches, sous ces hommes vénérables dont le front rayonnait de la double majesté du roi et du pontife, le mariage continua d'être sacré et solennel. Dans ces anciennes mœurs, tout empreintes de foi, tout embaumées de piété, tout nous montre avec un charme inexprimable la pensée, le sentiment, l'action de Dieu présente aux fêtes nuptiales. C'était le père de famille qui bénissait l'union de ses fils, mais c'était au nom du Dieu tout-puissant, qui intervenait non seulement comme témoin et garantie des promesses, mais comme sanction et consécration du lien. Qui ne se souvient avec attendrissement des joies pures, des consolations merveilleuses dont le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob se plaît à environner les chastes alliances de ses fidèles serviteurs ? Qui ne connaît le tableau aux couleurs si suaves que nous offrent les saints Livres, du eune Tobie unissant sa main, sous l'œil de Dieu, à celle de la fille de Raguel ? Aujourd'hui encore on souhaite aux épouses chrétiennes d'être « aimables comme Rachel, fidèles comme Sara, douces et sages comme Rébecca, courageuses et pures comme la femme forte de l'Ancien Testament ».

Mais le Christianisme, perfection de la nature et de la loi, a élevé plus haut encore ce contrat déjà si respectable. On l'a dit et il est vrai, il n'y a rien ici-bas de pur et de noble que la bénédiction du Rédempteur des hommes ne purifie et n'anoblisse encore, rien de saint qu'il ne sanctifie, rien de grand qu'il n'élève. Aussi quel beau et touchant spectacle de le voir à Cana honorer d'abord de sa présence les noces innocentes de deux pauvres époux, ajouter par un miracle éclatant au bonheur de leur fête, puis, non content de rappeler cette vénérable alliance à son origine, l'élever à la dignité la plus haute, lui imprimer un nouveau et plus auguste caractère et en faire un sacrement de la loi évangélique, « *sacramentum hoc magnum est* ». Le mariage n'est donc pas, M. F., une association naturelle, où la Religion n'a rien à voir, une association civile, où tout est réglé par les lois humaines, une association purement brutale, telle qu'elle s'établit entre les animaux privés d'intelligence ; ce sacrement est un grand sacrement, « *sacramentum hoc magnum est* ». Le mariage n'est pas une convention vulgaire et profane, une sympathie naturelle et passagère, une société capricieuse et incertaine, c'est un sacrement et un grand sacrement, « *sacramentum hoc magnum est* ». Dieu lui-même préside comme juge et comme vengeur à ce grand contrat. Le mariage n'est plus seulement le sujet de la grâce céleste, il en est le canal et l'instrument. Il la produit lui-même par la vertu qui lui est inhérente, il devient chose toute sainte et toute divine, à l'égal de nos plus augustes et de nos plus redoutables mystères ; et les époux chrétiens doivent bannir à jamais loin d'eux les froideurs,

qui seraient des outrages, les dégoûts, qui seraient des parjures, et l'infidélité enfin, qui serait un sacrilège. Non seulement leurs destinées, mais leurs natures seront étroitement unies et presque confondues. Dieu lui-même a formé cette union ; que l'homme se garde donc de la rompre, « *sacramentum hoc magnum est* ». Le mariage a ses tribulations, qui ne se peuvent porter, ses devoirs, qui ne se peuvent remplir, ses dangers, qui ne se peuvent éviter sans une force divine ; il impose surtout cette grande tâche de l'éducation des enfants qui demande des secours particuliers du Ciel. Or, cette force et ces secours sont attachés à sa digne réception, « *sacramentum hoc magnum est* ». Toutefois, remarquez-le, M. F., le mariage ne revêt ce caractère élevé, nous dit l'apôtre saint Paul, qu'autant qu'il est contracté en Jésus-Christ et dans son Église, « *ego autem dico in Christo et in Ecclesia* ». Il doit être une représentation fidèle, une figure sensible de l'alliance pure et immaculée qui unit le Sauveur à son Église, s'identifiant avec elle dans une céleste et merveilleuse unité ; il doit reproduire tous les sentiments de soumission et d'amour, de déférence et de protection, de confiance et de dévoûment que réveille un rapprochement si glorieux. Dans cette forme élevée et en quelque sorte transfigurée, où se plaît à le considérer le grand Apôtre, la langue ne lui fournit plus de termes assez pompeux pour caractériser le mariage. C'est une société digne de tout honneur, « *honorabile connubium* » ; c'est une couche ornée de pureté et d'innocence, « *thorus immaculatus* » ; mais toujours, prenez-y garde, sous cette réserve expresse que le lien sera formé dans le Seigneur : « *qui vult nubat tantum in*

Domino ». Tous les Pères et tous les Docteurs de l'Église n'ont pas ici d'autres sentiments ni un autre langage; et, pour n'en citer qu'un seul, écoutons Tertullien, qui semble s'être inspiré de la pensée du Docteur des Gentils, quand il célèbre en termes si magnifiques les grandeurs du mariage chrétien : « Comment ma bouche, s'écrie-t-il, pourrait-elle suffire à raconter la gloire et le bonheur de cette alliance sainte dont l'Église serre les nœuds, que l'oblation du sacrifice confirme, que le sceau de la bénédiction consacre, que les anges publient comme témoins, que le Père céleste ratifie d'en-haut ? » « En vérité, dirons-nous avec un pieux et savant Évêque de notre temps, parmi les choses heureuses d'un monde où il y en a si peu, parmi les rares spectacles du bonheur auxquels la bénédiction du Ciel n'a pas été refusée, en est-il un plus touchant et plus beau que de voir un jeune chrétien avec la femme de son choix, tous deux prosternés au pied d'un même autel et recevant humblement de la main de Dieu, dans une âme innocente et divine, la bénédiction de leur alliance ? »

Longtemps, M. F., ces hautes idées dominèrent les esprits et réglèrent les habitudes des enfants de l'Église. Il n'y a pas encore un siècle, aucun membre de la société catholique n'aurait osé se poser chef d'une famille, nous ne disons pas sans avoir reçu la bénédiction sacramentelle, ce qui eût été marquer son front d'une tache d'infamie, mais sans s'être préparé à cette importante cérémonie par de ferventes prières, par de longues épreuves et purifications pénitentielles, dans la crainte qu'à la place de la bénédiction, il n'encourût pour lui-même et pour les siens la malé-

diction divine. Aujourd'hui il est sans doute, nous aimons à le reconnaître, d'honorables exceptions qui protestent contre la prescription du scandale ; nous les trouvons dans ces familles, de plus en plus rares, où s'est religieusement conservé l'héritage de l'antique foi et des mœurs anciennes. Il n'est même pas sans exemple de voir des hommes jusque-là dissipés et d'une manière de se comporter plus que légère en fait de religion, prendre, à l'époque d'un engagement qui doit fixer leur destinée, des sentiments sérieux et apporter à la réception du sacrement des dispositions plus consolantes.

Mais, la part du bien une fois faite, et cette part, il faut l'avouer, est bien petite, qui pourra sonder la profondeur et mesurer l'étendue du mal ? Pour quelques-uns qui comprennent les saintes terreurs d'un lien sacré, combien en acceptent aveuglément l'effrayante responsabilité ! Chez le plus grand nombre, les pensées du Ciel sont-elles pour quelque chose dans les préoccupations qui les assiègent ? On pèse tout : la fortune, la condition, la beauté, les talents, la santé, le crédit, la jeunesse, les espérances ; on prévoit tout : les prospérités ou les revers, les accidents heureux ou la ruine, oui tout, même la survie, même le deuil, même le veuvage et le douaire, — car la mort vient toujours offusquer de son ombre les joies de l'hymen, et si grande est la fragilité de notre nature qu'il faut que le trépas ramène ses images funèbres jusque dans les stipulations qui ont pour but la transmission de la flamme de la vie — ; mais porter en-haut ses pensées, consulter Dieu, purifier son cœur, se rendre le Ciel favorable, c'est la dernière chose à laquelle on songe, si l'on daigne même

y songer. Intérêt, calcul, ambition, égoïsme, ajoutez, si vous le voulez, la passion, et, si vous le voulez encore, l'attrait des sens, voilà le fond des mariages. La religion n'y entre plus que pour la forme, et n'y figure plus, si l'on ose ainsi parler, que pour mémoire. On se présente au prêtre, il est vrai, mais moins pour confesser ses fautes et en obtenir le pardon que pour accomplir une dernière formalité ; on se présente à l'autel, non qu'on lui reconnaisse aucune vertu ou qu'on en attende aucune grâce, mais par respect pour les bienséances, et parce que tel est encore, dans un monde décent, l'usage reçu. Cependant le prêtre reçoit le serment des conjoints, la cérémonie s'achève et les époux infortunés sortent du temple, ne se doutant pas qu'ils emportent dans leur sein un trésor de colère, une bénédiction profanée se tournant en anathème.... M. F., c'est une chose affreuse à penser et effroyable à dire, mais malheureusement confirmée par une triste expérience, la plupart des unions sont cimentées par le sceau du sacrilège, si ce n'est toujours du fait des deux parties contractantantes, du moins de l'une d'elles.

Or, je vous le demande, dans une alliance inaugurée sous de tels auspices, que peuvent devenir la paix et l'honneur de la famille, la fidélité publique et privée, l'autorité maritale, la subordination nécessaire, l'affection réciproque, l'amour respectueux, la pudeur domestique, la sainteté du devoir, la chasteté enfin, protectrice unique de la foi mutuelle ? Sans prétendre attribuer à ce premier abus de la grâce du sacrement tous les désordres et tous les malheurs qui désolent les familles, et, par suite, la société, ne peut-on pas lui en rapporter une large part ? Je vous en prends

à témoin, y a-t-il de la témérité à voir les conséquences d'une première profanation dans les hontes qui déshonorent la sainteté du nœud nuptial, dans ces calculs homicides et ces systèmes abominables qui éteignent les générations dans leur germe, dans ces querelles, dans ces chagrins domestiques qui changent le toit conjugal en un enfer anticipé, dans ces éclats déplorables d'antipathie, de jalousie, d'infidélité, qui servent d'aliment à la malignité publique et vont quelquefois faire pâlir la justice jusque sur ses tribunaux ? Mais c'est surtout dans leurs enfants que des époux prévaricateurs portent la peine de leur sacrilège violation du sacrement ; on ne se joue pas impunément de Dieu, on n'abuse pas impunément de ses grâces. Qui peut bénir ce qu'il a maudit ? Qui fera naître d'honorables rejetons d'une racine empoisonnée ? Qui rendra pur, dit l'Esprit de Dieu, un germe conçu d'une semence impure ? Cueillera-t-on des grappes de raisin sur des épines et le fruit du figuier sur la ronce sauvage ?

Loin de nous, M. F., la pensée de calomnier notre siècle ! Nous n'irons pas jusqu'à dire, avec le poète romain, que « l'âge de nos pères, plus coupable que celui de leurs ancêtres, a porté dans l'âge présent un excès de corruption, que doit encore accroître la génération qui va suivre ». Nous ne voulons pas encourir le reproche d'exagération et de pessimisme. Nous voulons avouer que chaque jour ce qui est bon s'améliore, mais à condition qu'on ne nous contestera pas que ce qui est mauvais devient pire, dans les doctrines comme dans les mœurs, dans les idées comme dans les faits qui les réalisent. Or, M. F., bon gré mal gré, pour expliquer cet abâtardissement, cette dégénérescence partielle de l'humanité, il faut se

reporter à la source impure d'où elle émane. Et qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont là des considérations mystiques, dont l'objet exclusivement religieux ne peut exercer aucune influence sur le monde réel ? Qui oserait nier les relations, les affinités de l'ordre spirituel et de l'ordre naturel ? Le Dieu de la création, de la conservation et de la propagation de l'espèce humaine serait-il autre que le Dieu de l'Évangile ? D'ailleurs, M. F., pour apprécier visiblement les suites funestes d'un mariage profané, il suffit d'en appeler aux regards exercés, aux études consciencieuses d'une raison forte et élevée. Les moralistes, les philosophes, les grands médecins eux-mêmes s'accordent à dire que la transmission des penchants avec le sang est maintenant un fait acquis à la science. Généralement les enfants sont formés à l'image des auteurs de leurs jours. Et on peut appliquer aux parents irréligieux ou profanateurs le mot sévère de saint Bernard : « *Non parentes, sed peremptores,* ils sont moins les pères que les meurtriers de leurs enfants ». Qu'ils ne se plaignent point des profonds chagrins dont les débordements de leurs fils viennent abreuver leurs vieux ans ; qu'ils jettent les yeux sur eux-mêmes, qu'ils fassent silence dans leurs consciences et ils entendront, au fond de leur âme, comme un écho de la voix de ces enfants qui leur crient du fond de l'abîme du mal, où ils sont tombés : « *Non nos perdimus*, ce n'est pas nous qui nous sommes perdus — *patres habemus......* c'est vous-mêmes qui êtes la cause de nos égarements, *parentes habemus parricidas* ».

A la vue des calamiteux désordres qu'entraîne à sa

suite la profanation du mariage, ne se trouverait-il pas dans cette enceinte quelques pères ou mères de famille tentés de nous demander, l'amertume dans l'âme : Que ferons-nous pour détourner de dessus nos têtes la colère de Dieu allumée par cette grande prévarication ? Faites pénitence, vous répondrons-nous avec l'apôtre saint Pierre ; priez, gémissez, conjurez le Seigneur de ne pas venger sur les enfants l'iniquité de leur père ; dites-lui, comme autrefois à Isaac l'inconsolable Ésaü, frustré de la bénédiction paternelle : O Dieu, ô mon père, souverain dispensateur de la vie, n'avez-vous seulement qu'une bénédiction à me donner et l'abus que j'ai fait de la première est-il irréparable ? et, nous l'espérons, fléchi par vos prières, ce bon Maître tirera pour vous et pour les vôtres une seconde bénédiction du trésor infini de ses miséricordes. Et vous, M. F., qui n'êtes pas engagés dans les liens du mariage, si Dieu vous appelle à cet état, nous vous en conjurons, avant de serrer les nœuds d'où dépendent, pour cette vie et pour l'autre, vos propres destinées et celles peut-être de toute une suite de générations, épargnez-vous, lorsqu'il en est temps encore, les longs regrets, les cuisants mais tardifs remords qui suivent une union formée sous l'influence du péché ; méritez, par la ferveur de votre foi et l'innocence de vos dispositions, que Dieu sanctionne, du haut de son trône, la bénédiction que vous recevrez à l'autel des mains de son ministre.

Il serait temps, M. F., de clore ici cet entretien déjà trop long; mais je ne puis résister au désir de vous inviter, avant de descendre de cette chaire, à reposer un instant vos regards, attristés par le sombre

tableau des visions profanes, sur la riante image de la félicité vertueuse dans une union vraiment chrétienne. Considérons, M. F., deux époux vertueux qui viennent de recevoir la bénédiction des noces : ils n'ont plus qu'un même toit, un même foyer, un même nom, un même cœur, une même vie. Tous deux disciples fidèles de la religion, pénétrés tous deux d'amour et de respect pour elle, trouvant tous deux près d'elle la garantie de leur bonheur, ils porteront tous deux ensemble le joug du Seigneur. On les verra prier, se prosterner, adorer ensemble; si le Ciel leur donne une sainte et heureuse fécondité, on les verra s'appliquer ensemble à élever leurs enfants, leur donner de pieuses leçons et de touchants exemples, leur apprendre à bégayer le nom de Dieu et à le mêler aux premières expressions de leur amour pour leurs parents. Puis ils viendront tous ensemble louer Dieu dans sa maison, ensemble écouter sa parole et participer ensemble au banquet sacré. Enfin, ils partageront également ensemble les bienfaits et les maux, les consolations et les peines inévitables de la vie présente. Les peines y sont plus fréquentes que les joies, qui ne le sait? Le travail et la pauvreté s'y rencontrent plus souvent que le repos et l'opulence. Mais n'importe ! pauvres ou riches,ils sauront soutenir noblement jusqu'au bout le poids de leurs devoirs. Portés sur les ailes invisibles de la foi et de la vertu, ils traverseront la vie sans y flétrir leurs âmes et s'envoleront un jour au sein de Dieu, pour y vivre, comme les anges, dans cette union des Cieux qui n'a plus à redouter ni les nuages de la terre ni les séparations douloureuses. — Ainsi soit-il.

III

PRÔNE

SUR LA DÉVOTION,

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

(11 décembre 1859)

Maria optimam partem elegit.
Marie a choisi la meilleure part.
S. LUC., X, 12.

MES FRÈRES,

Un jour que le Sauveur était entré dans la maison de Marthe et de Marie-Madeleine, celle-ci, s'asseyant à ses pieds, écoutait ses paroles. Or, Marthe était fort occupée et préparait tout ce qu'il fallait ; puis, s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Et le Seigneur, répondant, lui dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses, une seule est nécessaire : Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée : « *Maria optimam partem elegit* ».

Telle est, M. F., en ce récit évangélique, en cet épisode de l'histoire du Sauveur, la béatification par l'Homme-Dieu de la vie intérieure, de la vie spiri-

tuelle, disons le mot, de la vie dévote, de la dévotion.

J'ai prononcé le mot de dévotion, mot glorieux et respectable pour plusieurs sans doute, expression injurieuse qui, pour beaucoup d'autres, couvre un ridicule ou une parodie. Toutefois, M. F., ce mot, nous l'acceptons sans inquiétude, et nous allons voir s'il ne serait pas possible de glorifier devant vous la vie dévote, de la venger avec surabondance des attaques d'un siècle qui la juge et la condamne ou sans connaissance ou sans justice.

Étudier la dévotion en elle-même, c'est-à-dire dans sa réalité, puis examiner subsidiairement la valeur des principales objections dirigées contre elle, tel est le cadre de l'apologie que nous avons dessein de vous présenter.

Il est peut-être ici quelques hommes qui, en nous entendant faire l'éloge de la dévotion, de cette vie rétrograde, bonne tout au plus, comme on l'a dit, à être reléguée parmi les vieilleries du temps passé, auront peine à retenir sous le pli de leurs lèvres un sourire plus ou moins malicieux. Ah ! qu'ils sachent d'avance que nous le leur pardonnons, et même, s'ils aiment mieux, que nous leur en demandons pardon, nous réservant seulement le droit de leur dire, comme autrefois cet Athénien de nos souvenirs classiques : « Frappez, souriez, mais écoutez ».

Il est un livre, M. F., qui nous est venu à travers plus de quatre siècles d'une gloire incontestée et d'universelles bénédictions ; un livre qui résume toute la perfection du cloître et trouve des disciples jusqu'au milieu du monde ; un livre que l'on n'ouvre

jamais, même au hasard, sans devenir meilleur et sans être consolé ; un livre que la philosophie a été forcée de reconnaître pour « le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas » ; un livre qui a suffi dans une prison pour ramener au salut un brillant littérateur du dix-huitième siècle; un livre enfin dont on a fait l'éloge quand on l'a nommé : l'*Imitation de Jésus-Christ.* Quel est le chrétien, M. F., qui n'a pas tenu entre ses mains avec respect ce livre populaire et sublime et qui, pendant de longues heures de recueillement et d'émotion, n'a pas collé ses yeux et son cœur sur ces pages sacrées, pleines de toute la vérité et de toute la sagesse des choses du Ciel ? Or, M. F., celui qui a étudié et qui connaît ce livre, celui-là sait ce que nous catholiques nommons la vie dévote, spirituelle, divine, car ce petit livre la contient tout entière, il en est le maître par excellence, l'initiateur profond, onctueux, complet et progressif, prenant l'âme enchaînée à la terre, la conduisant pas à pas avec une douceur, une suavité, une pénétration infinies, à travers le détachement des créatures, à travers les luttes épuratrices de la vertu, à travers les communications illuminatives de la grâce, jusqu'à la possession voilée de Dieu dans l'Eucharistie, dernier degré au seuil de la contemplation face à face et de la jouissance intuitive. Eh bien ! M. F., c'est cette vie supérieure dont l'*Imitation de Jésus-Christ* est le manuel, c'est cette vie généreuse et dévouée à Dieu où, se prenant de mépris pour la vie purement humaine, on met sous les pieds ses intérêts, ses joies, ses biens et ses maux, pour aspirer de tout le souffle de l'âme vers un monde supérieur, vers ces régions

de l'infini dont on porte en soi l'invincible séduction, c'est cette vie qui heurte les idées de ce siècle et qu'attaquent le philosophe sceptique, le mondain railleur, le chrétien peu fervent, tous réunis et conjurés, ce semble, pour la défigurer et la rendre odieuse.

Pour justifier la dévotion, il me suffira de faire passer sous vos yeux les faits élémentaires qui la constituent. La vie dévote a ses principes, son but, ses moyens, qu'elle peut parfaitement préciser et que voici en peu de mots.

Le chrétien pieux et dévot croit qu'il ne fait qu'une courte apparition sur la terre, mais qu'il a une âme immatérielle dont la vie se prolonge par delà la tombe; il croit que cette âme est appelée à posséder Dieu et à jouir du souverain bonheur, mais que ce bonheur ne s'acquiert que par la vertu et la religion; il croit, en conséquence, que l'acquisition de la vertu et de la pratique de la religion sont le but de son existence ici-bas. «La figure de ce monde passe», il le sait; la fortune y change, la santé se consume, la beauté se flétrit, l'amitié s'altère, la gloire se dissipe, la vie s'éteint: il sait tout cela. Aussi le verrez-vous, prenant, pour ainsi parler, son courage de ses deux mains, faire un effort sur lui-même, étouffer ces mille pensées, ces mille sentiments terrestres qui se multiplient dans son âme, comme dans celles de tous les enfants d'Adam, à chaque variation des vents de ce monde, secouer les chaînes qui le rivent à ces demeures périssables et, comme un infatigable voyageur, s'élancer, d'un pas ferme et incessant, vers le Ciel, sa patrie, s'écriant tout le long du chemin, avec le livre qui lui sert de guide: «Ici-bas tout est vain, excepté

aimer Dieu et le servir lui seul. L'œil n'est point rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend ; la sagesse, c'est de tendre au céleste royaume par mépris de ce monde ». Et, réalisant ce langage, il s'en va parfois, entraîné par celui que sainte Thérèse appelle « le géant des esprits », il s'en va, libre et fort, au sein des solitudes, sur le sommet des montagnes, dans les Trappes ou les Chartreuses ou dans d'autres retraites sacrées, établir entre le monde et lui une barrière infranchissable, pour avoir un commerce plus libre avec son Dieu. Gardez-vous de conclure cependant, M. F., que la dévotion soit incompatible avec la vie qu'on mène au milieu du monde, gardez-vous de croire que celui qui s'y adonne ne puisse rester parmi les hommes et accomplir sa fonction dans la société dont il fait partie. Mais alors il n'en tient pas moins son regard intérieur fixé sur Dieu et sur son âme ; on le voit travailler avec ardeur à la réforme de son cœur, interrogeant sévèrement sa conscience, s'armant contre ses passions des rudes labeurs d'une austérité implacable. Avec une activité toujours plus empressée, il s'abreuve aux sources sacramentelles de l'Église ; les lieux saints, les marchepieds des autels conservent imprimée la trace de ses genoux ; c'est là que lui aussi, aux pieds de Jésus-Christ, il recueille la parole qui tombe de ses lèvres, pour s'en pénétrer et s'en nourrir. A de fréquents intervalles, le tribunal réconciliateur le voit arriver avec toute la douleur d'un coupable ; il est le convive assidu de la table Eucharistique, où il porte sur son front la sérénité des Cieux. Rentré dans sa maison, elle lui est encore un sanctuaire : il est comme un apôtre au milieu des siens ; toute sa famille sent,

aux tressaillements de son âme, la présence du Dieu qui l'anime, et, à l'aspect de l'épanouissement de son bonheur, ne peut qu'envier ses saintes joies. Si la souffrance vient le visiter, il commence par faire taire les cris de la nature, en jetant un regard de foi et d'amour sur son crucifix; il ranime son ardeur, en imprimant sur l'image de Celui qui y est attaché des baisers qui sont comme des charbons de feu; puis, comme son Maître, il étend avec résignation, que dis-je? avec bonheur, ses pieds et ses mains sur la croix qui lui est préparée. S'il fait la rencontre d'un frère malheureux, son cœur s'attendrit et pleure, et les bienfaits s'en épanchent avec les consolations et les larmes. On a souvent comparé la vie dévote à celle de l'oiseau et l'on a eu raison. L'oiseau monte et descend: ainsi l'âme pieuse monte, elle va respirer l'air du Ciel et redire à Dieu les secrètes mélodies de son cœur; puis elle redescend et longe les vallées de ce monde en faisant le bien.

Qu'ajouterai-je de plus, M. F.? Je renonce à vous faire apparaître dans toute sa beauté radieuse cette figure sainte de l'âme vraiment dévote, de cette immortelle ouvrière de la vie future !

Et gardez-vous de penser que la peinture que j'essaye de faire passer sous vos yeux n'est qu'un tableau de fantaisie, une création imaginaire. Pour l'honneur et la consolation de l'humanité, il se trouve encore de nos jours de ces âmes d'élite en qui resplendit la dévotion dans sa réalisation la plus éminente. En rappelant vos plus chers souvenirs, n'avez-vous jamais vu, ne voyez-vous pas peut-être encore passer à vos côtés, sous les traits d'un père, d'une mère, d'une sœur, d'un ami, quelqu'une de ces âmes

choisies, personnification ravissante de la perfection ? Eh bien ! M. F., voilà, en résumé, ce qui constitue la vie dévote : c'est la piété dans sa plus vive ardeur, c'est l'aspiration incessante vers Dieu et l'entier détachement de ce monde, c'est la subordination complète de ce qui est fini et transitoire à ce qui est infini et éternellement durable. C'est l'oraison et la prière presque ininterrompues, c'est la lutte contre soi-même poursuivie jusqu'à la souffrance, c'est le recours constant à tout ce qui épanche la grâce, c'est l'Évangile compris et pratiqué dans toute sa plénitude, c'est enfin, comme le mot l'indique, l'amour, le *dévoûment* divin prêt à tous les sacrifices.

Or, M. F., cela est triste à penser et encore plus désolant à dire, c'est cette vie si noble, si louable, que nous voyons chaque jour si insolemment attaquée, si indignement parodiée ; c'est cette vie si éminemment progressive que naguère encore, dans un livre dont les couleurs poétiques n'ont pas réussi à voiler l'excentricité et le ridicule, mais dont le scandale a fait le succès, on accusait « d'exhaler les odeurs méphitiques du moyen âge et de faire suer la mort sur notre siècle ». Je cite le texte, M. F., c'est le meilleur moyen d'en faire justice. Que ces étranges aberrations ne nous surprennent pas trop pourtant : pour comprendre et apprécier la dévotion, il faut avoir du cœur, il faut savoir ce que c'est qu'aimer et ce que peut devenir dans une âme noble l'amour de Dieu, le dévoûment à Dieu. Et ils sont trop nombreux, hélas ! ceux qui n'ont jamais senti dans leur poitrine rien qui y batte noblement.

Il existe deux accusations qu'on se plaît surtout à

formuler et qu'on fait circuler partout de par le monde comme une monnaie courante : les détracteurs de la dévotion croient l'avoir pour jamais excommuniée et mise au ban de la bonne société en disant qu'elle ne sert qu'à rétrécir l'esprit et à dessécher le cœur.

M. F., avant de répondre à ces graves accusations, il est inutile d'examiner ce qui leur a donné lieu. Nous ne rechercherons donc point si réellement elles n'atteignent pas certaines âmes dévotes, indignes de ce nom, qui, prenant mal une grande et noble doctrine, n'y rencontrent que leur propre dégradation. Vous savez, comme moi, que de toutes choses l'abus est facile, et même des meilleures. Il serait par trop étonnant que la dévotion ne subît pas la loi commune, en passant par les corruptions d'un esprit faux ou d'une imagination égarée. Et de ceux qui abusent je n'ai rien à dire, sinon qu'après tout ils me paraissent beaucoup moins nombreux et moins vicieux qu'on ne voudrait le faire croire.

Fidèle donc aux règles ordinaires de la logique et du bon sens, je laisse de côté les rares abus de la dévotion, et je m'arrête à ce qui en est le résultat général et légitime. Or, M. F., je vous le demande, en quoi peut-elle rétrécir l'esprit, en quoi peut-elle étouffer l'intelligence, cette magnifique doctrine qui suppose et requiert avant tout la science supérieure, dominatrice, de tout ce qu'on peut savoir en ce monde, la science qui a pour objet les plus grandes questions qui puissent être posées : Dieu, l'âme, la destinée, la science qui est avant tout une affirmation assurée, infaillible, sur les plus hauts problèmes ? N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, de tout temps et encore

de nos jours, des hommes dévots occuper un rang distingué dans la république des lettres ? Ah ! ils ne manquent pas, M. F., les génies puissants qui, loin de se trouver mal à l'aise au sein de la vie dévote, s'y sont sentis inspirés et agrandis outre mesure ! L'Église compte parmi ses saints des orateurs éloquents, de profonds philosophes, des écrivains célèbres, des hommes aussi prompts à croire et à adorer les mystères de la Religion qu'habiles à expliquer les secrets de la nature ; en vérité, étaient-ce des esprits étroits que les Augustin, les Ambroise, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres dévots, astres splendides attachés au firmament du monde intellectuel ? Ah ! il ne faut qu'un peu de bonne foi pour se convaincre que la plus humble, la plus simple d'entre les âmes dévotes a de quoi faire tomber à ses genoux les génies les plus fiers qui, fuyant les intimités du commerce divin, ne savent devenir ni pieux ni croyants. Tristes victimes de l'orgueilleux rationalisme, cette atmosphère ténébreuse où souffre et déchoit l'intelligence humaine, ce sont bien eux qui gisent misérables dans un chaos d'incertitudes, de négations impies ou de monstrueux systèmes ! tandis que, déployant ses ailes, l'âme dévote nage dans les flots de lumière dont l'inonde le Soleil de la vérité.

On n'est pas plus fondé à dire, M. F., que la dévotion dessèche le cœur. Pour moi, plus je réfléchis, moins je puis comprendre qu'on ose alléguer un tel grief. Mais il est écrit que l'iniquité doit trouver sa confusion dans son mensonge : « *mentita est iniquitas sibi* ». La dévotion, en effet, comme nous l'avons vu, est essentiellement la vie du cœur et par le cœur. Les

âmes qui s'y portent avec plus d'entraînement, ce sont les âmes d'une sensibilité plus exquise, ce sont les cœurs ardents, ces natures chaleureuses en qui le besoin d'aimer est plus vif et plus impérieux. Et ce sont ces âmes tout imprégnées de surnaturelle tendresse qu'on accuse d'être sans entrailles ! Pour répondre à un tel reproche, je n'ai qu'à ouvrir l'histoire et je les vois, ces âmes dévotes, qu'elles s'appellent Bernard, François de Sales, Vincent de Paul, Élisabeth de Hongrie ou Catherine de Sienne, je les vois montrer, à côté de l'amour extatique de l'infini, la sympathie humaine la plus exaltée et la plus douce. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux et je les vois, ces âmes dévotes, sous le nom de Frères de Saint-Jean de Dieu ou de Sœurs de la Charité, dans le réduit du pauvre, près de la couche du malade, au lit de camp du blessé, suivre avec un dévoûment inouï leurs frères délaissés sur le calvaire de la souffrance. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux et je les vois dans la famille, véritables anges du foyer domestique, avoir pour les leurs des affections, des épanouissements d'une incomparable expansion. Et ces autres âmes qui fuient le foyer de la famille, se condamnent à la solitude, croyez-vous qu'elles se condamnent à l'isolement du cœur ? Croyez-vous qu'à force d'aimer Dieu, elles se prennent de mépris et d'indifférence pour leurs frères ? Ah ! monde ingrat ! ce sont celles-là surtout que tu taxes d'égoïsme. Eh bien ! sachez-le, non pour les estimer plus — elles n'y tiennent pas —, mais pour l'honneur de la vérité, ces âmes, elles te remplacent au poste que tu as déserté, elles remplissent ta tâche, elles accomplissent ton devoir et, tandis qu'au sein de ton ivresse, ne vivant que pour tes fêtes, pour tes

plaisirs, pour tes passions, tu laisses Dieu de côté, elles ne cessent chaque jour d'élever vers lui leurs voix pour compenser ta défection et ton absence. Un jour, au Ciel, on verra tous les services qu'elles ont rendus, ces âmes, à la société; un jour, au Ciel, on verra qu'une pauvre fille, épouse de Jésus-Christ, a souvent plus servi l'humanité dans sa cellule par ses peines, ses veilles, ses prières que les savants avec leur politique et les conquérants avec leurs armées. Aussi, M. F., je sens le besoin de vous le dire en toute sincérité : toutes les fois que vous rencontrerez sur votre chemin une âme en grande intimité avec Dieu, tâchez de l'avoir pour amie ; et puis, dans vos délaissements, dans vos peines, dans vos angoisses, allez chercher la consolation dans ce cœur et vous verrez si c'est de la sécheresse qu'il recèle ou une source inépuisable des sentiments les plus sympathiques et les plus affectueux.

Mais qu'il ne nous suffise pas, M. F., de n'avoir plus aucune objection contre la dévotion et d'en comprendre l'excellence ; hâtons-nous d'arriver à une conclusion pratique. Vos sympathies, vos convictions, vos respects lui sont, je l'espère, désormais acquis ; faites un pas de plus, le pas décisif et utile, donnez-lui vos cœurs. Mais déjà, parmi vous, combien d'âmes qui en connaissent et qui en ont monté les premiers degrés ! Et, si les autres sont moins privilégiées, ne gémissent-elles pas en secret de voir leur échapper la part la meilleure ? Eh bien ! aux premières je dirai : courage, courage toujours, ô vous qui fûtes choisies pour conserver le feu sacré de la dévotion ; tous les jours, à toutes les heures, veillez sur cette flamme et

donnez-lui son aliment, de peur qu'elle ne vienne à s'éteindre. Prenez garde aussi à sa pureté céleste, car une grande responsabilité pèse sur vous : celle de représenter aux yeux des peuples, dans tout son éclat, le type suprême de la vie chrétienne ; le monde, vous l'avez vu, n'est point, pour vous, disposé à l'indulgence et, pour condamner toute piété fervente, c'est de vos erreurs et de vos faiblesses qu'il s'autorise ; prenez donc bien garde d'être jamais pour lui une pierre d'achoppement et de scandale : « *Nemini dantes ullam offensionem* ».

Et vous, M. F., qui jusqu'à ce jour n'avez pu élever votre vie habituelle sur ces hauteurs, vous qui, par votre misère et par votre condition, êtes retenus parmi les plus imparfaits, ne vous croyez pas cependant totalement déshérités. Vous aussi, vous devez avoir vos heures de dévotion douce et ardente ; vous aussi, vous éprouvez le besoin d'approcher Dieu de plus près, de le ressentir plus intimement, de vous jeter à ses pieds tout frémissants, de lui ouvrir votre cœur jusque dans ses dernières profondeurs. Oh ! M. F., quand une heure bénie vous fait agenouiller dans votre demeure, quand l'aiguillon de la douleur vous fait bondir de sur terre, quand une cérémonie touchante vous amène dans nos églises, quand vous avez incliné votre front sur les dalles saintes, et qu'au milieu du silence, à travers les vapeurs de l'encens, du haut de son autel illuminé de mille feux, le Christ dans l'hostie se lève et épanche le trésor de ses bénédictions, à toutes ces heures et à celle d'une confession pleine d'un tendre repentir, à celle d'une communion embrasée et à celle d'un grand sacrifice, d'un grand devoir accepté avec amour; oui, M. F.,

à toutes les heures où Dieu vous visite et vous appelle, laissez votre âme déployer ses ailes, s'enivrer des saintes ferveurs, et vous serez obligés d'avouer que la dévotion renferme les joies les plus suaves et les plus délicieuses. Ah ! c'est que ce sont les joies anticipées de l'éternelle patrie. La vie dévote est le portique de la vie bienheureuse ; je vous la souhaite à tous. Ainsi soit-il !

IV

SERMON

SUR LES COMBATS ET LES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE,

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE

(8 janvier 1860)

Ecce magi ab Oriente venerunt et procidentes adoraverunt eum.
Voici que des Mages vinrent de l'Orient, et se prosternèrent devant l'enfant nouveau-né pour l'adorer.
S. MATH., II, 1.

MES FRÈRES,

A peine le sang adorable de l'Enfant-Dieu a-t-il cessé de couler sous le couteau de la circoncision que déjà commence à luire pour le monde l'aurore du salut et de la régénération depuis si longtemps attendus. La grâce de l'adoption divine ne sera plus désormais le privilège exclusif des enfants de Jacob. Elle est arrivée, cette heure providentielle où vont se réaliser les magnifiques oracles qui promettent au Messie toutes les nations pour héritage, où les peuples de toute langue, de toute tribu, ceux de l'aquilon comme ceux du midi, ceux de l'orient comme ceux du couchant, vont voir paraître une grande lumière au milieu de leurs ténèbres et dans ces régions de la mort où ils gémissent ensevelis. Voici,

en effet, M. F., que tout à coup une belle et lumineuse étoile brille en Orient. A l'aspect de cet astre mystérieux, les Gentils, en la personne des Mages, comprennent qu'un Sauveur leur est né et, par une sollicitation intérieure plus mystérieuse encore, se sentent conviés à son berceau. Aussi les voyez-vous, dociles à l'appel divin, se mettre en route sans délai, sous la garde de Dieu et la conduite de la miraculeuse lumière. Ils dirigent leurs pas vers la Judée ; l'étoile marche devant eux, comme la colonne de feu qui guidait jadis la nation choisie, et c'est à Bethléem qu'ils s'arrêtent, c'est là qu'ils trouvent le berceau du Roi que leur envoie le Ciel. Or ce Roi, vous le savez, M. F., c'est un petit enfant qui a pour palais une étable, pour trône la crèche de vils animaux, et pour manteau royal les langes de la misère et de la pauvreté. Arrivés en sa présence, les Mages se prosternent, déposent à ses pieds leur couronne avec l'hommage de leurs adorations et lui offrent les riches présents qu'ils ont apportés ; ils ont reconnu leur Dieu sous ces étranges livrées, « *et procidentes adoraverunt eum* ».

Telles furent, M. F., en cette Épiphanie, en cette manifestation du Sauveur, en cette adoration des Mages, prémices de la Gentilité, tels furent les commencements de l'Église, telle fut la genèse de la grande société catholique, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Elle était alors renfermée tout entière dans un berceau, mais ce berceau portait les destinées du monde ; ce n'était qu'une semence imperceptible, mais cette semence est devenue un grand arbre, qui couvre toute la terre de son ombre.

Quel grand spectacle pour le chrétien que de la

voir, cette Église du Sauveur, poursuivre sa marche à travers les siècles, toujours battue des orages, mais toujours subsistante, toujours attaquée mais toujours victorieuse ! Autour d'elle tout s'altère, tout périt, les peuples disparaissent, les dynasties s'éteignent, les empires s'écroulent, elle seule reste debout ; le temps, qui a été créé pour elle, coule à ses pieds, et, suivant la magnifique expression d'un apologiste tombé, « les âges en passant devant son trône immobile la saluent reine de l'Éternité ». Depuis Hérode-Agrippa, chaque page de son histoire est remplie d'outrages, d'humiliations, d'épreuves de tout genre ; la voix de ses douleurs remplit le monde, tous les points du globe sont tour à tour arrosés de ses larmes et de son sang, mais, partout et toujours, elle a trouvé la fécondité dans les souffrances, la puissance dans les abaissements, l'expansion et les conquêtes dans les persécutions et le martyre.

C'est ce tableau des combats et des triomphes de l'Église que j'ai dessein de faire passer sous vos yeux, M. F. ; puisse-t-il consoler votre cœur dans les tristes jours que nous avons à traverser, puisse-t-il fortifier votre foi comme il fortifie la mienne ! Les épreuves passées de l'Église sont telles qu'elles nous donnent le droit de dire à ses ennemis : Vous serez vaincus, parce que vous n'êtes pas plus forts qu'aux jours de vos précédentes défaites ; et à l'Église elle-même : Tu vaincras, parce que tu n'es pas plus faible qu'aux jours de tes triomphes passés.

Avant de commencer, implorons Marie.

Ave Maria.

Il en est qui jugent de la stabilité de l'Église par les persécutions qu'elle éprouve et par les sinistres prédictions qui la menacent. On comprend que leur foi s'inquiète et chancelle et qu'ils désespèrent presque de l'avenir. Mais un chrétien, qui sait qu'il entre dans ses destinées comme dans celles de son Époux divin de passer par les souffrances pour arriver à la gloire ; que, vouée aux larmes et aux angoisses dès son berceau, elle doit toujours porter sur sa tête la couronne d'épines, dans ses mains le roseau de la Passion, et, sur ses chastes épaules, la pourpre dérisoire qu'on jeta sur les épaules du Fils de l'homme ; un chrétien, qui sait que le glaive dont on nous menace n'ensanglante que la main qui veut nous en frapper, et que le christianisme n'est jamais plus près du triomphe que lorsqu'il semble expirer sur la croix ; un chrétien, qui sait tout cela, trouve dans le passé assez de garanties pour envisager le présent sans étonnement et l'avenir sans effroi : « *A sæculo in sæculum respicit et nihil est mirabilis in conspectu ejus* ». Or, M. F., j'ose espérer que tels seront vos sentiments à tous quand nous aurons rapidement parcouru ensemble ce vaste champ de bataille que nos pères, les chrétiens et les martyrs, ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang et que, depuis dix-huit siècles, l'Église couvre de ses trophées, victorieuse tour à tour des persécutions, de l'hérésie, de l'incrédulité.

L'Église ne fait que de naître. Jésus-Christ vient de lancer cette arche sainte au milieu du monde, ne lui promettant d'autre port que l'éternité, et déjà de toutes parts éclate la tempête : « des flots de sang inondent son berceau ». Au premier bruit de la pré-

dication des apôtres, la cité déicide se lève en fureur pour combler la mesure de ses crimes ; après avoir crucifié le Maître, elle veut exterminer les disciples et aussitôt de la persécution « ce glaive qui ne doit rentrer dans le fourreau qu'à la fin des temps », est tiré contre l'Église. Étienne, le diacre, est lapidé, Jacques, frère de Jean, expire sous les coups d'un fer meurtrier, et presque tous les généreux soldats du Christ, Pierre à leur tête, sont chargés de chaînes et gémissent dans de noirs cachots.

O Église infortunée ! que vas-tu donc devenir ? tu ne comptes pas un jour d'existence et déjà le fer est levé contre toi, tes chefs sont captifs, tes rares enfants, sans guide et sans appui, sont devenus la proie de tes cruels ennemis. Pauvre Église ! ah ! je crains bien que le lieu qui te vit naître, il n'y a qu'un instant, soit bientôt le témoin de ta mort, et que tu n'aies qu'à rencontrer une tombe là où naguère tu trouvas un berceau.

Mais non ! M. F., ne craignons rien pour elle : c'est Dieu qui l'a fondée, il saura bien, quand il en sera temps, la soutenir et la défendre ; touché des prières de ses enfants, il sort bientôt du sommeil où il semble enseveli. Hérode Agrippa, le premier persécuteur du christianisme, expire frappé par Dieu au milieu des plus cruels tourments, et, à la voix d'un ange, les fers tombent des mains de Pierre et les portes des prisons s'ouvrent devant lui. Les chefs de la nation juive se convertissent ; le peuple se précipite en foule sur les pas des nouveaux prédicateurs, différentes Églises s'établissent en Judée, la Synagogue frémit tremblante, éperdue ; frappée à mort, elle se débat quelque temps et bientôt tombe ; et la parole évan-

gélique court et s'étend de toutes parts avec la rapidité de la flamme ; le persécuteur terrassé sur le chemin de Damas, Saul, devenu apôtre intrépide, annonce partout la bonne nouvelle ; Athènes le reçoit et convoque pour l'entretenir les restes du Portique et de l'Académie, et « le Dieu inconnu » trouve des adorateurs jusque dans l'Aréopage. Rome elle-même, cette reine du monde, est prise dans le vaste filet jeté par le pêcheur de Génézareth ; Simon-Pierre vient y fixer sa chaire au pied même du trône des Césars. Quelle victoire, M. F. ! y en eut-il jamais de plus prompte et de plus merveilleuse?

Cependant le glaive ne devait pas encore rentrer dans le fourreau ; un autre ennemi bien plus formidable va se déchaîner contre l'Église : c'est le paganisme armé de toute la puissance des empereurs. Il ne s'agit plus seulement d'arrêter les progrès de l'Évangile, il s'agit de purger l'Empire d'une race odieuse et d'exterminer le nom chrétien. La persécution, jusqu'alors concentrée sur quelques points rares et isolés, dilate son foyer ; des édits de proscription se succèdent ; une horrible émulation de carnage anime les Césars, les proconsuls, les gouverneurs de provinces et, suivant le mot énergique de Tertullien, « pour en finir avec les ennemis des dieux, Rome fait de l'univers entier un bourreau » ; le luxe d'une cruauté raffinée se déploie dans des tourments recherchés, dans des supplices jusqu'alors inouïs, multipliant la mort sous mille formes diverses : « *exquisitissimis suppliciis mortem intentabant* », dit un historien du temps. Mort aux chrétiens ! Les chrétiens aux lions ! Tel est le cri général répété par toute la terre, le mot de ralliement que se donnent les enne-

mis de la Croix ; les chrétiens sont traqués comme des bêtes fauves ; pour le plaisir du peuple-roi on les amène au milieu des amphithéâtres, où ils sont broyés sous la dent des lions, brisés sur les chevalets, déchirés par les ongles de fer, jetés dans les bûchers, sur les grils ardents, dans les chaudières bouillantes. Cet état dura trois siècles, pendant lesquels le sang fut versé comme l'eau et l'Église foulée comme la vendange sous le pressoir. Or, M. F., après une guerre si longue et si meurtrière, reste-t-il encore des chrétiens ? Qu'est devenue l'Église ? A-t-elle pu ne pas disparaître dans une aussi épouvantable tempête ? Ah ! M. F., attendez que le bras des persécuteurs soit lassé, que le tranchant des glaives soit émoussé à force de massacres ; laissez se dissiper la fumée des bûchers qui nous cache la lumière, et demandez ensuite où est l'Église, et vous verrez une croix dominer le Capitole. Les dieux du polythéisme, Jupiter Capitolin à leur tête, ont quitté leurs autels pour céder la place au Crucifié ; les Césars sont descendus de leur trône, que dis-je ? ils ont abandonné leur ville, qui ne sera plus désormais que la ville des Pontifes ; l'auréole sacrée du successeur du batelier de Galilée les a fait reculer jusqu'à Constantinople, comme s'ils craignaient de n'être plus à Rome que la seconde majesté.

Comme l'arbre planté dans le champ des morts, le christianisme a poussé vigoureusement dans le champ du martyre ; on a eu beau le mutiler, le livrer au feu, le fouler aux pieds, il a poussé de nouveaux rejetons sous la hache des persécuteurs ; il a reverdi au milieu des flammes, on l'a vu renaître plus fort et plus beau sous les coups qu'il a reçus. Demandez donc mainte-

nant où sont les chrétiens ? Ah! ils sont partout, ils remplissent les provinces, les villes et les campagnes ; pour eux les tourments étaient une fête, la mort un banquet de joie, et, après avoir péri sous le glaive, ils semblaient renaître de leurs cendres, c'est-à-dire, suivant la belle pensée de Tertullien, toujours rappelée, jamais assez méditée, « le sang des martyrs devenait une semence de nouveaux chrétiens, *sanguis martyrum semen christianorum* ».

Providence de mon Dieu, que vous êtes admirable! La victoire était plus que complète, M. F. : au moment même où les ennemis de l'Église entonnaient l'hymne du triomphe et proclamaient solennellement qu'elle avait disparu de la terre, au moment où le paganisme, sûr du succès, adressait de solennelles actions de grâces à ce barbare empereur, disons mieux à ce bourreau couronné, qui avait fait égorger plus de chrétiens que ses prédécesseurs, et lui élevait de fastueux monuments avec cette orgueilleuse inscription : « Gloire à Dioclétien pour avoir à jamais détruit le nom chrétien », l'Église, sortie des cryptes et des catacombes, se montrait radieuse et puissante au grand jour ; elle avait déjà pour limites territoriales les limites mêmes de l'empire : le Rhin, l'Euphrate et l'Atlas, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique ; toutes les forces des nations se sont jetées dans son sein pour y puiser la civilisation et la vie ; les maîtres du monde eux-mêmes veulent marcher à la lumière de la foi. En sorte qu'au témoignage peu suspect d'un historien libre-penseur, « tous les yeux purent voir dès lors combien elle avait grandi, les pieds dans le sang, et tous les esprits pressentir qu'une puissance irrésistible lui assurait la conquête de l'avenir ».

Toutefois, M. F., il ne devait pas y avoir de calme pour l'Église. Sur la mer de ce monde, un orage appelle un autre orage : « *abyssus abyssum invocat* ». Je ne parle pas, M. F., de l'invasion des barbares : dans leur marche rapide comme la foudre, ils menacent, il est vrai, de tout envahir, les souvenirs du passé comme l'espoir de l'avenir. Mais Dieu ne le permet pas : « les animaux du désert, comme parle le Prophète, tressaillent d'une mystérieuse terreur en présence de leur roi », et le flot de l'Évangile, qui couvrait déjà tout l'empire, monte jusqu'à leur âme pour la subjuguer. Le Sicambre courbe sa tête devant celle du Christ, son arme s'abaisse devant la Croix, et ceux que ni le Rhin ni les Alpes ni les Pyrénées ni les légions romaines n'ont pu arrêter, se suspendent à la voix des Évêques leur annonçant un Dieu humilié et mourant par amour.

Mais voici venir les hérésies. Ce ne sont plus les ennemis du dehors, ce sont les enfants de l'Église qui déchirent le sein de leur mère. Une nuée de sectaires turbulents et indociles, une foule d'esprits inquiets et superbes, hardis contre le bon sens et l'évidence, mais affamés de gloire, de quelque côté qu'elle vienne, « disposés, dit Leibnitz, à mettre le feu aux quatre coins du monde pour le plaisir de faire du bruit et de voir un bel incendie », se révoltent contre l'Église, lui disputent ses plus incontestables prérogatives, attaquent successivement ses dogmes les plus vénérables, s'acharnent à démolir pièce à pièce ce grand édifice de la foi chrétienne, déjà scellé de tant de sang et cimenté de tant de victoires, et lui font regretter son premier âge et le glaive de ses tyrans. O profondeur des conseils de Dieu ! O admirable destinée de l'Église !

Du Calvaire elle tombe dans l'amphithéâtre, et de l'amphithéâtre dans les mains des sectaires. Avec cette espèce d'ennemis, ses combats sont de tous les jours, et tous les jours il faut vaincre ou succomber. On parle de certains rivages que troublent des ouragans éternels, et sur lesquels la foudre gronde toujours ; mais ces lieux désolés ne sont qu'une pâle image de l'Église ravagée par les hérésies. C'est Pélage qui nie la grâce, Arius qui attaque la consubstantialité du Verbe, et Macédonius la divinité du Saint-Esprit. Nestorius brise l'unité de personne en Jésus-Christ. Eutychès mêle et confond ses deux natures. Aérius condamne la prière pour les morts, Vigilance le célibat des prêtres, l'invocation des saints. La Pénitence est attaquée par les Novatiens, l'Eucharistie par Béranger. Que fera l'Église, M. F., au milieu de tant d'éléments de dissolution ? Qui démêlera le chaos de toutes ces erreurs ? Qui rendra au soleil de la vérité son éclat obscurci ? Qui fera encore une fois sortir du sein des eaux la terre presque submergée et engloutie ? Ce sera vous, ô mon Dieu, qui ne permettez pas à la nuit d'usurper l'empire du jour, vous qui commandez aux eaux de l'abîme et qui êtes obéi, vous qui ne souffrirez jamais que l'enfer prévale contre votre Église, car vous l'avez juré. C'est Dieu, en effet, M. F., qui fait naître en ces jours dans son sein tant d'intrépides défenseurs : les Irénée, les Origène, les Athanase, les Cyrille, les Hilaire, les Augustin et tant d'autres mâles génies qui protègent de leurs voix et de leurs écrits la foi menacée. A l'appel des suprêmes Pontifes, tous ces valeureux champions de la doctrine se réunissent, l'Église s'assemble dans ses conciles gé-

néraux, et le mensonge est confondu, et l'erreur est dévoilée, et l'hérésie foudroyée ; la tempête passe, le jour renaît et la barque du pêcheur, que l'on croyait chavirée, est encore à flot, toujours, ce semble, faible, chancelante, mal assurée, toute meurtrie par les orages qu'elle a traversés, mais elle survit et la vague qui la promène doucement, roule autour d'elle les débris de ces grands navires qui voulaient la submerger. De tous les bruits que fit l'arianisme il ne reste que le souvenir d'un cadavre hideux, sur lequel la pitié même ne daigne pas abaisser ses regards. Quant aux autres ennemis de l'Église, c'est à peine si leurs noms sont parvenus jusqu'à nous. Où sont les disciples de Nestorius et d'Eutychès ? Que sont devenus les Manichéens, les Donatistes et les Vaudois ? Où sont les partisans de Wiclef et de Jean Huss ? Ils sont morts, et l'Église est restée assise sur le sol tout chargé de leur poussière et de leurs débris, comme s'il fallait que, dans ces déserts du temps, l'éternité des promesses divines parût toute seule !

Mais l'hérésie n'a pas encore déployé son dernier effort. Un jour vint où l'Église reçut d'un de ses enfants le coup le plus funeste qu'elle ait jamais ressenti. Qui pourrait en effet se rappeler sans frémir l'affreuse tempête que souleva l'insurrection du moine apostat de Wittemberg ? Quel trouble et quel bouleversement alors dans l'Église de Jésus-Christ ! Une fois le principe de l'autorité ébranlé, la fureur des disputes fut déchaînée ; on vit s'élever autel contre autel, troupeau contre troupeau, pasteurs contre pasteurs ; des discussions théologiques on passa bientôt aux luttes sanglantes : rois et peuples, citoyens et

citoyens, nations et nations s'entredévorèrent dans des guerres, disons mieux dans des carnages fratricides, depuis la Baltique jusqu'au pied des Alpes, des Cévennes et des Pyrénées. S'armant pour la doctrine nouvelle, une foule de princes se détachent à l'envi de l'Église ; toute l'Europe semble prête à lui échapper; Rome elle-même, Rome le centre de la catholicité, Rome, la dépositaire des éternelles promesses, est saccagée par les hordes luthériennes du connétable de Bourbon. L'un des siens, Georges Frondsberg, montre à son cou la chaîne d'or dont il veut, dit-il, étrangler le Pape. C'est alors, M. F., c'est dans cette ivresse de triomphe que les religionnaires ouvrent l'Apocalypse, ce livre des mystérieuses prophéties, pour y chercher le jour où doit finir la Papauté, et trouvent qu'une année fort peu éloignée doit être la dernière de « l'antéchrist romain et de la prostituée de Babylone ». Mais ils en seront pour leurs frais de prophétie, ils ont compté sans les décrets divins.

Pendant que s'opèrent de si grandes défections, l'Église répare ses pertes avec avantage, et ne se retire des bords qui la repoussent que pour porter ailleurs le soleil de sa domination. Tandis que le Nord de l'Europe abandonne son étendard, elle s'ouvre un passage jusqu'aux terres les plus reculées de l'Asie, elle entre par là dans les Indes, pénètre dans des archipels ignorés et recueille rapidement au Japon la moisson d'élus qu'elle doit donner au Ciel; et, comme s'il ne lui suffisait pas de l'ancien monde, où elle a fini de promener son flambeau, voici qu'un nouvel univers s'offre à ses conquêtes : elle voit venir à elle des enfants qu'elle n'a point connus, la Croix fleurit dans les déserts de l'Amérique, et ses sauvages habi-

tants sont transformés en doux adorateurs de l'Évangile.

C'est ainsi, M. F., que, malgré les obstacles qu'on oppose à ses progrès, l'Église continue de féconder la terre, et que, même dans sa vieillesse, elle renouvelle le miracle des anciens jours et conserve la force et la vigueur d'une jeunesse immortelle. Ah! c'est qu'elle a la vie dure, passez-moi le terme, M. F., cette glorieuse Église du Christ : pas plus que la hache des bourreaux et le glaive des tyrans, les sectaires n'ont réussi à l'entamer; pas plus que Néron et ses imitateurs, pas plus que l'apostat Julien, pas plus que les sectaires, ses aïeux, Luther n'a réussi à l'altérer, et, si sa secte, plus vivace que les autres, est arrivée jusqu'à nous, voici qu'aujourd'hui, au dire même de ses adeptes, elle se dissout, elle s'en va, et, sans être prophète ni fils de prophète, nous pouvons annoncer, sans crainte de nous tromper, que le jour n'est pas loin où l'Église pourra raconter aux générations qu'elle a rencontré le protestantisme, comme autrefois l'arianisme, dans sa route à travers les temps, « *transiens per medium illorum ibat* ».

Venez donc, après tant d'ennemis vaincus, ô incrédules du dix-huitième siècle, vous qui êtes si fiers de vos lumières et de vos forces, venez pour être vaincus à votre tour et préparer à l'Église de Jésus-Christ un nouveau triomphe. La voyez-vous, M. F., cette horde impie essayer de mutiler la vigne du Seigneur? « Jusque-là, dirons-nous avec le plus éloquent orateur de notre siècle, quand on attaquait la religion, on l'attaquait sérieusement; le dix-huitième siècle suivit un autre système. Le coryphée de cet âge, vous savez son nom, inventa le rire, et, le premier, en donna les

plus cyniques exemples. Bientôt cette épidémie du sarcasme eut envahi non seulement la France entière mais les royaumes du Nord ; de Paris elle étendit son réseau jusqu'à Berlin. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des académies dans les salons ; il atteignit les marches du trône ; on le vit sur les lèvres du prêtre ; il prit place au sanctuaire du foyer domestique entre la mère et les enfants. Eh ! de quoi donc, grand Dieu ! riaient-ils tous ? M. F., ils riaient de Jésus-Christ et de l'Évangile », et si, parfois, dans ce vaste concert de plaisanteries, on suspendit l'infernal sifflement dont on poursuivait le Christ, ce fut pour s'encourager, dans un langage qui fait encore dresser les cheveux sur la tête, à « écraser l'infâme ». (C'est ainsi, M. F., que l'infamie elle-même osait désigner le Fils de Dieu et l'œuvre sublime qu'il a laissée sur la terre.) Alors éclate, comme corollaire inévitable, la plus furieuse des révolutions qu'on ait vues depuis l'origine des empires ; la tête du plus innocent des rois n'a pas plutôt été traînée aux gémonies de la rue que la Croix est arrachée et brisée dans toute l'étendue du royaume ; partout les temples sont abattus, les autels renversés, les prêtres égorgés ou proscrits ; plus d'augustes cérémonies, plus d'objets qui puissent rappeler le culte des aïeux ; tout est aboli, livré aux flammes ou traîné dans la boue. A la place des cantiques sacrés, on n'entend plus que les chants de la licence, les hurlements, les vociférations d'une populace en furie ; les coupes saintes sont profanées au milieu des orgies, d'immondes animaux couverts des ornements du sacerdoce se promènent par les rues ; et, sur les autels où s'immolait chaque jour le Dieu vivant, d'infâmes créatures, travesties en déesses de

la Raison, viennent recevoir l'encens de l'idolâtrie la plus hideuse. Je m'arrête, M. F., je crains qu'il n'y ait ici quelque vieillard qui ait été témoin de ces jours de désolation et ne m'accuse de présenter ce tableau sous des couleurs trop faibles.

L'impiété triomphante ne s'en tient pas là : elle passe les monts, elle précipite sa marche vers la capitale du monde chrétien, elle s'élance, l'épée à la main, sous les voûtes du Vatican, et, prenant à la gorge le suprême Pontife, elle l'arrache agonisant au trône et à l'autel et le traîne en France, où il meurt victime de son apostolique fermeté, Oh ! M. F., je vous adjure, si jamais il parut que c'en était fait de l'Église, n'était-ce pas alors ? Aussi l'impiété poussait-elle de frénétiques cris d'allégresse, elle croyait avoir fait mentir les promesses divines, elle croyait avoir renversé pour jamais la pierre fondamentale.

Mais écoutez. A un jour donné de l'histoire, les Juifs se saisirent du Christ Jésus : après l'avoir traîné de tribunal en tribunal, ils le pendirent à un infâme gibet et le jetèrent dans une tombe, sur laquelle ils firent rouler une énorme pierre ; puis, dansant sur cette tombe, ils s'écrièrent triomphalement : « Il est mort ! » A peine avaient-ils parlé, que la terre tremblait, le mort se remuait dans son sépulcre, soulevait la pierre et, renversant ses ennemis à droite et à gauche, se levait rayonnant de puissance et de vie. C'est ce qui est arrivé à l'Église. Il y a soixante ans environ, les philosophes et les impies, en scellant à Valence le cercueil d'un captif qui, à les entendre, était le dernier des papes, croyaient avoir mis pour jamais l'Église elle-même dans la tombe, et, comme autrefois l'ange de l'Apocalypse, spectateur du der-

nier triomphe du Christianisme, en avait chanté d'avance la gloire par ce mot unique, jeté au milieu de la stupéfaction des mondes : « *Factum est*, c'est fait », ainsi alors ces hommes, véritables anges de l'abîme, chantèrent le triomphe définitif de l'Enfer, en criant à tous : « *Factum est*, c'est fait. L'Église est morte ; nous l'avons enterrée sans retour ! » A peine avaient-ils parlé que déjà la morte se remuait, elle aussi, dans son sépulcre, et, comme son Maître, après avoir jeté de côté ses ennemis, sortait victorieuse du tombeau en chantant le cantique de la délivrance. Élu à Venise sous la protection des enfants de ces barbares du Nord qui étaient venus jadis venger les crimes de Rome idolâtre, l'immortel Pontife, vicaire de Jésus-Christ, remontait sur la chaire de Pierre, la Croix reparaissait pour sauver une seconde fois le monde, la Religion se relevait avec son chef, son culte retrouvait ses saintes pompes, son ministère, ses apôtres, et les peuples étonnés lisaient sur son front couronné de blessures et de victoires : « Voici celle à qui il fut promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle ».

Nous assistons en ce moment, M. F., à une nouvelle conspiration des puissances de l'abîme. Les ennemis de l'Église ont surtout à cœur de se débarrasser de ce qu'ils considèrent comme l'épouvantail de dix-huit siècles, de cette papauté dont ils attribuent la durée à l'ignorance et à la superstition. « Il faut que le catholicisme tombe, s'écrient les uns, dignes fils de Voltaire, dans la franche expansion d'une haine forcenée : le Pape est l'ennemi du genre humain, le clergé n'est qu'un criminel qu'il faut étouffer dans la boue ». « La papauté est la bienfai-

trice des sociétés et des peuples, s'écrient les autres, fils dégénérés des croisés, dans un semblant de dévoûment à sa cause ; mais elle a fait son temps, elle ne pourrait plus désormais que retarder l'humanité dans sa marche d'ascension et de progrès ». Et les uns et les autres entourent son lit de mort, qui avec joie, qui avec une hypocrite compassion, annonçant avec autorité qu'elle est entrée dans son agonie et qu'elle touche à son heure dernière. « Les aveugles ! les malheureux ! dit saint Augustin, ils s'imaginent que l'Église ne saurait plus exister, parce qu'ils l'ont quittée » ! Qu'ils prennent garde : hommes d'un jour, ils vont passer tout à l'heure, et l'Église et la Papauté resteront toujours et sans eux. En vain l'Arabe essaye, en passant, d'arracher une pierre des Pyramides du désert, le superbe monument continue de regarder les cieux et le noir Africain a disparu dans la solitude. Pour nous, M. F., disciples sincères du Christ et de sa religion, en ces jours d'angoisses, serrons-nous plus que jamais autour de notre Père commun; suivons-le de nos vœux et de notre dévoûment et de notre filial amour dans son nouveau Gethsémani ; que notre cœur l'accompagne sur son nouveau Calvaire, et, suivant la belle parole de cet éloquent prélat dont l'héroïsme chevaleresque fait naître la louange sur toutes les lèvres et la reconnaissance dans tous les cœurs, « attendons avec confiance le troisième jour, le jour qui ne manque jamais aux inépuisables destinées de la Croix et des Crucifiés, le jour de la résurrection ». Ainsi, M. F., que la tempête ne vous effraye pas : cette formidable épreuve contient le germe d'un prochain triomphe. Bien que des nuages épais semblent nous dérober la vue du

rivage, sachons qu'il nous attend en dépit des écueils, car, au moment où la violence des vents déchaînés nous menace des derniers périls, nous n'aurons qu'à tendre notre voile, et c'est l'orage même qui nous poussera frémissants au port.

SAINT-PATRICE DE ROUEN

(1860—1863)

SAINT-PATRICE DE ROUEN

(1860 — 1863)

I

INSTRUCTION
SUR
LE CHAPELET,
POUR LE MOIS DE MARIE

(1860)

De toutes les pratiques de dévotion qui se rattachent au culte de Marie la plus populaire, la plus universellement répandue dans l'Église est sans contredit la récitation du Chapelet. Sans cesse attaquée par les hérétiques, travestie, parodiée par les incrédules, elle a résisté à la haine des uns comme au sarcasme des autres, et, de nos jours aussi bien qu'aux âges précédents, il est vrai de dire qu'elle fait la joie et la consolation tout à la fois et de l'homme du peuple et des esprits d'élite, des âmes simples et des intelligences les plus distinguées.

Étudier avec vous l'origine, l'excellence et les avan-

tages de cette pieuse pratique, examiner subsidiairement la valeur de la principale objection dirigée contre elle, tel sera le cadre de notre entretien de ce soir.

Pour découvrir, M. F., la première trace de la dévotion du Chapelet, il faut se reporter au berceau même du christianisme, il faut remonter à ces temps orageux où la défense de la foi emportait avec elle le danger de la vie, alors qu'apposer son nom sur les registres de l'Église c'était prendre d'avance une inscription pour l'échafaud, alors que tout chrétien était un candidat au martyre. A cette époque, vous le savez, on vit surgir une lignée d'hommes vraiment nouveaux, que les historiens ecclésiastiques nous représentent allant à la mort avec enthousiasme et se présentant dans les cirques et les amphithéâtres ornés comme pour un jour de fête. Les jeunes vierges, ces âmes candides et pures, qui considéraient la mort comme l'inauguration de leurs noces éternelles avec leur divin Époux, aimaient à se revêtir d'une robe blanche, sur laquelle elles portaient un manteau bleu, et, au rapport d'une pieuse tradition, avaient l'usage de ramener leurs longs cheveux sur leur front par une couronne de grains de corail. C'était avec cette parure, triple symbole de pureté, de puissance et de triomphe qu'elles entraient dans ces arènes qui étaient pour elles les portiques de l'éternelle béatitude. Ces couronnes de grains de corail qui ceignaient le front des jeunes martyres, étaient religieusement recueillies par les mains de leurs frères qui survivaient, et ces âmes pieuses, ajoutent les auteurs liturgistes, se faisaient un devoir de compter sur ces couronnes autant de prières

qu'il y avait de grains. Or, je vous le demande, M. F., n'est-il pas permis de voir là je ne dirai pas l'origine réelle, l'institution primitive, mais au moins le germe, le principe de la dévotion du Chapelet ?

Je n'ai pas le dessein, M. F., de suivre avec vous les traces diverses de cette dévotion à travers chacun des siècles chrétiens. Je ne vous représenterai pas les anciens peuples de l'Orient tressant à Marie, en signe de vénération, de brillantes couronnes de roses ; je ne vous montrerai pas saint Grégoire de Nazianze, dans le transport de son amour si tendre pour la Reine du Ciel, substituant à la couronne matérielle de roses une couronne spirituelle de prières, tissue des plus belles louanges et des plus glorieuses prérogatives de Marie ; je ne vous parlerai pas de Pierre l'Ermite, partant pour la délivrance du tombeau du Sauveur et récitant, sur une couronne, le long du chemin, avec une foule de pieux croisés, des prières en l'honneur de la Mère de Dieu ; je ne vous peindrai pas, avec tous les écrivains sacrés, la piété des chrétiens de chaque siècle aimant à tourner fréquemment leur cœur vers la bienheureuse Vierge en la saluant avec l'ange. J'ai hâte d'arriver à saint Dominique, à qui revient l'honneur de l'institution du Chapelet, tel qu'on le récite aujourd'hui.

C'était, M. F., au commencement du treizième siècle, dans une province méridionale de la France. Une vieille hérésie venait de renaître, pour ainsi dire, de ses cendres : les Albigeois, comme les Manichéens, niaient la réelle incarnation du Fils de Dieu et la maternité divine de Marie. Pour ces impies sectaires, il n'y avait rien de sacré ; ils semaient partout la terreur et la ruine. Plusieurs fois terrassés par la vail-

lante épée de Montfort, on les voyait se relever toujours plus ardents au prosélytisme du mensonge, plus avides de dévastation. Dans ce suprême péril, Dieu suscita un homme de sa droite, rempli de son esprit et tout brûlant de zèle, un de ces hommes qu'il tient en réserve dans les trésors de sa Providence pour en faire, aux jours des grandes crises, les instruments, les ministres, les mandataires de sa puissance et de son amour. Cet homme appartenait à la famille princière des Guzman d'Espagne, il se nommait Dominique. Choisi par Dieu pour être le champion de sa cause, Dominique a compris que ce n'est pas avec le tranchant du glaive que l'on triomphe des cœurs endurcis; la prière, la prière à Marie, la salutation angélique, la récitation de l'*Ave Maria*, telle est l'arme mystérieuse dont se munira le saint apôtre pour entreprendre sa pacifique croisade. Oh! l'admirable idée, M. F.! la Salutation angélique, elle est le moyen dont Dieu s'est servi pour sauver le monde par l'Incarnation de son Verbe; comment ne serait-elle pas, entre les mains d'un de ses serviteurs, comme un instrument infaillible de victoire et de salut?

Or, M. F., la brièveté des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme ces acclamations uniformes que la reconnaissance et l'affection des peuples jettent sur le passage des souverains. Mais, la répétition des mêmes paroles pouvant devenir monotone et engendrer la distraction de l'esprit, saint Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attacha la pensée d'un des mystères de notre Rédemption. Le nombre de ces prières fut fixé: une dizaine de salutations

angéliques précédée du *Pater* et répétée quinze fois, pendant la méditation des mystères de joie, de douleur et de gloire de cette bonne Mère, et marquée par autant de grains, qui servent à aider la mémoire. Cette dévotion fut appelée le Rosaire, « soit, dit un pieux écrivain, parce que Marie est la rose mystique qui remplit l'Église des parfums de la plus pure suavité, soit parce que cette collection de mystères était comme un parterre de rosiers qui exhalait les plus doux parfums ».

C'est de cette dévotion qu'est sortie celle du Chapelet. Le Chapelet actuel, le Chapelet tel que nous le récitons aujourd'hui, n'est qu'un diminutif du Rosaire : il en forme, comme vous le savez, la troisième partie. Il tire son nom d'un mot de la basse latinité, *Capellus*, *capellina*, en vieux français *Chapel*, chapel de roses ou couronne de roses, d'où est dérivé le diminutif *Chapelet*, petit chapel, petite couronne ; le chapelet est comme la couronne, le diadème de Marie. Telle est, M. F., l'origine de cette dévotion.

Quand le chapelet n'aurait d'autre mérite que celui de porter en soi le cachet vénérable de l'antiquité, d'avoir été institué par un saint, d'avoir été solennellement recommandé par une multitude de Souverains-Pontifes, qui l'ont doté des plus riches indulgences, c'en serait assez pour en démontrer l'excellence. Mais nous en jugerons bien mieux encore, si nous le considérons en lui-même, c'est-à-dire comme le résumé des plus belles prières de l'Église et des plus touchants mystères de notre Religion.

Le chapelet s'ouvre par le *Credo*, cette profession de foi de tous les chrétiens que le Saint-Esprit a mise

sur les lèvres des apôtres assemblés en concile ; ce sublime abrégé de la doctrine chrétienne, qui, au rapport de saint Ambroise, est comme « le mystérieux drapeau qui réunit sous ses plis toute l'armée des disciples du Sauveur Jésus », et comme le point central autour duquel viennent converger nos cœurs dans le sentiment d'une même croyance ; cette page admirable, qui renferme toute la science sacrée dans une synthèse vraiment divine. En récitant le Symbole, le fidèle sent son esprit porté jusque sur les hauteurs de l'éternité, aperçoit par la foi le mystère ineffable par excellence, le mystère de la Trinité dans l'Unité, et de l'Unité dans la Trinité, qui le fait assister, dans le temps, à la magnifique scène de la création. Il voit se dérouler à ses yeux les richesses du salut apportées au monde dans la plénitude des âges par l'Incarnation du Verbe ; il est le témoin du drame douloureux et sanglant du Calvaire. Il a la vue anticipée des trésors de félicité que lui réserve son Dieu dans l'éternelle vie.

Après le Symbole des apôtres vient le *Pater*, la plus excellente de toutes les prières, puisqu'elle a l'incomparable mérite de nous avoir été enseignée par Jésus-Christ lui-même. Oh! M. F., quelle bouche humaine pourrait jamais dire ce qu'il y a de beau, de touchant, de divin dans cette prière, que les apôtres eux-mêmes recueillirent des lèvres de Jésus : « Notre Père qui êtes aux cieux » ? Voyez, M. F.: Dieu est le centre de l'univers entier, le maître de la nature ; ayant dans son intelligence infinie tous les trésors de la science, il est le Dieu comme le Roi des rois, le maître des maîtres ; et l'homme, cet être faible et chétif, à ses pieds comme un point au milieu

de l'espace, sa poitrine s'entr'ouvre et laisse échapper un grand cri de tendresse et de supplication ; il se sent la permission, le droit, l'ordre de dire : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » et son ignorance est éclairée, sa faiblesse affermie, sa peine consolée.

Puis vient l'*Ave Maria*. Je n'essayerai pas de vous faire admirer ce qu'il y a de sublime dans ce salut de Gabriel qui vint annoncer la Rédemption du monde, dans le langage d'Élisabeth où sont exposés les gloires, les privilèges, la puissance de Marie, ce qu'il y a de tendre dans les paroles de l'Église, qui ne sont qu'un cri éloquent de confiance filiale envers la plus douce des mères. Votre cœur le comprend instinctivement. Je ne vous dirai qu'un mot, c'est que le chrétien, en répétant sur les grains de son chapelet la Salutation angélique, l'Oraison dominicale, n'est qu'un écho qui renvoie au Ciel ce que le Ciel a laissé tomber jusqu'à lui.

L'archange envoyé de Dieu, Élisabeth inspirée de Dieu, l'Église assistée de Dieu ne sont, comme on l'a dit, que trois instruments différents qui, sous l'influence d'un même souffle, rendent un parfait accord, une mélodieuse harmonie de louange et de prière : louange que le Ciel entonne, à laquelle Élisabeth répond, et que tous les fidèles en chœur reprennent et redisent à travers les âges.

Enfin, M. F., à chaque dizaine le Chapelet ramène le *Gloria Patri*, cette profession de foi aux trois personnes divines, cette acclamation, cet applaudissement de l'âme, qui nous rapproche du Père, siège de toute la puissance, du Fils, qui nous a sauvés, et de l'Esprit divin, qui nous sanctifie ; le *Gloria Patri* qui nous représente Dieu comme « le roi immortel

des siècles », dont il a ouvert, dont il clora le cours, sans jamais changer.

Oh ! M. F., je vous le demande, où trouver des prières plus belles, plus capables de nous élever vers Dieu, plus dignes d'une intelligence faite pour aimer et adorer son Créateur ? Que n'ai-je le temps de vous indiquer les mystères proposés à vos méditations pendant la récitation de chaque dizaine du chapelet ! Vous verriez qu'il peut être considéré comme une petite somme théologique, comme un catéchisme à l'usage du peuple, réunissant le double caractère d'enseignement et de prière, pour entretenir la foi dans les esprits en même temps que l'amour pratique dans les cœurs.

Il n'est donc pas surprenant, M. F., que la piété ait adopté ce symbole de vénération envers Marie et qu'il lui soit devenu cher. Elle se plaît à le donner comme un ornement à tous ceux qui renoncent aux pompes du siècles pour se dévouer, se consacrer à Dieu. Le chapelet ! je l'ai vu suspendu au côté de la Sœur de Charité : vierge martyre des derniers temps, c'est avec cette couronne qu'on la rencontre dans le réduit du pauvre, près de la couche du malade, au lit de camp du blessé, suivant avec un dévouement inouï ses frères délaissés sur le calvaire de la souffrance. Le chapelet ! qui ne l'a vu briller au bourdon du pèlerin, fixé à la ceinture de l'humble religieux de la Merci qui court sur la plage barbare pour délivrer son frère de la captivité ? Le chapelet ! qui ne l'a vu entre les mains de ces héroïques apôtres qui s'en vont, par delà les océans, porter la bonne nouvelle à des peuplades inconnues et sauvages ? Le chapelet ! c'est, comme on l'a si bien dit, le livre du pau-

vre aveugle, privé, il est vrai, de la lumière du jour, mais qui sent son âme illuminée d'un reflet de la splendeur divine. Le chapelet ! c'est le livre de l'ouvrier, auquel l'indigence ou le travail n'ont pas permis d'apprendre les lettres qui sont les signes de la pensée humaine ; c'est le livre du malade, invoquant Marie sur son lit de douleur; c'est le livre des vieillards, dont les yeux se ferment chaque jour de plus en plus aux réalités de ce bas monde pour s'ouvrir bientôt aux immortelles splendeurs. Le chapelet! c'est en le portant sur soi, c'est en le mettant autour de son cou que le jeune homme, ballotté par l'orage des passions, sent sa chair moins rebelle et son cœur plus calme ; c'est en récitant son chapelet que la jeune fille vient demander à l'auguste Marie les vertus qui ornent si bien son âge ; c'est le chapelet à la main que la mère de famille vient déposer dans le cœur de sa Mère du ciel tout ce que le sien renferme de sollicitudes et d'appréhensions pour ses enfants. Le chapelet ! il peut consoler le pauvre et tarir ses murmures, en le faisant songer à cette auguste fille des rois qui a été la femme d'un pauvre charpentier et d'un obscur artisan. Le chapelet ! il éclaire le savant au sein de ses méditations profondes et de ses investigations laborieuses. Quoi de plus beau que de voir Bossuet interrompre l'étude d'une question ardue et épineuse par la récitation du chapelet, pour puiser dans ce pieux exercice la lumière qu'il avait l'usage d'y trouver! Le chapelet repose les grands du monde, les rois eux-mêmes, de la sollicitude des affaires et du fardeau des grandeurs.

Un jour les ambassadeurs du roi d'Angleterre trouvèrent Louis IX récitant son chapelet; il leur deman-

da la permission de l'achever: « C'est une pratique, dit-il, que je tiens de la reine ma mère, je serais fâché d'y manquer un seul jour de ma vie ».

Le chapelet! il procure au pécheur lui-même un appui, un secours contre les remords cuisants de sa conscience, en lui obtenant la grâce qui le fera sortir de ses désordres.

Le chapelet! nous tous, M. F., nous tous ici réunis, quand nous l'avons égrené avec confiance devant une image de Marie, n'est-il pas vrai que nous nous sentons le cœur moins lourd, l'esprit plus calme et que nous nous retirons le front moins soucieux, plus forts contre nous-mêmes, plus résignés à toutes les épreuves de la vie ?

Après cela, M. F., que les impies, que les libres-penseurs viennent sourire de pitié en voyant notre chapelet: que peuvent nous faire leurs sarcasmes et leurs mépris, quand nous avons pour nous l'exemple de tous nos frères, les saints du Ciel, quand nous avons pour nous l'invitation, l'appel de l'Église, notre mère ?

Ce que le monde a reproché et reproche encore à cette dévotion, c'est sa forme: il blâme cette continuelle répétition de la même prière, il censure cette monotone uniformité. Oh! M. F., il est facile de répondre à ce reproche: la prière que nous répétons en récitant le chapelet est le langage de l'amour, et l'amour n'est jamais monotone dans l'uniformité de ses expressions. L'amour est la voix du cœur, et le cœur ne parle pas comme l'esprit; la parole humaine est trop pauvre, trop froide, trop fugitive pour traduire les expressions diverses, les nuances délicates de ses sentiments: l'amour ne connaît qu'un mot, et

ce mot, comme l'a si bien dit le plus illustre des enfants de saint Dominique dans notre siècle, « en le disant toujours, il ne se répète jamais ».

Telles sont, M. F., l'origine, l'excellence, les avantages du chapelet. Cette dévotion vous est familière : puissé-je avoir contribué à vous la faire aimer davantage ! Prenons tous en ce moment au pied de l'autel de Marie la résolution d'être fidèles à réciter chaque jour notre chapelet et de le faire avec piété, avec foi, avec amour ; nous pouvons avoir la douce assurance que si, pendant tout le cours de notre vie, nous nous plaisons à tenir sa couronne entre nos mains, cette bonne Mère la placera sur notre front au jour des éternelles récompenses. Ainsi soit-il.

II

PRÔNE

SUR LES MYSTÈRES

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

(3 juin 1860)

Parmi les dogmes contenus dans le symbole catholique, il n'en est peut-être pas, M. F., qui ait été aussi violemment attaqué, aussi tristement défiguré par les rationalistes de notre époque que celui que l'Église propose aujourd'hui à nos adorations, celui de l'adorable et très sainte Trinité. N'en soyons pas surpris, M. F. : étant la base, le premier fondement de l'ordre surnaturel, l'axe sacré, le pivot divin autour duquel tout gravite dans notre sainte Religion, ce mystère avait un titre spécial à être le point de mire des attaques des ennemis de Jésus-Christ et de sa doctrine. Aussi, quand ils ont dit, ces hommes qui se piquent d'être philosophes, quand ils ont dit, avec une supériorité dédaigneuse, d'un ton dogmatique et tranchant, que le mystère d'un Dieu en trois personnes est absurde, que le dogme de la Trinité dans l'unité est impossible, ils croient avoir opposé pour jamais au Christianisme la plus légitime fin de non recevoir. Ils devraient pourtant savoir que leur manœuvre est loin d'être nouvelle ; comme eux, les incrédules de tous les âges se sont autorisés de la nature de nos

mystères pour justifier leur opposition à l'Évangile ; comme eux, les impies de tous les siècles chrétiens se sont servis des obscurités et des ombres de la foi pour en faire des arguments sérieux contre elle. Il ne faut pas nous le dissimuler toutefois : ce système d'attaque, aujourd'hui plus que jamais, réussit auprès des âmes faibles ; et il ne nous est que trop fréquent, hélas ! n'est-il pas vrai, M. F. ? d'avoir à coudoyer, sur le chemin de la vie, des hommes, des frères qui, reniant la foi qu'ils ont sucée avec le lait de leurs mères, osent proclamer qu'elle peut être bonne pour les gens sans éducation et sans lumières, pour les esprits faibles, enthousiastes, superstitieux, chez qui le sentiment parle plus haut que la raison, mais que toute intelligence élevée doit s'émanciper de ce joug, qui lui a été imposé comme une tutelle provisoire, et ne rien admettre que ce qu'elle conçoit parfaitement. J'ai donc cru répondre à un besoin de ce temps en venant aujourd'hui vous montrer que c'est mal raisonner que de rejeter une doctrine par cela seul qu'elle offre des mystères à croire. Les mystères sont nécessaires, ils sont utiles : tel sera notre thème.

La religion, comme le mot l'indique, est le lien qui attache l'homme à Dieu ; c'est l'ensemble des relations et des hommages qui doivent unir le Créateur et sa créature, c'est-à-dire, M. F., les deux extrêmes : l'intelligence suprême et la raison débile, l'être infini et l'être borné, l'être éternel et l'être créé. Or, M. F., la simple considération de la nature de ces deux êtres démontre clairement la nécessité du mystère ou de l'incompréhensible.

C'est une vérité d'expérience que la raison humaine

est infirme, restreinte et limitée, que, suivant l'éloquente expression de Pascal, elle ne voit le *tout* de *rien* ; elle ne peut faire un pas, même dans le domaine de ce monde visible, sans se heurter contre un écueil ou se perdre dans un abîme ; en d'autres termes, le mystère l'enveloppe de toutes parts. Elle a beau s'élancer d'un vol hardi à travers les espaces, en vain essaye-t-elle d'en mesurer l'immensité, d'en pénétrer la nature. En vain cherche-t-elle à toucher la chaîne qui unit les sphères célestes, et à comprendre la force qui les entraîne dans un cours si rapide et si régulier. En vain s'applique-t-elle à décomposer la lumière pour en découvrir les éléments et l'essence et s'en expliquer les prodiges. Elle fait des pas de géant dans la voie des découvertes, je le sais ; mais réussit-elle à chasser le mystère ? Elle a plus de phénomènes produits, plus de faits acquis, voilà tout ; mais elle n'a guère d'explications complètes, de conclusions infaillibles. Le mystère et, si vous me passez le mot, le *comment* des merveilles qu'elle entrevoit, est toujours là devant elle, et cependant elle l'admet sans réplique.

Descendons-nous, M. F., de ces sublimes hauteurs pour contempler la terre que nous foulons aux pieds, nous touchons encore de toutes parts à d'épaisses ténèbres. Et le sol dans son inépuisable fécondité, et l'océan dans ses profondeurs, et l'air dans sa nature intime, et le mouvement dans ses lois, et la plante dans sa végétation, et l'animal dans ses instincts et sa reproduction, que dis-je ? le grain de sable dans ses éléments constitutifs et premiers : voilà pour nous autant de problèmes que nous ne savons résoudre parfaitement, autant de mystères que nous ne

pouvons sonder, et pourtant nous les recevons sans conteste.

Mais qu'ai-je besoin, M. F., de vous montrer l'intelligence humaine dans ses excursions extérieures? L'homme n'est-il pas à l'homme la plus impénétrable énigme? Qu'est-ce que l'âme? Qu'est-ce que le corps? Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que l'esprit? Quel lien les unit et en fait un tout, en fait un homme? Qu'est-ce que la pensée? Qu'est-ce que la parole? Qu'est-ce que la vie? Le savez-vous? Pour moi, je me pose souvent ces questions et, quoi que je me réponde, je me réponds: des mystères!....

Un des génies les plus pénétrants, un des métaphysiciens les plus hardis qui aient jamais paru sur la terre, saint Augustin, était si embarrassé pour se faire des idées bien nettes du temps qu'il nous dit au livre de ses *Confessions*: « Quand on ne me demande pas ce que c'est que le temps, je le sais; et, quand on me demande ce que c'est que le temps, je ne le sais plus ». M. F., je prends une simple goutte d'eau, je vous demande ce qu'elle est; vous me répondez peut-être une première fois, mais à la seconde, à la troisième question, que me direz-vous? Et qu'importe que le mystère commence plus ou moins loin de nous? Il n'en existe pas moins, il n'en est pas moins le fondement sur lequel porte toute science. Notre intelligence chemine sans cesse, pour ainsi parler, dans l'état où se figurait être l'imagination malade d'un des plus grands hommes qui aient honoré le métier de penseur. Sur une chaussée étroite et glissante, avec un abîme ouvert à ses côtés, elle ne peut entrevoir la vérité qu'à travers un ensemble de problèmes insolubles, de questions insondables, et, sans craindre

qu'on m'accuse de calomnier ce siècle, à bon droit nommé le siècle des sciences, j'ose dire que ce que nous savons n'est rien, que ce que nous ignorons est infini, et que, si les savants possèdent quelques vérités évidentes, il me serait facile, malgré mon ignorance, de leur énumérer mille mystères. Encore une fois, nous avons plus de phénomènes produits, plus de faits acquis, voilà tout; mais nous n'avons pas plus d'explications complètes, plus de conclusions infaillibles qu'autrefois.

Or, M. F., quand la raison, quand la science ont leurs mystères, ne serait-il pas étrange que la religion n'eût pas les siens ? Et l'incrédule, contraint de confesser les limites de sa raison dans les connaissances de l'ordre naturel, oserait-il exiger que tout lui fût transparent et palpable dans les choses divines? Les Égyptiens avaient placé au seuil de leurs temples l'image du sphinx ; ils voulaient sans doute indiquer par là l'obscurité impénétrable de la nature divine. Quelle est l'âme, si vaste qu'elle soit, qui ne s'arrête, triste et pensive, devant ce mot si court : Dieu ? Quelle intelligence, placée en face de ce dernier abîme, pourra dire : Je l'ai sondé? Êtres chétifs, perdus comme des atomes dans l'immensité des mondes, oserions-nous prétendre embrasser l'infini ? Si notre raison parvient à le connaître, peut-elle s'élever jusqu'à le comprendre ? Vous représentez-vous une substance sans commencement dans sa durée, sans borne dans son être, et remplissant tout de sa présence et de son action ? Dieu, c'est comme un océan immense, sans fond et sans rivages, où l'esprit s'égare et se perd. Or comment l'homme penserait-il à Dieu sans croire au mystère ? Comment Dieu

se manifesterait-il à l'homme sans lui imposer le mystère? Oui, M. F., disons-le avec tous les esprits sincères, nommer Dieu, c'est nommer le mystère le plus auguste, le plus profond, le plus inexplicable. La religion, avons-nous dit, est le lien qui rattache l'homme à Dieu, l'ensemble des relations et des hommages qui doivent unir le Créateur et la créature, l'être infini et l'être fini, l'être éternel et l'être créé : c'est donc la loi de la plus rigoureuse logique de conclure qu'une religion, qui est l'ouvrage de Dieu, doit porter son empreinte et, pour ainsi dire, sa signature. Or, M. F., cette signature de Dieu, la voulez-vous connaître ? C'est le mystère. Dieu ne peut se révéler de lui-même à l'homme sans imposer la foi au mystère, à l'incompréhensible : « *Deus revelans mysteria* ». C'est ce qui a fait dire à un habile apologiste du siècle dernier : « Si je comprenais les mystères, j'aurais plus de peine à les croire, je me défierais d'un système de religion trop humaine, et que l'homme aurait pu imaginer ; Dieu parle, il parle de Dieu, ce qu'il m'apprend doit être au-dessus de ma raison... Une lumière finie ne suffit pas pour connaître l'infini ».

Telle est, M. F., la nécessité des mystères. Disons maintenant quelques mots de leur utilité.

Il est parlé dans nos Saints Livres d'une colonne moitié feu, moitié de nuée qui accompagnait les Hébreux dans leur marche à travers le désert ; elle avait un côté brillant pour les éclairer pendant la nuit, et un côté obscur pour les préserver pendant le jour des ardeurs du soleil. Qui d'entre nous se refuserait à voir dans cette colonne une image de nos mystères chrétiens ? Par leur côté lumineux, ils dissipent certains doutes de notre intelligence et nous

éclairent dans la recherche de ce que nous pouvons savoir ici-bas ; par leur côté obscur, ils laissent dans l'ombre des vérités trop étendues pour que nous puissions les pénétrer, et condamnent notre esprit à s'incliner dans la soumission, à s'abaisser dans la foi.

Et d'abord, M. F., les mystères sont pour nous une source de lumières. Que savions-nous avant la connaissance des mystères ? Que savait l'homme avant la venue sur terre du Dieu qui les a révélés ? Que savent encore aujourd'hui ceux qui refusent d'admettre notre Symbole ? Leur Dieu n'est qu'un être solitaire, sans mouvement et sans vie, éternellement plongé dans une immobile et stérile contemplation de sa personne ; et voici que le mystère de la Sainte-Trinité nous introduit dans les secrets les plus intimes de la vie divine : il nous fait entrevoir, au sein de la nature de ce Dieu infini en perfection, une éternelle et ravissante société où trois personnes distinctes se complaisent dans un amoureux et inexprimable embrassement. Il nous montre l'intelligence infinie, Dieu le Père, connaissant de toute éternité ses perfections infinies, comprenant sa propre bonté, l'exprimant éternellement en prononçant éternellement le mot par excellence, la parole ineffable et substantielle, c'est-à-dire, engendrant de toute éternité le Verbe divin, qui est son véritable Fils. Il nous montre ce même Dieu le Père se complaisant, s'aimant éternellement dans son Verbe, et du Père et du Verbe se reproduisant en Dieu l'Esprit-Saint, l'amour infini, qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père et du Père au Fils.

Sommes-nous inquiets de savoir si Dieu, être infini

et immuable, peut prendre soin d'êtres mobiles comme nous, s'il peut penser à nous et nous aimer? Voici que la Religion nous prend par la main et nous met en face d'un Dieu fait homme.

Doutons-nous du rapport possible de deux natures, l'une infinie, l'autre bornée, l'une créatrice, l'autre créée ? Le mystère de l'Incarnation du Verbe nous découvre, dans une touchante et sensible réalité, ces deux natures fondues par une union substantielle, et, en voyant les larmes, les fatigues, les souffrances d'un Dieu qui se fait notre frère, nous sentons le devoir impérieux et facile de l'aimer à notre tour.

Est-ce la présence du mal dans le monde qui nous étonne et nous épouvante ? Notre raison aveugle se demande peut-être si l'auteur de ce monde l'a causé par malice ou permis par impuissance ? Un récit biblique, peint de vives couleurs, nous fait assister à l'entrée du mauvais principe venant répandre ses premières ombres sur l'aurore encore paisible de la création naissante. Dieu avait fait une œuvre sans tache ; c'est la créature qui, abusant de sa liberté, en a troublé l'harmonie, c'est elle qui a rompu l'équilibre de l'œuvre divine. Tout le désordre qui règne dans le monde, tout le mal qui s'y fait, soit en nous soit hors de nous, n'est que la conséquence et le châtiment d'une prévarication première.

La voilà encore, cette raison tremblante, qui se demande, en se voilant la face, si Dieu peut faire miséricorde. Écoutez la réponse : quel trésor, quel abîme de miséricorde et de grâce ! Un Dieu mort pour les péchés des hommes, un Dieu se sacrifiant lui-même pour satisfaire sa propre justice, un Dieu donnant son propre sang, ouvrant ses propres veines pour verser sur l'homme le pardon...

Voilà, M. F., dans une esquisse bien imparfaite quelques-unes des lumières que projettent en notre âme les mystères de la foi chrétienne.

Mais, hâtons-nous de le dire, s'il y a des lumières dans le mystère, il y a aussi des ombres ; si le voile peut s'entr'ouvrir, il ne peut se soulever tout entier. Il vous est arrivé plus d'une fois, M. F., de pénétrer le soir dans une de nos grandes basiliques, lorsque le tabernacle où Dieu réside resplendit de lumière et étincelle de mille feux. Vous entrez et aussitôt l'éclat éblouissant du sanctuaire vous saisit et frappe seul vos regards, et, quant au reste de l'édifice, la hauteur des colonnes, la profondeur de la voûte, le prolongement des nefs, tout cela reste dans l'obscurité. Il en est ainsi du temple du monde surnaturel, il en est ainsi des mystères religieux. Nous ne pouvons embrasser la vérité dans son étendue et ses prodigieuses proportions. La divine Sagesse, dit saint Jean Chrysostôme, n'a voulu ni tout cacher à notre curiosité, ni tout lui découvrir avec évidence : « *Nec omnia nota fecit*, *nec omnia incognita* ». Faut-il s'en étonner ? nous ne sommes point ici-bas « dans le lieu d'entendre », dit quelque part admirablement Bossuet, qu'on ne peut se lasser de citer. Nous sommes dans un état d'épreuve, dans une voie de réparation, dans un état mérité. L'homme a été perdu par orgueil, ce n'est qu'en s'abaissant, qu'en s'humiliant qu'il pourra se réhabiliter. Dieu consent à renouer avec lui l'alliance que le péché a rompue, mais c'est à condition que le coupable lui offrira en réparation le sacrifice de son esprit aussi bien que celui de son cœur. Il faut donc, M. F., que l'homme renonce à son jugement personnel, qu'il démente et désavoue ses sens et ses propres

lumières et qu'il captive son intelligence sous le joug de l'autorité divine. Or c'est par la foi aux mystères: pour croire à ce qu'on ne comprend pas, pour faire acte d'humilité intellectuelle, il faut un grand, un vrai courage, et saint Léon a pu dire à bon droit que « c'est le propre des âmes nobles et vigoureuses de croire sans hésiter ce que le regard corporel n'atteint pas ». Aussi la foi est-elle une vertu, un effort, mais, suivant la parole de saint Paul, c'est « une vertu raisonnable, *rationabile obsequium* ». Quoi de plus juste que de croire à Dieu ? quoi de plus raisonnable que de croire la vérité ? Mais je vous entends me dire qu'il faut être sûr que Dieu a parlé. Je vous répondrai avec Bossuet que, « si Dieu a le droit de se faire croire, il a aussi le moyen de se faire entendre ». Mais dès lors que c'est lui qui parle, que c'est lui qui commande, que l'accent de sa parole, que le timbre de sa voix ne peuvent être méconnus, il ne reste qu'à croire, il ne reste qu'à s'écrier : Cela est vrai, parce que Dieu l'a dit. Oui, M. F., quand une parole est signée du nom incommunicable par excellence, quand, au bas d'une affirmation, se trouvent apposés ces deux mots : « moi le Seigneur, *ego Dominus* », et que cette signature de Dieu est authentiquée et, pour ainsi dire, légalisée par l'inimitable sceau de sa toute-puissance, par le miracle, encore un coup, M. F., qu'y a-t-il autre chose à faire qu'à se rendre, à soumettre son esprit, à s'incliner dans la foi ? Donc, M. F., rien de plus raisonnable, rien de plus utile, rien de plus nécessaire que de croire nos mystères chrétiens, qui nous ont été révélés par notre Seigneur Jésus, par Celui qui a pu se dire avec vérité « le Fils du Dieu vivant », et qui a sanctionné, confirmé cette

parole par cette série de prodiges, historiquement constatés, qui en ont manifesté la vérité avec une splendeur si saisissante.

Pourquoi faut-il, M. F., qu'il y ait encore aujourd'hui tant d'âmes qui ferment les yeux à la lumière, sous prétexte qu'elle a ses ombres, et qui, en face de l'Évangile, posent la question que faisait autrefois le proconsul romain à l'accusé divin cité à son tribunal : « Qu'est-ce que la vérité ? *Quid est veritas ?* »

Oh ! M. F., s'il se trouvait dans cet auditoire quelques-unes de ces âmes égarées, qu'elles consentent à écouter la voix d'un frère qui les aime et qui leur est dévoué sans les connaître. Qu'elles me laissent leur dire, en finissant, une parole qu'adressait, il y a quelques années, un des plus fervents et des plus illustres chrétiens de notre siècle à un de ses amis, infidèle à ses croyances et à ses devoirs, parole à laquelle il n'a pu résister : « Ami, nous n'avons pas deux vies : l'une pour chercher la vérité, l'autre pour la pratiquer, l'une pour vivre suivant nos instincts, l'autre pour sauver notre âme. Le Christ ne se fait pas chercher ; il se montre tout vivant dans cette société chrétienne qui vous environne ; il est devant vous, il vous presse. Livrez-vous à sa foi, à ses doctrines, à ses mystères, comme s'y sont livrés vos amis, et vous y trouverez la paix et le bonheur ». Il vous manque si peu pour être d'excellents chrétiens, il vous manque un acte de volonté : croire, c'est vouloir ; veuillez donc un jour, veuillez vous agenouiller aux pieds du prêtre, qui fera descendre la sanction du Ciel sur votre volonté chancelante. Ayez ce courage, bien chers frères ; votre foi ravivée avec

ses douceurs infinies, apportant à votre esprit la lumière et le repos, à votre cœur la force, vous donnera surtout le droit d'attendre l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

III

PRÔNE

SUR L'HUMILITÉ

POUR LE Xe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(août 1860)

De toutes les vertus du Christianisme il n'en est pas une qui soit aussi défigurée dans sa vraie notion, aussi méconnue dans son mérite que celle dont le Sauveur nous montre le prix sous le voile de la parabole que vous venez d'entendre. Demandez, en effet, au monde ce que c'est que l'humilité, interrogez même un certain nombre de chrétiens, et, sans craindre de s'inscrire en faux contre la parole de Celui qui a dit qu'on ne saurait parvenir à la vraie grandeur qu'en s'abaissant : « *qui se humiliat exaltabitur* », vous les entendrez répondre que l'humilité est une faiblesse indigne d'une grande âme, une sainte dégradation de soi-même, qui empêche d'exécuter rien de noble et d'élevé, et qu'elle n'est propre qu'à ces âmes étroites à qui la nature a refusé l'énergie du caractère et la conscience de leur dignité naturelle. Quelques-uns s'en font une idée plus étrange encore : ils vont jusqu'à y rattacher une révoltante bassesse de sentiments, et se figurent qu'elle ne tend à rien moins qu'à renverser l'ordre de la société, en nous rendant

dépendants de ceux à qui nous devons commander. Essayer donc, M. F., je ne dis pas de réconcilier cette belle vertu avec ses aveugles détracteurs (nous craindrions de ne pas réussir), mais au moins de la venger de leurs mépris et de leurs préjugés injustes, en la montrant sous son vrai jour, tel est notre dessein. Il nous suffira pour cela de vous exposer son excellence, en la considérant tout à la fois dans sa nature et dans ses fruits. Puissions-nous réussir à vous la faire aimer et estimer davantage, à vous, M. F., qui l'estimez et l'aimez déjà !

L'humilité chrétienne n'est point, comme on voudrait le croire, M. F., cette abjection, cette bassesse d'une âme rampante qui s'avilit devant l'homme, sans aucun regard vers Dieu : elle n'exige point de nous que nous méconnaissions le bien que nous avons reçu d'en-haut et les dons que nous a départis la libéralité divine ; elle s'accorde si bien, comme nous le verrons, avec notre dignité que, loin de l'affaiblir et de l'éteindre, elle l'élève, elle l'épure, elle l'agrandit. L'humilité ne ressemble guère non plus à cette modestie aujourd'hui si vantée dans le monde, vertu d'imitation ou plutôt, si j'ose ainsi parler, vertu de contrefaçon, mais toute superficielle, qui consiste dans des apparences extérieures et des airs affectés, qu'une société, trop faible pour comprendre les vertus mâles et fortes, a voulu substituer à la sainte austérité de l'humilité véritable. Enfin, M. F., elle ne consiste pas non plus dans cette stérile connaissance de nous-mêmes qui nous fait entrevoir notre néant et nos misères, chose d'ailleurs facile et peu méritoire — la philosophie peut aller jusque là —, mais ne s'étend pas jusqu'à cette persuasion du cœur et, pour parler

comme saint Bernard, à « cette chaleur de l'âme qui détermine la volonté et qui influe sur les œuvres ». Il peut bien y avoir dans tout cela des traits de similitude plus ou moins accentués avec l'humilité, mais tout cela n'est pas l'humilité. « Par l'humilité évangélique, nous dit ce saint Docteur, l'homme connaît à fond son âme, se méprise et se défie de lui-même ». « Par l'humilité, dit l'Ange de l'École avec la précision et la justesse qui le caractérisent, l'homme se connaît, se méprise et attend tout de Dieu ». « L'humilité, dit un moraliste éloquent de notre époque, c'est une énergie sublime par laquelle l'homme, appréciant ce qu'il vaut par lui-même, voit son néant, son impuissance et sa misère, s'élève jusqu'à son Créateur et cherche en lui sa grandeur et sa force ». Et, avant eux tous, saint Augustin a enseigné que, pour devenir humble, « l'homme n'a qu'à regarder son Créateur et se regarder lui-même, « *ex intuitu conditoris nostri et conditionis nostræ* ». La défiance de soi-même et la confiance en Dieu, tels sont donc, M. F., les deux éléments qui constituent la nature de l'humilité, telles sont les deux bases sur lesquelles elle repose. Séparer ces deux sentiments, c'est scinder l'humilité dans son essence, c'est détruire sa force native. Se défier de soi sans prendre Dieu pour appui, c'est consentir à s'abattre sur le penchant de sa faiblesse ; se confier à Dieu sans se défier de soi, c'est courir risque de devenir victime d'une fausse présomption. Oh ! M. F., à l'âme humaine, ballottée en tout sens, comme le plus frêle esquif sur les flots des passions souvent plus agités que les flots de l'océan au jour des plus violents orages, il faut ces deux ancres : l'une qui touche au ciel, la confiance

en Dieu, et l'autre au néant, la défiance d'elle-même, et alors, si fragile qu'elle soit, cette âme, elle n'a rien à craindre : solidement attachée à ces deux points d'appui, elle trouve la consistance dans l'agitation et la sécurité dans la tourmente.

Qui ne comprendrait maintenant, M. F., le beau mot de sainte Thérèse : « l'humilité, c'est la vérité » ? Oui, la vérité, qui passe de l'intelligence, qu'elle éclaire, dans le cœur, qu'elle échauffe, qu'elle dilate, dont elle dirige et sanctifie les affections. A la clarté de ce flambeau, l'homme, suivant le mot de Bossuet, « découvre le tout de Dieu et le néant de lui-même », et sur cette connaissance règle son estime et son mépris, sa haine et son amour. L'humilité, c'est la vérité, oui, mais c'est aussi la justice : à qui connaît bien la grandeur infinie de Dieu et la misère de sa condition, la justice fait un devoir impérieux de rendre honneur à qui l'honneur est dû et de mépriser ce qui n'est digne que de mépris. L'humilité, c'est la vérité, c'est la justice, c'est, pour ainsi dire, la Religion tout entière. Ne vous étonnez pas de cette parole, M. F., elle est du plus exact et du plus profond des docteurs : « Si vous me demandez, écrivait saint Augustin à son ami Dioscore, quelle est la voie que nous devons suivre à travers l'exil pour arriver à la patrie, je vous répondrai que c'est la voie qui nous a été frayée par Celui qui, comme Dieu, connaît l'infirmité de notre nature : cette voie est en premier lieu l'humilité et, autant de fois que vous m'interrogerez, je vous ferai la même réponse ».

La raison en est simple d'ailleurs, M. F. : les différents devoirs, les différentes vertus d'un chrétien ne semblent être que différentes formes d'humilité. La

prière est l'abaissement de l'homme qui reconnaît sa misère profonde et l'infinie grandeur de Celui qu'il adore et qu'il prie. La foi est l'humilité de la raison, qui renonce à ses propres pensées et s'incline devant les pensées de Dieu et l'autorité de son Église. La charité est l'humilité d'un cœur qui se refuse tout, afin de se donner, de se dévouer aux autres. L'obéissance est l'humilité de la volonté, qui s'assujettit à une volonté étrangère. La chasteté est l'humilité de la chair, qui se soumet à l'esprit. La mortification, c'est l'humilité des sens. En un mot l'humilité est, comme on l'a si bien dit, « la substance et l'arome de toutes les vertus ». Aussi, M. F., quand on étudie le caractère des saints, on voit qu'à travers des nuances différentes, il y a une vertu commune qui les rattache tous à la sainteté, c'est la vertu d'humilité. Elle se retrouve dans les cœurs tendres comme dans les âmes énergiques, dans la religieuse ignorée, comme dans le missionnaire qui abandonne tout pour convertir les peuples, comme dans le martyr qui sacrifie sa vie.

Oui, l'humilité, c'est le christianisme tout entier : tous les enseignements, toutes les leçons de cette Religion divine se concentrent et se résument dans l'exemple du Dieu fait homme, du Verbe éternel anéanti jusqu'à prendre « la forme de l'esclave », du Sauveur Jésus venant relever par l'abaissement le genre humain déchu par l'orgueil. Ce qui distingue spécialement le monde ancien du monde nouveau, c'est que l'un était posé sur l'orgueil, et que l'autre a pour fin l'humilité. Le monde d'au delà du Calvaire, c'était « l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, *amor sui usque ad contemptum Dei* » ; le monde

chrétien, c'est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi, *amor Dei usque ad contemptum sui* ». Comment nous étonner, après cela, d'entendre tous les Pères de l'Église, tous les maîtres de la vie spirituelle, ces hommes versés dans la science de Dieu et la connaissance d'eux-mêmes, réunir leurs voix à travers les âges chrétiens pour faire, dans un concert unanime, le plus glorieux éloge de l'humilité ? Ils l'appellent tantôt « la fille aînée du grand Roi », tantôt « la reine, la maîtresse et la mère de toutes les vertus », souvent « la gardienne et la conservatrice de la sainteté », presque toujours « le fondement et la base de toute perfection ».

Voilà, M. F., l'excellence de l'humilité chrétienne considérée dans sa nature. « Au premier regard, dit saint Jean Chrysostôme avec la richesse de langage qui lui est propre, elle paraît la plus faible et la plus abjecte des vertus chrétiennes : mais, semblables à ces viles balayures dont les sels nourriciers donnent à la plante sa sève et sa fécondité et la couronnent enfin de fleurs et de fruits, c'est de cette humilité même, en apparence si méprisable, qu'elles tirent tout leur éclat, toute leur force, toute leur beauté ». C'est cette modeste fleur du printemps qui, malgré la richesse de ses parfums et la pureté de ses couleurs. n'ose se produire au grand jour et se laisse fouler aux pieds sous l'herbe qui la couvre.

Voyons maintenant ses fruits.

Les fruits que produit l'humilité dans celui qui la pratique, M. F., peuvent se réduire à quatre principaux : la lumière dans l'esprit, la force dans le cœur, la paix dans l'âme sur cette terre, la gloire dans l'éternité ; et c'est ainsi que se vérifie la parole du Sauveur,

en apparence si paradoxale, mais au fond si réelle et si certaine : la grandeur dans l'humilité, l'élévation dans l'abaissement : « *Qui se humiliat exaltabitur* ».

Et d'abord, M. F., l'humilité engendre la lumière, c'est-à-dire la grandeur dans l'intelligence. Une des tendances les plus inhérentes à notre nature déchue, ou plutôt notre tendance capitale, c'est l'orgueil. Or l'orgueil, comme l'a dit une femme célèbre, qu'est-ce autre chose que de « l'enflure » ? C'est une tumeur de l'esprit, qui lui ôte sa pénétration, sa vigueur, son énergie, son élan. Une âme superbe est pleine d'elle-même, toutes ses issues sont obstruées, la lumière n'y pénètre que difficilement. Pour avancer dans le vrai, pour grandir son esprit, il faut détruire cette tumeur et comprimer cette enflure. C'est ce que fait l'humilité, comme nous l'apprend saint Grégoire le Grand : elle nous détache de nous-mêmes et fait en nous un vide mystérieux où jaillissent à flots la lumière et la vraie science : « *Lumen intelligentiæ humilitas aperit* ». « C'est aux âmes humbles, dit le pieux auteur de l'*Imitation*, que Dieu se plaît à révéler ses secrets » : il les invite à venir à lui, il les y attire doucement, et leur découvre souvent ces ravissants mystères qu'il dérobe à l'intelligence des superbes, de ceux qui s'appuient sur leur prétendue sagesse : « *Humili sua secreta revelat* ». O vous, M. F., qui, sous l'influence des préjugés du monde, avez cru peut-être jusqu'à présent que l'humilité n'était bonne qu'à rétrécir l'esprit, que la pratique de cette vertu condamne l'homme à abdiquer ses talents, sa science, à mutiler, pour ainsi dire, tout son être intellectuel, laissez-nous vous le dire, c'est là une grave erreur, vous vous êtes laissés prendre à des mots. « Vous mé-

prisez l'humilité, parce que vous ne connaissez pas sa majesté, *contemnis humilitatem quia non intelligis majestatem* ». Vous vous inclinez tous les jours avec respect devant les noms des Augustin, des Anselme, des Thomas d'Aquin, comme devant les intelligences les plus vastes, les génies les plus profonds et les plus lumineux qui aient honoré l'humanité. Or voulez-vous savoir quel a été le point de départ, le premier principe de leur élévation, de leur science ? Le plus illustre d'entre eux va vous le dire en quelques mots admirables : « Pour être grand, il faut commencer par tout ce qu'il y a de plus petit, *Magnus esse vis ? minimo incipe* » ; pour élever à une grande hauteur l'édifice de ses connaissances, il faut poser d'abord le fondement de l'humilité : la construction doit descendre avant de monter, et le faîte de l'édifice ne peut s'élever qu'après son abaissement. C'est ainsi, M. F., c'est en s'abaissant, c'est en se défiant profondément de ce qu'il y avait de personnel dans leur esprit que ces hommes ont pris plus facilement leur essor vers les sphères de la vraie science et de la vraie lumière. C'est en se faisant petits en eux-mêmes qu'ils sont devenus grands en Dieu, et d'une grandeur qui ravit l'admiration et défie la louange : « *Qui se humiliat exaltabitur* ».

C'est aussi dans l'humilité que notre volonté, si débile et si chancelante par elle-même, trouve la force de résister à ses ennemis. Je n'essayerai pas de vous peindre la guerre terrible et acharnée, la guerre de tous les jours, de tous les instants du jour, qu'il nous faut soutenir contre le démon, la chair et le monde : comme moi, M. F., vous avez reçu à votre naissance un cœur d'homme, et l'abîme qui est dans

le mien est aussi dans le vôtre, et je ne vous surprendrai pas en vous disant avec un illustre ascète, un grand saint, qui aimait à transporter dans les luttes de la vie spirituelle les images empruntées aux combats de sa vie militaire qu'il nous faut soutenir un « siège perpétuel », et que nous sommes sans cesse sous le feu de l'ennemi. En proie à tant de luttes, au sein de tels assauts, que voulez-vous que fasse l'homme, ce frêle roseau que le moindre souffle agite, que le moindre choc fait tomber ? Ah ! M. F., je vous l'ai dit, je vous le redis encore, à tant de périls, il n'y a que l'humilité qui puisse échapper : « *Sola humilitas transire potest* ». Que l'homme s'abaisse, qu'il s'humilie, et une force invincible lui sera communiquée, la victoire est à lui. Un philosophe chrétien de notre temps a comparé l'humilité à ces fortifications, créées par le génie de Vauban, qui, au ras de la terre et à angles rentrants, voient tous les coups de l'ennemi passer sur elles inoffensifs, tandis qu'elles les foudroient des leurs. Certaines qu'elles sont de ne rien pouvoir par elles-mêmes, les âmes humbles s'abaissent dans leur néant, et se dérobent ainsi aux prises de leurs ennemis. Mais, en même temps, persuadées qu'elles peuvent tout avec Dieu, elles poussent avec confiance vers lui leur cri de détresse, et reçoivent communication de son secours : « *Humilem Deus protegit et liberat* ». C'est ce qui a fait dire au prophète Isaïe ce mot vraiment charmant qu'avec l'humilité on change de force, c'est-à-dire, M. F., qu'on échange les forces de la terre contre les forces du Ciel, et le bras de l'homme contre le bras du Tout-Puissant : « *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem* ». A l'exemple du grand Apôtre,

elles commencent par dire : « Je ne suis rien, *tametsi nihil sum* »; mais elles ajoutent avec lui : « Plus je suis faible, plus je suis fort ; je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout en Celui qui me fortifie ». Allez donc, cœurs généreux, dans cette humilité qui fait votre force ; allez : Dieu est avec vous. Il n'est point d'ennemis que vous ne puissiez abattre, point de victoires que vous ne puissiez remporter sur vous, sur le monde, sur l'enfer ; point de vertus si sublimes dont vous ne puissiez être les héros et, au besoin, les martyrs : « *Ubi infirmitas, ibi potestas*... : *qui se humiliat exaltabitur* ».

Vous devinez maintenant, M. F., toutes les douceurs de la paix que doit faire couler l'humilité dans l'âme du chrétien qui la pratique. « La paix, comme dit saint Augustin, est la tranquillité de l'ordre. » C'est bien dire qu'il ne faut pas la chercher dans une âme superbe : l'orgueil, qui est un désordre, amène logiquement avec lui le trouble et la tempête, l'ébranlement. Dans une âme sincèrement humble, au contraire, tout est à sa place : elle aime l'ordre, l'harmonie, la loi ; elle doit donc jouir de la paix et d'une paix abondante : « *Pax multa diligentibus legem tuam, Domine* ». Oui, M. F., oui, à mesure que l'humilité creuse dans une âme la conviction de son néant, la paix de Dieu, « cette paix qui surpasse tout sentiment », s'y précipite, selon l'expression du Prophète, « comme un fleuve dans son lit ».

Elle est en paix, cette âme, avec Dieu : elle est toute remplie de sa grâce, comblée de ses dons les plus précieux, et, vînt-elle par fragilité à l'offenser, elle n'a qu'à parler pour obtenir son pardon, comme nous le montre le publicain de notre Évangile : « *Hu-*

mili homini Deus se inclinat ». La touchante image ! Si nous nous humilions, Dieu s'incline, il se met au niveau de notre misère, il s'abaisse pour nous relever, ce qui fait dire à saint Augustin cette étonnante parole que « l'humilité dans le mal plaît plus à Dieu que l'orgueil dans le bien, *plus placet Deo humilitas in malis factis quam superbia in bonis* ».

Elle est en paix avec le prochain. Tandis que l'orgueil irrite et divise, et appelle les contradictions, elle ne recueille que les suffrages, elle adoucit et unit les cœurs. Comment ne pas aimer un homme qui s'oublie pour ne penser qu'aux autres ? qui ne discute que pour avoir le dernier rang ?

Elle est en paix avec elle-même. Ne se croyant rien, ne prétendant à aucune distinction, à aucune préférence, elle ne fait dépendre son calme intérieur ni de la faveur ni de l'indifférence des hommes, elle ne recherche en tout que le bon plaisir de ce Dieu qui lui a promis le repos. « Apprenez de moi, dit le Sauveur, à être humbles de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes ».

En paix avec Dieu, en paix avec le prochain, en paix avec elle-même, l'âme humble est, suivant l'expression de nos saints Livres, dans un « festin continuel »; une mystérieuse satisfaction l'inonde intérieurement de ses douceurs ; ses traits s'illuminent de la plus douce sérénité ; je n'ose pas dire, M. F., que cette paix, que cette joie calme soit la félicité parfaite, — je sais qu'on ne la trouve pas sur les rivages de ce bas monde — ; mais, au moins, en est-elle comme la suave anticipation. Oui, M. F., il y a dans les biens qu'apporte à l'homme l'humilité, même sur la terre, dans la lumière qui grandit son esprit, dans

la force qui soutient son cœur, dans la paix qui coule dans son âme, il y a dans cette grandeur commencée un religieux pressentiment de la gloire, de la grandeur consommée qui l'attend au Ciel qui lui a été promis. « *Qui se humiliat exaltabitur* ».

Qu'elle est belle, qu'elle est excellente, M. F., cette vertu d'humilité ! Pourquoi faut-il qu'elle soit si rare, je ne dirai pas dans le monde, mais même parmi nous, chrétiens, même parmi les âmes qui travaillent sincèrement à l'œuvre de leur sanctification ! L'orgueil n'a pas été chassé de nos âmes, il se mêle facilement à toutes nos œuvres, il se glisse même de préférence parmi les meilleures, semblable à ces insectes qui ne rongent parmi les fruits que les plus mûrs et les plus succulents. Ne l'avons-nous pas mille fois éprouvé ? A la suite d'une prière fervente, d'un sacrifice généreux, d'une pénitence pratiquée avec courage, l'esprit tentateur ne s'est-il pas présenté à nous pour nous représenter que nous étions des saints, et, si nous n'avons pas été jusqu'à le croire complètement, ne nous sommes-nous pas complu dans cette pensée ? Ah ! M. F., que l'humilité nous fasse échapper à ce danger ! Demandons-la à Dieu cette vertu : « *Noverim te*, *noverim me*..... (fin improvisée).

IV

SERMON
SUR
LA GRANDEUR PUBLIQUE DE MARIE,
PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE ROUEN
EN LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

(15 août 1860)

> *Beatam me dicent omnes generationes.* Toutes les générations à venir me proclameront bienheureuse.
>
> (S. Luc., I, 42)

Étrange parole, étonnante prophétie, M. F. ! En ce monde où les noms les plus célèbres sont destinés à s'éteindre quelques années au delà de la tombe, en ce monde où le temps efface les plus grandes illustrations, où l'inexorable oubli s'attaque aux gloires les plus incontestées, au moment où la femme encore avilie et dégradée est universellement foulée aux pieds, au moment où le nom juif est un objet de mépris et de haine pour tous ceux qui le connaissent, une humble fille de la Judée et, comme dit saint Jérôme, une pauvre « journalière » inconnue à toute la terre, annonce, avec une assurance qui n'a d'égale que son humilité, que toutes les nations à venir, c'est-à-dire tous les peuples du monde, non seulement un jour, mais tous les jours jusqu'à la consommation des temps, la proclameront bienheureuse : « *Beatam me dicent omnes generationes* »! Étonnante prophétie, oui, mais prodige plus étonnant encore : depuis le jour où cet

oracle est tombé des lèvres de Marie, cette vierge obscure de Nazareth a vu son nom se répandre, se propager partout avec honneur; tous les âges ont battu des mains à sa louange, toutes les générations l'ont environnée d'hommages, partout des temples se sont élevés à sa gloire, partout on lui a dédié des autels, on lui a consacré des fêtes ; et, de nos jours comme aux siècles passés, il est vrai de dire que l'humanité tout entière aime à venir s'agenouiller à ses pieds. C'est son nom que l'enfant bégaye dans son berceau, c'est vers son image vénérée que le mourant se tourne sur sa couche d'agonie, c'est à l'ombre de son étendard que le guerrier brave la mort sur le champ de bataille; les princes s'inclinent devant elle, les nations se mettent sous sa garde, et aujourd'hui même, sur tous les points du globe, sous les voûtes élevées des plus magnifiques basiliques, comme sous le toit rustique des plus simples églises de village, le peuple chrétien, l'univers catholique célèbre sa gloire avec toutes les pompes et tout l'éclat du culte sacré. « *Beatam me dicent omnes generationes* ».

Or, M. F., voulez-vous savoir ce qui a valu à Marie cette magnificence de glorification universelle à travers les âges ? Elle nous l'apprend elle-même dans la suite de son beau cantique : c'est que la bonté du Seigneur s'est développée sur elle sans mesure, le Très Haut l'a comblée des faveurs et des privilèges les plus admirables ; Celui dont le nom est saint et le pouvoir sans bornes a fait en elle de grandes choses: « *Fecit mihi magna qui potens est* ». Ce sont ces grandes choses, ces merveilleuses prérogatives, fondement du culte d'honneur et d'intercession que nous devons rendre à Marie que nous venons vous redire aujour-

d'hui. La grandeur publique de Marie, tel est le tableau que nous avons dessein de faire passer sous vos yeux. Mais que vais-je entreprendre ? Comment parler de cette plénitude d'élévation et de grandeur que les esprits célestes peuvent à peine mesurer ?

Oh ! si un des plus éloquents panégyristes de Marie s'écriait qu'il ne savait comment louer cette créature privilégiée : « *Quibus te laudibus efferam nescio* », n'est-il pas naturel que je sente mon insuffisance et que je sois accablé sous le poids de ma faiblesse? Au moins ai-je la douce confiance que mes imparfaites paroles trouveront dans votre cœur si dévoué à Marie le complément dont elles ont besoin.

Messeigneurs (1), en venant dans cette chaire développer ce thème que m'offre la solennité de ce jour, je sens que, pour répondre dignement à l'attente de Vos Grandeurs, j'aurais besoin que vos bénédictions saintes m'eussent communiqué quelque chose des dons magnifiques que Dieu vous a faits. Que n'ai-je le droit d'en réclamer ma part, comme autrefois le disciple du Prophète : « *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus* » ? Car, si je vois, d'une part, cet esprit de foi et de science qui pénètre si sûrement les mystères de la vérité et les fait aimer par les charmes de la plus suave éloquence, j'aperçois, de l'autre, cet esprit de zèle et de dévouement dont le seul exemple suffit à gagner les cœurs. Vous savez, ô mon Dieu, que je n'ai pour moi que mon indignité et ma faiblesse : j'implore donc votre secours par l'intercession de Marie.

Ave Maria.

(1) N. N. S. S. de Bonnechose, archevêque de Rouen et Pompallier, évêque d'Auckland (Nouvelle-Zélande).

L'Immaculée-Conception, qui la place au-dessus des hommes, sa maternité divine, qui l'élève au-dessus des anges, son Assomption triomphante, qui l'associe à la gloire et à la puissance même de Dieu, tels sont, M. F., d'après saint Thomas d'Aquin, les trois prérogatives qui constituent la grandeur publique de Marie.

I

Suivant les enseignements sacrés de la foi, le redoutable arrêt prononcé contre Adam et Ève enveloppe toute leur postérité dans une proscription commune : « *Ex uno in condemnationem* ». Flétris par la solidarité de la faute primitive, prévaricateurs dans leur chef et leur représentant naturel, tous les hommes naissent marqués du sceau de la réprobation ou, comme le dit saint Paul avec une effrayante énergie, notre nature est dégradée et nous sommes tous enfants de colère : « *Natura filii iræ* »; par une contagion inévitable, que saint Augustin appelle la contagion de la mort : « *Contagium mortis antiquæ* », la mère qui nous donne la vie nous transmet, avec le sang qui circule dans nos veines, la souillure originelle. Et c'est au nom de toute l'humanité déchue que le saint homme Job s'écriait autrefois dans l'amertume de son âme : « Périsse la nuit où j'ai été conçu ! périsse le jour où l'on a dit : un enfant vient de naître ! que ce jour reste couvert d'épaisses ténèbres, que cette nuit n'arrive jamais à son aurore, pour n'avoir pas rejeté loin de moi le mal de la vie ! » Or, M. F., il

est une créature en faveur de laquelle cette loi terrible de corruption devra suspendre son règne de mort, c'est celle qui fut annoncée au berceau même du monde, quand Dieu, « riche en bonté », selon l'expression de l'Apôtre, daigna relever l'espérance de l'homme tombé par la promesse d'un Rédempteur.

C'est cette femme que nous voyons à la tête des révélations célestes et qui, debout sur le fondement de toute la Religion, apparaît déjà comme le point de mire des perpétuelles mais stériles embûches de Satan, comme la mère vierge du Libérateur et comme une reine puissante qui, au temps marqué pour sa victoire, doit « écraser la tête du serpent » maudit; c'est celle que, durant le cours des âges de l'antique alliance, les patriarches ont désirée, les prophètes ont chantée comme la mère du salut et de la délivrance, c'est vous, ô Marie, vous la vierge des oracles divins, « vous la femme bénie entre toutes », vous dont le nom seul réjouit nos âmes en même temps qu'il fait incliner nos têtes. Oui, M. F., Marie a été immaculée dans sa conception, la foi nous l'affirme. Bien que fille d'Adam, cette auguste vierge n'a eu aucune solidarité avec sa prévarication ; bien que notre sœur, elle n'a point partagé notre déplorable héritage ; jamais elle n'a porté dans son âme, avec la lèpre héréditaire, le venin de nos ignominieuses concupiscences ; par une création privilégiée, qui l'a dérobée au contre-coup de la déchéance universelle, elle a été constituée dès le premier instant de sa vie dans l'intégrité de l'état d'innocence. Le même Dieu qui, dans le Testament ancien, suspendit d'un mot le cours des eaux, pour laisser passer à pied sec son peuple choisi, fit remonter un moment vers leur source

les ondes corrompues du péché, pour laisser passer pure et sans tache sa fille de prédilection, la Vierge Marie. Du haut de son trône, il épancha, que dis-je? il fit déborder sur son âme un torrent de grâce, « *gratia plena* », et, avec l'impétuosité qu'ils prirent en descendant du Ciel vers l'humble fille de Juda, ces flots sacrés refoulèrent miraculeusement le torrent de mort qui s'en allait menaçant sa génération comme toutes les générations humaines. C'est ce beau mystère de pureté et de grâce qu'entrevit autrefois à Pathmos l'apôtre des révélations, et qu'il nous peint admirablement dans cet étonnant passage de son Apocalypse, où tous les interprètes reconnaissent le portrait de Marie. Écoutons donc un instant, M. F., cet aigle des Évangélistes, celui qui a lu par dessus tous au grand livre des mystères: « Je vis un grand prodige, nous dit saint Jean, « *signum magnum* », une femme à laquelle furent données deux ailes merveilleuses, comme à une colombe, pour voler, sans se flétrir, sur la surface de la terre, couverte d'un déluge d'iniquités: « *datæ sunt mulieri alæ duæ ut volaret* ». Le serpent infernal essaya de la poursuivre, il vomit contre elle de sa bouche impure un poison meurtrier comme un fleuve de péché, mais ce fut en vain. La terre absorba les eaux corrompues de ce fleuve et alors, sentant qu'il ne pourrait rien contre cette nature privilégiée, furieux d'être vaincu par une femme, le dragon alla cacher sa honte au fond des abîmes, se résignant à ne plus faire la guerre qu'avec les autres de sa race ». Ah! je comprends maintenant les belles paroles qu'adresse l'Esprit-Saint à l'âme de Marie, au moment où elle reçoit l'existence et est unie à son corps dans le sein béni d'Anne, sa mère:

« Vous êtes toute pure, toute sainte, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. *Tota pulchra es et macula non est in te* ». Je comprends les gracieux et ravissants symboles sous lesquels les Pères et les Docteurs aiment à représenter cette fille bien-aimée du Très Haut. « Marie, s'écrie saint Ephrem, c'est un paradis de délices, séjour de grâce et d'immortalité, planté de la main de Dieu même : à son entrée, le Seigneur a placé des chérubins armés d'un glaive de feu pour en écarter l'ennemi avec ses perfides projets». «Marie, disent les Pères du Concile d'Éphèse, c'est un buisson miraculeux qui brûle sans se consumer ; plongée qu'elle est dans une atmosphère de péché, la Vierge n'en reçoit pas la plus petite atteinte ». Marie, c'est, suivant saint Jérôme, « cette fontaine scellée que nulle tempête ne vient agiter dans le calme de ses eaux, ni troubler dans la limpide transparence de son cristal ». « Marie, dit saint Jean Damascène, c'est cette arche de la nouvelle alliance qui surnage dans le déluge de crimes au sein duquel le monde est submergé. Toison privilégiée, seule elle est arrosée des célestes bénédictions, lorsque toute la terre est frappée de sécheresse ; vierge mystérieuse, au milieu de tiges flétries, seule elle produit des fleurs d'innocence et de pureté ». Je pourrais, M. F., vous présenter beaucoup d'autres témoignages et plus précis et plus formels, mais je m'arrête. Ce n'est pas une démonstration théologique en règle que je viens vous offrir, je croirais faire injure à votre foi : vous le savez comme moi, que Marie ait été conçue sans souillure, c'est l'enseignement implicite de nos saints Livres, c'est le cri de la plus constante et universelle tradition, la voix de l'Orient et de l'Occident, le

témoignage des Pères et des Docteurs, des liturgies et des Conciles, c'est la foi des prêtres et des fidèles de tous les âges, c'est la nôtre à tous. Oui, M. F., tous les siècles passés aussi bien que les générations présentes ont proclamé Marie conçue sans péché, et quand, il y a quelques années, dans un jour à jamais mémorable, l'Eglise, colonne et fondement de la vérité, consacra ce privilège de Marie comme un dogme catholique, quand, du haut de cette chaire qui domine la ville et le monde, *Urbi et Orbi*, l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, entouré du sacré Collège et de ses frères dans l'épiscopat, proclama, comme une doctrine révélée de Dieu, que la bienheureuse Vierge a été préservée de toute atteinte du péché d'origine, comme le disait admirablement à d autres fidèles le saint et éloquent Pontife que nous a donné la Providence, il ne fit que laisser tomber de sa bouche la voix de l'Église entière. Oui, c'était la voix non seulement du Ciel, mais de tous les temps et de tous les lieux qui parlait par la bouche du successeur de Pierre, et on a pu appliquer avec raison à ce grand événement ce qui est dit dans l'Apocalypse : « J'entendis de tous les points de la création une multitude de voix partant du ciel, de la terre, de la mer, comme la voix des grandes eaux ; toutes elles criaient dans un concert unanime : Elle est pure, elle est sainte, elle est immaculée dès sa conception, la Vierge Marie, mère du Sauveur.

Mais si Dieu, M. F., a préservé Marie de toute contagion mauvaise, s'il l'a défendue, comme dit le Psalmiste, « dès son aurore » par sa protection puissante, s'il l'a placée bien au-dessus de tous les coupables enfants d'Adam par le privilège de sa conception

immaculée, c'est, comme dit Bossuet commentant une belle parole de Tertullien, c'est qu'il avait sa pensée en Jésus-Christ, dont elle devait être la mère, c'est qu'il voyait dans la chair et le sang de cette Vierge la source auguste où l'Esprit-Saint devait venir un jour puiser la chair et le sang de notre Sauveur : « *Christus cogitabatur homo futurus* ». Le privilège de l'Immaculée-Conception, qui élève Marie au-dessus des hommes, a pour fondement celui de la maternité divine, qui l'élève au-dessus des anges.

II

Elle est arrivée, M. F., cette plénitude des temps si souvent annoncée dans les saintes Lettres. Que toutes les figures s'effacent, que tous les prophètes se taisent, que tous les justes cessent de soupirer ! Voici que va se réaliser la miséricordieuse promesse faite à l'homme déchu, dès le jour même où se fermèrent les portes de l'Éden, voici qu'enfin va paraître le Désiré des collines éternelles, l'Ange de la nouvelle alliance, le Rédempteur du genre humain, si vivement attendu pendant quatre mille ans. Les cieux s'abaissent, la vertu du Très Haut couvre de son ombre une humble fille de Nazareth, et, suivant l'expression de saint Bernard, Dieu lui-même vient « emprunter une substance créée à ses chastes entrailles pour la joindre à la substance increée et en faire son Christ. » Marie conçoit divinement, c'est l'Esprit-Saint qui forme dans ses flancs très purs le corps qui doit être immolé pour le rachat du monde. « *Ecce mys-*

terium dico » : voici que s'opère le prodige, la création inouïe, disons mieux « la nouveauté » prophétisée par Jérémie. Dieu le Père laisse échapper sur Marie un rayon de son inénarrable fécondité et la fait participer à sa génération, en donnant aux hommes dans le temps celui qu'il engendre de toute éternité. La divinité versée en Jésus-Christ du sein de Dieu, l'humanité versée en Jésus-Christ du sein de Marie, voilà le Sauveur, le Dieu Homme, le Christ tout entier dans son unité personnelle, voilà le mystère de la maternité divine. « *Quem Pater genuit ex æternitate, ipsum Virgo protulit in tempore* ». Le Fils unique de Dieu, le Verbe « engendré dès l'aurore », vient prendre chair en Marie ; le sein virginal de la fille de David devient pendant neuf mois le tabernacle de Celui qui pèse les montagnes dans sa main et balance d'un doigt l'univers. Une créature donne le jour à son Créateur, couche dans une crèche Celui qui règne sur le trône de la gloire, enveloppe de pauvres langes Celui qui a la lumière pour vêtement, porte entre ses bras Celui « qui est assis sur les chérubins et qui vole sur l'aile des vents », nourrit de son lait Celui qui nourrit tous les êtres et dont elle-même a reçu la vie ; que dis-je ? M. F., elle commande à Celui « devant qui tout genou fléchit dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers », devant qui toutes les nations « sont comme si elles n'étaient pas ». Oui, M. F., à cette grandeur devant laquelle s'abaisse toute autre grandeur, à cette majesté devant laquelle s'efface toute majesté, à ce prince, à ce roi, à ce Dieu une femme peut dire : « Vous êtes mon fils », et, lui, il répond : « Vous êtes ma mère ». Une femme commande et il lui obéit. Quelle dignité, M. F. ! quelle élévation ! quel

mystère! «*Ecce mysterium dico*». Ah! je le comprends, ici peut-être votre raison s'étonne, elle s'épouvante; des deux côtés, disait saint Bernard, c'est le miracle, et vous ne savez lequel vous pouvez le plus admirer ici ou le miracle d'humiliation dans le fils, ou le miracle de grandeur dans la mère. Qu'un Dieu consente à naître d'une femme, c'est une humilité qui n'a pas d'exemple ; mais qu'une femme soit la mère d'un Dieu, c'est une sublimité qui n'admet point de partage. Il est donc vrai de dire que le plus bel éloge, que le plus glorieux panégyrique qui puisse être fait de Marie se résume et se concentre dans ces mots du saint Évangile: «*Maria de quâ natus est Jesus qui vocatur Christus*». Marie mère de Jésus, Marie mère de Dieu, voilà son plus beau titre, son titre par excellence, son titre incommunicable comme le nom de Dieu même; et l'Église catholique, avec tous ses hommages, avec tous ses temples, avec tous ses autels, avec toutes ses fêtes, avec tous ses cantiques, avec toutes ses louanges, oui, l'Église, avec tout son culte d'honneur et de vénération, ne saurait approcher même de loin des hauteurs où la Très Sainte Vierge a été placée par ces simples paroles: «Marie, de qui est né Jésus qu'on appelle le Christ», ou ces autres du Concile d'Éphèse: «Sainte Marie, mère de Dieu». Aussi saint Bonaventure ne craint-il pas d'affirmer, après le plus profond et le plus autorisé des Docteurs, après saint Augustin, que la qualité de mère de Dieu est le dernier effort de la toute-puissance divine et qu'elle est « en quelque sorte infinie : *Beata Virgo, ex eo quod est mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam*». Et l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, cherchant à préciser, avec la mesure

et l'exactitude qui le caractérisent, les relations étonnantes, les incompréhensibles liens qui unissent la bienheureuse Vierge au Dieu trois fois saint que nous adorons, nous dit que, « par la mystérieuse opération de sa maternité, elle touche à la limite de la divinité : *Sua operatione fines divinitatis attingit* ».

Avais-je raison, M. F., de dire que cette prérogative élève Marie au-dessus des anges ? Pendant les quarante siècles de l'attente, toutes les fois qu'un ange était venu honorer de sa présence les habitants de ce bas monde, la prééminence de sa nature, la supériorité de son rang dans la hiérarchie de la création lui avaient attiré toutes sortes d'honneurs et d'hommages. Mais, quand Gabriel arrive devant Marie, c'est la créature mortelle qui a la préséance ; c'est l'ange, c'est l'ambassadeur du grand Roi, c'est le mandataire, le représentant du Seigneur qui s'incline devant la Vierge en signe de respect, comme devant une puissance.

Ah ! M. F., c'est que l'archange, négociateur des desseins de Dieu, confident des secrets du Très Haut, a vu par anticipation resplendir au front de Marie la glorieuse auréole de la maternité divine, et il a compris qu'il devait lui rendre le premier ses hommages. Qu'on nous vante tant qu'on voudra les prérogatives des esprits célestes, qu'on nous dise avec le Roi-Prophète que « Dieu donne à ses anges la rapidité des vents pour en faire ses ambassadeurs et l'activité de la flamme pour en faire ses ministres » ; qu'est-ce que cela auprès du privilège sans exemple de Marie ? Marie est mère de Dieu, Marie est mère du Seigneur des anges : ceux qui composent la cour du fils doivent se plaire à former un cortège d'honneur autour de la

mère. Qu'on exalte les délices dont ces esprits bienheureux sont inondés dans le Ciel, qu'on se représente avec admiration l'éclat et la gloire de chaque ordre, de chaque hiérarchie, si élevée soit-elle; qu'est-ce que cela auprès de la grandeur de Marie? Marie est mère de Dieu : Celui que les anges n'adorent jamais qu'en tremblant et en se voilant la face, Marie le porte dans ses bras, le couvre de ses embrassements, lui prodigue ses soins empressés, recevant en retour ses tendres caresses, ses affectueuses étreintes, une parfaite docilité. Proclamons-le donc avec le pieux et savant Gerson : « Marie est plus distante en dignité et en gloire du premier des séraphins que celui-ci ne l'est de toute la milice céleste; elle constitue à elle seule une hiérarchie, qui est immédiatement la seconde au-dessous de l'adorable Trinité ».

III

Pour qui sait qu'entre toutes les œuvres de Dieu il y a un admirable enchaînement, une magnifique harmonie, il est tout naturel de conclure que la grandeur initiale de Marie en sa conception, que sa gloire incomparable en sa maternité ont dû se concentrer dans un autre mystère qui a été sa gloire, sa grandeur finale. Or ce mystère, vous le devinez, M. F., c'est sa triomphante Assomption, c'est son couronnement dans le Ciel qui la fait entrer en partage de la gloire et de la puissance de Dieu.

Sous la loi des ombres et des figures, l'arche du Seigneur, lisons-nous dans les saints Livres, s'arrêta

quelque temps au milieu du Jourdain pour frayer un chemin nouveau aux enfants d'Israël. Sous la loi de grâce, une autre arche, l'arche véritable de la nouvelle alliance, Marie, pour indiquer au peuple chrétien la voie qui mène au Ciel, s'arrêta, elle aussi, quelque temps dans la mort au milieu de ce Jourdain mystérieux qui coule aux frontières de la vie et qui sépare la terre du Ciel, le temps de l'éternité.

A l'exemple de Jésus, son fils, Marie a passé par la mort ; mais, comme lui aussi, elle n'a point connu la corruption du tombeau. Pouvait-il convenir que le corps qui conçut et qui porta le Verbe de vie fût soumis aux atteintes d'une dissolution flétrissante ? Le Sauveur pouvait-il permettre, dit saint Augustin, que cette chair, qui était en quelque sorte la sienne : « *Caro Jesu*, *caro Mariæ* », fût défigurée et réduite en poussière ? « Il ne faut pas s'étonner, dit Bossuet, si la bienheureuse Vierge ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend par reconnaissance ; et, comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, bien qu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui donner en échange une vie glorieuse ». Mais quelle langue humaine pourrait dire l'éclat du triomphe de Marie et son entrée dans les cieux ? Qu'est-ce que l'homme pour porter ses regards vers les splendeurs de la sainte cité ? Délivrée d'entre les morts, Marie s'élève majestueusement de la terre et monte vers les cieux pour y aller prendre possession de la gloire et de la puissance qui l'attendent : « *Assumpta est Maria in cœlum* ». Emprunterai-je ici, M. F., les accents d'une des bouches les plus éloquen-

tes qui furent jamais ? Vous montrerai-je, avec cet orateur incomparable qu'on ne se lasse jamais de citer, avec Bossuet, toutes les phalanges célestes prenant part à cette joie et s'avançant jusqu'au seuil du séjour bienheureux pour recevoir la nouvelle Reine et la féliciter ? Vous peindrai-je tous les patriarches, tous les prophètes, tous les justes se réunissant autour d'elle dans l'extase du bonheur et faisant retentir les voûtes éternelles de leurs acclamations ? Abraham et David saluent dans un doux ravissement cette femme qui a été l'honneur de leur nom, la gloire de leur famille et l'objet de leurs espérances ; abaissant devant elle sa lyre prophétique, Isaïe reconnaît en Marie la vierge immaculée dont il a célébré la fécondité ; Ézéchiel reconnaît cette porte close par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Vous représenterai-je toutes les légions des anges venant à sa rencontre, parés de leur innocence et de leur beauté ? Les uns répandent des fleurs sous ses pas, d'autres brûlent en son honneur dans des encensoirs d'or les plus précieux parfums ; tous, frappés de clartés inconnues, demandent avec étonnement et dans un joyeux enthousiasme : « Quelle est donc cette créature, qui s'élève du désert » de la vie aux immortelles demeures, environnée de tant de beauté, resplendissante de tant d'éclat ? Jamais, non jamais nous n'avons rien vu de si ravissant et de si parfait : » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens* ? » Vous peindrai-je toutes les femmes illustres, toutes les saintes héroïnes du peuple de Dieu, venant rendre hommage à la femme parfaite, à la Vierge réparatrice dont elles n'étaient que des ébauches et

des figures ? Ah ! j'aime mieux vous convier à arrêter vos regards sur le divin Réparateur, sur Jésus, son fils. En la voyant venir, il descend de son trône, la prend par la main et lui dit avec un sourire qui fait tressaillir les Cieux : « Venez, venez, ô ma mère, vous allez être couronnée: « *Veni*, *coronaberis* ». Comme personne ne m'a plus donné que vous dans mon anéantissement, je ne veux aussi combler personne plus richement que vous dans mon triomphe. Vous avez renfermé le Dieu enfant dans votre sein, recevez le Dieu immense dans sa gloire ; vous avez été l'hôtellerie du Dieu pèlerin, soyez le palais du Dieu régnant ; vous avez été le lit du Dieu incarné, soyez le trône du Roi couronné ; vous m'avez communiqué dans mon Incarnation ce qui est de la nature de l'homme, je veux vous communiquer dans votre Assomption ce qui est de la grandeur de Dieu : « *Communicasti mihi quod homo sum, communicabo tibi quod Deus sum* ». Avec moi vous avez beaucoup souffert, avec moi vous avez été humiliée, avec moi vous allez être dans la gloire et dans la puissance ». Et il lui fait traverser tous les rangs des esprits bienheureux, et il la fait monter au dessus de toute hiérarchie, par delà les ordres les plus élevés, et, à ses côtés, à sa droite, il lui fait donner un trône : « *Positusque est thronus matri regis* » ; et il pose sur sa tête la plus radieuse des couronnes, le diadème de sa royauté : « *Et posuit diadema regni in capite ejus* » ; et il met en sa main le sceptre de sa toute-puissance, en donnant à ses prières toute l'efficacité du commandement: « *omnipotentia supplex* ». « Dieu a élevé son fils, nous dit l'apôtre saint Paul, et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou

fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Oserai-je le dire ? réserve faite de la suprématie qui distingue la toute-puissance de la grâce, ces paroles peuvent s'adresser à Marie. Le théâtre de la juridiction de la mère est le même que celui de la juridiction de son fils ; comme Jésus-Christ, Marie a autorité, Marie règne au ciel, sur la terre et dans les enfers. Au ciel elle est reine des anges, la reine des saints ; sa royauté est une royauté d'honneur et de majesté, qui consiste à recevoir les hommages d'une assemblée de princes. Sur la terre elle est reine de tous les hommes, elle est notre souveraine, elle est « notre Dame », suivant la naïve et simple expression du peuple chrétien ; sa royauté est une royauté de miséricorde, qui s'exerce par la protection dont elle nous couvre, et par les dons et les bienfaits qu'elle nous obtient. Dans les enfers, c'est une reine victorieuse et triomphatrice ; sa royauté est une royauté de force et de puissance, qui subjugue, qui écrase les démons, ses ennemis.

Voilà, M. F., ce qu'est Marie par la munificence et la volonté de Dieu ; telles sont sa grandeur, sa puissance et sa gloire que l'Esprit-Saint en paraît lui-même comme ébloui, que, pour en donner une idée, il invoque dans nos Écritures les termes les plus riches, les plus somptueuses images : il rassemble sur le front de Marie tous les rayons épars dans la nature ; elle repose sur l'astre des nuits comme sur son trône, douze étoiles forment son diadème, et le soleil, dont le firmament fait sa gloire, s'estime en quelque manière honoré de lui servir de manteau : « *mulier amicta sole* ». Sa grandeur est une communication, un reflet de la grandeur de Jésus-Christ, ce

vrai Soleil de justice qui illumine le monde des splendeurs de sa doctrine et le réchauffe du feu de sa grâce. Est-il surprenant après cela, M. F., que les saints soient saisis d'admiration et de respect, que dis-je? se sentent pénétrés d'une sainte frayeur, d'une religieuse épouvante quand il s'agit pour eux de célébrer la grandeur de Marie? « *Totus contremisco, totus horreo* », disait l'un d'entre eux. Et nous, à notre tour, M. F., en contemplant cette grandeur qui s'élève du faîte de la création pour aller se perdre jusque dans les profondeurs de Dieu, comme les cèdres du Liban, qui ont leurs racines sur le sommet des montagnes, et qui portent par delà les nuages leurs têtes illuminées par les feux du soleil, — nous éprouvons le besoin de nous écrier avec saint Pierre Damien : « Que toute bouche se taise, que toute tête s'incline, que tout regard s'abaisse, osant à peine considérer l'étendue d'une si haute et si incomparable dignité » ; ou, avec saint Anselme : « Rien ne peut être égal à Marie dans le ciel, sur la terre tout est au-dessous d'elle ; il n'y a que Dieu, oui, Dieu seul, avant Marie ».

En vous exposant, M. F., la grandeur publique de Marie, ai-je besoin de vous dire que je n'ai pas prétendu provoquer en vous une stérile admiration ? Donnons à ce tableau son corollaire naturel, n'oublions pas qu'à une si haute dignité, à une si grande puissance doivent correspondre parallèlement en nous deux devoirs bien doux : l'honneur et l'invocation, le respect et la confiance. Honorons donc Marie, M. F., pour ses glorieuses prérogatives et les grandes choses que Dieu a opérées en elle ; aimons à bénir le nom de cette Vierge immaculée, de la

Mère de Dieu, de la Reine des anges et des hommes; soyons heureux de vénérer ses images, de décorer ses autels, de célébrer ses fêtes, de chanter ses louanges, Gardons-nous surtout, M. F., de prêter jamais l'oreille aux préjugés de l'hérésie ou de l'impiété, en regardant ce culte comme une superstition ou comme la dévotion des âmes faibles. Rendre hommage à Marie, c'est rendre hommage à la plus grande dignité qui soit après Dieu : que la pensée ne nous vienne jamais de rougir d'un acte dont s'honorent les habitants des Cieux eux-mêmes. Mais à ce culte de vénération et de respect unissons surtout la confiance et l'amour. Que toute infirmité l'appelle à son secours, que toute espérance monte jusqu'à son trône, que toute prière se fraye un chemin par son cœur. Il est inouï qu'on ait jamais invoqué en vain cette Mère de miséricorde, qui a reçu communication de la toute-puissance même de Dieu. Oh ! heureuses, heureuses les âmes qui ont confiance en Marie, ces âmes, nous l'osons affirmer, elles ne périront pas ; heureux les justes qui se plaisent à l'invoquer et à recourir à sa protection : la « Vierge fidèle » sera leur appui dans les orages et les tentations, leur secours dans les combats et les périls de la vertu. Heureux les pécheurs eux-mêmes qui, au jour de leurs plus grands abattements et de leurs plus profondes faiblesses, conservent le souvenir de Marie au fond de leur cœur et poussent vers elle un cri de détresse : celle qu'on a si bien appelée Notre-Dame des Victoires les fera triompher de leurs passions et de leurs ennemis, elle sera leur refuge et leur salut. Qui que nous soyons, M. F., faisons-nous un devoir de venir nous agenouiller souvent

dans un de ses sanctuaires, aux pieds de son image; épanchons dans son âme nos peines et nos joies, nos luttes et nos tristesses, nos défaillances et nos inquiétudes. M. F., quand on a prié Marie, qu'on a pu contempler un instant son sourire de vierge et son regard de mère, on s'en retourne le cœur moins soucieux, l'esprit plus calme, le front moins sombre, plus fort contre soi-même, plus résigné à toutes les épreuves de la vie.

(Prière finale improvisée).

V

SERMON

SUR LE RESPECT HUMAIN

POUR

LA FÊTE DE LA DÉDICACE

(7 octobre 1860)

« *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta Cœli* ».

Il n'y a ici rien de moins que la maison de Dieu et la porte du Ciel.

(*Gen.*, XXVIII, 17.)

C'est le propre du christianisme, M. F., de renouer toujours le présent au passé : pour lui le culte des souvenirs se confond toujours avec le sentiment de la justice. Pendant que la main du temps efface et détruit, jusqu'aux moindres vestiges, une foule de monuments profanes qu'on croirait impérissables, la mémoire du plus humble édifice béni par la Religion va se perpétuant d'âge en âge. La fête que nous célébrons en ce jour nous en offre une preuve éclatante. Plusieurs siècles ont passé sur cette église élevée par la piété de nos aïeux, et, depuis sa fondation, chaque année, à pareil jour, les échos de ses voûtes ont retenti des chants de joie et de triomphe qui signalèrent son inauguration première ; l'anniversaire de sa dédicace a été célébré avec une même pompe. Or ne serait-ce pas ici, M. F., le lieu de nous

demander pourquoi cet édifice, pourquoi tous les temples chrétiens sont vénérables entre tous, pourquoi l'on rend à cette église ces honneurs extraordinaires. L'Esprit-Saint nous l'apprend : c'est parce que Dieu lui-même l'a choisi pour y fixer sa demeure : « Il n'y a ici rien de moins que la maison de Dieu et la porte du ciel. *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta Cœli* ». Oui, M. F., dès cette vie, sur ce théâtre de l'épreuve, en ce lieu de pèlerinage et d'exil, nous pouvons nous initier à la possession éternelle de Dieu ; un rendez-vous visible est assigné à nos âmes, où elles peuvent entrer en communication intime avec lui et recevoir les mystérieuses influences de sa grâce ; ce sont nos églises, ce sont ces tentes que Dieu a bien voulu dresser ici-bas, au milieu de nous, pour nous donner audience, pour vivre à nos côtés. Tournez en effet vos regards, M. F., vers ce sanctuaire, contemplez le Saint des saints, le Fils du Dieu vivant, qui y habite réellement et en personne, cachant sa majesté sous les voiles eucharistiques, et dites-moi si ce n'est pas à nous, chrétiens, qu'appartient le droit de nous écrier, bien plus qu'au patriarche de l'ancienne alliance : « *Non est hic aliud nisi domus Dei.* Il n'y a ici rien de moins que la maison de Dieu ». Ah ! M. F., pourquoi faut-il que nous ne voyions régner autour de nos autels que le silence du désert, et que nous ne trouvions que la solitude dans cette maison qu'honore l'hospitalité d'un Dieu ? D'où peut venir ce vide toujours croissant qui se fait chaque jour dans les « voies qui mènent à Sion » ? Ne peut-on pas attribuer en grande partie la cause de ces défections au respect humain ? Le respect humain ! cette plaie de notre époque, cette tentation

si délicate et si séduisante, puisqu'elle est en quelque sorte la tentation des honnêtes gens, qu'elle se glisse et s'insinue dans le cœur presque sans qu'on y pense, et qu'elle a pour auxiliaires les bienséances qu'il faut respecter et cette pusillanimité, grande vertu de notre siècle, qu'on est convenu d'appeler prudence? C'est donc, M. F., pour essayer de vous guérir de cette plaie désolante ou vous prémunir contre ce dangereux écueil que je viens aujourd'hui vous montrer la nature ou plutôt la malice du respect humain. « Le respect humain, comme le dit saint Cyprien, est une apostasie tacite et déguisée ». Rien donc de plus incompatible avec le vrai christianisme : le christianisme, c'est le courage, et le respect humain, c'est la lâcheté. C'est à développer cette pensée du saint Docteur que nous allons consacrer cet entretien.

Un jour saint Justin, alors philosophe, promenait ses rêveries sur le bord de la mer, lorsqu'il vit venir à lui un vieillard d'un aspect vénérable, sur le visage duquel apparaissait une majesté empreinte de douceur. Ils entrèrent bientôt en conversation et, après quelques paroles échangées sur la différence qui existe entre la philosophie et le Christianisme, le vieillard (que ce fût un ange, comme l'ont pensé plusieurs savants, ou tout simplement un chrétien éclairé de ce temps, peu importe : on ne peut se refuser à croire qu'il fût envoyé de Dieu pour gagner un défenseur de plus à sa cause), dit au philosophe : « Je vois que vous aimez les discours et non pas les œuvres, que vous aimez la science spéculative et non la pratique ; pour nous, nous parlons peu, mais nous

agissons ». Et, à quelque temps de là, devenu lui-même un des apôtres les plus zélés de l'Évangile, un des apologistes les plus éloquents de la foi chrétienne, saint Justin disait à son tour, dans un magnifique langage que je ne puis traduire à mon gré : « *Non qui solum magna cogitamus sed magna vivimus* ; nous ne sommes pas seulement de ceux qui pensent de grandes choses, nous les réalisons dans notre vie par nos actes ». « *Magna vivimus* », admirable expression qui, dans son énergique concision, caractérise parfaitement la nature de la foi chrétienne : elle est essentiellement pratique et agissante, elle est en effet, suivant la parole profonde de nos saints Livres, un mariage de l'âme avec son Dieu, » *sponsabo te mihi in fide* ». La fécondité est sa fin première et native : de même qu'elle est la vie des œuvres, les œuvres sont sa vie. Un corps privé de l'esprit qui l'anime, vous le savez, n'est plus qu'un cadavre, un arbre privé de la sève qui lui donne son efflorescence et sa fécondité n'est plus qu'un tronc inutile qui se dessèche, languit et meurt ; ainsi « la foi sans les œuvres », dit saint Jacques. Aussi, M. F., quand le Sauveur Jésus fut près de remonter au Ciel, il laissa à ses apôtres, et à nous tous en leur personne, cette grave recommandation : « Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai, rendra témoignage de moi ; et vous aussi, vous me rendrez témoignage, « *et vos testimonium perhibebitis* ». C'est-à-dire non seulement vous croirez de cœur les vérités que je vous ai enseignées, non seulement vous accomplirez en secret les préceptes de ma loi, mais il vous faudra une puissance de conviction que rien

n'ébranle, une énergie que rien n'arrête, une générosité que rien n'entrave. Vous devrez vous déclarer ouvertement pour moi, vous ne craindrez pas de vous conduire en public d'une manière digne de mon Évangile, vous ne rougirez pas de vous montrer mes disciples, ni de défendre avec courage les intérêts de mon culte et de ma gloire : « *et vos testimonium perhibebitis* ».

C'est, M. F., une vérité incontestable que la profession franche et déclarée de la foi appartient à l'esprit du christianisme, en sorte qu'étouffer cette foi dans le silence injuste, ou la trahir par une défection ouverte, ou la démentir dans sa conduite et dans ses œuvres, c'est cesser d'être chrétien. Or, maintenant je vous le demande, M. F., le respect humain considéré sous le rapport religieux, qu'est-il autre chose qu'une vraie désertion de la foi, qu'une réelle apostasie ? Qu'est-ce, en effet, M. F., que le respect humain? C'est, répond le Docteur angélique, « le respect de l'homme plus que de Dieu », la préférence accordée aux considérations humaines sur les considérations divines. On sait, par exemple, que, dans certains jours qui sont les jours de Dieu, la Religion prescrit d'interrompre ses travaux et ses affaires pour se rendre à l'église et assister à la messe; Dieu a parlé, oui, on a entendu sa voix, mais on se trouve en contact avec des gens qui se tiennent constamment éloignés de nos temples, comme d'une atmosphère où ils respireraient la mort, et la crainte d'être censuré par ces hommes l'emporte: on forfait à son devoir en violant le précepte dominical. On vient dans la maison de Dieu pour assister à une cérémonie funèbre, croyant payer par sa présence une dette de bienséance ou

d'amitié, on croit au fond de l'âme à la présence réelle du Dieu Eucharistique; Dieu a parlé, oui, on a entendu sa voix, mais on a ouï dire que c'était manquer au bon ton et aux belles manières que de laisser percer dans son air ou son maintien quelque signe de respect ou d'adoration, et on s'y comporte avec un peu moins de décence que dans une maison profane. On est convaincu de la nécessité de la confession, on sent l'aiguillon du remords qui déchire, on voudrait bien se décharger du poids qui oppresse le cœur, on serait heureux d'accompagner sa famille à la Table sainte aux jours des grandes solennités; Dieu a parlé, oui, on a entendu sa voix, mais on a vu par avance le monde tenir en réserve quelques railleries, quelques interprétations malignes: c'en est assez, l'appel de Dieu est méconnu, le monde est obéi. On se trouve dans un cercle où quelques hommes, qui ont déchiré leur plus beau titre de noblesse, celui de chrétien, croient se grandir en déversant à profusion le ridicule et le mépris sur notre sainte Religion ; on aime intérieurement cette religion divine, la conscience crie qu'il n'est pas permis de la laisser attaquer devant soi sans résister, ne serait-ce que par un silence plein de dignité, ni de la laisser outrager sans protester, ne serait-ce que par un regard de douloureuse pitié ; Dieu a parlé, oui, on a entendu sa voix, mais on a vu planer sur sa tête comme une menace, je ne sais quelle accusation, celle de dévot peut-être, et, de peur de s'entendre dire : « Vous aussi, vous êtes du nombre de ces gens là, « *Et tu de illis es* ?, vous aussi vous êtes le disciple du Galiléen », on s'empresse de renier ses croyances et on se mêle au concert des blasphémateurs.

C'est ainsi, M. F., qu'aux jours de la vie mortelle du Sauveur Jésus, le premier des disciples trembla à la voix d'une femme, et celui qui, quelques instants auparavant, parlait de mourir pour son Maître, osa dire qu'il ne le connaissait pas : « *Non novi hominem* ». C'est ainsi encore que Pilate, qui croyait à l'innocence de Jésus, essaya d'accommoder sa conscience avec la terreur que lui inspirait le nom de César, et, après avoir usé de ménagements, d'adresse, de subterfuges, laissa punir l'innocent, sans porter lui-même la sentence, et crut, par là-même, avoir suffisamment rempli son devoir. Oh ! M. F., Pilate a beau se laver les mains et rejeter sur le peuple le sang qui va couler, le peuple accepte l'affreuse responsabilité, mais le juge prévaricateur n'est pas moins coupable de ce sang, et, si ce n'est pas sa main, c'est sa lâcheté, c'est son respect humain qui l'a fait répandre.

Voilà, M. F., le respect humain dans l'histoire ainsi que dans quelques-unes de ses manifestations contemporaines. Il nous fait sacrifier nos croyances et nos pratiques religieuses à la crainte de blesser les opinions et les maximes du monde. Aussi, M. F., examinez de près ceux qui sont sous son empire. Chrétiens de circonstance, s'ils ont la foi, c'est pour un temps et selon le temps : « *Qui ad tempus credunt* ». Zélés jusqu'à la première occasion, fidèles jusqu'à la première raillerie, courageux jusqu'à la première lutte, ils succombent au temps de l'épreuve : « *et in tempore testationis recedunt* ». Adorateurs de nuit, et, pour ainsi parler, chrétiens de contrebande, comme ces faux sages du paganisme dont nous parle saint Augustin dans son beau livre *De la Cité de Dieu*,

réguliers en secret, dissipés en public, aujourd'hui pour l'erreur, demain pour la vérité, croyants avec les croyants, impies avec les impies, nuées légères qui tournent au gré de tous les vents, faibles roseaux qui plient au moindre souffle, adulateurs du monde, esclaves de l'opinion, courtisans de la peur, ils abdiquent leur spontanéité individuelle pour déshonorer ce qu'ils professent, pour profaner ce qu'ils révèrent : « *Quod colunt reprehendunt, quod adorant culpant* ». A les voir passer tour à tour et si facilement du bien au mal, de la religion à l'indifférence, de l'adoration au mépris, on dirait vraiment l'oscillation de ces pendules qui vont et viennent sans mouvement qui leur soit propre, ou bien encore ces signaux jadis placés sur les hauteurs et se prêtant à toute espèce de figures et de symboles. Conscience, honneur, principes, noms sacrés qui ne sont plus pour eux que des rêves qui passent inaperçus dans le lointain de la pensée ! Leur conscience, c'est leur souplesse ; leur honneur, c'est la complaisance ; leurs principes, c'est la versatilité. Ils semblent tenir à Dieu ce langage : « Seigneur, je ne voudrais pas enfreindre vos ordres, mais je voudrais bien aussi ne pas déplaire au monde. Ah ! parlez, commandez, que faut-il faire ? Mais n'exigez rien qui mette à l'épreuve ma fidélité. Dans les ténèbres, à la bonne heure, je vous dirai : Vous êtes mon Dieu ; mais, au grand jour, qu'il me soit permis de vous tourner le dos et de vous renier. » A peu près, M. F., comme un sujet qui dirait à son prince : « Comptez sur mon dévoûment, mon cœur est à vous ; mais, si l'heure du danger sonne, je ne réponds plus de mon épée ».

En vérité, quel soldat, qui ne peut sacrifier l'inté-

rêt du moment à la cause qu'il est appelé à défendre, qui s'épouvante même de l'ombre du péril, et qui, au lieu de rester à son poste pour défendre vaillamment le terrain, déserte son drapeau, abandonne le champ de bataille, et se hâte de se dérober par une fuite honteuse aux coups dont il est menacé ! La gloire était promise à sa bravoure, d'honorables trophées eussent embelli sa carrière et couronné son tombeau, mais il a préféré la honte, l'ignominie ; elle s'attache à tous ses pas et imprime à son nom une flétrissure indélébile. Chrétiens, faut-il le dire ? voilà l'opprobre dont vous vous couvrez quand vous cédez au respect humain. Par le baptême, vous vous êtes enrôlés dans la milice de Jésus-Christ, sous les lois de ce Chef divin ; vous avez juré de marcher constamment, par la pratique extérieure de votre religion, à la conquête du Ciel ; et voici qu'en présence du monde, en face de l'ennemi, vous vous déconcertez, que dis-je ? vous tombez à ses pieds, vous acceptez ses chaînes ! Vous avez reçu pour étendard la croix d'un Dieu, vous vous êtes solennellement engagés à ne jamais déserter ce signe du salut, vous avez dit à la face des autels que vous vouliez vivre et mourir fidèles à cette adorable bannière ; et voici qu'à la première attaque, au moindre choc, par une félonie sans excuse, vous fuyez, vous laissez l'arche sainte au pouvoir des Philistins ! Conçoit-on une défection plus criminelle, et les apostats, qui reniaient leur Dieu, étaient-ils plus coupables que vous ?

Il est vrai que vous n'abjurez pas, comme eux, tout l'ensemble de votre croyance, mais vous la sacrifiez en détail par une suite de concessions partielles et

de capitulations sans honneur; vous laissez, pour ainsi dire, déchirer pièce à pièce et mettre en lambeaux tout votre Symbole, vous laissez démolir insensiblement tout l'édifice de votre foi, comme une place ouverte de tous côtés, dont l'ennemi emporte l'un après l'autre tous les forts et toutes les redoutes; et à qui ferait jour par jour un relevé exact de toutes les circonstances où vous avez faibli, de tous les points de doctrine sur lesquels vous avez transigé, de tous les préceptes que vous avez lâchement violés, appartiendrait le droit de vous appliquer, comme le stigmate le mieux mérité, cette terrible parole de l'apôtre saint Paul : « Oui, vous êtes pire qu'un infidèle », ou de vous dire avec saint Cyprien que « votre conduite renferme une apostasie encore plus désolante que celle des chrétiens qui tombaient dans les persécutions ». Ceux-ci au moins avaient une excuse aux yeux des hommes : l'appareil des supplices, la présence des tortures, la rigueur de la mort leur arrachait un cri que désavouait leur cœur. Mais vous, de quel malheur êtes-vous donc menacés, si vous restez fidèles à votre conscience ? Renouvelle-t-on pour vous les rigueurs des premiers siècles de l'Église ? Rouvre-t-on les prisons ? Reconstruit-on les cirques et les amphithéâtres ? Prépare-t-on de nouveau les roues, les chaudières d'huile bouillante ou de plomb fondu ? Dresse-t-on de nouvelles listes de proscription, et va-t-on vous forcer à prendre le chemin de l'exil ? En un mot, les Néron, les Dioclétien, ces monstres portant couronne, sont-il sortis de leur tombe, pour étendre sur le monde entier leur sceptre de fer et leur glaive ensanglanté ? Non, M. F., non, et plaise au Ciel que nous ne voyions jamais

ces temps orageux où la défense de la foi emporte avec elle le danger de la vie, alors qu'apposer son nom sur les registres de l'Église, c'est prendre d'avance une inscription pour l'échafaud, alors que tout chrétien est un candidat au martyre !

Le martyre suppose l'héroïsme et, par le temps qui court, l'héroïsme est le privilège d'un trop petit nombre d'âmes. Oui, plaise au Ciel que nous ne voyions jamais ces temps désastreux où Dieu, dans sa justice, lâche contre les peuples ce que l'Esprit-Saint appelle « les grandes cataractes ! » Il y a des cataractes qui versent des eaux, et il y a des cataractes qui versent du sang. Aujourd'hui ce que vous avez à craindre, c'est, tout au plus, un geste, un coup-d'œil, une froide raillerie, un sarcasme grossier, peut-être encore devons-nous ajouter que le trait dont on croit vous blesser, se retourne immédiatement pour aller frapper en pleine poitrine celui qui l'a lancé. Oui, M. F., autrefois on employait la logique du glaive, aujourd'hui ce n'est plus que la logique du sourire ; autrefois on persécutait à coups de hache, on affilait le tranchant des épées, aujourd'hui on persécute à coups de phrases, on aiguise un prétendu bon mot, une plaisanterie plus ou moins fade. Et cependant, il faut bien le dire à la honte de notre époque, pour quelques lâches défections que l'histoire a pu enregistrer, tant elles furent rares, à travers ces immortelles phalanges de héros qui cimentèrent de leur sang la profession de leur foi, on pourrait citer des milliers d'apostats de nos jours qui courent brûler l'encens à l'autel où le monde les convie à sacrifier. « Infortunés ! s'écrie le grave Bourdaloue, ne savent-ils pas que cet autel réclame vengeance contre eux ? N'y ont-ils pas lu,

avant de prostituer leurs adorations, cette inscription pareille à celle dont parlait saint Paul dans l'Aréopage : « *Ignoto Deo* » ? C'est là l'autel du « Dieu inconnu », ou, ce qui est plus déplorable encore, c'est là l'autel du Dieu déshonoré, du Dieu renoncé : « *Ignoto Deo* » ! N'ont-ils pas entendu ce Dieu qu'ils méconnaissent leur crier du fond de l'âme : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père ; *Qui me negaverit, et ego negabo eum* » ?

Oui, M. F., ils l'ont entendu, ce formidable arrêt, mais ils ont craint que le monde ne leur prodiguât ses censures et ses moqueries, et c'en est assez pour les porter à rougir de leur Dieu, de sa Religion, de sa Croix et de son Évangile ! Mais qu'a-t-elle donc de si méprisable, cette Croix, victorieuse du monde, qui a passé du Golgotha sur le front des Césars, et devant laquelle encore aujourd'hui, après dix-huit siècles de triomphes, se prosterne la majeure partie du monde civilisé ? Qu'a-t-il donc de si ridicule, cet Évangile, devant lequel les philosophes de la Grèce et de Rome païenne se fussent mis à genoux, s'ils eussent vu sa lumière, et qu'un de ses plus grands ennemis s'est vu contraint de reconnaître comme une des plus belles œuvres de Dieu ! Depuis quand mérite-t-elle le dédain, cette Religion du Christ, qui, d'une main, touche à la création et, de l'autre, à l'éternité ; cette Religion que tous les âges et tous les plus beaux génies ont proclamé divine ; cette Religion qui eut pour défenseurs les Origène, les Basile, les Chrysostôme, les Athanase, qui enchantait Augustin, que Bernard aimait, qui subjuguait Pascal, qui confondait Newton, que Leibnitz admirait, que vengeait Bos-

suet ; cette Religion devant les autels de laquelle les plus grands hommes, les plus renommés : les Constantin, les Théodose, les Charlemagne, les saint Louis aimaient à courber leur tête couronnée de toutes les splendeurs humaines ; cette Religion qui compte parmi ses disciples tous les cœurs vertueux et tendres : les François de Sales, les Vincent de Paul, les Fénelon, les Belzunce, avec lesquels il est permis, ce me semble, de se croire en assez bonne compagnie ; cette Religion qui est la religion de nos pères, qui veille sur leur sépulture, qui a prié sur nos berceaux, qui nous console dans nos peines, qui embellit la prospérité, qui enchante la mort même ; encore une fois qui la rend donc si vile, et le Dieu de l'univers est-il un maître de si bas étage qu'il y ait de la honte à le servir ? Ils disent qu'ils ne le connaissent pas, ce Dieu ; ils le connaîtront un jour, mais il sera trop tard : Celui qu'ils désavouent dans le temps, les désavouera pour l'éternité. « *Qui me negaverit et ego negabo eum* ».

Hé ! quoi ! M. F., vous dirai-je avec saint Jean Chrysostôme, « vous ne voulez pas être raillés par un de vos semblables, et vous consentez à être rejetés par votre Dieu » ! Jésus-Christ n'a pas rougi d'être crucifié pour vous, et vous rougissez de professer sa doctrine ! Ah ! de grâce, cessez de compromettre notre sainte Religion par la lâcheté de votre conduite ; quittez un nom que vous n'avez pas la force de porter ; dépouillez ce caractère sacré, que soutient mal la faiblesse du vôtre ; abjurez le peu qui vous reste du Christianisme ; effacez cette huile sainte qui avait marqué vos fronts du sceau des athlètes de la foi ; effacez, effacez encore, s'il se peut, jusqu'aux derniers vestiges du sacrement qui vous fit chrétiens ; et, si vous ne savez pas garder

une promesse, soyez parjures, soyez apostats déclarés, soyez ce que vous voudrez, plutôt que d'être fidèles à demi ; Dieu ne veut pas d'adorateurs aux convictions boiteuses, il repousse tout disciple douteux et versatile, l'anathème est déjà lancé contre vous, votre nom est effacé du livre de vie : « *Qui me negaverit et ego negabo eum* ».

Est-il nécessaire d'aller plus loin, M. F., pour vous montrer qu'en vous rendant esclaves du respect humain, vous ne méritez plus le nom de chrétiens ? Les vrais chrétiens, ce sont ces apôtres qui « prêchent sur les toits ce que le Christ leur a dit à l'oreille ». Traduits devant les tribunaux, ils confessent hautement son nom devant les juges et les présidents; on les somme de garder le silence, on veut leur fermer la bouche. « Nous ne pouvons pas, s'écrient-ils, *non possumus* ». Nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons nous taire, parce que notre silence trahirait la cause de Jésus-Christ, notre maître: « *Non possumus* ». Ils ont confessé le nom de Jésus devant les hommes, ils ont mérité d'être honorés devant son Père ; et vous, à qui il ne faut qu'un peu de courage, une noblesse de cœur, une grandeur d'âme ordinaires, pour résister à l'influence tyrannique d'un siècle pervers, pour rendre au Sauveur le témoignage de vos œuvres, lâches et pusillanimes en face des contempteurs de sa loi, vous appréhendez de vous déclarer pour lui ! Sachez donc que, cessant d'être ses disciples, vous ne pourrez régner avec lui : « *Qui me negaverit et ego negabo eum* ».

Les vrais chrétiens, ce sont ces généreux martyrs qui acquièrent, en versant leur sang, la liberté de

professer une religion que les lois interdisent. Les bourreaux apprêtent leurs instruments de supplice, les tyrans dressent leurs échafauds, et ils mettent ces vaillants athlètes de la foi en demeure de choisir entre l'apostasie et la mort. Confesseurs intrépides, je les entends tous répondre par ce cri spontané : Mourir, oui : « la mort est un gain » ; apostasier, jamais ! « Je suis chrétien » : le chrétien « meurt et ne se rend pas ». Tels étaient vos pères : ils défendaient leur foi au péril de leur vie, ils versaient leur sang en confessant le nom du Sauveur ; et vous, enfants dégénérés, ce Dieu qu'ils glorifiaient au sein des supplices, vous le renoncez sans cesse, « tremblant de peur, suivant la parole du Prophète, là où il n'y a aucun sujet de crainte ». Sachez-le donc, vos pères ont mérité la gloire, le lieu des supplices a été pour eux le théâtre des couronnes ; mais vous, vous n'êtes que des lâches, et votre sort sera un jour celui des traîtres et des félons, et vous ne recueillerez que la honte et le châtiment : « *Qui me negaverit et ego negabo eum* ».

Les vrais chrétiens, ce sont toutes ces âmes généreuses qui honorent leur foi par la pratique franche et sincère de leurs devoirs religieux ; ce sont ceux qui, méprisant l'opinion et les jugements du monde, s'écrient avec saint Paul : « Je compte pour rien d'être dédaigné des hommes : le seul juge que je reconnaisse, c'est Dieu » ; avec l'Évêque d'Hippone : « Pensez d'Augustin ce que vous voudrez : pourvu que je plaise à Dieu, cela me suffit » ; avec un noble chrétien de Carthage : « Que le monde se garde de m'imposer ses lois, je ne reconnais d'autre maître que Dieu seul » ; avec un célèbre magistrat, pre-

mier président au Parlement de Paris : « Mon cœur est à mon Prince, mon corps est entre les mains des méchants : qu'ils en fassent ce qu'ils voudront ; mais mon âme est à Dieu ! » ; avec le saint Pontife, Pie VII, de si douce et de si bienveillante mémoire : « Sire, disait-il au grand Napoléon, je puis bien vous céder mon droit, mais je ne puis vous céder mon devoir ; je puis bien vous aimer, vous admirer jusqu'à vous livrer ma vie, mais je ne puis vous livrer ma conscience ; je puis bien, ô Empereur, perdre pour vous toutes choses, mais non pas mon âme, car mon âme c'est l'Éternité, et l'Éternité, c'est Dieu, c'est en quelque sorte plus que Dieu, c'est Dieu et l'homme tout ensemble ». Ils ne connaissaient pas, ces courageux disciples du Crucifié, les considérations timides, les faiblesses déplorables qui vous détournent de l'accomplissement de vos devoirs ; mais, tandis que le Saint des saints, le Juge suprême, les reconnaissant pour ses enfants, les appellera en partage de sa béatitude, il vous rejettera éternellement de son sein : votre sort sera celui des traîtres et des félons, quand la Croix divine, dont vous aurez rougi, apparaîtra dans le Ciel pour juger les vivants et les morts : « *Qui me negaverit et ego negabo eum* ».

Je termine, M. F., par un souvenir historique. Un poète fameux du siècle dernier devait le jour à un honnête artisan. Au prix de ses sueurs, de ses privations et de ses veilles, ce tendre père avait donné à son fils une éducation distinguée. A tant de bonté le jeune homme répondit par un travail soutenu : de brillants succès vinrent bientôt couronner ses efforts et révéler ses talents. Une ode magnifique surtout lui valut des applaudissements universels. Jaloux

d'en connaître l'auteur, un seigneur de la Cour pria le jeune poète de venir lui-même réciter ses vers dans une réunion composée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la capitale. La proposition était trop flatteuse pour être refusée. A l'insu de son fils, le père sollicita et obtint la faveur d'être admis. Avec une grande assurance, le jeune poète commence sa récitation ; des applaudissements viennent l'interrompre, il continue, et des couronnes pleuvent sur sa tête ; il achève et le noble seigneur qui l'avait invité s'avance, en témoignage de son contentement, l'embrasse en présence de toute l'assemblée. Au même instant on voit venir du fond de la salle un vieillard à cheveux blancs, couvert des vêtements d'une honnête indigence ; les yeux mouillés de pleurs et les bras ouverts, il veut, lui aussi, embrasser le jeune lauréat. Celui-ci détourne la tête et refuse de le reconnaître, et ce vieillard... c'était son père. Aussitôt une explosion de cris d'indignation s'élève de toutes les parties de la salle, et toutes les bouches de répéter ces paroles flétrissantes : Fils ingrat, enfant dénaturé !... Fils ingrat, enfant dénaturé, voilà, dites-vous vous-mêmes, les noms qui conviennent à ce fils qui a rougi de son père. Or quel nom mérite, je vous prie, celui qui rougit de Dieu ?

O Jésus, ô notre Dieu, ô notre unique Maître, en ces jours de défaillances et de faiblesses, ranimez notre courage, donnez-nous la force de nous montrer vos disciples et de rendre toujours à notre foi le public hommage de nos actes ; ne permettez pas que nous rougissions jamais de vous ; faites qu'à l'exemple de votre Apôtre, nous bravions et nous comptions pour rien l'opinion de ces hommes qui

vivent aujourd'hui et qui ne seront plus demain, contents de pouvoir obtenir un jugement favorable de vous « qui étiez hier, qui êtes aujourd'hui et qui serez dans tous les siècles » pour récompenser notre persévérance. Ainsi soit-il.

VI

PRÔNE

SUR LE JUGEMENT DERNIER
POUR LE DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(25 novembre 1860)

Quel spectacle, M. F., que celui dont l'Évangéliste sacré vient de nous tracer à grands traits la saisissante peinture ! Quel jour plein de terreur et de majesté, ce jour qui doit clore la série des siècles, alors que toutes les générations humaines, citées aux grandes assises devant la haute cour de justice du souverain Maître, entendront promulguer l'irrévocable arrêt qui doit fixer leur éternelle destinée ! Les cieux repliés comme une tente, les astres obscurcis et égarés dans leur route, la mer brisant ses digues avec un épouvantable fracas, toute la nature muette dans l'attente du dénouement qui se prépare ; puis, tout-à-coup, une voix mystérieuse qui se fait entendre : « Morts, levez-vous, venez au jugement ; *surgite mortui* » ; et les morts qui se lèvent du fond de leurs sépulcres, aux éclats de la trompette redoutable, et s'en viennent des quatre coins du monde se placer en désordre autour du tribunal suprême ; le Fils de Dieu, le Fils de l'homme, Jésus-Christ, seul grand dans ce jour, la foudre d'une main et dans l'autre des

couronnes, dominant cette scène de désolation et de ruines et séparant avec sa Croix les élus des réprouvés, comme le pâtre avec sa houlette sépare les brebis des boucs : quel tableau ! quelles images ! quel formidable appareil, bien capable d'exciter dans nos âmes de fortes impressions, de salutaires ébranlements ! M. F., c'est une scène de ce grand drame que je viens aujourd'hui faire passer sous vos yeux. Nous suivrons le pécheur aux pieds du Juge suprême, et nous verrons la honte, la confusion sans excuse dont le couvrira la manifestation de sa conscience. Nous en conclurons, pour résultat pratique, qu'il est « affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant », et qu'il importe de nous prémunir contre les surprises et les rigueurs de sa justice.

Voici, M. F., qu'il s'avance au pied du tribunal redoutable, ce malheureux pécheur, et, au milieu d'un calme terrible et d'une attente lugubre, le Seigneur, son juge, commence à discuter sa vie. Discussion impitoyable : l'heure de l'indulgence et des ménagements est passée, c'est le règne de la rigueur et de la colère qui commence : « *Dies iræ, dies illa* ». Dieu tient à ce qu'on le regarde comme étant désormais sans miséricorde, c'est un titre qu'il invoque et dont il est en quelque sorte jaloux : « *Voca nomen : absque misericordia* ». Discussion approfondie : de ce même œil qui sonde les abîmes et perce l'obscurité des plus épaisses ténèbres, Dieu découvre l'histoire plus ou moins longue des iniquités qu'abrita dans ses replis cette âme criminelle, et, du sein de la nuit où elle se cache, il la force de se produire au grand jour : « *Illuminabit abscondita tenebrarum* ». Plus de voiles, plus de mystères : ils sont maintenant

connus, cette enfance, où la corruption devança les années, cette jeunesse, emportée par le tourbillon des sens, comme aussi cet âge mûr, absorbé par les calculs de l'ambition et de l'égoïsme, comme cette vieillesse, peut-être déshonorée par de honteuses faiblesses. Dieu sait, Dieu voit, Dieu révèle non seulement tout ce que ce pécheur a fait et dit en public, mais tout ce qu'il a voulu et rêvé dans l'ombre, toutes les paroles expirées sur ses lèvres, tous les désirs refoulés dans sa poitrine, toutes les pensées recélées dans son cœur : tout est dévoilé, tout est mis à nu : « *Manifestabit consilia cordium* ». Tout le basfond de son âme monte à la surface et se montre à la lumière, et, par suite de cette accablante révélation, le malheureux qui en est l'objet trouve une évidence si manifeste, une certitude si éclatante, une culpabilité si incontestable dans les torts qui lui sont reprochés qu'il tombe, pour ainsi dire, anéanti sous le poids d'une honte, d'une confusion sans réponse et sans excuse.

M. F., on voit de temps en temps de grands coupables déployer en face de la justice humaine la plus cynique impassibilité. Leurs crimes constatés par l'instruction sont affreux ; les débats qui ont mis ces forfaits en lumière les ont couverts de l'humiliation la plus honteuse ; la sentence qui les a frappés a mis le comble à leur ignominie ; n'importe ! ils sont calmes, leur front se tient fier et redressé, sur leur visage respire un certain air d'audace et d'arrogance, et, plutôt que de se lamenter sur leur nom déshonoré, sur leur sang flétri, sur leur avenir perdu, on les voit avec un amer sourire ou braver le public ou insulter leurs juges. M. F., combien différente sera l'attitude

du pécheur au jugement dernier ! Après l'interrogatoire que le Seigneur lui aura fait subir, après la discussion publique et circonstanciée de sa vie, il n'aura ni la pensée ni le courage de rester insensible. Malgré elle, son âme fléchira sous le poids de ses regrets, et sa confusion ne sera pas moins immense que ses dérèglements.

Confusion du côté de sa conscience, qui s'épouvantera d'elle-même. Déjà, sur la terre, le péché mortel lui faisait peur, quand il en était atteint : que de fois, après l'avoir commis, ne lui était-il pas arrivé de sentir le jour l'importuner et la nuit lui faire peur ! Il n'était pas de retraites si intimes dans les profondeurs de son âme où il n'essayât de s'ensevelir, pour se soustraire au souvenir de sa faute, qui le poursuivait et l'étreignait comme un infatigable bourreau. Et pourtant il n'avait, pour se juger, qu'une foi languissante et souvent presque éteinte ; le tumulte et le bruit du monde qui le dominait, l'empêchaient de se voir tel qu'il était. Mais alors le bandeau sera entièrement déchiré, M. F. ; une lumière vive et étincelante sortira, pour ainsi dire, à flots du trône et de la face de Dieu : « *Fluvius igneus rapidusque a facie ejus* ». A ces inexorables clartés, qui éclaireront tout le chemin qu'il a sillonné dans la vie, il distinguera nettement le nombre et la gravité de ses misères ; sa conscience criminelle témoignera sans réserve contre elle-même, suivant le mot de Tertullien, et se montrera sous son vrai jour : « *Anima et rea et testis* ». Elle lui apparaîtra comme ce squelette auquel sont attachés çà et là d'impurs reptiles, se disputant les quelques lambeaux de chair dont ses ossements sont encore entourés. « Il verra son crime, dit saint Augus-

tin, non plus pour y remédier, mais pour se le reprocher, non plus pour l'expier par la pénitence, mais pour le ressentir par le désespoir, non plus pour en faire le sujet de sa contrition, mais de sa confusion : « *Videbis factum tuum non ut corrigas sed ut erubescas* ». A cet aspect, saisi d'effroi et de dégoût pour ses ignominies, il souffrira horriblement de les voir ainsi étalées devant lui. C'est alors que, suivant l'expression du prophète Isaïe, il cherchera un abîme, une caverne ténébreuse, une fente de rocher pour se dérober à ses propres regards : « *Introibunt in speluncas petrarum et in voragines terræ* ». « Montagnes, tombez sur nous ; rochers, écrasez-nous » ; délivrez-nous d'un spectacle si affreux et si cruel ! Et, parce qu'il ne pourra y réussir et parce que, bon gré malgré, il lui faudra rester en présence de ce cœur rongé, défiguré, rendu hideux par les ulcères du vice, il trouvera dans la vue de cette effroyable abjection ce supplice du regard dont parle un autre prophète : « *Evigilabunt.... alii in opprobrium ut videant semper* », supplice dont saint Grégoire de Nazianze n'a pas craint de prononcer cette prophétique parole : « Ce qui désolera le plus le pécheur, c'est ce stigmate d'humiliation dont sa conscience se verra marquée pour jamais ; *nos ante alia istud excruciabit quod inustam in conscientia sempiternæ ignominiæ notam gerant* ».

C'est avec ce sceau d'opprobre et d'ignominie qu'il lui faudra affronter le regard de toutes les générations. Peut-être sur la terre, avec des désordres graves, avait-il trouvé le secret de sauver les apparences ; peut-être, grâce à ses dissimulations, avait-il pu jouir perpétuellement de l'estime de ceux qui

l'approchaient. Juste ciel ! quelle accablante surprise, quelle écrasante confusion, à l'heure de cette grande et solennelle révélation, où il se sentira comme donné en spectacle à toutes les créatures intelligentes ! Il se verra arracher les masques trompeurs, le prestige du visage d'emprunt dont il avait réussi à se couvrir ; il sera démontré, à la face de tous les peuples, que toute sa conduite ne fut qu'un long système de dissimulation, son honneur apparent et présumé qu'une heureuse hypocrisie, et sa considération qu'une erreur de l'opinion publique. Oh ! je le répète, quelle écrasante confusion au jour de cette authentique et solennelle manifestation ! Je renonce à vous la peindre : rien de tout ce qui se passe dans le monde n'en peut approcher. Un homme peut être ici-bas l'objet des mépris et des dédains, mais il disparaît, mais il n'est flétri que dans une société, que dans un quartier, que dans une ville, que dans une certaine contrée, suivant l'importance du rôle qu'il joue ou de la place qu'il occupe ; mais la tache va s'effaçant toujours avec le temps. Au lieu que le pécheur dont la conscience sera dévoilée avec ses désordres, sera obligé de demeurer en vue de tous les peuples ; l'image de son ignominie sera gravée dans tous les esprits, et éternellement cette image, avec son opprobre et sa honte, subsistera : « *Revelabo pudenda tua et ostendam gentibus nuditatem tuam ; dabo vos in opprobrium sempiternum et in ignominiam æternam quæ nunquam oblivione delebitur* ». Menace formelle et redoutable, qui ne manquera pas de se vérifier à la lettre ; les cieux et la terre passeront, mais pas une parole de Dieu ne sera engloutie sous les ruines du monde. Je vous laisse donc à penser quelle

sera la désolation de cet homme si scrupuleux sur le point d'honneur, quand il sentira se déchirer le voile de sa réputation factice, quand il verra tomber les illusions qu'on s'était faites sur sa valeur ou plutôt sur son indignité ; je vous laisse à penser ce qui s'agitera, dans son âme, d'angoisses et de tortures, quand toutes les générations humaines se réuniront pour le poursuivre de leur commune dérision, en lui faisant boire ce « calice large et profond », dont parle le prophète, des grandes colères divines ; je vous laisse à penser enfin si, pour employer l'expression d'Isaïe complétée par Bossuet, son visage ne paraîtra pas calciné par le feu, tant sa face sera teinte et couverte de la rougeur de la honte : « *Facies combustæ vultus eorum* ».

Encore s'il avait quelque chose à dire pour sa justification, s'il avait quelque excuse à présenter pour atténuer ses prévarications, pour pallier ses fautes, son supplice serait un peu allégé ! Mais cette misérable consolation elle-même lui manquera. Dira-t-il qu'il habitait une région de ténèbres, le monde ; qu'il y entendait constamment un langage et des maximes opposés aux maximes et au langage de Jésus-Christ ? Il lui sera répondu, pour sa confusion, qu'enfant du Sauveur, il avait entre ses mains l'Évangile, qui lui apprenait à se garder des fascinations du siècle et des principes et des enseignements d'un monde contre lequel son Maître avait lancé l'anathème. Dira-t-il que l'ignorance d'un devoir et des préceptes divins est entrée pour une grande part dans ses prévarications ? Il lui sera répondu, pour sa confusion, que le devoir, il n'a cessé d'entendre sa conscience le lui dicter ; que les préceptes divins, le ministre des

saintes paroles les lui remettait constamment en mémoire. Il ne pourra pas prétexter le défaut de lumières : enfant du jour, comme le dit saint Paul, « *Filii diei* », pas un instant le jour ne lui a manqué, et, s'il a accompli des œuvres de ténèbres, c'est moins par égarement d'intelligence que par dépravation de volonté. Grâce aux inspirations de sa conscience et aux lumières de sa foi, toujours il a su ce qu'il faisait : sa révolte a été délibérée, ses fautes réfléchies ; il s'est plongé dans l'iniquité de gaîté de cœur et avec intelligence, suivant le mot de l'Évangile. Enfin il s'est perdu dans la plénitude de la lumière et au grand jour de la vérité : « *Ipsi fuerunt rebelles lumini* ». Il a été doublement criminel : criminel pour avoir fait le mal, criminel pour l'avoir fait en dépit de sa conscience ; non seulement criminel comme les Juifs qui, en immolant Jésus-Christ, ne savaient pas précisément quelle victime ils sacrifiaient, mais criminel comme Judas qui, en vendant son maître, savait très bien qu'il trahissait un Dieu.

Mais peut-être pourra-t-il se retrancher dans l'infirmité de sa nature et la violence de ses tentations, dans le nombre et l'acharnement de ses ennemis, et trouvera-t-il ainsi le moyen de fléchir le courroux du souverain Juge et d'adoucir sa vengeance ? Oh ! M. F., si, au milieu des vents qui l'agitaient, pauvre roseau à demi rompu, il avait été sans tuteur, s'il n'avait eu pour se défendre que la sauvegarde et les ressources d'une volonté si débile et si chancelante par elle-même, le Seigneur, sans doute, en ce jour qui n'est pas moins celui de l'équité que celui de la rigueur, lui permettrait d'alléguer sa misère pour excuser ses fautes et diminuer sa confusion. Mais les soutiens

lui avaient été pour ainsi dire prodigués, et le grand Juge ne manquera pas de l'en faire souvenir. Il était faible, mais il avait la grâce, ce principe de force ; il était environné de dangers, mais il avait mille ressources puissantes pour se soustraire à leurs atteintes ; ses passions étaient ardentes, mais il avait le sang du Calvaire, douce et rafraîchissante rosée, pour en tempérer les feux ; ses sens lui faisaient la guerre, mais il avait la chair de la Victime eucharistique pour apaiser ses convoitises en divinisant ses organes ; de nombreux ennemis lui faisaient une guerre incessante et à outrance, mais il avait entre les mains une armure solide, avec laquelle il pouvait défier leurs attaques : la prière pouvait transformer sa faiblesse native en un courage tout divin, le sacrement de Pénitence pouvait guérir ses blessures et alimenter son énergie par l'efficacité de ses grâces et l'autorité de ses conseils, les bons exemples de ses proches, de ses amis pouvaient soutenir ses défaillances et encourager ses luttes... Avec tous ces éléments de force, avec tous ces principes de vie, avec toutes ces sauvegardes, il aurait pu triompher de tous les obstacles, terrasser tous ses ennemis, échapper à tous les périls, repousser ou éteindre, suivant le mot de l'Apôtre, « tous les traits de l'enfer », éviter toutes les pierres d'achoppement et de ruine, maintenir en un mot son âme dans une intégrité sans atteinte. Mais, ô responsabilité formidable ! il n'a pas su en profiter, et c'est ce qui met le comble à sa confusion, c'est ce qui lui ferme la bouche, et le livre sans défense aux condamnations de la divine Justice. De quelque côté qu'il se tourne, il ne lui reste plus, pour parler le langage de Bossuet, « aucune

défaite, aucun subterfuge, aucun moyen de s'évader ». Un voleur est confus quand il est surpris en flagrant délit, poursuit le grand orateur, citant un texte simple mais énergique du prophète Jérémie : « *Confunditur fur quando deprehenditur* » ; il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser. Il ne peut se défendre par la raison ni s'échapper par la fuite. Ainsi en sera-t-il du pécheur au jour de sa convocation au jugement suprême ; comme l'a écrit Tertullien, il paraîtra devant Dieu n'ayant rien à dire : « *Et stabit ante aulas Dei nihil habens dicere* ». Et, sous l'accablant fardeau des charges accumulées sur sa tête, sous le poids de la sinistre évidence dont elles seront accompagnées, sous l'étreinte de l'immense confusion qui le couvrira comme un hideux manteau, quand il verra son juge, quand il se verra lui-même, quand il se verra sous le regard de toutes les nations, il tournera sa rage contre lui-même : « *Peccator videbit et irascetur* » ; il grincera des dents et séchera de crainte, et la dernière ressource des malheureux, l'espérance, lui manquera : « *Desiderium peccatorum peribit* ». Son arrêt sera irrévocable, sa condamnation sans appel.

Faudra-t-il, M. F., que cette épouvantable destinée soit la nôtre ? Contraindrons-nous le Seigneur notre Dieu à nous couvrir de tant de honte, pour nous jeter ensuite dans ces brasiers éternels allumés par sa colère ? Oh ! M. F., ne soyons pas assez imprudents pour nous exposer à ce malheur, et, si nous voulons y échapper, sachons en concevoir par avance une salutaire frayeur.

Un jeune homme de Tabathe, en Palestine, en-

tendit un jour parler de saint Antoine, le patriarche de la vie monastique en Orient. Il alla se ranger sous sa discipline pendant quelques mois, puis il revint dans son pays, et là, digne imitateur de son maître, on le vit bientôt épouvanter la solitude par l'austérité de ses jeûnes et de ses mortifications, étonner les anges par la ferveur de ses prières, désespérer les démons par la guerre implacable qu'il ne cessa de leur faire, remplir le monde du bruit de ses miracles, réjouir l'Église par le nombre immense de saints dont il peupla les déserts. Cette vie prodigieuse, commencée à quinze ans, se prolongea jusqu'aux limites d'une vieillesse avancée, et, qui le croirait ? malgré tout ce qu'elle rappelait de vertus et présentait de mérites à celui qui l'avait menée, ce vieillard auguste, quand il vit approcher son heure dernière et le monde éternel, trembla un instant à la pensée du Juge suprême. Mais sa terreur ne fut que passagère et, recueillant ses souvenirs pour se fortifier contre ses alarmes, il se dit à lui-même : « Pars, mon âme ; pourquoi te troubles-tu ? Voilà près de soixante-dix ans que tu sers le Christ, et tu crains la mort ? *Egredere, anima mea ; quid dubitas ? septuaginta prope annis servisti Christo, et mortem times ?* » Cet homme était saint Hilarion.

La seule pensée du jour du jugement suffisait à faire frissonner de crainte le Prophète royal jusque dans les plus intimes profondeurs de son être ; l'apôtre saint Paul ne se rassurait ni sur ses révélations ni sur ses miracles ni sur ses immenses travaux, ni sur les chaînes qu'il portait pour le nom de Jésus-Christ. Il tremblait de tous ses membres « dans la crainte qu'après avoir prêché aux autres les vérités

du salut, il ne fût lui-même réprouvé au dernier des jours ». Saint Jérôme, à qui ses veilles, ses austérités, sa retraite profonde semblaient donner des gages certains de sa prédestination, ne se possédait pas de frayeur, préoccupé qu'il était de la terrible trompette du jugement, qu'il croyait toujours entendre retentir à son oreille. A l'exemple des saints, pénétrons-nous de ces salutaires appréhensions ; comme eux, changeons en nous tout ce qui a besoin de réformes, détruisant tout ce qui doit être anéanti, et alors, comme le dit saint Augustin, nous n'aurons plus de crainte : « *Mutemur et non timebimus* ». Soyons nous-mêmes nos juges et faisons nous-mêmes, dès ce moment, comme parle Tertullien, les fonctions de la justice divine, car celui qui se juge lui-même ne sera point jugé, mais il aura la grâce et la gloire : « *Gratiam et gloriam dabit Dominus* ». Ainsi soit-il.

VII

PRÔNE

SUR L'APOSTOLAT DE FAMILLE

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

(20 janvier 1861)

Quel beau et touchant spectacle, M. F., que de voir le Sauveur Jésus à Cana honorer de sa présence les noces innocentes de deux pauvres époux, ajouter par un miracle éclatant au bonheur de leur fête, puis, au sentiment commun des Pères et des Docteurs, choisir ce moment pour rappeler cette vénérable alliance à sa primitive origine, l'élever à la dignité la plus haute, lui imprimer un nouveau et plus auguste caractère et en faire un sacrement de la loi Évangélique : « *Sacramentum hoc magnum est* » ! Dans un temps où cet engagement solennel et si important de la vie a subi une profonde altération au point de vue religieux, il serait peut-être de notre devoir de vous rappeler la dignité de cette alliance avec les obligations qu'elle impose et les conséquences effrayantes qui résultent de sa profanation ; mais ce sujet est si délicat que, bien qu'il nous soit offert naturellement par l'Évangile de ce jour, nous avons pensé qu'il ne pouvait convenir à notre âge et à notre inexpérience de le traiter avec les déve-

loppements qu'il exige. Nous préférons, M. F., appeler votre bienveillante attention sur un point important et pratique qui semble d'ailleurs s'y rattacher, sur l'apostolat domestique, c'est-à-dire sur la mission qu'ont à remplir dans une famille les membres chrétiens à l'égard de ceux qui ne le sont pas ou ne le sont que de nom.

De toutes les peines qui nous affligent en ce bas monde, je ne crois pas, M. F., qu'il y en ait de plus poignante pour un cœur sincèrement chrétien que celle qu'il éprouve en voyant courir à leur perte éternelle des âmes qui lui sont chères. Quel sujet d'accablante tristesse, je vous en prends à témoin, M. F., que d'être condamné à songer qu'un jour viendra où il nous faudra dire un éternel adieu à ceux auxquels nous unissent ici-bas les liens de la plus affectueuse tendresse ! Vous avez un père, une mère peut-être, un époux, un frère, des enfants, dont le bonheur fait la préoccupation de tous vos instants, dont les moindres maux vous émeuvent ; vous les entourez de toute votre estime : ils ont le cœur si bon, un honneur si pur, des instincts si nobles, une bienfaisance si généreuse, il ne leur manque en vérité pour être irréprochables que d'être chrétiens. Et voici que la foi vous contraint à les sentir à jamais exclus de la félicité que vous attendez, à les envisager comme des victimes réservées à d'éternelles douleurs, suspendues sur le gouffre de la réprobation par un fil que peut rompre le moindre accident. Ah ! est-il une pensée plus amère, une plus écrasante angoisse, une perspective plus sombre, une vision plus navrante ? Heureusement, M. F., Dieu nous a laissé une espérance dans ce malheur ; vous pouvez puiser

dans la piété des ressources capables de changer en joie ces alarmes. Vous avez à cœur de ménager un rapprochement entre Dieu et ces âmes qui le méconnaissent: eh bien ! suivant la belle pensée de saint Cyprien, vous n'avez qu'à agir et sur Dieu et sur ces âmes : agir sur la volonté de Dieu pour l'attirer à la miséricorde, agir sur la volonté de ces âmes pour les attirer à la conversion ; et, comme nous ne pouvons agir sur une volonté étrangère que par la parole, puisque c'est par la parole que nous exprimons notre pensée et nos désirs, vous n'avez donc qu'à parler de ces âmes à Dieu, et de Dieu à ces âmes.

Et d'abord, M. F., vous devez parler à Dieu de ces âmes. Elles oublient leur Créateur et leur Maître, elles négligent leurs vrais intérêts, leurs intérêts éternels, c'est à vous de prendre leur défense, c'est à vous d'élever en leur faveur une voix suppliante qui parle plus haut que leurs fautes; c'est à vous qu'il appartient de vous interposer entre elles et le Dieu qu'elles offensent, de les couvrir d'une égide protectrice, de les envelopper, pour ainsi dire, du manteau de vos prières qui les rendent invulnérables aux coups de la divine justice. Vous savez, M. F., la destination de ces appareils qu'on place au faîte de nos édifices pour en éloigner la foudre. Quand le ciel assombri est tout chargé de menaces, quand la mort qui plane sur nos têtes peut à chaque instant nous atteindre sous la forme d'un éclair, l'ingénieux appareil va comme au-devant du fluide destructeur, le désarme en même temps qu'il l'attire, et préserve tout ce qui repose sous son abri tutélaire. Ce rôle de protection, cette mission de sauvegarde est la vôtre, âmes chré-

tiennes : sans cesse des vœux ardents pour le salut de vos amis qui s'égarent, doivent monter au trône de Dieu et le fléchir ; constamment brûlez aux pieds du Sauveur l'encens de vos prières, qui doit s'élever au dessus d'eux comme une sainte nuée qui les couvre et les protège ; vos gémissements doivent faire violence au cœur de Dieu, qui ne sait pas résister aux larmes. Mais que parlé-je, M. F., de violence à faire au cœur de Dieu ? Faire violence à un père pour le salut de ses propres enfants ? faire violence au bon Pasteur pour le retour de la brebis perdue, qu'il est allé chercher à travers des avanies et des souffrances de tout genre jusqu'au sommet du Golgotha? faire violence au Sauveur Jésus pour la conversion du pécheur, qu'il a aimé plus que sa vie, qu'il a racheté au prix de tout son sang? Ah ! M. F., il sait trop, ce bon Maître, ce que les âmes lui ont coûté pour être indifférent à leur perte : plus que vous il s'afflige de leur aveuglement, plus que vous il a une soif impatiente de leur retour et, partant, de leur bonheur. Sa tendresse pour eux ne demande qu'à déborder ; mais sa miséricorde est équilibrée, enchaînée par sa justice. Il ne faut peut-être qu'un mot de vive supplication jeté dans la balance pour la faire aussitôt pencher vers le salut ; mais, comme cette prière qu'il attend ne vient pas, ou vient faible et glacée, sa clémence est condamnée par notre faute à demeurer captive. « J'ai les mains pleines de pardons, disait autrefois Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, pour une foule d'âmes, mais elles courent à leur perte, parce qu'il n'y a personne pour demander leur grâce ». Oh ! serait-il vrai, M. F., qu'il n'y eût personne, parmi nous, pour rendre à Dieu ce ser-

vice qu'il implore, personne pour prendre en pitié tant de pauvres pécheurs qui se damnent, personne pour faire l'aumône d'une prière ardente à ces infortunés qui sont vos pères, vos époux, vos frères, vos enfants, personne, pas même vous, pour demander la grâce de ceux que vous aimez ? Non, M. F., vous ne mériterez pas ce reproche : le supposer un instant serait faire une insulte à votre pieuse tendresse. Vous prierez donc, M. F., pour ces chères âmes ; que dis-je, vous prierez ? vous ferez pour elles des actes d'expiation, vous vous constituerez leurs remplaçants auprès de Dieu, vous vous offrirez au Seigneur pour payer leur rançon par vos propres sacrifices. Aujourd'hui, en effet, comme toujours, le salut des âmes ne s'achète que par l'immolation, la rédemption ne s'opère que sur le Calvaire, on ne peut être sauveur qu'à la condition d'être victime. Or, M. F., vous ne le savez que trop : en cette vie, abondante est la source des expiations, riche est la moisson des peines et des souffrances. Eh bien ! M. F., faites-en comme un faisceau, de ces peines et de ces douleurs, et offrez-les à Dieu en sacrifice pour le rachat de ces âmes. Ce n'est pas trop attendre de votre zèle et de votre affection que de vous demander, en vue du Ciel, un de ces actes si communs dans les choses humaines. Tous les jours il arrive que, pour exonérer un parent insolvable, on se substitue à ses obligations et on apaise son créancier en acquittant généreusement ses dettes ; faites de même, M. F., pour ces pauvres âmes endettées, et, si le divin créancier n'est pas entièrement satisfait, il prendra du moins patience, et accordera ces délais de faveur qui sont comme le prélude de la miséricorde et du pardon.

Mais ce n'est pas assez, M. F., d'intervenir auprès de Dieu en leur faveur, de parler de ces âmes à Dieu: il faut encore agir sur elles pour les ramener à la foi. Il faut encore parler de Dieu à ces âmes. Disons-le, M. F., dans l'éloignement de notre sainte Religion, il y a souvent plus d'entraînement et d'ignorance que de calcul et d'opposition haineuse. L'apôtre saint Jude nous avertit, et l'expérience est souvent d'accord avec son témoignage, que nos ennemis blasphèment souvent ce qu'ils ignorent: « *Quæcumque quidem ignorant blasphemant* ». Notre foi est quelque chose de si pur et de si beau, elle a de si vives lumières dans nos incertitudes et nos doutes, de si tendres sympathies pour nos blessures, de si suaves espérances dans nos infortunes, de si doux encouragements dans nos défaillances et nos luttes ; comme le Dieu d'où elle émane, elle se présente à nous avec un tel cortège de bienfaits: « *pertransiit benefaciendo* », que la connaître, c'est déjà l'aimer. Le malheur de ceux qui s'égarent est vraiment de l'ignorer ou de ne la voir du moins qu'à travers les calomnies et les préventions qui la défigurent. Or, M. F., qui leur en donnera une juste idée ? qui en remettra la véritable image sous leurs yeux ? Le prêtre sans doute ? Oui, M. F., c'est au prêtre, c'est à nous qu'est dévolue cette glorieuse mission, c'est là notre rôle d'office ; mais ne savez-vous pas que souvent, hélas ! le prêtre ne peut rien ? On l'évite, on l'a pour suspect, on se tient avec lui sur ses gardes comme en face de l'ennemi, sa parole est dédaignée, son zèle est travesti.

Le prêtre, ah ! souvent, dans une époque comme la nôtre, il doit se résigner à n'avoir qu'un roseau

dérisoire pour sceptre, qu'une couronne d'épines pour diadème, et pour trône que la croix, où le clouent les sarcasmes et les mépris du monde. Seuls, M. F., vous êtes en position de porter la lumière là où notre action ne peut rayonner; c'est là où notre ministère expire que le vôtre commence. Dieu vous transmet en quelque sorte notre mandat, il vous sacre apôtres et missionnaires des âmes: « *Mandavit Deus unicuique de proximo suo* ». Or, M. F., comment vous y prendrez-vous pour ramener ces âmes égarées? En agissant sur leur volonté, en leur parlant de Dieu. Rien de plus simple, M. F. : vous avez entre les mains un livre qui peut leur apprendre tout ce qu'il leur importe de connaître, un livre constamment placé sous leurs yeux, qu'ils étudient déjà peut-être plus que vous ne pensez, et qu'ils ne liront pas jusqu'au bout sans être touchés et convertis. Ce livre, M. F., c'est votre conduite. Malgré eux, ils seront bientôt instruits de notre foi, si votre vie est un Évangile en action. Cet Évangile, dont vous leur offrirez une traduction fidèle et autant que possible jamais altérée, ne leur arrivera pas comme une lettre morte : il pénétrera dans leur cœur sous une forme vivante, sous les traits d'une personne sincèrement aimée ; il aura pour commentaire et pour attrait la paix que vous goûtez et qui rejaillit autour de vous comme un rayon du Ciel. Oh ! je vous le demande, M. F., qui pourrait résister à cette belle et touchante prédication, à cet apostolat intime qui s'exerce par l'ascendant si merveilleusement persuasif de l'affection unie à la vertu ? Qui pourrait ne pas se rendre devant cette sainte conspiration ? Oui, M. F., c'est bien alors que se vérifie cette parole de l'apôtre saint Paul que

«des hommes qui n'ont pas la foi sont gagnés à Dieu sans parole par la conduite de leurs femmes » ou des personnes qui leur sont chères. Allez donc, nouveaux prédicateurs du Maître divin et adorable, vous dirons-nous, M. F., avec saint Augustin, allez, remplacez-nous auprès de vos frères qui se perdent, tendez-leur une main d'ami, une main de sauveur; allez, sans même prononcer le nom de Dieu, qu'ils ont oublié, et, par votre seule vie, par votre seule conduite, par le seul état de vos mœurs, faites-le-leur connaître ; vous pouvez le leur faire bénir et aimer.

Prenez-y garde pourtant, le mandat qui vous est confié peut devenir un écueil, s'il est mal rempli. Comme vous personnifiez la Religion aux yeux des âmes qui vous observent, comme elles n'en jugent que par l'image que leur présente l'ensemble de votre vie, l'impression que vous produiriez serait désastreuse, si votre piété n'était pas de bonne marque, si votre christianisme, passez-moi le terme, n'était pas de bon aloi. Vous le savez, M. F., nul n'est plus exigeant pour les âmes chrétiennes que ceux qui sont étrangers à la Religion. Le besoin de trouver des prétextes à leur éloignement les dispose naturellement à être injustes. Impossible donc, M. F., de servir d'instrument de salut aux âmes qui vous sont chères sans une piété vraie, bien entendue et qui ne se démente pas. Une vertu intermittente et variable, une dévotion tout empreinte de caprice et d'humeur, une piété égoïste et sans abnégation, sans oubli de soi-même, sans indulgence pour les fautes, ne sauraient suffire à conquérir des âmes éloignées de Dieu. Vous donc, ô pieux fidèles, vous surtout, épou-

ses et mères chrétiennes, filles vertueuses, qui avez un père, un époux, des enfants à gagner à la foi, oh! soyez leur bon ange de tous les instants : toujours douces et humbles de cœur, que vos lèvres s'ouvrent non pour discuter, mais pour prier et consoler; que votre main ne s'étende que pour verser des bienfaits et essuyer des larmes ; et, si la tristesse et l'infirmité arrivent jusqu'à ceux qui vous sont chers, oh! c'est le moment de vous oublier plus que jamais pour prodiguer à ces cœurs, que l'épreuve vous livre sans défense, tous les trésors du dévouement, toutes les séductions de la tendresse. Si vous voulez que la piété les captive, que les rigueurs, les austérités soient pour vous et les bénéfices pour eux! Ainsi, par exemple, ils ont peine à s'expliquer pourquoi l'on vous retrouve si souvent sur le chemin de l'église, au tribunal réconciliateur, à la table sainte; qu'ils l'apprennent en vous voyant revenir avec un calme délicieux dans le cœur, une sérénité angélique sur le front, une douceur inépuisable sur les lèvres. Qu'ils aient à votre vue comme un souvenir du Ciel, dont ils ont perdu le chemin; qu'ils sentent, aux tressaillements de votre âme, la présence du Dieu qui vous anime ; que la paix de votre conscience aille éveiller leurs remords, et que le spectacle, l'épanouissement de votre bonheur leur fasse envier vos saintes joies. C'est alors, M. F., c'est quand, à la faveur de cette douce influence, vous aurez disposé leurs esprits à vous entendre, quand, par cette bienfaisante atmosphère, vous aurez insensiblement échauffé leur cœur, c'est alors que vous trouverez dans votre dévoûment une de ces paroles éloquentes entre toutes, un de ces conseils persuasifs qui seront

l'expression brûlante du désir de votre âme et les gagneront à Dieu.

O ineffable tendresse des voies providentielles ! Le Ciel dira combien d'âmes ont été le fruit de cette douce prédication du bon exemple, de cet affectueux apostolat dans les familles.

Épouse chrétienne, peut-être vous est-il arrivé, en entendant ma parole, de vous laisser aller à la défiance : depuis longtemps déjà peut-être vous voyez stériles vos efforts comme vos larmes, vous avez jusqu'ici vainement essayé d'établir l'empire de la Religion dans le cœur de cet époux où vous régnez véritablement par l'empire de l'amitié. Oh ! courage et confiance, encore quelques prières ardentes, encore quelques sacrifices, encore quelques bonnes paroles et quelques bons conseils, et je crois pouvoir assurer, au nom du Seigneur, que vous allez rallumer dans ce cœur égaré la foi qui n'y jette plus qu'une pâle et mourante lueur. Et vous allez voir cet époux si cher confondre ses sentiments avec les vôtres aux pieds de l'autel témoin de votre alliance.

Et vous, mère désolée, votre tendresse se décourage en songeant à cet enfant de vos douleurs toujours indocile, toujours rebelle : vous attendez avec impatience le moment bien désiré de son retour au Seigneur, et il tarde à venir. Oh ! consolez-vous, vous ne serez peut-être pas témoin sur la terre de ce moment si vivement attendu, mais il viendra et vous en serez témoin du haut du Ciel. Je crois pouvoir vous le prédire, car, lors même que vous aurez quitté ce monde, vous y laisserez votre mémoire comme un parfum ; votre image vivra dans le cœur de vos enfants toute rayonnante de piété : ce sera là un

caractère sacré, comme on l'a si bien dit, écrit par la main d'une mère, et que jamais une main profane ne saura effacer. Et un jour, bien tard peut-être, mais un jour enfin, vers le soir de sa vie, voilà que ce fils, se rappelant sa mère, retrouvera son Dieu. Ainsi soit-il !

VIII

PRÔNE

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

(28 avril 1861)

Entre toutes les choses qui ne sont pas comprises ou le sont mal dans l'économie toute paternelle des desseins de Dieu sur l'homme, il est un grave enseignement, M. F., dogme et précepte tout ensemble, qui tend à se corrompre et à s'effacer de plus en plus: c'est la prière. Sans parler de ces hommes qui se disent philosophes et, à ce titre, se donnent le droit de s'isoler du sentiment général de l'humanité et de s'inscrire en faux contre le plus éloquent de ses instincts; sans parler de ces hommes qui, exagérant outre mesure tantôt la grandeur tantôt l'infériorité de notre nature, enseignent contradictoirement ou que nous pouvons nous suffire à nous-mêmes, ou que Dieu est trop loin de nous pour que notre voix arrive à son oreille; sans parler de ces déistes qui, reléguant leur Dieu bien loin sur un trône inaccessible, derrière des ténèbres impénétrables, nous le représentent solitaire et inactif, dans un perpétuel repos, et semblent avoir à cœur, pour ne le pas fatiguer, de

briser avec lui tout rapport direct, toute communication intime, tout dialogue personnel, que d'âmes, même au sein du Christianisme, plongées dans les intérêts matériels du temps, distraites par le plaisir, paralysées par l'indifférence, que d'âmes ne savent plus tirer d'elles-mêmes une pensée, un sentiment, une parole pour Dieu, que d'âmes ne prient plus! Ah! puissé-je contribuer pour ma faible part à vous préserver ou à vous guérir d'un mal si funeste, en venant aujourd'hui vous montrer la nécessité de la prière ; c'est dans ce dessein que je vais essayer de fixer sa nature et sa haute signification.

Suivant la notion élémentaire, la prière est une élévation de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos devoirs et lui exposer nos besoins. Par la prière l'homme adore son Créateur, il remercie son bienfaiteur, il implore dans sa détresse celui-là seul qui peut le soulager. « La prière, comme le dit saint Basile, est une dette de religion par rapport à Dieu, une dette de charité par rapport à nous-mêmes ». Or je dis, M. F., qu'à tous ces titres la prière est un devoir strict et rigoureux : c'est ce qu'enseigne le Sauveur lui-même en ces termes si explicites et si formels : « *Oportet orare*, il faut prier ».

Adorer Dieu, M. F., c'est reconnaître son domaine souverain, c'est proclamer son droit sur tout ce qui respire, c'est faire l'aveu de son autorité, de sa puissance absolue sur toute créature, c'est lui rendre un culte de dépendance et de sujétion comme au principe de notre existence. Or l'homme peut-il refuser à Dieu ce tribut, lui qui doit tout à sa main créatrice, lui qui ne vit que par elle? Peut-il rester muet, quand

tous les êtres, depuis l'atome jusqu'au séraphin, depuis l'insecte qui bruit sous l'herbe jusqu'aux puissances célestes, chantent à l'envi un hymne à la gloire du Très Haut ? Suivant la belle expression du Docteur angélique, il a été placé aux confins des deux mondes, du monde des esprits et du monde des corps, comme un intermédiaire mystérieux qui les relie l'un à l'autre : « *Quasi medium existens.* » Esprit par son âme, et par son corps matière, il résume en lui ces deux mondes, et il en est l'abrégé et le sublime représentant : « *Mundi summa et compendium* ». Ange céleste et terrestre à la fois, comme le dit saint Grégoire de Nazianze : « *Angelus alter terrenus pariter et cœlestis* », il est le roi de la nature, il est le prince de la création, oui, mais il a Dieu pour suzerain et, à ce titre de vassalité, il lui doit foi et hommage. Prêtre du bas monde, c'est à lui d'offrir le sacrifice de la terre et de commencer par sa voix le concert immense et infini de toutes les créatures : il faut que, par un cri échappé de son cœur, il résume, il traduise en langage terrestre l'hymne universel d'adoration qui, de tous les points de l'espace et du temps, s'élève vers le Dieu de l'éternité : « *Angelus alter.., mysticus adorator* ». L'homme doit à Dieu adoration, la prière adore, donc il faut prier : « *Oportet orare* ».

La reconnaissance est si conforme aux lumières naturelles, elle est si bien dans la raison ou plutôt dans le cœur de l'homme, qu'on peut dire avec vérité qu'elle est moins une vertu divine qu'une vertu tout à fait humaine. C'est une de ces vertus que le monde a adoptées et, pour ainsi dire, amnistiées, pour n'avoir pas l'air de les abandonner toutes

et de mériter le reproche de ne diviniser que les vices. Partout l'ingrat est flétri et voué au mépris, partout le cœur reconnaissant est préconisé et béni. Eh bien! M. F., je vous le demande avec la certitude d'une bonne réponse, ce sentiment dont le monde lui-même vous fait une obligation si étroite, est-ce trop exiger que de le réclamer pour Dieu ? D'ailleurs, M. F., je laisse le monde de côté, c'est à votre cœur que je fais appel. Énumérerai-je tous les titres qui imposent la reconnaissance à notre cœur et nous commandent l'amour ? Essayerai-je de dire tous les biens que la main généreuse et libérale de Dieu a versés sur nous avec profusion? « O homme, m'écrierai-je avec l'Apôtre, qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » Toutes ces facultés qui te placent si haut dans la création, ces augustes privilèges, ces dons sublimes qui se reflètent sur ton front et t'élèvent au sommet de la hiérarchie terrestre, qui te les a départis, si ce n'est Dieu ? Cette triple vie du corps, de l'intelligence et du cœur, qui te l'a donnée, qui te la conserve chaque jour, si ce n'est Dieu ? Et cette glorieuse prédestination à laquelle tu aspires, n'est-ce pas à Dieu que tu la dois ? Que rendras-tu donc au Seigneur pour tant de faveurs ? Amour, reconnaissance. Donc à genoux, à genoux pour rendre grâces à Dieu. Toute âme doit spontanément faire écho aux bienfaits reçus. La gratitude est la réponse que rend le cœur à la bonté, cette réponse trouve son expression dans la prière, donc il faut prier : « *Oportet orare* ».

Nous n'insisterons pas davantage, M. F., sur cette première face de notre thème dont la conclusion est de toute évidence : nous avons hâte d'arriver au chef principal et de démontrer que la nécessité de

la prière est profondément gravée dans notre nature.

Oui, M. F., pour que l'homme entretienne et conserve cette triple vie du corps, de la raison et de l'âme dont il est en possession, mais dont la source n'est pas en lui-même, pour subvenir aux besoins qui l'assiègent incessamment dans cette triple vie corporelle, intellectuelle et surnaturelle, il faut qu'il remonte jusqu'à son Créateur, que sans cesse il tende la main, que sans cesse il prie Dieu de lui conserver, de lui développer ses dons. « La terre est au Seigneur, dit le Psalmiste, avec sa plénitude ». Donc, M. F., si l'homme veut compter sur le pain de chaque jour, il doit le demander à Celui qui ouvre le sein de la terre, qui la couvre de moissons, et qui fait mûrir les fruits. « Le Seigneur a sur toute créature un pouvoir absolu de vie et de mort », nous disent encore les Saints Livres. Donc, pour se prémunir contre le danger qui le menace, pour s'arracher à la maladie qui l'étreint, il faut que l'homme appelle à son secours Celui « qui frappe et qui guérit, qui perd et ressuscite » ; donc il faut prier : « *Oportet orare* ».

« L'intelligence de l'homme vit de lumière, et la lumière, c'est Dieu », a dit saint Jean. En dehors de ce centre de clarté universelle, les hommes ne trouvent que des ombres qui les abusent, des chimères qui les agitent, des illusions qui empoisonnent leur vie. Ne pourrions-nous pas, hélas ! en alléguer pour preuve tant de brillants esprits de la génération contemporaine qui, pour avoir brisé tout rapport avec l'infini, se trouvent condamnés à se débattre dans les angoisses du doute ou les ténèbres de l'erreur ? Ah ! c'est que pour ne pas s'égarer dans les

vallées de ce monde, la raison doit faire chaque matin une ascension sur les sommets de l'éternité : c'est un aigle qui a besoin de la vie et de la lumière que l'on rencontre sur les hauteurs, et, sous peine d'étouffer dans son obscure prison, il faut qu'elle s'élève graduellement jusqu'aux régions lumineuses où habite la vérité souveraine, et que, plongeant, pour ainsi dire, ses racines dans l'essence divine : « *Oratione Deo infixus* », elle s'abreuve et se nourrisse à cette source toujours intarissable : « *Oportet orare* ».

Mais c'est surtout dans la vie de l'âme, dans la vie surnaturelle qu'il est indispensable de prier.

L'homme, vous le savez, M. F., n'est pas seulement un corps qui respire, une intelligence qui pense et raisonne. Comme le disait un de nos premiers apologistes, que je ne puis traduire à mon gré : « Nous ne sommes pas de ceux qui seulement pensent de grandes choses, nous les réalisons dans notre vie par nos actes ; *non qui solum magna cogitamus, sed magna vivimus* ». Admirable expression, qui, dans son énergique concision, caractérise parfaitement la vie de l'âme au sein du Christianisme. Or, M. F., tout être a besoin, pour entretenir et développer sa vie, de se mouvoir dans le milieu qui lui est propre et de graviter dans sa sphère. Au corps infirme et périssable il faut la terre, la lumière et l'air ; mais à l'âme, créée à l'image de Dieu, rachetée du sang d'un Dieu, prédestinée à la gloire de Dieu même, il faut une autre nourriture, un autre aliment, un aliment incorruptible et divin comme son origine, inépuisable et infini comme sa destinée. Vous le savez, M. F., il lui faut la grâce, la grâce qui, suivant un grave

théologien, n'est qu'un « écoulement de la divinité », la grâce qui, suivant l'énergique déclaration de saint Pierre, la fait « entrer en partage de la nature divine ». Ce n'est en effet qu'en Dieu, qui est le Dieu des âmes, qu'elle peut se mouvoir à l'aise et librement. Ce n'est que par le contact avec l'Auteur même de la grâce qu'elle peut conserver et entretenir sa noble vie. Il faut donc que, du fond de cette vallée de l'exil, où elle est reléguée comme dans les catacombes de la création, elle s'élève, par le recueillement et sur l'aile d'une humble prière, vers le Dieu dont elle émane ; il faut que, « disposant de mystérieux degrés d'ascension dans son cœur », elle monte, monte encore, jusqu'à ce qu'arrivée près du trône de Dieu, elle puisse aspirer à longs traits dans ses trésors infinis les délicieuses effusions de son amour, jusqu'à ce que, par une merveilleuse dispensation, elle sente sa misère unie à la grandeur souveraine, et sa faiblesse native régénérée par la puissance éternellement féconde : « *Magna vivimus* ».

Ah ! je comprends maintenant pourquoi les docteurs ont appelé la prière l'aspiration de l'âme. Comme la plante aspire du sein de la terre la sève vivifiante qui développe sa végétation, comme le corps aspire avec l'air et dans l'air le souffle qui l'anime, l'âme par la prière aspire la grâce, qui est la condition première de sa vie surnaturelle : « Toujours pleine, pourrions-nous dire avec saint Augustin, elle est toujours avide » ; et, par une sorte de communion, elle s'assimile ce céleste aliment, qui seul peut ranimer ses défaillances et réparer ses forces.

Dans une matinée de printemps, quand le soleil n'a pas échauffé l'horizon, d'humides vapeurs cou-

vrent la terre: elles n'ont pas la force de s'élever vers les cieux, qui sont leur demeure habituelle. Lourdes et pesantes, elles se traînent le long des vallées; mais attendez; quand les rayons du soleil ont jeté leur premier éclat, voilà qu'elles se dilatent, s'élèvent peu à peu, et se rapprochent du foyer qui les attire ; faible image de la tranformation qu'opère dans l'âme la grâce attirée par la prière. Comme un corps privé de nourriture, l'âme, sans la prière, sans cette aspiration divine, ne peut que languir, impuissante à remplir les devoirs que ses destinées lui imposent, incapable d'atteindre son but. Est-il besoin de vous exposer sur ce point la doctrine de l'Église ? Ne vous souvenez-vous pas des paroles du Sauveur: « Sans moi vous ne pouvez rien faire » ? Et qui d'entre nous, d'ailleurs, non seulement dans les ardeurs de la jeunesse, mais sous les glaces de l'âge, n'a pas acquis, par sa triste expérience, la désolante conviction qu'abandonné à ses propres forces, pour ne pas dire à ses propres faiblesses, l'homme ne peut que rouler de chute en chute, d'abîme en abîme, esclave de ses instincts mauvais? Oh ! M. F., je vous adjure tous, comme moi vous avez reçu un cœur d'homme, et l'abîme qui est dans le mien est aussi dans le vôtre ; n'est-il pas vrai que la grande loi qui régit nos âmes est une loi de combat, j'allais dire de martyre perpétuel ? Sans compter tant d'ennemis du dehors si redoutables, si dangereux, qui d'entre nous ne connaît cet ennemi principal, cet ennemi domestique qui est collé à notre être comme une tunique empoisonnée ? Qui ne se sent condamné à livrer tous les jours, sur un champ de bataille qu'il ne peut éloigner, puisque c'est le centre même de l'âme, le sanc-

tuaire intime du cœur, la plus terrible, la plus acharnée, la plus persévérante des luttes? Sous l'influence de cette concupiscence originelle, de ce penchant héréditaire que l'on pourrait appeler le mal caduc de l'âme et que nous avons puisé dans le sein maternel, oh ! n'est-il pas vrai? pour rester fidèle à la vertu, il nous faut une aide. Pauvres rameurs, nous avons beau nous courber avec effort dans notre frêle esquif, pour résister au torrent qui nous emporte, nous sentons que nos forces ne sont pas à la hauteur des épreuves auxquelles elles sont mises. A quoi donc nous rattacher? à qui recourir? vers qui crier? Ah! quelque chose en nous nous excite à lever les yeux au Ciel et à appeler Dieu à notre aide : la faiblesse est en nous, la force est en lui ; il est témoin de nos luttes : « *Spectaculum dignum ad quod respiciat Deus* », comme le disait le paganisme lui-même ; il peut en être l'auxiliaire. Sous peine de succomber, sous peine de périr, il nous faut donc pousser vers lui le cri de détresse, pour qu'il prête sa toute-puissance à notre infirmité ; il faut pousser, du fond de nos entrailles, ce douloureux accent : « *Miserere* !... *De profundis* »... ; il faut prier : « *Oportet orare* ».

Donc, M. F., soit que nous considérions l'homme dans ses relations de dépendance envers Dieu, soit que nous l'envisagions en lui-même et dans les nécessités de sa nature, la prière est pour lui une loi, un devoir indispensable. Il doit prier comme homme, il doit prier comme chrétien, je crois l'avoir suffisamment démontré. La prière adore, aime, remercie: elle est la base de toute religion. Aussi, M. F., dans toutes les contrées du monde, à toutes les époques de l'histoire, retrouve-t-on la pratique constante et uni-

verselle de la prière. Tous les monuments de l'antiquité, toutes les littératures connues sont là pour attester que, depuis soixante siècles, l'univers n'a pas cessé un seul jour de se prosterner devant Dieu et d'élever vers le Ciel une voix suppliante. Depuis soixante siècles, la prière a été le cri de tous les peuples, de toutes les tribus éparses sur la surface du globe, du sauvage errant dans les forêts, adorant ses fétiches, comme de l'homme civilisé. La prière demande secours et réclame assistance ; elle est le fond de toute âme humaine : c'est un instinct lié à toutes les fibres de notre cœur ; c'est un besoin qui survit à toute contradiction, et qui fait violence à toute obstination, si invétérée qu'elle soit.

O vous, M. F., qui avez abandonné la prière, un jour de votre vie vous étiez tristes, profondément tristes : un poids énorme vous accablait. Délaissés par de faux amis, en proie aux mécomptes et aux déboires des passions, dans le monde, dans les affaires, dans le loisir, dans le travail, à la ville, à la campagne, tout vous était à charge et vous-mêmes plus que tout le reste. Vous n'osiez verser vos angoisses dans le sein des hommes : vous saviez que leur main inintelligente ne glace que trop souvent ce qu'elle touche. Le bruit de la foule, le silence de la solitude, la majesté des cieux, la riante beauté de la nature, rien ne pouvait soulager, tout ne faisait qu'aggraver votre douleur. Vous étouffiez, pour ainsi dire, et cela dura sans allègement, sans consolation, jusqu'au moment où une violente secousse vint enfin, loin de tous les yeux, jeter votre cœur saignant au pied d'une humble croix, sur le marchepied d'un autel solitaire, où

vous laissâtes convulsivement échapper ces mots entrecoupés de larmes : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Eh bien ! M. F., c'était la prière longtemps comprimée qui se faisait jour, c'était votre âme qui se dégageait et s'élançait enfin vers son centre, c'était la nature qui se proclamait énergiquement et comme irrésistiblement religieuse et chrétienne, c'était votre être tout entier qui rendait hommage à la loi de la prière..... Qui que nous soyons tous, M. F., fasse le Ciel que jamais la fatigue ne s'empare de nous dans l'accomplissement de cette loi ! Il se passera dans notre cœur d'admirables merveilles : le champ où Dieu moissonne est celui qu'il cultive avec l'homme, et le travail à jamais couronné est celui de la prière qui, s'élevant jusqu'à la source même des eaux vives de la grâce, en redescend avec elles, et, fécondant par elles la terre des âmes, y dépose le germe impérissable de l'immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il !

IX

INSTRUCTION

SUR LA MÉDITATION, SA NATURE, SON IMPORTANCE

(Mois de Marie, 5 mai 1861)

Pour peu qu'on se représente, M. F., la vie de la Sainte-Vierge dans le Temple, dans la sainte Famille, pendant les prédications ou à la mort de son divin Fils, la première pensée qui frappe, c'est son union avec Dieu, c'est la continuité de sa prière. La pensée de Dieu, l'entretien avec Dieu, telle était sa préoccupation constante, son bonheur de tous les instants, sa force dans ses épreuves et dans ses douleurs. A l'exemple de Marie, M. F., nous devons nous former à l'esprit de prière, et c'est pour cela que dès dimanche dernier nous vous avons montré que la prière est un de nos devoirs les plus essentiels. Or, nous allons revenir aujourd'hui sur ce sujet et l'envisager sous une autre face. Il y a, vous le savez, deux manières de prier, de s'entretenir avec Dieu : l'une plus commune et d'un usage plus répandu, qui consiste à exprimer extérieurement les désirs du cœur et qui, pour cela, se sert de l'organe de la voix, la prière vocale ; l'autre, qui n'est mani-

festée au dehors par aucun signe extérieur, qui est tout entière dans le cœur, l'oraison mentale, qu'on appelle encore la méditation. C'est à considérer cette dernière forme de la prière, trop peu connue, trop peu appréciée, que nous allons consacrer l'entretien de ce soir.

Un Père de l'Église représente quelque part la créature intelligente, l'âme, poursuivie par un désir inquiet et insatiable d'entrer en participation avec la source de tout bien et suspendue par la force de ses aspirations. Elle est là haletante, les yeux élevés ; elle appelle, — je ne veux rien changer à l'énergie de l'expression, — elle appelle une communion avec le bien suprême : « *Oculis quasi intentis suspicit, per communionem supremi boni suspensa* ». Je ne sais rien de plus beau, M. F., que cette pensée de saint Grégoire de Nysse, elle me semble renfermer toute l'économie de l'oraison mentale.

Qu'est-ce, en effet, M. F., que cette forme toute spirituelle, tout intérieure de la prière ? L'oraison mentale ou la méditation réalise d'une manière excellente la définition toute simple, tout élémentaire que nous avons donnée dans notre instruction précédente. C'est une élévation, une application de notre esprit et de notre cœur à Dieu, pour lui offrir nos hommages, solliciter son secours et devenir meilleurs pour sa gloire. L'intelligence considère attentivement une vérité sous le point de vue de la foi ; le cœur produit les affections que suggère cette vérité ainsi présentée ; cette double opération de l'âme en amène une troisième, qui est la détermination de la volonté, la résolution pratique. C'est donc le mouvement de l'âme se portant de toutes ses

forces intellectuelles et affectives vers le bien souverain et divin, avec lequel elle veut entrer en communion : « *Per communionem supremi boni suspensa* ». Essayons de donner quelques développements à cette notion, à ce catéchisme de la méditation.

Et d'abord, M. F., méditer, comme nous l'entendons ici, c'est élever son âme vers Dieu. Or qu'est-ce à dire : élever son âme vers Dieu ? Le Seigneur n'est-il pas présent partout et ne sommes-nous pas plongés dans l'essence divine, comme le poisson au sein de l'océan ? Y a-t-il des lieux élevés ou profonds pour lui ? Les vallées comme les montagnes, les abîmes comme les hauteurs des cieux ne sont-ils pas également le séjour de sa grandeur et de sa puissance ? Ne réside-t-il pas, d'ailleurs, substantiellement au fond de notre âme et, comme le disent nos saints Livres, n'est-ce pas en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie : « *In ipso vivimus, movemur et sumus ?* » Encore une fois, qu'est-ce à dire : élever son âme vers Dieu ? Il y a dans ces mots un sens allégorique que je tiens à vous expliquer. Depuis sa déchéance primitive en Adam, l'âme de l'homme a été comme enveloppée d'épais nuages, égarée dans les ténébreuses régions du mal. Elle est entrée dans une chair de corruption qui lui a communiqué, avec la lèpre héréditaire, le venin d'ignominieuses concupiscences. Assujettie à toutes les convoitises d'une nature déchue, elle se sent attirée vers les objets extérieurs qui la sollicitent et se disputent sa possession. Toutes les pensées de la terre, tous ces sentiments plus ou moins vils qui se multiplient

et se renouvellent en elle à chaque variation des vents de ce monde, sont autant de chaînes qui la retiennent captive dans un dur esclavage. Comme un lourd fardeau, elles l'accablent de leur poids et l'inclinent vers la terre.

Lors donc, M. F., que cette âme courbée sous le faix des choses terrestres veut s'unir à son Dieu, elle est obligée de faire un effort sur elle-même, de se dégager de ses liens, de s'arracher à ces rivages d'en-bas et de se porter vers ces hautes régions où l'air convient à la respiration des natures formées à l'image de Dieu ; pour parler sans figure, il faut séparer son âme des créatures, faire taire le bruit que font autour de nous la dissipation du monde et les distractions du siècle, renoncer à ses pensées, à ses désirs terrestres, aux affections de vanité, aux attaches déréglées ; il faut, pour un moment, se soustraire à ses occupations habituelles et dire, comme les saints, à tout ce qui n'est pas Dieu : Demeurez à la porte du sanctuaire, je vous retrouverai dans quelques instants. Celui qui ne comprend pas cette vérité demeure toujours sur la terre, et, pour méditer, il faut avoir l'esprit et le cœur au Ciel.

Une fois élevée ainsi en Dieu, M. F., l'âme s'attache à celui qu'elle a trouvé, elle s'abrite sous son aile, elle fixe, elle établit sa demeure en lui et, par une application de l'esprit, s'efforce d'entendre, dans le silence, ses divins enseignements. L'intelligence concentre alors son activité dans la réflexion. Tantôt elle considère les perfections souveraines du Dieu dans le sein duquel elle repose, et cette « beauté toujours ancienne et toujours nouvelle », dont toutes les splendeurs du firmament ne sont qu'un pâle reflet,

et cette puissance suprême qui de son bras balance tous les mondes, qu'elle a fait jaillir du néant avec plus de facilité que le pâtre ne manie la fronde qui lui sert de jouet, et cette immensité en face de laquelle tous les océans ne sont pas même comme la goutte de rosée suspendue au brin d'herbe, et cette intarissable bonté qui surpasse par ses bienfaits toutes nos espérances, et cette mystérieuse sagesse qui a imprimé son nom sur toutes ses œuvres, et cette adorable providence, et cette miséricorde infinie, et cette parfaite justice et tous ces attributs aimables qui sont de l'essence de la divinité. Tantôt elle s'applique à pénétrer les inénarrables rapports qui unissent ensemble les trois personnes divines et, même au sein des ombres et des nuages d'ici-bas, à travers l'obscure image reproduite en elle comme dans un mystérieux miroir, cherche à contempler le grand mystère de l'Être infini, la trinité dans l'unité, et l'unité dans la trinité. Plus souvent elle aime à arrêter son regard sur le Dieu fait homme, sur le divin Jésus. L'amour immense du Sauveur, sa naissance si humble, sa vie remplie de leçons et d'exemples, marquée par tant de vertus et de bienfaits, ses instructions divines, ses miracles de tendresse, sa passion douloureuse, l'horrible mort qu'il endura pour le rachat du monde, tel est le thème fécond de ses saintes et pieuses réflexions. D'autres fois, sous l'action de la lumière qu'elle puise en Dieu, elle travaille à connaître son abjection et sa misère, elle voit les mouvements séducteurs, les penchants mauvais qui l'entraînent au mal, elle compte le nombre de ses ennemis, prévoit et devine leurs subtiles manœuvres, apprécie ses moyens de défense ou mesure la

profondeur de l'abîme dans lequel elle aurait la faiblesse de se laisser tomber... Or, M. F., comme bien vous le pensez et comme la plupart, j'aime à le croire, vous le savez par expérience, sous ces divers regards de l'esprit, le cœur ne saurait rester froid, la lumière qui arrive dans l'intelligence crée aussi dans le cœur la chaleur de l'affection. Malheur à ceux, d'ailleurs, qui ne comprendraient que, par l'esprit, ils ne pourraient réussir à soustraire la terre de leur âme à cette désolation profonde dont parle le prophète Jérémie. Il faut que le travail de l'intelligence passe par le milieu du cœur. « Dans les choses de Dieu, comme l'a dit spirituellement un auteur ascétique, fondé d'ailleurs sur une parole de nos Saints Livres, dans les choses de Dieu, toutes les fois qu'il s'agit de l'esprit, il faut doubler le mot ». Si vous le cherchez, cherchez bien ; si vous cherchez avec l'esprit, cherchez aussi avec le cœur : « *Si quæritis, quærite* ». Et c'est ce que fait la méditation.

L'âme qui médite, n'a pas plutôt mis son esprit en face des perfections divines qu'elle sent son cœur s'écouler, pour ainsi dire, en sentiments, en affections ardentes, comme une substance liquéfiée par le feu. C'est l'admiration, c'est la joie, c'est la louange, c'est la reconnaissance, c'est l'amour surtout qui se succèdent et se répandent à flots précipités. Dès qu'elle a posé ses regards sur les traits divins du Sauveur Jésus, dans le commerce intime qu'elle a commencé d'établir avec lui par la réflexion de l'esprit, en s'approchant de sa personne adorable, en considérant ses actes, en entendant ses paroles, en se rendant présent à ses mystères, le cœur, d'après cette grande loi de sa nature : « L'amour

appelle l'amour », se sent attiré à former avec lui des liens d'une intimité réelle, toute filiale. L'amour qu'il ressent pour le bon Maître lui fait en quelque sorte oublier sa grandeur, et vous l'entendriez maintes fois lui dire des choses si étonnantes, si familières, si tendres, qu'elles ne sauraient être répétées dans aucune langue articulée. Qu'importe ? le cœur sait les chanter dans le silence avec sa langue à lui, cette langue mystérieuse qu'on entend d'autant plus qu'elle fait moins de bruit. Et quand la méditation, M. F., a pour objet la connaissance de nous-même, quand, à la faveur des réflexions illuminatives de la foi, éclairé à la source de toute lumière, l'esprit a découvert son fonds de néant et d'iniquité, croyez-vous que le cœur puisse rester inactif? Oh ! c'est alors que, balancé pour ainsi dire entre deux abîmes : abîme de sainteté et de miséricorde de son Dieu, abîme de misère et de faiblesse de son être, loin de s'abattre, de se décourager, il se sent animé de la plus tendre confiance. Ne lui parlez pas de crainte, ne lui objectez pas ses infirmités : ce cœur, il va droit au cœur de Dieu et lui parle un langage que jamais enfant n'a parlé à sa mère, tant il est simple, doux, confiant et parfois amoureusement impérieux ! Il est coupable, oui, mais il connaît l'infinie bonté qui trouve sa gloire à pardonner : « *Exaltabitur parcens vobis* », et pour laquelle le jour du pardon est un vrai jour de fête : « *Est ei magna festivitas* ». Il se connaît profondément misérable, oui, mais, en un sens, il s'en réjouit, parce que la miséricorde, comme un océan prêt à déborder, aura une plus grande étendue de terrain à inonder : « *Misericordia miseriæ cor datum* ». Il se

sent faible, oui, mais il sait, comme saint Paul, que bientôt il « pourra tout en Celui qui va le fortifier ». Oh ! M. F., que ne puis-je vous dépeindre sous son vrai jour le dialogue mystérieux, le colloque sublime de simplicité et de grandeur qui s'établit alors entre le Dieu de l'éternité et son humble créature ? Il n'y a point là ce langage étudié dont on se sert dans les entretiens du monde, où l'affectation et la froide politesse font tous les frais. « La méditation, a dit une grande sainte qui s'y entendait assez bien, sainte Thérèse, la méditation est avant tout une affaire d'amitié avec Dieu ». Or, M. F., voyez la conversation de deux amis intimes, la cordialité, la franchise, la familiarité qui règnent entre eux ; ils « conversent » c'est-à-dire qu'ils se « versent l'un dans l'autre » ; ils se donnent non pas de ces choses communes et vulgaires qu'on prodigue à tout le monde, ils versent ce qu'il y a de plus caché et de plus précieux dans leur cœur ; ils donnent la substance de leur âme : rien d'apprêté, rien de recherché, tout est simple, vrai, familier, cordial, parce que tout vient du cœur et que le cœur n'a point fait d'études. C'est le plus parfait emblème de l'âme qui, dans la méditation, applique son cœur à Dieu ; elle converse, elle cause avec lui : « *Conversatio et sermocinatio cum Deo* ». Et, comme l'explique admirablement dans une de ses lettres spirituelles le doux et pieux Fénelon, « elle lui raconte ses peines, afin qu'il les console ; elle lui dit ses joies, afin qu'il les modère ; elle lui représente ses répugnances, afin qu'il la précautionne contre elles ; elle lui parle de ses tentations, afin qu'il l'aide à les vaincre ; elle lui montre toutes ses plaies, afin qu'il les guérisse »... Elle lui dit tout, mais aussi elle l'écoute sur tout.

Souvent, en effet, elle se tait pour le laisser parler à son tour et l'entendre au fond du cœur. O saintes joies de l'âme dans son union à Dieu ! O profonds et intimes tressaillements du cœur ! à qui vous comparerai-je? Ni la poitrine qui étouffait sous un ciel de plomb et qui se dilate au milieu de l'air parfumé des montagnes, ni les nobles et délicieux plaisirs de l'affection la plus vraie ne sauraient nous laisser entrevoir ce qu'il y a de lumineux pour l'intelligence, de frais pour le cœur, de fortifiant pour la volonté à ces heures bénies où l'âme est soulevée de terre, où l'âme voit Dieu, où elle jouit de Dieu et avec Dieu, où l'âme, selon l'expression de saint Jean de la Croix, semble « boire la substance de Dieu ».

Ai-je besoin d'ajouter après cela, M. F., que ces élans de l'âme, que cette application de l'esprit et du cœur à Dieu, que ces réflexions sérieuses, que ces entretiens tout divins ne peuvent rester infructueux et stériles? L'homme n'est pas une spéculation pure : sa foi est essentiellement agissante ; il n'est pas fait pour vivre dans les régions idéales où peut s'élancer son esprit : il est fait pour réaliser dans la pratique ce qu'il aura médité dans les réflexions profondes. C'est pour cela que la méditation doit avoir pour corollaire nécessaire la résolution généreuse d'embrasser sans retard les moyens reconnus utiles pour guérir ses infirmités, réformer ses défauts et acquérir les vertus de son état, et tel est le couronnement de ce saint exercice. Au dernier chapitre de son *Traité sur l'Oraison*, Tertullien nous apprend qu'il y a certains oiseaux qui, pour célébrer à leur manière les louanges de Dieu, prennent leur essor, montent avec des cris de joie et, parvenus au terme de leur course,

s'arrêtent un instant comme pour respirer un air plus pur, et, dans ce moment de jouissance, étendant leurs ailes en forme de croix, entonnent leur plus beau cantique : « *Alarum crucem pro manibus extendunt et dicunt aliquid quod oratio videatur* » ; puis, contents et joyeux d'avoir payé le tribut de la reconnaissance au souverain Auteur de toutes choses, ils s'abattent doucement vers la terre, où la main du Seigneur les a placés. Image imparfaite, M. F., de la conduite de l'âme qui médite : elle aussi, elle se soulève doucement de terre sur les ailes de la miséricorde divine et s'élève aussi haut que la grâce peut la porter ; arrivée à ces régions où le cœur oublie le monde et « voit de nouveaux cieux et une nouvelle terre », elle demeure quelque temps dans un saint repos ; puis voilà qu'elle réunit toutes les forces de son esprit et de son cœur pour redire à Dieu son plus bel hymne de confiance et d'amour ; et, quand elle a puisé au sein de Dieu pour son intelligence la lumière, pour son cœur la pureté, pour sa volonté la force, elle redescend au milieu de ses frères, dans les vallées de ce monde, pour les aimer, les servir et se livrer aux saints exercices de la charité et de ses devoirs ordinaires.

Qui maintenant d'entre vous, M. F., serait tenté de contester l'importance et les avantages de la méditation ? N'en avons-nous pas dit assez pour vous montrer que c'est dans la méditation que l'on acquiert les deux sciences les plus utiles, les plus nécessaires : la connaissance de Dieu et de soi-même ? Pour arriver au Ciel, il faut connaître Dieu, non pas d'une manière vague et superficielle, mais pénétrer, autant qu'il est possible à l'infirmité de notre nature, dans l'intimité

de son être et nous faire la plus haute idée de ses perfections. Tous les jours nous voyons avec effroi s'affaiblir et s'altérer cette science sublime : le doute, l'ignorance religieuse semblent tout envahir ; avec les vérités fondamentales du Christianisme, on en est venu jusqu'à mettre en question les principes les plus élémentaires de l'ordre social et moral. De nos jours plus que jamais, le Sauveur pourrait dire à son Père que le monde ne le connaît plus : « *Pater juste, mundus te non cognovit* ». Et la cause de cette confusion d'idées, de cette désolante absence de convictions, de ce déplorable aveuglement, vous la connaissez, M. F., le Seigneur nous l'a apprise lui-même par son prophète : « Une désolation immense a désolé la terre, parce que personne ne réfléchit dans son cœur ». La contagion du mal a même gagné un grand nombre de chrétiens. Il faut suivre ce conseil d'un autre prophète : « *Vacate et videte* ». Il faut prendre un temps convenable, faire trêve pour quelques instants aux embarras des affaires, aux préoccupations de la terre : « *Vacate* ». Une fois retiré du tourbillon du monde, une fois rentré en soi-même, on se retrouve en face de Dieu, et on s'applique à la considération de ses grandeurs : « *Vacate et videte* ». Donc le remède à ce mal, c'est la méditation, la méditation, cet exercice lumineux qui dissipe les ténèbres les plus profondes, cette école sublime où Dieu lui-même veut bien se faire notre maître en nous révélant ses mystères les plus élevés. Aussi quels progrès ne fait-on pas dans la science divine sous la direction d'un tel maître : « *Ubi Deus magister est, quam cito discitur quod docetur* » ! Est-il étonnant, après cela, d'entendre un des génies qui ont le plus étonné le monde par leur

science théologique, c'est-à-dire par l'étendue et la profondeur de leur connaissance des mystères de Dieu, est-il étonnant d'entendre l'Ange de l'École, saint Thomas d'Aquin, nous dire « qu'il en a plus appris dans la pratique de la méditation que dans la lecture de tous les livres » ?

La science la plus utile après la connaissance de Dieu, c'est la science de soi-même. « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse ! », telle était, vous le savez, M. F., la prière de saint Augustin. Il semble, de prime abord, que rien n'est plus facile que la connaissance de soi-même, et cependant rien de plus inconnu à la plupart des hommes que leur propre cœur. Nous vivons dans la plus entière illusion sur nous-mêmes ; une certaine obscurité nous environne, qui nous empêche de découvrir, au fond de notre âme comme dans notre conduite, les traces d'aucun instinct, d'aucun travers, d'aucune habitude sérieusement regrettables, et, en nous considérant en dedans et en dehors, nous sommes tentés de nous dire avec une complaisance de bonne foi : C'est bien. Or, M. F., pour détruire ces illusions, pour déchirer le voile obscur qui nous dérobe à nos propres yeux, il faut descendre en soi-même ; avec la lumière de Dieu, il faut sonder les replis les plus intimes de la conscience, il faut se livrer au saint exercice de la méditation. Avec elle un rayon de grâce, précédemment inconnu, tombe sur notre intérieur ; aux clartés qu'il apporte, l'aspect de notre âme change complètement. C'est une soudaine révélation de misères jusqu'alors ignorées : le brouillard qui les voilait peu à peu s'efface et disparaît, et notre âme et notre conscience et notre histoire nous deviennent comme transparentes.

Qui d'entre nous, M. F., n'a eu l'occasion d'observer en soi-même ce précieux phénomène ? Qui d'entre nous n'a eu des jours où il s'est vu tout différent de ce qu'il se croyait la veille, et cela, à la lumière même de Dieu puisée dans une réflexion sérieuse, dans la méditation ? Irradiations précieuses et sacrées ! Ah ! M. F., laissez-moi vous le dire, en passant : quand Dieu nous en accorde le bienfait, quand, par un de ces éclairs merveilleux dont il illumine les âmes qui méditent, il daigne nous initier à certains secrets de notre intérieur que nous n'avions pas encore devinés, nous ne saurions saisir avec trop d'empressement ces lumières au passage ; elles ne nous sont pas envoyées pour que nous les méprisions, mais pour apprendre à nous connaître, pour abdiquer devant elles sans réserve comme sans retour les illusions dont elles nous démontrent l'existence. Prenons bien garde de les dédaigner ou d'en frémir simplement comme d'un éblouissement fugitif, et de retomber ensuite dans nos méprises et nos fascinations précédentes ; ce serait ressembler à cet homme léger dont parle l'apôtre saint Jacques, « qui, après s'être regardé dans un miroir, s'en va oubliant les taches qu'il a surprises sur son visage » ; ce serait nous exposer au plus redoutable des malheurs, celui d'arriver aux portes de l'éternité sous le poids des plus funestes illusions et des plus dangereuses erreurs.

Vous dirai-je encore que c'est la méditation qui introduit les âmes dans les doux et ineffables mystères de la vie intérieure ? Vous êtes-vous quelquefois demandé, M. F., pourquoi, au milieu de l'activité extérieure qui caractérise notre siècle, on sur-

prend souvent dans les âmes un malaise profond, un immense ennui ; pourquoi on ne rencontre partout que visages soucieux, fronts rembrunis et cœurs blasés ? C'est, M. F., que notre existence se consume dans une activité toute matérielle ; c'est que nous répandons notre âme au dehors sur tout ce qui nous entoure, sans la conserver au dedans calme et pure ; c'est que nous ne savons pas nous créer des moments où, libres de toute agitation, nous nous trouvions en face de Dieu et de nous-mêmes. Notre cœur est rempli de mille objets qui l'occupent, il est vide de Dieu. Quelle distance, M. F., entre ce mécontentement de nous-mêmes, que tous les efforts d'une activité inquiète ne parviennent pas à dissiper, et la joie intime de ces âmes d'élite qui, dans des retraites sacrées et même au milieu du monde, savent se construire une demeure au fond de leur âme, où elles se retirent par intervalles pour s'y retrouver seules avec elles-mêmes ou avec Dieu ? Grâce aux communications intimes, au commerce intérieur que la méditation établit entre elles et Dieu, la paix, le bonheur habite en elles : leur vie est en quelque sorte une anticipation du Ciel, un avant-goût de ses joies divines.

Est-il étonnant après cela, M. F., d'entendre tous les saints recommander si vivement la pratique de la méditation ou de l'oraison mentale ? Le savant, le pieux Suarez, le plus illustre des théologiens depuis saint Thomas, disait : « Je donnerais tous mes livres pour un quart d'heure d'oraison ». « Personne, dit le savant et pieux Gerson, personne sans la méditation, à moins d'un miracle particulier de Dieu, n'arrivera à une vie vraiment régulière et chrétienne ».

« Promettez-moi de faire chaque jour un quart d'heure d'oraison, disait sainte Thérèse, et moi, au nom de Jésus-Christ, je vous promets le Ciel ». Et l'expérience est là pour prouver que ceux qui font la méditation tombent rarement dans le péché mortel et si, par malheur, ils viennent à y tomber, ils s'en relèvent promptement et reviennent à Dieu. C'est ce qui faisait dire à un saint qui avait une profonde connaissance des âmes, saint Alphonse de Liguori : « Beaucoup de personnes récitent de longues prières vocales et persévèrent dans le péché. Mais il est impossible que celui qui fait l'oraison reste dans l'inimitié de Dieu : ou il quittera l'oraison ou il quittera le péché ».

En ai-je dit assez, M. F., pour vous faire aimer ce saint exercice ? Dans les pays échauffés par les ardeurs d'un soleil brûlant, la terre porte des fruits dont la douce saveur rafraîchit les entrailles du voyageur épuisé ; mais souvent leur enveloppe est dure et amère : il faut savoir l'ouvrir, et dans l'intérieur on trouve une nourriture plus agréable que le rayon de miel. Voyageurs égarés dans le chemin de la vie, soumis à l'influence des vents brûlants du péché et des passions qui passent sur notre âme, la dessèchent et la font tomber en langueur, nous aussi, nous avons besoin d'un fruit qui nous rafraîchisse et nous rende l'énergie. Il en est un que la Religion nous présente, c'est la méditation. Jusqu'à ce jour peut-être, nous avons refusé de le porter à nos lèvres, ou du moins nous ne l'avons que bien imparfaitement goûté ; mais aujourd'hui que nos yeux sont ouverts et que nous en connaissons toutes les douceurs,

prenons-le avec empressement, et il nous soutiendra au milieu des fatigues et des ardeurs de la route.....

Vierge sainte, on me reprochera peut-être de n'avoir pas parlé de vous, et cependant il me semble que votre pensée a toujours été sur mes lèvres : c'est votre âme que j'ai expliquée sans la nommer, comme on effeuille une belle fleur dont on ne dit pas toujours le nom ; c'est votre âme à l'état de parfum que j'ai fait respirer à ce pieux auditoire.....

(Fin improvisée.)

X

SERMON

POUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION

Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.

Demeurez avec nous, Seigneur, car il se fait tard.

(S. Luc., XXIV, 29.)

Mes chers enfants,

Nous lisons dans le saint Évangile qu'un jour deux disciples du Sauveur suivaient tristes, abattus, découragés, le chemin qui mène de Jérusalem à Emmaüs. Heureusement le divin Maître les rejoignit sur la route : par quelques bonnes paroles il ralluma dans leurs âmes la foi et l'espérance, versa dans leurs cœurs la consolation, puis il fit semblant de les quitter. C'est alors que ces deux disciples le conjurèrent de rester avec eux : « Ah ! Seigneur, demeurez avec nous, lui dirent-ils, car voici le soir qui vient. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit* ». Le bon Maître ne résista pas à leurs instances : l'auteur sacré nous le montre se mettant à table avec eux et leur rompant lui-même le pain, pain mystérieux, pain de vie, qui fut pour eux leur première communion, ainsi que nous l'apprennent plusieurs docteurs.

Chers enfants, vous aussi, depuis le moment où la raison s'est éveillée en vous, portant dans votre esprit les ténèbres, dans votre cœur les ennuis et les remords, fruits amers du péché, vous vous en alliez tristes et comme égarés dans ce chemin de la vie. Grâce à Dieu, le divin Sauveur vous a joints aussi ; hier déjà il vous avait consolés et ranimés par sa parole et par sa grâce ; aux remords qui vous déchiraient, au trouble dont vous étiez agités, c'est lui qui, dans sa miséricorde, avait fait succéder la paix, la sérénité et le bonheur. D'enfants coupables il vous avait rendus justes, innocents, purs, comme les anges de Dieu, et, ce matin surtout, il est venu lui-même vous rompre le pain de vie, se donner, se communiquer à vous, comme un gage certain du salut. Oh ! nous le lisons sur votre front, vous êtes heureux maintenant, et même la mesure de joie qui inonde vos âmes est si comble, si abondante, si surabondante qu'elle va débordant dans les cœurs de tous ceux qui vous aiment. La sainte Église notre mère est en fête ; la maison du Seigneur brille d'un éclat inaccoutumé ; elle déploie ses riches ornements, elle entonne ses joyeux cantiques ; le pasteur si justement aimé qui a la charge de vos âmes, tressaille d'espérance et nous avec lui, en pensant au Dieu qui a été déposé ce matin sur vos lèvres et qui doit vous garder pour l'éternelle vie. Et vos parents bien-aimés, qui environnent ce sanctuaire d'honneur où vous êtes placés, qui nous dira ce qu'ils ressentent aujourd'hui ? Comme tantôt ils vous suivaient des yeux, comme ils vous suivaient du cœur, lorsque vous vous approchiez de la Table sainte, et comme, en ce moment, ils sont heureux de votre propre bonheur ! Combien peut-être

se sont surpris essuyant sous leur paupière une de ces douces et délicieuses larmes qui trahissent la félicité de l'âme! Les étrangers eux-mêmes, qui sont venus aujourd'hui dans ce temple, laissent aller leur cœur et se font bientôt de la famille; ils ne peuvent arrêter sur vous leurs regards sans ressentir une émotion profonde et sincère. Oh ! qu'il est bien vrai que le jour de la Première Communion est le plus beau, le plus pur, le meilleur de toute la vie !

Ce jour, il ne devrait pas passer, n'est-ce pas, chers enfants? Peut-être le meilleur souhait à former, le meilleur désir à concevoir après avoir communié, ce serait celui de ce vieillard bienheureux à qui il avait été donné de presser Jésus entre ses bras, lors de sa présentation au Temple ; le meilleur parti à prendre ce serait de dire comme Siméon : « *Nunc dimittis servum tuum in pace* ». J'ai communié, je puis donc mourir; j'ai mon viatique, je puis donc quitter cette terre de misère et faire le grand voyage de l'éternité; je veux aller faire mon action de grâces au Ciel en compagnie des anges et de tous les élus. Mais non, chers Enfants, l'heure n'est pas encore venue pour mourir, il faut combattre et vaincre avant de jouir de la gloire et des honneurs du triomphe. La couronne d'immortalité n'appartient qu'à ceux qui sont restés « fidèles jusqu'à la fin ». Ce que vous avez à faire, c'est de prolonger autant que possible le jour de la Première Communion. Or, vous n'avez pas besoin de dire au Sauveur, que vous portez dans votre cœur, comme les disciples d'Emmaüs: « *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit*. Restez avec nous, Seigneur, car voici le soir qui vient ». Je vous affirme en son nom qu'il demeurera toujours avec vous, pourvu que vous

restiez avec lui; c'est à quoi vous allez vous engager en renouvelant les promesses de votre baptême. Belle et touchante cérémonie, dont je vais essayer, en quelques mots bien simples, de vous faire comprendre le sens et l'esprit.

Vous le savez, chers enfants, vous êtes venus au monde, ennemis de Dieu, esclaves du démon ; rejetons infortunés d'un père coupable, vous aviez reçu, avec la vie, le désolant héritage de sa faute et de sa disgrâce. Le ciel était fermé sur vos têtes, l'enfer était ouvert sous vos pieds. Touchés du triste état de votre âme, vos parents s'empressèrent de vous faire apporter sur les fonts sacrés presque immédiatement après votre naissance. L'eau purifiante du baptême coula sur votre front, et les chaînes honteuses de votre esclavage furent brisées et la hideuse tache de votre origine fut effacée. Une création nouvelle d'innocence et de justice se fit en vous : à cette heure bénie, le Père céleste vous adopta pour ses enfants, Jésus-Christ vous reconnut comme ses frères, vous devîntes les temples vivants de l'Esprit-Saint. L'Église, comme une tendre mère, vous recueillit entre ses bras et vous fit entrer en partage des biens spirituels et divins qui forment son glorieux patrimoine. Héritiers présomptifs du Ciel, vous acquîtes dès lors le droit d'aller un jour vous asseoir, comme princes du sang, sur un trône de gloire, dans le royaume éternel de Dieu, au milieu de la cour brillante des anges et des saints. O chers enfants, vous dirai-je avec un grand pape, « reconnaissez votre dignité » : quelquefois peut-être, dans vos rêves enfantins, vous vous êtes pris à regretter de

n'être pas nés sur les marches d'un trône, de n'être pas les fils de quelque grand prince. Ne me parlez pas de la gloire de la terre, du renom qui s'attache aux généalogies les plus fameuses, aux plus hautes, aux plus puissantes familles : « Vous êtes d'une grande race », répondait le vieux Tobie à l'archange Raphaël qui lui révélait le nom sous lequel il devait se faire connaître : « *Ex magno genere es tu* ». Enfants chrétiens, vous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes de haute et puissante lignée, vous êtes de la plus grande race du monde, vous êtes de race divine, car vous êtes de la race de Jésus-Christ, qui est le Fils de Dieu. Ah ! je ne m'étonne plus d'entendre un Père de l'Église nous dire que rien n'est plus grand qu'un enfant baptisé, qu'un chrétien : « *Nemo major nisi christianus* ». Je ne m'étonne plus de voir le plus grand, le plus saint de nos rois, saint Louis, préférer le nom de chrétien au titre d'ailleurs si glorieux de souverain, estimer plus le lieu de Poissy où il avait été baptisé que la ville de Reims où il avait été couronné roi de France, et apposer au bas de ses lettres cette simple signature : *Louis de Poissy*, sans prendre la qualité de roi. Il avait raison, chers enfants : chrétien dit plus que roi de l'univers.

Eh bien ! ce titre si beau, vous l'avez reçu vous-mêmes avec tous ses privilèges ; mais, sachez-le, il ne vous a pas été accordé sans condition. Il y eut alors, en quelque sorte, un contrat, un engagement réciproque passé entre Dieu et vous. Il ne voulut être votre partage qu'à la condition que vous seriez le sien ; en échange des droits et des prérogatives qu'il vous conféra, il réclama le don, la consécration de vous-mêmes, car se consacrer, c'est se donner, se

dédier en forme d'hommage, et c'est pour cela qu'en son nom, avant de vous purifier par l'eau régénératrice, le prêtre exigea de vous des vœux sacrés, de solennelles promesses. « Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ? » vous demanda alors le ministre du sacrement. Votre intelligence était encore endormie, votre langue encore muette, vous ne pûtes comprendre ni répondre ; mais vos parrains et marraines se sont engagés pour vous : « Anathème à l'esprit de ténèbres et au monde, qui lui sert de suppôt », dirent-ils en votre nom, et ils contractèrent pour vous l'obligation d'appartenir à Jésus-Christ et de vivre de sa vie. Ce sont ces engagements, ce sont ces promesses, ou plutôt c'est cette consécration de vous-mêmes que vous allez renouveler dans quelques instants.

Dans notre vieille France, — un certain nombre d'entre vous le savent, l'histoire le leur a appris, — il y avait, dans les usages civils, une cérémonie singulièrement touchante, c'était celle de l'hommage du vassal à son suzerain. A genoux devant son futur seigneur, ses mains dans ses mains, le vassal lui jurait, au nom de Dieu, de se dévouer à ses intérêts, de s'enrôler sous sa bannière et de défendre sa vie et son honneur. Le suzerain alors lui donnait l'accolade fraternelle et, suivant les termes naïfs de l'antique formule, le vassal devenait son « homme de bouche et de mains ». C'était vraiment son homme de bouche : il avait reçu le baiser de la fraternité ; c'était vraiment son homme de mains : il avait juré de combattre pour lui. Vous aussi, chers enfants, vassaux du plus grand, du plus noble des suzerains, vous êtes, laissez-moi vous le dire, ses hommes de

bouche et de mains. Ce matin, agenouillés aux pieds de son autel, le cœur tout embrasé d'amour, les yeux peut-être mouillés de pleurs, vous avez reçu du Sauveur le saint baiser, le baiser de votre père, le baiser de votre Dieu ; vous avez eu plus qu'un baiser : il vous a fait asseoir à son banquet royal, il vous a nourris de sa chair et de son sang. Vous lui avez déjà été dédiés en signe d'hommage au jour de votre baptême, et vous allez renouveler cette donation ; vous allez jurer de nouveau de l'aimer, de le glorifier, de le servir, comme des enfants pleins de dévoûment ; vous allez jurer de défendre ses intérêts, et, au besoin, de mourir pour lui, comme des soldats pleins d'intrépidité.

Et remarquez, je vous prie, chers enfants, les circonstances qui vont accompagner cette nouvelle consécration de vous-mêmes : vous jouissez maintenant de la plénitude de votre intelligence, vous pouvez maintenant agir d'après l'impulsion de votre volonté, vous appartenez maintenant à la vie morale, vous êtes parfaitements instruits des obligations que vous allez contracter : c'est donc de vous-mêmes, de votre plein gré, après y avoir mûrement réfléchi, dans la spontanéité de votre décision, que vous allez librement choisir Dieu pour votre maître. C'est une consécration délibérée et avec pleine connaissance de cause que vous allez faire ; c'est aussi une consécration publique et solennelle. De nombreux témoins vous environnent. Quels sont-ils ? Vous les voyez autour de vous. C'est d'abord votre pasteur, qui est pour vous un père, ce sont vos prêtres, vos confesseurs ; ces témoins, ce sont les plus chers, les plus intéressés de tous, ce sont vos parents bien-aimés, c'est

votre famille tout entière, ce sont vos amis, ce sont tous les chrétiens que le Seigneur a conduits aujourd'hui dans ce temple pour s'associer à votre fête. Ces témoins ! oh ! chers enfants, si les yeux de notre chair n'étaient pas si infirmes, nous en verrions bien d'autres : nous verrions ce temple rempli d'anges, vos anges gardiens, les anges de vos familles, l'ange de cette paroisse ; ne sentez-vous pas leur présence invisible ? Ils sont là, ils s'apprêtent à porter sur leurs ailes vos vœux et vos serments, pour les écrire en caractères ineffaçables dans le grand livre de l'Éternité. C'est donc en présence des anges, que dis-je ? c'est surtout en présence du Dieu de l'Eucharistie, qui a daigné vous visiter ce matin et qui tout à l'heure va résider personnellement comme sur un trône sur ces fonts sacrés, que vous allez individuellement et à haute voix renouveler vos engagements. Mais cette consécration ne sera pas purement verbale : comme le dit saint Augustin, vous allez vous donner à Dieu « non seulement par le bruit de vos lèvres, mais par l'éclat de vos œuvres »; votre consécration va être entière et absolue ; vous allez offrir et dédier à Dieu tout votre être ; il s'est donné à vous sans partage, vous allez vous donner, vous consacrer à lui sans réserve, sans restriction ; vous allez lui dévouer dans une oblation généreuse, dans un holocauste parfait, votre corps et tous ses membres, votre âme et toutes ses puissances, votre cœur et tous ses mouvements ; vous allez lui donner votre intelligence, en déclarant que vous la soumettez au joug de la foi ; vous allez lui donner votre volonté, en lui jurant d'observer fidèlement sa loi ; vous allez lui donner votre cœur, en

lui promettant l'inviolable attachement du plus fidèle disciple ; vous allez lui donner votre corps, votre être tout entier, en renonçant au démon, au monde, aux penchants pervers, aux convoitises mauvaises, et à tout ce qui pouvait vous éloigner de lui, en mourant au péché et en modelant votre vie sur celle du Sauveur. Par votre consécration absolue, vous allez devenir par choix ce que vous êtes déjà par création et à titre de rédemption ; vous allez devenir, dans le sens le plus strict et le plus rigoureux, le bien essentiel, le domaine, la propriété de Dieu. Vous ne devrez plus vous envisager qu'avec respect, comme des enfants voués, et entourés par conséquent de cette frayeur de mystère, de cette terreur de religion que la piété antique attachait aux vœux et aux offrandes déposés sur les autels. Vous respecterez, vous ferez respecter la propriété divine.

L'histoire rapporte que César Auguste avait un cerf magnifique, auquel il s'était vivement attaché et sur le bois duquel il avait fait graver en lettres d'or : « Ne me touchez pas, j'appartiens à César ». Il avait réussi à l'apprivoiser, il le laissait sortir et parcourir les rues de Rome, mais personne n'osait le toucher ; tous lisaient l'inscription et tous respectaient la propriété de César. Tout à l'heure, chers enfants, quand vous allez vous donner à Dieu par la rénovation des vœux de votre baptême, il me semble que votre ange gardien va faire revivre sur votre front cette belle inscription qui y avait été gravée au jour de votre régénération et que vous avez laissé s'effacer : « Ne me touche pas, j'appartiens à Dieu. » Le démon va la lire et ce sera pour lui une humiliation très amère. Mais cet insidieux ennemi de votre âme ne se croira

pas pour cela terrassé, car, pauvres enfants, attendez-vous-y, dès demain peut-être, après-demain, les jours suivants, il viendra rôder autour de vous et vous tendre ses pièges; mais ayez confiance, vous pouvez le faire fuir jusqu'au fond des abîmes : vous n'aurez qu'à lui crier : « Arrière, arrière, Satan, je t'ai renoncé, ne me touche pas de ton souffle impur, j'appartiens à Dieu ». Le monde viendra à son tour essayer de vous séduire par ses prestiges enchanteurs, de vous attirer à ses fêtes, de vous gagner par ses folles joies, par ses plaisirs enivrants. « Arrière, arrière, monde imposteur, vous écrierez-vous, je ne suis pas fait pour t'obéir ; tu n'as rien à m'offrir qui soit digne de moi. Ce qui est fort, ce qui est vivant n'a pas d'appui à demander à ce qui est faible, ni de conseil à recevoir de ce qui succombe; celui-là n'a rien à demander au siècle qui est plus grand que le siècle : « *Nihil appetere de sæculo potest qui sæculo major* ». Arrière, arrière, pompes de Satan ! je vous ai renoncées, ne me touchez pas, j'appartiens à Dieu ». D'autres fois ce sont les vents des passions qui viendront bouleverser votre pauvre cœur : vous sentirez se déchaîner en votre âme ces orages intérieurs, comme les tempêtes qui agitent les flots de l'océan : ce sera le péché qui se présentera à vous sous mille formes diverses pour vous entraîner : « Arrière, arrière, passions mauvaises, occasions dangereuses, je ne suis pas fait pour être votre esclave; je n'ai pour maître que Celui dont les serviteurs sont des rois : *Major sum et ad majora natus*. Arrière, arrière, œuvres du démon, je vous ai renoncées, ne me touchez pas, j'appartiens à Dieu ».

Ainsi, chers enfants, vous ne ferez pas le moindre

retranchement ni la moindre réserve dans le sacrifice, dans l'holocauste de vous-mêmes que vous allez offrir au Seigneur. Vous ne voudrez pas ressembler à ces demi-chrétiens, à ces faux disciples qui n'osent se prononcer ni pour l'erreur ni pour la vérité, à ces hommes à deux visages, qui ont un pied dans la voie du bien et l'autre dans le chemin du mal, ne prenant parti ni pour Dieu ni pour le monde, se partageant entre leur devoir et leurs passions. Assez longtemps, trop longtemps d'ailleurs, vous avez encouru le reproche du Prophète en balançant entre deux partis incompatibles : Dieu et le démon, Jésus-Christ et le monde, la grâce et le péché. Le Seigneur est véritablement votre Dieu, vous voudrez être uniquement à lui; vous vous dévouerez sans partage à son service, vous vous remettrez sans réserves entre ses mains, votre consécration sera entière et absolue.

Mais elle sera aussi perpétuelle et irrévocable. Si je vous interrogeais tous en ce moment du haut de cette chaire, mes chers enfants, et si je vous demandais pour combien de temps vous voulez vous consacrer à Dieu et appartenir à Jésus-Christ, tous, d'une seule voix, d'un seul cœur, n'est-il pas vrai ? vous me répondriez : Pour toujours ! Eh bien ! chers enfants, comprenez maintenant la portée de cette expression : Pour toujours, c'est-à-dire pour toute la vie. Pendant les jours de grâce qui viennent de s'écouler, durant votre retraite, à la lumière de Dieu, vous avez consulté vos souvenirs, interrogé votre conscience, reporté vos regards sur les années de votre enfance. Qui de vous n'a eu à gémir sur son entrée dans la vie? Qui de vous a pu se flatter d'avoir irrévocablement respecté la consécration faite au berceau de sa carrière ?

Qui de vous ne s'est efforcé d'effacer dans ses larmes les premières pages de son histoire, qui ne révélaient qu'inconstances, inutilités, pour ne pas dire égarements et désordres ? Heureusement, chers enfants, il vous restait, au sein de votre amère douleur, une pensée bien consolante, une épreuve bien douce, celle de pouvoir vous réhabiliter, de réparer vos infidélités et de vous replacer, pour ainsi dire, au point où vous étiez au jour heureux de votre première consécration.

A la vérité, vous ne pouvez recommencer votre vie et la reprendre, en quelque sorte, en sous-œuvre, afin de corriger, dans une seconde épreuve, les erreurs et les manquements du premier essai ; le temps s'enfuit irréparable. Mais la miséricorde divine vient au secours de votre faiblesse ; le temps perdu que vous ne pouvez faire revivre, l'Esprit Saint vous apprend que vous pouvez le racheter. Et c'est ce que vous allez faire : vous avez déjà commencé à le racheter par cette vivacité de regrets qui navraient hier votre cœur et tiraient de votre poitrine oppressée ces longs et déchirants soupirs qui vous ont obtenu la réconciliation avec votre Dieu. Ce temps, vous pouvez le racheter, en exécutant à la lettre ces grandes paroles que l'illustre Évêque des Gaules, saint Remi, adressait au premier roi des Francs, quand il forçait ce fier Sicambre à courber la tête sous le joug du Tout-Puissant : « Brûle, lui disait-il, ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé ». Ce temps, vous allez surtout le racheter, chers enfants, par la consécration perpétuelle et irrévocable que vous ferez tout à l'heure. Vous allez promettre à Dieu de rompre avec ces fluctuations de la volonté, ces

inconstances du cœur, ces alternatives de dévoûment et d'infidélité qui ont fait jusqu'à présent de votre vie une incessante contradiction. Ce que vous allez promettre, vous le garderez avec amour dans un cœur fidèle : votre offrande, votre consécration une fois consommée, continuera, persévérera d'elle-même, vous rappelant toujours cette belle parole de saint Ambroise : « L'engagement est pris, la parole est donnée, il n'y a pas à se rétracter ; *non est fallere*, *non est negare*, *tenetur vox tua* ».

Donc à Dieu, chers enfants, les années de votre adolescence et de votre jeunesse. Hélas ! nous ne le savons que trop bien, à cette époque de la vie, à laquelle un ancien attribuait les propriétés du feu, parce que, comme cet élément, elle est sans cesse en activité et ne connaît pas de repos, le monde met tout en œuvre pour tendre des embûches, pour inspirer l'amour des plaisirs, pour exciter dans l'âme les inclinations les plus dangereuses. La jeunesse est la saison des jouissances, va-t-il répétant sans cesse ; et, abusés par cette damnable maxime, un trop grand nombre se croient autorisés à abandonner la loi de Dieu et à laisser corrompre leur cœur aux enivrements du siècle et à ses plaisirs grossiers. Pour vous, chers enfants, vous vous ferez un devoir de protester contre tant de félons, de lâches, de parjures, qui oublient leurs serments. Parce que vous serez consacrés à Dieu et à Jésus-Christ pour toujours, vous serez, vous, de ces jeunes gens, de ces jeunes personnes qui croissent en même temps en âge et en vertu, fidèles au devoir, fidèles à l'honneur, fidèles à leurs serments. Aussi, j'aime à le dire tout haut, pendant que tant de pères, pendant que tant de mères ver-

seront des larmes de sang sur les désordres et les égarements de leurs enfants, essayant peut-être, mais trop tard, de les retenir sur la pente du précipice, vos parents, à vous, auront la joie de voir votre innocence et votre vertu sortir victorieuses des plus dangereux écueils, des plus redoutables combats. Vous serez vraiment la gloire, la couronne, l'ornement de vos familles. Parce que vous aurez dit : Je veux être à Dieu, à Jésus-Christ pour toujours, vous ne connaîtrez pas les plaisirs du monde, les désordres qu'ils causent, le vide immense et les remords cuisants qu'ils laissent dans l'âme après eux. Au lieu de vous laisser asservir aux passions, vous vous livrerez aux doux transports de l'amour de Dieu, aux délicieuses jouissances de la piété filiale, de l'amour fraternel, de la charité pour tous.

Après la jeunesse viendra l'âge mûr, cet âge où, sans la foi, malgré les préoccupations des affaires, la responsabilité du commandement, la négociation presque ininterrompue des intérêts les plus divers, on ne trouve que trop souvent l'ennui, le dégoût, la satiété de la vie. Eh bien ! chers enfants, en vertu de votre consécration d'aujourd'hui, cet âge aussi, qui présente tant de prise, tant de faces diverses aux coups et aux disgrâces de la fortune, appartiendra à Dieu. Vous lui resterez dévoués, dans le succès comme dans les revers, au sein de l'adversité comme au faîte des honneurs. Vous serez des hommes chrétiens, des femmes chrétiennes, tout à Dieu et à vos obligations, et cela pour toujours; vous serez l'honneur et le salut de notre pauvre société.

Et, s'il plaît au Ciel de vous accorder de longs jours, de vous faire atteindre la vieillesse, en cet hiver

de la vie, où le cœur habituellement se refroidit et se glace, vous vous rappellerez cette parole : A Dieu ! à Jésus-Christ pour toujours ! et vous vous sentirez, pour ainsi dire, renaître à une jeunesse nouvelle. Et vous donnerez à Dieu ces années. A Dieu, à Jésus-Christ pour toujours ! vous la comprenez maintenant cette parole : cela veut dire à Dieu, à Jésus-Christ pendant toute votre vie ; à Dieu, à Jésus-Christ dans l'abondance, à Dieu, à Jésus-Christ dans la pauvreté ; à Dieu, à Jésus-Christ dans la joie, à Dieu, à Jésus-Christ dans les larmes ; à Dieu, à Jésus-Christ, dans l'abandon, à Dieu, à Jésus-Christ dans les consolations ; à Dieu, à Jésus-Christ dans les honneurs, à Dieu, à Jésus-Christ dans les ignominies ; à Dieu, à Jésus-Christ dans la jeunesse, à Dieu, à Jésus-Christ dans la vieillesse ; à Dieu, à Jésus-Christ jusqu'au bord de la tombe, jusqu'au dernier soupir, jusqu'à l'heure de votre mort, quelque éloignée qu'elle soit, que dis-je ? par delà même la tombe, au-delà même de la mort, à Dieu, à Jésus-Christ pour toute l'éternité.

Tel est, mes chers enfants, le sens et l'esprit des promesses que vous allez faire au Seigneur. Qu'elle est belle, qu'elle est touchante la cérémonie à laquelle vous êtes conviés ! Comme elle correspond bien aux désirs de vos cœurs, aux dispositions de vos âmes en ce jour ! Eh bien ! je ne veux pas retarder davantage cet heureux moment, je n'ai plus qu'une prière à vous faire : au moment où vos lèvres vont articuler ces paroles de feu qui scelleront votre affranchissement de la servitude du démon et rénoveront votre alliance avec Dieu, oh ! qu'elles partent d'un cœur pénétré, donnez-leur cet accent qui sort de l'âme, cet accent qui pénètre les Cieux, et, j'ose vous l'assurer avec saint

Jean Chrysostôme, ces paroles, elles seront pour vous pendant toute votre vie comme un « bâton d'appui », comme « une épée de défense », comme « une tour de protection »; recueillies par la main des anges, elles monteront jusqu'au trône sublime du Très Haut, qui fera descendre sur vous, en retour, la paix, la grâce, le bonheur, la continuation de la félicité de ce jour...

Je ne veux pourtant pas descendre de cette chaire, sans vous dire un mot, heureux parents, bons pères, tendres mères. Entendez la Religion vous dire avec émotion ce que la fille de Pharaon disait autrefois à la mère de Moïse, qu'elle avait sauvé du fleuve et adopté pour son fils: « Je l'ai trouvé dans le naufrage, je l'ai sauvé des eaux, « *accipe puerum istum* ». Il était déjà gâté, perverti, faible, affaibli au moins par le contact du monde ; il est en ce moment au comble du bonheur, parce que son âme est pure, parce qu'il possède son Dieu. Gardez fidèlement ce dépôt, je le confie de préférence à vos soins, je ne connais point dans la nature de tendresse égale à celle d'un père et d'une mère ; prenez-le donc, ce petit enfant, et élevez-le pour moi. « *Et nutri mihi* », élevez-le pour mon service et non pour le monde et ses vanités et ses plaisirs ; en l'élevant pour la vertu, pour le Ciel, pour moi, vous l'élèverez pour vous.

Veillez donc avec une tendre sollicitude à lui conserver le précieux trésor qu'il porte en son cœur ; veillez à ce qu'il soit fidèle aux serments qu'il va faire ; maintenez-le dans la pratique exacte de tous ses devoirs par vos sages conseils, mais surtout par vos bons exemples. On l'a dit souvent, mais on ne saurait trop le répéter, dans la poursuite de la vertu,

long, bien long, est le chemin des préceptes, le plus court est celui de l'exemple. Si cette maxime est vraie à l'égard de tous les hommes, combien plus à l'égard de cet âge curieux, naturellement imitateur, dont l'âme est, pour ainsi dire, tout entière dans les yeux. Des exemples, voilà le livre des enfants ; mais les plus efficaces, ils les attendent de vous, pères et mères, de vous que la Providence a placés auprès d'eux comme des anges visibles, de vous dont toutes les actions sont revêtues d'un caractère et d'une autorité sacrée ; soyez donc ce livre intelligent et toujours ouvert, ce tableau parlant, cette prédication vivante, où vos enfants puissent étudier leurs devoirs ; qu'ils sachent que vous ne leur imposez aucune obligation, que vous n'exigez d'eux aucun sacrifice auxquels vous ne vous soumettez vous-mêmes les premiers. Que votre constante fidélité aux lois de Dieu et de son Église soit comme une morale en action qui serve de règle à leur conduite.....

Eh bien ! vous le dirai-je ? une pensée pleine de tristesse a peut-être préoccupé douloureusement aujourd'hui vos chers enfants..... Goûtant le bonheur de l'union à Dieu, ils ont gémi de vous savoir éloignés de lui. Oh ! chers enfants, je reviens à vous : vous avez un moyen d'obtenir ce que vous désirez vivement, c'est de prier, de prier beaucoup ; votre prière, je le dis hautement, elle peut tout.

Bénis soient les parents qui comprennent ainsi la mission qu'ils ont reçue du Ciel ; bénies soient les familles chrétiennes où les enfants, ornés de sagesse et d'innocence, croissent, suivant la belle expression de nos saints Livres, sous les yeux de leurs parents « comme de jeunes plants d'oliviers » riches et d'ave-

nir et d'espérance, et entourent, comme une guirlande d'honneur et de joie, leurs foyers et leurs tables. « Dieu se plaît à les combler de biens », nous dit le Prophète. Sans doute il y a des séparations inévitables, mais les rangs de la famille se reforment après la mort, et tous les membres, parce qu'ils ont été fidèles, tous les membres se retrouvent au Ciel pour s'aimer toujours et ne se quitter jamais. Ainsi soit-il.

XI

INSTRUCTION

SUR LES PRÉTEXTES OPPOSÉS A LA MÉDITATION

(Mois de Marie, 23 mai 1861)

On peut ranger en deux classes distinctes les prétextes qu'il est de mode d'apporter pour se dispenser de la pratique de la méditation : il y a les prétextes évidemment faux, ce sont les prétextes mis en avant par les personnes qui, tout en estimant ce saint exercice, se prétendent ou par nature ou par position dispensées de sa pratique, exonérées de son obligation ; il y a les prétextes spécieux des âmes de bonne volonté, qui souvent ont mis et mettent même habituellement la main à l'œuvre, qui consentent à cultiver ce champ de la méditation, mais qui se rebutent, se découragent, parce qu'elles ne s'en forment pas une idée assez nette. Renverser les uns, redresser les autres : tel est le but de cet entretien.

Il y a d'abord les prétextes évidemment faux : ce sont tous ceux qui nous font conclure à l'impossibilité relative ou à l'extrême difficulté de la méditation. Quand on a dit : La méditation est trop difficile, la méditation est impossible, on se croit dispensé de ce devoir. A ces prétextes, vous le comprenez, M. F., nous pourrions nous contenter de répondre : Il faut

méditer, donc il est possible de méditer. Dans les choses nécessaires, la raison de difficulté n'est jamais une raison convenable, jamais, et vous le savez bien, vous le professez admirablement dans la pratique de la vie : chaque jour, dans la vie du monde, je vous en atteste, quand il s'agit d'arriver au terme de vos désirs, de réaliser vos espérances, de recueillir autour de vous quelques-uns de ces fruits convoités par les passions de votre cœur, vous sentez des obstacles mille fois plus infranchissables que les entraves qui peuvent vous arrêter dans les voies qui mènent à Dieu. Et cependant, vous devez en convenir, jamais, pour peu que vous désiriez atteindre votre but, jamais il ne vous arrive de tenir la chose pour impossible, parce qu'elle offre des difficultés. Oh ! non ! ces difficultés vous sont souvent un attrait de plus et un aiguillon. Eh bien ! M. F., cette générosité, cette vaillance d'âme que nous savons mettre au service de nos désirs terrestres, quelquefois de nos passions les plus condamnées de Dieu, n'est-il pas trop juste que nous les mettions au service de notre Maître du Ciel ? C'est surtout à notre foi, suivant le beau mot de Tertullien, mais surtout à notre foi pratique, et non pas à nos passions qu'il appartient de ne pas admettre la théorie des impossibilités.

Mais qu'il s'en faut, M. F., que la méditation soit bien difficile, et à plus forte raison qu'il s'en faut qu'elle soit relativement impossible ! Ne serait-ce pas faire une injure criante à la bonté divine que de le supposer un instant ? Se pourrait-il que celui qui a répandu avec tant de profusion et, si j'osais dire, avec tant de prodigalité, avec un tel magnifique dessein de miséricorde, cette lumière, cette chaleur, tous ces dons

merveilleux qu'on pourrait appeler le pain matériel, le pain du corps, se pourrait-il que ce Dieu eût mis le pain de notre âme à un prix si haut, qu'il l'eût placé à je ne sais quelle inaccessible hauteur et entouré de telles difficultés que nous, qui que nous soyons, nous, ses pauvres enfants, demandant du pain, il n'y eût personne, personne, pas même lui, notre Père, pour le rompre et le distribuer : « *Nemo illi dabat ?* » Non, M. F., vous ne voudriez pas faire à la bonté de Dieu cette injure. Cette faculté de prier de cœur et, comme on l'a dit si bien, cette faculté de « prier sa prière », cette faculté de méditer, Dieu l'a déposée au fond de toutes les âmes ; ce germe, il ne s'agit pour nous que de le développer. Oui, je le dis tout haut et je le répète, la méditation est facile et à la portée de tous.

Qu'est-ce en effet que méditer ? Méditer, c'est penser, c'est réfléchir. Or, je vous le demande, qui est-ce qui ne pense pas, ne réfléchit pas à ce qu'il veut ? Notre pensée, notre réflexion, elle est laissée à la liberté de notre volonté : nous la portons d'un côté, nous la portons d'un autre, nous l'envoyons au bout du monde, nous la faisons voyager même aux Cieux. Nous pensons à nos amis, à nos parents, à nos affaires, pourquoi ne penserions-nous pas au bon Dieu, au Ciel, à notre âme ? La méditation n'est que cela. Vous donc qui prétendez que la méditation vous est impossible, laissez-moi vous le dire, tous les jours vous méditez. Tous les jours, en effet, vous pensez sérieusement à certains projets, à certaines négociations que vous formez : pour réussir dans une affaire, vous savez réfléchir, je vous vois peser les raisons, démêler les inconvénients et les avantages, prévoir

les obstacles, calculer les moyens de les tourner ou de les franchir ; vous y pensez aisément sans contrainte, sans ennui, sans distraction, sans effort et sans art. Eh quoi ! M. F., ce que vous faites pour la terre, pour le temps, pour ce qui passe, vous ne pouvez pas le faire pour ce qui demeure, pour l'éternité, pour le Ciel! Oh! illusion! illusion! l'impossibilité ne réside que dans votre imagination.

Qu'est-ce, en effet, encore que méditer? Méditer, c'est regarder, c'est contempler. Or, M. F., nous avons tous des yeux pour regarder ce que nous voulons. Qui pourrait nous empêcher de regarder un peu le matin vers le Ciel, et, en le contemplant, de nous demander pourquoi le Créateur l'a étendu sur notre tête ? Eh bien ! M. F., regarder le Ciel avec une pensée, un sentiment dans le cœur, c'est de la méditation. Enfants du Calvaire, qui pourrait nous empêcher de regarder la Croix du Sauveur Jésus, et d'abaisser de cette Croix un regard sur nous-mêmes, qui l'y avons cloué par nos péchés ? Eh bien ! M. F., regarder un crucifix avec une pensée, un sentiment dans le cœur, c'est de la méditation. Prendre un livre de piété, en lire quelques lignes, nourrir son esprit et son cœur des pensées, des sentiments exprimés dans ces lignes, voilà encore de la méditation. Ai-je raison de dire que tous peuvent la faire, qu'elle est à la portée de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les caractères ?

Pour méditer, d'ailleurs, comme je vous le disais dans notre précédente causerie, il suffit d'avoir un cœur ; il suffit de savoir aimer. La méditation n'est qu'un épanchement, une sainte familiarité de l'âme avec son Dieu ; il n'est pas besoin pour cela de talents

bien élevés, d'une étude bien profonde. Plus l'entretien est simple, plus il est utile et profitable ; en traitant avec Dieu, l'esprit nuit plus qu'il ne sert, car c'est ordinairement aux dépens du cœur qu'il agit. La méditation vous effraye, la seule pensée de converser avec Dieu répand sur votre âme un nuage de tristesse et d'ennui ? Ah ! c'est que, sans doute, vous croyez qu'on se présente devant Dieu comme les personnes du monde qui font de cérémonieuses visites forcées par les bienséances de leur position ; l'ennui les accompagne à la porte et ne les abandonne qu'au moment où elles entrevoient l'espérance d'une prochaine sortie. O vous, M. F., qui jusqu'à ce jour avez cru que la méditation vous était impossible, c'était peut-être parce que vous pensiez qu'il fallait être avec Dieu comme on est avec les personnes du monde qu'on craint et qu'on respecte beaucoup plus qu'on ne les aime. Je le sais, dans ces visites d'étiquette, comme on les appelle, souvent on s'ennuie, on se gêne, on se paye de cérémonies et de compliments ; les lèvres parlent, mais le cœur ne dit rien.

Oh ! nous vous en conjurons, soyez avec Dieu comme l'on est avec un ami, un père, un époux, car Dieu est tout cela, plus que tout cela pour l'âme qui sait aimer. Alors vous ne serez plus gênés, votre âme sera à l'aise, vous causerez avec ce que vous avez de plus cher au monde, et cette causerie ineffablement douce deviendra comme le lait habituel de votre âme, lait divin, comme nous le dit le grand Évêque d'Hippone, qui coule sans cesse du cœur de celle qui est plus mère que toutes les mères de ce monde : « *Mater est quia nutrit, quia fovet, quia lactat* ».

Vous avez entendu parler peut-être, M. F., de ce

pauvre petit pâtre des montagnes de l'Auvergne qui n'avait compris qu'une seule parole de l'Oraison Dominicale, mais qui l'avait bien comprise. « Mon enfant, vous devez bien vous ennuyer seul, sur ces montagnes, lui disait un prêtre voyageur qui le rencontrait. Comment pouvez-vous charmer vos longs loisirs depuis le matin jusqu'au soir, pendant les journées entières que vous passez sur ces collines ? Que faites-vous ? » — « Oh ! Monsieur, répondit le jeune berger, je ne m'ennuie jamais. Ce que je fais ? mais je récite la prière que ma mère m'a apprise. Cependant, je vous le confesse, je ne puis pas arriver à la terminer. Quand je commence : « Mon Père, qui » êtes dans les cieux », alors tout à coup je me regarde moi-même et je me trouve bien petit devant un Dieu si grand ; je me dis tout bas, au fond du cœur : Comment moi, un si pauvre enfant, misérable berger de ces montagnes, le dernier de mon obscur village, j'ai pour Père le Dieu du ciel et de la terre ! Celui qui a fait ces montagnes, Celui qui a fait ce bel astre, cette belle lampe de feu qui en éclaire et dore en ce moment les sommets, Celui qui a fait ces milliers d'étoiles que j'aperçois dans le ciel, quand le soir je ramène mon troupeau, c'est mon Père ! Que voulez-vous ? Je ne puis me lasser de répéter cette parole : « Mon Père, *Pater* » ; après l'avoir redite, je la répète, je la redis, je la répète encore, et je m'en vais pendant tout le jour en disant : Mon Père, mon Père, qui êtes dans les cieux ! Je trouve ces mots dans ma bouche et dans mon cœur en reconduisant mon troupeau ; à mon réveil, ce sont les premiers qui se présentent, et je m'en vais disant et le matin et le soir, et le jour et la nuit : « *Pater*, mon Père »... Oh ! M. F.,

l'admirable prière du petit pâtre de la montagne ! Et que sainte Thérèse avait bien raison de dire que c'est une erreur de croire que la méditation ne soit faite que pour les gens d'esprit et les personnes habiles ! La méditation est à la portée de tous, et nul n'est recevable à venir dire qu'il ne peut la faire, qu'elle lui est impossible ou du moins trop difficile.

Un second prétexte mis en avant pour se dispenser de la méditation, c'est l'embarras des affaires, ce sont les exigences de la position qu'on occupe. Je ne puis méditer, dit-on : je n'en ai pas le temps. Que le prêtre, qui est l'homme de Dieu et son ministre, que les religieuses dans leur cloître, que les personnes qui ont de nombreux loisirs s'adonnent à la méditation, à la bonne heure ! Mais, quand on est obligé de vivre dans un cercle continuel d'occupations qui se succèdent sans interruption, quand on est obligé de gouverner une nombreuse famille, de diriger un commerce, de s'acquitter d'une charge, de remplir mille devoirs de bienséance ou de nécessité, en vérité, il faut renoncer à la méditation : on n'a pas le temps de la faire...... On n'a pas le temps! ah ! si ceux qui parlent ainsi voulaient être de bonne foi, ils comprendraient que ce qui leur manque est bien moins le temps que la volonté. Du temps, mais ils en trouvent pour tout ! Dans toutes leurs journées, ils en trouvent pour leurs parties de plaisir, pour les visites inutiles, pour les conversations oiseuses, pour les amusements frivoles ; et ils n'en trouvent point pour s'entretenir avec Dieu, pour penser sérieusement à la grande affaire, qui doit primer toutes les autres, l'affaire du salut, aux graves intérêts qui dominent tous ceux de ce monde, les inté-

rêts éternels ! Il est cependant un axiome de morale chrétienne qu'on ne devrait jamais perdre de vue, c'est ce que dit saint Bernard : « Quand il s'agit d'une éternité, on ne saurait prendre trop de soins ; *nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas* ». Vous ne pouvez méditer, dites-vous, parce que vous n'en avez pas le temps ? Certes, vous n'êtes pas plus occupés que tant de grands évêques qui gouvernaient de vastes églises, que tant de rois eux-mêmes chargés de l'administration de puissants royaumes. Eh bien ! il savaient pourtant, eux, trouver du temps pour la méditation. Vous n'êtes pas plus occupés que cet illustre prince de la maison de Savoie qui a immortalisé son nom par ses victoires contre les Turcs, et qui, sur les champs de bataille, savait trouver un moment de calme pour méditer quelques passages de l'*Imitation de Jésus-Christ,* qu'il portait toujours sur lui.

Je veux toutefois bien convenir, M. F., que l'exercice spécial de la méditation devra quelquefois céder aux exigences matérielles et morales de votre vie de relations. Or, laissez-moi vous le dire : Dieu a donné à ce cri de l'âme, à cet élan du cœur une admirable souplesse qui se plie et peut se faire à toutes les situations. Si vous ne pouvez méditer dans le silence du repos, rien ne vous empêche de méditer au milieu de vos occupations et de vos travaux. La méditation, la prière mentale se prête à tout, se mêle à tout. Je le sais, M. F., il y a des moments où nous sommes arrachés à nous-mêmes, où notre vie ne nous appartient plus, où on nous la dispute. Il faut en faire, de cette pauvre vie, de cette pauvre existence, toute espèce de choses qui nous contrarient et qui nous

désolent ; or, M. F., dans vos occupations, dans ces tumultes, dans ces difficultés vous pouvez encore avoir avec vous la méditation, vous pouvez jeter un regard du cœur vers Dieu. Combien de pauvres villageois font ainsi la méditation, tous les jours, au milieu de leurs travaux ! Une fleur, une plante, la moindre créature leur parle de Dieu, les élève à Dieu. Vous rapporterai-je l'exemple de ce pauvre cuisinier qui, du feu matériel qu'il avait constamment devant les yeux, prenait occasion de se souvenir sans cesse du feu éternel, et conçut de là une si vive horreur du péché et s'éleva à une sainteté si haute ? Vous le voyez donc, M. F.. partout et avec tout, dans nos demeures, hors de nos demeures, dans tous nos genres de vie différents, que nos relations soient plus ou moins multipliées, au sein de nos cités comme au milieu des champs, dans la vie la plus occupée comme dans celle qui a le plus de loisirs, partout et toujours la méditation peut nous accompagner.

Viennent maintenant, M. F., les prétextes spécieux, les obstacles fondés. C'est d'abord la divagation de l'esprit, ce sont les aridités et les distractions. Si je ne fais pas oraison, disent certaines âmes pieuses, c'est qu'il m'est impossible de captiver mon esprit, j'ai une imagination si vive que, du moment où je veux la fixer à quelque objet, elle s'égare en mille pensées vaines et frivoles. Je dois donc abandonner la méditation, parce que je vois que j'y perds mon temps...... Pour réfuter ce prétexte, nous laisserons parler saint François de Sales. Voici ce qu'il nous dit (si ce ne sont point ses expressions, ce sont au moins ses pensées) dans son admirable livre que vous avez pour la plupart entre les mains, l'*Intro-*

duction à la Vie dévote: « Lors même qu'on ne s'occuperait pendant l'oraison qu'à chasser ou repousser les tentations et les distractions, l'oraison n'en serait pas moins bien faite. Quand les distractions ne sont pas volontaires, le Seigneur se contente de nos bonnes intentions. Une once d'oraison faite au milieu des distractions et des dégoûts vaut mieux que cent livres au milieu des consolations...... Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois l'année en la chambre du Prince sans l'espérance de lui parler, mais seulement pour être vus de lui et lui rendre leurs devoirs!...... Si Dieu ne juge pas à propos de nous introduire à ses entretiens, demeurons dans l'antichambre et faisons-lui nos révérences. D'immobiles statues placées dans les galeries des princes ne laissent pas que de leur faire honneur. Si donc le Seigneur veut que nous soyons comme des statues en sa présence, contentons-nous de l'honorer comme des statues ». Et sainte Thérèse, de son côté, raconte, avec cette candeur qui règne dans toute l'histoire de sa vie, le dégoût et l'ennui qu'elle eut plus d'une fois à surmonter dans ses méditations. « Il m'est arrivé maintes fois, dit cet ange du Carmel, durant plusieurs années où je consacrais une heure à l'oraison, de souhaiter avec tant d'ardeur d'en voir arriver la fin que j'étais plus attentive à écouter quand l'horloge sonnerait qu'à poursuivre le sujet de ma méditation ; et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent préférée à la peine que je ressentais, lorsqu'il fallait me retirer pour prier. Mais enfin Notre-Seigneur m'assistait, car, après m'être fait cette violence, je me trouvais dans un plus grand calme et dans une jouissance plus douce

et plus paisible que bien des fois où j'avais senti l'attrait ». Suivant le conseil du saint Évêque de Genève, à l'exemple de l'ange du Carmel, apportons, M. F., à l'exercice de la méditation une âme renoncée et dépouillée d'elle-même. La méditation, nous l'avons dit, c'est l'aliment de notre âme : or la vie doit coûter cher à notre âme ; nous ne voudrions pas, n'est-il pas vrai ? en donnant à notre corps la nourriture nécessaire, y attacher un grand sentiment d'attrait, de sensualité : nous en rougirions. Prenons garde aussi, en prenant cette nourriture spirituelle, de tenir trop à un principe d'amour de nous-mêmes, de sensualité d'âme (si je puis ainsi parler), si raffinée soit-elle ; gardons-nous de faire de la méditation un moyen de nous rendre contents et enchantés de notre personne. Aux âmes qui, dans leur entretien avec lui, se contemplent avec complaisance, s'écoutent et s'admirent, Dieu ne répond rien. Le désir qui doit nous animer avant tout, c'est de réduire en nous l'être humain, la vie de la nature à ses dernières limites, c'est-à-dire au néant, et, après lui avoir inspiré cette mort mystérieuse, de lui rendre la vie véritable, la vie surnaturelle, la vie vraiment heureuse dans la vie même de son Dieu. La méditation est donc comme un sacrifice où l'âme dans la mort trouve la vie ; mais il faut qu'elle ait soin, comme Abraham, de chasser les oiseaux qui descendent sur les victimes de ce sacrifice. Ces oiseaux venaient becqueter les victimes, dit la sainte Écriture ; que faisait ce saint Patriarche ? Avec un rameau qu'il passait souvent sur l'holocauste, il les chassait. « Ces oiseaux, dit saint François de Sales, ce sont les mille distractions, les mille frivolités qui viennent nous assaillir pendant notre

méditation. Appliquons-nous à les chasser et si, après les avoir éloignées, elles reviennent, remettons-nous à la même œuvre et, dussions-nous être occupés à les chasser tout le temps de la méditation, cette oraison sera bien faite, ce sacrifice sera agréable au Seigneur »... Donc, M. F., les distractions ne doivent pas être pour nous un prétexte de négliger la méditation.

Il est enfin un quatrième et dernier prétexte qu'on apporte pour ne pas méditer : c'est l'état de souffrance de l'âme. Jamais pourtant la méditation n'est plus nécessaire que dans le moment où nous souffrons le plus. Je veux bien convenir qu'elle présente alors une apparence de difficulté, mais cette apparence est fausse. C'est quand le cœur souffre qu'il éprouve un plus pressant besoin de s'épancher. Souffrance et prière (or la méditation est la prière la plus parfaite), c'est tout ce qu'il y a de plus irrésistible au cœur du divin Maître. On les a comparées, ces deux choses : la souffrance d'abord à des charbons ardents, à un brasier ; et l'autre, la prière, se répandant sur cette souffrance du cœur, à l'encens, qui vient à tomber sur ces charbons ardents que l'on balance au devant du saint Tabernacle. Plus ils sont ardents, ces charbons, plus l'encens sacré s'élève avec force, avec légèreté, avec puissance jusqu'au faîte du temple. Il en est de même, M. F., de la souffrance et de la méditation réunies dans notre cœur. Alors, je le sais, la méditation ne sera probablement pas longue, pas plus longue que la prière du Sauveur Jésus lui-même abîmé dans la souffrance à Gethsémani. Il ne dit que quelques mots, et, ces mots, il les répète, et, ces mots, ils se prolongent dans son âme divine en écho douloureux : « Mon Père, que ce calice passe loin de

moi ! » La souffrance augmente, elle devient une agonie ; eh bien ! le cri de son âme avec la souffrance redouble d'intensité. A l'exemple du divin Maître, dans nos angoisses, dans nos agonies intérieures, allons jeter notre pauvre cœur au pied de la Croix, au pied du Tabernacle. Nous n'articulerons pas de paroles ; comme notre Dieu attaché à la Croix par les clous qui déchiraient ses membres, nous verserons quelques larmes : « *cum lacrymis* » ; et nous pousserons un soupir puissant qui arrivera jusqu'au ciel : « *cum clamore valido* ». La prière et la Croix, M. F., qui semblaient, à elles deux, les faiblesses les plus profondes qu'il y eût au monde, c'étaient là deux grandes puissances qui s'embrassaient au Calvaire, qui triomphaient du monde et décidaient son salut ; la prière du cœur et la souffrance, ce seront les deux puissances qui s'embrasseront en notre âme et la sauveront.

Vous le voyez, M. F., nous n'avons aucun prétexte pour négliger ou pour abandonner la méditation. Livrons-nous donc avec ardeur et bonne volonté à ce saint travail. Il ne nous est pas nécessaire, comme à Moïse, d'être placés sur la sainte montagne, au milieu d'une nuée de gloire et de voir Dieu face à face ; il ne nous est pas nécessaire d'être ravis, comme saint Paul, jusqu'aux inaccessibles sommets du troisième Ciel. Elles sont rares, bien rares, ces âmes d'élite, ces âmes séraphiques qui sont arrachées de temps en temps aux organes terrestres et qui, entraînées par celui que sainte Thérèse appelle « le géant des esprits », vont se plonger au sein de Dieu même pour participer aux plus hautes, aux plus

douces communications de l'amour divin. Dieu ne demande pas de nous qu'en commençant nous méditions comme l'ascète exercé depuis de longues années. Mais, si nous ne pouvons prendre le vol de l'aigle et planer dans la nue, nous pouvons au moins imiter le battement timide des ailes du jeune aiglon, qui essaye ses forces dans la vallée. Brisons donc, M. F., de plus en plus les liens par lesquels un monde méprisable et corrupteur s'efforce de nous enchaîner ; quittons la matière, quittons les sens, laissons ce qui est en bas ; montons, montons encore : « *Sursum corda* » ; entretenons-nous de cœur avec notre Dieu, et, pour nous animer de plus en plus à ce saint exercice, aimons à jeter les yeux sur celle qui est le modèle admirable des âmes unies à Dieu, même sur cette terre, sur celle que saint Ambroise nous représente, d'après le saint Évangile, passant sa vie presque tout entière dans le silence et la méditation. Jetons les yeux sur notre Mère du Ciel, sur l'auguste Marie : elle nous tendra la main, elle nous soutiendra dans ce chemin quelquefois âpre et difficile où nous appelle notre Dieu ; elle rallumera, au feu sacré qui brûle toujours en son âme, le flambeau de l'oraison, trop facile à se consumer et à s'éteindre en nous. Comme ces lampes mystérieuses qui sont suspendues au faîte du sanctuaire, Marie éclairera, échauffera nos âmes à l'ardeur du feu sacré dont elle brûle dans le sein de Dieu. Ainsi soit-il !

XII

INSTRUCTION

SUR UNE MÉTHODE DE MÉDITATION

(Mois de Marie, 30 mai 1861)

Mes Frères,

Après avoir envisagé ensemble la nature de la méditation, son importance et, pour mieux dire, sa nécessité, après avoir réduit à néant tous les prétextes que l'on met habituellement en avant pour se dispenser de cette salutaire pratique ; après avoir montré sa facilité pour tous les âges, pour tous les caractères, pour toutes les intelligences, et même, si j'ose ainsi parler, sa souplesse pour toutes les circonstances et toutes les situations de la vie, il ne sera peut-être pas hors de saison, que dis-je ? ce sera peut-être répondre au désir de certaines âmes que de venir expliquer simplement et d'une manière didactique comment on peut s'y prendre pour faire la méditation. Notre inconstance naturelle, en effet, M. F., la légèreté de notre esprit, les écarts de notre imagination nous rendent nécessaire l'assujettissement à une méthode dans la pratique.

Il en existe plusieurs, pleines de l'esprit de Dieu et parmi lesquelles le choix est libre. Celle que nous

venons vous proposer est celle de saint Ignace, que nous croyons convenir à un plus grand nombre de personnes. Approuvée par plusieurs souverains Pontifes, beaucoup de saints l'ont mise en pratique, et bon nombre d'âmes pieuses en ont tiré et en tirent tous les jours un grand profit. Nous exhortons toutefois les personnes qui en suivent une autre à ne pas changer facilement, car, comme le dit l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, « là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté : *Ubi Spiritus Domini*, *ibi libertas* ». Ne vous effrayez pas, M. F., si cette méthode d'un des plus illustres ascètes des âges modernes vous semble difficile au premier abord : le mécanisme en est excessivement simple, et l'expérience apprend qu'il faut généralement peu de temps et d'efforts pour se le rendre familier.

Pour bien faire la méditation il y a certaines règles à suivre *avant*, *pendant* et *après*.

Il y a d'abord les règles qui concernent les deux genres de préparation qu'il faut apporter : la prépation éloignée et la préparation prochaine.

La *préparation éloignée* consiste dans un grand détachement des créatures et dans une sainte habitude du recueillement intérieur. Nous l'avons vu précédemment, il est impossible de s'élever vers Dieu, si l'on est retenu en bas par ces chaînes mille fois plus tenaces que le fer, par ces chaînes de diamant sous le symbole desquelles saint Augustin désigne le péché, ou même par une multitude de liens, qui nous attirent, qui nous enlacent : les affections déréglées. Aussi l'apôtre saint Jacques exhorte ceux qui veulent s'approcher de Dieu par l'oraison à s'en approcher avec des mains et un cœur purs, ou, du

moins, à s'efforcer de les purifier par la pénitence : « *Emundate manus, purificate corda* ». Avec la pureté du cœur, il faut encore un grand recueillement, un dégagement absolu de tous les soins et de toutes les préoccupations du monde. « Ce serait se tromper, dit saint Bernard, que de croire que l'on puisse aisément rassembler au temps de l'oraison ses pensées et ses affections, quand on leur donne, en tout autre temps, la liberté de se répandre sur les divers objets qui se présentent ». Un cœur recueilli est toujours disposé à méditer ; mais il faut du temps pour se rappeler à soi-même, quand on vit dans une dissipation habituelle.

La *préparation prochaine* consiste d'abord à lire, dans un livre de piété ou dans un cours de méditations, la veille, après la prière du soir, le sujet de l'oraison du lendemain, en songeant aux fruits que l'on pourra en retirer relativement à l'état de son âme. Après s'être mis au lit et avant de s'endormir, on repasse brièvement dans son esprit le même sujet. Me demanderez-vous, M. F., pourquoi commencer, dès la veille au soir, à préparer le sujet de sa méditation ? Ah ! c'est que, dans un sens beaucoup plus profond qu'on ne le pense, « la nuit porte conseil ». On se pose des questions le soir, bien souvent on les trouve résolues au réveil. Quand un germe est déposé dans l'esprit et dans le cœur, ce germe se développe non seulement par nos travaux, nos pensées, nos efforts, mais par une sorte de fermentation sourde qui se fait en nous sans nous.

Et c'est ce que nous fait entendre le saint Évangile, lorsqu'il dit : « Quand un homme a jeté en terre une semence, soit qu'il veille ou qu'il dorme,

la semence croît et se développe, car la terre fructifie d'elle-même : « *terra enim ultro fructificat* ». Ainsi de notre âme, M. F., cette terre mystérieuse : elle fructifie d'elle-même. Qui d'entre nous, d'ailleurs, ne sait par expérience à quel point le sommeil développe les questions posées, fait fructifier les germes dans notre esprit ? Que de fois, au réveil, la vérité qu'on avait poursuivie en vain, brille dans l'âme au sein d'une clarté pénétrante. Et, pour me servir d'un exemple familier, vous savez, M. F., ce que font les écoliers pour bien apprendre leur leçon ? ils la regardent le soir avant de s'endormir et ils la savent le lendemain matin. Eh bien! nous aussi, M. F., si nous voulons bien méditer, préparons notre méditation la veille, avant le repos de la nuit, et nous la trouverons toute vivante, au réveil, dans notre esprit et dans notre cœur.

Le matin donc, aussitôt qu'on s'éveille, après avoir donné son cœur à Dieu, on doit reporter sa pensée sur l'objet de sa méditation. En prenant ses vêtements, on évite les pensées vaines et étrangères et, autant que possible, on entretient son esprit, on nourrit son cœur de pensées, de sentiments conformes au sujet que l'on va méditer. L'âme se trouve par là toute disposée à commencer avec calme et recueillement la prière habituelle du matin, à la suite de laquelle on place la méditation.

C'est donc le matin, M. F., lorsque le fardeau de la veille a été enlevé du cœur par le repos et que celui du jour n'a pas encore courbé l'esprit, c'est le matin, avant toute distraction, avant tout commerce humain, qu'il faut s'entretenir avec Dieu.

Quoi de plus beau, M. F., quoi de plus touchant

que de faire de son lever comme une aurore bienfaisante de tous les travaux du jour ! Ne peut-on pas dire vraiment qu'elle vient les colorer comme d'un reflet du Ciel, et qu'elle y fait descendre, comme un baume, la rosée qui tombe des saintes régions ? Ce moment du réveil, comme l'a dit admirablement une des voix les plus éloquentes et les plus aimées de notre temps, ce moment du réveil dans l'ombre ou la clarté du matin, suivant les saisons, est un moment sacré ; l'âme qui n'en connaît pas le prix ne pourra jamais s'initier bien avant aux voies du Dieu qui a réglé le cours des astres, en même temps que la vie de l'homme, et fait de l'un et de l'autre une merveilleuse harmonie. Malheur à ceux qui méconnaissent et méprisent cette harmonie ! Préjudiciant à leur santé et à leurs travaux, ils nuisent encore davantage à leur piété. Une personne qui prolonge son sommeil au delà du matin, parce qu'elle a prolongé sa veille au delà d'une juste nuit (et ceci n'est que trop commun de notre temps), trouve à son chevet le bruit et les affaires du monde : leur éclat tumultueux la saisit, elle cherche en vain pour Dieu l'heure tranquille qu'elle a perdue par sa faute ; elle ne trouve que des devoirs qui se précipitent, des ennuis qui s'appellent, l'oubli de son âme et le silence de la vérité.

Oh ! M. F., disons-le-nous ensemble : le matin est le réveil du monde ; qu'il soit aussi le nôtre ! Consacrons-en l'aube virginale à la méditation de cette aube plus splendide encore et plus pure, c'est-à-dire la vérité. L'une est la lumière de nos yeux, l'autre est celle de notre cœur ; que toutes les deux se lèvent en même temps sur nous pour éclairer notre vie !

Je me suis égaré un peu en dehors du sujet, mais je n'ai pu résister au désir de vous montrer l'admirable convenance du matin pour la méditation.

Quand le moment de méditer est arrivé, on commence ce saint exercice par trois actes préliminaires : l'adoration, l'oraison préparatoire et les préludes.

Et d'abord on adore profondément la majesté suprême de Dieu en présence de qui on se met par un acte de foi. Saint François de Sales nous enseigne quatre moyens que l'on peut employer suivant son attrait pour se mettre en la présence de Dieu : immensité de Dieu, sa présence intime en notre âme, Jésus-Christ nous regardant du haut du Ciel, Jésus-Christ présent devant nous et réellement sous les voiles eucharistiques, si l'on est dans l'église. Dieu me voit, c'est à Dieu que je vais parler, se dit par avance l'âme qui va méditer. Partout présent par son immensité, Il remplit donc de sa présence le lieu où je suis ; que dis-je ? Il est en moi et dans les profondeurs de mon être, et Il y est plus intimement que je ne suis moi-même présent à moi-même ; Il est là, Il est en moi comme une grande lumière qui va éclairer mon esprit et pénétrer mon cœur ; Il est là, Il est en moi, ce Dieu des miséricordes qui, par une faveur spéciale, veut bien me souffrir à ses pieds pour lui dire mes faiblesses et mes misères ; Il est là, Il est en moi, comme un père qui veut s'entretenir particulièrement et cœur à cœur avec son enfant ; Il est là, Il est en moi, comme un juge souverain qui me demandera un compte exact de l'action que je vais faire. Et la seule pensée de la présence de ce Dieu d'une infinie grandeur, devant lequel les anges s'abîment de respect, la jette, cette âme, dans une sainte humilia-

tion et un profond anéantissement. L'adoration sort de son cœur spontanément et sans effort, avec la détestation de ses fautes, qu'elle sait mettre obstacle aux communications divines, et l'ardente sollicitation du secours d'En-Haut.

Et alors on peut réciter le *Veni, sancte Spiritus* ou une strophe du *Veni creator*, l'*Ave Maria*, l'invocation aux saints anges et à ses saints patrons.

Puis on arrive au troisième acte préliminaire qu'on appelle prélude. Il consiste à se mettre sous les yeux, à se représenter vivement mais doucement le sujet de la méditation ; on le nomme encore composition ou fabrication du lieu. Si l'on doit, par exemple, M. F., méditer sur Jésus en croix, on s'imagine être sur le Calvaire, on voit le Sauveur couvert de plaies sanglantes, on entend les sarcasmes et les blasphèmes de ses bourreaux. Si l'on médite sur la mort.., sur le jugement.., sur l'enfer.., si l'on médite sur une parole de Notre-Seigneur, on se place par l'imagination parmi ses disciples pour la recueillir de sa bouche adorable, ou bien on suppose que cette parole nous descend du Ciel et nous est adressée personnellement. Si l'on médite sur une chose immatérielle, on peut encore arriver à se représenter la chose dans l'imagination d'une manière frappante. En méditant sur le péché, on voit l'âme, auparavant si belle, défigurée par une hideuse tache.., on voit l'âme, auparavant habitée par le Sauveur, comme envahie par le démon, qui en fait son esclave... Rien de plus avantageux, en effet, M. F., que de se représenter vivement un objet déterminé et d'y attacher son imagination : c'est l'empêcher de s'égarer, c'est un puissant moyen d'éviter les distractions. Si cependant

elle s'échappe, il suffit, pour la rappeler, de recourir à la même représentation mentale, comme nous reportons nos regards sur l'objet que nous considérions attentivement, lorsqu'un bruit quelconque nous a fait détourner la tête. Tous ces actes ne sont encore que le commencement et le début de la méditation ; on ne doit pas s'y arrêter longtemps, bien qu'il faille y apporter un grand soin, car c'est souvent de là que dépend le succès de l'oraison. Mais c'est au fond même du sujet et, comme l'on dit, au corps de la méditation qu'il faut s'arrêter et consacrer le temps dont on peut disposer.

Vous prenez donc alors votre livre (si vous avez l'habitude de vous servir d'un livre), et vous relisez lentement, avec une attention concentrée, plutôt du cœur que des yeux, le sujet de la méditation. Cette lecture faite, le livre déposé, vous avez trois choses importantes à faire : l'application de l'intelligence, le retour sur vous-même avec les affections qu'il peut exciter, et enfin les résolutions.

Vous appliquez donc d'abord votre intelligence à considérer sérieusement la vérité du salut ou le mystère de la Religion qui vous est proposé ; vous repassez dans votre esprit, vous envisagez dans une vue de détail ce que Notre-Seigneur, la Sainte-Vierge ou les saints vous ont enseigné à ce sujet, et les exemples qu'ils vous ont donnés. Il faut, M. F., que ces vérités nous pénètrent intimément, à peu près, dit un auteur ascétique, « comme la teinture s'imbibe peu à peu dans la laine qu'on veut teindre ». Quand, à force de les voir de près, elles nous sont devenues familières et qu'on se les est, pour ainsi dire, incorporées, assimilées, on laisse aller son esprit aux

diverses considérations que la grâce inspire, « faisant comme les abeilles », dit le saint Évêque de Genève, qu'on ne peut se lasser de citer en cette matière, « qui ne quittent point la fleur, tandis qu'elles y trouvent du miel à recueillir. »

En second lieu, M. F., on fait un retour sur soi-même, retour si nécessaire que, sans lui, la méditation n'est plus qu'une étude stérile, qu'une vaine spéculation. Ce point est comme un examen de conscience, dans lequel nous nous demandons compte de notre vie passée par rapport à la vérité que nous méditons. On compare sa conduite avec ses obligations, on jette un regard sérieux sur son intérieur, pour voir si l'on a été fidèle à ses devoirs. Si l'on s'est conformé dans sa vie jusqu'alors aux enseignements qu'on vient de recevoir de Dieu dans la réflexion de l'esprit, on en rend grâce à ce bon Maître. Mais si, par malheur, on les a méconnus, oubliés, méprisés, on s'en confond intérieurement et on prend des mesures pour l'avenir. Vous le comprenez, M. F., dans cette partie de la méditation, tantôt on se repent du passé, tantôt on remercie Dieu de ses bontés, tantôt on l'adore, on le bénit; tantôt on lui fait réparation; tantôt, attendri à la vue de ses bontés ou ravi de ses perfections adorables, on s'élance vers Lui, on ne veut plus que Lui, on goûte le bonheur qu'il y a d'être en Lui, et on Lui jure une inviolable fidélité. Oh! M. F., quand vous vous sentez touchés de ces affections, arrêtez-vous-y, laissez-vous-en pénétrer, donnez au cœur le loisir de s'en remplir, de les savourer, de s'en nourrir. Comme je vous l'ai dit précédemment, il n'est ici nullement besoin de paroles arrangées avec art : la source des sentiments ce ne sont

pas les lèvres, c'est le cœur, et le cœur ne s'étudie pas avec Dieu, il laisse couler vers Dieu tout ce qui est en lui.

Il ne faut pourtant, M. F., vous dirai-je avec le saint auteur de l'*Introduction à la vie dévote*, s'arrêter tellement à ces affections générales qu'on ne les convertisse en des résolutions particulières pour sa correction et son amendement. Or, M. F., il y a des mesures à prendre, si l'on veut que ces résolutions soient utiles.

Il ne faut pas d'abord en prendre un grand nombre : ce serait le moyen de n'en exécuter aucune. Vous connaissez comme moi l'adage populaire devenu banal à force d'être répété : « Qui trop embrasse mal étreint ». Une ou deux suffisent, pourvu qu'on soit fidèle à les mettre en pratique.

Ces résolutions, en second lieu, ne doivent point être vagues, générales, indéterminées, comme celles-ci, par exemple : Je ne veux plus pécher, je serai patient dans l'adversité ; ces résolutions sont presque toujours pleinement inefficaces et sans fruit. Un célèbre Jésuite, général de la Compagnie, le Père Roothaan, dans un excellent petit traité latin traduit en français sous ce titre *Art divin de l'oraison*, compare spirituellement ces résolutions vagues et universelles à des coups de canon tirés au hasard et sans but, incapables de nuire à l'ennemi et d'abattre ses remparts. Si nous voulons que nos résolutions portent leur fruit, il faut les particulariser, les adapter à notre état présent. Au lieu de dire vaguement : Je ne veux plus pécher, on se dit : Je renonce à tel péché, à tel défaut, auquel je suis enclin, et, pour n'y plus retomber, je vais dès ce moment prendre tel moyen.

Au lieu de dire : Je serai patient dans l'adversité, on se dit : S'il se présente aujourd'hui quelque peine à souffrir, je penserai que cette souffrance n'est rien en comparaison des peines de l'Enfer que j'ai méritées, et je me résignerai par amour pour Jésus crucifié. De la sorte, M. F., vous trouverez dans votre résolution même le motif de lui être fidèle.

Il faut enfin, M. F., que nos résolutions soient humbles et accompagnées d'une sincère défiance de nous-mêmes. La cause première qui paralyse ordinairement l'effet de nos bons propos, c'est la présomption. Dieu, dans sa justice, humilie l'orgueil qui se confie en lui-même, il ne donne sa grâce qu'aux âmes humbles, c'est lui-même qui nous l'assure : « *Humilibus dat gratiam* ».

Ces résolutions prises, on conclut la méditation par cette prière que saint Ignace désigne sous le nom de Colloque. Cet entretien se compose de trois actes : l'âme remercie Dieu des grâces qu'elle a reçues pendant l'oraison, des lumières et des bonnes pensées qui lui sont venues de sa main libérale ; elle lui demande ensuite pardon des fautes, négligences ou lâchetés, auxquelles elle a pu se laisser entraîner ; troisièmement enfin, se rappelant les résolutions qu'elle a prises, elle les offre à Notre-Seigneur, en lui protestant qu'elle sent le besoin de s'appuyer sur son secours divin, et, pour l'obtenir plus sûrement, elle implore l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie, de saint Joseph, de son bon ange, des saints qu'elle a pour patrons et protecteurs, et elle termine ce saint exercice par les deux belles prières qui sont toujours sur les lèvres du chrétien : le *Pater* et l'*Ave*. Saint François de Sales ajoute cependant qu'il ne faut

pas quitter le lieu de la méditation sans cueillir ce qu'il appelle « un petit bouquet de dévotion ». « Ceux qui se sont promenés en un beau jardin, dit notre aimable Saint en son style que je tiens à conserver avec sa couleur simple et naïve, n'en sortent pas volontiers sans prendre en main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et les tenir le long de la journée ». De même, nous aussi, après nous être délicieusement promenés dans le jardin mystique de la méditation, nous devons nous faire comme un bouquet de bons sentiments, que nous puissions « odorer » spirituellement durant tout le jour ; et, pour cela, il faut recueillir quelques paroles vives et fortes, qui renferment comme un grand sens et soient comme l'abrégé de ce que Dieu nous a dit dans l'oraison.

Quand nous aurons ainsi médité, M. F., nous pourrons nous dire ce que Jésus-Christ disait à saint Pierre sur les flots du lac de Galilée : « *Duc in altum*, avance-toi maintenant dans la haute mer ». Ah ! M. F., c'est que, quand on a fait oraison, qui que l'on soit, on se retire le cœur plus léger et moins soucieux, l'esprit plus calme, le front moins sombre, plus fort contre soi-même et plus résigné à toutes les épreuves de la vie.

Exerçons-nous donc, M. F., à cette sainte pratique ; suivons avec courage et bonne volonté la méthode qui nous offre de l'attrait ; essayons celle de saint Ignace, si nous ne la connaissons déjà, et, si parfois elle nous semble rude et difficile, consolons-nous en pensant à un fait que nous raconte l'auteur de la vie du saint fondateur de la Compagnie de Jésus...

(*La fin manque*).

XIII

SERMON

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

(1861)

Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis.

Il n'y a point de nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait ses dieux aussi proches d'elle que notre Dieu est proche de nous. (*Deut.*, IV, 7).

Mes Frères,

La lumière qui resplendissait sur le tabernacle de l'ancienne alliance, la colonne de nuages et de feu qui marchait devant le peuple d'Israël, tous les témoignages éclatants, toutes les marques sensibles de la présence du Très Haut jetaient l'âme de Moïse dans un ravissement qu'il ne pouvait maîtriser. Il semblait à ce grand prophète qu'il ne saurait exister entre le Créateur et la créature de communications plus intimes, que le Ciel ne pouvait s'incliner vers la terre avec plus de miséricorde, ni répandre sur elle de plus étonnantes faveurs. Non, s'écriait-il, il n'est point de nation, si puissante qu'elle soit, qui nous soit comparable en gloire et en bonheur, parce qu'il n'en est

point à laquelle Dieu se communique avec autant d'amour : « *Non est alia natio tam grandis*... ». Il était bien juste, je l'avoue, M. F., de féliciter la nation choisie de la familiarité de prédilection avec laquelle son Dieu se communiquait à elle; mais, si le législateur d'Israël s'exprimait ainsi sous une loi toute de crainte, que n'eût-il pas dû dire sous la loi d'amour ! Tournez vos regards vers ce sanctuaire, contemplez le Saint des saints, « le Fils du Dieu vivant », qui y habite réellement et en personne, voilant sous d'humbles apparences les rayons de sa majesté infinie et l'éclat de son humanité glorieuse ; et dites-moi si ce n'est pas à nous, chrétiens, qu'appartient le droit de confesser que jamais nation, quels que fussent ses privilèges et sa grandeur, n'a eu son Dieu plus près d'elle ? « *Non est alia natio tam grandis* ».

Ne craignez pas que le bruit du tonnerre vienne glacer d'épouvante le timide adorateur qui se présente aux pieds de son Maître : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, je vous soulagerai ». Voilà les douces paroles qui, du tabernacle saint, se feront entendre pour vous attirer. La crainte de la mort ne nous interdit pas l'accès de cette montagne bénie, nous nous y sentons appelés par l'Auteur de la vie. Un chérubin, avec son glaive de feu, ne garde plus la porte de ce lieu de délices, l'entrée en est facile à tous, la paix règne sur le front des anges qui font une garde invisible à l'entour du « Dieu de la paix », parce que la crainte a fait place à l'amour. « Non, M. F., il n'y a point de nation qui puisse se glorifier comme le peuple chrétien d'avoir son Dieu plus près d'elle ». Ce qui attire, c'est le cœur ; ce qui rapproche, ce

qui unit, c'est l'amour, qui prend naissance dans le cœur. Pourquoi notre faiblesse, notre misère s'effrayerait-elle ? Le Sauveur Jésus, notre Dieu, « habite au milieu de nous » avec son Cœur ; que dis-je ? il nous le découvre, ce Cœur, avec toutes les amabilités qui en découlent et nous invite à le considérer à part. On dirait qu'il tient à se résumer, à se personnifier tout entier dans son œuvre : « *Erit cor meum ibi cunctis diebus* ». Mon Cœur, le siège de mon amour pour vous, nous dit-il, le foyer de ma charité, il sera là tous les jours, il sera là non pas en image et en figure, mais dans sa substance, mais dans sa réalité vivante : « *Erit cor meum ibi* ». C'est à ce Cœur, M. F., que l'Église nous invite à rendre un culte spécial ; c'est en son honneur qu'a été établie la fête qui nous réunit en ce moment ; et c'est pour entrer dans l'esprit de cette fête que je viens aujourd'hui vous entretenir du culte à rendre au cœur le plus aimant et le plus généreux, au Cœur sacré de Jésus.

Une dévotion se recommande par son objet et par sa fin. Or, à la considérer dans son objet, il n'est point de dévotion plus excellente que celle du Sacré-Cœur de Jésus ; à l'envisager dans sa fin, il n'en est point de plus fructueuse. Ainsi excellence de la dévotion au Sacré-Cœur, avantages de ce culte ; voilà en deux mots tout mon dessein. Demandez, je vous prie, M. F., au Cœur bien-aimé du Sauveur par l'intercession de Marie, sa mère et la nôtre, qu'il veuille bien animer mes paroles et les faire arriver jusqu'à vos âmes.

Ave Maria.

I

L'objet de la dévotion au Sacré-Cœur, comme nous le lisons dans un décret du Souverain-Pontife Pie VII, c'est le Cœur même du Sauveur : cœur physique, cœur de chair substantiellement uni à la personne du Verbe ; cœur immatériel, cœur moral, abîme de grandeur et d'anéantissement, de richesse et de miséricorde, de bienfaisance et d'amour, dont le premier n'est que le symbole. Or, je vous le demande, M. F., qu'est-ce que le cœur ?

Le cœur, vous le savez, c'est cet organe qu'on peut considérer comme le milieu, l'unité, le résumé du corps de l'homme, c'est le centre où vient retentir et se recueillir toute la vie. C'est au cœur que se rend, comme à son foyer, c'est du cœur que part en mille ruisseaux, comme de sa source, le sang qui circule et bout dans nos veines, communiquant à chaque membre la chaleur, le mouvement et la force. Faites cesser pour un instant l'influence de cet organe vivificateur qui alimente la vie de sa perpétuelle inspiration, tout tombe en décadence, tout cesse dans l'homme ; et, de même que c'est aux premiers battements du cœur de l'enfant qu'une mère surprend dans son sein le secret de sa conception, de même c'est aux derniers battements du cœur du vieillard que se clôt et se couronne la plus longue vie.

Mais parlons, M. F., du cœur moral, du «cœur de l'âme » (si l'on nous permet d'emprunter cette expression à un savant philosophe de nos jours), et disons qu'il est « tout l'homme ». Dans toutes les langues comme dans toutes les pensées humaines, le cœur de

l'âme, dont le cœur physique est l'instrument et, pour ainsi dire, la signature, le cœur de l'âme a été considéré comme le siège de la sensibilité, le symbole de la tendresse et la source des affections. N'est-ce pas du cœur que jaillissent les grandes pensées, les illuminations soudaines ? N'est-ce pas au cœur que naissent les inspirations du génie, les mouvements de l'éloquence ? N'est-ce pas le cœur qui est le principe des actions généreuses, des nobles dévoûments, des émotions vives ou tendres ? On peut vanter un homme pour son esprit, pour ses talents, pour ses connaissances, on ne l'aime que pour les qualités de son cœur. La fortune éblouit, le caractère subjugue, la beauté fascine, le cœur seul attache. Dire d'un homme qu'il n'a pas de cœur, c'est le flétrir, quelque autre avantage qu'on lui reconnaisse ; dire d'un homme qu'il est plein de cœur, c'est en faire le plus bel éloge, quelque autre défaut qu'on lui impute.

Essayerai-je après cela, M. F., de vous peindre l'étroite affinité qui existe entre le cœur matériel et le cœur de l'âme ? Vous redirai-je les relations intimes qui unissent leurs fonctions diverses ? J'aime mieux en appeler à votre propre expérience : surveillez votre cœur physique, votre cœur de chair, saisissez l'instant où il consent à un attrait, à une affection, à un enthousiasme : quel mouvement et quel rythme nouveaux ! Parfois alors sa vitesse est doublée. Oui, M. F., si un ange tenait en ce moment la main sur notre cœur, il lirait, dans ses pulsations corporelles, notre âme tout entière ; il y lirait l'amour ou l'absence de l'amour, la générosité ou la froideur, le dévoûment ou l'égoïsme. A l'harmonie et à l'élan des battements, à l'ampleur et à la dilatation du rythme,

il devinerait nos sentiments, leur nature, leur objet et les proportions de lumière, de liberté, de désintéressement, d'enthousiasme ou d'emportement, de chaleur d'âme ou de chaleur de sang qui les composent. « Le cœur est donc tout l'homme », M. F., nous sommes autorisé à le dire.

Réunissez maintenant par la pensée dans un cœur toutes les qualités des grands hommes dont l'histoire a enregistré le nom dans ses fastes, la générosité des héros les plus illustres, les lumières des génies les plus élevés, l'éloquence des orateurs les plus habiles, le désintéressement des amis les plus sincères, la sympathie des frères les plus unis, l'amour des pères les plus dévoués, la tendresse des mères les plus sensibles et les plus aimantes ; par un nouvel effort de l'imagination, accumulez dans ce même cœur toutes les vertus des saints que l'Église a placés sur ses autels : le zèle des apôtres, le courage des martyrs, le renoncement et l'austérité des anachorètes, la charité des confesseurs, la pureté des vierges ; ajoutez encore à tous ces dons la bonté, la puissance, la beauté merveilleuse du cœur de Marie, la Reine des anges et des hommes, et vous aurez à peine une faible idée des grandeurs et des richesses du Cœur de Jésus. Où trouverai-je donc, M. F., des expressions assez brûlantes pour vous parler dignement du Cœur du Sauveur, de ce Cœur formé par l'Esprit divin du plus pur sang de la plus pure des Vierges, de ce Cœur chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, « splendeur de la lumière incréée, miroir sans tache de la majesté de Dieu, empreinte de sa substance, image vivante de sa bonté » ? Le Cœur de Jésus ! ce n'est pas seulement le cœur du plus saint et du plus

aimable des enfants des hommes, c'est le cœur d'un Dieu, c'est le cœur du Verbe éternel « engendré de Dieu avant l'aurore », c'est le cœur du « Fils unique du Père », c'est le cœur de celui qui « était au commencement », dans l'origine des choses, la pensée, la raison, la parole substantielle de Dieu ; c'est le cœur d'un Dieu, le sanctuaire de toutes les perfections, « où sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse », le tabernacle où repose la majesté du Très Haut. C'est quelque chose de plus encore, c'est le cœur d'un Dieu revêtu des livrées de l'humanité et partageant les douleurs de notre pèlerinage, c'est l'admirable mélange de ce qu'on peut supposer de plus pur, de plus aimable, de plus tendre dans les affections du cœur de l'homme et de tout ce qu'il y a de force, de richesse, de générosité dans le cœur d'un Dieu. C'est le cœur d'un Homme-Dieu, brûlant d'amour pour son Père, dont il vient réhabiliter la gloire, brûlant d'amour pour l'homme, dont il vient réparer la chute ; c'est la plus haute lumière dans la plus populaire simplicité, c'est la compassion unie à la miséricorde, c'est la condescendance pour toutes les faiblesses, c'est la libéralité pour tous les besoins, c'est le sentiment de nos misères joint à la volonté et au pouvoir de les guérir. Le Cœur de Jésus ! c'est le cœur d'un Dieu pauvre et humilié, d'un Dieu souffrant, d'un Dieu crucifié ; c'est le cœur compatissant et généreux, qui a pleuré sur la paille d'une étable, qui a pris sa part de nos infortunes et de nos sueurs dans l'obscure maison d'un artisan, qui n'a recueilli que des insultes pour ses bontés et des blasphèmes pour ses largesses, et qui est mort au Calvaire en pardonnant. Le Cœur de

Jésus! c'est le cœur qui a versé sur les hommes toutes ces paroles de bénédiction qu'aucun autre n'avait encore proférées, toutes ces sentences de grâce et de pardon écrites dans le livre de la bonne nouvelle, dans l'Évangile de la paix ; c'est ce cœur d'où sont sorties ces morales si consolantes pour les pauvres et pour tous ceux qui souffrent ; c'est ce cœur qui renferme une espérance pour toute angoisse, des remèdes pour tous les maux, un baume pour toutes les blessures, une consolation pour toutes les douleurs ; c'est ce cœur dont l'intarissable bienfaisance ne connaît pas de limites, et qui, au tombeau des âmes comme au tombeau des corps, partout rappelle la joie, le bonheur et la vie. Le Cœur de Jésus! c'est le cœur de ce bon Maître qui se complaît au milieu des pauvres et des petits et aime à s'entourer des enfants du peuple; c'est le cœur de ce tendre médecin qui fait un si doux accueil à toute infirmité qui l'implore, à tout malheur qui vient à sa rencontre; c'est le cœur de ce Dieu miséricordieux, si indulgent pour les pécheurs, si bon pour l'étrangère de Samarie, si clément envers la femme adultère, si empressé à proclamer la grâce de Madeleine, à qui il « pardonne beaucoup, parce qu'elle a beaucoup aimé ». Le Cœur de Jésus! C'est le cœur de ce tendre pasteur qui court après la brebis qui s'est perdue au désert ; c'est le cœur de ce bon père qui tend ses bras au prodigue revenu de ses égarements; c'est le cœur d'une tendre mère versant des larmes sur l'ingratitude de ses enfants. Le Cœur de Jésus! C'est le cœur de cet ami fidèle et sympathique qui pleure au tombeau de Lazare et redonne un frère vivant à ses sœurs désolées ; de cet ami expansif qui laisse, à la dernière

Cène, un disciple chéri reposer sur sa poitrine; c'est le cœur de cet ami dévoué donnant aux hommes, ses amis, « la plus grande preuve d'amour en mourant » pour eux sur la croix. Le Cœur de Jésus! C'est le cœur de ce Dieu Emmanuel qui, en montant au Ciel, n'a pas voulu « nous laisser orphelins », et qui consent à « habiter parmi nous », enchaîné par l'amour dans nos tabernacles. C'est le cœur de ce Dieu victime qui, dans l'ivresse de son dévouement, renouvelle chaque jour à l'autel sa mort pour nous; c'est le cœur du Dieu de charité, de l'amant passionné de nos âmes, qui se fait un bonheur de nous nourrir de sa propre substance en nous donnant, au banquet eucharistique, son corps pour nourriture et son sang pour breuvage.

M. F., je voudrais vous faire connaître le Cœur de Jésus et vous le peindre avec toutes ses grandeurs, toutes ses amabilités et tous ses charmes, et je sens que je réussis à peine à vous en donner la plus imparfaite esquisse. Comme autrefois le prophète Jérémie se disposant à parler des grandeurs de Dieu, sentit, aux premiers accents de sa voix, ses idées se confondre, les expressions lui manquer et se vit condamné à bégayer comme le plus petit enfant qui sait à peine parler: « *Ecce nescio loqui, quia puer ego sum* », moi aussi, M. F., en essayant de vous entretenir du Cœur de Jésus, je le vois bien ce cœur tout palpitant d'amour, j'aperçois bien les brûlantes ardeurs dont il est consumé, mais, dès que j'essaye de les rendre, je succombe sous le poids de ma faiblesse et de mon impuissance, la parole expire sur mes lèvres. Tout ce que je puis, c'est de m'écrier, de redire et de redire encore: « O Cœur de Jésus, ô amour immense de

mon Sauveur, ô charité infinie, inénarrable de mon Dieu ! »

Dans l'excès de son admiration enthousiaste pour l'Apôtre des gentils, saint Jean Chrysostôme exprimait autrefois le désir de voir son cœur : « Oui, s'écriait cet éloquent docteur, je voudrais voir le cœur de Paul, ce cœur si vaste qui embrassait les villes, les provinces et les empires, ce cœur plus élevé que les cieux, plus spacieux que l'univers, plus éclatant que le soleil, plus brûlant que le feu, plus ferme que le diamant ; oui, le cœur de Paul était le cœur même de Jésus-Christ. *Cor Pauli, cor erat Christi* ». Qu'avez-vous dit, saint docteur, et à quels excès vous emporte votre zèle pour la gloire de votre héros ? Pouvez-vous établir un parallèle entre le cœur du disciple et le Cœur du Maître ? Le cœur de Paul était grand sans doute, mais il n'était grand, comme il l'avoue lui-même, que parce qu'il était « dilaté par la charité de Jésus-Christ ». Le cœur de Paul était dévoré sans doute d'un zèle brûlant pour les âmes, mais ce zèle n'était qu'un faible écoulement des ardeurs divines qui consument le Cœur de Jésus. Le cœur de Paul était riche en vertus et en mérites, mais ces vertus ou ces mérites, où les avait-il puisés, sinon dans le cœur de son Maître ? C'est bien au Cœur de Jésus et à lui seulement que s'appliquent les magnifiques louanges du Docteur à la bouche d'or ; c'est bien au Cœur de Jésus qu'il nous conviendrait, chrétiens, d'exprimer le vœu de le contempler à découvert.

Ah ! nous le verrons un jour, ce Cœur de notre Sauveur, de notre Maître, de notre Dieu, si nous savons persévérer dans son amour et demeurer fidèles à sa grâce. Oui, M. F., un jour, pour nous le plus

heureux des jours, quand toutes « les ombres auront disparu », quand tous les voiles seront déchirés, toutes les distances franchies, les splendeurs divines nous apparaîtront. Nous pourrons alors contempler, dans une intuition sans nuage, ce Cœur du Seigneur Jésus, ce soleil de gloire éternelle inondant et le cœur de Paul et le cœur de tous les saints des torrents de sa béatitude et de sa joie, absorbant et réfléchissant tour à tour toutes les ardeurs des esprits bienheureux, attirant en lui toute la cour céleste, entouré de ses élus comme d'autant d'astres lumineux, heureux de lui servir de cortège, et attirant sur lui les complaisances de l'auguste Trinité elle-même.

Mais, en attendant que nous le contemplions dans toute la gloire et tout l'éclat des Cieux, nous pouvons le voir assez sensiblement ici-bas dans son amour : il nous suffit d'un regard sur la croix, où il est cloué et où il expire : « *Vide pendentem et morientem* « ; il nous suffit d'un regard sur l'autel, où il s'offre en victime et se donne en nourriture » : *Vide in altari pascentem* ».

Nous demanderez-vous après, cela, M. F., pourquoi nous rendons nos hommages au Cœur de Jésus-Christ ? Hé quoi ! tant d'hommes, mus par des sentiments honorables, sont libres de vénérer la dépouille des morts, d'élever de superbes mausolées à leur mémoire, de recueillir dans des urnes d'or le cœur inanimé des héros ! et nous, nous ne pourrions rendre hommage au Cœur vivant de notre Sauveur et de notre Dieu ! Loin de nous cette triste pensée ! Cédant, au contraire, aux invitations de tant de Pontifes suprêmes qui ont ouvert, en faveur de cette dévotion,

tous les trésors des grâces spirituelles, dociles à l'appel du clergé de France qui, vers le milieu du siècle dernier, réuni dans ses générales et solennelles assises, a couronné par ses suffrages ce culte d'amour, courbons nos têtes devant ce touchant symbole de la charité de Jésus-Christ : notre culte ne pourrait s'adresser à aucun objet plus excellent. Oui, M. F., que d'autres honorent la croix du Sauveur, nous l'honorons aussi, parce qu'elle fut l'instrument et le trophée de son amour. Que d'autres vénèrent la couronne d'épines, nous la vénérons aussi, parce qu'elle est le diadème sanglant de sa charité. Que d'autres suivent avec dévotion les stations de sa passion douloureuse, nous les suivons également, parce qu'elles sont autant de scènes de ce drame à jamais mémorable où l'amour d'un Dieu cimenta notre rédemption par sa mort. Que d'autres fêtent le précieux sang, quoi de plus juste ? il a fourni la matière du sacrifice d'amour et la rançon du monde. Pour nous, nous voulons aller plus loin et pénétrer plus avant ; nous marchons droit à son Cœur, parce que son Cœur, c'est lui-même : c'est son Cœur qui dictait ses paroles, qui étendait ses bras, qui versait ses larmes et son sang, qui endurait la croix et les épines déchirantes ; le Cœur de Jésus, que nous adorons, c'est Jésus lui-même tout entier. Il n'est donc pas de dévotion plus excellente que celle du Cœur de Jésus, si on la considère dans son objet ; j'ajoute qu'il n'en est pas de plus fructueuse, si on l'envisage dans sa fin.

II

Vous montrer, M. F., qu'une dévotion a pour fin de procurer la gloire de Dieu, la perfection et le bonheur de l'homme, qu'elle sert tout à la fois les intérêts de Jésus-Christ et les nôtres, n'est-ce pas faire ressortir d'une manière évidente ses avantages et son utilité ? Or telle est la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Et d'abord elle procure la gloire de Dieu et les intérêts de Jésus-Christ.

Exilé pour la foi dans l'île de Pathmos, le disciple bien-aimé fut visité par l'Esprit divin : alors, d'un œil prophétique, il entrevit les combats et les triomphes de l'Eglise ; il entendit les cantiques ravissants de la Jérusalem d'en-haut, « Je vis, dit-il, l'Agneau assis sur un trône et vingt-quatre vieillards qui, se prosternant devant lui, chantaient en son honneur un cantique nouveau, et toutes les créatures qui sont au ciel, sur la terre et dans la mer, le répétaient en disant : Louange, honneur et gloire à l'Agneau dans les siècles des siècles ! *Sedenti in throno et Agno benedictio, honor et gloria !* » Ce cantique des cieux a trouvé de l'écho dans le pèlerinage de cette terre. Les vingt-quatre vieillards prosternés devant l'Agneau nous représentent les âmes fidèles à la dévotion du Sacré-Cœur, qui aiment à rendre à Jésus-Christ, au pied de ses autels, les mêmes devoirs que ces bienheureux lui rendent par acclamation sur son trône de gloire. Elles approchent, ces âmes, du Cœur de leur Maître ou plutôt, comme

dit un saint docteur, elles y entrent « par l'ouverture qu'y fit la lance d'un de ses bourreaux »; dans ce Cœur de feu, leurs cœurs, auparavant si durs et si froids, s'amollissent et se réchauffent. Elles se disent avec douleur que « l'amour n'est pas aimé ». Ne se pardonnant pas d'avoir pu être insensibles, elles redoublent de piété et de ferveur : tantôt abîmées dans la contemplation de sa divine Majesté, s'élevant jusqu'aux plus sublimes grandeurs du « Verbe fait chair », elles admirent, dans un respectueux silence, les merveilleuses inventions de sa tendre dilection ; tantôt leur charité devient si vive et si brûlante qu'elles ne peuvent la contenir: alors, empruntant à un des plus illustres enfants de saint François des accents vraiment inouïs, créés par le besoin de rendre des sentiments nouveaux, elles s'écrient : « Qu'il est bon d'être avec Jésus ! Non je ne veux plus être séparé de lui. En lui je veux établir trois tabernacles : l'un dans les plaies de ses mains, l'autre dans celles de ses pieds, le troisième, le plus cher et le plus durable, dans la plaie de son côté. C'est là que je veux vivre, que je veux travailler, que je veux dormir, que je veux prier..... Ah ! si j'eusse été à la place de la lance heureuse qui a mérité d'ouvrir cette source de la grâce, cette fontaine d'où coulent les eaux vives de l'éternelle charité, je n'aurais point voulu sortir du côté de Jésus-Christ, mais j'aurais dit : « Voici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles » je veux l'habiter à jamais, parce que je l'ai choisi ». D'autres fois elles disent avec saint Bernard : « Que votre cœur, ô aimable Jésus, est un riche trésor ! c'est dans ce temple, c'est dans ce sanctuaire, c'est dans cette arche du Testament que j'adorerai et

louerai votre nom. O le plus beau des enfants des hommes, votre côté n'a été percé que pour nous ouvrir l'entrée de votre cœur ; votre cœur n'a été ouvert qu'afin que nous puissions y habiter : laissez-moi faire ma demeure dans cet asile tous les jours de ma vie... Non, rien au monde ne pourra me séparer du cœur si aimable de mon Maître. Gloire, honneur, amour au Cœur de Jésus : *Sedenti in throno et Agno benedictio, honor et gloria !* »

C'est ainsi, M. F., que la dévotion au Sacré-Cœur étend la gloire de Dieu, en multipliant les actes d'amour; elle fait plus que de l'étendre, elle la répare.

Hélas! il n'est que trop vrai, le Sauveur n'est nulle part plus outragé que dans le Sacrement où il nous prodigua avec plus de générosité les marques de sa tendresse. Nous voudrions jeter un voile sur cette plaie du Christianisme, nous voudrions cacher notre honte à la face de l'univers, nous voudrions ne faire entendre aucune parole d'amertume en cette belle fête de la grâce et de la miséricorde. Mais il faut parler : le Cœur de Jésus qui souffre si cruellement, la charité que nous avons pour des frères, que nous aimons du fond de notre cœur de prêtre, nous en font un devoir rigoureux. Il faut montrer à nu cette plaie désolante non pour l'envenimer, mais pour la guérir, s'il est possible.

Qu'avons-nous vu et que voyons-nous encore? Des hommes qu'en vain la voix de l'Église, le pieux concours des fidèles appellent au pied des autels, et qu'une indifférence criminelle, on pourrait dire l'horreur de Dieu, tient constamment éloignés de nos églises, comme d'une atmosphère où ils respireraient

la mort ! Des hommes qui croient à la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie, à l'obligation étroite de « manger sa chair et de boire son sang pour avoir la vie », et qui cependant, esclaves de leurs passions, demeurent insensibles au plus ineffable des bienfaits, et n'ont pas le courage de se vaincre pour se rendre dignes d'y participer ! Des hommes qui, sous des apparences de piété et de ferveur, esclaves infortunés d'une fausse honte, viennent renouveler la trahison du disciple perfide, en se rendant coupables du corps du Sauveur, en foulant aux pieds le sang du Nouveau-Testament ! Des hommes enfin qui, nés dans le sein de l'Église, nourris de bonne heure de ses croyances, élevés dans le respect des choses saintes, secouent bientôt le joug si doux de la foi, et ne paraissent au milieu de nous que pour insulter à nos mystères, profaner nos temples, outrager J.-C. jusque dans son sanctuaire ! O mon Dieu, touchez-les de votre grâce et qu'ils reviennent à vous !

Mais comment réparer tant de mépris, tant de délaissement, tant d'indifférence ? Comment apaiser la justice de Dieu provoquée par tant de profanations et de sacrilèges ? Comment égaler les expiations aux outrages, comment dédommager Jésus-Christ ? Par la dévotion à son Cœur sacré. C'est elle qui nous conviera à l'environner d'honneurs et de respects, à multiplier les louanges dans la proportion des offenses et les consolations selon la mesure des douleurs. C'est elle qui nous excitera à lui offrir des communions ferventes pour tant de froideurs, de fréquentes visites pour tant d'abandon, et des torrents de larmes pour laver toutes ces indignités ! Comme un roi, rejeté par son peuple, croit régner encore, s'aper-

çoit à peine de sa solitude et de son exil, s'il se voit entouré de sujets fidèles à son adversité, qui lui présentent l'image d'une cour, ainsi le Cœur de Jésus, souverain des cœurs, trouve dans l'amour et le dévoûment de ses adorateurs une réparation des outrages de l'impiété et une compensation des mépris de l'indifférence : « *Sedenti in throno et Agno benedictio, honor et gloria* ».

Avançons, M. F., et montrons comment cette même dévotion qui glorifie Dieu, contribue encore à la perfection et au bonheur de l'homme.

Nous lisons dans les Lettres sacrées que l'ancienne loi avait désigné des villes de refuge où l'on trouvait un abri contre la vengeance et les persécutions de ses ennemis. Le Cœur de Jésus, blessé au Calvaire par la lance de ses bourreaux, voilà, M. F., l'asile que la loi de grâce offre à tous ceux qui éprouvent les persécutions de l'ennemi du salut, à tous ceux que de poignants malheurs affligent, à ceux dont l'innocence est méconnue, à ceux qu'une conscience coupable épouvante. Dans le cœur de Jésus nous trouvons tous une protection assurée et un secours puissant, parce que nous trouvons Celui qui, suivant les paroles du prophète, est « la force du pauvre, l'appui du faible dans son affliction, son espoir au milieu de la tempête, un abri contre les ardeurs dévorantes : *Factus es fortitudo pauperi, egeno in tribulatione, spes a turbine, umbraculum ab æstu* ».

Que les pauvres viennent donc au Cœur de Jésus, qu'ils lui confient avec épanchement leur affliction et leurs nécessités : ce Cœur si aimant n'a rien perdu de sa tendresse pour eux ; il ne résistera pas à leurs prières, sa Providence compatissante ouvrira sa main

féconde pour les soulager, ou, s'il entre dans ses desseins de les éprouver encore, il leur rappellera que, voyageur sur la terre, il n'avait pas, lui, « une pierre pour reposer sa tête », et le souvenir de ses exemples divins donnera aux pauvres la force de supporter les amertumes de leur position : « *Factus es fortitudo pauperi, fortitudo egeno* ».

Que le faible opprimé, que l'innocence persécutée, que tous ceux qui souffrent, viennent au Cœur de Jésus ; ils y puiseront un nouveau courage pour lutter contre la tribulation et remporter le prix de leur persévérance. Hélas, M. F., qui n'a pas, en ce bas monde, son fardeau, sa croix à porter ? Qui n'a pas sa part au trésor commun d'infirmités qui pèsent sur la pauvre humanité ? La vie n'est qu'une longue plainte, il y a de l'ombre sur tous les fronts, il y a des angoisses dans tous les cœurs. Dans le commerce du monde, que d'ennuis et de rebuts à dévorer, que d'espérances trompées, que d'infidélités dans les âmes, que de mécomptes sur les hommes et sur les événements ! Dans la famille, que de chagrins domestiques, que d'alarmes, que de prévoyances inquiètes, que de veilles et de sueurs pour s'assurer un pain trop souvent amer et trempé de larmes ! Au-dehors, que d'accidents imprévus, que d'injustices, de revers, de contradictions à essuyer ! Au-dedans, quelle guerre cruelle d'affections qui se combattent et dont l'âme est bouleversée ! Ah ! chrétiens, au milieu de ces maux divers, quelle misère est la nôtre ! Ne semble-t-il pas que nous devions nous écrier avec le Prophète royal : « Jusques à quand, Seigneur, nous oublierez-vous dans cet abîme de calamités ? » M. F., Dieu a entendu vos plaintes, et c'est de sa part que je viens

vous exhorter à « jeter vos peines » dans le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce Cœur, qui a tant souffert, comprendra toutes les angoisses du vôtre : un baume bienfaisant coulera sur vos plaies, vos chagrins perdront leur amertume ; le découragement fera place à la résignation ; vous attacherez même du prix aux contradictions des méchants, en pensant que le Cœur que vous faites le confident de vos peines, est le Cœur d'un Dieu humilié, d'un Dieu méprisé, d'un Dieu qui a épuisé jusqu'à la lie le calice des insultes et des persécutions : « *Factus es fortitudo egeno in tribulatione* ».

Venez au Cœur de Jésus, chrétiens infortunés dont la vertu, longtemps agitée par le vent des passions, est venue échouer contre une occasion trop séduisante : ailleurs vous ne rencontrerez peut-être que des accusateurs inexorables ; ici vous trouverez l'espérance du pardon. Si vous entendez au fond de votre conscience la voix d'un Dieu irrité qui vous reproche votre crime, le Cœur d'un Dieu victime fera entendre en votre faveur des accents de miséricorde et de réconciliation. De ce Cœur sacré sortira, par l'ouverture qu'y fit la lance du soldat, un sang régénérateur qui purifiera vos âmes, et les orages qui les ont si souvent bouleversées feront place à la sérénité d'une bonne conscience : « *Spes a turbine* ».

Venez aussi au Cœur de Jésus, ô vous que le feu de la tentation éprouve ; venez puiser dans cette fontaine de la vie les eaux salutaires qui éteindront les flammes qui vous dévorent ; embrassez ce Cœur sacré, implorez la protection de celui qui a voulu être tenté jusqu'à trois fois pour votre instruction et votre encouragement ; et, du Cœur de ce bon Maître,

qui s'était caché un instant pour vous éprouver, sortira un vent doux et rafraîchissant, qui, suivant la parole du Prophète, dissipera les nuages orageux des passions ; de ce Cœur sacré descendra en vous un secours comme une rosée bienfaisante ; à ce Cœur sacré vous puiserez une vertu surnaturelle qui vous donnera la force de résister à vos ennemis et de parcourir, à l'abri des dangers et des écueils, la carrière de la vie : « *Umbraculum ab æstu* ».

Venez au Cœur de Jésus, âmes innocentes et pures qui marchez avec fidélité dans le sentier de la vertu. Si vous voulez connaître tous les secrets de la perfection chrétienne, monter de degré en degré sur cette échelle mystérieuse, sentir la douce puissance de la charité divine qui vous élève au-dessus de vous-mêmes et vous rende capables du plus sublime dévoûment, venez vous reposer dans ce Cœur sacré ; vous y trouverez en même temps des leçons et des exemples ; loin des orages du monde, vous y goûterez une paix délicieuse qui est un avant-goût de celle des élus.

Venez donc, M. F., au Cœur de Jésus, qui que vous soyez, justes ou pécheurs : vous trouverez dans cet asile sacré un abri contre tous les écueils, un secours pour toutes les nécessités de la vie ; vous y trouverez un refuge contre les terreurs de la mort. Ah ! M. F., l'on a dit que, s'il était « terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant », il était « doux et consolant de tomber entre les mains d'un Dieu mourant pour notre salut » ; et moi, je suis tenté de dire qu'il est plus doux encore de rendre le dernier soupir dans le Cœur de Jésus. C'est bien alors, comme l'a dit un saint évêque, que « la mort n'est qu'un sommeil », et l'on est bien sûr de se réveiller dans le Ciel, puisque

le Ciel tout entier est dans le Cœur de Jésus-Christ.

Cœur adorable de mon Sauveur et de mon Dieu, j'ai essayé de célébrer votre culte, j'ai osé peindre vos charmes et raconter vos grandeurs. J'aurais dû m'abstenir de toucher ce sujet si pur dans la crainte de le profaner. Il n'appartient qu'aux âmes éprises de votre amour d'en publier les merveilles : pour vous louer avec fruit, je sens que j'aurais eu besoin de vous aimer davantage et de me recueillir plus assidûment dans le secret de votre sanctuaire. Alors « le zèle de votre gloire m'eût dévoré », il eût passé de mon cœur sur mes lèvres, et de mes lèvres dans l'âme de mes auditeurs. Pardonnez à ma témérité et suppléez à ma faiblesse ; révélez-vous vous-même avec vos amabilités ravissantes ; touchez nos âmes de ces attraits que vous savez rendre si forts et si doux, quand vous voulez plier nos volontés rebelles : un seul rayon de votre grâce, une seule étincelle de votre feu nous persuadera mieux que ne pourrait faire la langue la plus habile, le discours le plus éloquent.

En l'année 1720, la ville de Marseille était ravagée par la peste. En peu de jours cinquante mille habitants et, avec eux, deux cent quarante prêtres avaient succombé. A la terreur avait succédé le désespoir. Mais Marseille avait pour évêque un de ces cœurs héroïques dont l'histoire aime à garder le nom. Belzunce, après s'être dévoué, sans ménagement comme sans crainte, au service des pestiférés, sent tout à coup une inspiration d'en-haut remuer son âme. Il se dit qu'il obtiendra la cessation du fléau, s'il consacre au Cœur de Jésus sa personne, sa ville épiscopale et son diocèse. Le 1er novembre,

un autel est élevé par ses soins au centre même de Marseille : il s'y rend processionnellement avec les débris de sa population et de son clergé, la tête et les pieds nus, la corde au cou et la croix entre les mains.

Là il prononce, au nom de tout un peuple qui fond en larmes, une consécration pepétuelle au Cœur de Jésus et fait couler le sang de la victime sainte. Le Ciel ne peut être insensible à une démarche si édifiante et si pieuse ; il accueille des prières si ferventes. Marseille semble renaître à la vie en renaissant à l'espérance ; le fléau, qui allait en croissant, diminue avec une rapidité progressive et finit bientôt par s'éteindre.

Nos âmes, M. F., sont sous la menace continuelle d'un fléau plus redoutable encore, on peut le dire, que celui qui désolait la ville de Marseille : le péché ne cesse de porter parmi nous ses cruels ravages ; semblable à la tempête qui jonche la surface des ondes de débris de vaisseaux, de mâtures fracassées, semblable à ces maladies contagieuses qui, promenant la dévastation et la mort dans une cité, ne laissent, en se retirant, que des maisons désertes, des familles brisées, des cimetières agrandis, le péché ne laisse dans nos âmes, qu'il fait mourir à la grâce, que des espérances perdues, des vertus ruinées, des mérites anéantis. Hâtons-nous donc de recourir au remède que l'illustre Belzunce eut le bonheur d'enseigner aux habitants de sa ville épiscopale : à l'exemple de ce saint Évêque et de ses pieux fidèles, consacrons nos corps, consacrons nos âmes, consacrons-nous tout entiers au Cœur de Jésus-Christ; faisons-nous gloire de célébrer ses fêtes, de chanter ses louan-

ges, d'appartenir à ces associations qui s'honorent de porter son nom et de marcher sous sa bannière ; offrons-lui nos amendes honorables pour nos péchés et pour ceux de nos frères ; et ce Cœur divin, dont les siècles ne sauraient affaiblir la puissance, opèrera en notre faveur les mêmes prodiges. Ce Cœur sacré nous donnera la force de parcourir, à l'abri des dangers et des écueils, la carrière de la vie jusqu'à ce qu'enfin, dégagés des entraves terrestres, affranchis de toute crainte, nous puissions entrer dans le port de l'éternelle félicité. — Ainsi soit-il !

XIV

PRÔNE

SUR LE TRAVAIL STÉRILE ET LE TRAVAIL MÉRITOIRE POUR LE IVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(16 juin 1861)

Comme nous l'apprend le texte sacré que nous venons de vous lire, Simon Pierre et les autres bateliers du lac de Génézareth ont travaillé toute la nuit ; mais Jésus n'était pas là, ils étaient livrés à eux-mêmes, ils avaient confiance dans leur propre industrie : aussi, stérile a été leur travail, infructueux ont été leurs efforts, ils ont levé leurs filets sans rien prendre : « *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* ». Le matin, Jésus se montre à eux, debout sur le rivage ; sur son invitation, ils se remettent à l'œuvre, sans objection, sans plainte, sans murmure : « *In verbo autem tuo laxabo rete* » ; et ils font une pêche vraiment miraculeuse, leur filet est près de se rompre sous le poids de l'immense quantité de poissons qu'il contient : « *Concluserunt piscium multitudinem copiosam* ». « Ah ! dit saint Bonaventure, c'est que ce n'est plus sur eux-mêmes, sur leur habileté personnelle, sur leurs propres forces qu'ils comptent, mais bien sur la parole et la bonté de leur Maître, à qui ils obéissent en agissant ». Il y a,

M. F., dans ce passage du saint Évangile un triple enseignement utile à méditer: Simon Pierre et ses compagnons travaillent en l'absence de Jésus, leur travail est stérile ; en sa présence, il est couronné d'un prodigieux succès. C'est tout à la fois une image de l'inutilité de notre vie, et l'indication d'un remède, d'un préservatif à cette grande misère. Le travail est un devoir. Pourquoi est-il si souvent frappé de stérilité et n'a-t-il rien de méritoire pour le Ciel ? Comment, à l'exemple des pêcheurs de Galilée, pouvons-nous le féconder et le rendre utile à notre âme ? Telles sont les trois pensées que nous allons essayer d'approfondir.

Le sort de Simon Pierre, condamné au travail n'est pas dans l'humanité un sort exceptionnel ; il y a une loi, vous le savez, qui impose à tous les hommes l'obligation de travailler. Selon la doctrine révélée, le travail faisait déjà partie du dessein primordial de la création : placé au sein d'un paradis de jouissances, le représentant de la grande famille humaine, Adam, ne devait pas y couler ses jours dans le repos et dans l'inaction : associé en quelque sorte à l'œuvre divine, il était dans l'Éden comme l'image vivante, comme le collaborateur, comme le vicaire, comme le contre-maître du Dieu créateur (passez-moi cette expression commune en faveur de sa justesse), à l'œuvre confiée à sa garde ; il avait reçu pour mission de travailler : « *Ut operaretur et custodiret* ». Toutefois, il faut bien le dire, ce travail n'était pour lui qu'une distraction et un plaisir. Jamais ses yeux ne se mouillaient de larmes, jamais la sueur ne coulait de son front, jamais aucune épine ne dé-

chirait sa main. Voulait-il étudier les merveilles multipliées autour de lui? son intelligence encore pure en pénétrait le secret sans effort et avec délices. La terre lui rendait au centuple ce qu'il lui donnait; son occupation, on peut l'affirmer, était sa félicité. Mais hélas! qui ne le sait? le soleil de cet heureux jour pencha bientôt sur son déclin. Adam transgressa la loi divine, il porta la main au fruit défendu, et dès lors fut brisée la chaîne qui l'attachait à son Dieu, le charme fut détruit sans retour; un irrévocable arrêt fut porté contre l'homme : « Désormais la terre sera maudite à cause de ton péché, dit le Seigneur au premier des prévaricateurs; le travail seul en arrachera l'aliment de ta vie: tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes en la terre, d'où tu es sorti ». Et l'homme franchit alors le seuil perdu du paradis de délices, emportant dans cet anathème héréditaire l'inévitable loi de toute sa postérité.

C'est ainsi, M. F., que, depuis soixante siècles, va se réalisant partout dans le monde cette parole de nos Saints Livres : « Une grande occupation a été imposée à l'homme, et un joug sévère a pesé sur les enfants d'Adam depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur sépulture : « *Jugum grave super filios Adam* ». Tous y sont soumis, depuis celui qui est assis sur un trône d'honneur, jusqu'à celui qui est couché dans la poussière de l'humiliation, depuis celui est vêtu de la pourpre et du diadème, jusqu'à celui qui est couvert des habits de l'indigence. Et ainsi tous, M. F., qui que nous soyons, nous avons pour loi de notre vie, pour devoir souverain, pour indéclinable fonction, le travail; il faut

que tous les fronts se couvrent de sueur ; et, soit que nous ayons reçu pour mission de sillonner la terre ou de défricher le sol souvent plus ingrat encore de l'intelligence et de la pensée, soit que la divine Providence nous ait assigné pour tâche le travail matériel, physique, ou le travail intellectuel ou moral, nous avons beau faire, nous ne pouvons nous soustraire à cette loi, son joug pèse sur nous tous sans exception : « *Jugum grave super filios Adam* ».

Pourquoi faut-il pourtant, M. F., que cette obligation soit si peu ou si mal comprise, et qu'un si grand nombre d'âmes soient condamnées à avouer, avec Simon Pierre, que, « ayant travaillé toute la nuit elles n'ont pu rien prendre » ? La vie humaine est comme une nuit profonde, un grand nombre d'âmes s'épuisent et se consument en pure perte. Pourquoi faut-il qu'il y en ait tant qui encourent la malédiction portée contre « l'arbre stérile », contre « le talent enfoui », contre « le serviteur inutile » ?

Je ne parle pas, bien entendu, des personnes qui restent dans l'inaction et le désœuvrement, qui ne font rien ou qui font des riens, dont la vie n'est qu'oisiveté, dont le devoir n'est que le caprice, qui n'ont pour règle que la fantaisie et pour but que la jouissance. Je ne parle pas des personnes qui, après de longues heures données au sommeil, à la mollesse, à l'inertie, passent leurs journées dans un cercle continu de rêveries, de lectures creuses, de conversations vaines, de jeux frivoles, d'agitations oiseuses, de passe-temps insignifiants. Pour toutes ces âmes, vous le comprenez sans peine, M. F., la vie est stérile : elles ne travaillent pas, il n'est pas étonnant qu'elles ne recueillent rien ; je me trompe, M. F.,

elles recueillent quelque chose, mais elles sont payées en même monnaie : elles sèment l'oisiveté et elles recueillent l'ennui. Ah ! M. F., c'est que, par un retour de justice, quand le temps, ce don de Dieu fait au travail, reste sans emploi, il se tourne contre l'homme qui en abuse et devient son ennemi le plus mortel, puisque l'ennui, qui n'est d'ailleurs que le remords causé par le désœuvrement, est une des plus affreuses tortures que l'âme puisse endurer. Ne vous est-il pas arrivé, M. F., de rencontrer sur votre chemin de ces personnes oisives et inoccupées ? Quelle figure malade et ennuyée ! Quelle démarche lente et incertaine ! Vous les voyez aller, venir, appeler une chose, en appeler une autre : « *Vult et non vult piger* » ; elles veulent, elles ne veulent pas, leurs désirs succèdent à leurs désirs, c'est comme les flots d'une mer soulevée par l'orage ; elles succombent sous leur poids, dit le texte sacré, elles y meurent : « *Desideria occidunt pigrum* ». Triste existence, en vérité, M. F., que celle-ci ! il n'est si heureuse nature qu'elle ne finisse par déformer. On l'a dit, et c'est l'Esprit-Saint lui-même, « l'oisiveté est la grande conseillère du mal, elle est la mère des vices : *Multam malitiam docuit otiositas* »... D'où vient, M. F., cette maladie, hélas ! si commune dans le monde ? D'où vient cette nullité de travail et d'action ? Sans nul doute, de ce qu'on a perdu l'esprit chétien, l'esprit de foi si nécessaire pour bien obéir à la loi portée contre nous au jour de la prévarication originelle ; cela vient de ce qu'on oublie Dieu, sa présence et, partant, ses commandements ; cela vient, dit l'apôtre saint Paul, de ce que l'on vit dans le monde comme s'il n'y avait pas de Dieu : « *Sine Deo in hoc mundo* ». Je n'insiste

pas davantage, M. F. : la stérilité de ces âmes est de toute évidence.

Mais il y a, dans le monde et au sein du Christianisme, beaucoup d'autres âmes qui travaillent, elles, qui travaillent beaucoup, et dont les efforts ne sont pas, hélas ! moins infructueux au point de vue du Ciel, dont la vie est la même dans ses résultats quant aux intérêts de l'éternité : « *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* ». Ce sont tous ceux qui, comme les pêcheurs galiléens, travaillent en l'absence de Jésus-Christ, ceux, par exemple, qui ne travaillent que par nécessité et par force, ceux qui ne se soumettent à cette grande loi qu'avec le blasphème ou le murmure à la bouche, ceux qui, en travaillant, appellent avec impatience le jour où, secouant le joug maudit, ils pourront en toute liberté s'abandonner aux œuvres de l'inoccupation et de l'oisiveté ; ce sont encore ceux qui ne travaillent qu'avec raison, avec des intentions purement humaines, sans aucune pensée de foi, sans être unis à Dieu et à Jésus-Christ par la grâce. Oh ! M. F., même en ce jour, qui est le jour du repos, parce qu'il est le jour de Dieu, en ce jour où tous les hommes, faisant trêve aux fatigues de la semaine, devraient se trouver au pied des autels pour y rendre au Seigneur leurs hommages, transportons-nous par la pensée au sommet d'un monument d'où nous puissions dominer toute cette ville. Quel mouvement ! Quelle activité ! Quelle agitation ! Que de peines ! Que de travaux ! Examinez comme la foule se croise et s'agite dans les rues, dans les places, au sein des assemblées du commerce et de la spéculation ! Interrogez ces hommes qui vont, qui viennent, qui se hâtent, qui se fatiguent, qui

s'épuisent. Demandez-leur ce qu'ils veulent, ce qu'ils se proposent, ce qu'ils espèrent de leurs actions : les uns travaillent pour acquérir des richesses, pour se créer un avenir, pour se faire dans le monde une position convenable ; les autres visent à l'honneur, à la gloire, ils désirent s'attirer la considération de leurs contemporains et se faire un nom dans l'histoire ; tous travaillent sans relâche, se consument, se tourmentent, mais hélas ! ce qui désole profondément l'âme du prêtre et l'âme du vrai chrétien, c'est de penser que, parmi cette multitude d'hommes, de frères que nous aimons, il y en a une foule immense qui travaillent en vain, qui s'épuisent en pure perte et qui, de tant d'efforts, de tant de fatigues, de tant de sueurs, de tant de larmes, ne retrouveront rien devant Dieu.

Deux conditions, en effet, sont nécessaires et indispensables, nous dit l'apôtre saint Paul, pour féconder le travail et le rendre méritoire : il faut avoir la vie de la grâce : « *Omnia vestra in caritate* », et travailler pour Dieu : « *Omnia in gloriam Dei* ». Combien n'y en a-t-il pas qui sont en état de mort devant Dieu ! Ils travaillent en vain : « *In vanum laboraverunt* ». Combien dont tous les regards sont tournés vers la terre, qu'aucune pensée de foi ne vient animer, qui ne font rien pour leur âme, rien pour l'éternité, rien pour le Ciel ! Ils travaillent en vain : « *In vanum laboraverunt* ». Jésus-Christ ne peut pas récompenser ce qu'on ne fait pas pour lui : « *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* ».

O vous donc, M. F., qui gagnez votre pain à la sueur de votre front (que ce soit le pain du corps ou le pain de l'intelligence, qu'importe ?), ô vous qui

passez de longs jours sans avoir une heure de repos ni de tranquillité, qui buvez largement au calice de cette vie de peines et de fatigues à laquelle nous avons été condamnés au jour de la déchéance primitive, prenez garde : si vous avez eu le malheur de perdre la vie de la grâce, si par le péché mortel vous vous êtes séparés de Jésus-Christ, si vous n'avez plus son amitié, votre vie, qui pourrait être si féconde, n'est qu'une vie vaine et stérile, vos heures sont perdues et n'auront pas mémoire dans l'éternité. Ceps détachés de la vigne, vous ne sauriez porter aucun fruit ; pas une ligne, pas un mot de ce que vous faites ne sera écrit par les anges au livre des récompenses ; vous n'avez pas la vraie vie, vous êtes dans la mort, vous ne sauriez mériter : « *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* ».

Et vous, M. F., qui, sans être morts, êtes vains et ne travaillez que pour la vanité, que pour le monde, qui n'avez qu'un but dans tous vos actes : l'estime des créatures ou la recherche de vous-mêmes ; vous qui ne savez rien faire pour Dieu par pureté d'intention, avec des vues surnaturelles, vous aussi, ah ! je le crains bien, vous perdez votre temps : de toutes vos actions il n'y en aura peut-être pas une à inscrire sur le livre de vie, et, après des années et encore des années peut-être, il faudra réduire toute votre carrière à un seul mot : « *Scribe virum istum sterilem.* Écrivez, voici toute la vie de cette âme, c'est une vie stérile ». — Comment ! Seigneur, elle n'a rien fait ? Mais je vois dans sa vie, avec la fréquentation des sacrements, de nombreuses prières, des aumônes considérables, quelques mortifications même; mais je vois son nom, il était inscrit au nombre de ceux

qui vous sont dévoués. — « *Scribe virum istum sterilem.* Écrivez, toute sa vie se résume dans un mot : elle est stérile ». Elle n'a rien fait. Ne me parlez pas de ses prières : elles ne sont pas montées jusqu'à moi ; ne me parlez pas de ses aumônes, de ses mortifications : l'estime du monde, l'amour-propre, tel en a été le principe ; ne me parlez pas de la fréquentation des sacrements : c'était elle-même qu'elle y cherchait ; la vanité seule a rempli toutes les pensées, tous les désirs, toutes les espérances de sa vie : « *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* ».

Désirons-nous sincèrement, M. F., que notre travail porte ses fruits, voulons-nous féconder nos efforts, toucher le cœur de Dieu et obtenir tout de lui ? Unis à Lui par la grâce, abandonnons-nous à la foi de ses promesses et agissons : « *In verbo autem tuo laxabo rete* ». Comme saint Pierre, sur sa parole, jetons le filet parce qu'il nous l'ordonne et que nous avons confiance en lui. Travaillons avec foi, c'est-à-dire travaillons pour obéir à la loi de notre vie, pour satisfaire à la justice divine. Comme Simon Pierre, travaillons en présence de Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, et, pour nous comme pour lui, le succès répondra à nos fatigues. Que le divin Sauveur habite donc toujours en nous par sa grâce ; avec lui, jamais on ne se laisse aller à la plainte, au murmure ; jamais on ne trouve le fardeau trop pesant, on le porte avec résignation et générosité. C'est lui-même, ce bon Maître, qui nous dit intérieurement : « Courage, bon serviteur ; vous allez en ce moment semant dans les larmes, mais vous moissonnerez un jour dans la joie ; la vie n'est qu'un court instant de labeurs et de tribulation qui doit être suivi d'une éternité de

bonheur ». Comme saint Pierre, travaillons sous l'œil de Jésus-Christ ; que la foi nous le découvre fixant sa demeure près des nôtres, se faisant en quelque sorte notre voisin. Il est le témoin de tous nos actes : les murailles de son temple ne sauraient circonscrire la portée de son regard ; ses yeux divins nous suivent partout : dans nos maisons, dans nos courses, dans nos occupations, dans nos loisirs ; rien ne lui échappe.

Oh ! M. F., comme nous travaillerions avec fruit, si nous nous disions à nous-mêmes que Jésus, notre Maître, notre Sauveur, notre Dieu, est là, à nos côtés, pour surveiller nos efforts et tenir compte de nos fatigues ! Quel courage ne sentirions-nous pas nous monter au cœur, en nous disant que, pendant sa vie, Jésus-Christ a fait ce que nous faisons, et que peut-être il a manié avec ses mains divines les mêmes instruments de travail que nous manions avec les nôtres ! Si la sueur vient à couler de nos membres, si nous nous trouvons fatigués à la peine, disons-nous que ce que nous sentons, le Sauveur l'a senti et éprouvé le premier pour nous, et que, par conséquent, il est bien juste que nous le ressentions, que nous l'éprouvions pour lui. Alors notre travail sera fécond et méritoire : travaillant sous l'œil de Jésus-Christ, nous ferons pour lui de grandes œuvres, et nous les trouverons encore trop petites pour un maître si grand : « *Operatur magna* », dit saint Thomas d'Aquin, « *et reputat parva* ». Nous ferons le plus que nous pourrons, et nous estimerons ne rien faire : « *Operatur multa et reputat pauca* ». Nous travaillerons, nous souffrirons avec joie pendant des années, et nous penserons que ce n'est qu'un instant : « *Operatur diù et reputat breve* ».

Le chrétien qui travaille sous l'œil de Jésus-Christ, travaille toujours avec pureté d'intention, il travaille pour la gloire de Dieu, il fait tout au nom du Sauveur. « L'intention, dit saint Augustin, est le regard de l'âme » : c'est la bonne intention qui féconde l'action, qui la rend utile et méritoire. La bonne intention, les saints l'ont comparée à la pierre philosophale des alchimistes du moyen âge : elle a la vertu de changer en or nos actions les plus communes, elle les féconde et les rend précieuses devant Dieu. C'est pour cela que ceux qui travaillent en présence de Jésus-Christ, sont heureux de suivre le conseil qu'il donnait autrefois à ses apôtres, et qu'ils l'entendent leur donner à eux-mêmes : « *Mittite in dexteram navigii rete et invenietis* ». Jetez le filet de vos intentions non du côté de la nature mais du côté de la grâce,non du côté de la terre mais du côté du Ciel, non du côté des créatures mais du côté de Dieu. Et alors, au lieu d'agir par inclination naturelle, pour acquérir des biens périssables, en vue de plaire aux hommes, ils cherchent Dieu avant tout, ils cherchent la gloire de Jésus-Christ et ils trouvent en lui la plénitude de tous les biens : « *Et invenietis* »; leurs œuvres sont pleines, ils ont devant eux leur rémunérateur, qui recueille chacun de leurs instants à mesure qu'ils les ont remplis, qui les reçoit et les dépose dans le trésor de l'éternité. Heureux donc, mille fois heureux ceux qui, travaillant sous l'œil de Jésus, travaillent en état de grâce, avec pureté d'intention et esprit de foi ! Leurs jours sont pleins, leur travail fécond, leur vie méritoire : « *Et concluserunt piscium multitudinem copiosam* ». Le Sauveur compte tous leurs pas, toutes leurs démarches, tous leurs soupirs;

rien ne sera oublié au grand jour de la rémunération.

Il est facile de comprendre maintenant, M. F., comment, suivant l'expression des Saintes Lettres, « le juste vit beaucoup en peu de temps », et, dans une existence de peu de jours, compte de longues années de mérite ; comment aussi on peut, suivant un mot de l'Apôtre, « racheter le temps perdu ». Cette pensée est vraiment consolante : qu'elle nous excite à réparer par le repentir l'inutilité, la stérilité de notre travail pendant les jours écoulés de notre vie ; qu'elle nous décide à travailler désormais sous l'œil de Jésus, toujours et avec sa grâce et pour sa gloire ; et alors, à quelque âge que la mort vienne nous surprendre, nous aurons la consolation de ne pas nous présenter les mains vides, nous aurons nos œuvres pour nous servir de cortège en paraissant au tribunal de Dieu, et nous aurons droit aux éternelles récompenses. Ainsi soit-il !

XV

PRÔNE

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE

(8 septembre 1861)

Nous n'avons pas à nous excuser, M. F., de laisser aujourd'hui de côté l'évangile du Dimanche, avec les féconds enseignements qu'il renferme : votre piété, nous le croyons, nous assigne notre sujet : c'est le touchant mystère, objet de la fête que nous célébrons ; et, en vous convoquant au berceau de Marie, nous ne faisons que répondre à votre attente.

C'est, il y a dix-huit cent ans et plus, M. F., à pareil jour, et, s'il faut en croire une pieuse tradition conservée parmi les Hébreux et citée par plusieurs docteurs, au jour anniversaire de la création de la première Ève, que Marie vint au monde au sein d'une humble bourgade de la terre des Juifs, à Nazareth, dans une chétive demeure. Nulle fête publique n'accompagna sa naissance, nulle pompe extérieure n'environna son berceau, nuls transports populaires ne saluèrent son premier jour. A en juger selon les vues humaines, rien en apparence de plus ordinaire et de plus commun que cette naissance de Marie : il n'y avait là ni l'orgueil du pouvoir ni les séductions de la fortune. Pauvres qu'ils étaient, bien que nobles, ses vieux parents ne semblaient devoir lais-

ser pour héritage à cette enfant nouvellement née que leur misère et leur obscurité ; et on eût dit vraiment que, pour elle ainsi que pour tous les enfants des pauvres, son berceau devait rester inconnu comme sa tombe.

Mais tels n'étaient pas les desseins de Dieu : il y avait dans cette obscurité des mystères de grandeur que l'avenir devait dévoiler. La terre semblait indifférente à cette naissance, mais le Ciel était en fête. Du haut des inaccessibles tabernacles, l'auguste Trinité tenait abaissés sur l'humble vierge des regards de complaisance. Quittant le séjour de la béatitude, les anges descendaient successivement vers la maison de Nazareth, pour saluer avec amour et respect l'enfant qui venait de naître. Oui, M. F., des yeux moins infirmes que les nôtres auraient pu les apercevoir, ces bienheureux habitants des demeures éternelles ; se tenant autour de son berceau comme une garde d'honneur, ils célébraient son apparition au monde par de mystérieux concerts de joie. Et, M. F., n'en soyons pas étonnés : les anges ont vu par anticipation resplendir autour de son front la glorieuse auréole de ses sublimes destinées ; cette enfant qui vient de naître, ils le savent, Dieu le leur a révélé, c'est leur Souveraine, c'est leur Reine, c'est la Vierge qui fut annoncée dès l'origine du monde, quand Dieu, « riche en bonté », selon l'expression de l'Apôtre, daigna relever, par la promesse d'un Rédempteur, l'espérance de l'homme tombé ; c'est la femme qui se trouve à la tête des révélations divines, et qui, debout sur le fondement de toute la Religion, apparaît comme le point de mire des perpétuelles mais stériles embûches de Satan, comme la Vierge

mère du Libérateur et comme une reine puissante qui, au temps marqué pour sa victoire, doit « écraser la tête du serpent maudit » ; c'est celle que, durant le cours des âges de l'antique alliance, les patriarches ont désirée, les prophètes ont chantée comme la mère du salut et de la délivrance ; c'est celle qui apparaît sous la figure des plus grandes illustrations du peuple que Dieu s'est choisi ; c'est vous, ô Marie, vous « la Vierge » des oracles célestes, vous « la femme bénie entre toutes », vous dont le nom seul réjouit nos âmes, en même temps qu'il fait incliner nos têtes. Or, M. F.. qui nous dira la génération de cette enfant : « *Generationem ejus quis enarrabit* » ?

Écoutez, M. F., ce que nous apprend à cet égard une fidèle et constante tradition. Le père de Marie, Joachim, était un pieux vieillard ; Anne, sa mère, une femme stérile, chez qui la nature semblait morte et le corps éteint. Leur vie avait été jusqu'alors toute remplie de vertus et d'épreuves, leurs jours s'étaient passés dans les prières et dans les larmes. Aussi, dit saint Jean Damascène, « quand vint pour eux le moment marqué dans les desseins de Dieu où ils devaient donner le jour à la Vierge mère du Christ, la nature n'osa pas devancer l'ouvrage de la grâce : elle s'arrêta tremblante et attendit respectueusement que la grâce eût produit son fruit ». Dieu voulait, par ce premier prodige, préluder à cette série, à cet abîme de prodiges qu'il devait opérer plus tard : « *Generationem ejus quis enarrabit* » ?

Oui, M. F., disons-le bien haut, la génération de Marie ne saurait être assimilée à aucune autre génération humaine. Suivant les enseignements sacrés de

la foi, le redoutable anathème qui a frappé notre premier Père enveloppe toute sa descendance dans une commune proscription. Flétris par la solidarité de la faute primitive, prévaricateurs en Adam, notre chef et notre représentant naturel, nous sommes tous coupables avant que d'avoir vu le jour : avec le sang de notre mère passe en nos veines une lèpre inévitable, et de notre cœur, comme de celui du Roi-Prophète, doit tomber cette triste plainte : « J'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a enfanté dans le péché ». Or, M. F., vous le savez, la foi nous l'affirme, la loi universelle de corruption, qui pèse sur toute la famille humaine, a suspendu en faveur de Marie son règne de mort. Par une création privilégiée, qui l'a dérobée au contre-coup de la déchéance universelle, par une prérogative unique, par un bienfait qu'elle ne partage avec personne, pas même avec Jérémie, le prophète, et Jean-Baptiste, le précurseur (s'ils ont été distingués des pécheurs par une sanctification précoce, au sein maternel, toujours est-il qu'ils ont été confondus pendant quelque temps avec la masse perdue du genre humain), Marie fut constituée, dès le premier instant de sa vie, dans l'intégrité de l'état d'innocence ; au moment où son âme reçut l'existence et fut unie à son corps dans les flancs bénis d'Anne, sa mère, en vain Satan, « comme un lion rugissant », rôda autour d'elle pour la saisir et la dévorer : celui qui devait être un jour « le lion » terrible « de la tribu de Juda », se leva fort et puissant et refoula l'ennemi jusqu'au fond des abîmes. En vain les eaux du péché voulurent engloutir sa génération et ajouter une nouvelle victime au naufrage universel : le Dieu qui, dans l'antique Testament, au seul bruit de ses menaces, épouvantait

les fleuves et suspendait leur cours pour laisser passer à pied sec son peuple choisi, fit remonter un moment vers leur source les ondes corrompues du péché, pour laisser passer pure et sans tache sa fille de prédilection, la Vierge Marie, et, comme autrefois dans l'ancien déluge, quand les eaux s'amoncelèrent par dessus les cimes des plus hautes montagnes, l'arche, qui portait l'espérance du monde submergé, apparaissait seule sur les flots qui couvraient tout, ainsi Marie, l'arche pure du Testament nouveau, flotta sur le fleuve de corruption qui inonde la terre et les grandes eaux de l'iniquité n'ont pu l'engloutir. O merveille ! ô prodige admirable entre tous ! D'une source corrompue Dieu fait sortir le ruisseau le plus limpide ; de parents souillés comme les autres hommes, conçue sans tache, Marie naîtra toute pure et tout immaculée : « *Generationem ejus quis enarrabit ?* »

Vienne donc le jour qui doit la montrer à la terre, cette enfant des miracles, et, la contemplant dans son berceau avec amour et ravissement, l'Esprit-Saint, qui n'a cessé de l'enrichir de grâces et de bénédictions nouvelles depuis sa bienheureuse conception, lui adressera ces belles paroles de nos Saints Livres : « Vous êtes toute pure, vous êtes toute sainte, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous ».

Approchons nous-mêmes, M. F., de cette enfant, et tâchons d'apprécier sa beauté, sa grâce, ses purs attraits ; contemplons, pleins de respect, ce visage qui doit un jour faire la joie des anges et l'ornement du Ciel, ce front sur lequel n'est point imprimé ce caractère de malédiction qui nous marque tous comme « enfants de colère », ces yeux qui vont s'ouvrir à la lumière et dont la modestie sera le plus fidèle miroir

de la pureté intérieure, cette bouche sur laquelle le Fils du Très Haut viendra plus tard, faible enfant, recueillir de chastes baisers. Contemplons surtout cette poitrine, ce cœur, sanctuaire vénérable où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la grâce, où se plaît à demeurer la divinité avec la plénitude de ses perfections, et où un jour elle habitera corporellement..... O glorieuse naissance de Marie! O triomphe de la grâce! qui mettra sur nos lèvres un cantique assez pur pour exprimer les sentiments que vous devez réveiller en nous ? Comment célébrer dignement, M. F., ce jour à jamais béni où Marie, conçue dans la plénitude de la grâce, naquit, suivant le beau mot de saint Thomas d'Aquin, « dans une plénitude encore plus parfaite » ? Nous ne pouvons que nous écrier avec un saint docteur : « Marie dans sa nativité, c'est tout un monde plein de magnificences, c'est le prodige de la création, c'est un abîme de miracles : *Nativitas Mariæ abyssus miraculorum* ». « *Generationem ejus quis enarrabit* » ?

Pour nous, M. F., nous naissons dans l'iniquité, mais hélas ! nous ne quittons le berceau que pour mettre le pied dans le sentier du mal : recélant au fond de notre âme un foyer d'inclinations perverses, sujets au dérèglement des passions, c'est à peine si nous avons trempé nos lèvres à la coupe de la vie que déjà nous cherchons à savourer les tristes et amères douceurs du péché, et souvent, disons-le à notre confusion, les premières paroles que bégaye notre langue malhabile sont une insulte au Dieu qui nous a créés. Ne craignez rien de semblable pour la vierge de Nazareth : préservée qu'elle a été de la lèpre héréditaire au moment d'arriver à l'existence,

jamais, à partir de son entrée dans le monde, elle ne portera en son âme le venin de nos ignominieuses concupiscences, jamais elle ne connaîtra la racine maudite de ces révoltes mystérieuses qui soulèvent la chair contre l'esprit et l'esprit contre Dieu; jamais elle ne ressentira les atteintes de ces eaux corrompues de la contradiction qui pénètrent, qui s'insinuent jusque dans les derniers replis de notre nature dépravée, et vont y remuer ses penchants comme une lie impure, soulèvent nos sens et ce corps de boue par des orages mille fois plus redoutables que ceux qui bouleversent les flots de l'Océan. Tout en elle, soumis aux lois d'une parfaite harmonie, s'unira en paix aux volontés divines, sans trouble ni contradiction ni révolte. Tous les instants de sa vie seront marqués par la plus pure et la plus haute fidélité. Jamais elle n'aura à gémir de la faute même la plus légère; elle ignorera jusqu'aux moindres surprises de la fragilité humaine, auxquelles ne sait échapper ici-bas aucune des âmes les plus héroïques et les plus saintes. Depuis son aurore on verra s'élever ce bel astre toujours plus radieux et plus pur, jusqu'à ce qu'il arrive aux plus éblouissantes clartés du midi parfait; et, pour parler sans figure, on la verra, cette enfant d'Anne et de Joachim, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, s'avancer perpétuellement dans les voies les plus sublimes, disposer, suivant la parole du Roi-Prophète, de « mystérieux degrés d'ascension dans son cœur », s'élevant toujours de mérites en mérites, de vertus en vertus, jusqu'au jour où elle ira s'asseoir près du trône du Dieu des dieux dans les gloires de Sion. « *Generationem ejus quis enarrabit* » ?

« Ne vous étonnez pas pourtant, M. F., vous dirai-je avec Bossuet, si Dieu a formé Marie avec tant de prédilection ou s'il l'a fait naître avec tant de grâces : il ne l'a formée qu'en vue de Jésus-Christ, dont elle devait être la mère ; il voyait dans la chair et le sang de cette vierge la source auguste où l'Esprit-Saint devait venir un jour puiser la chair et le sang du Sauveur : « *Caro Jesus, caro Mariæ* », dit saint Augustin. « Comme un artiste commence d'abord à faire en petit modèle, en miniature la figure qu'il se propose d'exécuter en grand, ainsi, continue l'Évêque de Meaux, Dieu, qui doit bientôt donner au monde son Verbe incarné, fait paraître en la Nativité de Marie un Jésus-Christ ébauché, si l'on peut parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies ». Il est d'ailleurs dans la nature que les fils tiennent de leur mère : « *Filii matrizant* », ainsi que l'énonce le vieil adage latin, ce qui a fait dire par l'Ange de l'École que Jésus-Christ ne devait pas moins être l'image de Marie comme homme qu'il n'était l'image du Père céleste comme Dieu : « *Filius non minus matris quam patris imago est* ». Rien de plus juste donc que le Verbe Créateur, « par qui tout a été fait », se soit ainsi préparé à lui-même son humanité dans sa mère. « Il a voulu, dit saint Bernard, qu'elle fût vierge immaculée, pour que, d'elle sans tache, il fût produit sans tache ; il a voulu qu'elle fût humble, pour qu'il sortît d'elle « doux et humble de cœur » ; et ainsi, M. F., de toutes les autres qualités, de tous les autres traits que devait avoir son humanité, il mit par avance la plénitude et, pour ainsi parler, la provision en Marie : « *Maria Christus abbreviatus* » . « Aussi, dit un autre saint Docteur, depuis la

plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'a dû rien se rencontrer en Marie qui fût imparfait et défectueux.» Suivant le naïf langage d'un de ses dévots serviteurs, « tout en elle a été fait au tour de la Sagesse divine, admirablement exempt de toute superfluité, ouvré en perfection avec une délicatesse exquise »; et c'est ce que dit excellemment l'archange ambassadeur du Très Haut, lorsque, par un mot qui dans sa concision épuise tout le panégyrique, il la salue : « pleine de grâce. *Ave gratia plena* »...

Nous demanderez-vous après cela, M. F., pourquoi l'Évangéliste sacré a voulu entourer de mystère et mettre dans l'ombre la filiation de Marie ? Pourquoi franchissant tout ce qui touche à son origine et à sa naissance, aussitôt qu'il nous dit qu'elle est, il nous dit qu'elle est mère : « *Maria de qua natus est Jesus* »? Oh ! M. F., n'en soyons pas surpris : Marie est moins la fille d'Adam que la mère de Jésus; ce n'est pas de ses parents selon la chair qu'elle tire sa noblesse : tout au contraire, c'est elle-même qui ennoblit sa parenté, et non seulement sa parenté immédiate mais la maison de David, dont elle est issue, mais la tribu de Juda, mais le peuple juif, mais le genre humain, mais la création tout entière ; et cet ennoblissement, elle le tire elle-même de Jésus-Christ : « *Generationem ejus quis enarrabit* » ? « Pourquoi me demandez-vous mon nom, qui est mystérieux ? » disait autrefois l'ange du Seigneur. Pourquoi recherchez-vous le secret de ma filiation, qui est un prodige ? semble pareillement nous dire aujourd'hui la Vierge dont nous fêtons la naissance. Prédestinée en effet pour être la mère de Celui que le Prophète royal appelle, avec l'emphase du redoublement hébraïque :

« l'homme et l'homme, *homo et homo natus in ea* », c'est-à-dire, dit saint Augustin, « l'homme qui a été fait avant nous et qui a été fait après nous », l'homme qui est créateur et créature tout ensemble, mortel et immortel, visible et invisible, fini et infini, c'est-à-dire l'homme qui est éternel au sein de son Père, en même temps qu'il sort temporellement du sein de sa mère, l'homme qui est là-haut le Roi de gloire, tandis qu'il essuie nos misères ici-bas, le Dieu qui pâtit et l'homme qui est impassible, l'homme qui est Dieu et Dieu qui est homme, prédestinée donc pour être la mère de Dieu, il est rigoureusement vrai de dire qu'elle est la fille de ce Jésus dont elle est la mère, la fille de Dieu et la mère de l'homme, la fille et la mère de l'Homme-Dieu, et que, si le généalogiste inspiré a gardé le silence sur le père et la mère de cette auguste Vierge de Nazareth, c'est que, comme l'a dit un saint docteur, « sa généalogie, à elle, commence par la divinité et finit par l'humanité de son fils » : « *Generationem ejus quis enarrabit* » ? De même que, sitôt qu'on aperçoit l'aurore, on voit naître comme de son sein le corps du soleil, ainsi Marie, aurore du vrai Soleil de justice, ne peut être considérée par l'Esprit-Saint que dans un rapport intime avec lui ; l'aurore est produite elle-même par le soleil avant qu'il paraisse à l'horizon, et lui-même sort du sein de l'aurore, image frappante de la naissance de Marie, fille de la grâce, dont elle enfanta l'auteur. « *Generationem ejus quis enarrabit* » ?...

(*La fin manque*).

XVI

PRÔNE

SUR MARIE, NOTRE MODÈLE,

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

(6 octobre 1861)

C'est une grande pensée de saint Augustin, M. F., lorsque, parlant de la grandeur des martyrs et des honneurs dont nous entourons leur mémoire, il nous apprend que la meilleure manière de célébrer leurs fêtes, c'est d'imiter leurs vertus. Aujourd'hui que nous célébrons une nouvelle fête de Marie, fête instituée, il y a trois siècles environ, comme le mémorial d'un grand bienfait sollicité et obtenu miraculeusement de la toute-puissante protection de cette auguste Vierge, aujourd'hui que nous sommes chargés par l'Église d'acquitter, pour le monde entier, la dette de la civilisation et de l'Église sauvées à Lépante contre la puissance ténébreuse du Croissant par la céleste intervention de Marie, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de vous inviter, non point seulement à féliciter Marie des augustes privilèges dont elle est revêtue, mais à jeter les yeux sur le tableau de sa vie et à y trouver tracé le plan de notre conduite. Dieu nous a revêtus, comme elle, de grandeur et de privilèges augustes ; par ses exemples, elle nous apprend à en soutenir la gloire.

Quand le Seigneur, suivant l'étonnante expression des Saints Livres, eut, avec sa main divine, d'un ossement superflu du premier Adam, élevé, « édifié » la première Ève, — « *ædificavit* » — il se complut en lui-même, avec une sorte de satisfaction. Dans la reine de la création nouvellement formée, il avait en effet devant lui non plus seulement un miroir inanimé de sa grandeur, comme dans le monde matériel récemment éclos de sa puissance, mais une vivante image de sa justice et de sa sainteté ; il avait devant lui comme un admirable édifice, où se révélait tout le charme des proportions merveilleuses qu'un architecte divin pouvait donner à son plus bel ouvrage. Je n'hésite pas toutefois à le dire avec saint Épiphane, « quel qu'ait été le spectacle offert alors au Seigneur par la mère de l'humanité naissante, il le cède infiniment à celui que la Vierge de Nazareth, que Marie vint, quatre mille ans plus tard, offrir à son auteur ».

L'une avait apparu comme l'aurore, l'autre éclata comme le jour. Sur la première, la miséricorde divine n'avait fait que s'épancher : elle s'épuisa sur la seconde. Ève fut comme un admirable essai du suprême Ouvrier ; Marie fut son chef-d'œuvre, et jamais on ne vit une simple créature rassembler sur sa tête de plus brillantes prérogatives, de plus glorieux privilèges. Dieu l'avait fait représenter au monde par de solennelles figures ; une chaîne imposante de prophéties s'était déroulée à travers les âges pour l'annoncer à la terre ; le sang de Juda n'avait été élevé sur le trône et les sceptres entassés dans la maison de David que pour préparer à cette Reine une origine plus digne d'elle. Sa conception fut immaculée, sa naissance fut le fruit d'un miracle,

le Seigneur environna ses jeunes années d'une tendresse à part.

Dans le progrès de l'âge, toute parée d'innocence et d'amour, elle fut « associée, dit saint Fulgence, à l'inénarrable fécondité de Dieu le Père », qui la fit participer à sa génération, en donnant aux hommes dans le temps celui qu'il a engendré de toute éternité ; elle devint la mystérieuse épouse de l'Esprit-Saint, qui forma dans ses flancs très purs le corps d'un Dieu ; et ainsi, réalisant l'oracle des premiers jours du monde, elle « écrasa la tête du serpent » maudit, et concourut pour une large part à la régénération de la terre et au salut de l'homme. O magnifique ensemble de prérogatives ! le Ciel lui-même en paraît étonné, tant les images qu'il emploie pour le décrire sont éblouissantes. Il rassemble sur le front de Marie, suivant le mot de Bossuet, tous les rayons épars dans la nature : l'astre des nuits est sous ses pieds, douze étoiles brillantes forment son diadème, et le soleil, dont le firmament fait sa gloire, s'estime, en quelque sorte, honoré de lui servir de manteau : « *Mulier amicta sole* ».

Telles sont, M. F., en abrégé et dans une bien imparfaite esquisse, les grandeurs de Marie. Toutefois, bien que nous vivions dans un siècle où l'on fait trop bon marché de son baptême, et où on ne sait plus estimer les dons de la grâce, je ne crains pas de le dire, si nous abaissons les regards sur nous-mêmes, nous y découvrons des privilèges qui, sans être égaux à ceux dont fut ornée la bienheureuse Vierge, leur sont du moins, en un certain sens, analogues, en grande partie semblables. Si, moins heureux que Marie, nous n'avons pas été sans souillure,

si la grâce n'a pas déposé en nous, comme en elle, les germes de la justice avec ceux de la vie, toujours est-il que, presque immédiatement après notre naissance, l'eau purifiante de la régénération coula sur notre front, la tache hideuse de notre origine fut effacée, et une création nouvelle d'innocence se fit en nous. Nous ne comptons peut-être pas, comme Marie, une longue série de pontifes, une puissante lignée de rois parmi nos ancêtres ; mais qu'importe, M. F., cette illustration fragile qui vient de la nature et que l'auguste Vierge elle-même comptait pour si peu ? A nous, aussi bien qu'à Marie, peuvent être appliquées ces paroles qu'adressait autrefois le vieux Tobie à l'archange Raphaël : « *Ex magno genere es tu.* Vous êtes d'une grande race ». Chrétiens que nous sommes, nul n'est plus grand que nous : « *Nemo major nisi christianus* ». Nous sommes, comme Marie, de la plus grande race du monde, nous sommes de race divine : le Père céleste, qui l'appelle sa fille, nous a adoptés pour ses enfants ; l'Esprit-Saint, dont elle est l'épouse, nous a marqués de son sceau et consacrés comme ses temples ; Jésus-Christ, dont elle est la mère, nous reconnaît comme ses frères et ses cohéritiers. Ce qui fait la plus grande gloire de la fille de David, c'est que, suivant la gracieuse comparaison d'un ancien, elle fut comme « l'hôtellerie où vint reposer le pèlerin du Ciel déguisé sous les voiles de la chair » ; c'est que son sein virginal devint, pendant neuf mois, le tabernacle de Celui qui a créé tous les mondes ; c'est qu'elle put porter dans ses bras Celui qui pèse les montagnes dans sa main et balance d'un doigt l'univers. Eh bien ! M. F., il est un mystère qui nous indentifie avec le même Dieu, et qui nous fait parti-

ciper à sa substance : c'est le mystère de nos autels. Par la sainte communion, nous pouvons nous approprier comme nourriture la chair adorable du Fils du Très Haut ; après l'avoir reçue, nous possédons en nous-mêmes celui que Marie portait en ses chastes entrailles, et dont la vue fait maintenant dans les Cieux le bonheur des élus. En sorte qu'à celui qui nous demanderait notre nom, nous pourrions redire avec une sainte fierté ce que répondaient aux proconsuls les chrétiens généreux des premiers âges : « Je suis Théophore », c'est-à-dire porte-Dieu ; que dis-je, M. F. ? notre vie est alors un commencement de cette vie de gloire où tous les saints se confondent, pour ainsi parler, avec Jésus-Christ, dans une sorte d'unité mystérieuse avec le Dieu qui les récompense : « *Inchoatio gloriæ* ». Notre être, en quelque sorte transformé par son alliance avec le Verbe eucharistique, revêt presque, grâce à lui, une nature toute divine et s'élève à la hauteur de Celui qui veut bien être son aliment, comme nous l'apprend saint Paul dans cette magnifique antiphrase : « *Vivo jam non ego* ». En vérité, M. F., où trouver une autre gloire, où chercher d'autres privilèges dont le sentiment puisse nous inspirer un plus ardent, un plus légitime enthousiasme ? Ne suis-je pas maintenant en droit de vous redire une belle parole de saint Léon : « Chrétiens que vous êtes, reconnaissez votre dignité ; voyez comme nos grandeurs sont proportionnées aux grandeurs de Marie : le Seigneur a presque déployé pour nous les mêmes miséricordes que pour elle » ? Mais ce n'est pas assez de refléter en nous ses prérogatives, il nous faut l'imiter dans les sentiments avec lesquels elle les porte.

Son premier sentiment est celui de la reconnaissance. Loin de fermer les yeux sur les dons que lui a départis la divine bonté, loin de cacher les bienfaits reçus pour pouvoir ensuite les oublier, elles les sent vivement, elle s'en étonne, elle en tressaille, elle les proclame, elle les publie, et, quand on lui parle de sa dignité et de ses grandeurs, elle laisse échapper de ses lèvres et plus encore du centre même de son cœur, ce sublime cantique qui traduit si bien ses émotions intérieures et qu'on peut regarder à juste titre comme un épanouissement, comme une explosion merveilleuse, comme une extase de reconnaissance : « *Magnificat anima mea Dominum* ; mon âme glorifie le Seigneur », et ma gratitude s'élève jusqu'au transport et à l'enthousiasme. Oh ! c'est que la libéralité, la munificence du Ciel s'est déployée sur moi sans mesure ; le Très Haut m'a comblée de faveurs et de privilèges admirables ; Celui dont le nom est saint et le pouvoir sans bornes « a fait en moi de si grandes choses que toutes les générations à venir m'appelleront bienheureuse ». Et cette reconnaissance, M. F., Marie ne la fait pas consister seulement dans cette effusion expansive de son cœur : elle lui donne une expression encore plus accentuée, elle la marque du véritable sceau de la sincérité, passez-moi le terme, elle l'authentique d'un cachet qui ne peut tromper : celui des actes. Pour plaire au Dieu qui l'a comblée de ses dons, il n'est point de sacrifice, si généreux soit-il, qui l'étonne et l'effraye : sacrifice de son repos, sacrifice de sa gloire, sacrifice de son propre Fils, elle les accepte tous. Son cœur saisit toujours avec une sainte ardeur le glaive qui doit servir à l'immoler comme une victime d'amour pour son Dieu. Elle ne

croit jamais faire assez pour Celui qui a tant fait pour elle.

A la reconnaissance Marie ajoute l'humilité et l'amour de l'abjection. Loin de se prévaloir des faveurs dont elle est honorée, elle prend soin de les dérober aux regards, elle se cache, elle évite de se produire au grand jour, elle ne sait que parler de son néant, semblable à cette humble fleur du printemps qui se cache sous un épais gazon et dont le suave parfum décèle seul la présence. Si un prince de la milice céleste, un archange, descend du Ciel et vient saluer cette pauvre « journalière », comme l'appelle saint Jérôme, de la part de Dieu, comme jamais femme ne fut saluée ici-bas par la flatterie même la plus servile : « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie par dessus toutes les femmes » ; si Gabriel lui annonce qu'elle sera la mère du Sauveur, loin de céder à l'enivrement d'une âme vaine et passionnée, elle se trouble, elle craint un piège, elle redoute une séduction possible, elle questionne avec réserve sur la possibilité du mystère, puis bientôt, rassurée par le caractère visible de la divine ambassade, elle donne le mot de consentement qui est, après tout, un mot de la plus profonde humilité : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ! » Plus tard, si sa présence seule trahit sa grandeur et révèle son secret à un enfant encore renfermé dans le sein de sa mère, aux félicitations d'Élisabeth elle répond par des actions de grâces au Dieu qui a fait éclater en elle « la puissance de son bras » ; et, si elle vient à parler de sa dignité inespérée, de ce privilège qui place son nom avant tous les noms, et qui doit la faire marcher la

première de toute la création, immédiatement après Dieu, aux magnificences divines, à l'éclat qui l'environne elle oppose le souvenir de sa bassesse. Si le Tout-Puissant a fait en elle de si grandes choses, elle ne peut s'empêcher de l'avouer, c'est son abjection et sa misère qui ont attiré sur elle les regards de ce même Dieu : « *Respexit humilitatem ancillæ suæ* ». Le Seigneur se plaît à élever ce qui rampe dans la poussière et à enrichir de ses dons l'indigence du pauvre. S'il faut qu'elle choisisse entre la crainte de blesser l'humilité et le danger d'être l'objet de soupçons pénibles, d'une injurieuse défiance, elle ne balance pas : elle attend que le Ciel prenne en main sa défense, plutôt que de dévoiler à Joseph les motifs de sa gloire. Elle ne se prévaut en rien de son titre de mère de Dieu pour s'exonérer de la loi du peuple au milieu duquel elle vit. Elle se soumet à toutes les prescriptions qui ne sont pas faites pour elle. Elle va même jusqu'à sacrifier sa plus auguste prérogative, la plus précieuse à son cœur, celle de la virginité, et elle paraît dans le temple, au jour de la Purification, pour se laver, elle aussi, de la tache qu'elle n'avait pas contractée. Vierge innocente, elle se confond avec les mères coupables. Je n'en finirais pas, M. F., si j'essayais de vous rappeler toutes les leçons d'abaissement et d'humiliation d'un bout à l'autre de son existence.

Quel que soit le moment où nous la surprenions, en particulier comme en public, sous l'humble toit de Nazareth, dans la pauvre cabane de Bethléem, dans le Temple ou dans les rues de la cité sainte, sur le Calvaire, constamment elle nous offre le plus beau, le

plus frappant modèle d'humilité ; même après l'Ascension de son divin Fils, elle ne rompt pas avec cette héroïque tradition ; elle ne se départ pas de son amour pour l'abaissement ; elle s'enfonce, elle se perd, ce semble, encore davantage dans l'obscurité ; nul ne sait où elle vit, comment elle vit ; rien ne transpire des faits de sa vie, jusqu'à ce que la mort, qui, pour elle, fut la gloire, vienne l'arracher à cette obscurité et l'élever par delà tous les Cieux, pour y recevoir, aux acclamations du Ciel et de la terre, la couronne et le sceptre dus à son humilité. « Il était bien juste, dit saint Bernard, que, de la dernière, elle devînt la première, puisque, étant la première, elle s'était faite la dernière : « *Merito facta est ex novissima prima, quæ omnium se novissimam faciebat* ».

Enfin, M. F., Marie couronne sa reconnaissance et son humilité par la vigilance. Bien que « le Seigneur, suivant le mot des Lettres sacrées, l'ait possédée dès le commencement de ses voies », bien qu'elle ne portât pas, par conséquent, au fond de son cœur, ce foyer de la concupiscence qui se révèle si souvent en nous, cependant cette Vierge immaculée ne cesse de s'entourer des précautions et des soins les plus vigilants, pour se conserver pure et sans tache, digne de son céleste Époux. Comme elle fuit la joie, les plaisirs délétères du monde ! A peine sortie du berceau, elle s'est déjà renfermée, captive volontaire, dans la solitude du Temple ; chaste colombe, à peine a-t-elle effleuré, dans son vol rapide, la surface des eaux du déluge, qu'elle pense à retourner vers l'arche. « Elle n'a rien à craindre, dit saint Ambroise, et cependant elle craint de ternir son innocence en posant le pied au milieu de ce monde » : elle court vers les saints

tabernacles, où, enchaînée par l'amour, elle n'a plus de rapports qu'avec le Ciel. Si, plus tard, le Seigneur, pour l'accomplissement de ses desseins, lui ordonne d'abandonner l'asile qu'ells s'est choisi, si elle consent à accepter le titre d'épouse, ce sera pour trouver, en la personne d'un saint vieillard, un gardien et un protecteur à son innocence et à sa virginité. L'alliance qu'elle contractera avec Joseph le charpentier aura pour nœud l'amour chaste dont brûlent les anges dans le Ciel ; c'est du cœur et non de la chair, dit saint Thomas d'Aquin dans un langage d'une merveilleuse suavité, que s'uniront ces deux époux : « *Innupti sunt conjuges corde non carne* » ; comme les palmiers qui marient non leurs racines, mais leurs têtes, non leurs tiges, mais leurs rameaux : « *Sic nubunt palmæ in deserto non radice sed vertice* ». Ce changement d'état en apporte si peu dans ses habitudes de circonspection et de vigilance qu'elle se troublera même à la vue d'un ange, et commencera par opposer à l'offre du céleste messager de virginales appréhensions. Dans la maison de Joseph comme dans le Temple, ce sera toujours le même amour du silence, la même persévérance dans l'union avec Dieu, la même réserve dans les discours, la même modestie dans le maintien, ce sera toujours la « Vierge très prudente », comme nous la nommons avec l'Église : « *Virgo prudentissima* ». Redisons-le avec admiration, M. F., Marie, c'est le jardin des Saintes Lettres, tout émaillé des fleurs les plus suaves, mais abrité contre les orages comme par un mur de protection : « *Hortus conclusus* » ; Marie, c'est cette fontaine scellée dont l'onde pure craint de se mêler aux eaux d'un ruisseau étranger : « *Fons signatus* » ; c'est « le

lis de la vallée », se dérobant au moindre souffle qui peut ternir son éclat et altérer sa blancheur.....

O Marie, ô tendre mère, j'aurais voulu peindre les dispositions toutes parfaites de reconnaissance, d'hulité et de vigilance avec lesquelles vous nous apprenez à porter nos privilèges ; mais je me sens trop faible pour en donner une juste idée. Oh ! montrez vous-même à vos enfants ce divin intérieur qui fait toute votre gloire, montrez cette source admirable de vos perfections. Vrai « miroir de justice », vous êtes réellement le type, l'idéal de toute perfection, et, comme le disent vos serviteurs Ambroise et Augustin, vous êtes le modèle de tous les vrais chrétiens : « *Talis fuit Maria, ut una illius vita sit omnium disciplina* ». Modèle magnifique, M. F., et, en même temps, modèle obligatoire. Mais hélas ! que nous sommes loin d'en reproduire en nous les traits !

Avons-nous, en effet, pour Dieu la même reconnaissance que Marie ? Je ne parle pas de ces hommes qui, par la plus monstrueuse ingratitude, abdiquent et foulent aux pieds les dons de Dieu les plus estimables ; je ne parle pas de ces hommes qui rougissent de leur titre de chrétiens, dégénèrent de leur grandeur par l'oubli le plus flagrant du devoir, et traînent leur royauté dans la fange des passions : ils ne sont pas là pour m'entendre. Mais nous, M. F., qui tenons à honneur de répondre aux desseins du Ciel sur nous, et d'être de vrais disciples du Sauveur, avons-nous pour Dieu la même reconnaissance que Marie ? Sans doute, il fut des époques dans notre vie où les libéralités du Seigneur nous ont trouvés émus, mais cette pieuse sensibilité subsiste-t-elle encore ? Ne nous sommes-nous pas endurcis aux bienfaits par l'habi-

tude d'en jouir, et, familiarisés avec les miracles d'amour, les grâces de choix, les témoignages marqués de prédilection dont ce bon Maître s'est plu à nous favoriser, n'avons-nous pas fini par les considérer avec insouciance et par en perdre le sentiment ? Et pour Celui qui nous a faits tout ce que nous sommes, qui, d'étrangers que nous étions, nous a introduits dans sa maison, pour Celui qui, par une miséricorde toute gratuite, sans aucun mérite de notre part, nous a préférés à tant d'infidèles qui gémissent sous la servitude du démon, et, nous adoptant pour ses enfants, nous a admis au partage des biens inappréciables qui forment le glorieux patrimoine de son Église, n'est-il pas vrai qu'au lieu de notre premier amour, nous n'avons plus maintenant qu'une tendresse affadie, pour ne pas dire une indifférence coupable ? Si nous répétons de temps en temps le cantique sacré de Marie, est-ce avec l'accent de sincérité et d'émotion dont cette auguste Vierge était pénétrée en le prononçant ? En récitant des lèvres cet hymne sacré, n'y sommes-nous pas étrangers de cœur, et notre langage est-il autre chose que le jeu d'un mécanisme guidé, je le veux bien, par un louable instinct, mais sans idée comme vie, dans les sons qu'il exhale ? Que de fois, M. F., je le répète, nous à qui Dieu témoigne une tendresse de prédilection portée jusqu'à l'excès, nous à qui il accorde non pas un jour, mais chaque mois, chaque semaine, chaque jour peut-être, la plus insigne de toutes les faveurs, celle de nous unir à lui par la sainte communion, celle de se donner à nous avec une condescendance qui jette l'Église dans l'étonnement et la stupeur : « *O res mirabilis !* », que de fois, à peine sortis de

la Table sainte, après quelques formules récitées à la hâte et sans attention, nous emportons notre hôte adorable au milieu des affaires et des conversations frivoles, et oublions notre bienfaiteur dans notre poitrine, comme on oublie un mort dans son tombeau : « *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde* » ? Quel aveuglement ! Où est le plus juste, le plus légitime de tous les devoirs, la reconnaissance ? Quand donc nous déciderons-nous à rompre avec cette froideur et cette indifférence ? Comment ne pas éprouver une confusion sans mesure de la différence qui existe entre le cœur si reconnaissant de Marie et le nôtre si ingrat, quoique pourtant si favorisé ?

Encore si c'était là toute notre dissemblance avec cette Vierge admirable ! Mais, hélas ! son humilité ne nous est-elle pas encore plus inconnue que sa gratitude ? Non seulement Marie ne tire aucune fierté de ses grandeurs, mais elle trouve dans sa dignité un nouveau motif d'abaissement : au lieu de chercher les éloges des hommes, elle les fuit, elle les évite ; et nous, M. F., tout notre soin est de nous montrer, toute notre vie est une étude de vanité. Nous n'attachons sur nous que des regards prévenus et fascinés par l'amour-propre ; les dons de Dieu, les faveurs les plus éclatantes, loin de les rapporter à Celui de qui nous les tenons, nous nous ingénions à nous en faire hommage à nous-mêmes, comme si c'était le fruit de notre propre cœur et le droit de notre vertu.

L'orgueil se mêle à toutes nos œuvres ; il se glisse de préférence parmi les meilleures, semblable à ces insectes qui ne rongent, parmi les fruits, que les plus mûrs et les plus succulents. Marie en public reste muette sur ses prérogatives : non seulement elle ne

fait pas naître les occasions d'en parler, mais, quand les circonstances l'y invitent d'elles-mêmes, elle ne les accepte pas; rien ne peut rompre le sceau d'humilité qu'elle a mis sur ses lèvres. Mais nous, M. F., ne cherchons-nous pas tous les moyens de nous glorifier dans nos discours? Tantôt, sous une apparence de simplicité et de franchise, nous nous entretenons de nos bonnes œuvres et de nos pratiques de piété; tantôt, sous prétexte d'édifier le prochain et par zèle, nous voulons le porter au bien en lui citant nos propres exemples. Bien des fois, sous le voile de l'humilité, nous écartons les louanges pour les appeler plus sûrement. Enfin Marie aime à se laisser éclipser par les autres : à la crèche, par exemple, elle abandonne aux mages la gloire de paraître mieux initiés qu'elle aux grandeurs de Jésus naissant. Mais nous, M. F., ne sommes-nous pas désireux d'éclipser, de supplanter notre prochain ? N'aspirons-nous pas toujours à avoir la préséance sur nos frères ? Ne tentons-nous pas toute espèce d'efforts, je devrais dire de ruses, pour y parvenir? Non contents de les déprécier en nous-mêmes et dans le secret de nos pensées, nous aimons, dans nos entretiens, dans nos conversations, à contester leurs qualités, à mettre en relief leurs défauts; il semble que nous ne puissions être heureux qu'en parvenant à nous exalter dans l'estime publique à leurs dépens et sur leurs ruines. O déplorable orgueil! ô déplorable opposition de notre vanité hautaine et ambitieuse avec l'humilité si calme, si désintéressée de la Mère de Dieu ! quelle accablante disproportion entre Marie et nous !

Nous avons vu, M. F., comment la Très Sainte Vierge, dans la plénitude des grâces les plus puis-

santes, n'a pourtant négligé aucune des précautions que demande la vertu la plus fragile. Et nous, à qui il suffit du moindre choc pour nous ébranler, nous en qui le plus léger souffle peut à chaque instant ranimer le feu qui couve dans notre cœur, nous prétendons vivre affranchis des règles de toute prudence ! Nous nous exposons témérairement aux plus dangereuses tentations; nous avons horreur du mal, mais nous ne voulons point en éviter les occasions; nous apercevons le danger, mais nous cherchons à nous le dissimuler. Nous craignons d'approfondir les vrais motifs de notre conduite, nous essayons même de les déguiser à nos propres yeux sous de favorables couleurs. Faut-il, après cela, s'étonner, M. F., de la chute de tant d'âmes qui, par la plus déplorable présomption ou la plus malheureuse imprudence, s'exposent aux dangers imprévus de tant d'occasions? Les profondes solitudes n'ont pu quelquefois garantir les anachorètes, et nous, sur une mer pleine d'écueils, pilotes inexpérimentés, sans prudence et sans gouvernail, nous nous aventurons à tous les vents et croyons pouvoir nous jouer des éléments au milieu des tempêtes ! Semblables à ces hommes suspendus quelquefois à la cime des édifices les plus élevés, et que nous ne pouvons considérer sans frissonner de terreur, nous nous affranchissons témérairement des précautions qui les préservent du vertige, et nous ne servons que trop à justifier l'oracle de l'Esprit-Saint : « *Qui amat periculum in illo peribit* ; celui qui aime le péril y rencontrera sa perte ».

(La fin manque).

XVII

ESQUISSE D'INSTRUCTION

SUR CETTE PROPOSITION : MARIE EST NOTRE MÈRE

(Réunion du soir, décembre 1861)

Un homme qui a été et qui restera l'une des gloires les plus brillantes et les plus pures de notre siècle, tant par la noblesse sincère et constante de son caractère que par son incomparable éloquence, un saint religieux, dont la mort prématurée vient de laisser un vide immense parmi les amis de la jeunesse, les apôtres de la vérité et les défenseurs de l'Église, le Père Lacordaire, a exprimé en termes d'une originalité frappante une pensée profondément vraie. « De même, dit-il, qu'il tombe du ciel chaque année une certaine quantité de pluie, de même il tombe du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes ». Or, M. F., ai-je besoin de le dire ? la source de ces larmes, c'est la souffrance, la douleur, et souvent les douleurs physiques, les maladies, les infirmités avec tout leur cortège inévitable de privations, d'inquiétudes, d'angoisses de toutes sortes ; les maladies, les infirmités, qui, depuis le péché d'Adam, semblent devenues l'apanage et le patrimoine de l'homme, qu'il soit riche ou qu'il soit pauvre, qu'il soit couché sur la pourpre dans un palais ou étendu sur un grabat dans une misérable mansarde, les maladies, les infir-

mités, qui nous reçoivent quelquefois aux portes mêmes de la vie, qui nous accompagnent souvent dans tout le cours du voyage, qui nous attendent infailliblement au terme de la carrière. Or, M. F., Dieu n'a pas voulu nous laisser sans appui, sans consolation au sein de nos misères. Le Sauveur Jésus, le Dieu qui « a passé sur la terre en faisant le bien », consolant toute affliction, guérissant toute infirmité, redressant toute langueur, le Dieu qui semblait, durant sa carrière mortelle, reporter sur les malades, sur tous ceux qui souffraient les préférences de sa miséricorde, ce bon Maître a mis dans le cœur de sa Mère les délicatesses de sa bonté pour tout ce qui souffre, pour tout ce qui a des peines. En sorte, M. F., que le dévouement à la souffrance est devenu pour Marie comme pour Jésus un besoin du cœur et une loi de tendresse. Que l'Église a bien raison de nous inviter dans nos souffrances, quelle que soit la nature de nos maux, à quelque peuple, à quelque famille que nous appartenions, à venir nous agenouiller en poussant ce cri de détresse et de confiance : « *Salus infirmorum !* » En quelque lieu que nous appelions le concours de la bienveillance de Marie et la guérison de nos peines, elle nous obtient, avec autant d'empressement que de bonne grâce, les faveurs que nous sollicitons. Est-il étonnant, après cela, que nos pieuses mères nous apprennent à bégayer le nom de Marie dès le berceau et que nous entendions tous les jours les lèvres des mourants le balbutier avec amour ?

Ah ! c'est que ce nom ranime l'espérance dans les âmes les plus désespérées, et fait renaître la joie avec la santé dans les cœurs les plus ulcérés par la souf-

france. D'où vient à Marie tant de puissance et de bonté pour l'homme ? D'où vient à l'homme tant de confiance envers Marie ? C'est que Marie, mère de Jésus-Christ, mère de Dieu, jouit d'un merveilleux pouvoir qui excite notre confiance ; c'est que Marie, mère de l'homme, notre mère, a pour nous une prodigieuse tendresse qui excite notre amour. Tel est le sujet..... et nous n'en choisissons qu'une face: nous envisagerons Marie comme notre mère, comme la mère de toute la grande famille chrétienne, comme la mère admirable.

Qu'est-ce qu'une mère ? Une mère ! est-il nom plus doux à la bouche et au cœur ? Est-il symbole plus touchant de la bonté, de la mansuétude, du dévouement ? Une mère ! mais c'est ce qu'il y a de plus vénérable, de plus tendre, de plus généreux sur la terre. C'est cet être mystérieux qui règne, mais par sa faiblesse, qui charme, mais par sa timidité, qui impose, mais par sa modestie. C'est cette faible et sublime créature que Dieu s'est associée par un merveilleux privilège dans l'œuvre de la création, pour porter dans son sein et nourrir de son lait des êtres destinés à posséder un jour ce Dieu lui-même dans l'éternité. Une mère ! Ah ! M. F., quand l'homme s'éveille à la vie, le premier objet........ (*tableau du rôle de la mère ange de paix*)....... Tous ces mystères de tendresse, toutes ces délicatesses de soins, tout cet admirable ministère de bonté, de douceur, de conciliation et de grâce, elle les puise dans son amour, dans ce cœur que Dieu semble lui avoir fait à part, tant il renferme de trésors de tendresse et de dévouement. Oh ! comment vous peindrai-je la force et la puissance de

l'amour maternel ? Je le dis sans hésitation : parmi les tendresses de la terre, c'est sans contredit la plus pure, la plus légitime, mais aussi la plus sincère et la plus désintéressée. O mères qui m'entendez, peut-être vous êtes-vous reproché quelquefois de trop aimer vos enfants ? Ah ! ne craignez pas ; aimez vos enfants....... l'amour d'une mère est si noble, si pur, si vif que Dieu ne trouve pas dans la nature une plus simple, une plus vive image de son amour pour nous. Écoutez ce qu'il dit par la bouche d'Isaïe...., etc. Dieu a tant fait pour le cœur des mères qu'il a craint, si j'ose le dire, qu'on ne s'y trompât, et qu'il s'est cru obligé d'affirmer plusieurs fois qu'il est encore meilleur que la plus tendre des mères. « J'aurai pitié de vous, nous dit-il, plus qu'une mère..... « *Quomodo potest* »..... L'amour d'une mère trouve naturellement tant d'écho..... L'Église, c'est une mère..... Mais c'est surtout quand son enfant souffre..... J'ai vu la mère auprès du lit de douleurs de son enfant malade ; je l'ai vue, cette mère, serrer contre son cœur son pauvre enfant agité des convulsions de la mort, suivre haletante et pâle sa respiration sifflante, la décomposition de ses traits : on eût dit que son âme tout entière avait passé dans celle de son enfant..... Voilà l'amour maternel avec son dévouement. Un jour, M. F., on a trouvé..... cette malheureuse et sublime créature, ah ! c'était une mère.....

Je ne vous aurais pas fait connaître le cœur d'une mère si je ne vous peignais ses douleurs. Quand la mort vient enlever à une mère l'enfant qu'elle a aimé, oh ! alors, il éclate un orage d'angoisses dans le cœur de cette pauvre mère..... « Une voix »..... Vous l'avez entendu quelquefois, M. F., ce cri de douleur des

mères, il a un éclat qui déchire, c'est un sanglot de l'âme qui pénètre et domine, qui saisit et qui brise... « *Ecce quomodo amabat eum* ». Comme elle aimait son enfant cette pauvre mère, comme elle aimait son enfant !...

Je n'ai fait qu'esquisser à grands traits le rôle de la mère avec son amour profond et dévoué ; pourtant j'ai une excuse à offrir aux mères qui m'entendent : c'est d'avoir donné à ce tableau des couleurs trop imparfaites. Eh bien ! M. F., réunissez par la pensée..... accumulez..... et vous aurez à peine..........

Assistons d'abord à la scène déchirante dans laquelle Marie nous enfante tous au Calvaire. (*Tableau des derniers moments du Sauveur en présence de Marie*) : « *Ecce filius tuus. Ecce mater tua* ». « *O commutationem*..... », s'écrie saint Bernard..... Qu'eussiez-vous dit, M. F., si vous eussiez vu Marie ?.... Je vous en prends à témoin ; eussiez-vous pu retenir vos larmes ?... Voilà ce qu'a fait Marie..... Tel est le mystère de l'enfantement merveilleux de Marie sur le Calvaire..... Je savais bien que, par un arrêt...., mais, en vérité, les entrailles d'aucune mère furent-elles jamais plus déchirées ?.... « *Magna est sicut mare contritio tua* ». Les douleurs de Marie surpassent toutes les douleurs, c'est ce qu'elle nous dit elle-même :..... « *O vos omnes qui transitis per viam* »..... Or, M. F., vous savez que plus les enfants coûtent à une mère d'angoisses et de peines, plus elle les choie..... Si Marie a tant souffert..... « *Mater matrum* ». Marie est donc notre mère. O monde, ne nous demande pas..... Elle est notre mère, celle.....

Comme notre mère, et comme une mère qui nous a enfantés dans les plus grands déchirements, elle

nous aime. Oh! M. F., je renonce à vous peindre les mystérieuses dimensions de l'amour maternel de Marie..... Et cette longueur (les siècles); et cette largeur (le monde); et cette hauteur (le Ciel); et cette profondeur (nos ténèbres); oh! M. F., s'il se trouvait ici quelqu'un qui demandât encore après cela si Marie vous aime...., autant vaudrait vous demander, ô mères, si vous aimez vos enfants, si vous savez leur refuser quelque chose... . Si Marie nous aime? Elle est notre mère, je n'ai pas d'autre réponse. Oh! malheureux, bien malheureux serait celui qui ne le comprendrait pas. C'est qu'alors il n'a jamais connu sa mère, il n'a jamais été pressé contre son cœur, il n'a jamais senti les doux battements de ce cœur; il n'a jamais tressailli sous le regard de sa mère, sous le sourire de sa mère..... Je le répète donc, M. F., Marie nous aime; elle est notre mère.

O vous donc............ *Clemens*, *pia*, *dulcis*, *mater misericordiæ*, *mater matrum*......... etc..........

(*La fin manque*).

XVIII

INSTRUCTION

SUR LA FIDÉLITÉ A LA GRÂCE

(Réunion du soir, 5 janvier 1862)

Que l'homme soit ici-bas, M. F., dans un état de déchéance, c'est une vérité contre laquelle il n'est permis à qui que ce soit au monde de s'inscrire en faux, puisque tous, tous sans exception, nous portons en nous-mêmes les stigmates accusateurs de cette chute. Toutefois, M. F., par un effet des miséricordes divines, grâce au Sauveur Jésus, grâce à ce divin Rédempteur, que l'Église nous convie en ces jours bénis à adorer dans son berceau, l'homme a été réintégré dans ses droits primitifs, et, aujourd'hui comme avant la prévarication primordiale, à qui lui demande quelle est sa fin, quelle est sa vocation il peut répondre, lui, être chétif, créature d'un jour, il peut répondre avec une noble fierté que sa fin est d'aller un jour posséder l'Auteur de tout bien, pour être heureux en lui et avec lui d'une fidélité sans terme. En un mot, M. F., mot énergique tiré de l'Écriture et apporté jusqu'à nous par la tradition chrétienne, notre fin dernière est notre déification, c'est-à-dire une union si étroite avec Dieu que, sans détruire notre personnalité, sans confondre le fini avec l'infini, le créé avec l'incréé, elle doit nous

rendre participants de la nature et de la vie divine : « *Divinæ consortes naturæ* ». Or, M. F., qui ne le sait ? de nous-mêmes nous ne pouvons rien pour réaliser une telle destinée, il faut que Dieu lui-même vienne à notre aide par un secours persévérant de lumière et de force qui nous attire dans les régions naturellement inaccessibles de notre divine vocation, et ce secours, vous le connaissez, c'est la grâce : la grâce, don gratuit, « don parfait qui nous vient d'en-haut et qui descend du Père des lumières » ; la grâce, don immensément au-dessus de tous les dons de la nature, et auprès duquel saint Paul regardait « comme de la boue » tous les dons de la fortune ; la grâce, don par excellence, qui est entre nos mains la clef du Ciel, que Jésus-Christ nous a mérité par son incarnation, sa vie, sa passion et sa mort. Et, si nous ne pouvons rien dans l'ordre de notre vocation et de notre salut sans ce don de miséricorde, avec ce secours divin, qui est, suivant le terme d'un grave théologien, comme une « effusion », comme un écoulement de la puissance même de Dieu, avec ce secours divin, que Dieu ne refuse à personne, nous pouvons tout. C'est donc, M. F., la fidélité ou l'infidélité à la grâce qui doit décider la grande question du bonheur ou du malheur éternels. Mais malheureusement, si nous examinons la conduite d'un grand nombre de chrétiens, nous les voyons ou refuser ou différer ou se lasser d'obéir à cette grâce : trois mots, M. F., qui expliquent la perte de tant d'âmes. Voilà pourquoi, je viens ce soir m'entretenir avec vous de la fidélité à la grâce : question grave, question capitale entre toutes, question *princeps*, si je puis me servir de cette expression consacrée qui

rend parfaitement ma pensée ; je viens vous proposer pour modèle la conduite des Mages dans le touchant mystère de la fête que nous célébrons demain. Les Mages suivent la lumière et le mouvement de la grâce ; ils la suivent avec empressement et sans délai ; ils la suivent avec constance et sans découragement : trois pensées qui feront le fond de cet entretien.

Et d'abord, M. F., les Mages suivent la lumière et le mouvement de la grâce. L'étoile qui apparut autrefois en Orient pour avertir les Gentils qu'un « Sauveur leur était né », l'étoile que les Mages regardèrent comme l'étoile du Roi des rois : « *Stellam ejus* », et qui les amena à son berceau, n'était pas seulement un astre matériel qui brillait aux regards entre tous sur la voûte des Cieux. « C'était, dit Bossuet, l'inspiration dans les cœurs : Jésus-Christ, la véritable étoile, se levait sur les âmes » ; « elle était, dit saint Léon, la figure et le symbole de la grâce, qui venait illuminer, attirer les hommes à Dieu ». Combien, M. F.. la virent en Orient, cette resplendissante étoile ! Combien, à son apparition, se dirent à eux-mêmes : Quelle lumière éclatante ! quel bel astre ? Qu'annonce-t-il au monde ? Ne serait-ce point cette étoile de Jacob qui promet de si grandes destinées au nouveau peuple d'Israël ? Mais la distraction, l'insouciance, les préoccupations terrestres leur firent méconnaître les enseignements précieux, les considérations salutaires que leur inspirait la grâce, à la vue de cet astre mystérieux. Il n'y eut que les Mages qui profitèrent de l'appel divin, il n'y eut que les Mages qui se dirent résolument : Voilà le signe du

grand Roi ; partons, allons lui offrir nos hommages pour avoir droit à ses premières faveurs. M. F., quand les ombres de la nuit sont descendues sur les flots, le pilote cherche au ciel l'étoile polaire, et, aussitôt qu'il l'a trouvée, il guide d'une main ferme et hardie son vaisseau au milieu des récifs et des écueils de l'Océan. Voilà ce que font les Mages : Dieu les appelle au berceau de son Fils ; ils partent, ils lui obéissent, quels que soient les sacrifices qu'il leur demande. Sacrifice de leur repos : que de fatigues ils entrevoient dans un si long voyage, au sein de contrées inconnues, dans la saison la plus rigoureuse ! que de montagnes à gravir ! que de déserts à traverser ! que de fleuves à franchir ! que de précipices à éviter ! Rien ne les effraye, rien ne les retient. Sacrifice de leurs affections les plus chères : pays, famille, amis, intérêts, plaisirs, il faut renoncer à tout, tout quitter, résister aux caresses et aux larmes. Sacrifice de leur réputation : ils passent pour sages et leur conduite est taxée de folie ; on se demande comment des hommes tant soit peu sensés et raisonnables peuvent abandonner leurs foyers, des princes le gouvernement de leur empire, pour aller, sur la foi d'une étoile, mettre leurs hommages aux pieds d'un « roi des Juifs qui vient de naître ». Eh bien ! M. F., les Mages laissent dire, et, n'écoutant que la voix de Dieu, méprisant les conseils de la sagesse humaine, réprimant tous les murmures de la chair et du sang, malgré la haute dignité dont ils sont investis, malgré la sollicitude et les embarras des grandes affaires dont ils sont chargés, malgré les liens intimes qu'il leur faut rompre, malgré la censure et le blâme auquel ils s'exposent, les voilà qui se met-

tent en route, les voilà qui suivent la lumière de la grâce et l'impulsion mystérieuse qu'elle porte avec elle.

Telle est, M. F., la conduite que nous devons tenir nous-mêmes. Ne nous y trompons pas, Dieu nous parle encore tous les jours, il nous envoie comme aux Mages une étoile miraculeuse, et cette étoile, c'est la grâce. Pour le dire en passant, M. F., la grâce, elle a, suivant les temps et les desseins de Dieu, ses manifestations diverses. C'est quelquefois, il est vrai, la foudre qui écrase, comme la grâce qui a renversé Saul sur le chemin de Damas; mais, le plus souvent, c'est l'étoile qui brille d'une lumière douce et sereine au firmament de nos âmes; c'est ce souffle léger, cette délicieuse parole qui ne s'entend bien que dans le recueillement et le silence: Dieu nous touche, nous éveille, il frappe à la porte de notre âme, suivant la belle expression dont il se sert dans saint Jean : « *Ecce sto ad ostium et pulso* ». Il fait briller son étoile, il frappe à notre porte, à toute heure, en toute circonstance de la vie. Suivant la parole d'un illustre chrétien, il peut venir toujours : « *Christus venit semper* ». Il vient dans nos peines, et il vient dans nos joies; il vient dans l'accroissement de l'épreuve, et il vient dans le soulagement et la consolation. Je vous en prends à témoin, M. F., que de fois Dieu a cherché par sa grâce à nous tirer de notre sommeil et de notre léthargie ! Que de fois il nous a dit, comme au paralytique: « Levez-vous et marchez »; et nous n'avons pas marché ! De même que, chaque matin, le père du monde éveille les hommes, les tire du sommeil corporel et leur ordonne de se lever pour commencer l'œuvre du jour, de

même, M. F., ce Dieu que saint Augustin appelle « le Père du réveil », voulant éveiller nos âmes à la vie véritable, à la vie surnaturelle, leur fait entendre dans le calme ces touchantes paroles : « Veillez et priez ; prenez la croix et suivez-moi ». Que de fois vous l'avez entendue, cette parole du Maître ! M. F., que de fois vous avez vu l'étoile, tantôt dans une bonne pensée, une bonne inspiration suggérée à votre cœur, tantôt dans une lecture de piété qui vous éclairait d'une illumination soudaine, tantôt dans ces exemples d'édification et de vertu qui passaient sous vos yeux, tantôt dans ces exhortations pressantes et cordiales que vous adressait au saint tribunal ou du haut de la chaire le ministre des saintes paroles ! Laissez-moi vous le demander : pouvez-vous dire, comme les Mages : « *Vidimus stellam et venimus,* nous avons vu l'étoile et nous sommes venus » ? Hélas ! n'est-il pas vrai, dans certains jours, emportés par le torrent des passions, étourdis par le tracas des affaires, au milieu de mille préoccupations du monde, de mille fascinations, c'est à peine si la parole de Dieu a effleuré la surface de votre âme ; l'étoile s'est présentée, et vous avez détourné les regards d'un air distrait et insouciant. D'autres fois vous l'avez vue, vous vous êtes sentis attirés à marcher à sa suite ; mais il fallait faire le sacrifice ou d'une inclination trop favorisée ou d'une affection qui vous tenait trop au cœur, et vous n'avez pas eu le courage de vous mettre en marche. Dans certains moments de réflexion, vous avez sondé les plaies de votre âme, vous vous êtes vus blessés au vif ; mais, quand il s'est agi de la guérir, cette âme, en lui appliquant le rude quoique salutaire remède de la pénitence, vous

avez reculé, vous avez résisté. Vous avez vu l'étoile dans une maladie qui vous a frappés, dans un revers de fortune qui a déconcerté vos espérances, dans la perte douloureuse de ce que vous aviez de plus cher au monde ; désenchantés de la terre vous deviez tourner vos vues vers l'éternité : c'était Dieu qui voulait vous gagner en vous détachant de tout, et vous lui avez disputé la victoire, et vous avez lutté contre sa grâce et les intérêts de votre propre bonheur. Dans certains autres instants, vous avez vu avec effroi l'abîme où vous entraîne la tiédeur et l'indifférence, et vous n'avez pas eu l'énergie de vous arracher à un état si dangereux ; à la fin de vos journées, rentrant en vous-mêmes, vous avez reconnu les fautes que la dissipation vous avait fait commettre, et le lendemain vous n'avez pas fait d'efforts pour être plus recueillis. En vérité, M. F., où allons-nous ? Que penserons-nous, à la mort, de tant de bienfaits divins que notre lâcheté rend inutiles ?

Mais il ne suffit pas d'être fidèle à la grâce, il faut que notre fidélité soit prompte et empressée comme celle des Mages. A peine ces princes de l'Orient ont-ils vu l'étoile et entendu la voix intérieure, qu'ils s'empressent d'obéir : « *Vidimus* », c'est l'appel ; « *Venimus* », c'est la réponse instantanée. « *Vidimus* », c'est la grâce qui éclaire ; « *Venimus* », c'est la correspondance à cette grâce. « *Vidimus* », c'est le Sauveur, c'est le bon Maître, c'est l'Hôte divin qui frappe ; « *Venimus* », c'est l'âme qui ouvre. Nul intervalle, nul délai entre découvrir la vérité et s'y rendre, connaître le devoir et le remplir : les Mages passent en un instant de la conviction au désir, du désir à la résolution, de la résolution à la pratique.

Sans raisonner, sans interroger, sans hésiter, ils partent ; ils partent, parce qu'ils ont vu : « *Vidimus et venimus* ». Ils ne savent pas encore où ils vont et ils sont déjà partis ; ils marchent, comme Abraham, sur la foi du Seigneur, sans savoir où tendent leurs pas. Oh ! M. F., qu'il y a de sagesse dans cette promptitude, et de dangers dans les lenteurs et les calculs, dans les tergiversations et les murmures de l'indolence ! Si les Mages avaient retardé leur départ seulement de quelques jours, auraient-ils trouvé l'adorable Enfant ? En arrivant à Bethléem, ils eussent appris qu'il n'y était plus, et qu'on ignorait le lieu de sa retraite.

Oh ! M. F., c'est que, quand Dieu parle, une simple irrésolution est une infidélité, le moindre retard une perte qui peut devenir irréparable. La grâce a ses heures et ses moments, et c'est ce que saint Augustin appelle le temps de l'étoile : « *Tempus stellæ* ». Différer de lui obéir, c'est s'exposer à ne lui obéir jamais : l'occasion manquée reviendra-t-elle ? Serez-vous obligé d'attendre, ô mon Dieu, jusqu'à ce qu'il nous plaise de recevoir les dons de votre amour, et n'est-ce pas à nous de prendre votre temps ? Celui qui ne cède à votre grâce que le plus tard possible, montre assez qu'il n'y cède qu'à contre-cœur ; son obéissance est une fleur fanée qui a perdu sa fraîcheur et son parfum : vous pourrait-elle être agréable ? Oh ! que nous avons lieu de bénir votre patience à notre égard et de déplorer nos imprudents et criminels délais ! Hé quoi ! M. F., quand un homme se présente au seuil de votre maison, vous êtes libre, fût-il prince ou roi, de ne pas le recevoir : il n'y a que la loi humaine qui puisse forcer l'entrée du sanctuaire, si elle vient

armée d'un délit ou d'un crime par où nous avons méconnu ou déshonoré ses droits. Eh bien! M. F., ce que peut la loi humaine, Dieu se l'interdit à notre égard : il « se tient à la porte, il frappe » jusqu'à ce que nous consentions à lui ouvrir notre âme.......... Et nous, trop souvent livrés que nous sommes aux choses qui passent, comptant témérairement sur le retour de ce Dieu, nous osons lui dire : « Va-t'en ! tu m'importunes. Attends ! ce n'est pas l'heure ! Tu reviendras ! je suis trop occupé de moi ». Voilà ce que nous lui répondons le matin, en prolongeant notre repos dans la mollesse au delà d'une sage mesure, quand déjà notre cœur aurait dû s'ouvrir depuis longtemps à la prière ; voilà ce que nous lui répondons dans le courant du jour, en consacrant de longues heures aux méprisables satisfactions du luxe et des ajustements mondains, cherchant à plaire à l'homme, quand Dieu cherche à charmer notre âme de ses célestes attraits. « Va-t'en ! tu m'importunes. Attends ! ce n'est pas l'heure », lui disons-nous, en perdant notre temps à des lectures frivoles, à des conversations futiles, pour ne pas dire coupables, quand il nous appelle à nous dévouer à lui dans la sincérité et la ferveur. « Va-t'en ! tu m'importunes. Attends ! ce n'est pas l'heure », lui disons-nous, tout en restant plongés dans l'indolence, tout en rêvant à la vanité et à la bagatelle. « Va-t'en ! tu m'importunes. Tu reviendras, quand j'aurai satisfait mes passions, quand je me serai procuré les plaisirs que je cherche : il il faut que je donne ces soirées aux fêtes du monde »... Et alors, M. F., Dieu s'en retourne triste et désolé..... et le Sauveur verse sur nos âmes d'abondantes larmes, comme autrefois sur Jérusalem, en disant : O âme,

ô âme, « si du moins tu avais connu en ce jour qui t'est donné ce qui peut te procurer la paix; mais non, tout cela est inconnu à tes yeux. De grands malheurs vont fondre sur toi, parce que tu n'as pas connu le temps de ma visite », parce que tu ne m'as pas reçu au moment où je me suis présenté avec ma grâce qui éclaire, avec ma grâce qui relève, avec ma grâce qui rachète..........

Telles sont, M. F., les destinées des âmes qui diffèrent de suivre l'étoile. Oh ! que plus heureuses sont celles qui, comme les Mages, la suivent non pas seulement avec empressement, mais aussi avec constance !

Comme rien n'a pu les empêcher de former un dessein voulu de Dieu, rien ne les décourage quand il s'agit de l'accomplir, dès qu'ils ont commencé de le réaliser. Que d'obstacles cependant ! que de contradictions capables de renverser une résolution moins ferme ! Ils avaient fait une grande partie du chemin, ils étaient dans la Judée, ils touchaient aux portes de Jérusalem ; à peine sont-ils entrés dans cette ville, qu'elle disparaît, cette étoile qui, jusqu'alors, comme un phare lumineux, les avait dirigés dans leur route. Les voilà donc sans guide sur une terre étrangère : que n'ont-ils pas à craindre ? Pensent-ils au retour ? Non, M. F., ils ne cessent pas d'espérer : la Providence, ils le savent, a d'autres moyens de leur venir en aide. Il est vrai qu'au lieu de trouver le peuple de Jérusalem en fête, ils le voient indifférent, ne montrant aucun souci du Roi sauveur qui lui est né. Sur la demande qui leur en est faite, les docteurs et les prêtres déclarent bien qu'il « doit naître à Bethléem de Juda », mais nul d'entre eux ne se propose

d'aller rendre hommage à ce roi nouveau-né. Hérode se contente avec hypocrisie des les envoyer à sa recherche. Tout cela les étonne et les afflige, mais rien n'affaiblit leur courage, « ils espèrent contre toute espérance ». Dieu les récompense : au sortir de Jérusalem, ils voient reparaître l'étoile avec une grande joie ; marchant devant eux et leur montrant la route, elle les conduit à l'étable où repose le Sauveur. Admirable conduite du bon Maître, qui jamais ne blesse que pour guérir et n'afflige que pour consoler !

M. F., pour nous comme pour les Mages, l'étoile disparaît aussi quelquefois ; les bonnes inspirations semblent s'éteindre par intervalle pour exercer notre foi et éprouver notre fidélité. Dans l'histoire de la vie des âmes, les premiers temps sont les temps des miracles, des grandes joies, des grâces sensibles, des consolations abondantes ; les derniers temps doivent être ceux des mâles et austères vertus. Les premiers temps sont ceux de la vie mercenaire, où Dieu donne tout, où l'homme rend peu ; les derniers temps sont ceux de la vie sacrifiée, où l'âme, plus généreuse, plus avancée, veut rendre à Dieu davantage. L'âme qui ne veut connaître que le temps des consolations et des joies, est une âme qui ne persévère point ou qui n'avance jamais. Si les consolations étaient durables dans l'exercice des vertus chrétiennes, si on se sentait toujours porté vers Dieu par un irrésistible attrait, comme dans certains moments de ferveur, oh ! M. F., je vous adjure, y aurait-il du mérite à aimer Dieu et à le servir ? Il ne saurait y en avoir quand on n'a pas de combats à soutenir ni de violence à se faire ; ce serait la féli-

cité des élus dans le Ciel et non l'état des pèlerins et des voyageurs qui « militent sur la terre ». Aussi est-il dans l'ordre qu'ici-bas les douceurs de la piété soient mêlées de tribulations, et qu'après les éclairs de bonheur et de joie, viennent les dégoûts, les aridités et les ténèbres. Il semble que, quand une âme est née à la grâce, Dieu se charge de la porter, comme une mère son enfant nouveau-né : il fait lui-même pour elle ses mouvements, et « remplit sa jeunesse d'une sainte joie » et d'une surabondance de force. Mais souvent l'âme, comme l'enfant prodigue, épuise vite ce trésor, qui va toujours en décroissant jusqu'à je ne sais quelle époque malheureuse de tiédeur et de relâchement ; et, au moment où l'épreuve arrive, où Dieu se tait, où l'étoile se cache, c'est-à-dire au moment où l'homme doit agir par lui-même, marcher comme un enfant qui sait enfin marcher, aller à Dieu à travers le sacrifice, l'immolation et le crucifiement, c'est alors qu'il commence à sentir sa faiblesse, son impuissance dans la lutte et en face du péché ; c'est alors que des âmes qui paraissaient données à Dieu, mais, accablées de ses grâces, vivaient encore dans la chair et le sang, ne cherchant Dieu qu'avec réserve, c'est alors que ces âmes tombent tout-à-fait, et quelquefois, par une catastrophe épouvantable, après avoir paru s'élever jusqu'au Ciel, roulent dans la fange de la terre. Souvent, M. F., après un printemps magnifique chargé de fleurs et de promesses, l'âme n'arrive pas à la saison féconde où elle devait porter son fruit et donner à Dieu sa moisson. Sous ces promesses et à la racine de ces arbres chargés de fleurs, les vers poursuivaient leur travail ; d'invisibles légions d'insectes se

mêlaient aux fleurs et aux germes; les orages terrestres brisaient, abattaient, foudroyaient l'espérance de l'année, et celle-ci, après avoir été comblée dans son printemps des plus riches dons du Ciel, finit dans la stérilité. C'est ainsi quelquefois M. F., que, dans des âmes qui semblent servir Dieu, mais qui ne le servent, comme nous le disions tout à l'heure, que d'une manière mercenaire, sans générosité, sans esprit de sacrifice, le foyer de concupiscence, d'orgueil et de sensualité que chacun porte en soi, poursuit insensiblement son œuvre, même au milieu des plus riches dons de la grâce et des plus fortes inspirations de Dieu. Et, quand vient le moment de l'épreuve, quand il s'agit, dans une lutte violente, dans un sacrifice sanglant, de se donner à Dieu comme Dieu se donne, ces pauvres âmes éperdues ne savent plus où elles en sont : elles s'abattent, se découragent, et c'est alors que de foudroyants orages, des feux dévorants, des légions d'ennemis invisibles viennent les ruiner tout entières, à mesure qu'elles avancent dans la vie, et les amènent, ou plutôt les poussent, stériles et vides au tribunal de Dieu. O Sauveur Jésus, ô Dieu de la crèche, soutenez notre constance; ne permettez pas que la disparition de l'étoile, que le jour de l'épreuve nous trouve abattus, découragés: faites que nous nous donnions, que nous nous sacrifiions pour vous, comme vous vous êtes donné et sacrifié pour nous.

M. F., pendant que je vous parle, peut-être l'étoile va se lever sur vous, peut-être la grâce vous touche, peut-être l'hôte divin de nos âmes, le prédicateur invisible, éloquent lui, est-il tout près ! Il est là contre

votre cœur et il frappe ; il est là, et il y est toujours resté depuis vos premières ingratitudes. Il avait prévu l'heure présente, il savait que cette heure de silence et de recueillement aux pieds de l'autel de celle qui est sa Mère et la vôtre, se lèverait pour vous ; et il a patienté à la porte de votre âme, comme un pauvre à la porte des rois. Lui Roi des rois (les rois se jettent à ses genoux), lui Roi des rois à votre porte ! Pauvre des pauvres, il attend, il appelle, il demande, il sollicite, sa voix frappe votre oreille ; prenez garde ! on ne se joue pas d'un tel ami. « N'endurcissez pas pas vos cœurs », ouvrez-lui vos âmes, rendez-vous à sa grâce. Et, à quelque degré de la carrière spirituelle que vous soyez placés, cédez à ses pressantes instances, entrez dans la voie qu'il vous fraye, et que jamais rien au monde ne soit capable de vous détourner de lui. Ouvrez, ouvrez vite à cet ami généreux et fidèle : vous avez assez longtemps hésité ; vous vous êtes assez longtemps roulés dans votre sommeil et vos résistances : l'heure s'avance ! peut-être demain sera-il trop tard, si vous ne vous levez maintenant...

Je le veux aujourd'hui, ô Mère de grâce...

(*La fin manque*).

XIX

PRÔNE

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

(19 janvier 1862)

C'est au jour de la Circoncision, M. F., vous le savez, c'est en préludant sous le couteau de la loi à l'effusion de son sang sur le Calvaire que l'Enfant-Dieu de Bethléem reçut le très saint nom de Jésus. Mais, comme le jour de l'octave de Noël est déjà consacré à célébrer la divine majesté, et que le mystère du nom de l'Agneau demandait à lui seul une solennité spéciale, l'Église a institué la fête que nous célébrons aujourd'hui. Le premier promoteur de cette fête fut, au XVe siècle, saint Bernardin de Sienne, qui établit et propagea l'usage de représenter, entouré de rayons, le saint Nom de Jésus, réduit à ses trois premières lettres en forme de monogramme. Soutenue par l'illustre saint Jean de Capistran, cette dévotion se répandit rapidement en Italie. Comme bien vous le pensez, le Siège Apostolique approuva solennellement cet hommage au Nom du Sauveur des hommes, et, dans les premières années du XVIe siècle, le pape Clément VII accorda aux pieuses instances des enfants de saint François le privilège de célébrer dans toutes les maisons de l'Ordre une fête particulière en l'honneur du très saint

Nom de Jésus. Les souverains pontifes étendirent successivement cette faveur à diverses églises, mais le moment devait venir où le monde catholique en serait lui-même enrichi. Ce fut en 1721, sur la demande de Charles VI, empereur d'Allemagne, que le pape Innocent XIII décréta que la fête du très saint Nom de Jésus pouvait être célébrée dans l'Église entière, et la fixa au deuxième dimanche après l'Épiphanie. Pour entrer, M. F., dans l'esprit de cette fête touchante, qu'il nous est donné de célébrer pour la première fois, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de vous montrer en quelques mots comment ce saint Nom, par sa grandeur et son excellence, a droit à nos respects, comment, par sa vertu et son efficacité salutaire, il mérite notre confiance.

Le Testament ancien avait environné le nom de Dieu d'une profonde épouvante : ce nom était pour le peuple juif aussi formidable que saint, et l'honneur de le proférer n'appartenait pas à tous les enfants d'Israël. Dieu n'avait pas encore été vu sur la terre « conversant avec les hommes », il n'avait pas encore revêtu les livrées de notre pauvre nature, il ne s'était pas fait encore « notre frère » ; c'était Jéhovah, le Très Haut, le Tout-Puissant, le Dieu des justices, le Dieu des foudres et des éclairs. Mais, « quand la plénitude des temps fut arrivée », quand Dieu voulut combler la distance infinie qui le séparait de l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, sa créature de prédilection, et faire succéder dans son cœur l'amour à la crainte, il chargea un de ses anges d'apporter à la terre un nom qui fût comme l'aurore de ces merveilles et l'avant-goût de la présence du Seigneur, qui

le devait porter. Ce fut le nom que prononça Gabriel en annonçant à Marie l'Incarnation du Verbe dans ses chastes entrailles : « *Vocabis nomen ejus Jesum*, vous l'appellerez Jésus », c'est-à-dire Sauveur.

Le nom de Jésus, je le sais, c'est d'abord, M. F., un nom de puissance et de majesté, c'est le nom d'un Dieu, c'est le nom de Celui « par qui tout a été fait », c'est le nom du Verbe que les prophètes nous dépeignent avec les accents d'une poésie divinement inspirée, posant l'univers sur le vide, étendant les cieux comme un pavillon, plaçant la pierre angulaire qui porte la terre, emmaillotant l'océan dans ses limites comme un enfant dans ses langes, et balançant le monde dans le creux de sa main avec plus de facilité que le pâtre ne balance sa fronde. C'est le nom du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, « *Rex regum et Dominus dominantium* », de ce roi dont le royaume spirituel est de toutes les nations et de tous les âges. C'est le nom du dominateur du monde, entre les mains duquel puissants et faibles, grands et petits, rois et peuples sont bon gré mal gré, le voulant ou ne le voulant pas, « comme l'argile entre les mains du potier ». C'est le nom du Juge suprême qui, en son jour, ébranlera la voûte céleste, fera tomber les étoiles, comme tombent les fruits de l'arbre quand il est secoué par l'orage, et « roulera les cieux comme un livre » et citera tous les hommes à son tribunal.

Le nom de Jésus, c'est donc, M. F., un nom de puissance et de majesté, mais c'est aussi un nom de paix, de dévouement et d'amour. C'est le nom d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à l'homme, pour élever l'homme jusqu'à lui ; c'est le nom d'un « Dieu qui s'est

fait homme, dit saint Augustin, pour que l'homme soit fait Dieu». Suivant l'énergique expression de ce grand Docteur, depuis le triste drame de la révolte du premier homme dans l'Éden, à partir de ce mystérieux et fatal événement qui est comme la préface du long livre de nos douleurs, le genre humain n'était plus qu'un grand malade, gisant sur la terre; blessé à mort par le péché, il portait gravé sur son front le sinistre stigmate d'une dégradation lamentable. Le Ciel, sa patrie primitive, était fermé sur sa tête, l'Enfer était ouvert sous ses pas; en vain, pendant de longs siècles, la sagesse humaine avait envoyé vers ce malade ses oracles et ses docteurs, tous avaient vu leurs efforts stériles, tous avaient été contraints d'avouer leur impuissance. «Mais, continue l'Évêque d'Hippone, un grand médecin est descendu sur la terre, et l'extrême misère se rencontra sur le chemin de la vie avec l'extrême miséricorde». Médiateur désiré des nations, Messie envoyé d'en-haut, fils de Dieu, fils de l'homme, victime expiatoire, holocauste de propitiation, le Christ, fils de la Vierge, est venu guérir le genre humain, rajeunir le monde et replacer l'homme sur la voie du bonheur qu'il avait perdu. Disons le mot, M. F., il est venu nous sauver. Il est venu sauver l'homme, la famille, la société, le monde entier. L'homme, il l'a sauvé dans son esprit, en l'affranchissant des ténèbres de l'erreur et du joug des superstitions les plus humiliantes; il l'a sauvé dans son cœur, en le délivrant de la tyrannie des passions; il l'a sauvé dans son corps, en lui communiquant le germe de la glorieuse immortalité. La famille, il l'a sauvée dans chacun de ses membres : c'est l'enfant dont il a inspiré le respect, c'est la

femme qu'il a relevée de ses abaissements, en lui rendant sa place et sa dignité sous le toit conjugal, c'est l'époux qu'il a ennobli en le rendant dépositaire d'une autorité mêlée de douceur et d'affection. Il a sauvé la société, en détruisant tous les germes de décomposition qui la minaient sourdement, purifiant les mœurs, sanctifiant les lois et répandant partout la sainte contagion de la charité. Il a sauvé le monde physique en le préservant de l'abîme, où allaient l'engloutir les crimes de ses habitants ; il a sauvé le monde intellectuel, en dissipant les ombres de l'ignorance et les ténèbres de l'erreur; il a sauvé le monde moral, en l'arrachant au vice et à la corruption. Et voilà pourquoi il se nomme Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Si vous nous demandez maintenant, M. F., pourquoi le Fils unique du Père a voulu prendre naissance en terre, nous vous répondrons, avec saint Bernard, que c'était « pour être Jésus ». Oui, M. F., s'il a choisi, en venant au monde, pour palais une étable, pour berceau une crèche avec un peu de paille, pour cortège d'honneur quelques vils animaux, c'est qu'il voulait être Jésus. Oui, si le Fils de Dieu a versé son sang comme un pécheur sous le couteau de la circoncision, s'il a été persécuté, chargé d'injures, bafoué, accablé de coups, crucifié comme un malfaiteur, c'est toujours parce qu'il voulait être Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Ce nom lui était si cher qu'il a tenu à le porter sur la croix comme un diadème de gloire, et qu'ayant souffert que les Juifs lui refusassent devant Pilate le nom de roi, il ne permit jamais qu'ils lui contestassent le nom de Jésus ; et c'est que ce nom est aussi un nom de conquête et de triomphe.

Dans l'ancienne Rome, M. F., on donnait aux

généraux un surnom tiré des pays qu'ils avaient conquis ou des peuples qu'ils avaient subjugués : flatterie puérile, M. F., vaine pâture à leur orgueil, achetée souvent par la violence et la ruse, par des flots de sang, par le malheur de plusieurs milliers d'hommes. Jésus-Christ, lui, est le conquérant des âmes ; comme nous l'apprend le grand Apôtre, « il a effacé l'arrêt de leur condamnation en l'attachant à la croix », il a désarmé, subjugué les principautés et les puissances de l'abîme, qui les tenaient asservies sous le plus dur esclavage, et leur a mérité à toutes une gloire immortelle dans une immortelle félicité. Il convenait donc qu'il prît un nom qui rappelât le bienfait de cette miséricordieuse conquête, de ce touchant rachat, et c'est ce que redit à tous le beau nom de Jésus. Aussi, M. F., tandis que les grands noms dont se parent avec fierté les héros du siècle, tandis que ces titres ambitionnés d'invincible, de conquérant, de vainqueur des nations, de maître de la terre ne nous annoncent pour l'ordinaire que deuil, que larmes et désastres, et sont écrits dans l'histoire en caractères de sang, l'aimable nom de Jésus nous inspire une douce joie et ne nous montre que d'innocents combats, que de paisibles triomphes, parce que ce nom sacré désigne la source de toutes les grâces et le principe du vrai bonheur.

Qu'on ne vienne plus maintenant nous parler des Jésus de l'ancienne alliance : ni de Jésus ou Josué qui introduisit le peuple choisi dans la terre des divines promesses, ni de Jésus, fils de Sirach, auteur inspiré des maximes de la Sagesse, ni de Jésus, fils de Josédech, qui rebâtit le temple de Jérusalem. Nous ne devons pas considérer notre Sauveur comme les

autres : « Notre Jésus à nous, s'écrie saint Bernard, n'est pas semblable aux anciens sauveurs du peuple de Dieu : le nom glorieux qu'ils portaient n'était qu'une simple qualification extérieure exprimant une ombre sans réalité ; notre Jésus ne porte pas, comme eux, un nom vide de sens : « *Non est in eo magni nominis umbra sed veritas* ». Seul il en a rempli la consolante signification, seul il en a soutenu tout le poids, et il est vraiment et par excellence notre unique Sauveur. Ce glorieux et auguste nom de Jésus est « un nom au-dessus de tous les noms au ciel et sur la terre : *Nomen super omne nomen* », nom qui est celui de mon Dieu et qui, par conséquent, n'a d'égal ni dans celui des anges ni dans celui des saints.

Mais hélas ! en vous montrant dans cette imparfaite esquisse l'excellence et la grandeur du nom de Jésus, une pensée triste me navre le cœur : il y a eu malheureusement de tout temps, il y a surtout, hélas ! dans cette calamiteuse époque que nous traversons, des hommes assez légers pour l'oublier, ce nom divin, assez orgueilleux pour l'attaquer, assez ingrats pour le blasphémer et le maudire. Il n'est que trop vrai, vous le savez, M. F., il y a des hommes rachetés par le sang de Jésus, baptisés au nom de Jésus et qui ne songent qu'à le couvrir, ce nom incomparable, de leurs sacrilèges imprécations. N'est-ce pas un devoir pour nous, M. F., qui avons le bonheur d'être du petit nombre des fidèles, de glorifier le nom de notre Sauveur par un culte d'adoration et de respect qui s'accroisse en raison de l'ingratitude de tant de frères non moins aveugles qu'ingrats ? N'est-ce pas pour nous un devoir d'égaler les expiations aux outrages, et de multiplier les louanges dans la pro-

portion des offenses, et, non contents de glorifier cet auguste nom, de l'invoquer et de le réclamer, puisque, suivant le mot de l'Apôtre, « il n'y en a point d'autre sous le Ciel par qui nous puissions être sauvés » ?

Il y a en effet, M. F., un remède salutaire dans le saint nom de Jésus contre tous les germes de mort et de ruine, qui fermentent en nous. Ces germes, vous les connaissez, M. F., ce sont les suites du péché d'origine : l'ignorance, la concupiscence et les misères de la vie. Or le nom de Jésus est pour nous une lumière qui dissipe les ténèbres de l'esprit, une force qui triomphe des attaques de la convoitise, une consolation qui apaise nos souffrances et nos peines.

Je ne m'arrêterai pas, M. F., à vous peindre les ténèbres épaisses qui ont obscurci l'intelligence humaine pendant les siècles qui ont précédé la venue du Sauveur. Vous savez comme moi qu'il y a un jour qui a sa date certaine dans l'histoire, un lieu qui a sa place marquée sur nos cartes de géographie ; que, dans ce jour, dans ce lieu, un homme est venu au monde, qui a vécu et qui est mort, et qu'à dater de ce jour, s'est réalisée la prophétie des anciens temps : « Le peuple qui marchait, qui languissait dans les ténèbres, a vu une grande lumière ; *populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam* ». Or cette lumière, c'est le nom béni de Jésus. « C'est la prédication de ce nom divin, dit saint Bernard, qui, semée dans le monde, l'a illuminé d'une clarté nouvelle, et qui, lui faisant voir en cette lumière une autre lumière, lui a procuré la consolation d'entendre saint Paul lui dire à juste titre : « Vous avez été jadis ténèbres, mais vous êtes maintenant lumière

dans le Seigneur ». « Le nom de Jésus, dit saint Ambroise, c'est le flambeau » dont se sert le voyageur pendant la nuit pour se diriger avec sécurité à travers les ténèbres qui l'environnent : « *Lucerna est nomen Jesu* ». Dieu a posé, au milieu de l'immense troupe des intelligences, des âmes, un centre de lumière, comme au milieu des mondes il a mis le soleil : c'est le nom de Jésus, que nous aimons à invoquer sous le beau titre de Soleil de justice. C'est cet astre qui ramène en chaque monde le jour après la nuit, la clarté après les ténèbres. Or, M. F., il passe de temps en temps dans les âmes des nuages qui obscurcissent l'intelligence et la plongent dans une nuit profonde ; c'est la nuit de l'erreur, ce sont les obscurités du doute. Oh ! qu'elles se tournent alors, ces pauvres âmes, vers le soleil, qu'elles invoquent le nom si éclatant de Jésus, vrai Soleil de justice ; qu'elles crient, comme autrefois l'aveugle au bord du chemin : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » et, si ballotées, si flottantes qu'elles soient à la merci des doutes, elles verront sur le champ reluire la certitude : « *Lucerna est nomen Jesu* ». Supposez, M. F., un voyageur égaré par une nuit profonde dans les steppes de la Sibérie. Un vent glacial souffle avec violence et pénètre son corps d'un froid mortel. Il va succomber, il ne peut presque plus avancer. Tout à coup, à travers quelques rares sapins couverts de neige, il aperçoit une lumière. Une cabane est là, à quelques pas de lui. L'espoir ranime son courage abattu, il fait un généreux effort, il frappe à la porte hospitalière qui s'ouvre devant lui. Voyageurs que nous sommes au chemin de la vie,..... etc. : « *Lucerna est nomen Jesu* ».

Ah ! M. F., c'est que toute vérité, le Christianisme tout entier, le ciel et la terre, Dieu et l'homme, et le Médiateur qui les unit, tout se trouve dans le nom de Jésus. Le siècle que préoccupe péniblement le besoin de multiplier les livres populaires et ceux qui, pour satisfaire à ce besoin de l'humanité, se mettent à rêver de prétendus livres du peuple, peuvent, sans dommage pour l'humanité, s'épargner ce souci ; le peuple n'a pas besoin de livre, dit saint Augustin, il peut apprendre, en invoquant le nom de Jésus, tout ce qu'il lui importe de savoir et de croire : « *Pro libro est nomen Jesu* »...

Mais le nom de Jésus est aussi une force. « Je sens dans mes membres une loi qui répugne à la loi de l'esprit et me captive sous la loi du péché : le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je hais, je l'accomplis ». Ah ! M. F., si un homme qui avait apporté au Christianisme tout le feu d'une âme qui passe de la persécution à l'apostolat, si un homme vieilli déjà, « portant dans sa chair la mortification et les stigmates de Jésus-Christ », battu de verges pour la foi, épuisé de ses longues pérégrinations, et se hâtant au martyre qui doit « consommer sa course », si cet homme, si saint Paul « ne fait pas le bien qu'il veut, s'il fait le mal qu'il ne veut pas », s'il frémit de la domination mal étouffée des sens, que doit-il en être de nous ? Qui dira ce que nous sommes ? Pour moi, M. F., sous l'influence de ce penchant au mal que nous avons apporté en naissant, sous l'action de ce poison héréditaire que nous avons puisé dans le sein maternel, en face de ces orages à travers lesquels je contemple dans son histoire d'hier et dans son règne d'aujourd'hui la lutte des âmes, comme

vous, ayant reçu, en venant au monde, un cœur d'homme, comme vous, par conséquent, esprit et chair, fils de la liberté et fils de la passion, un pied sur cet abîme qui pourrait m'engloutir tout à l'heure (si la grâce divine m'abandonnait), je me sens étourdi et chancelant, ma pensée succombe, mon regard se trouble et je ne puis comparer l'état de mon âme qu'à cette frêle barque agitée par la tempête sur les flots de Génézareth; je ne puis que trembler, comme autrefois les apôtres qui la montaient, qu'elle ne vienne à sombrer au fond de l'abîme ou se briser contre les écueils. Toutefois, M. F., une ressource nous est laissée au fort de ces périls : nous n'avons qu'à invoquer, comme autrefois les mêmes apôtres, le nom de Jésus; nous n'avons, dit saint Bernard, qu'à crier comme eux : « Seigneur Jésus, sauvez-nous, nous allons périr. *Domine, salva nos, perimus!* » Et le Sauveur, dont « le bras n'est pas raccourci », dont le nom est un nom de salut, « commandera aux vents » des passions, aux orages du cœur, « et il se fera un grand calme ». A l'invocation de ce nom divin, qui est le nom du « Dieu fort », toute agitation s'apaise, la sérénité revient. Quel est l'homme qui, palpitant et s'alarmant au fort des périls, puis venant à invoquer ce nom de bon secours, n'a pas senti tout aussitôt naître en soi la confiance et le courage et fuir la crainte? Armée du nom de Jésus, une âme peut défier avec sécurité toutes les légions infernales, toutes les séductions du monde, tous les entraînements des passions. « Ayez confiance, lui crie Celui qu'elle invoque, j'ai vaincu le monde »...

Mais je veux vous dire encore quelques mots des consolations que l'invocation de ce nom prodigue

aux âmes affligées, de la paix qu'il fait couler dans les cœurs blessés par l'infortune. « L'un de vous est-il triste, continue le grand abbé de Clairvaux, que le nom de Jésus vienne en son cœur, que de là il passe en sa bouche, et il se sentira soudain consolé ». « Invoque-moi, dit le Seigneur, au jour de la tribulation, et je te délivrerai ». Oui, M. F., il y a dans le nom de Jésus un appareil pour nos plaies, un allègement pour nos souffrances, un remède pour nos maux, un baume pour nos blessures : « *Nomen Jesu medicina* ». Qui que nous soyons donc, quelle que soit la part que nous ayons au trésor commun d'infirmités qui pèsent sur la pauvre humanité, à quelque classe de la grande famille des affligés que nous appartenions, que ce soit le présent qui nous tourmente ou l'avenir qui nous inquiète, que ce soit la pauvreté qui nous visite ou la maladie qui nous frappe, que nous souffrions dans notre corps ou que nous soyons en butte aux tortures mille fois plus cuisantes de l'âme, souffrants d'hier, affligés d'aujourd'hui, martyrs de demain, quand nous sentons notre pauvre cœur défaillir, appuyons-le sur le nom béni de Jésus. Comme autrefois saint Paul, portons-le dans notre cœur, en pensant continuellement à lui, sur notre front, sur nos lèvres, dans nos mains... Il sera vraiment pour nous ce bois mystérieux qui nous rendra douces et potables les eaux âcres et amères qu'il nous faut boire, comme autrefois les Israélites, dans ce désert de passage. Oui, M. F., le nom de ce Dieu qui a souffert mille fois plus que nous, adoucira nos peines : telle est vous le savez la mystérieuse organisation de notre cœur que, s'il est souffrant et malheureux, il ne peut se distraire de

ses maux que par la compassion d'une plus grande misère, et, si cette misère est immense, si elle est notre ouvrage, si c'est par amour pour nous que l'innocent l'a subie, il nous reste à peine des larmes à donner à nos propres infortunes, et nos affections les plus sensibles vont se perdre et s'abîmer comme une goutte d'eau dans cet océan d'amertume.

(*La fin manque*).

XX

PRÔNE

SUR L'EMPLOI DU TEMPS

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

(16 février 1862)

La vigne dont il est question ici, M. F., suivant l'interprétation des saints Docteurs, notamment de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand, c'est notre âme : « *Vinea est anima cuique excolenda* ». Le père de famille, qui sort et va chercher des ouvriers sur la place publique, c'est Dieu, le père de la création qui fait appel à l'homme sur la grande place de ce monde et l'invite à travailler à sa sanctification. La journée, avec ses heures diverses, c'est la durée de notre existence, c'est le temps de notre passage ici-bas, c'est la vie humaine avec ses différents âges. Le prix du travail, le denier de la journée, c'est le Ciel, c'est l'éternelle récompense, c'est le riche denier du céleste bonheur. De cette exposition sommaire de notre Évangile ne nous semble-t-il pas, M. F., que, pour peu que nous ayons souci de nos vrais intérêts, de notre véritable félicité, il n'y a ici-bas qu'une seule affaire qui doive nous préoccuper : l'affaire de notre salut ; que la question capitale, importante, nécessaire entre toutes, c'est l'emploi de notre temps, c'est la consécration de notre vie à

cette grande œuvre. Voilà pourquoi je viens aujourd'hui, M. F., proposer à vos méditations trois pensées que m'a suggérées la lecture de cette parabole. La journée, c'est le temps de la vie : qu'est-ce que le temps ?..... Un grand nombre se tiennent sur la place sans rien faire : comment perd-t-on généralement ce temps ?..... Le père de famille adresse à tous une invitation : comment doit-on employer ce temps ?.....

Et d'abord, M. F., qu'est-ce que le temps que nous venons passer sur la terre ? Mon intention n'est pas, comme bien vous le pensez, d'étudier avec vous le temps dans sa nature intime, sous son côté métaphysique ; c'est seulement au point de vue surnaturel, à la lumière de la foi que je désire vous faire comprendre sa valeur. Or, M. F., je ne crains pas de l'affirmer, de toutes les faveurs qui nous sont départies ici-bas par la main miséricordieuse de la divine Providence, il n'en est pas de plus importante que le temps qui est aujourd'hui en notre possession : il est la première, la plus indispensable de toutes les grâces, il est le fondement sur lequel toutes les grâces reposent. Allons en effet au Calvaire, M. F., selon le conseil de saint Augustin ; suivons en esprit le Sauveur Jésus, tendre et innocente victime, gravissant péniblement la montagne du supplice ; voyons ses membres si cruellement déchirés qui rendent le sang par tant de blessures, cette pauvre chair meurtrie, écorchée de telle sorte qu'elle n'a plus ni grâce ni apparence humaine ; considérons ce divin Rédempteur suspendu à la croix: « *Vide pendentem* », et recueillons son dernier soupir. Et, le contemplant mourant, et mourant pour nous : « *Vide morientem* », demandons-lui pourquoi ces sup-

plices, pourquoi ces humiliations, pourquoi ce gibet, pourquoi cette passion, pourquoi cette mort? Et il nous répondra qu'il nous achète le temps, qu'il nous achète le droit et la puissance d'employer notre vie à conquérir le Ciel à jamais perdu par le péché. Le temps n'est pas seulement le prix des larmes du Sauveur, continue le saint Docteur, il serait déjà d'une valeur infinie; c'est « le prix du sang » du divin Crucifié: « *Pretium sanguinis est* ». Nous lisons dans les saintes Lettres que le roi David refusa d'employer au soulagement de sa soif l'eau que des serviteurs étaient allés lui chercher en exposant leur vie: il aurait cru boire leur sang, dit l'écrivain sacré; et il se fit un devoir de la répandre à la gloire du Seigneur. Quelle estime, quel respect ne devons-nous pas avoir pour ces moments de miséricorde qui sont le fruit des meurtrissures et de la mort de notre Dieu, pour ce temps qui est le prix de son sang: « *Pretium sanguinis est* »? Encore, M. F., si ce temps que le Sauveur nous a acheté, il nous l'avait mis entre les mains comme un bien soumis à notre discrétion, comme une propriété dont nous puissions disposer librement et à notre gré! Mais non, il continue à en rester le maître, il en garde le haut domaine; sur ce trésor, passez-moi le mot, il fait sa réserve. Oui, M. F., le temps, le Seigneur se l'est réservé. C'est Dieu et Dieu seul qui dispense le temps, et encore comment le donne-t-il? Le donne-t-il comme il donne ses mérites, comme il donne ses autres grâces, comme il se donne lui-même, avec profusion, le donne-t-il sans restriction ni mesure? Oh! vous ne le savez que trop, il en est avare, si j'ose ainsi parler; il ne le donne qu'avec parcimonie. Il ne le donne pas par siècles, il ne le

donne pas par années, il ne le donne pas par mois, par jours, par heures, pas même par minutes, il ne le donne que par instants si imperceptibles qu'il est impossible de le saisir. A peine avons-nous dit : « Je tiens le temps » que déjà il nous a échappé pour être dans le domaine du passé. Et, si le passé n'est plus à nous, l'avenir ne l'est pas encore : outre qu'il est incertain tant qu'il est à venir, il nous est aussi inutile que le passé. Il n'y a donc que le moment présent qui soit à nous, mais, tout imperceptible et insaisissable qu'il est, il est dans nos mains, dit saint Ambroise, « la solde de l'éternité : *tantum valet tempus quantum æternitas* ». De même que l'éternité malheureuse n'est qu'un éternel désespoir, enfanté par l'éternel regret du temps perdu, de même, « si nous levons les yeux jusqu'au Ciel, continue le grand archevêque de Milan, dans un langage simple et familier que vous me permettrez de reproduire, nous voyons à la porte de ce séjour du bonheur ce grand écriteau : A vendre, à vendre ». Et si, pour savoir avec quelle monnaie se paye l'entrée de ces heureuses demeures, nous demandons à chacun des élus ce que lui a coûté sa couronne, « du temps, nous répondra-t-il, un peu de temps saintement employé ». Ainsi, M. F., à chaque instant du jour à chaque moment de notre vie nous pouvons gagner l'éternité, nous pouvons mériter le Ciel. Et c'est ce qui fait dire à saint Bernardin de Sienne cette parole étrange et en apparence paradoxale, mais pourtant bien vraie : « Le temps vaut autant que Dieu, *tantum valet tempus quantum Deus* ». Oui, M. F., je le répète hautement, le temps vaut Dieu, puisqu'on échange son temps par le bon usage qu'on en fait pour l'éternelle pos-

session de Dieu : « *Tantum valet tempus quantum Deus* ». Eh bien ! M. F., faut-il le dire ? c'est ce prix du sang de Jésus-Christ, c'est cette valeur de l'éternité que nous dépensons chaque jour si inutilement ; c'est cette grâce si précieuse que nous profanons avec tant d'insouciance, que nous traitons avec une légèreté si préjudiciable, c'est ce « temps de Dieu », comme l'appelle saint François de Sales, que nous perdons avec si peu de scrupule.

Que d'âmes en effet, dans la vie, auxquelles Dieu pourrait adresser ce reproche du père de famille : « *Quid hic statis otiosi*... pourquoi restez-vous ici à ne rien faire ? »... Il y a trois manières de mériter ce reproche, il y a trois manières de perdre le temps.

Et d'abord, ai-je besoin de le dire ? On le perd en faisant le mal. La portion du temps qu'on appelle la vie et dont nous jouissons, ne nous a été donnée que pour travailler à la gloire de Dieu et au salut de notre âme. « Chacun des instants dont se compose cette journée de notre existence passant successivement sur notre tête, dit un pieux auteur, rentre aussitôt dans le vaste sein de l'éternité, mais, avant d'y rentrer, il va se présenter au maître de tous les temps, et dépose en notre faveur ou contre nous, suivant l'usage bon ou mauvais que nous en avons fait ». C'est pour cela qu'abuser du temps pour se laisser entraîner au péché, c'est se faire du don de Dieu une arme contre le Seigneur lui-même ; c'est s'exposer à attirer sur sa tête de terribles représailles, la juste vengeance du Seigneur au jour du jugement. C'est alors, M. F., que Dieu appelle le temps en témoignage contre les prévaricateurs. Que peuvent-ils avoir à répondre, lorsque le Juge suprême, mettant sous leurs yeux

tous ces instants de leur vie qui leur apportaient un bienfait de sa part, leur en montre un si grand nombre pour lesquels il n'a reçu d'eux qu'indifférence, outrage et mépris ? « Oh ! qui pourrait dire, s'écrie saint Bernard, à quoi les exposent les œuvres d'iniquité, puisque la seule perte du temps suffit pour attirer sur eux l'affreux malheur de la réprobation : *Attende quid mereatur iniquitas, si sola sufficit inutilitas ad damnationem !* »

On perd son temps encore en ne faisant rien ou en ne faisant que des riens ; et que d'âmes, même peut-être parmi nous, en sont là ! Quelle vie pourtant, M. F., que celle d'une âme oisive ! Quand, fatiguée d'avoir donné de longues heures à un sommeil prolongé, elle se lève et commence sa journée, elle seule pourrait nous dire tout ce que lui inspirent dans son désœuvrement les mille désirs, les mille petites passions qui assiègent son cœur. Tantôt c'est la curiosité qui la jette à travers l'inconnu, et qui lui fait demander à tous les livres, à tous les romans du jour, sans choix ni contrôle, des distractions quand même, des émotions à tout prix, même au prix de son innocence et de son éternité ; tantôt c'est l'indolence qui se nourrit de pensées vagues, qui se berce de molles rêveries ; tantôt c'est la vanité qui s'épuise en folles inventions pour lutter avec celle des autres, au grand préjudice de sa fortune et de l'avenir de sa famille ; tantôt c'est la vaine complaisance qui la ramène vingt fois le jour devant le miroir infidèle, où elle s'applique à parer l'idole, en attendant les idolâtres ; d'autres fois, elle sort de son repos pour aller se décharger sur les autres d'une part de l'ennui qui la ronge, car on peut dire du temps, M. F., ce qu'un

pieux auteur a dit de la Croix « qu'il écrase ceux qui ne savent pas le porter ». Elle s'en va donc de rue en rue, promenant de maison en maison la contagion de son oisiveté, perdant le temps du jour en discours inutiles, en conversations frivoles et sans fin, jusqu'à l'heure où elle doit faire son entrée dans ces soirées interminables qui absorbent le temps du sommeil, et imposent à son corps épuisé, pour se reposer de la journée perdue, l'obligation de perdre encore la journée du lendemain. M. F., laissez-moi vous le dire en passant, je voudrais que cette esquisse ne fût qu'un tableau imaginaire, de pure fantaisie ; mais pourquoi faut-il que le nombre de ces âmes oisives soit si considérable ? Or, vous voulez savoir ce que fera Dieu de ces jours, de ces années, de ces vies entières passés dans les puérilités, les amusements, les bagatelles, l'oisiveté ? Il l'a écrit sur « le figuier stérile » le jour où, dans sa colère, il l'a séché et voué aux flammes ; il l'a prophétisé dans la malédiction qu'il jette au « serviteur fainéant » pour avoir, non pas dissipé, mais seulement « enfoui le talent » qui lui était confié. Il y aurait d'ailleurs, M. F., de la part de Dieu mauvaise grâce à accorder à ces âmes oisives une place dans son Ciel, auprès de ces ouvriers actifs qui ont plié « tout le jour sous le poids de la chaleur ».

Troisièmement enfin, M. F., on perd le temps en ne faisant pas ce que l'on doit faire, ou même en faisant ce que Dieu veut, mais en ne le faisant pas comme il le veut. (Nous ne devons pas oublier le grand principe : tout le temps que nous n'employons pas à travailler à la vigne, tout le temps que nous ne donnons pas au service de Dieu et au salut de notre

âme est un temps perdu. Or, M. F., Dieu n'est servi que par celui qui fait sa volonté.) On perd son temps en ne remplissant pas les devoirs de son état. Que de gens ne voyons-nous pas chaque jour négliger les devoirs de leur position qui leur paraissent trop méprisés des hommes et trop terre à terre, pour tenter des œuvres d'éclat et au-dessus de leurs forces ! C'est en vain que la mère de famille cherche à réaliser les actes héroïques de la fille du Carmel ou de la sœur de charité ; c'est en vain que le magistrat, que l'homme de guerre, que l'artisan essayent de se livrer aux œuvres de la vie monastique ou sacerdotale : « Ils auront beau faire des actions éclatantes, dit saint Augustin, ils feront de grands pas, mais hors de la voie », ils perdront leur temps. Quelquefois on remplit avec fidélité les devoirs de son état, mais on ne les remplit pas comme Dieu le veut. Ce sont ceux qui agissent sans ce lien mystérieux qui rattache le temps à l'éternité, sans ce canal de transition par où les œuvres de la vie présente arrivent à la vie éternelle ; ceux qui agissent sans la grâce sanctifiante, qui peut assurer à nos œuvres leur mérite ou leur récompense ; ou bien encore ce sont ceux qui remplissent leurs devoirs sans esprit de foi, sous l'impulsion de motifs purement humains, en obéissant à leurs inclinations naturelles, sans prendre Dieu ni pour fin ni pour principe de leurs œuvres..... Les uns et les autres perdent leur temps.....

Oh ! M. F., que de temps nous avons perdu, et de toute manière peut-être ! Consultons nos souvenirs, interrogeons notre conscience : qui de nous peut se rendre le témoignage de n'avoir jamais perdu son temps ? Qui de nous n'a des larmes à répandre sur le

passé ? Qui de nous ne voudrait peut-être déchirer un grand nombre des pages de son histoire qui ne révèlent que puérilités, dissipations, inutilités, pour ne pas dire égarements et désordres ? Ces réflexions sont amères, M. F., et, pour une âme qui aime son Dieu, qui a son salut à cœur, ce regard jeté sur ses voies dans le passé suffit à la remplir d'une inconsolable douleur. Mais devons-nous, M. F., renoncer à l'espoir de réparer ces pertes si désolantes ? A Dieu ne plaise que je vienne ajouter à l'amertume de vos regrets par une conclusion si décourageante ! A la vérité, M. F., nous ne pouvons remonter la chaîne des temps, nous ne pouvons recommencer notre vie et la reprendre en sous-œuvre, afin de corriger dans une seconde épreuve les erreurs et les manquements d'un premier essai. Elles sont perdues pour nous sans retour, ces années que nous aurions pu rendre si fructueuses et si méritoires en travaillant à la vigne du Maître et que nos négligences ont laissées stériles ; quelque diligence que nous fassions pour nous donner à ce travail, il nous restera toujours cette triste pensée, que nous avons commencé trop tard.

Mais la miséricorde de Dieu, M. F., surpasse notre faiblesse et vient au secours de notre misère. Ce temps perdu que nous ne pouvons faire revivre, l'apôtre saint Paul nous apprend que nous pouvons le racheter : « *redimentes tempus* » ; nous pouvons le racheter par cette vivacité de regrets qui navraient l'âme d'Augustin et tiraient de sa poitrine oppressée ces longs et déchirants soupirs qui ont encore de l'écho, après tant de siècles, dans les cœurs que la pénitence commence à remuer : « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je vous ai

connue, trop tard je vous ai aimée ! » Ce temps, nous pouvons le racheter par cette ferveur d'amour qui proportionne les réparations aux outrages et peut purifier en un moment dans les ardeurs de sa flamme toute une vie de souillures et d'infidélités. Ce temps nous pouvons le racheter en exécutant à la lettre ces belles paroles qu'un grand pontife des Gaules, saint Remi, adressait au premier roi des Francs quand il forçait « ce fier Sicambre à courber la tête », sous le joug du Tout-Puissant : « Brûle, lui disait-il, ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé ». Ce temps, nous pouvons le racheter en répondant dès ce moment, de suite, sans retard, à l'appel que nous fait le père de famille et en allant travailler à sa vigne : « *Ite et vos in vineam meam* ». Voilà, M. F., le vrai moyen d'employer notre temps : cultiver la vigne du père de famille, travailler à sanctifier notre âme, employer à servir Dieu, chacun dans la mesure de nos forces et suivant notre position, toutes les facultés que nous avons reçues de lui : notre intelligence à le connaître, notre mémoire à nous rappeler ses bienfaits, notre cœur à l'aimer. En vérité, M. F., est-ce trop de la journée, est-ce trop de la vie tout entière pour un travail si noble ? Le vigneron ne mesure pas les heures qu'il donne à la culture de sa vigne. Oh ! qui pourrait dire avec quelle patience il surveille le travail de la sève, avec quel intérêt il prépare l'accroissement, comme il s'ingénie et se tourmente à la défendre contre tout ce qui peut entraver la végétation, et tout cela pour avoir le bonheur de recueillir quelques fruits ? Nous aussi, M. F., pour cultiver cette autre vigne, cette vigne mystérieuse de notre âme, nous ne devons pas calculer le

temps ; nous devons d'abord arracher avec soin tous les rejetons du péché qui ont germé en elle, rechercher et combattre nos défauts, réformer nos obligations, faire le sacrifice de nos penchants et de nos instincts, triompher de nos passions, et, après avoir pleuré nos chutes et effacé nos fautes, mettre en leur place les fleurs de la vertu, les fruits des bonnes œuvres et de la sainteté ; « *Quæ facit vinitor in vinea, hæc faciat fidelis in anima* ».

Nous sentons pourtant, M. F., le besoin de le dire en finissant, il n'est pas rare de rencontrer au sein du Christianisme, dans les différentes classes de la société, des hommes, des femmes qui semblent ne pas refuser de travailler à la vigne, qui se portent avec ardeur à l'accomplissement de leurs devoirs d'état : ceux-ci à l'éducation de leurs enfants, ceux-là au soin des affaires domestiques, les uns aux intérêts de leur commerce, les autres aux obligations de leur service, nobles âmes, natures honnêtes, qu'on trouve toujours là où elles doivent être et faisant ce qu'elles ont à faire. Elles ne voudraient pas, ces âmes, passer une seule journée sans rendre à Dieu leurs hommages par une prière soumise et confiante : aux saints jours du Dimanche, on les voit assister aux offices avec une contenance pleine de foi et d'édification. Les jours d'abstinence sont pour elles des jours scrupuleusement respectés. On les donnerait volontiers pour modèles ; leur éloge est dans toutes les bouches, et, si aujourd'hui ces hommes venaient à mourir, demain le monde, qui n'a connu de leur vie que l'extérieur et l'apparence, ne manquerait pas de dire qu'après des jours si pleins, ils ont dû recevoir le prix du père de famille, le denier de l'éternel

bonheur. Mais à cette vie si laborieuse il manque une chose, ce qui manque à un appartement rempli de meubles précieux quand il est sans lumière, ce qui manque à un corps parfaitement organisé quand l'âme n'y est plus. Il leur manque la grâce : elles n'ont pas le courage, ces âmes, de venir, suivant l'appel de l'Église, s'agenouiller au tribunal réconciliateur, et toutes leurs bonnes œuvres sont frappées de stérilité. C'est en vain qu'elles portent toute leur vie « le poids de la chaleur », c'est en vain qu'à la fin de cette longue journée elles réclament le denier des autres, qui n'ont pas porté davantage. Ce n'est pas pour moi que vous avez travaillé, leur répondra le Père de famille ; ce n'est pas avec moi que vous avez amassé ; vous avez reçu dans l'estime des hommes, dans la « graisse de la terre », une récompense vaine comme votre vanité ; je ne vous connais pas : « *Nescio vos* ». Je vous le demande maintenant, M. F., est-il une vie plus tristement perdue et plus digne de pitié ?

Hâtons-nous donc, M. F., en ce saint temps de la Septuagésime, qui est comme le prélude de la carrière de la pénitence et l'annonce des jours de salut, hâtons-nous de rentrer, si nous avions le malheur d'en être sortis, dans cet état de grâce, dans cette heureuse union à Jésus-Christ, hors de laquelle il n'y a plus pour nous qu'une peine sans salaire et qu'un martyre sans couronne. Qui que nous soyons, M. F., quelle que soit pour nous l'heure de la journée, à quelque âge de la vie que nous soyons parvenus sans rien faire, le Seigneur nous convie tous à travailler à l'œuvre de notre sanctification. Répondons

tous à son appel, et ceux à qui la voix du Maître se fait entendre au matin de leurs jeunes années, et ceux qu'il convoque à la sixième heure, au midi de leur vie, dans la maturité de l'âge, et ceux surtout pour lesquels a déjà sonné la onzième heure, celle qui précède de peu d'instants le coucher du soleil, c'est-à-dire ceux qui sentent, au déclin de leurs forces, qu'ils ont déjà un pied dans la tombe. Oui, M. F., il ne nous est pas loisible d'ailleurs de retarder notre départ pour la vigne, sous prétexte que nous nous y rendrons lorsque la voix du Maître se fera entendre de nouveau, ni de différer l'œuvre de notre retour à Dieu, sous prétexte que nous nous convertirons plus tard. Nul ne peut nous assurer que notre vie se prolongera jusqu'à une heure plus avancée. Rendons-nous donc à l'appel de Dieu, allons nous jeter aux pieds du prêtre, qui fera descendre, avec notre pardon, la sanction du Ciel sur notre volonté chancelante, et, commençant dès lors à vivre pour Dieu et pour notre âme, nous aurons la consolation de voir à l'avenir chaque instant de notre vie payer pour ceux que nous avons perdus, et nous donner droit à l'inestimable prix du travail de la journée, au denier de la béatitude éternelle. Ainsi soit-il !

XXI

INSTRUCTION

SUR L'ANGELUS

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

(25 mars 1862)

N'est-ce pas, M. F., un spectacle bien consolant que celui dont nous sommes de temps en temps témoins aux pieds de cet autel ? Quoi de plus touchant que de voir une foule toujours croissante de pieux fidèles agenouillés avec recueillement devant l'image de la compatissante Marie, qui sourit à leurs prières en leur présentant son Fils ? Quoi de plus émouvant, surtout pour un cœur qui ne s'est pas laissé dessécher au souffle aride et contagieux d'un siècle matérialiste, quoi de plus émouvant que de vous entendre, du sein de vos maux personnels ou en faveur des souffrances de frères absents, avec une confiance qui n'est pas de la terre, avec une filiale tendresse qui ne tient pas de la nature, avec une âme remuée qui se trahit dans le son de la voix, pousser vers une Mère non moins puissante que miséricordieuse un double cri de détresse et d'espérance ? Oh ! que les rationalistes et les indifférents regardent tant qu'ils voudront nos pratiques de dévotion à Marie comme des puérilités tout au plus pardonnables à l'enfant, qu'elles amusent, à la jeune fille, qu'elles gardent dans la naïveté de son ignorance, à la femme,

qui se contente de ces minuties, au menu peuple qui ne sait pas monter plus haut ! Heureusement, M. F., peuple, femmes, enfants, vous-mêmes, nous avec vous, nous avons beau entendre ces censures et ces railleries, nous n'en sommes pas ébranlés : loin de laisser notre zèle se refroidir pour ces pratiques pieuses, nous redoublons de ferveur et souvent même nous savons nous venger en vrais chrétiens, en nous oubliant nous-mêmes pour penser devant Dieu et devant Marie à ceux qui parodient notre culte en travestissant notre piété.

Toutefois, M, F., il est bon d'étudier à fond chacune des pratiques pieuses auxquelles on aime à se livrer, sinon pour les justifier devant ceux qui les attaquent, au moins pour trouver sa propre consolation en s'en rendant compte à soi-même. Déjà, M. F., s'il vous en souvient, nous avons essayé de glorifier devant vous une des pratiques de dévotion les plus populaires envers Marie, le Chapelet. Nous voudrions aujourd'hui, pour entrer dans l'esprit de la fête que nous célébrons, appeler votre attention sur une autre prière non moins familière à un grand nombre d'entre vous , l'*Angelus*. Après vous avoir dit un mot de l'origine de cette pieuse pratique, nous la considérerons en elle-même, et nous étudierons son objet et sa signification touchante, ce qui nous procurera l'occasion , chemin faisant, de méditer le mystère de cette fête. Nous vous dirons des choses que vous savez déjà, M. F., ce sont les éléments de votre foi : encore enfants, vous avez tous appris à les bégayer, avant d'être admis à la première joie du banquet sacré, dans cette humble école du Sauveur où s'enseignent avec une si touchante simplicité les

plus hauts mystères. Humainement parlant, je pourrais donc craindre, M. F., que mon thème n'eût pour le plus grand nombre que bien peu de charme et d'attrait : je ne m'excuserai pourtant pas de l'avoir choisi : quand un fils se présente à ses frères ou à ses sœurs pour leur parler d'une mère bien-aimée, quel que soit son langage, il est toujours bien venu. Puissé-je donc vous faire estimer et goûter à tous cette dévotion de l'*Angelus* !

Ce fut une belle et sainte pensée, M. F., que celle à laquelle nous devons l'institution de l'*Angelus*. A partir du jour où le Docteur Séraphique, saint Bonaventure, vers le milieu du XIIIe siècle, prescrivit à l'ordre de saint François, dont il était général, de réciter chaque soir au son de la cloche trois *Ave Maria*, cette pratique, bien que surérogatoire et nullement de précepte, ne tarda pas à se répandre, à se propager dans l'Église. Les Souverains-Pontifes, après lui avoir donné sa forme actuelle, l'encouragèrent par de nombreuses indulgences, et aujourd'hui, M. F., plus de six siècles après l'inauguration de ce saint usage, aujourd'hui sur tous les points du monde catholique, dans les plus paisibles villages comme dans les plus tumultueuses cités, partout où s'élève une riche basilique ou une modeste chapelle, trois fois le jour la cloche appelle, par ses sons graves ou perçants, tous les enfants du Sauveur à répéter trois fois à Marie la Salutation de l'ange, en l'honneur du mystère de l'Incarnation, en souvenir de sa glorieuse maternité.

L'*Angelus*, en effet, M. F., rappelle les trois circonstances solennelles qui se rapportent à ce grand

mystère : le message de l'Archange, l'acte d'abnégation parfaite et de profonde humilité par lequel y répond la Vierge de Nazareth, puis enfin la descente en terre du Verbe divin « se faisant chair et venant habiter parmi nous ». Telle est en trois mots toute l'économie merveilleuse de l'*Angelus*. Essayons de savourer, par le cœur beaucoup plus que par l'esprit, chacune des parties de cette prière.

« *Angelus Domini nuntiavit Mariæ et concepit de Spiritu Sancto* ». Assez longtemps le genre humain a gémi sous le poids de la déchéance où l'a plongé la prévarication originelle ; elle est arrivée cette « plénitude des temps » si souvent annoncée dans les saintes Lettres ; voici que va se réaliser la miséricordieuse promesse faite à l'homme déchu le jour même où se fermèrent derrière lui les portes de l'Éden. Symboliques annonces des figures, prédictions des prophètes, soupirs des patriarches et des justes, tel a été pendant quarante siècles le prélude du grand événement : l'exécution va commencer. Le ciel s'entr'ouvre ; un archange en descend, chargé d'un message que lui a confié le Très Haut. C'est un des premiers princes de la milice céleste ; il appartient aux plus hautes hiérarchies des esprits angéliques, il « assiste » devant la face de « l'Ancien des jours » : Gabriel est son nom, et ce beau nom signifie : « force de Dieu ». Oh ! admirons en passant la merveilleuse convenance des desseins de Dieu dans le choix de cet ange, et voyons comment Gabriel justifie admirablement son nom de : « force de Dieu », associé qu'il est à toutes les phases du grand œuvre dans lequel le Très Haut a le plus manifesté sa puissance. Voulez-vous savoir, en effet, M. F., quel est

l'ange qui, cinq cents ans auparavant, vint expliquer au prophète Daniel la glorieuse vision du Fils de l'homme, le temps précis de la venue du Messie, qui est substantiellement et par essence « la force de Dieu » ? C'est celui qui a pour nom Gabriel, c'est celui qu'on appelle : « la force de Dieu ». Voulez-vous savoir quel est le céleste ambassadeur que le Ciel a député six mois plus tôt au prêtre Zacharie, pour lui révéler la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste, prélude de celle de Jésus-Christ, dont il est le précurseur ? C'est ce même archange, c'est Gabriel. Je pourrais ajouter, M. F., avec plusieurs Docteurs, que c'est ce même Gabriel qui, quelques mois plus tard, viendra convoquer les bergers de Bethléem à l'humble berceau du Dieu nouveau-né, et que, quand l'humanité de Jésus aux abois, frissonnant à la pensée de boire le calice des amertumes, devra recevoir le secours d'une main créée, ce sera encore Gabriel qui se retrouvera au jardin de Gethsémani pour ranimer le courage défaillant de l'Homme des douleurs.

Le voici donc qui descend des hauteurs des cieux, ayant en sa main le plus grand mandat qui ait jamais émané du Ciel à la terre, de Dieu aux hommes : il vient traiter de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption du monde. O solennelle ambassade ! O inénarrable mission ! Qu'ils sont beaux les pas de ce prince céleste s'élançant vers notre humble demeure ! Suivons-le donc, M. F., ce messager de la grande nouvelle. « Il va sans doute, dit un éloquent panégyriste de Marie, dans une ville royale, dans quelque somptueux palais de Rome la triomphante ou d'Athènes la polie, de Babylone la superbe ou de Jérusalem la sainte ». Non, M. F., il se rend en un coin obscur

de la Galilée, à une bourgade inconnue appelée Nazareth, bourgade dont il est dit proverbialement : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? » Dans cette bourgade, M. F., il y a une pauvre maison habitée par une vierge, épouse obscure d'un artisan non moins obscur, et c'est dans cet humble réduit que va se négocier, à l'insu du monde, le mystère qui doit le sauver ; et c'est à cette Vierge, nommée Marie, que le saint archange est envoyé par Dieu ; c'est à cette fille des hommes, inconnue de la terre entière, qu'il vient proposer de la part du Très Haut l'honneur incomparable de devenir la Mère du Verbe éternel.

Oh ! M. F., M. F., que n'ai-je pour la parole un peu de ce talent de mise en œuvre dont Dieu avait gratifié l'habile artiste qui a représenté sous des couleurs inimitables cette sublime scène sur le beau vitrail qui se trouve au bas de cette chapelle ? J'essayerais de vous peindre et de faire passer sous vos yeux l'humble chambre de Nazareth, la Vierge très pure qui l'habite, et le radieux archange qui la trouve plongée dans le recueillement de la prière. Toutefois, M. F., si c'est avec les bégayements d'une langue inhabile, c'est du moins avec une âme émue, mais qui sent plus vivement qu'elle ne sait exprimer, que je viens vous dire simplement et sans art : Voyez, M. F., un ange, une vierge ; un prince des Cieux, une fille de la terre ; Gabriel, « la force de Dieu », Marie, la femme du charpentier Joseph.......... Oh ! M. F., il me semble les voir, mais plus je regarde, plus je me trouble, je ne sais plus qui est l'ange ou de Marie ou de Gabriel.......... Ah ! M. F., c'est que l'ange, ambassadeur du grand Roi, le mandataire du Seigneur, le

négociateur des desseins de Dieu, le confident des secrets du Très Haut s'est incliné devant la Vierge en signe de respect, comme devant une puissance, et, lui parlant à la fois au nom du Dieu dont il est l'envoyé, au nom de la Cour céleste dont il est le représentant, au nom de l'humanité et de toute la création dont il est l'organe, il lui adresse cette magnifique salutation que nous aimons tant à dire et à redire avec lui, comme étant la note, la mesure, la formule inspirée des louanges et des hommages que nous devons à Marie : « *Ave*, *gratia plena*, *Dominus tecum*..... Je vous salue..... » Ce sont ces paroles, M. F., les plus heureuses qu'aucune créature ait jamais entendues, ce sont ces paroles qui rappellent à Marie un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, puisqu'elles furent le signal de sa divine maternité ; ce sont ces paroles, jointes à celles de sainte Élisabeth et de l'Église, que, du fond de cette vallée de nos maux, nous sommes heureux de redire à la Mère de Dieu.......... Nous ne nous y arrêterons pas, M. F., nous les avons, d'ailleurs, déjà méditées ensemble ; continuons plutôt notre commentaire.

« *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum.* » Marie a entendu la glorieuse salutation de Gabriel, mais, « Vierge très prudente », comme parle l'Église, elle garde d'abord le silence, elle se demande d'où lui peuvent venir ces éloges, cette célébrité que l'ange lui décerne et qui l'élève, elle, pauvre fille, au-dessus de toutes les femmes du genre humain ; concentrée sur son néant, son humilité appréhende la flatterie, elle se trouble, et l'envoyé céleste ne peut obtenir d'elle une parole qu'il n'ait éclairci sa mission par la suite de son discours : « Ne craignez pas, ô

Marie, lui dit-il, vous avez trouvé grâce devant Dieu, voici que vous concevrez et enfanterez un fils, et vous l'appellerez Jésus ; il sera grand et il se nommera le Fils du Très Haut..... ». M. F., la mission de l'ange est dévoilée, mais le mystère n'est pas consommé : le Dieu qui a député Gabriel, lui a commandé d'attendre en silence l'acquiescement libre et formel, le consentement explicite et spontané de Marie....... A cette grande annonce, à cette magnifique promesse, descendue du Ciel de la part de Dieu, que va-t-elle répondre ?..... Tout est en suspens..... Le Ciel attend, la terre attend, les hommes attendent, l'archange attend..... Dieu attend aussi. Oh ! M. F., quel ineffable mystère ! Quand il s'était agi de créer l'homme aux premiers jours du monde, Dieu se recueillit en lui-même, et ce ne fut qu'après s'être, en quelque sorte, rassemblé en conseil, selon la belle indication de l'Écriture, que l'auguste Trinité prononça devant le ciel attentif et la terre émue la dernière parole créatrice : « *Faciamus hominem*, faisons l'homme ». Pour la formation du nouvel Adam, pour la seconde création, pour la création du monde nouveau, des âmes régénérées par le Verbe divin après quatre mille ans de déchéance, Dieu se recueille de nouveau, mais, dans son céleste conseil, il veut admettre une quatrième personne : c'est l'humble Marie. Il traite avec elle, il veut avoir son consentement. M. F., ce n'est pas ici ma doctrine, c'est celle des Docteurs, et le grand saint Thomas, l'Ange de l'École, déclare expressément que, pour montrer que c'est comme un mariage spirituel que son Fils vient contracter avec l'humanité, Dieu a voulu « solliciter à cet effet par l'Annonciation le consentement de la Vierge,

au lieu et place de toute la nature humaine : *Et ideo per annuntiationem expectabatur consensus Virginis* ». Eh bien ! M. F., le dirai-je ?... Marie, pendant que l'auguste Trinité tout entière attend l'expression de sa volonté, pendant que la nature courbée en sa présence, pendant que, captifs à ses pieds, tous les âges, aussi bien les âges passés que les âges futurs, pendant que les deux Testaments et les justes de l'ancienne Alliance et les chrétiens à venir du Testament nouveau attendent avec anxiété la réponse qui doit décider de leur sort, Marie paraît presque insensible à tant d'honneur, à une destinée si glorieuse ; elle réfléchit, elle délibère, elle veut savoir, ô prodige de vertu ! si c'est au prix de sa virginité, qu'elle a consacrée pour jamais au Seigneur, que s'exécutera le plan divin ; et ce n'est qu'après avoir acquis de l'ange la certitude qu'elle la conservera tout entière sans altération et sans souillure, qu'elle accepte l'incomparable ministère qu'on lui confie, et qu'elle consent, humble fille, humble sœur de l'homme, à devenir la mère de Dieu.

Elle laisse tomber de ses lèvres le mot créateur : « *Ecce ancilla Domini* : *fiat mihi secundum verbum tuum* ». Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». *Fiat*, que cela soit fait ! Oh ! M. F.. un premier *fiat* créa la lumière qui éclaire la nature extérieure ; ce second *fiat* produit « la lumière qui éclaire tout homme venant au monde », et chasse « les ténèbres à l'ombre desquelles les peuples dormaient d'un sommeil de mort ». *Fiat*, que cela soit fait ! et aussitôt la terre renoue sa vieille alliance avec les Cieux, et Marie, l'humble « servante du Seigneur », devient le point de jonction

de ces deux termes séparés depuis l'origine des temps. Elle devient comme l'autel où va se jurer, en présence de la victime cachée dans ses flancs très purs, la réconciliation entre la divinité et l'humanité ; en sorte, M. F., qu'on peut dire, avec saint Bernard, que « la Vierge Marie, par son consentement, a véritablement fait le salut du monde ». O Vierge, ô Mère, il est donc juste que le genre humain fasse monter vers vous, avec les hommages des anges, le chant de la reconnaissance, l'hymne de l'action de grâces... « *Ave gratia plena* ».

« *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* ». Marie n'eut pas plutôt laissé tomber de ses lèvres la parole créatrice, le *fiat* attendu par Dieu, que le grand mystère s'accomplit sur le champ, ce qui est admirablement exprimé par ces mots évangéliques qui sont le dénouement de la scène : « et l'ange se retira ». Il se retira pour faire place au « Désiré des collines éternelles » ; et, en quittant la terre, il la laissa en possession de Celui qu'elle attendait comme « la rosée des Cieux » : « *Et Verbum caro factum est* ». Déjà sont célébrées les noces ineffables de l'Esprit-Saint : le cœur de la Vierge de Nazareth est devenu comme un lit mystérieux où s'est reposé l'Esprit de sainteté : « *Spiritus sanctus superveniet in te* » ; la divine majesté, « la vertu du Très Haut l'a couverte de son ombre », et déjà s'est opéré le prodige, la création inouïe, disons mieux, la « nouveauté » prophétisée par Jérémie, celui que l'aigle des évangélistes, Jean, « fils du tonnerre », avait entrevu dans l'océan de la gloire divine, « engendré du Père avant tous les temps », subsistant en lui comme son Verbe, sa parole substantielle, étant Dieu lui-même,

« Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu », « splendeur de la majesté du Très Haut », miroir fidèle de ses perfections, « empreinte de sa substance », le Fils unique de Dieu, est venu prendre chair en Marie; l'humble fille de David a conçu divinement, et son sein virginal est devenu le tabernacle où réside substantiellement le Dieu qui règne « assis » sur un trône de gloire, « à la droite de son Père » : « *Et Verbum caro factum est* ». La virginité et la maternité s'unissent dans une même créature : une vierge devient mère, et mère d'un Dieu ! Oh ! M. F., avec quelles délices Marie dut sentir dans ses chastes flancs le fils de Dieu vivre de sa vie et emprunter à sa substance le nouvel être qu'il venait prendre pour notre amour ! O lien ineffable qui les unit : il est son créateur et elle est sa mère ; il est son fils et elle est sa créature ! « *Verbum caro factum est* ». Et ce Dieu qu'elle porte dans son sein, attendons neuf mois, et elle le déposera dans la crèche de l'étable, elle l'emmaillotera dans de pauvres langes, elle le nourrira de son lait, et, comme le Père céleste, elle pourra lui dire : « Vous êtes mon fils », et nous tous, en le voyant revêtu de nos livrées, nous le reconnaîtrons pour notre frère : « *Et habitavit in nobis* ». Mystère sublime et à jamais digne de nos actions de grâces ! Dieu a laissé les anges rebelles dans l'abîme que leur orgueil a creusé; c'est sur nous que sa pitié s'est arrêtée, c'est nous qu'il est venu sauver. Aussi le chrétien ne peut le redire, ce mystère, sans se prosterner, sans s'abîmer dans la reconnaissance envers le Dieu incarné, le Dieu fait homme ; mais en même temps il tient à s'incliner devant Marie, dans le sein de laquelle celui-ci a opéré son

avènement. Sans Jésus, il le comprend, il serait demeuré dans la mort ; et, sans Marie, il ne pouvait être racheté. Volà pourquoi, après avoir adoré le fils, il est heureux de redire une troisième fois à la mère les paroles de l'ange : « *Ave Maria* »...

Telle est, M. F., toute l'économie de l'*Angelus*, qui se termine par une touchante oraison faite au nom de tous les mystères qui, pour notre salut, sont sortis et dérivés de celui que nous venons de vous expliquer. Le fidèle demande au Seigneur « sa grâce, afin qu'après avoir connu par la voix de l'ange l'Incarnation du Verbe, il puisse arriver, par la Passion et la Croix de ce divin Rédempteur, à la gloire de sa Résurrection ».

Qui oserait maintenant, M. F., je vous le demande, traiter de puérilité et de minutie cette pratique si belle, si merveilleuse de l'*Angelus* ! L'*Angelus* une minutie ! mais c'est l'Évangile, et on pourrait dire, en un certain sens, c'est l'Évangile tout entier, puisque c'est l'annonciation de « la bonne nouvelle », plus que cela, l'avènement même du Fils de Dieu s'incarnant au sein de Marie. L'*Angelus* une minutie ! mais c'est le cri d'une âme reconnaissante pour le bienfait de son rachat, qui s'est traité entre l'ange et la Vierge, qui a commencé par l'*Ave* de l'ange, et qui s'est consommé par le *fiat* de Marie. L'*Angelus* une minutie ! mais c'est, pour ainsi parler, c'est, en trois chants admirables, le poème sommaire, la magnifique épopée de la sublime négociation de notre salut : l'ange qui annonce, la Vierge qui consent, le Messie qui descend. L'*Angelus* une minutie ! mais c'est une pratique qui, rappelant à l'homme qu'il est relevé de sa déchéance et qu'il a recouvré ses droits

au Ciel, réveille en son âme des sentiments de confiance et d'amour, et le met tout à la fois et sous la protection du Verbe incarné et sous la protection de Marie, sa mère. L'*Angelus* une minutie ! mais c'est la méditation rapide du plus consolant des mystères, jointe à une triple prière à Marie ; c'est une pratique qui nous offre le moyen de commencer notre journée avec plus de ferveur, de « supporter le poids du jour et de la chaleur » avec plus de courage, et, le soir, de trouver entre les bras de Dieu un repos vivifiant, un paisible sommeil.

Vous savez, en effet, M. F., pourquoi la récitation de l'*Angelus* a été placée par l'Église au commencement des trois grandes heures, des trois parties importantes de la journée : c'est pour la sanctifier tout entière, cette journée, et en assurer les fruits dans le lever du matin, dans le travail du milieu du jour, dans le repos de la nuit. Quelques mots seulement, M. F., sur chacune de ces parties du jour, et je finis.

Je ne crois pas avoir besoin de vous dire quelle est l'influence du lever du matin sur toutes les actions de la journée. « Le moment du réveil, comme l'a dit admirablement une des voix les plus éloquentes et les plus aimées de notre temps, le moment du réveil dans l'ombre ou la clarté du matin, suivant les saisons, est un moment sacré : c'est pour nous comme une sorte de résurrection mystérieuse, qui se renouvelle chaque jour ; nous sortons de la couche de notre repos comme d'un sépulcre, où nos sens étaient assoupis, captivés par le sommeil ». Aussi, M. F., n'est-il pas étonnant d'entendre les Pères et les Docteurs faire de leur lever comme une image frappante

de la Résurrection de leur Sauveur, en reproduisant le plus parfaitement possible les trois dispositions qui ont accompagné le grand réveil du divin Maître. Or, M. F., rien de plus propre que l'*Angelus* à nous aider à atteindre ce but. Le Seigneur, vous le savez, sortit de sa couche funèbre dès l'aube du jour : le son de l'*Angelus* du matin, c'est la voix de celui que saint Augustin nomme quelque part le « Père du réveil », qui nous ordonne de nous lever pour commencer l'œuvre du jour; c'est, suivant le mot d'un vieux solitaire, « la voix du grand Roi qui nous appelle à le servir » ; c'est comme la voix de l'ange qui écarta la pierre du sépulcre au matin de la Résurrection, et qui, annonçant le réveil du monde, nous invite à sortir de notre sommeil en même temps que toute la nature.

En s'élevant du sépulcre, l'Homme-Dieu se revêtit d'un manteau de gloire et d'immortalité. L'*Angelus* du matin, c'est la voix de l'Église qui, nous rappelant le bienfait de notre réparation par le Verbe, nous avertit que, si les vêtements que nous prenons pour nous couvrir sont la livrée du péché, nous devons nous revêtir, pour ne pas déchoir de nouveau, du glorieux manteau de la modestie.

Enfin, M. F., le Sauveur ressuscité ne pense plus qu'à retourner vers son Père. L'*Angelus*, c'est, pour l'âme croyante, le doux et tendre appel de Dieu le Père, souverain de toute la famille humaine, de Marie, la mère miséricordieuse, de tous les chrétiens, se penchant ensemble vers le berceau de leurs enfants pour les éveiller doucement, afin de jouir de leur premier regard et de recueillir leur premier sourire. Oh ! M. F., qui d'entre nous ne le sait ? A

l'aube du matin, avant de retourner à sa tâche de la veille, avant de se courber sur le travail du jour, qui est la loi de sa vie et son indéclinable fonction, l'homme, quel qu'il soit, qu'il ait reçu pour mission de sillonner la terre ou de défricher le sol souvent plus ingrat encore de l'intelligence et de la pensée, l'homme a besoin de force et de courage. Eh bien ! ce courage, cette force, on la trouve dans la pratique de l'*Angelus*. Oui, M. F., quand on a récité le matin cette prière , en repassant dans son cœur par une courte réflexion le souvenir de sa réintégration, quand on a prié Marie, le mystérieux canal par où nous arrivent toutes les grâces, on peut se dire à soi-même ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres sur les flots du lac de Galilée : « *Duc in altum*, avance-toi maintenant dans la haute mer » ; et qui que l'on soit, maître ou serviteur, homme de négoce ou d'étude, artisan ou mère de famille, on reprend son travail avec plus de force et d'ardeur. L'*Angelus* du matin, c'est l'*Angelus* qui donne la force.

L'*Angelus* du midi, M. F., a une signification plus grave et plus solennelle encore. Arrivé au milieu du jour, l'homme a déjà « porté le poids de la chaleur », et il éprouve le besoin de se reposer un instant. Comme le voyageur fatigué qui, au bord du chemin, dans une courte halte, regardant derrière lui la route qu'il a parcourue, jette ensuite les yeux sur celle qui lui reste à faire encore pour arriver au terme de son voyage, l'homme se repose un moment pour essuyer son front couvert de sueur, pour s'encourager, se fortifier au milieu de ses labeurs. C'est à ce moment qu'il entend une voix grave et amie, une voix d'en-haut qui relève ses yeux et ses espérances vers le Ciel, une voix

habituée à parler des Cieux à la terre, de Dieu à la créature, de l'âme au corps, de l'avenir au présent, qui vient lui dire qu'au milieu des peines et des angoisses que la première partie du jour est venue faire naître ou raviver en son âme, il ne pourra trouver de soulagement réel qu'en Dieu, le Père et l'Auteur de tout bien, et qu'en Marie, « la consolatrice des affligés », une voix qui l'avertit qu'à travers les périls, les tentations, les pièges dont la journée est parsemée, il n'y a pour lui d'abri et de protection sûre que dans la prière. Telle est la voix de l'*Angelus* du midi, qui, bien que dominant faiblement les rumeurs et le tumulte de la cité, se fait assez entendre pour l'inviter à se recueillir dans la prière, en s'adressant au Dieu fait homme et à Marie, sa mère.

Enfin le soir, M. F., l'*Angelus* se fait encore entendre ; la voix qui sonna le réveil du jour en annonce le déclin. Oh ! qu'elle est bénie cette voix, M. F., de tous ceux qui ici-bas finissent une journée mercenaire, qu'elle est bénie de tous ceux qui travaillent ! Qui me donnera des couleurs assez délicates pour vous peindre une de ces scènes délicieuses que l'on voit quelquefois dans les familles chrétiennes, au son de l'*Angelus* du soir ? Les ombres de la nuit sont descendues sur la terre, la cloche de l'église ou de la chapelle fait entendre ses sons joyeux et paisibles comme le moment du repos ; les travaux cessent et toute la famille chrétienne s'assemble pour prier. Tous les membres qui la composent sont exacts au rendez-vous : le père, la mère, leurs fils et leurs filles, les serviteurs et les servantes, tous enfin depuis l'aïeul couronné de cheveux blancs jusqu'au petit enfant qui essaye d'articuler ses premiers sons. Les

voilà tous humblement agenouillés devant l'image du Dieu sauveur, précieuse et chère relique léguée par les ancêtres, dont elle a entendu les vœux et béni les larmes. La mère, apôtre de la famille, comme le père en est le roi, commence, prononce à haute voix chacune des trois parties de l'*Angelus*, et tous les assistants y répondent en chœur par le salut de l'Ange. Dans cette famille bénie, l'*Angelus* du soir, c'est le cri de reconnaissance de tous les membres pour les bienfaits reçus, par Jésus et par Marie, dans le courant du jour ; mais c'est aussi, c'est surtout le soupir du repentir, le cri du pardon demandé au Dieu de miséricorde par Jésus et par Marie, pour toutes les offenses de la journée. C'est pour cela, M. F., que, dans certaines contrées. on appelait autrefois l'*Angelus* du soir le « Pardon », puisque nous n'avons de pardon à espérer que par le Fils de Marie.

Écoutez, M. F., une pieuse légende du moyen-âge, et, sans vous préoccuper autrement de la réalité du fait qu'elle raconte, saisissez-en l'ingénieuse portée. Et vous, parents pieux, redites-la quelquefois à vos tout petits enfants, non comme une vérité, mais comme une allégorie de l'espérance...

Non loin des bords du Rhin, une recluse habitait une petite cellule dont une fenêtre prenait jour sur un sentier par lequel on lui apportait son pain quotidien, et l'autre s'ouvrait sur un cimetière. Une nuit qu'elle dormait paisiblement, elle fut tout à coup réveillée par une éclatante lueur dont sa cellule était comme illuminée et comme embrasée. Elle se lève précipitamment, croyant à un incendie, court à la fenêtre du sentier et appelle du secours : mais, se retournant vers la fenêtre du cimetière, elle com-

prend son erreur, elle aperçoit, debout près d'une tombe fraîchement recouverte, une femme vêtue de blanc portant sur le front une couronne de douze étoiles qui brillaient d'un merveilleux éclat.

« O femme, lui demande en tremblant la recluse, puis-je savoir qui vous êtes ? » — Et la femme vêtue de blanc lui répond : « Je suis Marie ». — « O ma mère, ô pleine de grâces, je vous salue ; est-il permis à votre servante de vous demander pourquoi vous êtes ici à cette heure au milieu des morts ? » — « Oui, ma fille ; tu vois cette tombe creusée d'hier, tu as pu voir de tes yeux les obsèques d'une jeune fille et entendre les pleurs de ses compagnes. Cette enfant portait mon nom, elle m'aimait de la plus vive tendresse, et, quand la mort est venue la rappeler à Dieu, elle n'a cessé jusqu'au dernier soupir de m'invoquer avec confiance. Touchée de sa piété et de son innocence, j'ai demandé à mon Fils la permission de venir moi-même recueillir son âme, et il a daigné me l'accorder ».

A peine la femme vêtue de blanc et couronnée de douze étoiles a-t-elle achevé ces mots, qu'elle se penche sur la tombe de la jeune fille, qu'elle en écarte un peu la terre de la main droite, et qu'elle en recueille une colombe blanche comme la neige. Cette colombe, elle la présente aux yeux ravis de la recluse, et, la plaçant ensuite contre sa poitrine, sous sa robe éclatante, elle l'emporte au Ciel.....

Agenouillée et pleine d'un saint transport, la recluse suit longtemps du regard sa divine Mère qui s'enfuit, et lui crie : « Et moi aussi, et moi aussi, venez chercher mon âme à l'heure de la mort. *Et in hora mortis suscipe.....* »

(Fin improvisée).

XXII

INSTRUCTION

SUR MARIE NOTRE MODÈLE DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE NOS DEVOIRS

(Mois de Marie, 7 mai 1862)

Un philosophe de l'antiquité, penseur profond, peintre habile du cœur humain, a consigné dans un de ses plus remarquables écrits une pensée que vous avez entendu répéter bien des fois, M. F., c'est que l'affection ne peut exister sans la ressemblance, et que, si ce sentiment n'a sa source dans la similitude, dans l'harmonie des pensées, des goûts et des répugnances, il faut qu'il l'engendre et lui donne naissance. Et après Aristote un autre génie, dont la gloire surpasse celle du premier de toute la distance qui sépare le christianisme de la sagesse païenne, un homme dont l'esprit a offert peut-être le type le mieux prononcé du métaphysicien hardi et pénétrant, en même temps que son cœur présentait celui de la piété la plus douce et la plus ardente, le grand Évêque d'Hippone, saint Augustin, nous apprend que la marque distinctive d'un culte sincère, que la base, la pierre de touche de la vraie dévotion, ou, en d'autres termes, que le caractère de l'amour surnaturel, c'est l'imitation. N'est-ce pas vous dire assez, M. F., à vous qui aimez la Très Sainte Vierge et qui

voulez professer pour elle une piété franche et solide, n'est-ce pas assez vous dire que vous devez l'imiter, c'est-à-dire reproduire en votre âme, comme en une copie fidèle, tous les beaux exemples de vertu que cette tendre Mère nous a donnés. Voilà pourquoi je viens vous inviter ce soir à embrasser, par une vue d'ensemble, la vie de Marie. Vous y trouverez tout tracé le plan de votre conduite.

Notre-Seigneur a donné, M. F., par une parole adressée à ses apôtres, la formule précise, simple et lumineuse de notre vie ici-bas : « *Quod debuimus facere, fecimus ;* ce que nous devions faire, nous l'avons fait ». L'accomplissement du devoir ou la fidélité à la volonté divine, tel est notre but ; nous y trouvons les éléments de notre bonheur présent et les bases de notre félicité future. Or, M. F., il y a dans le devoir, vous le savez, pour tout homme en général, et en particulier pour le chrétien, une triple hiérarchie ; cette grande science du devoir, la science par excellence, se partage en trois chapitres, qui correspondent aux trois mobiles de nos actes : les devoirs envers Dieu, les devoirs envers le prochain, les devoirs envers nous-mêmes. Eh bien ! M. F., saint Ambroise nous enseigne que « la vie de Marie est comme un miroir, où nous voyons briller dans la plus parfaite plénitude l'accomplissement de toutes nos obligations » ; et saint Thomas d'Aquin, commentant la pensée du grand archevêque de Milan, nous dit que Dieu a voulu que Marie fût considérée comme « un modèle, un exemplaire universel » pour tous les états, pour tous les âges, pour toutes les conditions, pour toutes sortes de per-

sonnes : « *Posita est beata Virgo ut universale exemplar omnium virtutum* ».

Nous n'avons en effet, M. F., qu'à suivre la Vierge de Nazareth pas à pas dans son histoire. Les trois classes de devoirs qui nous sont prescrits, nous les lui voyons tour à tour imposés, et elle les accomplit tous, généreusement et sans réserve.

Devoirs envers Dieu, devoirs de religion et de piété. Dès ses plus tendres années, elle se réfugie dans le Temple pour s'y consacrer à Dieu,passant ses jours dans la prière, la méditation et l'étude de la loi sainte et la décoration du sanctuaire. Plus tard, après avoir contracté avec Joseph, l'obscur charpentier de la plus obscure bourgade, une union qui a pour nœud l'amour chaste dont brûlent les anges dans le ciel, toujours unie à Dieu, toujours fidèle aux épanchements de son âme dans la prière, toujours zélée pour procurer la gloire du Très Haut, on la voit, chaque fois que le cercle de l'année ramène les fêtes de la Pâque, s'en aller régulièrement à Jérusalem pour les solenniser avec le peuple juif. Devenue mère par le plus étonnant des miracles et le plus glorieux des privilèges, elle se montre docile aux diverses prescriptions de Moïse qui l'atteignent dans sa condition : elle porte au Temple son divin Enfant, pour voir couler les premières gouttes de son sang sous le couteau de la circoncision ; au jour de la purification, Vierge innocente, elle ne craint pas de se confondre avec la foule des mères coupables, et de racheter par le tribut des pauvres le droit d'entrer dans le sanctuaire.

S'agissait-il de ses devoirs envers le prochain, devoirs particuliers de famille ou devoirs généraux

de complaisance et de charité, à toutes ces obligations diverses elle montra toujours la fidélité la plus scrupuleuse, l'exactitude la plus exemplaire. Dans le secret de Nazareth, épouse pleine de déférence, elle partage humblement avec Joseph les peines et les travaux de son humble condition. Mère pleine de sollicitude, elle a, pour son fils Jésus, les préoccupations les plus tendres que puisse inspirer l'amour maternel. Et, dans ses relations extérieures, quelle admirable charité! quelle admirable condescendance, par exemple, dans cette touchante visite par laquelle elle va réjouir le cœur d'Élisabeth, sa cousine, et sanctifier le Précurseur que celle-ci porte dans son sein! Aux noces de Cana, quelle attention délicate, quelle bienveillante complaisance! par ses instances et ses empressements redoublés près de son divin Fils, elle obtient du Sauveur ce coup de puissance, cet éclatant prodige qui vient en aide à la détresse des époux qui les ont invités, en dissipant leur embarras et les préservant de l'humiliation qui les menace.....

Vous parlerai-je, M. F., de ses devoirs envers elle-même ? Bien que Dieu, suivant le mot des saintes Lettres, l'eût « possédée dès le commencement de ses voies », bien qu'elle ne portât pas, par conséquent, en elle ce foyer de concupiscence qui se réveille si souvent en nous, cependant cette Vierge immaculée ne cessa de s'entourer des soins les plus vigilants pour se conserver pure et sans tache. Dans la plénitude des grâces les plus puissantes, elle ne négligea aucune des précautions que réclame la vertu la plus fragile. Émancipée de toutes les mauvaises convoitises, elle se porta toujours par le plus effectif attachement aux vertus qui leur sont contraires : sa

pureté est un cristal dont rien ne ternit la candeur; sa modestie se trouble à la vue même d'un archange; son humilité lui arrache le nom de « servante » au moment où elle est investie de l'incomparable dignité de mère de Dieu. Vrai « miroir de justice «, comme parle l'Église, elle est le type, elle est l'idéal de la perfection humaine, et, comme le dit saint Augustin, elle est le « modèle de tous les hommes qui veulent accomplir leur devoir dans son intégrité absolue ».

Oui, M. F., de quelque côté que nous envisagions Marie: comme créature de Dieu ou fille de la Synagogue, comme vierge, comme épouse, comme mère, comme membre d'une société civile, elle nous apparaît toujours fidèle aux obligations que le Ciel lui trace. Quel que soit le moment où nous la surprenions, en secret comme au grand jour, sous l'humble toit de Nazareth, dans la pauvre étable de Bethléem, dans le Temple ou dans les rues de la cité sainte, sur le Calvaire enfin, jamais nous ne l'apercevrons en défaut: constamment elle en est à ce point précis où le Seigneur veut la rencontrer, et, comme son divin Fils, elle ne conçoit pas l'obéissance au Père céleste sans une soumission pleine et entière : « *Quæ placita sunt ei facio semper* ». Jamais Marie ne se hasarda à résister au bon plaisir de Dieu et à se mettre en dehors de ses providentiels desseins. L'œil toujours fixé sur ses adorables décrets, elle se fit constamment une loi de s'y soumettre, et pas un moment n'exista pour elle où, répétant les belles paroles de son Fils remontant au Ciel, elle ne pût répondre à la voix de Dieu qui lui avait commandé : « Mon Père, j'ai achevé l'œuvre dont vous m'aviez chargé, j'ai rempli ma tâche, j'ai fait ce que je devais faire ;

« *Opus consummavi quod dedisti mihi : quod debuimus facere, fecimus* ».

Modèle magnifique, M. F., mais, ne pouvons-nous pas ajouter, modèle accusateur ? Hélas ! combien il s'en faut que la fidélité et la perfection de Marie soient les nôtres ! Que de fois, au lieu de remplir comme elle tous les points de la loi, nous nous retranchons sur l'accomplissement des uns pour nous dispenser de l'observance des autres ! Les uns sont des hommes qui se disent chrétiens, et qui s'arrogent le droit de faire des discernements arbitraires entre leurs devoirs religieux : s'ils sont fidèles à élever jusqu'à Dieu l'encens de leurs prières, s'ils assistent régulièrement aux saints offices, s'ils viennent de temps en temps se ranger au pied de la chaire évangélique, ils se tiennent obstinément éloignés des tribunaux de la miséricorde et du pardon, ils refusent d'aller s'asseoir au banquet de l'Agneau, ou bien ils ne veulent pas se soumettre aux prescriptions pénitencielles de l'Église, si mitigées pourtant par la dureté de nos cœurs et les condescendances d'une discipline indulgente. Les autres sont des personnes fidèles à peu près à l'ensemble de leurs devoirs religieux, mais qui secouent le joug de leurs devoirs d'état qui leur déplaisent parce qu'ils sont obscurs, et y substituent des œuvres de surérogation et d'éclat qui puissent leur donner du relief et les mettre en évidence. D'autres fois ce sont des âmes qui remplissent exactement leurs devoirs de religion et leurs obligations de famille, mais qui, concentrées dans leur égoïsme et leur personnalité, oublient que le Christianisme a fait de tous les membres de la famille humaine des frères que nous devons aimer comme

nous-mêmes. Le plus souvent ce sont nos devoirs envers nous-mêmes qu'au mépris de la vertu imposée, nous ne nous faisons nul scrupule d'enfreindre, nous exposant témérairement aux plus dangereuses tentations et nous laissant trop facilement dominer par les mauvaises convoitises qui germent dans nos cœurs : l'orgueil, la cupidité, la sensualité... Encore une fois, M. F., combien il est rare que nous ayons cette fidélité de plénitude, cette soumission sans limites qui distingua Marie ! Oui, le monde est rempli de personnes qui se font un plan de vertu où l'on retranche les devoirs pénibles, pour retenir ceux seulement qui offrent quelque attrait. Oh ! comprenons, M. F., que ce n'est pas une portion de nous-mêmes, ni quelques-uns seulement de nos devoirs que Dieu demande de nous, mais tout notre cœur, mais tout notre être, mais tous nos désirs, mais toutes nos actions, et dans tous les devoirs publics de notre religion, et dans nos relations avec la société, et dans le secret de notre vie intime et privée ; en un mot, une entière conformité à l'Évangile, qui doit être notre règle en ce monde, comme il sera notre juge après la mort : « *Quod debuimus facere, fecimus* ».

Marie accomplit ses devoirs non seulement avec une fidélité de plénitude, mais encore avec une générosité de courage qui la fait surmonter tous les obstacles. Qu'il s'agisse de soustraire l'enfant Jésus aux fureurs d'Hérode ou de se rendre dans une ville éloignée pour obéir à l'édit d'un empereur, ni la délicatesse de son sexe, ni la longueur du chemin, ni la difficulté des montagnes ne sauront l'effrayer : c'est la voix de Dieu qui l'appelle, c'est le devoir qui

parle, elle vole, en quelque sorte, avec promptitude et sans retard. Le devoir a bien aussi pour nous, M. F., comme pour Marie, ses difficultés et ses obstacles ; pour l'accomplir il faut être courageux. Il faut être courageux vis-à-vis de soi-même, pour combattre ses penchants mauvais et triompher de ses inclinations perverses ; il faut être courageux vis-à-vis des autres, pour ne pas se rendre esclave de l'opinion ni du respect humain. Eh bien ! laissez-moi vous le demander, où sont-elles, de nos jours, les âmes de courage et d'énergie ? J'ai beau chercher, je ne trouve presque partout que caractères amoindris, croyances et convictions diminuées, vertus affaiblies, demi-dévouements, demi-volontés, demi-consciences, demi-courages, des chrétiens à deux visages, à moitié dans le bien, à moitié dans le mal, réguliers en secret, dissipés en public, ne prenant parti ni pour Dieu ni pour le monde, accoutumés aux demi-mesures, se partageant entre leurs devoirs et leurs passions, rompant avec les vices les plus grossiers, mais conservant de l'attache pour ceux qui le sont moins. On dirait vraiment qu'ils font comme ces enfants qui, forcés de prendre une boisson amère, en laissent ou en jettent le plus qu'ils peuvent, sans songer que c'est leur guérison qu'ils empêchent. Oh ! M. F., à l'exemple de Marie, apportons à l'accomplissement de nos devoirs un courage que rien n'effraye, une énergie que rien n'entrave, une générosité que rien ne déconcerte et n'arrête. Comme elle, ayons une âme grande à l'égal des combats qui nous attendent. Que le sang de nos pères, un moment appauvri, coule de nouveau dans nos veines, et, comme Jésus et comme Marie, nous pourrons dire, quels que

soient les difficultés à vaincre, les obstacles à surmonter, les montagnes à franchir : « *Quod debuimus facere fecimus* ».

Dans le détail de sa conduite, dans l'accomplissement de ses différentes obligations, Marie n'entreprit jamais de se diriger par elle-même. Jamais elle ne remit à ses goûts, à ses instincts, à sa volonté personnelle, aux inclinations de sa nature, aux exemples ni aux entraînements du monde le droit de régler ses actions ; toujours l'intention la plus droite, la plus pure ; tout pour Dieu, tout pour Dieu seul : telle était sa devise incessante. Et nous, ce qui nous dirige habituellement dans l'observance de nos devoirs, c'est l'activité naturelle, la routine, l'humeur, pour ne pas dire la vanité, l'amour-propre, la recherche de l'estime des hommes. Comme Marie, n'agissons en tout qu'avec pureté d'intention ; comme elle, ne cherchons que le bon plaisir et la gloire de Dieu : ce sera le moyen de donner un grand prix à chacun de nos actes : « *Quod debuimus facere*, *fecimus* ».

Dans tout le cours de son existence, jamais les peines les plus poignantes, les épreuves les plus rudes ne purent détourner un instant Marie de la fidélité aux volontés divines, en la décourageant. « Les événements divers dont sa vie se compose, dit un de ses pieux panégyristes, se suivirent et se succédèrent comme des flots mobiles et changeants, soulevés par des vents quelquefois propices, souvent contraires. Son navire, c'est-à-dire son âme, en reçut d'amoureuses caresses ou des secousses violentes, mais elle resta toujours maîtresse d'elle-même et, au moment des plus grands orages, la résignation et la générosité, comme un lest précieux, la préservèrent du naufrage,

et la firent voguer sur l'océan du devoir ». Je ne vous peindrai pas en détail, M. F., les épreuves que subit Marie : je ne vous parlerai pas de ce « glaive » prédit par Siméon, qui devait « transpercer son âme » ; je ne vous représenterai pas cette « mer d'amertume » où le Prophète l'avait vue plongée, ni cette couronne d'angoisses, de délaissements, de désolations qui en ont fait une Reine des douleurs. Il suffit de vous dire que, dans le Temple comme dans le Calvaire, dans le prélude comme dans la consommation du grand sacrifice, soit qu'il fût question de l'offrande de son Fils à l'autel ou de sa mort sur la Croix, Marie, tout en ressentant la peine que la nature inspire, manifesta toujours une soumission pleine de calme, une générosité de consentement pleine d'héroïsme à la volonté du Très Haut. M. F., il y a dans la vie de la piété, dans la vie des justes, des épreuves bien rudes, des tribulations intérieures bien accablantes. Je vous en prends à témoin, M. F., n'est-il pas vrai qu'à certains jours, plus orageux que les autres, nous trouvons nos tentations si vives, nos passions si fougueuses, la loi des membres si rebelle, toutes nos puissances si profondément bouleversées, que notre âme en détresse ne sait à quoi se rattacher pour rester ferme, et semble à tout moment sur le point de périr ? N'est-il pas vrai encore qu'à certains autres jours, nous sommes envahis par des dégoûts si amers que toutes les vertus nous déplaisent, que toutes les pratiques de piété nous paraissent insipides, et qu'enfin tous nos devoirs, sans en excepter un seul, nous écrasent même dans ce qu'ils ont de plus léger, et nous révoltent même dans ce qu'ils ont de plus doux pour le cœur ? Oh! M. F., quand notre Maître nous visite ainsi par l'épreuve,

quand le céleste Époux de nos âmes affecte à leur égard des airs de rigueur et de courroux, quand il leur retire les consolations dont il les enivrait à d'autres époques et semble, pour ainsi dire, se faire un jeu de leur détresse, il ne s'agit point, M. F., d'imiter certains cœurs pusillanimes qui ne comprennent point cette fuite mystérieuse de Dieu, s'en découragent et trahissent le Seigneur, parce qu'il les éprouve ; il faut regarder Marie et, comme elle, nous soumettre sans hésitation à la volonté de notre Dieu : « *Quod debuimus facere, fecimus* ».

Enfin, M. F., Marie ne connut point ces fluctuations de volonté, ces inconstances, ces vicissitudes du cœur, ces alternatives de zèle et de relâchement qui font de notre vie une perpétuelle contradiction, et de l'accomplissement de nos devoirs une trame incessamment rompue et renouée ; elle ne pensait pas, comme nous, qu'on peut impunément se reposer dans la carrière de la perfection ; et elle savait, elle, que l'instant qui nous voit nous arrêter, est aussi celui qui nous voit reculer ; elle savait que la vertu doit toujours se tenir en haleine par un exercice continuel, et qu'on ne peut sans péril la laisser s'endormir dans le chemin qui mène au Ciel. Voilà pourquoi, dit saint Thomas d'Aquin, « elle croissait chaque jour plus en grâce et en sagesse qu'en âge : « *Crescebat gratia magis quam substantia* », et s'avançait de vertus en vertus, en « disposant dans son cœur une suite de degrés et d'élévations mystérieuses ». Hélas ! M. F., que nous imitons mal ses exemples ! Combien parmi nous qui marchent un jour pour s'arrêter le lendemain, qui bornent à une vertu vulgaire toute leur perfection, et qui, fatigués, hale-

tants pour avoir fait un effort afin de mettre le pied sur le dernier degré de l'échelle de Jacob, ne cherchent pas à monter plus haut ! Apprenons de Marie à ne jamais nous arrêter en chemin, et à mettre dans l'observation de tous nos devoirs une persévérance qui ne se démente point, une fidélité de plus en plus parfaite : « *Quod debuimus facere*, *fecimus* ».

L'histoire nous apprend qu'un saint roi de Pologne, Wenceslas, sortait souvent de son palais pendant la nuit, et se rendait pieds nus à différentes églises de sa capitale, quelque rigoureuse que fût la saison. Il n'était accompagné dans ses pieuses excursions que d'un officier de confiance, dont la discrétion lui était connue et qui avait lui-même beaucoup de vertu. Dans un de ces pèlerinages nocturnes, le temps étant extrêmement rude et la terre couverte de neige glacée, cet officier, quoique bien chaussé, se sentit les pieds tellement engourdis par le froid qu'il ne pouvait plus avancer. Il en avertit le Roi, et lui représenta humblement l'impuissance où il se trouvait de l'accompagner plus loin. Le prince, que sa ferveur rendait, pour ainsi dire, insensible à la rigueur du froid, lui dit : « Suivez-moi pas à pas, et mettez vos pieds dans les traces que je laisse sur la neige ». L'officier obéit et, chose admirable ! une douce chaleur se répandit dans ses pieds et dans tout son corps, en sorte qu'il continua sans peine d'accompagner son maître partout où sa dévotion le conduisit.

M. F., voulons-nous marcher avec courage et avec joie dans le chemin du devoir ? Suivons Marie, notre mère, pas à pas, mettons nos pieds dans les traces

des siens; et nous oublierons la fatigue, et nous ne reculerons pas devant les obstacles, et nous ne nous découragerons pas sous le poids de la peine et de la souffrance, et, au lieu de nous arrêter, nous marcherons toujours en avant, et, devenus ici-bas, sans mélange comme sans réserve, les imitateurs de la fidélité de cette auguste Vierge, nous mériterons d'être associés un jour à la gloire sans bornes dont elle jouit dans le Ciel. Ainsi soit-il.

XXIII

INSTRUCTION

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU, SES AVANTAGES

(Mois de Marie, 13 mai 1862)

Après avoir jeté ensemble sur la vie de Marie un coup d'œil rapide, après avoir contemplé, avec édification peut-être, avec confusion sûrement, les beaux exemples de vertu qu'elle nous a donnés dans tout le cours de son existence, ne pourrions-nous aujourd'hui, M. F., nous demander quel a été pour celle que nous appelons avec l'Église « la Vierge fidèle, *Virgo fidelis* », un des moyens les plus efficaces, un des stimulants les plus actifs qui la portaient avec tant de zèle, de courage, de persévérance, à l'accomplissement de tous ses devoirs ? M. Fr., je ne crois pas me tromper en vous disant que c'était l'union perpétuelle de son âme avec Dieu, son esprit de recueillement et de retraite intérieure, sa constante habitude de la présence de Dieu. Que nous contemplions en effet cette humble fille de Juda dans le Temple aux jours de son enfance, ou plus tard dans la sainte Famille, pendant la vie publique ou après l'ascension glorieuse de son divin Fils, toujours nous la voyons, à l'exemple d'un de ses pieux ancêtres, le roi David, fidèle à garder la pensée du Seigneur devant elle, et aimer à se tenir sous

son œil vigilant et paternel. Sa vie était constamment vivifiée par la présence de Dieu : « *Providebam Dominum in conspectu meo semper* ». Et pour elle, comme pour le royal Prophète, on pourrait dire que c'est parce qu'elle vivait dans cette atmosphère divine, parce qu'elle était fidèle à marcher devant Dieu, qu'elle gardait si ponctuellement sa loi, qu'elle remplissait si généreusement ses devoirs, s'élevant progressivement et sans s'arrêter, de vertus en vertus, de mérites en mérites : « *Servavi mandata tua... quia omnes viæ meæ in conspectu tuo* »... C'est de cette vie d'union à Dieu, c'est de cette heureuse habitude de la présence de Dieu que nous avons dessein de vous entretenir. Nous consacrerons au développement de ce thème deux instructions. Aujourd'hui nous ne vous parlerons que des avantages de cette pieuse pratique. Dans notre prochaine causerie du soir, nous essayerons de vous indiquer les diverses méthodes que nous conseillent les saints pour nous maintenir dans la présence de Dieu.

Que Dieu, M. F., soit présent partout, c'est une vérité que la raison aussi bien que la foi démontrent d'une manière incontestable. Écoutez les termes magnifiques dans lesquels le Seigneur nous dépeint lui-même son immensité : « Je remplis le ciel et la terre, nous dit-il par la bouche de son prophète : le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds ». Il n'y a point pour Dieu de lieux profonds ou élevés; les abîmes et les hauteurs, les vallées de ce bas monde et les sommets des cieux sont également le séjour de sa grandeur et de sa puissance. « Seigneur, s'écriait le chantre inspiré des *Psaumes*, où irai-je pour me dérober à vos regards ? Si je monte

vers les cieux, vous y êtes ; si je descends au plus profond des enfers, je vous y trouve encore ; si je prends des ailes dès le matin pour m'enfuir jusqu'aux extrémités des mers, votre main souveraine m'y poursuit et me tient comme captif sous son empire ». Cette immensité de Dieu, nous pouvons la considérer, avec saint Augustin, comme un vaste océan où nagent, respirent et se meuvent toutes les créatures. « C'est en Dieu, dit l'Apôtre, que nous avons l'être, le mouvement et la vie ». Il est plus présent à la vie intime de nos âmes que nos âmes elles-mêmes : il réside en elles substantiellement, il réside comme un maître à qui rien n'échappe, dans ces retraites mystérieuses du cœur que nous ignorons peut-être, et que nous voudrions dérober à nos propres regards. Pour lui les plus profondes ténèbres sont comme les éclatantes clartés du plein jour.

Rien donc de plus naturel, de plus fondé, de plus logique, de plus chrétien que la pensée de la présence de Dieu ; et vous pressentez déjà vous-mêmes les conséquences pratiques, les avantages précieux qui en découlent pour notre âme. Dans ce saint exercice se trouve en quelque sorte le secret ressort de tout progrès chrétien : éviter le mal et faire le bien : « *Declina a malo et fac bonum* ». La pensée de Dieu présent est un préservatif puissant contre le péché et le meilleur encouragement au bien et à notre perfection.

Et d'abord, M. F., la pensée de Dieu présent préserve du mal. L'Esprit-Saint attribue ordinairement la chute dans le péché à l'oubli de Dieu. « Vous m'avez chassé de votre pensée, dit le Seigneur à Jérusalem par la bouche du prophète Jérémie, ville in-

fidèle, vous m'avez oublié ; de là ce déluge de crimes que je châtierai en vous visitant dans ma colère : « *Oblita es mei : vœ tibi, Jerusalem* ». Le Roi pénitent assigne la même cause à tous les désordres des méchants : « Ils n'ont plus Dieu devant les yeux : ils oublient celui dont le bras vengeur est toujours levé pour punir l'iniquité, et leurs voies sont souillées en tout temps ». Telle est encore de nos jours, M. F., la conduite du pécheur : avant de se laisser entraîner à ses passions, il cherche à s'étourdir ; comme ces vieillards au cœur corrompu dont parle Daniel, il détourne les yeux pour ne point voir le Ciel et ne point se rappeler cette justice qui veille toujours : « Il n'y a personne qui me voie, se dit-il, « *nemo nos videt* », et il commet le mal sans remords.

O vous donc, M. F., qui craignez le Seigneur et qui voudriez ne jamais l'offenser, soyez fidèles à marcher devant lui, et à vous tenir constamment en sa présence. « Cette seule pensée, dit saint Jérôme, vous prémunira contre tout péché ». Point de chute ou de fragilité dont elle ne puisse vous garantir. Dites-vous à vous-mêmes : Dieu est ici, Dieu me voit. Il y a dans cette réflexion une force suffisante pour vous faire surmonter toujours les tentations les plus vives et triompher des passions les plus violentes. Si, en effet, la présence d'un père, d'un maître, souvent même d'un étranger, d'un inconnu suffit à nous préserver du mal, qui pourrait dire le jour qui se fait dans l'âme, la force et l'énergie qui la pénètrent, l'intime et purifiante influence qu'elle ressent au souvenir d'un Dieu présent, appréciateur et juge de tous ses mouvements et de ses intentions les plus secrètes ? Que le monde, pour la détourner du

devoir, fasse briller à ses yeux le prestige de ses séductions enchanteresses, qu'il lui offre ses faveurs ou la menace de ses disgrâces ; Dieu est ici, Dieu me voit, pense-t-elle en elle-même, et, sous l'impression de respect que lui inspire cette infinie majesté, elle foule le monde sous ses pieds, méprise ses pompes et abjure ses damnables maximes. Écouter le monde, ce serait lui donner la préférence sur Dieu ; jamais, non jamais, elle ne consentira à infliger à son créateur, qui doit un jour être son juge, une si sanglante injure ; jamais, non jamais, elle ne consentira à pécher contre le Seigneur et sous ses yeux. Que le démon, conspirant sa perte, travaille à la séduire par mille artifices et dresse sous ses pas les embûches les plus dangereuses, à toutes ces suggestions perfides elle ne répond qu'un mot : Dieu est ici, Dieu me voit ; cherche, si tu le veux, trouve, si tu le peux, indique-moi, si tu l'oses, un endroit où Dieu ne soit pas, où Dieu ne me voit pas..... Mais violer sa loi sous ses yeux, l'outrager en sa présence, jamais, non jamais !..... Est-ce enfin le plus terrible, le plus acharné, le plus persévérant des combats que cette âme se voit condamnée à soutenir, est-ce la chair qui se mutine, sont-ce les membres qui se révoltent, sont-ce les plus séduisantes passions qui soulèvent en elle de mystérieux orages et de périlleux entraînements, eh bien ! M. F., aux atteintes de ce « mal caduc », aux rebellions de la concupiscence, aux amorces du plaisir elle répond, comme autrefois Joseph à la femme de Putiphar : « Comment puis-je faire un si grand mal et pécher en présence du Seigneur ? », ou, comme la chaste Suzanne, aux vieillards pervers : « Être tourmentée, être persécu-

tée par vous, oui; mais pécher sous les yeux de Dieu, jamais!..... » Dieu, son juge, est en ce moment témoin de ses luttes, il peut en être l'auxiliaire; elle pousse vers lui un cri de détresse, et, fortifiée par son secours, elle combat avec courage et constance, en présence du Seigneur, comme autrefois les glorieux frères Machabées..... et, comme ces valeureux athlètes, elle se réjouit beaucoup de la présence de son Dieu qui lui assure la victoire.

Qui que nous soyons donc, M. F., quand les passions nous agitent ou que les tentations nous pressent, disons-nous à nous-mêmes : Dieu est ici, Dieu me voit. Dans son regard perçant et doux, qui tombe d'aplomb sur notre âme, devinons la tendresse du père, l'autorité du maître ou la clairvoyance du juge, et nous en ressentirons irrésistiblement une caressante émotion d'amour ou une salutaire étreinte de frayeur, qui nous arrêtera sur la pente du précipice. En lisant dans ce regard de notre Dieu et tous les droits qu'il a à notre obéissance et tous ses titres à notre reconnaissance et à notre dévoûment, nous ne pourrons consentir à rien mettre en balance avec le bonheur de lui plaire ou le malheur de lui déplaire ; « nous trouverons le courage, dit saint Jean Chrysostôme, d'éviter, et dans nos pensées et dans nos paroles et dans nos actes, non seulement tout péché mortel, mais même toute faute vénielle délibérée ».

Pour le dire en passant, M. F., le souvenir de la présence de Dieu n'est pas moins puissant pour faire sortir du péché ceux qui ont eu la faiblesse de s'y laisser entraîner. Il ne fallut qu'un regard du doux Sauveur pour faire rentrer en lui-même l'Apôtre infidèle : « *Respexit Jesus* ». Les yeux de Jésus se ren-

contrèrent avec ceux de Pierre ; l'Homme-Dieu ne disait rien, mais son regard disait tout, et saint Pierre se mit à pleurer amèrement, par suite de son repentir d'avoir offensé un maître si bon et d'avoir péché sous ses yeux : « *Flevit amare* ». Il ne fallut aussi, un jour, que la pensée de Dieu présent et voyant tout, rappelée par un pieux solitaire à une grande pécheresse, pour la convertir et en faire une grande sainte : « Vous croyez que rien ne peut se dérober aux yeux de Dieu et vous ne rougissez pas de pécher devant lui ? ». Paphnuce avait à peine prononcé ces paroles que Thaïs resta comme frappée par la foudre : elle ne répondit rien, car les sanglots et les larmes étouffaient sa voix. Mais, si sa langue se tut, sa conduite parla assez éloquemment ; on la vit sans retard réunir en monceau tout ce qu'elle avait acquis par le honteux commerce du péché : bracelets, anneaux d'or, vêtements de luxe et tous ces monuments de vanité, j'allais dire de honte et d'infamie, qui servent d'amorce et de prix aux plus criminelles passions , et, après avoir tout brûlé sur la place publique, s'en aller au désert, pour y vivre le reste de ses jours dans la plus héroïque pénitence.

O vous donc, M. F., qui, dans un moment d'oubli à jamais regrettable, auriez eu le malheur de faillir et seriez encore aujourd'hui dans l'état du péché, laissez-nous vous le dire, vous êtes ici sous les regards du Dieu que vous avez outragé ; c'est un Dieu juste et sévère qui vous avertit que, si vous n'effacez pas votre péché dans votre repentir, si vous ne travaillez pas à l'expier, une éternité de supplices en sera la solde et le châtiment. Oh ! ces redoutables et mystérieuses justices pourraient-elles ne pas vous faire

trembler comme autrefois la pécheresse Thaïs ? Eh bien ! tournez vos regards vers le Tabernacle, vos yeux vont se rencontrer, comme autrefois ceux de l'apôtre renégat, avec ceux de Jésus présent ici corporellement. Vous verrez, vous aussi, dans ce regard douloureux une charité sans limites, une tendresse infinie, des trésors de miséricorde, auxquels vous ne saurez pas résister ; comme saint Pierre, vous pleurerez amèrement, et, dans votre repentir, dans vos larmes du cœur, se trouvera une vertu qui vous purifiera et vous obtiendra votre pardon.

Mais il ne suffit pas, M. F., pour le chrétien d'éviter le mal, il faut encore faire le bien. Quand un architecte veut construire un bâtiment, son premier soin comme son premier travail consiste à déblayer et à niveler l'emplacement sur lequel il se propose de l'établir. Cette conduite, M. F., est l'image de la nôtre dans l'ordre spirituel : architectes mystiques, nous sommes appelés à élever le plus grand des édifices, celui de la perfection chrétienne. Notre esprit, notre cœur, notre caractère, tout notre être moral, voilà le terrain sur lequel il s'agit de l'asseoir, et ce que nous devons faire avant tout, c'est de dégager ce sol intérieur des mille embarras qui l'encombrent. Nos grandes passions doivent disparaître d'abord avec les péchés auxquels elles entraînent, parce qu'elles sont l'obstacle le plus sérieux à l'établissement du règne de Dieu en nous ; puis nos défauts, avec les fautes et les imperfections dont ils sont la source. Et ce n'est que quand ce travail est fait, que toutes les aspérités sont aplanies, toutes les hauteurs abaissées, tous les abîmes comblés, que nous devons jeter avec ardeur au dedans de nous-mêmes les fon-

dations de ce temple mystique que Dieu nous permet d'inaugurer à sa gloire, et d'élever par la pratique constante et progressive des vertus dont notre divin Maître nous a donné le précepte et l'exemple. Ce n'est qu'après « être sortis », comme autrefois Abraham, « de notre pays, de notre famille et de la maison de notre père », c'est-à-dire ce n'est qu'après quitté ou rejeté loin de nous tout ce qui nous abaisse, nous enchaîne et nous corrompt, et avoir fait tomber, lambeau par lambeau, les restes du vieil homme, que nous pouvons entrer sérieusement dans le chemin du bien et de la perfection, et le grand secours qui nous est offert dans cette deuxième tâche, est le même que pour la première. Il se trouve renfermé dans cette autre parole dite par le Seigneur au Patriarche : « *Ambula coram me*, marche devant moi ». Il y a dans la pensée de la présence de Dieu non pas seulement une sauvegarde contre le péché, mais encore, pour les âmes justes, un grand moyen de sanctification, un ressort efficace de progrès. Nous ne devons pas nous le dissimuler, en effet, M. F., le chemin de la perfection est âpre, montueux et difficile : le travail, les efforts qu'elle nous impose, nous coûtent bien des sueurs. Oui, il en coûte cruellement à la nature de remplacer l'orgueil par l'humilité, la vengeance par le pardon des injures, la susceptibilité par la charité, la soif des richesses par le désintéressement et par l'aumône, la jouissance sensuelle par la mortification. C'est l'œuvre la plus grande, la plus difficultueuse qui se puisse entreprendre. Sans cesse la nature nous dit que la loi divine est trop exigeante, que la religion exagère nos devoirs, que Dieu n'en demande pas tant, et, souvent, au moment d'accom-

plir un acte de vertu, nous sentons notre courage défaillir, nous sommes prêts à déserter le poste. « Il est parlé, dit saint Grégoire de Nazianze, il est parlé dans la Fable d'un arbre qui verdit où on le coupe, et semble insulter le fer qui le blesse. Et, s'il est permis de rendre un phénomène nouveau par un nouveau langage, il vit de la mort, ses pertes le fécondent, et plus on le rabat, plus il s'élance... Ce n'est là, poursuit le saint Docteur, qu'une fable figurant, comme c'est son droit, ce qu'elle veut par un caprice. Pour moi, ajoute-t-il, je trouve dans ce tableau de fantaisie l'image parfaite de la vie spirituelle, de la vie du chrétien, qui ne se complète qu'en se sacrifiant, qui ne s'enrichit qu'en se dépouillant, qui ne vit qu'en mourant »... L'apôtre saint Paul s'écriait autrefois : « *Quotidie morior*, je meurs tous les jours » ; nous aussi, à son exemple, nous devons mourir à la nature chaque jour et à chaque heure..... Eh bien ! M. F., voulons-nous, au sein de cet amphithéâtre d'un nouveau genre, montrer en face de la mort le même courage que déployaient les martyrs dans les arènes sanglantes des proconsuls et des Césars de Rome ? Comme eux, levons nos yeux au Ciel, tournons-les vers Dieu, toujours présent dans notre âme : « *Sursum corda !* » Comme eux, souvenons-nous, suivant le conseil du grand Apôtre, que nous sommes « sous les yeux de Celui qui est l'auteur et le consommateur de notre foi, *aspicientes in auctorem fidei et consummatorem, Jesum* »..... Songeons qu'en même temps qu'il nous regarde, il ordonne à son ange d'écrire le mérite que nous acquérons, comme aussi d'enregistrer la récompense infinie qu'il nous destine pour ces sacrifices passagers, et cette pensée,

relevant nos défaillances, animera notre zèle, emflammera notre ardeur.

Il n'est pas, vous le savez, M. F., un genre d'héroïsme, un acte de dévouement dont ne soit capable un soldat qui sait qu'il est sous les yeux de son général ou de son prince prêt à le récompenser. Eh bien ! je vous le demande, quand un chrétien, sujet du plus grand des princes, de Dieu, soldat du Roi immortel des siècles, de Jésus-Christ, quand un chrétien se dit en lui-même : Tout ce que je pense, Dieu le sait ; tout ce que je dis, il l'entend ; tout ce que je fais, il le voit ; Jésus, mon maître, compte tout, recueille tout : sous son œil pas une pensée perdue, pas une parole égarée, pas une œuvre inutile... Je le vois déjà mettant en réserve le trésor de joie dont il veut couronner mes faibles efforts...... Encore une fois, je vous le demande, pourrait-il être tenté, ce chrétien, de faire en pure perte, en n'agissant que pour le monde ou ne suivant que son caprice ou ses penchants, ce qu'il peut faire avec un immense profit en agissant pour Dieu et d'une manière digne de Dieu ? Oh ! comme, en marchant en présence de Dieu, il se sent saisir d'un désir immense de lui plaire ! Pour ce Dieu, dont la tendresse le ravit et la générosité le touche, il fait de grandes œuvres et il les estime trop petites, « *operatur magna et reputat parva* » ; il en fait le plus qu'il peut et il estime qu'il ne fait rien, « *operatur multa et reputa pauca* » ; il travaille, il souffre avec joie pendant des années et encore des années, et il estime que ce n'est qu'un instant, et que tout ce qu'il a fait pour un si bon maître n'est rien auprès de ce qu'il mérite... « *Operatur diù et reputat breve* ».

C'est la pensée de Dieu présent qui fait naître en lui l'esprit de prière : comme un pauvre qui, rencontrant un riche qui porte la générosité de son cœur sur son visage, s'empresse de lui demander l'aumône, il aime à se faire, suivant le mot touchant de saint Augustin, « le mendiant de Dieu ». C'est la pensée de Dieu présent qui l'initie à la pratique de l'humilité chrétienne : connaissant la grandeur de Dieu, il entrevoit sa misère et son néant, il rend honneur à qui l'honneur est dû, et méprise ce qui n'est digne que de mépris. C'est encore le sentiment de la présence de Dieu qui engendre en lui le détachement des créatures et le dégoût pour tout ce qui est de la terre : « Comment ramasser de la poussière, dit un auteur ascétique, quand on a trouvé des diamants » ? « Qu'est-ce que la terre, s'écrie saint Ignace, pour celui qui a vu le Ciel » !

C'est à cette sainte pratique qu'il doit la patience et le courage héroïque dans les épreuves. On menaçait un jour de l'exil un illustre évêque de Constantinople ; sans montrer la moindre émotion, il répéta cette parole de David : « *Domini est terra et* » *plenitudo ejus,* la terre est au Seigneur avec toute » sa plénitude ». Qu'on m'envoie dans les régions les plus éloignées, dans les contrées les plus barbares : j'y trouverai toujours le meilleur de mes amis, car Dieu y sera avec moi ». Qu'il s'agisse pour le chrétien, qui vit sous l'œil de Dieu, de pardonner une offense, il est heureux de déposer cette peine aux pieds de Dieu, qui a pardonné à ses bourreaux sur la Croix. Qu'il lui faille s'humilier et supporter la confusion, il la présentera au Dieu couvert d'opprobres et dans le prétoire de Pilate. Qu'il ait à domp-

ter son corps par la mortification, il offre ces privations, ces souffrances relativement si légères au Dieu flagellé, couronné d'épines, cloué à la Croix. En un mot, M. F., grâce à cette habitude de la présence de Dieu, quelles que soient les sueurs qu'il lui faille verser, quels que soient les sacrifices qui lui sont imposés, si rude que soit la mort à laquelle il est condamné, il trouvera tout léger ; et, comme les saints au milieu des luttes et de leurs pénitences, on l'entendra souvent s'écrier : « O mon Dieu, encore plus, encore plus, *amplius, Domine, amplius* » ! C'est cette salutaire pratique qui le fait vivre de cette vie de la foi qui, étant un exercice continuel de toutes les vertus solides, constitue la vraie justice et nous fait acquérir la perfection.

Puissé-je en avoir assez dit, M. F., pour vous inspirer le goût et l'estime de cette sainte habitude de la présence de Dieu ! Puissé-je vous avoir fait comprendre que, suivant le mot de saint Grégoire de Nazianze, le souvenir de Dieu doit être comme la « respiration de notre âme », et que, si nous avons besoin de respirer pour alimenter et entretenir notre vie physique et naturelle, nous avons davantage besoin de nous souvenir de Dieu pour fortifier notre âme, en la préservant du péché et en la formant à la perfection chrétienne.

C'est ce souvenir qui, faisant affluer en elle une sève généreuse, la couronnera de force et de vertus pour la terre, d'espérances et de mérites pour l'éternité. Ainsi soit-il !

XXIV

INSTRUCTION

SUR DIFFÉRENTES MÉTHODES POUR LA PRÉSENCE DE DIEU

(Mois de Marie, 25 mai 1862)

Que la pensée de la présence de Dieu soit tout à la fois pour nous un puissant préservatif contre le péché et un précieux encouragement à la vertu, notre dernier entretien du soir l'a suffisamment démontré. Cependant, M. F., nous n'avons encore fourni que la moitié de la carrière que nous ouvre cet important sujet. Non content de vous avoir fait apprécier les avantages de ce saint exercice, nous voulons encore vous indiquer différents moyens de vous initier progressivement à sa pratique. Nous vous l'avons promis d'ailleurs, nous venons dégager notre parole.

Il existe, M. F., plusieurs méthodes utiles aux âmes qui veulent travailler sincèrement à se maintenir en la présence de Dieu : en vous les exposant successivement, nous aurons peut-être peine à dissimuler la préférence que nous accordons à l'une d'elles. Toutefois, comme elles sont toutes conseillées par les saints, recommandées par les maîtres de la vie spirituelle, nous tenons à vous dire par avance que le choix est libre, que chacun peut suivre son attrait. Car, comme le dit l'apôtre saint Paul aux Corinthiens :

« Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ; *ubi Spiritus Domini, ibi libertas* ».

Avant de recourir à une méthode quelconque pour se tenir en la présence de Dieu, il est une condition nécessaire, indispensable à poser préalablement : c'est l'éloignement de la dissipation, c'est l'absence, c'est l'affranchissement de toute préoccupation terrestre absorbante, c'est l'esprit de recueillement et de silence intérieur. Ne vous êtes-vous pas quelquefois, M. F., promenés la nuit et seuls au bord des mers, sous les voûtes d'un bois où tout sommeille, dans une solitude où nulle voix ne s'élève, pas même celle des vents du désert ? Ne vous est-il pas arrivé de pénétrer, le soir, dans une de nos grandes basiliques, au moment où les derniers adorateurs s'étaient éloignés avec les derniers rayons du jour, et que la lampe demeurait seule devant le Tabernacle comme le symbole et la continuation de la prière ? Eh bien ! dites-nous, de quelle profonde et religieuse impression vous fûtes pénétrés, comme malgré vous, dans ce silence parfait ou de la nature ou du temple saint ! Non seulement Dieu était là, mais vous l'y sentiez, vous l'y touchiez, pour ainsi dire. Il vous semblait que l'atmosphère de calme et de repos dont vous étiez environné était comme la substance de l'Être souverain, au sein de laquelle vous étiez englouti. Ah ! M. F., c'est que le silence et, par suite, le recueillement jouissent d'une grande puissance pour nous élever à Dieu.

Une fois donc la dissipation éloignée, c'est-à-dire l'esprit et le cœur disposés à ressentir l'impression de la présence divine, vous pouvez essayer les divers moyens conseillés et mis en usage par les saints pour se tenir sous l'œil de Dieu. Le premier est de se

représenter le monde rempli tout entier de l'esprit du Seigneur, et notre âme nageant au sein de cet océan sans limites de son immensité : c'était la méthode favorite de saint Augustin. « Comme l'oiseau, qui déploie ses ailes et s'élève vers la nue, est tout entier entouré d'air, comme le poisson, qui nage au sein des mers, est de toutes parts environné d'eau, ainsi l'homme, où qu'il aille, à droite, à gauche, en haut, en bas, dans les ténèbres, en plein jour, l'homme, dit ce saint Docteur, doit se considérer comme pénétré de la substance de Dieu et plongé dans l'atmosphère de son essence infinie ».

D'autres préfèrent considérer Dieu comme résidant substantiellement au fond de leur âme comme dans un temple qu'il s'est choisi, comme sur un trône qu'il s'est élevé lui-même. « Pour trouver le divin Maître, dit l'Ange du Carmel, sainte Thérèse, pas n'est besoin de s'élever jusqu'au Ciel ou de regarder au dehors, il suffit de s'enfermer dans la cellule de son âme : c'est là que réside le grand Roi comme en un palais; mille fois heureux ceux qui savent habituellement s'enfermer dans ce ciel étroit de leur cœur ! Ils sont dans une excellente voie, ils marchent rapidement dans le chemin de la vertu ».

Une troisième méthode, fondée, comme les deux premières, sur un acte de l'imagination, mais plus fatigante peut-être pour l'esprit et propre seulement à un petit nombre d'âmes plus avancées, c'est de considérer le Sauveur Jésus à côté de soi, en le suivant dans les mystères de sa vie les plus aptes à exciter la dévotion ou à soutenir le cœur dans ses épreuves. Tantôt c'est la vue de Jésus enfant qui émeut l'âme : on le tient en esprit dans ses bras, ou on

l'adore reposant doucement sur le sein de sa mère. Tantôt c'est l'aspect de Jésus souffrant qui impressionne et qui console : on considère la divine Victime abîmée dans les tristesses de Gethsémani, dans les humiliations du Prétoire ou dans les tourments du Calvaire, et on sent, par un mystérieux contre-coup, s'adoucir ses propres tribulations et ses angoisses. D'autres fois, c'est Jésus glorieux, c'est Jésus sorti du sépulcre, que l'on s'imagine voir, comme autrefois les apôtres et les saintes femmes ; on s'associe à la joie des disciples, et on demande au Maître d'avoir part à son triomphe. Plus souvent on aime à se tenir sous l'œil de Jésus Eucharistique. Le Sauveur n'est corporellement présent, la foi l'enseigne, qu'au Ciel, à la droite de son Père, et sur la terre dans le sacrement de sa charité ; mais nous pouvons, par l'imagination, comme plusieurs saints, considérer Jésus nous suivant partout en dehors de l'église; nous pouvons nous figurer son regard divin perçant les murailles de sa demeure, pénétrant jusque dans nos maisons et plongeant jusqu'au fond de nos consciences ; et, dans ce regard de Jésus, nous pouvons lire tout ce que le divin Maître pense de nous, tout ce que nous sommes, tout ce qu'il demande de nous, tout ce que nous devons faire. Oh ! M. F., quoi de plus touchant que de voir un saint Bonaventure se cacher en esprit, ou, comme il le dit, fixer sa tente dans les plaies sacrées de Jésus ou dans l'ouverture que fit à son Cœur divin la lance du soldat ?... Quoi de plus touchant que de voir un saint Bernard se figurer avoir la Croix du Rédempteur plantée dans son cœur, et recevoir sur ses lèvres avec un bonheur ineffable les gouttes de sang qui sortent de ses

blessures ?... Quoi de plus touchant que de voir une sainte Catherine de Sienne venir, le matin, recevoir son Dieu à sa table sacrée, et le considérant tout le jour marchant avec elle, se reposant avec elle, agissant avec elle ? Jamais, pendant ses travaux extérieurs, dans l'accomplissement de ses devoirs, elle ne perdait de vue son hôte divin. Il y avait entre elle et le bon Maître une intimité sacrée, un échange familier et ininterrompu de communications dont le Ciel lui-même pouvait s'étonner : « *Familiaritas stupenda nimis* »... Oui, redisons-le, il y a dans cette méthode de fécondes et salutaires applications, mais peut-être sont-elles interdites à la foule, au grand nombre et ne peuvent-elles se révéler qu'à quelques âmes d'élite.

Enfin, M. F., un quatrième moyen, sans contredit le plus simple et peut-être le meilleur, c'est de former, sans fatigue d'esprit, sans effort d'imagination, un acte de foi en la présence de Dieu : il est là, il est à mes côtés, il est en nous, nous sommes sous son œil, nous en sommes certains ; qu'importe le mode de sa présence ? Écoutez, M. F., la touchante comparaison que j'emprunte à un auteur ascétique pour vous faire bien comprendre ma pensée : « Il vous est arrivé quelquefois, n'est-il pas vrai ? de causer avec un ami dans l'obscurité. Eh bien ! je vous le demande, vous occupiez-vous alors à vous retracer ses traits dans l'esprit, à vous représenter comment il était présent ? Ne songiez-vous pas plutôt seulement à goûter le plaisir de le savoir près de vous, et à jouir du bonheur de son entretien ? » Usons-en de même, M. F., à l'égard de Dieu : bornons-nous à considérer qu'il est auprès de nous et à

jouir du fruit que nous pouvons recueillir de sa présence. On demandait un jour à un pieux anachorète quelle était la cause de cette sérénité, de cet air toujours riant qu'on remarquait sur ses traits. Voici sa réponse : « J'ai Dieu avec moi ; je ne le vois pas, mais ma foi me dit qu'il est là : comment ne serais-je pas heureux, ayant à mes côtés un Dieu qui a pour moi les affections d'un père, les tendresses d'une mère et le dévouement d'un ami ? » Comme ce religieux enfant du désert, jouissons de la présence de Dieu par un acte de foi, sans avoir recours aux figures ni aux images pour nous le représenter ; nous ne parviendrons jamais d'ailleurs à nous le figurer tel qu'il est : il fait encore trop nuit ; en ce théâtre de l'exil, sur cette terre de pèlerinage, nous avons l'œil trop faible, et nous ne pouvons le voir qu'à travers la nue dans laquelle il apparut à Moïse, c'est-à-dire avec les yeux de la foi. Plus tard, plus tard, M. F., quand les ténèbres d'ici-bas seront dissipées, quand les voiles de la chair se déchireront, quand les distances seront franchies et que le monde s'effacera, alors se lèvera pour nous le grand jour de la vie future, et Dieu se manifestera à nous « tel qu'il est », dit saint Jean, et dans la splendeur de sa gloire...

Toutefois, M. F., soit que vous employiez cette dernière méthode, soit qu'ayant besoin d'aider votre imagination par des représentations sensibles, vous aimiez mieux suivre l'une des précédentes, gardez-vous de penser avoir assez fait pour pratiquer dans sa perfection et avec le plus grand fruit l'exercice de la présence de Dieu. Que diriez-vous d'un sujet qui se trouverait en face de son prince et qui ne lui demanderait rien, surtout si ce sujet était pauvre et s'il

savait que son prince ne désire rien tant que de le combler de ses faveurs ? Que diriez-vous d'un homme qui se tiendrait devant son ami, froid et dans l'attitude d'un indifférent, sans échanger avec lui quelques mots partis du cœur, sans verser son âme dans la sienne, sans lui communiquer ses impressions, sans lui donner aucun témoignage affectueux ? Eh bien ! M. F., ce serait là l'image de celui qui se tiendrait en présence de Dieu sans lui rendre ses devoirs, sans lui demander ses grâces. Il faut donc, pendant que notre esprit nous le représente près de nous, élever notre cœur vers lui par de pieux mouvements, par de saintes aspirations, par de fréquents élancements. Vous comprenez, M. F., que je veux parler des oraisons courtes, répétées, que nous appelons « jaculatoires », lancées qu'elles sont pour ainsi dire « à la dérobée », suivant le mot de saint Augustin. Ce sont des traits invisibles qui sortent, sans être aperçus, des profondeurs de l'âme, ou bien ce sont des jets du cœur qui s'élancent sous la forme de paroles embrasées. M. F., je vous le demande, pour une âme qui aime Dieu, est-il une pratique aussi douce, aussi facile, aussi consolante ? Ce genre d'oraison n'est-il pas comme sa respiration naturelle ? Oui, oui, M. F., sous l'œil de Dieu, le cœur de l'âme pieuse a ses tressaillements, comme le cœur physique, et chaque battement de l'un n'est, pour ainsi dire, que le symbole de la pulsation spirituelle de l'autre. Est-elle au milieu des spectacles merveilleux de la nature ? Son cœur s'élance spontanément vers le Dieu créateur et ordonnateur de toutes ces merveilles. Est-elle, par position et par devoir, comme emportée par les affaires du siècle ? Elle aspire après Dieu comme après le repos et le

rafraîchissement. Le bonheur, cet inconnu, cet étranger des demeures d'en-bas, vient-il, à de rares intervalles, frapper à sa porte ? Elle sent le besoin de faire monter sa reconnaissance vers le Dieu qui dilate son âme dans la joie. La souffrance, cette compagne inséparable des enfants d'Adam, vient-elle l'enlacer dans de rudes étreintes ? Elle pousse un cri de détresse vers le Dieu qui seul peut la consoler. Dans chaque objet exposé à sa vue, dans chaque événement qui passe, elle voit l'action divine qui se promène, comme on voit le soleil derrière un nuage dont l'obscurité devient presque transparente. Une minute, une seconde souvent lui suffit, et l'adoration, la louange, le remerciement, l'amour, la demande sont comme autant de flots bénis qui passent et se succèdent en elle pour aller à Dieu. Tantôt ces traits rapides de l'âme sont tout intérieurs : ni les occupations, ni le bruit de la foule, ni le regard des hommes ne peuvent les empêcher ; ils s'en vont du cœur, sur l'aile invisible de la grâce ; ils appartiennent à ces régions de l'âme où l'œil de la créature n'a rien à voir. Tantôt ils se manifestent par une courte sentence, par une exclamation rapide, qui contient, pour ainsi dire, toute l'essence de l'âme. « Seigneur, venez vite à mon secours, s'écriait le Prophète ». « Que voulez-vous que je fasse », disait Saul sur le chemin de Damas ? « Rendons grâces à Dieu », répétait sans cesse saint Augustin. « Mon Dieu et mon tout », s'écriaient les saints, et tant d'autres paroles suggérées par la foi et la piété. C'est un langage à part, je le sais, que ce langage animé et surnaturalisé par la grâce. C'est un langage où l'on ne calcule pas grammaticalement et, pour ainsi dire, géométrique-

ment les paroles; c'est une langue à part, où se pénètrent et se fondent tous les sentiments de l'âme, avec toutes les ivresses que fait naître l'amour divin et toutes les saintes familiarités qu'il autorise. « Donnez-moi un cœur aimant, dit un saint Docteur, et il comprendra ce que je dis. *Da amantem et sentit quod dico* ».

Que nous serions heureux, M. F., si nous pouvions vous inspirer le goût et la pratique de ces oraisons jaculatoires ! Rien n'est meilleur pour le perfectionnement de l'âme. « Cet exercice n'est pas malaisé, dit saint François de Sales, il ne prend point de temps, car il se peut entrelacer entre toutes nos affaires et occupations sans aucunement les incommoder ». « Il est possible, dit saint Chrysostôme, de prier avec ferveur en traversant la place publique, d'élever vers les Cieux, au milieu d'une conversation d'amis, un cri puissant que personne n'entende et sans aucun signe extérieur qui trahisse ce qui se passe en nous ». « On peut mettre à profit pour les oraisons jaculatoires tous les petits moments, dit Fénelon : quand on est avec des gens qui parlent volontiers et qu'on n'a qu'à laisser parler, on élève son cœur à Dieu, et on se renouvelle pour la suite de ses occupations ».

Je m'arrête, M. F., et je finis par un mot du saint Évêque de Genève : « La douce habitude de la présence de Dieu, excitée de temps en temps par les étincelles d'un feu intérieur, c'est la grande œuvre de la dévotion..... C'est pourquoi, ajoute-t-il, je vous conjure de l'embrasser de tout votre cœur, sans jamais vous en départir ».

XXV

INSTRUCTION

SUR LA PRÉPARATION AU SAINT-ESPRIT

(Réunion du soir, 1er juin 1862)

Nous lisons dans nos saints Livres qu'une jeune femme de Moab, s'attachant aux pas de Noémi, sa belle-mère, lui disait avec l'accent de la plus vive tendresse : « N'entravez pas mon dessein, ô ma mère ; je ne veux pas m'éloigner de vous : partout où vous porterez vos pas, je vous suivrai ; partout où vous fixerez votre demeure, j'y établirai la mienne. Votre Dieu sera mon Dieu, votre peuple sera mon peuple. *Quocumque perrexeris, pergam ; Deus tuus, Deus meus* ». M. F., me trompé-je ? Ces paroles si tendres, si affectueuses de Ruth pour Noémi, j'aime à croire que votre dévotion envers Marie vous les a mises plus d'une fois dans le cœur et sur les lèvres, dans le cours du beau mois qui vient de s'écouler. Plus d'une fois vous vous êtes engagés à marcher sur les pas de Marie et à conformer votre vie à la sienne. Voilà pourquoi, M. F., je compte répondre à votre désir et être agréable à votre piété, en venant aujourd'hui vous montrer cette auguste Vierge, le type, le modèle parfait de la conduite que vous avez à tenir pendant ces jours préparatoires à la grande fête de la Pentecôte. Marie retirée au Cénacle avec les Apô-

tres, nous apprend à apporter à la descente de l'Esprit-Saint une double préparation : une préparation de retraite et de recueillement, et une préparation de prière.

Et d'abord, M. F., Marie nous apprend à nous disposer à recevoir l'Esprit-Saint par l'esprit de retraite, de recueillement et de silence. Il est un fait certain M. F., c'est que Dieu a, si j'ose ainsi parler, un goût prononcé pour le silence : il l'aime aux Cieux pour en jouir, semble nous dire saint Jean dans son Apocalypse : « A l'ouverture du septième sceau, raconte l'apôtre des révélations, il y eut dans le Ciel un silence d'environ une demi-heure ». On dirait, M. F., que le Seigneur se lasse des cantiques des anges : leurs lyres se taisent, leurs voix se reposent, et Celui que chantent leurs hymnes immortels, semble heureux du calme où le laisse la suspension des harmonies célestes : « *Factum est silentium in cœlo* ». Or, M. F., comme Dieu veut le silence dans le Ciel pour s'y complaire, il le veut sur la terre pour se rendre présent à sa créature et la visiter. Il ne se communique point à l'homme dans le trouble et l'agitation, disent les Lettres sacrées, mais dans le calme et le recueillement : «*Non in commotione Dominus* ». C'est au sein de la solitude et du silence qu'il se manifestait à nos pères dans l'ancienne Alliance. Aussi est-ce par la retraite que Marie dut se préparer, dès ses jeunes années, à recevoir la première visite de l'Esprit divin ; c'est dans la solitude du Temple qu'elle s'initia, par un long exercice, à cette vie silencieuse et recueillie qu'elle menait dans son obscure demeure de Nazareth, quand

« l'Esprit-Saint survint en elle et que la vertu du Très Haut la couvrit de son ombre ». Et, après l'ascension de son divin Fils, c'est encore par la retraite qu'elle se dispose à une nouvelle visite de l'Esprit de Dieu. Au retour de la sainte montagne, où elle a vu son Jésus prendre les devants et s'élever avec majesté vers le Ciel, elle rentre à Jérusalem avec les apôtres, et va se cacher avec eux dans le silence du Cénacle.

Oh ! M. F., qu'il fut profond le recueillement de Marie dans ce lieu solitaire, qui rappelait tant de miracles de puissance et de bonté ! En cet asile sacré ne pénétraient point les agitations et les bruits de la cité, les pensées du monde n'avaient nul accès. Tout entière à son Dieu et à elle-même, Marie repassait silencieusement dans le secret de son cœur les « grandes choses qu'avait faites en elle le Tout-Puissant », les mystères de ses joies et de ses douleurs de mère. Oh ! il me semble la voir, cette Vierge admirable, au milieu du Sénat apostolique, comme un ange de paix et de gravité. Quelle application profonde ! quel saisissement religieux ! On dirait vraiment qu'elle n'habite déjà plus sur sur la terre : « sa conversation se fait au Ciel », son âme entière est plongée et comme anéantie en Jésus-Christ, qui vient de la quitter, en l'Esprit-Saint, qu'elle appelle, en Dieu le Père, qui doit l'envoyer.

« Ils persévéraient tous ensemble, dit l'écrivain sacré, dans une prière unanime ». M. F., je voudrais vous peindre l'ardeur de la prière de Marie, mais ma faible parole s'y refuse. C'était une oraison toute de feu, qui n'a pas d'expression dans le langage de cette terre et qui ne pourrait être rendue que dans le lan-

gage qu'on parle au Ciel. Oui, vous seuls pourriez nous dire par quels brûlants désirs, par quels vœux embrasés, par quelle sainte ardeur son âme impatiente se portait au devant de l'Esprit divin, anges saints qui quittiez le séjour de la béatitude et descendiez successivement vers le Cénacle, vous qui veniez les uns après les autres contempler, invisibles témoins, celle que vous reconnaissiez déjà pour votre Reine, et remontiez, embrasés d'un nouveau zèle, vers le trône de l'Agneau, pour recommencer avec plus d'amour le cantique éternel de sa gloire! M. F., l'apôtre saint Jean nous dit dans son *Apocalypse* que, dans une de ses visions, il aperçut un ange qui se tenait devant l'autel ayant un encensoir d'or : de toutes parts, on lui apportait des parfums, afin qu'il offrît les prières des saints, et la fumée des parfums, composée de ces prières des saints, s'élevait des mains de l'ange. M. F., ne pourrions-nous pas voir dans ce passage de l'*Apocalypse* une image de ce qui se passait au Cénacle? Vous avez maintes fois remarqué l'encens qui brûle dans nos temples aux jours de nos grandes solennités, vous avez vu comme il se consume au feu de l'autel et s'élève doucement vers les cieux. Sous cet emblème matériel ne découvrons-nous pas l'encens mystérieux qui sortait du cœur des apôtres, allait se réunir et se consumer au foyer de la charité de Marie, et, des mains de cet ange d'amour, remontait doucement jusqu'au trône de Dieu?

Telle est, M. F., la double préparation que Marie, au Cénacle, nous enseigne à apporter à la venue de l'Esprit-Saint. Car, il faut bien nous le dire, M. F., ce n'est pas seulement à Marie et aux disciples renfermés avec elle au Cénacle que l'Esprit divin a été promis.

Nous sommes tous compris dans cette magnifique promesse. Au jour anniversaire de sa descente miraculeuse dans le Cénacle, le Saint-Esprit descendra véritablement sur ceux d'entre nous qui se seront disposés à le recevoir. Sachons donc, M. F., nous en rendre dignes, en mettant à profit les belles leçons que nous donne Marie, notre mère. Imitons la Très Sainte Vierge, en vivant pendant ces jours dans le recueillement et dans une sorte de retraite.

Il existe, M. F., deux sortes de retraites : une extérieure, qui consiste dans la séquestration, dans l'isolement du monde ; et une retraite intérieure, qui se forme au dedans de nous par la pratique du recueillement et de la réflexion, par le sentiment de la présence de Dieu. Bien que Marie semble par son exemple nous convier à ces deux genres de retraite, ce n'est pas à la première que je viens vous exhorter ce soir : je sais que, dans le monde, il est impossible de vivre de la vie des religieux enfermés dans un cloître, et de fermer sa porte à toutes les voix qui viennent du dehors... J'ajoute même qu'on ne le doit pas, dans une certaine mesure : souvent d'impérieux devoirs, le soin d'une famille, les intérêts d'un commerce, la gestion d'un emploi, les relations extérieures que nécessite la position sont là pour nous interdire la séparation d'avec le monde. Mais qui nous empêche, quelle que soit la condition où nous a placés la Providence, quelle que soit la mission qu'elle nous a assignée, qui nous empêche de nous appliquer à la retraite intérieure ? Nous ne pouvons pas, il est vrai, comme le trappiste ou le chartreux, comme la carmélite ou la clarisse, passer presque toutes nos heures dans notre cellule, dans

le temple saint, à l'ombre du Tabernacle, loin de tout commerce avec le monde. Mais qui nous empêche de faire de notre cœur comme un Cénacle mystérieux, comme un sanctuaire calme et paisible, où nous trouvions Dieu habituellement pour nous entretenir avec lui? Qui nous empêche de former en nous, par la pureté d'intention, par le détachement, par la compression des mouvements naturels d'une activité impétueuse ou d'une sensibilité excessive, comme une heureuse retraite, où ne pénètrent pas les bruits inutiles du dehors, les rumeurs du siècle et toutes les agitations, non moins vaines que tumultueuses, qui inquiètent et tourmentent habituellement notre vie ? Qui nous empêche de nous sevrer de toutes ces futilités qui entrent pour une si grande partie dans notre existence : visites inutiles, conversations oiseuses, lectures frivoles, creuses rêveries, curiosité avide de petites et grandes nouvelles ? Qui nous empêche, dans le fond de notre cœur, dans la partie la plus secrète, la plus intime, la plus silencieuse de nous-mêmes, bien au delà de cette région grossière où arrivent les impressions des sens et que trouble le mouvement des passions, de nous former un asile, un lieu retiré, où se perpétuent le calme et le silence, un oratoire intérieur et comme une solitude portative qui nous accompagne partout : dans la famille, au milieu de nos affaires et de nos travaux, dans nos visites de nécessité, de bienséance et de charité? Oh ! M. F., comme cette retraite intérieure, comme ce recueillement de l'âme est propre à attirer en nous l'Esprit de Dieu ! Écoutez à ce sujet un livre populaire et sublime, plein de toute la vérité et de toute la sagesse des choses du Ciel, qui

nous est venu à travers plus de quatre siècles d'une gloire incontestée et d'universelles bénédictions, un livre que l'on n'ouvre jamais sans devenir meilleur et sans être consolé : l'*Imitation de Jésus-Christ.* « L'âme dévote, y lisons-nous, profite beaucoup dans le silence et le repos : plus une âme s'éloigne de l'embarras du monde, plus elle s'unit particulièrement à son Créateur ; plus un homme se sépare de ses connaissances et de ses amis, plus Dieu s'approche de lui avec ses anges ». Retirez-vous donc, M. F., du mieux que vous le pourrez, dans la solitude de votre cœur, en ces jours qui précèdent la grande fête, et l'Esprit-Saint, attiré par le charme de cette retraite, viendra y fixer le règne de sa grâce et de sa paix.

Mais à la retraite il faut joindre la prière, à l'exemple de Marie et des Apôtres. « La solitude, dit un pieux auteur, doit avoir la prière pour compagne ». Prière et retraite, deux aimables sœurs qu'une douce chaîne unit et qui ne peuvent vivre l'une sans l'autre. Mais remarquez bien, M. F., que, quand je parle de prière, je n'entends pas la récitation tiède et indifférente de quelques formules plus ou moins bien articulées qui se promènent sur les lèvres ; j'entends surtout ces cris mystérieux, ces demandes ardentes qui partent du fond du cœur. J'entends cette « prière du cœur et des œuvres qui a beaucoup plus de valeur que celle des lèvres », dit saint Augustin. J'entends cette prière de désir, ces aspirations enflammées, ces saints élans de l'âme qui se traduisent brièvement et sans le secours de beaucoup de paroles. « Il en est parmi nous, dit un saint Docteur, qui prient fréquemment, qui font de longues oraisons, qui se prosternent, qui élèvent leurs mains vers les Cieux et qui

cependant ne doivent pas s'attendre à obtenir ce qu'ils demandent ». Ce sont des âmes qui parlent beaucoup à Dieu, mais sans le prier : ce sont des âmes qui récitent quelques formules extérieures, auxquelles le cœur n'a aucune part. Elles ont beau, ces âmes, être satisfaites d'elles-mêmes, mesurant la ferveur de leur piété à la prolixité et à la multitude de leurs paroles ; le Dieu qui jette son regard sur le fond des âmes : « *Deus autem intuetur cor* », ne veut point de prières pharisaïques, qui ne sont qu'extérieures. Pour vous, M. F., voulez-vous faire de ces huit jours qui vont s'écouler une longue et perpétuelle aspiration, une prière continuelle et ininterrompue ? Eh bien ! quelles que soient vos occupations, quelle que soit la forme de vos devoirs, entretenez au fond de votre âme un désir secret et ardent de recevoir l'Esprit-Saint. Car, comme le dit encore saint Augustin, « ce désir soutenu est une voix qui ne cesse pas, c'est un gémissement tacite qui peut bien ne pas arriver aux oreilles des hommes, mais qui est toujours présent aux oreilles de Dieu ». Il sera difficile d'ailleurs, M. F., que cette disposition habituelle de votre âme ne se manifeste point souvent par des actes réfléchis. Oh ! M. F., quand l'âme est pleine, il se forme pour ainsi dire en elle des puits artésiens et l'eau vole dans toutes les directions. De là ces aspirations secrètes du cœur, ces oraisons jaculatoires qui s'élancent comme les étincelles d'un feu ardent ; de là ces paroles embrasées qui montent jusqu'au trône de Dieu. « Quelque part que vous soyez, dit saint Jean Chrysostôme, vous avez un autel, un glaive et une victime ». C'est vous qui êtes en même temps l'autel, le prêtre et la victime.....

Si toute prière doit être proportionnée à l'excellence du don qu'elle demande, quelle ne doit pas être la vôtre ?..... Demander l'Esprit-Saint, n'est-ce pas demander tous les biens dans un seul bien ?..... Dites donc à l'Esprit-Saint avec l'Église : « *Veni, sancte Spiritus* », etc.

Si vous vous disposez ainsi, M. F , par la retraite et la prière, vous sentirez se renouveler en vous, dans une certaine mesure, les merveilles qui s'opérèrent au Cénacle en Marie et dans les Apôtres à la venue de l'Esprit-Saint. Ainsi soit-il !

XXVI

PRÔNE

SUR LE PARDON DES INJURES

POUR LE Ve DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(3 juillet 1862)

Qu'elles sont touchantes, M. F., ces dernières paroles du Sauveur qui terminent notre Évangile ! « Fussiez-vous aux pieds même de l'autel, nous dit le divin Maître, si vous vous souvenez que votre frère a contre vous quelque sujet de plainte ou quelque sentiment d'aigreur, laissez-là votre offrande, dépouillez toute antipathie, courez au plus vite porter à ce frère des paroles de paix et de réconciliation, et vous viendrez ensuite offrir votre présent ». « O ineffable amour d'un Dieu envers les hommes, s'écrie saint Jean Chrysostôme ! Il néglige l'honneur qui lui est dû, pour y substituer la charité envers le prochain. Interrompez mon culte, nous dit-il, afin que votre charité soit persévérante, car la réconciliation envers votre frère est pour moi un vrai sacrifice ». C'est de cette réconciliation avec les ennemis, ou plutôt c'est du pardon des injures, qui en est la base et la condition indispensable, que je viens aujourd'hui vous entretenir. Mais, comme nous vivons dans un siècle où un grand nombre de chrétiens, à travers les illusions et les étourdissements de la vie, ne semblent

occupés qu'à se faire une théologie à leur usage, s'appliquant à se démontrer à eux-mêmes par tous les moyens possibles que ce que Dieu commande n'oblige pas, et que ce que Dieu défend n'est pas rigoureusement interdit, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile de consacrer cette instruction à établir théologiquement l'obligation du pardon des offenses, nous réservant de vous montrer une autre fois son étendue et son application pratique.

Un préjugé aussi ancien sur la terre que répandu parmi les hommes, fondé qu'il est sur l'état de corruption où se trouve notre nature depuis la faute originelle, un préjugé qu'une prétendue sagesse a cherché de tout temps à légitimer et à étayer par des raisonnements spécieux, un préjugé, le dirai-je ? que les lois humaines elles-mêmes, par une sorte de complicité, contribuent encore, de nos jours, à confirmer et à fortifier, c'est qu'il est permis, quand on le peut, de se venger d'un ennemi. Et, pour donner à ce besoin de vengeance une couleur de justification, ce préjugé n'a-t-il pas été, M. F., jusqu'à faire à l'honneur, — l'honneur, ce sentiment si noble et si délicat, — l'injure de prétendre qu'il fallait le sang de nos frères pour le sauvegarder, qu'un coup meurtrier porté à quelques pas de distance pourrait décider de quel côté sont les torts, et qu'il aurait la propriété incroyable d'effacer la flétrissure dans la main du plus adroit ? Ainsi pense le monde ; mais écoutez ce qu'enseigne Notre-Seigneur Jésus-Christ : non seulement il condamne tout acte de vengeance, mais il nous interdit tout sentiment de haine et d'aigreur ; il ne nous permet même pas de rester avec nos enne-

mis dans les termes de l'indifférence, mais il nous prescrit expressément de leur « pardonner du fond du cœur » et de « les aimer comme nous-mêmes ».

Ouvrons le saint Évangile, parcourons le sermon admirable du Sauveur sur la montagne, ce « merveilleux abrégé de tous les préceptes évangéliques », comme le dit Bossuet, et entendons le divin Maître proclamer expressément le commandement formel du pardon des offenses : « On a dit aux anciens : vous aimerez votre prochain ; et moi je vous dis : aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient..... Qu'est-ce en effet qu'aimer ceux qui nous aiment ? Les publicains le font bien. Qu'est-ce que saluer ceux qui vous saluent ? Les païens le font bien ! » Telle est la parole du Maître, M. F. « Remarquez-le bien, vous dirai-je avec saint Augustin, ce n'est pas un conseil qu'on peut suivre ou omettre à volonté, c'est un commandement exprès : *non dedit consilium sed præceptum* ». C'est de tous les préceptes de Notre-Seigneur celui qu'il se plaît davantage à nous rappeler, c'est celui dont il est jaloux, et dont il ne veut pas qu'on prétende lui disputer la gloire ; il semble que c'est à l'inculquer aux hommes qu'il borne sa mission divine, c'est son commandement par excellence : « *Hoc est præceptum meum* ».

Que pourrions-nous opposer, M. F., à une obligation si clairement établie ? Dirons-nous que nous ne sommes pas maîtres de commander à nos sentiments et que le pardon des ennemis surpasse les forces de la nature ? Écoutez ce raisonnement sans réplique du grand Évêque d'Hippone : « Si l'on vous en croit, dit ce saint Docteur, vous ne pouvez vous déterminer à

aimer vos ennemis ; et, si l'on consulte les saints Livres, Dieu assure mille fois que vous en avez le pouvoir. Est-ce Dieu, est-ce vous qu'il faut accuser d'erreur ou de mensonge ? Répondez..... Dieu, dans sa justice, ne saurait ordonner à l'homme ce qu'il est impossible à l'homme d'exécuter ; Dieu, dans sa miséricorde, ne saurait condamner celui qui commet une faute inévitable..... Pourquoi tous ces détours frivoles, toutes ces vaines excuses, tous ces prétextes illusoires? Nul ne connaît mieux ce que vous pouvez que Celui qui vous a donné la faculté même de pouvoir quelque chose : « *Nemo quantum possumus melius novit quam qui nobis ipsum posse donavit* ».

Oseriez-vous encore, après cela, prétendre que l'accomplissement de ce devoir est impossible ? Je consens à dire avec vous, comme saint Bernard, que « rien ne coûte plus au cœur et ne révolte plus la nature » ; que ce n'est point là un « penchant instinctif », mais une « disposition surnaturelle et divine, *divinum est non humanum* ». C'est pour cela qu'elle ne se trouve que dans les âmes vraiment chrétiennes et qu'elle est, suivant le mot du divin Maître, la « marque distinctive » à laquelle on les reconnaît. Mais appeler impossible ce que tant d'autres ont pratiqué avant nous et pratiquent encore tous les jours, jamais ! Joseph pardonne à ses frères, qui le livrent à des étrangers ; Moïse prie sans cesse pour un peuple rebelle, qui se révolte contre lui ; David est plein de grandeur d'âme à l'égard d'un roi qui ne respire que sa perte ; le premier des martyrs, Étienne, appelle les miséricordes d'en-haut sur la tête de ceux qui le lapident ; saint Paul « désire être anathème pour ceux qui le persécutent »... Je m'arrête, M. F.: il me faudrait

nommer tous les saints de la loi nouvelle. C'étaient des hommes, vous le savez, de même nature et de même condition que nous ; ils n'étaient pas pétris d'une autre boue que la nôtre ; de tous on peut dire, comme l'Esprit saint du prophète Élie, qu'ils « nous étaient semblables », sujets aux mêmes faiblesses ; or ce qu'ils ont fait, ne pouvez-vous le faire vous-mêmes : « *numquid non poteris quod isti et istæ* » ?

Mais ce n'était pas assez, M. F., pour le Sauveur de nous faire un précepte du pardon des injures : à sa parole il a voulu joindre les plus émouvants exemples. Jamais l'injustice n'alla et n'ira aussi loin dans les pratiques iniques qu'elle est allée envers notre adorable Maître ; jamais la haine ne s'est montrée et ne se montrera d'une violence et d'une fureur pareilles à celles dont on l'a poursuivi. Or qui d'entre vous ne sait qu'il n'a toujours répondu aux persécutions de ses ennemis que par des bontés, et que ce n'est que par des bienfaits que, toute sa vie, il s'est vengé des outrages ?

Mais c'est principalement au Calvaire que son exemple nous prêche avec une éloquence irrésistible le pardon des offenses. Le plus grand criminel, dans le moment où il subit son supplice, même d'après les anciennes lois romaines, doit être considéré comme un objet sacré : « *Res sacra reus* ». Il a droit à la compassion des juges qui l'ont condamné, des bourreaux qui l'exécutent, et il n'est permis à personne de prendre plaisir à ses tortures ou d'insulter à ses douleurs. Mais, hélas ! tous ces égards que la nature commande et que la loi exige même envers les plus scélérats, on les oublie en face du Juste par excellence. A peine la Croix fut-elle dressée, à peine

le Crucifié fut-il montré au peuple, qu'une sorte de fureur satanique s'empara de tous les spectateurs. La vue de ce condamné inoffensif, de ce corps délicat couvert de plaies saignantes ne les attendrit pas : tout sentiment de pitié semble éteint dans les cœurs de cette multitude farouche ; tous de concert vomissent l'outrage, la malédiction et le blasphème. « Comme si ce n'était pas assez, dit saint Léon, des clous qui percent sa chair, ils veulent, des traits de leur langue, lui percer le cœur : *Fixuris clavorum addiderunt tela linguarum* ». Disons-le, M. F., en deux mots bien simples : on n'a jamais été à ce point méchant et impitoyable, même à l'égard du dernier des suppliciés.

Eh bien ! M. F., près d'expirer sous les blessures dont il est couvert, sous les outrages dont on l'abreuve, Jésus, l'adorable victime du monde, promène des regards de tendresse et d'amour sur cette foule avide de ses douleurs et qui voudrait en accroître encore l'intensité, et, recueillant ses forces épuisées, il s'adresse à son Père. O vous dont le cœur, rempli d'aigreur, ne respire que la haine et la vengeance, écoutez cette prière du Sauveur : « *Audi precantem* ». « *Pater*, mon Père »..... Que va-t-il demander? Va-t-il appeler sur ceux qui l'insultent la foudre des éternelles colères ? Va-t-il réclamer vengeance et demander que le sang qu'il vient de répandre retombe sur la tête de ses ennemis ? Encore une fois, M. F., écoutez : « *Audi precantem* ». « Mon Père, j'ai, avant de mourir, une grâce à vous demander : pardonnez-leur ; plus aveugles que coupables, ils n'ont pas su, ils ne savent pas ce qu'ils font : *Pater*, *ignosce illis*, *nesciunt enim quid faciunt* ».

Oh ! M. F., M. F., que ces paroles de Jésus sont tendres, qu'elles sont suaves ! quel frappant contraste ! Le peuple l'outrage, il en a compassion ; le peuple l'accuse, et, lui, il prend la défense de ses accusateurs ; le peuple le blasphème et le maudit, et, lui, il appelle sur ce peuple le pardon, la bénédiction et la vie ; le peuple ne met pas de bornes à sa brutale fureur, Jésus n'en met pas non plus à sa divine charité. L'Agneau divin n'interrompt son silence de victime résignée que pour demander grâce en faveur de ceux mêmes qui l'immolent ; il veut que les premiers à tirer profit de sa mort soient ceux-là mêmes qui la lui donnent : « *Ille clamat : Ignosce ; Judæi : Crucifige* », dit saint Bernard. « Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font ». Or pourquoi, M. F., le divin Rédempteur n'a-t-il pas fait cette prière tout bas et dans le secret de son cœur ? Pourquoi a-t-il voulu lui donner cette publicité et la faire entendre de tous et à une grande distance de sa croix ? « Sans doute, répond saint Augustin, elle n'aurait rien perdu de son efficacité en demeurant secrète, mais nous eussions été privés d'un grand exemple ». Jésus-Christ était en même temps notre maître et notre modèle : comme notre maître, il nous avait donné et la leçon et le précepte du pardon des injures ; comme notre modèle, voici qu'il ajoute l'exemple au précepte, il prononce cette sublime parole, la plus capable d'éteindre dans les cœurs tout sentiment de haine et de vengeance. Par là, selon la remarque de saint Paul, il nous engage à être bons les uns envers les autres et à nous pardonner réciproquement nos torts, comme il a pardonné lui-même, Lui, Fils éternel de Dieu, les plus graves offênses.

Oh! M. F., si, ce qu'à Dieu ne plaise! un exemple si touchant ne pouvait encore rien contre la dureté de votre cœur, si vous sentiez encore en vous des bouillonnements de haine et des désirs de vengeance, oui, j'aime à le penser, pour peu que vous ayez souci de vos plus chers intérêts, des intérêts de votre salut, le débordement de votre âme ne pourra tenir contre deux mots tombés de la bouche du divin Maître, et que j'ai attendu jusqu'à présent à vous citer : ce sont vraiment de ces mots capables de « commander aux vents et à la tempête » : « Si vous pardonnez, mon Père céleste vous pardonnera ; mais, si vous ne pardonnez pas, mon Père ne vous pardonnera pas ». « Relâchez de vos droits et Dieu relâchera les siens : *Dimittite et dimittemini* ». Entendez-vous, M. F.? la parole de Dieu est engagée, la plus haute garantie est donnée à notre générosité. Le pardon des injures, laissez-moi me servir de cette comparaison qui rend parfaitement ma pensée, le pardon des injures est comme une lettre de change tirée à vue sur Dieu : c'est Dieu lui-même qui l'a endossée, et sa signature est authentique. Ainsi, M. F., au grand jour des éternelles rétributions, en ce jour qui doit fixer sans retour et sans appel notre destinée, notre indulgence pour nos frères servira de mesure à l'indulgence de Dieu pour nous : « *Dimittite et dimittemini* ». Admirons donc, M. F., vous dirai-je, en empruntant l'incomparable langage de Bossuet, « admirons la beauté ineffable de Dieu, qui, pour nous obliger tous à pardonner, se sert pour cela de l'artifice le plus aimable dont on se puisse aviser. Quelquefois, quand nous voulons obtenir une grâce considérable de nos amis, nous attendons qu'eux-mêmes ils viennent à nous

pour nous demander quelque chose ; c'est ainsi que fait ce bon Père, qui désire sur toutes choses de voir la paix parmi ses enfants. Oh ! dit-il, on l'a offensé, je veux qu'il pardonne ; je sais que cela lui sera bien rude, mais il a besoin de moi tous les jours. Bientôt, bientôt il faudra qu'il vienne lui-même pour me demander pardon de ses fautes, c'est là que je l'attends. Pardonne, lui dirai-je, si tu veux que je te pardonne : « *Dimittite et dimittemini* ». O miséricorde de mon Dieu, combien sont à plaindre ceux qui refusent des conditions si justes ! Qui de nous, M. F., n'a des larmes à verser sur sa conduite passée ? Qui de nous ne voudrait déchirer peut-être bon nombre de pages de son histoire, qui ne révèlent qu'ingratitudes, égarements, crimes et désordres ? Qui de nous, pour peu que sa foi ne soit pas morte ou mourante, ne se sent atteint d'une profonde frayeur en jetant un regard sur ses anciennes voies ? Hélas ! n'est-il pas vrai que, suivant le mot du Prophète, nos offenses envers le meilleur des maîtres s'élèvent en quelque sorte par-dessus nos têtes : « *Inundaverunt super caput meum* » ? Or, M. F., puisque « nul ne sait », au témoignage même de l'Esprit divin, « s'il est digne d'amour ou de haine », puisque nous ne devons pas être sans crainte à l'égard de nos péchés précédemment pardonnés, combien devons-nous trembler que nos pénitences ne soient trop faibles pour expier tous nos égarements, et nos bonnes œuvres trop rares pour acquitter toutes nos dettes ? Eh bien ! M. F., voulez-vous avoir la sécurité intérieure ? Vous avez un moyen infaillible d'obtenir votre pardon : pardonnez et il vous sera pardonné : « *Dimittite et dimittemini* ». Pardonnez, et, suivant le beau langage du Docteur à la bouche

d'or, « vos iniquités, si nombreuses soient-elles, vos désordres, si révoltants soient-ils, seront en présence de la miséricorde divine comme une légère étincelle, qui tombe dans le gouffre tourbillonnant de la mer et qui est éteinte presque avant d'être tombée ». Oui, pardonnez, et vous trouverez dans ce pardon la solennelle et infaillible garantie de la miséricorde divine ; la parole du Sauveur, cette « parole qui ne passera jamais », est formellement engagée, les clauses du contrat sont expressément stipulées : « *Dimittite et dimittemini* ». « Supporter les injures, c'est s'ouvrir les portes du Ciel : « *Porta Cœli est injuriarum perpessio* », dit un saint Docteur.

Se trouverait-il encore ici des âmes que cet argument ne toucherait pas, de ces âmes dont nous parlions au début de notre entretien, qui, habituées qu'elles sont à « diminuer les vérités » et à les amoindrir aux plus minces proportions, se disent à l'abri de tout reproche, parce qu'elles évitent un ou deux excès grossiers, et s'imaginent que Dieu n'a rien à leur pardonner ? Oh ! qu'elles me permettent de leur dire, ces âmes : une heure viendra où se déchirera le voile de leurs illusions et où disparaîtra leur fausse paix ; une heure viendra, heure marquée pour elles, je l'espère, dans les décrets divins de la miséricorde, où, arrêtées sur le chemin des prospérités par les revers et les déceptions, terrassées sur la route des plaisirs par les chagrins et les mécomptes, elles jugeront plus clairement de leur état et des droits de Dieu sur elles. Dans ces moments solennels de la vie, elles verront que ce qu'elles ont jusqu'alors le moins aimé au monde, c'est Dieu ; que ce qu'elles ont le plus oublié, ce sont ses préceptes ; que ce qu'elles

ont le plus mal servi, ce sont leurs vrais intérêts. Elles sentiront alors le poids énorme de responsabilités qu'elles auront à porter au jugement du Seigneur. Oh ! quel bonheur, si, dans ces moments, elles peuvent, du moins, dire à Dieu avec confiance : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! » Après avoir rempli les conditions qui leur sont imposées, elles peuvent demander qu'il remplisse à son tour celles auxquelles il a daigné lui-même se soumettre : « *Dimitte nobis sicut et nos dimittimus* ». Quel bonheur, M. F. ! Si coupables qu'elles soient, elles pourront dire à Dieu : « Seigneur, au plus fort de votre colère, vous vous souviendrez de votre parole engagée et de la miséricorde que nous avons faite : « *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis* ».

Nous lisons dans l'histoire ecclésiastique qu'un jour les habitants d'Antioche renversèrent et foulèrent aux pieds la statue de l'Empereur, ainsi que celle de l'Impératrice et de ses deux fils. A cette nouvelle, Théodose ordonne que la ville soit saccagée et détruite entièrement ; toutes les supplications qui conjurent sa juste colère sont impuissantes, les repentirs, naturellement bien sincères, le trouvent impitoyable. Flavien, évêque d'Antioche, arrive près de lui; il est reçu. Sa vieillesse, ses vertus, le long trajet qu'il a fait impressionnent sans doute Théodose ; toutefois il ne veut ni retirer sa sentence ni l'adoucir. Flavien le prie, le conjure ; il lui dit que, par le pardon qu'il accordera, des statues bien plus durables lui seront élevées dans tous les cœurs ; qu'Antioche, ensevelie au sein des tortures de la ruine qu'il a

décrétée et qu'elle attend, est assez punie. Il tombe à ses pieds, il les arrose de ses larmes. L'Empereur conserve la même inflexibilité. Le saint Évêque se lève alors, montre sa croix et, faisant apparaître avec elle le Calvaire tout entier, il dit au prince : « Au nom de Celui qui a pardonné à ses ennemis qui le faisaient mourir, pardonnez à des sujets égarés qui ont outragé vos images ! » Et Théodose, vaincu, répond avec larmes : « Allez et annoncez à Antioche que je lui pardonne ». Me trompé-je, M. F. ? O vous qui jusqu'alors avez gardé de la haine dans votre cœur et avez refusé de pardonner, cette conduite de Théodose sera la vôtre : vous ne pourrez voir un crucifix, qui vous rappelle un Dieu pardonnant à ses bourreaux, sans être émus ; à son exemple, vous pardonnerez vous-mêmes, et l'accomplissement de ce grand devoir sera pour vous comme la garantie de votre salut. Ainsi soit-il.

XXVII

INSTRUCTION

SUR LA MORT DE MARIE, MODÈLE DE LA NOTRE

(Réunion du soir, 15 août 1862)

Il n'est pas rare, M. F., d'entendre les fidèles demander pourquoi Marie fut soumise à la mort, exempte qu'elle était de la faute originelle, qui a été la cause de notre condamnation. A les entendre, il eût été plus digne de Jésus de soustraire Marie à cette loi commune et de l'enlever vivante dans l'éclat d'un triomphe, pour la couronner immédiatement dans sa chair aussi bien que dans son âme. Parler ainsi, c'est ne pas comprendre la merveilleuse économie du plan divin. Pour peu qu'on réfléchisse, en effet, on acquiert bien vite la conviction qu'il convenait que Marie payât sa dette à la mort. Outre qu'en subissant la peine sans avoir partagé la faute, elle rendait hommage par ce sacrifice au souverain domaine, à la haute suprématie de Dieu sur toute créature, il est vrai de dire que, dans la mort, qui n'était pour elle que le sacrifice de sa vie tant de fois offerte à son Dieu, elle recevait un dernier trait de ressemblance parfaite avec son divin Fils. Pour Dieu, pour elle-même, Marie devait mourir ; elle le devait aussi pour adoucir en faveur de ses enfants, par son exemple, les amertumes et les rigueurs du trépas.

De toutes les épreuves de la terre, celle qui effraye le plus notre pauvre nature, celle pour laquelle instinctivement nous sentons en nous-mêmes la plus vive répulsion, c'est la mort, la mort avec les douleurs et les combats qui la préparent, mais aussi, mais surtout avec les renoncements qu'elle exige et les déchirements qu'elle opère. Écoutez, M. F., les plaintes et les accents de tristesse, pour ne pas dire de révolte, que recueillait autrefois un prophète sur les lèvres d'un roi qui pressentait sa fin: « Seigneur, au milieu de mes jours, je touche aux portes de la mort..... Ma vie est emportée loin de moi, comme on replie la tente du berger. Dieu coupe ma vie, comme un tisserand coupe sa toile, et la trame que j'ourdissais encore, Dieu la déchire. Je suis né ce matin, le soir vient, et je vais mourir ; et pourtant j'espérais revoir un second matin !..... O Seigneur, est-ce donc là la vie ? est-ce pour cela que je suis né ? »...

N'est-ce pas là notre langage ? ne sont-ce pas là les cris qui s'échappent de notre cœur, à la seule pensée de l'heure suprême qui doit clore notre existence, à la seule pensée de cette mort qui doit nous séparer de tout et briser tous les liens de la vie, aussi bien les liens du cœur que les liens du corps ? Encore une fois, je vous le demande, quelles douloureuses anxiétés ne s'élèvent pas en nous, à la seule pensée de quitter la vie, d'abandonner les biens que Dieu même nous a donnés, et de nous séparer de tant d'êtres qui nous sont chers et en qui nous vivons comme en nous-mêmes !

Eh bien ! Marie, elle, n'a pas connu cette tristesse, ces plaintes, ces commencements de révolte que fait naître, dans la plupart des âmes, le pressentiment de

la mort. Qui ne sait que c'était avec une sainte impatience, par de brûlants désirs, qu'elle appelait le jour qui devait briser les chaînes de sa mortalité ? Si c'est une loi des cœurs qu'on ne peut vivre loin de ceux qu'on aime, oh ! qu'elles furent longues pour Marie les heures qu'il lui fallut passer sur la terre loin de son Jésus ! Il est écrit dans les saints Livres que, lorsque le jeune Tobie dut partir de sa maison, sur l'ordre de son père, pour un pays étranger, sa mère, impatiente de le voir revenir, montait chaque jour sur les hauteurs cherchant à le découvrir dans le chemin. Comme il tardait trop au gré de ses désirs, elle souffrait de le voir si longtemps absent. « Hélas ! mon fils, hélas ! s'écriait-elle, pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie ? Ah ! nous n'aurions pas dû vous laisser partir ». Et elle pleurait des larmes intarissables : « *Flebat irremediabilibus lacrymis* ». Bien faible image, M. F., de l'ardeur avec laquelle Marie désirait revoir son Jésus, depuis qu'il était allé dans les Cieux. Combien de fois n'a-t-on pas entendu cette bonne Vierge s'écrier avec le Prophète : « Hélas ! que mon pèlerinage est long ! Il y a longtemps, bien longtemps que j'habite sur une terre étrangère avec les enfants de Cédar » ; mon âme n'est point ici dans le lieu de son repos. Quand donc viendra le jour de retrouver mon Jésus dans ces lieux intimes où l'on aime toujours et où l'on ne se sépare jamais ?..... Elle pressentait bien que ce jour serait pour elle un jour de triomphe, qu'un trône brillant et élevé lui était destiné, et qu'une cour nombreuse devrait la servir ; mais son esprit et son cœur étaient absorbés par une seule pensée, un seul

sentiment : c'est en ce jour qu'elle devait revoir son Fils bien-aimé. « Les soupirs ardents, les élans de feu par lesquels son cœur se portait vers lui étaient si forts, dit saint Bernard, qu'il fallait un miracle continuel pour retenir son âme dans son enveloppe d'argile... »

Mais pourquoi parler de choses ineffables ? La langue humaine n'a pas d'accents pour peindre les torrents de flamme qui venaient de Jésus pour embraser l'âme de Marie, et qui, de Marie, remontaient vers Jésus. Je renonce donc à vous montrer comment cet amour, prenant chaque jour un nouveau développement, une nouvelle activité, a fini par consumer l'holocauste ; une heure vint où la perfection de cet amour ne put tenir dans un corps mortel : son feu poussa des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre, et il força les sens à crouler, pour lui livrer passage. Tout à coup, M. F., le visage de la bienheureuse Vierge rayonna d'une clarté inconnue à la terre, ses regards s'illuminèrent du reflet d'une lumière toute céleste, et, sans défaillance, sans déchirement, sans agonie, comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme la flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, elle expira dans un élan d'amour ; et son âme monta vers les Cieux comme les parfums de l'encens que le feu sacré vient de brûler sur l'autel : « *Quasi thus in igne* ». Oh ! M. F., que douce et heureuse fut cette mort de Marie ! N'ai-je pas raison de dire que c'est bien pour elle, plus encore que pour l'Apôtre, que pour tous les saints, que « la mort n'est pas une perte, mais un gain », ni une séparation, mais une réunion ? Ses soupirs cessent, ses vœux sont couronnés, ses aspirations sont satisfaites, les barrières se

franchissent, le pèlerinage se termine, le monde s'efface, les voiles se déchirent, les demeures éternelles s'entr'ouvrent.....

Marie est entre les bras de son Fils. Oh! M. F., encore une fois, quelles délices, quelles satisfactions ineffables pour son cœur de mère! Ce Jésus, qu'elle avait vu petit enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche de l'étable, elle le retrouve resplendissant dans la gloire de la majesté divine, et « assis à la droite de son Père ».... Ce Jésus, qu'elle avait allaité, conduit fugitif en exil et vu travailler de ses propres mains dans une boutique d'artisan, elle le salue comme le Maître souverain du ciel et de la terre. Ce Jésus, dont elle a été séparée pendant toute sa vie publique et depuis sa mort, elle le possède sans craindre de jamais le perdre. Ce Jésus, qu'elle a vu mourant au Calvaire et rassasié d'opprobres, aujourd'hui elle le contemple au milieu des chants de triomphe de toute la cour céleste, au-dessus de tous les anges et de tous les saints, qui l'adorent comme leur Dieu. Ce Jésus, dont elle a si souvent éprouvé les apparentes rigueurs, elle n'en reçoit plus que les témoignages d'une infinie tendresse. C'est lui qui l'élève au-dessus de tous les rangs des esprits célestes, la fait asseoir sur un trône à ses côtés et, lui mettant une couronne royale sur le front, l'investit de sa toute-puissance, en donnant à ses prières toute l'efficacité du commandement. Comment exprimer, M. F., dans quel océan de délices nage le cœur de Marie ?... elle a retrouvé son divin Fils, elle l'adore, elle l'aime, elle peut le lui redire, sans jamais le lasser de l'éternelle expression de son amour. J'en appelle au cœur des mères : est-il une félicité plus parfaite ?....

La mort de Marie, vous venez de le voir, M. F., c'est une mort qu'elle a désirée, une mort exempte de douleurs et de souffrances, une mort qui la réunit pour toujours à son Fils. Est-il, en vérité, un modèle plus admirable et mieux fait pour nous enseigner l'art si difficile de mourir, non seulement avec résignation mais avec joie? Qu'on ne vienne pas nous dire que la mort de Marie est une mort tellement à part, une mort placée, pour ainsi dire, et si haut et si loin que, dans le cours ordinaire des choses, elle semble éveiller peu de désirs et exercer peu d'action sur l'âme chrétienne qui la contemple. M. F., je ne crains pas de l'affirmer, les consolations qui accompagnèrent la mort de Marie, le chrétien fidèle, l'âme sincèrement pieuse les savoure dans une certaine mesure jusque sur son lit d'agonie.

Aimons notre Dieu comme l'auguste Marie, et la mort changera, pour nous comme pour elle, ses amertumes en vraies délices. Appelé par notre ministère près du lit des moribonds pour leur porter les secours de la Religion, nous avons, de temps en temps, la consolation de rencontrer des chrétiens pleins de foi. La mort ne les trouble point, la tombe ne les effraye pas : ils savent qu'ils doivent puiser au sépulcre une seconde naissance, comme dans le sein d'une autre mère, et que leur humanité doit en sortir quelque jour, libre de corruption, soumise à l'esprit, par les mains de Jésus-Christ même, sur le modèle et les splendeurs de son corps glorieux : « *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* ». Ils ne se lamentent pas de quitter le monde, ils sont heureux d'échanger cette Babylone impure et troublée pour l'immuable patrie du

repos et de la sainteté. On les entend s'écrier, comme autrefois l'Apôtre dans une sainte impatience : « Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Je désire ardemment en déposer le fardeau : ce serait un gain pour moi que d'en être affranchi ». Mais ce vœu, si brûlant qu'il puisse être, ils le subordonnent humblement à la volonté divine. Cette mort qu'ils désirent, à l'exemple de Marie, ce n'est point par lassitude et par lâcheté, par découragement et par désespoir ; la charité, qui inspire ce vœu, en contient les élans, et ils adressent souvent à Dieu, vers lequel ils se sentent emportés, ces mots si magnifiques d'un grand Évêque des Gaules : « Seigneur, le meilleur pour moi serait assurément de m'en aller à vous ; mais, si c'est votre volonté que mon exil soit prolongé, je ne refuse pas de rester à mon poste : que votre bon plaisir se fasse ! » Tant l'équilibre est parfait, tant la paix de leur cœur peut se définir la « tranquillité de l'ordre » comme celle de Dieu même : « *tranquillitas ordinis* », tant, pour me servir d'une belle image de saint Jean de la Croix, « les flots d'amour qui sortent de leur cœur pour se précipiter dans l'océan de l'amour infini, ressemblent à ces grands fleuves qu'on voit suspendre l'impétuosité de leurs ondes et devenir vastes et paisibles, avant d'entrer dans les mers, vastes et paisibles elles-mêmes » !

Je ne viens pas dire, M. F., que le chrétien fidèle rompt sans aucune peine, comme Marie, les liens qui retiennent son âme dans sa prison de boue : il n'est pas à l'abri, je le sais, des défaillances de la nature, des déchirements d'un cœur torturé par le mal et des sombres horreurs de l'agonie ; mais, si profondes soient les langueurs d'une nature épuisée, si

violentes soient les tentations qui le visitent à son heure finale, si tumultueux soient les orages du dedans et du dehors, dont est battu son pauvre cœur qui se dissout, il n'est pas brisé : tenant entre ses mains, souvent crispées par la souffrance, l'image du Dieu mort pour lui sur une croix, tantôt il tourne vers ce signe adorable sa paupière défaillante, tantôt il baise avec amour ce bois sacré de la Rédemption, et il se sent plus fort contre les douleurs, plus courageux dans son martyre. Mais c'est surtout dans la visite de Jésus, apporté dans sa demeure comme viatique par son prêtre, qu'il trouve une consolation dans les dernières angoisses, un principe de force contre les derniers assauts. Oh ! quand il a reçu dans son cœur le Dieu Eucharistique, quand il s'est uni, serré à lui étroitement dans l'ineffable embrassement de la Communion, ses organes peuvent bien s'affaiblir, la masure de son corps peut bien s'écrouler sous les coups de la maladie, mais il sent au fond de son âme je ne sais quoi de calme, d'intime et de doux, une sérénité de confiance et d'abandon si tranquille et si réglée qu'on la prendrait volontiers pour un rayon de la paix du Ciel. Ce ne sont plus seulement les pressentiments et les élans de l'espérance, c'est comme un commencement de possession. La mort, il le sait, ne doit être pour lui que le couronnement du triomphe : « *Victoriæ consummatio* ».

C'est ainsi que, pour l'âme chrétienne qui aime son Dieu, la mort, comme pour Marie, n'est pas « une perte mais un gain ». C'est, suivant le mot de saint Ambroise « un bien par tous ses côtés, *omnifariam mors est bonum* » : un bien, parce qu'elle est la fin des luttes et des angoisses ; un bien, parce qu'elle

est un port tranquille et un abri assuré ; un bien, parce qu'aux ombres et aux ténèbres elle fait succéder les réalités et les lumières ; un bien, parce qu'aux désirs, aux espérances, aux aspirations elle donne le couronnement et la jouissance ; un bien, parce qu'elle nous fait entrer dans la possession de Dieu, parce qu'elle nous donne le Ciel, parce qu'elle consomme notre béatitude, et pour l'éternité.

M. F., n'en ai-je pas assez dit pour vous convaincre que la mort du chrétien, semblable dans de certaines limites à la mort de Marie, est vraiment digne d'envie ? Qui d'entre nous ne forme en ce moment dans son cœur, et ne serait disposé à exprimer sur ses lèvres, avec la sincérité la plus ardente, ce souhait de la sainte Écriture : « Mourons de la mort des justes, et que notre dernier moment ressemble à leur heure dernière » ? Mais, comme c'est dans la sanctification du passé que prennent racine leur tranquillité dans le présent et leur confiance pour l'avenir, comme eux, « faisons le bien, tandis que nous en avons le temps » ; comme eux, n'accumulons derrière nous que des années riches de mérites et de bonnes actions, soyons toujours fermes dans le devoir, inébranlables dans les épreuves et les tentations ; comme eux, soyons justes, et, après nous être endormis ici-bas dans une sécurité sans mélange, nous irons, avec eux, avec Marie, leur reine et leur modèle, nous réveiller aux Cieux dans une félicité sans mesure. Ainsi soit-il !

XXVIII

PRONE

SUR LE PARDON DES INJURES PROMPT ET SINCÈRE

(24 août 1862)

Dans un entretien précédent, s'il vous en souvient, M. F., vous avons établi théologiquement l'obligation du pardon des injures. Nous devons pardonner à nos ennemis, avons-nous dit, parce que Notre-Seigneur nous en fait un précepte formel, parce qu'il nous en a donné, toute sa vie et surtout à sa mort, les plus touchants exemples, parce qu'enfin nos plus chers intérêts, nos intérêts éternels, y sont engagés au premier chef. Oui, M. F., le pardon des offenses est absolument obligatoire. Si nous ne pardonnons pas à nos frères, nous ne pouvons attendre de pardon pour nous-même : pas de salut à espérer, notre perte est assurée. Eussions-nous une vivacité de foi capable de transporter les montagnes, un détachement des biens de la fortune qui nous les fasse jeter aux pauvres sans regret et sans réserve, un esprit de pénitence qui nous fasse embrasser les macérations avec plus d'ardeur que les anciens anachorètes, un mépris de la vie qui ne se démente pas sur les bûchers, tout cela ne peut nous servir de rien, si nous n'abjurons par avance toute animosité, tout désir de vengeance contre ceux qui nous ont offensés, si nous ne

les aimons et si nous ne sommes disposés à leur vouloir réellement du bien. Telle est, M. F., la doctrine évangélique, tels sont les enseignements du Maître. Et pourtant, faut-il le dire ? rien de plus rare dans le monde, même au sein du christianisme, même parmi les âmes qui se flattent de faire profession de piété, rien de plus rare que l'accomplissement fidèle de cette loi. Le devoir existe, on en convient, mais on s'illusionne sur la manière de l'accomplir, on s'ingénie à trouver des moyens de l'éluder. Ce sont ces illusions que nous voudrions faire tomber, ce sont ces prétextes que nous voudrions détruire, en vous montrant aujourd'hui quelle est l'étendue et l'application pratique du précepte du pardon des injures.

Le pardon des offenses doit être prompt et sans délai, mais aussi, mais surtout sincère et sans dissimulation.

Et d'abord, M. F., le pardon doit être prompt et sans délai. C'est ce que nous lisions, il n'y a pas longtemps, ensemble dans le saint Évangile : par une charité vraiment ineffable, négligeant l'honneur qui lui est dû, le Sauveur nous ordonne même de quitter le service divin pour nous réconcilier avec notre prochain ; il veut que nos ennemis nous soient, en quelque sorte, plus chers que ses propres autels, et que nous allions à eux avant de nous présenter à son Père. Et le grand Apôtre, animé de l'esprit du divin Maître, écrit aux Éphésiens : « Que le soleil qui a éclairé votre colère, ne se couche point sur votre ressentiment », nous apprenant par ces paroles, dit saint Augustin, « qu'il ne faut pas donner le temps à la haine, à l'aigreur de se fortifier dans l'âme et

qu'il faut étouffer ces sentiments dès leur naissance et avant que le soleil,la lumière visible, disparaisse, de peur que Jésus-Christ, le vrai Soleil de justice, la lumière invisible de nos âmes, ne nous délaisse et ne nous abandonne ». Bien condamnables donc, M. F., sont toutes ces lenteurs, tous ces délais interminables que nous apportons à l'accomplissement du précepte.

L'expérience est là d'ailleurs: c'est pendant ces délais que nous nous représentons les offenses reçues avec une exagération qui va toujours croissant: nous en forçons les couleurs au sein de notre imagination, et nous puisons dans le ressentiment dont notre cœur est rempli je ne sais quel fonds général d'aigreur qui tend à rendre, chaque jour, la réconciliation plus difficile, pour ne pas dire humainement impossible. Voulons-nous, M. F., rester calmes envers ceux qui nous froissent et pardonner sans retard à ceux qui nous offensent, au lieu d'user de représailles et de répondre à l'amertume de l'outrage par une récrimination ou une vengeance plus amère encore? Accoutumons-nous, comme les saints, à envisager avec esprit de foi les traitements que nous recevons: comme eux, voyons toujours Dieu à travers le voile des hommes et de leurs actes, et alors, M. F., pour nous comme pour eux, les injures les plus intentionnelles, les torts les plus directs ne seront plus, en quelque sorte, que le doigt divin nous préparant une souffrance dans le chemin, c'est-à-dire dans la vie, pour nous faire conquérir plus sûrement le vrai bonheur au terme du voyage, à la mort.

Nous pourrons bien être blessés au vif, mais ces blessures n'auront pas de venin, et, quoi que nous

puissions souffrir, suivant la belle maxime de saint Augustin, maxime vraiment digne du cœur de ce grand Évêque, « au lieu de murmurer, nous accepterons ; au lieu de nous plaindre, nous nous résignerons ; au lieu de nous venger, nous pardonnerons » ; au lieu de parler contre ceux qui nous offensent, nous préférerons parler à Dieu pour eux. C'est ce que faisait, chaque jour, pendant son laborieux ministère un des plus illustres héros de la charité, François de Sales. Vous savez, M. F., tout ce qu'il eut à souffrir de la part d'un grand nombre d'ennemis. Tantôt on attentait à sa vie, tantôt on attaquait son honneur ; ici il s'entendait traiter d'hypocrite, et là de séducteur. Eh bien ! M. F., si violentes fussent les persécutions dont il était l'objet, si sanglantes fussent les injures qui lui étaient adressées, jamais le doux Évêque de Genève ne fit attendre un instant le pardon à ses persécuteurs. Les outrages ne faisaient qu'enflammer son amour pour ceux qui le blessaient. A l'encontre de ce philosophe du paganisme qui s'écriait un jour : « O mes amis, il n'y a point d'amis », il leur disait avec bonté : « O vous qui vous croyez mes ennemis, non, vous avez beau faire, vous ne serez jamais mes ennemis ». Et c'est ainsi, M. F., que souvent saint François de Sales, en pardonnant de suite, sans retard, et, pour ainsi parler, séance tenante, exerçait sur le cœur de ceux qui le poursuivaient avec acharnement cette espèce de domination qu'un saint Docteur appelle quelque part « la plus douce des exigences, la domination de la générosité, le triomphe de la patience, la victoire du pardon : « *Agnus vicit patiendo* ».

Telle n'est pas hélas ! la conduite d'un grand nom

bre d'âmes, qui se disent pourtant chrétiennes. Ce n'est pas à moi, qui suis l'offensé, à faire les premières démarches, entendons-nous répéter souvent : il y a un point d'honneur qui m'interdit de faire des avances. Il est vrai, M. F., qu'en règle générale, c'est celui qui a offensé qui doit revenir le premier ; et, bien que trop souvent l'amour-propre nous aveugle et nous trompe, en exagérant à nos yeux les torts du prochain et en atténuant les nôtres, bien qu'il soit excessivement rare qu'il n'y ait pas des torts des deux côtés, je veux bien vous accorder qu'en rigueur de justice, si vous êtes le seul offensé, vous n'êtes point tenu de prévenir votre adversaire. Mais cependant, si, par ces premières avances, vous pouvez calmer son ressentiment, détruire ses préventions haineuses et abattre le mur de séparation qui l'éloigne de vous, la charité ne vous en impose-t-elle pas le devoir ? Même en ces circonstances, dit saint Jean Chrysostôme, « d'après l'exemple du Sauveur, qui fit vers l'homme coupable les premières démarches, le pouvoir doit céder en nous à la patience et le devoir à la générosité ». Il y a plus de vraie grandeur à souffrir qu'à se venger, et à ne vouloir pas ce qu'on peut qu'à pouvoir ce qu'on veut. Mais, si le pardon doit être prompt et sans délai, il doit être surtout sincère et sans dissimulation.

Dieu, dit saint Jérôme, ne veut pas que nous nous reposions sur les signes équivoques d'une paix trompeuse et d'une réconciliation simulée. Il veut que ce soit du fond du cœur que nous remettions à nos frères les injures qu'ils nous ont faites : « *De cordibus vestris* ». Celui qui sonde les replis intimes des âmes ne peut se contenter de vaines apparences ; le par-

don qui n'est qu'apparent ne vaut rien devant lui, pas plus que le repentir qui n'existe que sur les lèvres. Si nous voulons accomplir à la lettre et dans son esprit le précepte du divin législateur, non seulement nous devons faire la part de la faiblesse et de l'entraînement de ceux qui nous ont froissés ou lésés, non seulement nous devons mettre sous les pieds les susceptibilités de l'amour-propre et demeurer sourds aux réclamations de l'orgueil, non seulement nous devons pardonner, mais nous devons joindre à notre pardon un généreux oubli. « Le vrai chrétien, comme on l'a si bien dit, n'a pas seulement à la main un manteau de charité pour couvrir les défauts de ses frères : son cœur large et hospitalier renferme comme un puits profond, où il aime à jeter, oublier et perdre à jamais leurs torts et leurs injures ». On a beaucoup préconisé, M. F., l'acte de cet Athénien des temps antiques qui, ayant eu le visage meurtri de coups, se contenta d'écrire sur son front le nom de celui qui l'avait maltraité. Quelle générosité pourtant, je vous le demande, y a-t-il dans cette conduite du philosophe païen ? Peut-être avait-il dessein, comme le remarque saint Grégoire, de rendre son ennemi plus odieux en divulguant sa brutalité. Un chrétien doit mieux faire, M. F. : il doit effacer de son esprit le souvenir des affronts reçus, il doit les ensevelir dans un éternel oubli. Sa blessure, sa charité la cicatrise ; comment ne la perdrait-il pas de vue ? Comme un créancier généreux, il remet la dette jusqu'à la dernière obole, il en déchire les titres et les jette au feu. Quand Dieu pardonne à l'âme qui se repent, au cœur qui implore sa miséricorde, loin de conserver aucune froideur, aucun res-

sentiment à cause du péché, il redevient son ami comme par le passé : loin de lui reprocher perpétuellement ses fautes, il n'en garde même pas le souvenir ; suivant l'expression du prophète Michée, « il les jette toutes au fond de la mer ».

C'est ainsi que nous devons pardonner et oublier les offenses : voilà ce qui nous est prescrit. Nous y conformons-nous ? A nous entendre, nous pardonnons de tout notre cœur ; mais rien dans notre conduite, ni la douceur de notre langage, ni l'aménité de notre accueil, ni la bienveillance de nos démarches, rien n'indique que nous oublions entièrement le mal qu'on nous a fait. On nous voit revenir à tout propos sur des souvenirs qui devraient être effacés ; on nous entend à chaque instant faire des reproches, des plaintes indirectes, des allusions blessantes, sous lesquelles, comme à travers un voile transparent, perce l'amertume d'un cœur toujours ulcéré ! En vérité, M. F., qu'est-ce que tout cela, qu'est-ce autre chose qu'entretenir une perpétuelle aigreur, alimenter une inextinguible animosité et ne pas pardonner sincèrement ? Non, M. F., nous le répétons, il n'y a pas de pardon sans l'oubli ; le simple souvenir produit le ressentiment, du ressentiment découle la malédiction, la malédiction suppose la haine, la haine engendre la vengeance.

Ne venez donc pas nous dire, comme ce vindicatif dont parle un saint Père : « Je n'ai rien contre mon ennemi, je lui en ai donné plusieurs fois l'assurance, il ne saurait l'ignorer, je ne lui veux plus aucun mal : *nihil habeo contra eum, ipse novit.* Seulement je ne puis me résoudre à le voir, je sens le besoin d'éviter sa rencontre ». Nous vous répondrions :

Prenez garde, vous vous faites illusion. Comme le berger qui, conduisant ses troupeaux au bord du mont Vésuve, s'arrête quelquefois, dans le silence de la nuit, pour écouter quelque chose qui gronde dans les entrailles du volcan, vous aussi soyez attentifs un instant, sondez votre âme dans le calme, et vous entendrez, sous les dehors de cette paix apparente, vous entendrez au fond de votre cœur quelque chose qui murmure. Ah! c'est que votre bras est désarmé, mais votre cœur ne l'est pas. « Vous êtes bon en apparence, vous dirai-je avec l'Évêque d'Hippone, mais vous êtes méchant au fond; vous épargnez d'action, mais vous sévissez de cœur; vous avez la main douce, mais la volonté cruelle : *Opere parcens, corde sæviens* : *manu mitis, corde crudelis* ». La nuit ne connaît qu'une force qui puisse triompher de ses ténèbres, c'est la lumière; le froid ne connaît qu'une puissance en face de laquelle il recule, c'est la chaleur. La haine, elle aussi, ne connaît qu'un sentiment qui puisse triompher d'elle, c'est l'amour. « Le cœur a deux mouvements, nous dit un moraliste contemporain : il se ferme ou il s'ouvre. S'il reste fermé, il fait du mal; mais, s'il s'ouvre, il fait du bien ». Voilà pourquoi saint Paul nous exhorte à « ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais à triompher du mal par le bien », c'est-à-dire à répondre aux outrages par la bienveillance, à se venger de la colère par la douceur, à rendre l'amour pour la haine. C'est en agissant ainsi, M. F., en nourrissant notre ennemi, s'il a faim, en lui donnant à boire, s'il a soif, en lui rendant tous les services dont il a besoin, que nous amasserons sur sa tête ces « charbons de feu » dont parle le Sage, ce foyer brûlant d'amour et de charité qui nous gagnera son cœur.

Je vous ai rappelé, M. F., la loi du pardon des injures et de l'amour des ennemis, je vous ai montré en quelques mots la manière dont nous devons l'accomplir. Je termine par un trait historique parfaitement approprié à notre sujet.

Un saint évêque d'Alexandrie, nommé Jean, que sa prodigieuse charité pour les pauvres a fait surnommer l'Aumônier, avait exhorté plusieurs fois, mais en vain, un des grands seigneurs de sa ville épiscopale à se réconcilier avec un de ses ennemis. A bout de ressources, il le fit un jour prier de venir assister à la messe dans sa chapelle. Le seigneur s'y rendit et ne s'y trouva qu'avec un jeune homme chargé de répondre. Lorsqu'ils prononçaient tous trois ensemble l'Oraison Dominicale, selon la coutume de ces temps-là, à ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...... », l'Évêque et le servant, qui avait reçu des instructions spéciales, gardaient le silence, en sorte que le seigneur fut le seul qui les prononça. C'est alors que l'Évêque, se tournant vers lui, lui demanda avec beaucoup de douceur s'il avait pensé à ce qu'il venait de dire, et s'il consentait à ne recevoir de Dieu au dernier jour que le pardon qu'il accordait à son ennemi. Et le seigneur, frappé comme d'un coup de foudre, se jeta aux pieds du saint, et ne fit plus aucune difficulté de se réconcilier très sincèrement avec celui qui l'avait offensé. M. F., s'il y avait encore ici quelqu'un qui ne fût pas déterminé à pardonner sincèrement et du fond du cœur à ceux qui l'ont offensé, je le renverrais à cette prière qu'il va réciter dans quelques instants en union avec le prêtre ; il craindra peut-être de prononcer son arrêt, en disant

à Dieu: « Pardonnez-moi comme je pardonne » ; et, déposant dès lors tout sentiment d'aigreur et de rancune, il oubliera ses griefs contre ceux qui l'ont blessé, leur pardonnera du fond du cœur, afin d'obtenir de Dieu son pardon pour lui-même : « Pardonnez, et il vous sera pardonné ». Ainsi soit-il !

XXIX

INSTRUCTION

SUR LA PUISSANCE DE MARIE

(Réunion du soir, 8 septembre 1862)

Quand, au berceau du monde, nos premiers parents prévaricateurs eurent entendu, après leur désobéissance, l'arrêt terrible qui les condamnait à l'exil, à la souffrance et à la mort, une prédiction mystérieuse vint consoler leur cœur. Entr'ouvrant à leurs yeux les voiles de l'avenir, Dieu, « riche en miséricorde », suivant le mot de l'Apôtre, leur montra, dans le cours des siècles, le Rédempteur divin qui devait réparer leur chute; mais, en même temps que le Rédempteur, vous le savez, il leur annonça la Réparatrice qui devait écraser la tête du serpent maudit. Saluant avec amour cette douce et lointaine espérance, tous les enfants d'Adam se la transmirent comme le plus précieux héritage de génération en génération, et, pendant quatre mille ans, attendant Jésus-Christ le libérateur, ils attendirent Marie, la libératrice. Partout où il y eut une figure et une prophétie de l'un, il y eut une figure et une prophétie de l'autre. Si le Messie était désigné sous le symbole de cette « fleur de Jessé » dont l'épanouissement devait produire le salut du monde, Marie était la tige qui devait produire cette fleur merveilleuse.

Il suffit de feuilleter le livre divin, dont chaque page prophétise, et de regarder à droite, à gauche, sur deux lignes parallèles qui viennent d'Adam à Jesus-Christ et d'Ève à Marie : d'un côté, nous voyons tous les hommes qui ont figuré Jésus-Christ, tous ayant au front un rayon du Sauveur ; et, de l'autre, nous apercevons les femmes qui ont figuré Marie, toutes ayant au front un rayon de la Vierge réparatrice. C'est après cette attente de quarante siècles que la Vierge des oracles, Marie, se levant sur l'horizon de la Judée, apparaît à la terre, comme l'aurore qui précède le vrai Soleil de justice : « *Quasi aurora consurgens* ».

Oh ! M. F., si le monde avait su apprécier le bonheur que lui apportait cette naissance, n'aurait-on pas vu se renouveler d'un bout de la terre à l'autre ce que nos saints Livres racontent du peuple juif, lorsqu'il se vit préservé de la mort par la médiation d'Esther ? « Il sembla à ce peuple, dit le texte sacré, qu'une nouvelle lumière se levait sur lui : toute la nature fut transportée de joie, ce n'étaient partout qu'applaudissements, allégresse, réjouissances extraordinaires ». Pour nous, M. F., enfants de la foi, sachons répondre à l'appel de l'Église, en laissant notre cœur se livrer au transport de la joie la plus sainte : « *Gaudeamus et exultemus* ». C'est vraiment aujourd'hui l'anniversaire du jour qui, suivant le beau mot de saint Pierre Damien, a été « l'annonce de la réparation du monde et le prélude de notre salut ». Voilà pourquoi, M. F., afin d'entrer dans l'esprit de cette fête, je viens vous exposer un des motifs qui doivent animer et soutenir notre confiance en Marie : sa puissance auprès de Dieu. Or la grandeur et la

puissance de Marie au Ciel, dit un saint Docteur, viennent de la grandeur même des services qu'elle a rendus à la gloire de Dieu sur la terre. C'est cette pensée de saint Anselme que je viens développer ce soir.

Vous le savez, M. F., au temps où Marie a paru dans le monde, le nom du Seigneur était, pour ainsi dire, effacé du cœur et de la mémoire des hommes. Son culte était tombé devant le culte des idoles, l'iniquité avait souillé la terre à ce point qu'elle ne pouvait plus être lavée que par les eaux d'un nouveau déluge, ou dans le sang de cette grande victime promise au berceau même de l'humanité déchue, tant de fois annoncée par les prophètes, et qui seule pouvait être la rançon de tous. Mais il fallut trouver entre toutes les femmes une vierge dont le sein fût assez pur pour recevoir un Dieu, une vierge au cœur assez généreux pour être la mère d'un fils condamné d'avance à mourir sur une croix, et à l'âme assez forte pour boire avec lui au calice de ses ignominies. Une humble fille de la tribu de Juda avait fixé les regards du Très Haut: le Seigneur avait aperçu la générosité, la soumission parfaite qu'elle devait prêter à l'exécution de ses desseins. C'est pour cela que, suivant l'expression des Lettres sacrées, il la « posséda dès le commencement de ses voies »: par un privilège unique, par un bienfait exceptionnel, qu'elle ne partage avec personne, il fit couler en son âme un torrent de grâce qui la préserva dès sa Conception de la souillure du péché. Vous parlerai-je, M. F., de la docilité de Marie à toutes les opérations de cette grâce, et de sa soumission absolue à la volonté de son Dieu? Vous

peindrai-je ses perfections intérieures et cette « gloire du dedans » dont parle le Prophète? Vous exposerai-je les prodiges de vertu, le trésor toujours croissant de justice et de sainteté, recélés dans son cœur comme en un sanctuaire? Vous dirai-je que ce cœur était ce vase des saintes Lettres orné des pierres les plus précieuses et rempli des parfums les plus exquis, et comme un ciel pur, où mille astres plus brillants les uns que les autres se reflétaient mutuellement et augmentaient encore leur éclat? Oh! M. F., à côté de cet infini de merveilles, nous sommes sans voix, nous autres, avec notre langage humain. Disons seulement, avec le Docteur angélique, que, « multipliant chaque jour depuis son entrée dans la vie ses perfections et ses mérites par ses grâces, et ses grâces par ses perfections et ses mérites, elle préparait à son Dieu, sans le savoir, ce cœur immaculé qu'il devait choisir pour le tabernacle de son Fils, et lui préparait en même temps cette gloire immense qui allait éclore de l'Incarnation ».

Un archange est envoyé des Cieux pour lui annoncer ce grand mystère. « Ne craignez pas, lui dit-il, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur; c'est de vous que naîtra le Sauveur ». Remarquez-le, M. F., ce n'est point un ordre exprès que Gabriel vient signifier à Marie, au nom et de la part de Dieu. Ce n'est qu'une simple invitation, qui laisse sa liberté sans violence et sans contrainte. Le messager céleste daigne négocier avec elle ce qui pourrait être l'objet d'un décret absolu; il daigne lui demander son consentement. De son côté, M. F., Marie ne se fait point illusion sur les conséquences qu'aura pour elle son acquiescement à la parole de l'Ange. Plus éclairée

que les femmes d'Israël, qui n'aspiraient qu'à l'honneur de mettre au monde le Messie à qui avait été promis la conquête de l'univers, elle n'ignore pas, elle, que la gloire et le règne de son Fils ne seront pas de ce monde. Elle a lu dans les Prophètes toute l'histoire de ce Fils, et, depuis sa tendre enfance, chaque jour elle médite ce qu'ils ont prédit de ses humiliations, de ses souffrances, de sa mort. Derrière l'insigne honneur de ce message, qui eût tant flatté la vanité des autres femmes, à travers le voile de cette maternité glorieuse, elle entrevoit, elle, le « glaive de douleur qui doit un jour transpercer son âme ». Mais elle voit la gloire qui doit en revenir à son Dieu, il faut une victime : « Je suis la servante du Seigneur, il est le maître, qu'il dispose de moi selon sa volonté ! » O Marie, auguste vierge, de quel courage, de quelle générosité n'eûtes-vous pas besoin pour laisser tomber de vos lèvres ces mots qui exprimaient votre consentement ! Oui, en vérité, recevoir le plus incompréhensible de tous les honneurs est de votre part le plus généreux de tous les dévouements. Vous aurez le plus aimable des enfants, mais ses amabilités mêmes feront votre peine. Quel bonheur pourrez-vous goûter en sa présence ? Vous ne le verrez jamais sans que le calice de Gethsémani, toutes les avanies de la Passion et toutes les souffrances du Calvaire viennent à votre esprit. Oh ! oui, quand j'entends votre réponse : « Je suis la servante du Seigneur, il est le maître, qu'il me soit fait selon sa volonté ! », je crois entendre Jésus, votre fils, au jardin des douleurs, acceptant le calice amer et se sacrifiant pour son Père et pour nous. Oh ! oui, quand j'entends votre réponse, je crois déjà vous voir au som-

met du Golgotha, sacrifiant le Dieu dont vous consentez à devenir la mère. Vous le savez, que cet auguste Fils ne pourra jamais réclamer la gloire de son Père que par la souffrance et l'immolation ; pour sauver le monde, il faut qu'il soit l' « homme des douleurs » ; déjà ses futures amertumes passent dans votre cœur ; et dès lors vous consentez à devenir vous-même « une mère de douleurs ».

Aussi, on peut bien le dire avec saint Bernard, M. F., « c'est de cette parole de soumission, de sacrifice que sont sorties à la fois toutes les grandes merveilles qui ont éclaté depuis pour la gloire du Seigneur » ; c'est de ce consentement de Marie que découlent l'Incarnation de son Fils, sa justice vengée et glorifiée par l'immolation d'un Dieu, la vieille alliance de la terre et des Cieux renouée, l'humanité réconciliée avec son Créateur, le culte de Dieu rétabli, son Église fondée, un sacrifice auguste offert en l'honneur de son nom sur tous les points de ce bas monde, et, dans l'autre, ce peuple innombrable d'élus qui chantent et chanteront éternellement ses louanges, et que Marie lui a donnés en lui donnant ce Jésus qui les a tous sauvés.

Voilà, M. F., ce que Marie a fait pour la gloire de Dieu, en consentant à devenir la mère de son Fils ; et, si vous étiez tentés de m'accuser d'exagération, je vous citerais le texte même de saint Bernard : « La Vierge Marie par son consentement a véritablement fait le salut du monde ». Or, M. F., si Dieu s'est engagé à récompenser magnifiquement « un verre d'eau froide donné en son nom », s'il a promis « au serviteur fidèle », pour avoir doublé le talent qui lui était confié, de « l'établir au Ciel sur de grandes choses »,

si, pour prix des âmes qu'ils ont gagnées, il a dressé dans la gloire à ses Apôtres « douze trônes, où ils doivent partager avec lui l'honneur et le pouvoir de juger les nations », je vous le demande, M. F., de quels droits, de quel pouvoir n'a-t-il pas dû investir Marie, qui lui a donné elle-même, au prix de tant de sacrifices, ce divin Fils, l'objet de ses plus chères complaisances, le réparateur de sa gloire et le sauveur du monde ! « O prodige, ô abîme de charité ! nous écrierons-nous avec un éloquent panégyriste de Marie, quel esprit ne se perdrait dans la contemplation des complaisances ineffables que le Père céleste doit avoir pour Marie, depuis qu'elle lui touche de si près par ce Fils qui leur est commun à tous deux, par ce Fils, l'inviolable nœud de leur sainte alliance, par ce Fils bien-aimé qu'ils se sont donné si amoureusement l'un à l'autre ! Aussi faut-il non seulement avoir perdu la foi, mais même fermer les yeux aux simples lumières de la raison, pour supposer que la Sainte-Vierge soit reléguée dans les profondeurs du Ciel avec une majesté sans puissance et une dignité de pur apparat. Pour moi, M. F., quand je cherche à définir la puissance de cette auguste Vierge, ne lui voyant pas de limites assignables, je trouve que la mesure de cette puissance, c'est de n'avoir pas de mesure ».

Marie est toute-puissante ! cette parole étonnerait votre foi, M. F., si vous n'aviez déjà entendu citer bien souvent ce mot des saints Pères, nos maîtres mêmes dans la doctrine. Entendez-moi bien pourtant, je vous prie, M. F. : Marie est toute puissante non par une omnipotence innée, mais par une omnipotence communiquée. Elle est toute-puissante non par nature, mais par grâce, non par autorité et domina-

tion, mais par intercession. Tel est le vrai sens de cette parole que vous entendez redire bien souvent : « *Omnipotentia supplex.* Marie est toute-puissante à genoux ». Dieu est assis sur son trône, il commande ; Marie est à genoux au pied de ce trône, elle prie. Tout ce que dit Dieu se fait, tout ce que Marie demande s'exécute, et tous nous pouvons redire en toute vérité ce noble cri échappé du cœur d'Augustin, saluant la puissance de Marie : « O Vierge, ô Vierge, tout ce que Dieu a pu par sa volonté, vous le pouvez par votre prière ».

Quoi de plus facile à comprendre, M. F. ? Jésus-Christ nous est représenté dans les Cieux « assis à la droite de son Père », avec son corps et ses plaies qu'il a emportées du tombeau « pour intercéder en notre faveur ». C'est cet Agneau comme immolé, dont nous parle l'Apôtre des révélations, médiateur entre Dieu et les hommes ; c'est en se présentant ainsi à son Père, en lui montrant ainsi ses blessures, ces marques toujours vivantes de sa Passion et de son sacrifice, qu'il désarme sa colère, arrête ses foudres, « ne le priant pas seulement, dit Bossuet, de nous faire miséricorde, mais lui prouvant qu'il faut nous faire miséricorde ». Eh bien ! M. F., je vous en prends à témoin, si Marie veut s'interposer entre Dieu et nous, n'a-t-elle pas aussi le droit de montrer au Seigneur cet Agneau égorgé pour nous, ce corps immolé pour les péchés du monde ? N'a-t-elle pas le droit de faire parler son sang et ses plaies ? Ne peut-elle pas dire au Seigneur : Ce Jésus, qui a réparé votre gloire outragée par la révolte de vos enfants, ce sang, qui a lavé les injures faites à votre majesté souveraine, cette chair sacrée, qui a été immolée à

votre justice pour le rachat du monde, c'est la chair de ma chair, c'est le sang de mon sang, c'est mon Fils et le vôtre ? « Ah ! je ne m'étonne plus, ô Marie, vous dirai-je avec un de vos pieux serviteurs, je ne m'étonne plus, ô fille bien-aimée du Très Haut, ô mère de Jésus crucifié, après une alliance si intime, après tant de titres à l'amour, je dirai presque à la reconnaissance du Seigneur, qu'il soit devenu impossible à Dieu le Père, à Jésus, son Fils, d'attrister par un refus le visage et le cœur d'une telle fille et d'une telle mère ». Oh ! non, non, M. F., jamais, jamais, Marie ne demande en vain. Que les siècles l'oublient, que les générations ne parlent plus de sa grandeur, que les Cieux cessent de la reconnaître pour leur Reine, si Marie demande une seule fois à Dieu sans être exaucée !

Répétons-le donc, M. F., avec bonheur : Marie est toute-puissante, toute-puissante au Ciel, sur la terre et dans l'enfer. Les anges et les saints, les hommes et les démons, voilà ses sujets.

Au Ciel, si Dieu lui-même se soumet aux vœux de son cœur, que dirons-nous de ce qui n'est pas Dieu ? Tout est au-dessous d'elle, tous les ordres des esprits célestes lui sont soumis : les anges environnent son trône, elle est leur Reine et ils la saluent ; les patriarches et les prophètes la contemplent en chantant ses louanges, elle est leur reine et ils s'inclinent devant elle avec respect ; « l'auguste sénat des apôtres, la glorieuse armée des martyrs », la multitude innombrable des confesseurs, le chœur pur des Vierges forment autour d'elle une couronne, elle est leur reine et ils la vénèrent avec amour.

Toute-puissante au Ciel, où elle nous attirera un

jour par sa grâce, elle est aussi toute-puissante sur la terre. Interrogez les pauvres dont elle a essuyé les larmes, les malades dont elle a consolé les souffrances, les captifs dont elle a fait tomber les chaînes, les marins qu'elle a préservés du naufrage, les guerriers qu'elle a arrachés à la mort, les pécheurs qu'elle a ramenés à la vertu, toutes les âmes qu'elle a protégées au jour des tempêtes, et tous vous offriront des témoignages irrécusables de sa toute-puissante protection.

Elle étend son pouvoir jusqu'au fond des abîmes : les démons eux aussi sont contraints de reconnaître sa souveraineté. La Vierge qui « a écrasé dès ici-bas la tête de l'infernal serpent », est toujours restée l'ennemie, la reine victorieuse des démons. Au fond même de l'enfer, ils sentent sa force et sa puissance qui les domine.

On pourrait donc dire, M. F., dans une certaine mesure, qu'au nom de Marie, comme au nom de Jésus, tout genou fléchit au Ciel, sur la terre, dans les enfers.

Marie est donc toute-puissante : telle est la récompense qu'elle a reçue en retour de la gloire qu'elle a rendue à Dieu. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est toute bonne : je vous ai montré déjà qu'elle est notre mère, et que nous, aussi bien que le jeune Stanislas Kostka, nous avons le droit de répéter ce cri du cœur de saint Anselme : Oh ! bonheur ! la mère de mon Dieu est ma mère ; « *Mater Dei est mater mea* ». Soyons donc tous fidèles à l'invoquer avec confiance, nous sommes sûrs de trouver toujours en elle une avocate puissante et une mère généreuse. Invoquez-la surtout, vous tous qui vivez dans l'affliction

et les larmes, ou que la maladie, l'infirmité et la souffrance enlacent de leurs cruelles étreintes. Qui mieux qu'elle pourrait comprendre vos angoisses ? N'a-t-elle pas bu, avec son divin Fils, le calice du Calvaire ? N'a-t-elle pas contemplé toutes les plaies de ses membres ? N'a-t-elle pas vu la Croix, les clous, la lance, les fouets et la couronne d'épines ? N'a-t-elle pas, elle aussi, considéré avec amertume le corps inanimé de son Fils ? Ne vous éloignez pas d'elle non plus, ô vous qui auriez le malheur de vivre dans l'inimitié de Dieu : elle est votre refuge à tous, pécheurs qui courbez vos épaules sous le pesant fardeau de longues iniquités. Médiatrice entre le Ciel et la terre, elle fléchira le courroux de Dieu, et vous arrachera à la fange du vice pour vous faire marcher dans le chemin de la vertu.

Invoquons-la tous, M. F., car à tous elle est notre appui, notre secours ; qu'à chaque instant son nom béni soit sur nos lèvres ; que l'exemple de ses vertus anime tous nos sentiments, vivifie tous nos actes, et qu'enfin son amour soit toujours au plus profond de nos cœurs. Ainsi soit-il !

XXX

HOMÉLIE

SUR LA CONVERSION DE ZACHÉE

(Réunion du soir, 9 novembre 1862)

C'est dans l'Évangile de la fête de ce jour, M. F., que j'ai dessein de puiser les quelques mots d'édification que je vous dois ce soir : permettez-moi donc, avant d'entrer en matière, de vous donner lecture du récit qu'il renferme.....

Bornons-nous à méditer ce texte inspiré en le suivant pas à pas : nous y trouverons, je l'espère, pour nos âmes intérêt et profit ; nous y verrons, spécialement, entre autres enseignements, comment Notre-Seigneur récompensa en Zachée par une éclatante conversion la fidélité à une première grâce.

L'Évangéliste sacré commence la relation du miracle de la conversion de Zachée, en nous apprenant que Jésus, entré à Jéricho, en parcourait les rues. Vous connaissez tous sans doute un fait merveilleux de l'Ancien Testament se rattachant à cette ville : assiégée par Josué, elle résista quelque temps aux coups répétés des machines de guerre, mais elle s'ébranla et fut renversée au bruit des trompettes des Lévites, c'est-à-dire que cette cité, qui tint bon contre les efforts de l'homme, dut s'affaisser et tomber sous l'action de la puissance divine. Dans la chute de cette

grande ville, tous les interprètes ont reconnu un mystérieux symbole ; ils ont vu comme l'annonce prophétique de la destruction des idoles du paganisme s'écroulant et tombant en poussière sous l'influence de la prédication évangélique. Eh bien ! M. F., c'est à ce grand miracle de la conversion de toute la Gentilité que prélude aujourd'hui, dans Jéricho, le Sauveur des hommes, ce nouveau, ce véritable Josué, dont l'ancien n'était qu'une figure bien imparfaite, en y convertissant un avare, disons mieux un idolâtre, qui n'avait de culte que pour l'or et l'argent.

Il y avait, en effet, dans cette ville un homme nommé Zachée, chef des publicains et fort riche. Ne vous semble-t-il pas que, par ces quelques mots, l'écrivain sacré se soit attaché à mettre en relief la culpabilité de cet homme ? Il possédait une grande fortune, mais c'était une fortune mal acquise ; à l'exemple de tous les publicains, il était décrié pour ses usures, ses rapines, ses violences ; mieux que tous, puisqu'il était leur chef, il devait être versé dans l'art de détourner à son profit les deniers dont il avait le maniement. Pourquoi ce tableau, M. F., avec ces sombres couleurs, ces traits défavorables ? Saint Ambroise nous l'a dit, c'est pour mieux faire ressortir la puissance et la bonté du divin Maître, c'est pour relever l'espérance de ceux que pourrait abattre l'énormité de leurs crimes : « Que nul ne se désespère, a dit ce grand Docteur, puisque le Sauveur a fait miséricorde à celui dont les richesses n'ont été amassées que par la fraude et qui n'a reculé devant aucune injustice. »

Toutefois, M. F., n'exagérons pas les fautes du premier publicain de Jéricho. Il est vrai que la probité n'était pas sa vertu de prédilection, la passion des richesses tyrannisait son âme et lui faisait oublier parfois les règles de l'honneur et de la justice ; mais il n'était pas tombé dans l'endurcissement et l'impénitence. Il y avait encore en lui des sentiments nobles, il formait quelquefois de bons désirs, ne fût-ce, M. F., que celui qu'il éprouva de voir Jésus-Christ. « Il cherchait à voir le Sauveur, lisons-nous dans le saint Évangile, afin de le connaître : *Quærebat videre Jesum quis esset* ». Ne croyez pas, d'ailleurs, vous dirai-je avec saint Chrysostôme, que ce soit une vaine curiosité qui ait fait naître en lui ce désir. « Il avait, dit cet éloquent évêque, comme un pressentiment de la mission de celui qui venait sauver les pécheurs, et il désirait contempler ses traits; il avait déjà entrevu Jésus des yeux de l'esprit, voilà pourquoi il aspirait à le contempler des yeux du corps : *Cupit videre facie quem viderat mente* »... Et tel fut, M. F., le principe de sa conversion : une première grâce à laquelle il sut correspondre, un bon désir fidèlement mis en pratique.

Malgré tous ses efforts pourtant, M. F., Zachée ne pouvait réaliser son désir. « La foule était nombreuse et fort pressée et il était de petite taille ». Cette foule, qui met un obstacle à l'accomplissement du vœu le plus sincère et le plus ardent de son cœur, ce n'est pas, remarquez-le bien, M. F., cette multitude compacte qui encombre le chemin et lui obstrue le passage, c'est bien plutôt, dit un savant commentateur de nos saints Livres, cette légion de passions qui le dominent, cette foule d'inclinations, d'habitudes per-

verses qui l'obsèdent : « *Turba est vitiorum consuetudo* ». Qui ne sait, en effet, qu'un des désastreux effets des passions en nous, c'est l'aveuglement de l'esprit ? On dirait vraiment qu'elles conspirent à éteindre notre intelligence, cette lumière sacrée qui éclaire « tout homme venant au monde ». Combien d'âmes, parmi celles qui se laissent asservir par leurs mauvais penchants, qui vivent comme ensevelies dans une atmosphère ténébreuse, où elles ne savent plus, pour ainsi dire, discerner le bien d'avec le mal, le vice d'avec la vertu ? Les beautés de la Religion, elles ne les connaissent plus ; les attraits de la grâce, elles ne les sentent plus ; les gloires de l'innocence et de la sainteté, elles ne les apprécient plus. Les passions forment comme une foule compacte, qui se condense autour d'elles et les empêche de voir Jésus-Christ, son Évangile, ses commandements.

Heureusement, M. F., il y a un moyen de sortir de cet état désolant, c'est de chercher à « dominer la foule », c'est de faire taire le bruit des passions, c'est de rentrer en soi-même, et, suivant l'expression du Prophète, de « retourner à son cœur » : voilà ce que fait Zachée. D'autres que lui peut-être se fussent découragés et eussent remis au lendemain, mais ce retard d'un jour eût perdu leur éternité, car Jésus allait mourir à Jérusalem et ne devait plus reparaître dans Jéricho. Mieux inspiré, M. F., fut notre publicain. Cédant à l'appel de la grâce, « il court en avant et monte sur un sycomore pour voir passer le Seigneur, qui devait venir par cette route ». Cet arbre, M. F., dans les branches duquel il se fixe pour contempler Jésus au moment de son passage, cet arbre, où il s'est établi pour dominer la foule, qu'est-ce

autre chose, disent les saints Pères, que la « figure de cet arbre de la croix », du haut duquel les âmes apprennent à fouler aux pieds le monde, à dominer les passions pour mieux contempler Jésus-Christ ?

Le Sauveur ne tarda pas à passer près de l'arbre, du haut duquel Zachée le contemplait avec extase ; il jeta alors sur lui un de ces regards que le cœur n'oublie jamais. M. F., Jésus a regardé le pécheur Zachée, Zachée est sauvé. Le regard de l'Homme-Dieu ne restera pas stérile et inefficace : Jésus qui regarde, c'est Jésus qui éclaire l'esprit, c'est Jésus qui touche le cœur, c'est Jésus qui purifie, c'est Jésus qui pardonne. Mais voyez, M. F., jusqu'où s'étend la bonté du divin Maître : Zachée n'avait désiré que de voir le Seigneur et voici qu'il va recevoir une grâce tout à fait inattendue. Du ton le plus affectueux, Jésus l'appelle par son nom et lui dit avec douceur et affabilité : « Zachée, descendez à la hâte, car il faut qu'aujourd'hui je demeure dans votre maison ». Qu'elles sont consolantes, M. F., ces paroles que le Sauveur adresse au chef des publicains, à ce grand pécheur dont la vie est pourtant en opposition si flagrante avec les vertus qu'il vient faire germer en terre ! Il faut qu'aujourd'hui je demeure dans votre maison, « *oportet* », il le faut. Tel est le besoin de mon cœur, telles sont les exigences de ma charité. Il faut que j'y entre, non pas pour en ressortir bientôt, non pas pour y prendre un repas à la hâte, mais pour y demeurer, pour en faire le lieu de mon repos ! Et combien de temps y restera le Seigneur ? Aujourd'hui, « *hodie* », c'est-à-dire tout le temps de la vie présente, qui est comme un jour devant lui. Et en effet, M. F., Jésus ne passera que quelques heures

dans la maison matérielle de Zachée, mais il fixera son séjour en son âme, il demeurera en lui par sa grâce jusqu'à sa mort, « en sorte que cet homme, dit un saint Docteur, dans la maison duquel Jésus aura habité en cette terre, habitera, lui, à son tour, dans la maison de Jésus, dans la maison permanente, dans le Ciel pendant l'éternité ».

Je ne m'arrêterai pas, M. F., à vous peindre le saint empressement avec lequel Zachée se précipita en bas de l'arbre et se porta à la rencontre du Seigneur, ni les transports de joie et de bonheur avec lesquels il le reçut chez lui : le texte sacré nous en présente le tableau avec une concision pleine d'éloquence : « *Et festinans descendit, et excepit illum gaudens* ».

Or tous ceux qui furent témoins de cette scène disaient, en murmurant tout haut : « Il est allé loger chez un homme de mauvaise vie, chez un pécheur public ». Murmure insensé, M. F. : le Verbe divin, notre adorable Sauveur, en s'incarnant, en s'abaissant vers la terre, a-t-il fait autre chose que de venir habiter la maison du péché ? Et « où donc est la place du médecin, s'écrie saint Pierre Chrysologue, si ce n'est auprès du malade ? Que cherche le pasteur, si ce n'est la brebis égarée ? Vers qui court la mère de famille, si ce n'est vers son fils en danger de périr ? » Et, d'ailleurs, M. F., sur quoi se fonder pour murmurer contre Jésus, en le voyant entrer dans la maison de Zachée ? « S'il a été pécheur, dit saint Cyrille, il ne l'est déjà plus ». L'Homme-Dieu, de ce regard perçant qui « scrute le cœur et les reins », a lu dans son âme et il en reconnaît les saintes dispositions.

Est-il étonnant après cela, M. F., que la conversion du publicain, commencée par la correspondance à une première grâce, par la fidélité au désir de voir Jésus, continuée par le regard du Sauveur, se soit achevée au moment où la présence corporelle du Maître sanctifie sa demeure ? Se présentant devant le Seigneur, il lui dit : « Maître, voilà que je vais donner aux pauvres la moitié de mes biens ; et, si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rends quatre fois la valeur ». « Quel prodige ! s'écrie ici saint Jean Chrysostôme, Jésus n'a pas encore parlé et Zachée obéit. » Et, faites-y bien attention, M. F., il ne se borne pas à des promesses, à des projets vagues, à des velléités qui ne sont habituellement que des signes fort douteux, fort équivoques de conversion : l'obligation de restituer, il le sait, est fondée sur les premiers principes de la loi naturelle ; la loi de Moïse, qu'il connaît, en prescrit l'accomplissement, et rien au monde, si ce n'est une impuissance réelle, ne peut en dispenser ; point de pardon à attendre pour celui qui ne veut point rendre ce qu'il a pris injustement ; fît-il toutes les pénitences possibles, point de salut poür lui. Le péché n'est point remis, si l'on ne rend ce que l'on a pris, voilà la règle inflexible, invariable : « *Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum* ». Or, comme, en matière de restitution, ce qu'on ne fait pas à l'instant, on court le risque de ne le faire jamais, Zachée n'hésite pas, ne retarde pas, n'ajourne pas. « Il ne dit pas : Je restituerai, dit un commentateur ; il dit : Je restitue. Il ne dit pas : Je donnerai aux pauvres ; il dit : Je donne aux pauvres ».

Aussi, M. F., il n'a pas plutôt manifesté son géné-

reux et noble dessein de réparer ses torts, qu'il entend ces encourageantes paroles tomber des lèvres du Sauveur : « C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison : Zachée lui aussi est un fils d'Abraham, car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ». Il n'est donc plus permis d'en douter : Zachée est converti. Il a pu être coupable, bien coupable ; ses usures et ses rapines ont pu le rendre un objet de haine et de mépris aux yeux du peuple ; le voilà maintenant plus juste et plus saint que ceux qui l'accusent ; par un miracle éclatant de la grâce divine, la conversion de cet usurier, de cet avare est consommée ; malgré ses fautes, il vient prendre place parmi les enfants d'Abraham, il est admis au rang des héritiers des promesses, son salut est assuré, et non seulement le sien, mais celui de toute sa famille.

Oh ! M. F., laissez-moi vous le dire avec saint Fulgence : « Zachée est pour nous un frère, sur les traces duquel nous devons marcher, si nous voulons arriver au même but ». En quelque abîme du péché que nous soyons tombés, que son histoire nous enseigne à ne pas désespérer : tant qu'il reste encore quelque bon désir en notre âme, tant que quelque attrait secret nous tire encore à Jésus, prenons courage ; il est toujours ce qu'il était à Jéricho ; suivant l'expression d'un saint religieux, il « parcourt toujours le monde, dont cette ville était la figure ». Nous n'avons pas, à le trouver, tant de peine qu'a eu Zachée, nous le rencontrons à chaque pas : « *Christus venit semper* ». Il passe à nos côtés tantôt dans une bonne pensée, une bonne inspiration suggérée à notre cœur, tantôt dans les prédications de son Église et dans

les œuvres touchantes qu'inspire sa charité. On l'a dit avec raison : « Chaque grâce qu'on reçoit est une visite du Sauveur. Il passe surtout près de nous dans cette maladie qui vient nous clouer sur une couche de souffrances, dans ce mécompte de la vie qui déconcerte nos calculs, dans ce revers de fortune qui ruine nos espérances, dans la perte douloureuse de tout ce que nous avons de plus cher au monde... » Mais hélas! nous aussi, nous avons une foule importune qui nous obstrue le chemin et nous empêche de le voir, emportés que nous sommes par le torrent des passions, étourdis par le fracas des affaires, absorbés et comme fascinés par mille préoccupations terrestres. Oh ! M. F., si nous voulons voir Jésus, nous avons besoin, comme Zachée, de monter sur le mystérieux sycomore ; nous avons besoin de dominer la foule, de faire le calme dans notre cœur, d'imposer silence aux bruits de la terre, de surmonter de toute la hauteur de vues du chrétien toute considération terrestre, tout respect humain : ce n'est qu'à cette condition que nous pouvons apercevoir Jésus passant à nos côtés, ce n'est qu'à cette condition que nous pouvons l'entendre nous adresser à nous aussi, comme autrefois au publicain, cette bienveillante invitation : « Descendez à la hâte, il faut qu'aujourd'hui je m'établisse dans votre maison ». Je veux prendre possession de votre cœur. J'ai compassion de votre état malheureux ; assez longtemps vous avez bu aux sources âcres et amères du péché ; assez longtemps, loin de moi, privée de mon amitié, dénuée de ma grâce, votre âme a senti un vide affreux que rien ne pouvait remplir, une solitude désolante que rien ne pouvait peupler. Descendez donc, descendez à la

hâte, je veux venir chez vous et vous apporter tous les trésors de ma grâce : la lumière dans vos ténèbres, la consolation dans vos peines, la paix dans vos agitations : « *Festinans descende* ». Que de fois, M. F., nous l'avons entendue, cette bienveillante parole, je vous en prends à témoin ! Nous nous sommes sentis attirés à y correspondre, mais il fallait faire le sacrifice d'un penchant trop favorisé ou d'une affection qui nous tenait trop au cœur; mais il fallait peut-être réparer nos injustices, renoncer au fruit de nos fraudes et restituer des biens mal acquis ; mais aux plaies de notre âme il fallait appliquer le rude et salutaire remède de la pénitence; mais il fallait faire un effort généreux pour nous arracher à un état dangereux de tiédeur et d'indifférence ; mais il fallait nous résigner à pratiquer l'esprit de sacrifice et d'immolation pour entrer résolument dans la voie de la vraie piété..... Nous avons résisté, et nous n'avons pas eu le courage de suivre l'appel de notre Dieu.... M. F., nos résistances, nos retards, nos ajournements auraient pu rendre notre perte irréparable ; pour nous comme pour bien d'autres, cette visite de Dieu aurait pu être la dernière.... Heureusement, M. F., il y a encore pour vous une ressource : Jésus passe aujourd'hui, en ce moment, près de vous ; écartez la foule, faites silence, laissez agir votre foi, vous le découvrirez, dans cette demeure qui est la sienne, à travers les voiles de son Tabernacle..... Ecoutez, il vous exprime un désir touchant de son cœur : « Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes ». Pourquoi a-t-il choisi et sanctifié cette demeure? Pour y résider substantiellement et en personne. Mais il veut s'unir à nous d'une manière plus intime. De ce sanctuaire

qu'il habite, il aspire à passer dans nos âmes non seulement par sa grâce, mais personnellement et dans la réalité de son sacrement. Venez à la hâte, nous dit-il, moi, le Dieu du Ciel, moi le Maître des anges, je veux établir dès aujourd'hui ma demeure en vous. J'ai choisi vos cœurs pour le lieu de mon séjour.

O vous donc, M. F., qui que vous soyez, qui entendez la voix du Maître, je vous en conjure, au nom du vrai bonheur, de vos véritables intérêts, de vos intérêts éternels, au nom de votre salut, « n'endurcissez pas vos cœurs ». Plus de retards, plus de délais, plus de temporisations ; n'ajournez plus, comme jusqu'à présent, au lendemain, à un avenir qui n'est pas à vous ; aujourd'hui même rendez-vous à votre Dieu qui vous sollicite. Comme Zachée, disposez votre demeure, appliquez-vous à la rendre digne de l'hôte divin par un sérieux examen de votre vie passée, par une confession humble de vos fautes, par les larmes d'un repentir sincère. Et il viendra en vous avec sa paix divine ; avec lui, vous recevrez à torrents les grâces les plus précieuses, sa présence sera votre salut. Ainsi soit-il !

XXXI

PRÔNE

SUR LES MIRACLES EN GÉNÉRAL

POUR LE XXIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(16 novembre 1862)

Je n'ai pas dessein aujourd'hui, M. F., de commenter le texte sacré que je viens de vous lire : certes, l'explication simple des deux grands miracles que relate l'Évangéliste : la guérison subite d'une femme malade depuis douze ans, et la résurrection de la fille du chef de la Synagogue, nous fournirait matière à une instruction morale fort précieuse. Mais nous ne devons pas nous contenter de vous tracer uniquement la règle des mœurs, ce ne serait accomplir que la moitié de la tâche que nous impose le ministère de la sainte parole ; c'est pour nous aussi un devoir de vous exposer les fondements de la foi. Voilà pourquoi, M. F., j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de nous entretenir pendant quelques instants des miracles en général.

Qui ne sait que c'est bien souvent sur ce point que se rencontrent les oppositions de la science moderne à l'endroit de l'Évangile ? De toutes les choses dont on ne veut plus en religion, celle dont on paraît le plus décidé à se passer définitivement, c'est le miracle. Quand, avec une suffisance et une

morgue qui sont le caractère distinctif de l'ignorance, on a nié la possibilité du miracle ; quand, au nom d'une critique qu'on appelle impartiale et d'une science dont on se considère modestement comme les seuls représentants, on a affirmé, d'un ton tranchant, que tout miracle est antihistorique, et que tous les récits merveilleux de l'Évangile doivent être rejetés dans le domaine de la légende, on croit que tout est dit et que le christianisme croule par sa base, parce qu'on lui a donné le coup de grâce. C'est donc, M. F., de notre temps plus que jamais, une grande question que la question des miracles. Nous allons tâcher d'en toucher succinctement quelques points; trop heureux serons-nous si nous pouvons réussir à vous donner des armes, à vous, M. F., qui avez la foi, contre les erreurs et les mensonges que vous entendez peut-être débiter chaque jour à ce sujet.

Vous savez, M. F., qu'on entend par miracle un fait sensible qui déroge ouvertement à l'ordre accoutumé de la Providence, aux lois ordinaires de la nature. Cette notion nettement établie, nous entrons de prime abord dans la question de principe, et nous demandons : le miracle est-il possible ? peut-il y avoir des miracles ?

Héritiers des philosophes du siècle dernier, maints esprits forts de notre temps se prononcent bien vite gratuitement et de parti-pris pour la négative. A les entendre, il est impossible à Dieu de déroger à l'ordre qu'il a établi : les lois qu'il a lui-même posées viennent enchaîner sa puissance et limiter son action ; on a beau l'appeler le maître absolu de la nature, l'artisan suprême de ce monde, ce ne sont que de bons

vieux mots consacrés par le langage des simples : il lui est interdit d'arrêter jamais les rouages auxquels il a imprimé le mouvement.

Vous le voyez, M. F., telle est la modestie de ces hommes et leur respect pour la Divinité. Du haut de leur tribunal, ils prescrivent à Dieu un plan de conduite et décident qu'il ne pourra pas s'en écarter, cela lui est défendu. M. F., un tel langage ne rappelle-t-il pas la fameuse inscription placée dans un cimetière fort célèbre, où certaine secte, qui va, grâce à Dieu, s'éteignant tous les jours, prétendait faire des miracles ? On avait écrit sur la porte :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Eh bien ! de par l'homme, M. F., de par cette faible et chétive créature dont le pouvoir vient se briser contre un abîme, défense à Celui qui « a posé les fondements du monde et qui balance du doigt l'univers », défense à Dieu de faire des miracles, en quelque lieu que ce soit. Disons-le sans détour, la négation de la possibilité du miracle, c'est la négation de l'idée même de Dieu, de l'idée d'une souveraineté infiniment libre, qui puisse incessamment se manifester par la toute-puissance de son intervention. Oh ! écoutez comment Bossuet, ce grand génie à qui toutes les manières de l'aigle vont si bien, choque de l'aile, étourdit et condamne au silence la critique téméraire qui nie les miracles : « Que je méprise les philosophes, s'écrie-t-il, qui, mesurant les conseils de Dieu à leur pensée, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut ; comme s'il avait, à notre manière, des vues

générales et confuses, comme si la souveraine Intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins providentiels les choses particulières, qui seules subsistent véritablement, comme si, en un mot, l'économie du monde matériel, soumis dans son uniformité ordinaire à l'action des volontés libres des êtres créés, était incapable de subir jamais l'influence de la volonté créatrice ! »

Mais ne soyons pas trop surpris, M. F., de cet acharnement, de ces efforts désespérés des incrédules pour déposséder Dieu du droit et du pouvoir de faire des miracles. Le miracle, en effet, n'est pas seulement un acte de puissance suprême, il est, en même temps (la raison de l'humanité est là pour le proclamer), la plus éclatante, la plus populaire, la plus irrésistible preuve de l'action divine. Le miracle, c'est le signe authentique, c'est le cachet inimitable de vérité que Dieu imprime à sa parole et à son œuvre ; c'est le coup d'état de la Providence, qui, dans un fait public qui se touche et qui se palpe, pénètre l'homme d'une telle lumière d'évidence, et emporte si irrésistiblement sa conviction qu'il faut nécessairement qu'il se rende ou qu'il abdique sa raison. C'est donc parce qu'ils ont peur de la démonstration invincible qui est renfermée dans le miracle que nos libres-penseurs s'épuisent tant en sophismes pour s'en persuader à eux-mêmes l'impossible. Ils ne voudraient pas que Dieu ait gardé aucun moyen de faire reconnaître sa parole et son action ; ils ont beau faire, leurs oracles ne sauraient enchaîner le bras de Dieu, qui continue d'agir suivant sa volonté et comme il lui plaît.

Mais ne restons pas davantage, M. F., dans le

domaine de l'abstraction : entrons, il en est temps, sur le terrain de l'histoire, et abordons la question de fait. Aussi bien est-ce sur ce terrain que nous appellent plus particulièrement les rationalistes contemporains, en nous mettant au défi de démontrer la vérité de n'importe quels miracles. S'il faut en croire leur assertion, tous les événements réputés jusqu'alors merveilleux, sans en excepter les miracles évangéliques, ne peuvent résister à l'examen sincère, au contrôle sérieux d'un esprit éclairé. Ils sont tous controuvés, légendaires, de pure invention, et, à ce titre, doivent être mis au ban de l'histoire. Si mal fondée, M. F., si injuste est une telle fin de non-recevoir qu'il suffit des lumières du plus élémentaire bon sens pour la réfuter. Et c'est sans qu'il soit besoin de nous mettre en grands frais de raisonnements que nous allons vous montrer que les miracles de l'Évangile, les miracles du Sauveur, c'est-à-dire ces œuvres tout à fait extrordinaires auxquelles il en appelait pour prouver sa divinité, jouissent d'un tel caractère d'authenticité qu'il éclate et s'impose avec toute la splendeur de l'évidence.

Suivons Jésus-Christ dans l'Évangile et nous le voyons faire plier au gré de sa volonté la substance même des corps et les lois qui les régissent. A Cana, il change la substance de l'eau en la substance du vin. Sur les bords du lac de Tibériade, il oblige la substance du pain à se multiplier sur les lèvres de cinq mille hommes. Des substances qu'il change, qu'il multiplie à son gré, il étend son action souveraine sur les lois qui les gouvernent : d'un mot, d'un geste, d'un signe de sa volonté, il commande aux vents, il apaise la tempête, il affermit les flots

sous les pieds de ses disciples, il déroge aux lois de la maladie et de la santé. Et, comme si ce n'était pas assez de la vie pour rendre hommage à sa puissance, la mort elle-même, la mort vient témoigner de sa souveraineté immédiate et sans limites sur la nature. Il dit à l'aveugle : « Voyez », et l'aveugle voit ; il dit au sourd : « Entendez », et le sourd entend ; il dit à la fille de Jaïre étendue sur son lit de mort : « Levez-vous », et elle se lève et se met à marcher ; il dit à un mort de quatre jours : « Lazare, sors du tombeau », et, à sa voix, Lazare recommence sa vie. Mais, me direz-vous peut-être, est-il bien vrai que Jésus-Christ ait exercé sur la nature une action directe et illimitée ? Le récit qui atteste ses nombreux miracles est-il conforme à la vérité ? A cela je répondrai : ce n'est pas dans l'ombre ni dans une obscurité équivoque que le Sauveur agissait ; ses œuvres ne sont pas de ces faits obscurs et clandestins qui peuvent rester entourés d'un nuage de doute et d'incertitude : c'est au grand jour de l'histoire, au su et au vu d'une multitude immense, qu'il a fait éclater sa puissance. Comment donc oser, M. F., s'inscrire en faux contre la déposition des témoins du Sauveur ? Si nous leur demandons ce qu'ils nous attestent, ils nous répondront qu'ils n'attestent que ce qu'ils ont vu, que ce qu'ils ont entendu, que ce qu'ils ont perçu par tous les sens ; si nous sommes tentés de discuter l'authenticité de leur témoignage, en les supposant victimes d'une illusion ou complices d'une imposture, ils en appelleront à la publicité de l'événement, à la présence de tout un peuple qui a entendu comme eux et vu comme eux, ils invoqueront l'incrédulité contemporaine qui a contrôlé leur attestation sans pouvoir l'infirmer, ils

nous opposeront la haine qui a tué leur Maître et qui veillait sur eux toute prête à confondre l'imposture et à la châtier. Ils nous opposeront surtout les supplices qu'ils ont préféré souffrir, les persécutions qu'ils ont subies plutôt que de trahir la vérité, et alors, qui que nous soyons, M. F., nous faisant à nous-mêmes l'application du mot de Pascal : « Je crois facilement à une religion dont les témoins se font égorger », nous tomberons à genoux, et nous adorerons, en confessant la vérité des miracles et reconnaissant notre Dieu.

O vous qui vous obstinez à fermer les yeux, et à user d'une liberté que nul ne peut vous disputer en ce bas monde, la liberté du doute, oh ! laissez-nous vous le dire, la vérité contre laquelle vous luttez a sur vous et contre vous sa puissance souveraine, c'est de vous condamner à croire ou de vous contraindre à déchoir, en tombant dans l'absurde, du trône où s'est placée votre raison. Oser rejeter, en effet, M. F., les miracles évangéliques, c'est prétendre que, quand Jésus-Christ ressuscité se montrait à plus de cinq cents témoins à la fois, ces cinq cents témoins étaient victimes d'une hallucination collective, croyant voir ce qu'ils ne voyaient point et entendre une parole qu'aucune bouche n'avait prononcée ; c'est prétendre que le monde entier, qui, sur la foi de ses miracles, a accepté l'Évangile (et apparemment dans cette foule il y a eu des esprits éclairés), a été dupe d'une mystification grossière ; c'est prétendre que l'erreur a persévéré dix-huit siècles durant, et que c'est seulement de nos jours que le réveil commence à s'opérer sous l'influence de la révélation de quelques savants mieux avisés et de quelques esprits mieux éclairés.

En vérité, M. F., pour admettre ces conclusions étranges, pour ne pas dire absurdes, ne faut-il pas une foi plus robuste que pour croire à tous les faits miraculeux, à tous les mystères surnaturels contenus dans le christianisme ?

Mais hélas ! M. F., pourquoi faut-il qu'il y ait encore tant d'âmes qui résistent à l'empire de la vérité ? Combien n'en entendons-nous pas nous dire chaque jour : au moins, si nous voyions des miracles de nos propres yeux, nous croirions, nous nous convertirions... Mais des miracles il n'y en a plus ! — Nous reconnaissons, M. F., que les miracles, si fréquents à la naissance de l'Église, sont plus rares de nos jours. La Providence n'intervient par une action surnaturelle et divine que suivant les divers besoins des temps et dans la proportion convenable au bien des âmes. C'est ce que nous apprend le grand évêque d'Hippone : « Lorsqu'une plante est jeune et délicate, on l'arrose fréquemment, on la cultive avec soin, mais, dès qu'elle a atteint son développement complet, on l'abandonne au cours ordinaire de la végétation. La pluie du ciel et la chaleur suffisent pour entretenir sa force et sa vitalité. Il en est ainsi de l'Église, continue ce grand Docteur : à son entrée dans le monde, elle avait besoin d'un secours extraordinaire pour s'y soutenir et s'y développer : voilà pourquoi le miracle a dû se multiplier autour du berceau du christianisme ; mais aujourd'hui qu'il est là debout, victorieux de l'espace, du temps et des passions, il se soutient par la force qui est en lui, il n'a plus besoin de cette intervention renouvelée de la puissance divine. Il est lui-même un miracle permanent et le plus éclatant de tous : il voit les siècles

passer et il demeure ; il voit les ruines s'accumuler sur les ruines, et il reste debout ; pas de coups qu'on ne lui porte pour le détruire, pas d'attaques qu'on ne lui livre pour le renverser, et il se soutient, et il continue à vivre. Comme autrefois Notre-Seigneur, il passe à travers ses ennemis, déjouant leurs ruses et résistant à leur haine : « *Transiens per medium illorum, ibat* ». Encore une fois, je le répète, M. F., n'est-ce pas là un miracle permanent, et le plus éclatant des miracles ?...

Des miracles il n'y en a plus ! — M. F., si, depuis l'établissement de l'Église, il y a eu diminution de manifestations miraculeuses, elles sont loin de cesser entièrement. Il n'est pas une époque qui ait été à cet égard complètement déshéritée, et la nôtre elle-même est loin d'avoir à se plaindre, comme il serait facile de le prouver par de nombreux exemples. Pour ne rien dire que d'authentique, qui d'entre vous ne sait que, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à l'incomparable solennité de la Pentecôte de cette année, la plus haute autorité qu'il y ait sur la terre, même au point de vue humain, la Cour de Rome a procédé à la canonisation ou à la béatification de plusieurs saints ? Or ces cérémonies présupposent comme antécédent nécessaire la constatation de plusieurs miracles. Et pour qui n'ignore pas la sage lenteur, l'examen minutieux et, pour ainsi parler, le luxe de précautions avec lesquels procède le tribunal auquel sont déférées ces causes sacrées, pour qui sait qu'il n'y a, en quelque sorte, rien d'exagéré dans ce proverbe vulgaire que « un miracle reconnu à Rome est un nouveau miracle », il est indubitable que, de notre temps, l'Église a eu l'occasion de constater

d'une manière certaine et d'établir juridiquement des miracles qui ne donnent aucune prise à la critique la plus sévère. Mais ces miracles, M. F., on voudrait, dit-on, les voir pour se convertir et pour croire. Je me rappelle en ce moment une parole d'un homme tristement célèbre qui ne disait pas, lui : « Si je voyais un miracle, je me convertirais ». Savez-vous ce qu'il disait ? « Si je voyais un miracle, si je voyais un mort ressusciter, je deviendrais fou ». Il n'y a guère d'espoir, vous le comprenez, M. F., que Dieu fît ce miracle pour obtenir un pareil résultat ; mais combien parmi nous verraient des prodiges de leurs propres yeux et n'en deviendraient pas meilleurs ? Ah ! M. F., c'est que, pour croire, pour se convertir, il faut vouloir, il faut du courage et de la bonne volonté.

Oh ! M. F., s'il se trouvait dans cette enceinte quelques âmes qui, trompées jusqu'alors par les sophismes ou les rêveries des incrédules, fatiguées des tortures qu'enfante le doute, se décident enfin à chercher de bonne foi la vérité, qu'elles me permettent de leur dire : Frères bien-aimés, prenez garde de vous méprendre : la vérité ne se fait pas chercher, elle se montre toute vivante dans cette société chrétienne qui vous environne, elle se montre à vous appuyée sur ces miracles évangéliques qui attestent sa divine origine ; elle vous sollicite, elle vous presse. Entre nous, disciples d'un Dieu de vérité, et vous, enfants d'un siècle tourmenté, il y a la différence du trouble et de la paix : vous cherchez, pour nous il n'y a pas de question ; vous doutez, pour nous notre esprit se repose dans la certitude. Oh ! nous vous en

conjurons, ayez enfin pitié de votre âme ; passez du camp de l'obscurité au camp de la lumière, du camp du trouble au camp de la paix, afin que pour vous s'accomplisse cette parole du Sauveur dans notre Évangile : « Ayez confiance, votre foi vous a sauvés ». Ainsi soit-il !

XXXII

INSTRUCTION

SUR LA PRÉPARATION A LA FÊTE DE NOEL

(Réunion du soir, 21 décembre 1862)

Que puis-je mieux faire ce soir, M. F., que de m'entretenir avec vous quelques instants, simplement et sous forme de causerie, sur la belle fête que nous allons célébrer dans quelques jours?

La fête de Noël, vous le savez, M. F., a été établie par l'Église pour célébrer la naissance temporelle du Fils de Dieu, le Verbe divin, « engendré avant l'aurore », c'est-à-dire avant tous les siècles, et enfermé, depuis neuf mois, dans le sein virginal de Marie, qui vient prendre naissance en terre, à Bethléem, petite ville de la Judée, dans une pauvre étable, pour nous sauver : tel est le grand mystère proposé à notre foi dans cette solennité si justement appelée du nom de Noël, abrégé du diminutif d'Emmanuel, qui signifie Dieu avec nous. Oh! M. F., s'il est éblouissant pour l'intelligence, n'est-il pas, en même temps, suave et consolant pour le cœur, ce mystère qui est la consommation des desseins de Dieu dans le temps, l'objet de l'admiration des anges et des saints pendant l'éternité, ainsi que le principe et le moyen de leur béatitude? C'est donc véritablement un

grand jour que le jour de Noël, jour attendu par le genre humain pendant quatre mille ans, attendu par l'Église durant les quatre semaines préparatoires de l'Avent ; jour mille fois béni, sur lequel tous les patriarches, tous les prophètes, tous les justes de l'Ancien Testament avaient arrêté leurs regards, leurs désirs, fixé leurs espérances ; jour à jamais mémorable, où toutes les figures durent s'effacer et tous les oracles faire silence, en face de la réalisation visible de la miséricordieuse promesse faite à l'homme tombé, lorsque se fermèrent pour lui les portes du jardin de délices ; jour vraiment digne de tous nos respects et de tout notre amour, où « les cieux répandirent leur rosée, où la terre ouvrit son sein pour enfanter le Sauveur », « le désiré des collines éternelles », l'ange de la nouvelle alliance, le libérateur du monde.

Oh ! écoutez en quels termes pleins d'éloquence et de poésie un saint Docteur de l'Église célèbre avec enthousiasme les charmes et la fécondité de cette fête : « Béni soit le jour, s'écrie-t-il, qui nous a rendu le soleil, à nous errants dans la nuit obscure ; qui nous a apporté la divine gerbe par laquelle a été répandue l'abondance ; qui nous a donné la branche de vigne où est contenue la liqueur du salut qu'elle doit nous fournir en son temps ! C'est au sein de l'hiver qui prive les arbres de leurs fruits, c'est dans la saison des glaces et des frimas que le rejeton a poussé de la tige de Jessé ; c'est en décembre, en ce mois qui retient encore dans les entrailles de la terre la semence qui lui fut confiée, que l'épi de notre salut s'éleva du sein de la Vierge, où il était descendu dans les jours du printemps. Noël, Noël, béni soit à jamais ce jour, qui est en quelque sorte semblable à

Dieu ! Comme Dieu, il est l'ami des hommes ». « Oui, continue saint Bernard dans l'élan de sa foi et les transports de sa piété, ce jour, il est l'ami des hommes ; nous venons d'entendre une nouvelle pleine de grâce et faite pour être acceptée avec allégresse : « Jésus-Christ, fils de Dieu, naît à Bethléem de » Judée », et mon âme s'est fondue à cette parole et mon esprit tressaille en moi, pressé que je suis de vous annoncer un tel bonheur. Celui qui vient au monde, c'est un Sauveur : son nom même, Jésus, nous le révèle. Quoi de plus nécessaire qu'un Sauveur à ceux qui étaient perdus, quoi de plus désirable à des infortunés, quoi de plus avantageux à ceux que le désespoir accablait ! Réjouissons-nous, tressaillons de bonheur en ce beau jour de Noël, et faisons éclater notre joie en répétant avec ivresse cette suave parole : « C'est en ce jour que Jésus-Christ, fils de Dieu, naît en Bethléem de Judée..... »

Je m'arrête, M. F., ces quelques mots suffisent, il me semble, à vous peindre la beauté de cette fête, et les consolants souvenirs qu'elle remet en nos âmes, fête incomparable, à laquelle toutes les solennités qui suivront devront emprunter leur dignité et leur éclat.

Or, M. F., « pour bien entrer dans l'esprit de cette fête, dit un pieux auteur, il est bon de faire par l'imagination trois grands pèlerinages. Il est trois lieux que notre foi doit principalement rechercher : le Ciel, Bethléem, notre cœur : le Ciel, afin d'assister par la pensée à la naissance éternelle, à l'ineffable génération du fils de Dieu dans le sein du Père ; l'étable de Bethléem, pour y contempler sa naissance selon la chair ; et enfin un troisième sanctuaire qui n'est pas loin de nous, qui est en nous, notre propre cœur, où il veut bien naître par sa grâce ».

Essayons donc, sous la conduite de l'aigle des évangélistes, de l'apôtre des grandes révélations, de Jean, Fils du Tonnerre, essayons d'entrevoir la grandeur de l'éternelle naissance du Verbe. « Au commencement, dit le bien-aimé parmi les disciples, au commencement, c'est-à-dire dès l'origine des choses, était le Verbe : *In principio erat Verbum* ». Nous avons beau remonter le plus haut que nous pouvons et mettre tant d'années que nous voudrons les unes devant les autres, toujours, avant le monde, avant la création des anges, avant tout ce qui a pris commencement, le Verbe était ; il ne commençait pas, « il était » ; engendré de Dieu, il subsistait en lui. Au sein de la suprême lumière, il entendait le Père Éternel lui dire : « Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; *Filius meus es tu : ego hodie genui te* ». Et cet aujourd'hui, c'est le jour de l'éternité, c'est le jour sans soir ni matin, sans levant ni couchant. Consubstantiel à son Père, il est en lui de toute éternité, mais il y est comme une personne distincte, sortie de lui-même et y demeurant toujours, toujours produit dans son sein : « *Verbum erat apud Deum* ». Il était Dieu lui-même, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, miroir de la majesté du Père, l'empreinte de sa substance et la splendeur de son éternelle vérité : « *Et Deus erat Verbum* ». C'est à peu près en ces termes que Bossuet esquisse, en commentant saint Jean, le mystère de la naissance éternelle du Verbe, « qui en est la pensée, la raison, la parole de Dieu, Dieu ». Prosternons-nous, M. F., en face de ce sublime et ineffable mystère, et confessons dans les plus humbles adorations l'éternité, la toute-puissance, la divinité du Verbe divin.

Eh ! bien ! M. F., en ce jour, ce Fils éternel de Dieu, engendré de lui de toute éternité, voici qu'il prend une nouvelle naissance ; Celui qui est sans chair s'incarne, le Verbe prend un corps, l'invisible se montre aux yeux, l'impalpable se laisse toucher, Celui qui ne connaît pas le temps prend un commencement, le Fils de Dieu est fait fils de l'homme. « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera à jamais ». « *Et Verbum caro factum est* ». C'est celui qui vient au monde dans l'étable de Bethléem, et c'est le second sanctuaire que nous devons visiter.

Du Ciel nous nous transportons à Bethléem, et nous nous approchons avec respect pour contempler l'humble asile que le fils du Très Haut, descendu des Cieux, a choisi pour sa première résidence. C'est une pauvre étable creusée dans le roc ; le bœuf et l'âne, annoncés par le Prophète, sont là près de la crèche, témoins muets d'un mystère divin que la demeure des hommes a refusé d'abriter. Joseph et Marie, qui ont en vain frappé à la porte des hôtelleries, — il n'y avait pas de place pour eux, — sont entrés dans cette humble retraite. Le silence et la nuit les environnent, mais leur cœur s'épanche en louanges et en adorations envers le Dieu qui va venir. Marie dispose les langes qui doivent envelopper les membres du divin Enfant, et attend avec une ineffable patience le précieux moment où ses yeux verront enfin le fruit béni de ses chastes entrailles, où elle pourra le serrer contre son sein et le couvrir de ses caresses. Or, à l'heure de minuit, le cœur maternel de la Vierge est tout à coup inondé de délices inconnues et se fond dans l'extase de l'amour : la rose mystique des saintes Lettres va s'épanouir enfin et répandre son

parfum divin...... Jésus est né ! le fruit de vie s'est détaché de l'arbre sans douleur, l'éclair est sorti de la nue sans la déchirer, le Fils de Dieu est né de l'incomparable Vierge, qui l'adore avec tendresse, l'enveloppe de langes et le couche dans la crèche. S'associant à sa joie, le fidèle Joseph adore avec elle. Les anges, suivant le prophète David, rendent leurs profonds hommages à leur Créateur en ce premier moment de son entrée sur la terre, et le Dieu nouveau-né, faisant son apparition en ce monde de péché, s'incline devant son Père en lui disant : « O mon Père, vous ne voulez plus des hosties grossières que l'on vous offre suivant la Loi ; ces oblations vaines n'ont point apaisé votre justice. Mais vous m'avez donné un corps, me voici, je viens m'offrir, je viens faire votre volonté : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* ». Et par ses premiers cris, par ses doux vagissements, ce divin Enfant fléchit le courroux du Dieu offensé et prépare déjà le salut du monde. O heureuse étable de Bethléem, qui fut témoin de tant de merveilles, qui de nous, en ce jour n'y enverrait son cœur ? Qui de nous ne la préfèrerait aux plus somptueux palais des princes, malgré son délabrement, malgré sa vile apparence, malgré sa pauvreté ?...

Mais il faut encore, M. F., en la belle fête de Noël, visiter un troisième sanctuaire, où se doit accomplir en ce jour une autre naissance du Fils de Marie. Ce troisième sanctuaire est tout près de nous, il est en nous : c'est notre cœur. Il nous serait inutile en effet, M. F., que le Sauveur fût venu, il y a dix-huit cents ans, pour visiter le genre humain dans les entrailles de sa bonté, en revêtant, dans le sein de la Vierge,

les livrées de notre nature, et en prenant naissance dans l'étable de la cité de David, s'il ne revenait, pour chacun de nous, apporter, entretenir, perfectionner dans nos âmes cette vie de la grâce dont la source est en lui seul. D'ailleurs, il est vrai de le dire, s'il est né dans la crèche de Bethléem, ce n'est que pour parvenir plus sûrement à notre cœur qu'il a aimé d'un amour éternel. Sachant que nous ne pouvons être agréables à son Père qu'autant qu'il voit en nous son propre Fils, l'objet unique de ses complaisances, que fait ce bon Maître? Il vient en nous, il nous transforme en lui, de telle sorte que nous ne vivions plus de notre vie, mais de la sienne, et qu'en nous voyant, Dieu son Père puisse dire de chacun de nous : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ». Or, M. F., c'est dans la fête de Noël que le divin Sauveur aime à naître dans les âmes pour s'y établir et y croître « jusqu'à l'homme parfait », comme parle l'Apôtre ; c'est en ce jour qu'il répand, parmi toute son Église, une grâce de naissance dans tous les cœurs où il y a place pour lui. Eh bien ! M. F., laissez-nous vous le demander, quel est l'état des cœurs à l'approche de cette grande solennité ? Les uns, je le veux bien, mais c'est le petit nombre, vivent avec plénitude de la vie du Seigneur Jésus, qui est en eux, et aspirent incessamment après l'accroissement de cette vie; les autres, en plus grand nombre, sont vivants aussi, mais ils sont malades et languissants, faute de désirer l'accroissement de cette vie divine, car leur « charité s'est refroidie » ; et le reste des hommes ne jouit point de cette vie, ils sont dans la mort : ce sont les pécheurs. Voici quatre semaines, M. F., pendant tout le saint temps de l'Avent, le

Sauveur est venu « frapper à la porte » de vos cœurs, tantôt d'une manière sensible, tantôt d'une manière cachée. Ne s'en trouverait-il point ici qui lui auraient répondu, comme les habitants de Bethléem à Marie, qu'il n'y a pas de place en eux pour lui : « *Non est locus* »... ? Et le bon Maître ne peut-il pas leur adresser cette juste plainte « qu'il est venu au milieu des siens et que les siens n'ont pas voulu le recevoir » ? Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi de vous, M. F. ! Préparez-vous à le voir naître en vous plus beau, plus fort encore que vous ne l'avez connu, ô vous, âmes justes, âmes fidèles et de bonne volonté, qui le gardez en vous comme un dépôt chéri, et qui, dès longtemps, n'avez d'autre vie que sa vie, d'autre cœur que son cœur, d'autres œuvres que ses œuvres. Et vous, M. F., qui déjà l'avez en vous, mais en quelque sorte sans le connaître, vous qui le possédez, mais sans le goûter, ouvrez-lui la porte, pour le recevoir dans sa nouvelle entrée. Il a oublié vos dédains, et il revient avec la même tendresse pour restaurer en vous toutes choses. Oh ! faites place à l'Enfant divin et, pour vous disposer à cette union qu'il désire contracter avec vous, répétez sans cesse cette douce parole des saints Livres : « Venez, Seigneur Jésus, venez ». Vous enfin pour qui la bonne nouvelle est comme si elle n'était pas, parce que vos cœurs sont morts par le péché, soit que cette mort vous retienne dans ses liens depuis de longs mois, depuis de longues années, soit que la blessure qui l'a causée, ait été récemment portée à votre âme, oh ! ayez confiance : voici venir Celui qui est « la vie ». Disposez-vous par l'aveu de vos fautes, par la contrition de vos offenses, par la pénitence de vos méfaits, et la grande

fête de sa naissance sera pour vous un jour de miséricorde. L'Emmanuel descendra en vous, et vous recommencerez à vivre avec lui : toute votre vie antérieure sera abolie et « la grâce surabondera là où avait abondé l'iniquité ».

Telle est, M. F., la triple naissance du Sauveur : sa naissance éternelle, sa naissance temporelle à Bethléem, sa naissance mystique dans nos cœurs par la grâce, que l'Église honore par une triple immolation, par un triple sacrifice. Vous savez, en effet, qu'au jour de Noël les prêtres célèbrent trois messes : une à minuit, pour rendre hommage au Dieu-Homme naissant dans l'étable du sein de la Vierge ; une messe à l'aurore, pour rendre hommage au divin Enfant prenant naissance dans le cœur des bergers, prémices des nôtres ; et enfin une messe le jour, pour honorer une autre naissance plus merveilleuse encore que les deux autres, la génération, la naissance éternelle du Verbe dans le sein du Père, « parmi les splendeurs des saints ».

Je ne viens pas vous dire d'assister aux trois messes : il n'y en a qu'une d'obligatoire. Mais, outre la messe du jour, messe paroissiale, messe solennelle entre toutes, ne vous ferez-vous pas un bonheur d'assister à celle qui se célèbre au moment fortuné où le Sauveur vint au monde ? Rien n'est plus capable, M. F., que la messe de minuit de nous aider à méditer avec fruit le mystère du Dieu naissant dans la crèche de l'étable. C'est d'abord le son des cloches qui annonce dans une mélodie solennelle l'approche mystérieuse d'un Dieu ; puis c'est le temple saint, illuminé de brillantes lumières, pendant qu'au dehors la nuit est profonde : merveilleux symbole de ce Soleil de jus-

tice qui s'est levé, il y a dix-huit siècles, sur ceux « qui habitaient la région des ombres de la mort ». Mais c'est surtout le majestueux éclat de l'autel et la pompe du sacrifice qui parlent si éloquemment aux âmes de foi. Comment, en effet, M. F., je vous le demande, au moment de l'élévation, au sein de ce silence religieux durant lequel le Verbe divin descend sur l'autel, comment voir autre chose que la crèche et l'Enfant-Dieu qui tend les bras vers son Père, et Marie qui l'adore avec un amour de mère, et Joseph qui verse des pleurs de tendresse, et les anges saints qui s'anéantissent dans l'étonnement ? Comment ne pas s'écrier dans un vif transport avec saint Grégoire : « Le Christ naît, rendez gloire ; le Christ descend des cieux, marchez au devant de lui ; le Christ revêt notre chair, soyons pleins d'espérance !..... Que tous les peuples soient dans, l'allégresse, que toutes les nations battent des mains car « un petit enfant nous est né : un fils nous a été » donné : la marque de sa principauté est sur son » épaule », car la Croix sera le moyen de son éléva- » tion : « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, » il sera à jamais..... » !

Rendons-nous donc, M. F., à l'appel de l'Église, disons avec les bergers : « Allons jusqu'à Bethléem, *transeamus usque Bethleem* ». Bethléem, pour nous, c'est le temple saint, qui est vraiment « cette maison du pain », cette maison du « pain vivant descendu du Ciel et qui donne la vie au monde ». Nous y verrons des yeux de la foi, à la crèche de l'autel, enveloppé de langes, c'est-à-dire caché sous les symboles de son sacrement, ce Dieu nouveau-né, « que beau-

coup de rois et de prophètes ont voulu voir et n'ont pas vu ». Nous approcherons de lui, comme autrefois les bergers, avec un cœur humble et une foi soumise, et, comme eux, loin d'être scandalisés et rebutés par l'anéantissement où nous le trouverons, nous nous sentirons encouragés à nous approcher d'un Sauveur qui se montre si accessible ; nous lui rendrons avec eux nos hommages d'adoration, de reconnaissance et d'amour, et, après avoir vu sa lumière, après l'avoir senti naître en nous par sa grâce et habiter personnellement nos âmes dans son sacrement, changés, transformés en lui, nous pourrons, en nous retirant, comme autrefois les bergers, chanter les miséricordes et la bonté de notre Dieu, mais surtout le glorifier par la sainteté de notre vie. Ainsi soit-il !

XXXIII

INSTRUCTION

SUR LA NÉCESSITÉ DE CONNAITRE ET DE COMBATTRE SES DÉFAUTS

(Réunion du soir, 15 février 1863)

Vous avez souvent entendu, M. F., comparer le chrétien à un architecte : ce n'est pas sans raison. De même que l'architecte qui veut construire un édifice commence par déblayer, par niveler l'emplacement sur lequel il doit asseoir ses fondations, de même le chrétien, qui a reçu du Seigneur, son maître, la grande mission d'élever dans son cœur le mystérieux édifice de sa perfection, de sa sanctification personnelle, doit avant tout dégager son esprit, son cœur, son caractère, tout son être moral en un mot, des mille embarras qui l'encombrent. Les obstacles les plus sérieux à l'établissement du règne de Dieu en nous, M. F., ce sont les grandes passions, et j'aime à penser et à vous rendre à tous le témoignage que vous avez parfaitement réussi dans ce premier travail, qui consiste à les vaincre et à les faire disparaître. Mais, en retour, ne serez-vous pas obligés de convenir que, ces premiers obstacles écartés, il en reste d'autres qui, pour être moins graves, s'opposent néanmoins à notre vrai progrès, je veux parler de nos petits défauts habituels, et principalement de nos défauts de caractère ?

Nos défauts, M. F., nous devons d'abord nous appliquer à les connaître, et pour cela nous devons tendre à nous préserver ou à nous guérir de l'illusion. En second lieu, les connaissant, nous devons faire tous nos efforts pour les corriger, et cela sans partialité, sans restriction, sans ménagement. Telles sont, M. F., les pensées dont le développement va faire l'objet de cet entretien : si elles sont simples, elles sont fécondes ; puissions-nous, avec la grâce de Dieu, en faire sortir des enseignements salutaires.

Un Docteur des premiers siècles de l'Église, saint Basile, a dit, M. F., un mot plein de vérité, que je recommande à votre attention : « Rien de plus facile que de se tromper soi-même, parce qu'en cette matière il n'est personne qui puisse être témoin désintéressé, et juge complètement impartial ». Ne pourrions-nous pas ajouter que rien n'est plus fréquent, même parmi les personnes qui font profession de piété ? Je vous en prends à témoin, M. F., combien ne s'en trouve-t-il pas parmi nous qui ont dans l'esprit des travers même sérieux, dans le cœur des instincts regrettables, dans le caractère des incorrections profondes, et qui semblent ne le pas soupçonner ? Combien ne rencontre-t-on pas de personnes qui s'abusent et s'illusionnent étrangement sur les imperfections non moins graves, non moins palpables de leur conduite extérieure ? On dirait qu'un bandeau épais leur couvre les yeux et qu'un voile trompeur leur dérobe leurs défauts. On est assez clairvoyant pour apercevoir jusqu'à une simple « paille », suivant le mot de l'Évangile, « dans l'œil du prochain » ; on a une « poutre » dans le sien, et on

ne sait pas la découvrir. Je vais plus loin, M. F., il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui non seulement ignorent leurs propres défauts, mais ont, en quelque sorte, le talent de les transfigurer, en les prenant pour des qualités, sinon pour des vertus. On dirait vraiment que l'amour-propre leur met entre les mains comme un prisme enchanteur, qui répand sur eux un coloris imaginaire qui les éblouit et les fascine. Je ne crois pas avoir besoin, M. F., de vous exposer combien il est dangereux de vivre dans de pareilles illusions : vous le devinez sans peine. J'aime mieux vous indiquer ce que nous avons à faire pour nous en préserver ou pour nous en guérir.

Ce que nous avons à faire, M. F., c'est d'adresser souvent à Dieu cette prière du Roi-prophète : « Seigneur, délivrez-moi non seulement des défauts que je connais, mais de ceux même que j'ignore ; *ab occultis meis munda me* » ; ou bien cette autre, de saint Augustin : « Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse ; *noverim te*, *noverim me* » ! Ce que nous avons à faire surtout, c'est de mettre à profit les lumières intérieures dont Dieu veut bien nous favoriser de temps en temps dans la prière ou dans tout autre exercice de piété. N'en avez-vous pas fait quelquefois l'expérience, M. F. ? Ne vous est-il pas maintes fois arrivé de vous trouver dans certains jours tout différents de ce que vous vous trouviez la veille ? Eh bien ! c'était Dieu lui-même qui, dans les touchantes prévenances de sa bonté, venait vous éclairer en faisant tomber sur votre intérieur un rayon de sa grâce divine ; c'était Dieu lui-même qui, dissipant le brouillard qui vous enveloppait et déchirant le voile de vos illusions, venait vous initier à la

connaissance de vous-mêmes, en vous révélant certains secrets que vous n'aviez pas encore entrevus. M. F., quand le Seigneur daigne nous accorder ce bienfait, tâchons de le mettre à profit. Prenons bien garde de fermer les yeux à la lumière d'en-haut, pour retomber ensuite dans nos méprises et nos illusions. Ce serait ressembler à cet homme léger dont parle l'apôtre saint Jacques, qui, après s'être regardé dans un miroir, s'en va oubliant les taches qu'il a surprises à son visage. Il est d'ailleurs souverainement imprudent, M. F., de mépriser ou de traiter avec insouciance les lumières que fait luire en nos âmes l'Esprit de Dieu. C'est à elles qu'on peut vraiment appliquer cette parole de nos saints Livres : « Elles passent et ne reviennent plus, *Spiritus vadens et non rediens* » ; et, privés de ces divines clartés, de ces précieuses illuminations, nous retombons dans une obscurité intérieure qui va s'accroissant progressivement ; à la faveur des ténèbres qui nous les cachent, nos défauts se fortifient, se développent, s'enracinent, et nous sommes exposés au malheur d'arriver jusqu'aux portes de l'éternité sous le poids de la plus dangereuse des erreurs.

Un autre moyen, M. F., de nous préserver ou de nous guérir de l'illusion, c'est l'habitude de consulter ceux qui sont à même de nous bien connaître. Il n'est que trop facile de constater notre insuffisance personnelle à nous connaître à fond. Quel que soit notre zèle à sonder notre âme jusque dans ses derniers détours et ses plus profonds replis, quelle que soit notre ardeur à chercher nos défauts et nos imperfections, quelle que soit notre bonne volonté à nous comparer nous-mêmes avec les règles du devoir et

les inspirations de la conscience, nous avons toujours en nous l'amour-propre qui nous expose à de faux effets de lumière ; nous trouvons toujours le fatal secret de nous abuser sur quelques-unes de nos misères. Nous avons donc besoin de consulter et de recourir à des indications étrangères. Malgré les clartés miraculeuses qui l'avaient inondé sur le chemin de Damas au jour de sa conversion, saint Paul ne put suffire à s'éclairer lui-même : il lui fallut une main charitable pour détacher les écailles qui couvraient encore les yeux de ce meurtrier d'Étienne, du persécuteur des chrétiens transformé tout à coup en apôtre. Eh bien ! M. F., nous aussi nous avons besoin d'un prophète qui mette en pièces le voile jeté trop souvent sur nos travers et nos défauts par l'orgueil ou l'irréflexion. A nous donc aussi s'adresse cette parole du Sauveur à Saul : « *Vade ad Ananiam*, allez trouver Ananie ». Oui, M. F., si vous voulez vraiment connaître vos défauts, allez trouver votre confesseur : il a sur ce point des lumières spéciales. D'un côté, il est plus impartial que vous pour juger, et, de l'autre, il a grâce d'état pour le faire. Mais l'essentiel, faites-y bien attention, c'est que vous le laissiez user en toute liberté de son droit de vous exprimer courageusement son opinion ; l'essentiel, c'est que votre susceptibilité ne soit point blessée de la manifestation nette et franche de son jugement ; c'est que vous ayez toujours la sagesse de traiter ses remarques avec respect et de les admettre sans contrôle ; c'est que vous ne ressembliez point à ces enfants égarés d'Israël qui répondaient à leurs prophètes : Tâchez de ne point voir ce que vous voyez ; fermez donc les yeux pour nous être agréables ; ne

cherchez pas précisément ce qui peut nous être utile ; dites-nous plutôt des choses qui nous plaisent : « *loquimini nobis placentia...* ». Ce n'est qu'à cette condition, M. F., que nous pourrons nous connaître à fond avec nos travers, nos défauts et nos imperfections ; ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons nous préserver ou nous guérir de toute illusion sur ce point.

Mais ce n'est point assez, comme je vous l'ai dit, de connaître ses défauts, il faut encore, il faut principalement travailler généreusement, avec impartialité et sans ménagement à les vaincre et à les corriger.

Nous le devons d'abord à Dieu et à l'honneur de la Religion. Ai-je besoin de vous rappeler, M. F., la grande loi de la vie chrétienne formulée en ces termes par le Sauveur : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même ; *si quis vult post me venire, abneget semetipsum* » ? Ne savez-vous pas, comme moi, que tout chrétien sincère doit s'armer généreusement de ce glaive impitoyable que Jésus-Christ, son maître, est venu jeter dans le monde : « *Non veni pacem mittere sed gladium* », et le mettre courageusement en usage pour déraciner les mauvais penchants qui le travaillent, arracher de son œil la poutre ou la paille qui l'aveugle, pénétrer jusque dans les dernières profondeurs de son âme, de son cœur, de son caractère, pour en faire disparaître tout ce qui peut s'y cacher de répréhensible ou de défectueux, en un mot, débarrasser sa conscience de tous les débris de vie naturelle qui peuvent l'encombrer, et remplacer toutes ces misères primitives par les vertus surnaturelles du christianisme ? Oui, M. F.,

voilà ce que nous devons à Dieu, voilà ce que nous devons à Jésus-Christ, notre Maître, voilà ce que nous devons à l'honneur de l'auguste Religion que nous professons.

Et ici, M. F., j'en appelle à votre expérience, vous connaissez le monde aussi bien que moi : n'est-il pas vrai qu'il est toujours prêt à faire remonter à notre foi la responsabilité de nos œuvres, et à imputer à la Religion elle-même les imperfections et les défauts de ceux qui la professent ? Aussi, M. F., chaque fois qu'il peut surprendre une personne pieuse s'abandonnant aux saillies de son humeur, aux caprices de sa nature, aux emportements de son caractère, l'entend-on déverser à plaisir le sarcasme et le ridicule sur la piété, demandant malicieusement à quoi elle peut servir, puisque ceux qui la pratiquent ne valent pas mieux que les autres. O vous donc, M.F., qui peut-être, par votre négligence à réprimer vos défauts, ou votre tendance à trop ménager certaines imperfections, avez pu concourir, sans le vouloir, à attirer ces railleries et à faire condamner la piété, loin de moi la pensée de vous critiquer avec amertume (il me suffit de lire au fond de mon âme pour savoir quelles sont les faiblesses de votre pauvre nature) ; loin de moi la pensée de vous conseiller de faire moins de pratiques de dévotion ; mais je sens le besoin de vous prier, au nom même du Dieu que vous aimez et que vous desservez sans le vouloir, de ne plus apporter désormais tant d'insouciance, tant de ménagements, tant de mollesse à la correction de vos défauts. Puisque vous êtes heureux de porter les livrées du Sauveur Jésus, faites-les respecter, je dis plus, faites-les aimer. Prenez au sérieux la recom-

mandation de l'Apôtre qui nous exhorte à nous « abstenir de l'apparence même du mal », et j'ose vous promettre que, si votre conscience est sans rides, votre conduite sans tache, votre naturel sans reproche, non seulement vous honorerez la Religion, mais vous pourrez même lui gagner les âmes de quelques-uns de vos frères. Oui, M. F., avec une vertu, non pas intermittente et variable comme celle qui se révèle dans notre conduite, mais constante et qui ne se démente jamais, nous pouvons espérer de gagner à Dieu les âmes qui nous approchent. Il y a longtemps que les faits le démontrent, la prédication du bon exemple est d'une éloquence irrésistible : elle est sans contredit meilleure que celle des lèvres et les résultats en sont plus certains. Bien des fois on a vu dans des familles des épouses, des mères sincèrement vertueuses gagner à Dieu le cœur de leurs époux, de leurs enfants. C'est en s'appliquant à réformer tout ce qu'il pouvait y avoir d'anguleux, de hérissé, de défectueux dans leur nature qu'elles se conciliaient sûrement leur affection. S'ingéniant à ne jamais les heurter ni les froisser, elles se faisaient leur bon ange de tous les instants. Jamais on ne surprenait dans leur contenance aucune froideur, dans leurs paroles aucune amertume. Toujours la sérénité sur le front, la bienveillance dans le cœur, l'amabilité sur les lèvres, elles commençaient par se faire aimer. (Or « il n'y a rien de si utile, a dit quelque part saint Ambroise, que de se faire aimer; *nihil tam utile quam diligi* ». On ne tarde pas à s'incliner forcément devant la vertu dont on recueille les fruits). Leur vie était comme un Évangile en action, et cet Évangile, dont elles étaient la traduction fidèle,

n'arrivait pas à leurs proches comme une lettre morte, il pénétrait dans leur cœur sous une forme vivante, il s'y infiltrait goutte à goutte avec l'aménité qu'elles montraient en toutes choses, il gagnait constamment du terrain, si bien qu'à un jour donné, jour vraiment béni pour toute la famille, le cœur de ceux dont elles voulaient faire la conquête a cédé aux instances de la grâce et ils se sont rendus à Dieu. C'est ainsi, M. F., qu'en corrigeant sincèrement tous nos défauts, nous donnerons à nos frères des exemples qui les toucheront et finiront par les gagner.

Mettons-nous donc généreusement à l'œuvre : il y va de notre propre bonheur. Le bonheur, pour l'homme, réside essentiellement dans la possession et la jouissance de lui-même par un souverain empire exercé sur ses facultés, sur ses impressions, de manière qu'il les domine toutes et qu'il soit au milieu d'elles comme un roi qui commande à ses sujets et qui est obéi. Aussi Dieu a-t-il promis le bonheur à toutes les âmes généreuses qui savent se combattre, se vaincre elles-mêmes : « *Vincenti dabo manna absconditum* » ; une nourriture secrète, une manne invisible, qui doit soutenir leur courage, leur est assurée ; des flots de paix et de consolation doivent les inonder : « *Pax multa diligentibus legem tuam* ». Cette paix, cette manne invisible, ce bonheur intérieur, ils nous viennent de notre conscience. C'est Dieu lui-même qui, au fond de notre âme, applaudit à nos efforts, nous témoigne sa satisfaction et récompense notre victoire. Vous avez réformé une imperfection, il daigne lui-même vous dire : C'est bien. Vous avez vaincu votre vivacité, votre impatience, votre susceptibilité, il vous dit : C'est bien. Vous avez usé de votre esprit, de votre cœur, de vos sens

conformément à ses volontés, il vous répète : C'est bien. Vous avez plié votre caractère sous le joug de la douceur : C'est bien. Oh ! qu'il est délicieux, ce témoignage de Dieu ! Comme il résonne agréablement au fond du cœur ! Comme il a sur tout notre être un salutaire contre-coup qui nous rend heureux ! Le bonheur vous est donc assuré, M. F., si vous savez triompher de vos défauts ; mais aussi, je dois vous le dire, si vous vous laissez vaincre, malheur à vous ! Il est un mot célèbre dans l'histoire profane : « *Vœ victis !* malheur aux vaincus ! » Eh bien ! ce mot a, chaque jour, sa triste vérification dans le sens spirituel. *Vœ victis !*..... Oh ! oui, M. F., malheur, malheur surtout aux âmes qui se laissent vaincre par les grandes passions, mais même malheur à celles qui se laissent vaincre par leurs défauts ! malheur aux âmes qui, sur l'un ou l'autre terrain, ne sont que de perpétuels vaincus et qui comptent leurs blessures par les jours, que dis-je ? par les heures qu'elles passent sur cette terre ! On s'étonne souvent, M. F., de tant de tristesses, de tant de douleurs dans son cœur, de tant de larmes dans ses yeux ; on s'en étonne ? la raison en est là, elle est dans la négligence à vaincre, à réformer ses défauts. Ce sont ces défauts qui nous attirent, au sein de la famille, dans nos rapports sociaux, tant de désagréments, et qui nous rendent la vie souvent si pesante.....

Oh ! M. F., nous qui le comprenons, ayons le courage de dire à Dieu ce soir : « O mon Dieu, si je péris de dégoût et d'ennui, si je suis si à charge à moi-même, si profondément à plaindre, c'est que, jusqu'à présent, je n'ai pas eu le courage de faire usage du

glaive que vous m'avez mis dans les mains pour combattre mes défauts. Oh ! je veux me relever, je veux désormais rester debout sur le champ de bataille, toujours l'arme à la main. Je veux suivre votre drapeau divin qui marche devant moi, comptant sur vos promesses de victoire et, partant, de bonheur : « *Vincenti dabo edere de ligno vitæ* ». Ainsi soit-il !

XXXIV

INSTRUCTION

SUR LA CONVERSATION

(Réunion du soir, 15 mars 1863)

Il est un mot du saint Évangile qui m'a toujours effrayé : c'est ce mot de Notre-Seigneur nous disant à tous : « Vous serez condamnés par vos paroles, vous serez justifiés par vos paroles. » Les paroles, les conversations entrent pour beaucoup dans notre vie, vous le savez : la conversation, c'est notre vie sociale, c'est notre existence presque tout entière. Quel est celui d'entre nous, M. F., qui, au jour du jugement, pourra se rappeler toutes les paroles qu'il aura prononcées ? Le tourbillon du temps les emporte, le moment qui les voit naître les voit aussi mourir. Et cependant toutes elles sont enregistrées dans une mémoire fidèle, dans la mémoire de Dieu ; elles sont recueillies par nos anges et écrites dans le livre du souverain Juge, et elles seront rappelées à notre souvenir pour être pesées dans la balance de la justice divine. Nos discours, nos conversations, M. F., ont une grande influence, une immense portée pour le salut de nos âmes ; pour beaucoup, elles seront décisives dans cette capitale affaire.

Vous nous permettrez donc, M. F., d'appeler votre attention ce soir sur les conversations en général et

sur les défauts qui s'y glissent le plus fréquemment. Nous ne croyons pas nous tromper en pensant qu'il peut y avoir profit pour nous tous à méditer cet important sujet. Nous résumerons cet entretien dans le commentaire d'une parole de l'Apôtre : « Que tout ce qui est vrai, que tout ce qui est chaste, que tout ce qui est saint, que tout ce qui est juste, que tout ce qui est aimable, soit l'objet de vos pensées », mais aussi de vos discours et de vos entretiens ; « *quæcumque vera*, *quæcumque pudica*, *quæcumque sancta*, *quæcumque justa*, *quæcumque amabilia*, *hæc cogitate* ».

Quæcumque vera..... Il ne faut pas, M. F., que nos conversations soient jamais contraires à la vérité : « Que votre discours soit ainsi : Cela est, cela n'est pas ; tout ce qui est de plus vient du démon ». Par ces paroles, le divin Maître invite formellement tous les chrétiens à la franchise, à l'ouverture du cœur et stigmatise la dissimulation et le mensonge. Combien de personnes pourtant, M. F., se font sur ce point une fausse conscience ! Combien de personnes ne voit-on pas se permettre le mensonge avec une incroyable facilité ! C'est un abus très commun de chercher à rendre les conversations agréables, attrayantes, comme l'on dit, aux dépens de la vérité. On raconte sciemment une chose telle qu'elle n'est pas, on exagère, on ajoute, on retranche, sans se faire le moindre scrupule. D'autres fois c'est pour s'excuser, c'est pour faire valoir un ami, c'est pour rendre un service qu'on laisse tomber de ses lèvres un mensonge. A qui cela peut-il faire tort, dit-on, quel mal y a-t-il à cela ? M. F., cela fait tort à la vérité, et il y a le mal d'offenser Dieu. Sans doute, en ces diverses circonstances, le mensonge n'est pas

grave comme lorsqu'il a des conséquences sérieuses, comme lorsqu'il attaque la réputation, nuit à la fortune. Mais ne savez-vous pas qu'il y a d'autres péchés que les péchés mortels, et que les fautes vénielles sont, elles aussi, des offenses à Dieu ? D'ailleurs, il faut bien le dire, M. F., le mensonge est une habitude qui se contracte comme toute autre. On commence à mentir pour plaisanter, pour rire, et on finit par mentir sérieusement. On se permet d'abord un mensonge pour excuser les autres et leur rendre service, on ne tarde pas à mentir pour leur porter préjudice; du mensonge joyeux ou officieux au mensonge pernicieux, il n'y a qu'un pas, et on le franchit facilement. Et le monde lui-même, si facile pour les mensonges légers, devient justement implacable pour les autres, qui n'en sont pourtant que la conséquence. Voulez-vous donc être dignes du beau nom de chrétiens que vous portez, respectez toujours la vérité, faites-vous de la franchise un devoir indispensable. Évitez tout ce qui aurait l'air d'y porter atteinte, évitez non seulement la feinte, la dissimulation, la tromperie, mais encore l'afféterie, les formes guindées, toutes ces choses enfin qui ne sont pas la bonne et large franchise : « *Quæcumque vera* ».

« *Quæcumque pudica*, *quæcumque sancta* ». Voici, M. F., un point plus sérieux encore : que, dans vos conversations, il n'y ait jamais rien aux dépens de la décence, de la vertu, de la Religion. Certes, M. F., il est loin de ma pensée de croire qu'aucun de vous se permette jamais, dans une conversation, de ces paroles ouvertement licencieuses et opposées à la morale et à notre sainte Religion. Oh ! non, M. F., je ne vous ferai pas l'injure de croire qu'il se trouve

ici, dans cette pieuse réunion, une seule personne qui tienne de semblables discours. Il n'y a que les gens sans aveu, les gens de mauvaise compagnie qui parlent de la sorte, et il n'y en a pas dans cette enceinte. Mais, en dehors de ces conversations évidemment mauvaises et que vous réprouvez comme moi, il y a un art de déguiser le mal et de l'envelopper d'un voile assez épais pour ménager la candeur de ceux à qui on le présente, assez transparent pourtant pour qu'ils l'aperçoivent et y prennent plaisir. Une allusion fine, une équivoque ingénieuse, une parole à double sens, une anecdote d'une moralité douteuse, une romance passionnée: voilà ces voiles, M. F., voilà l'art d'infiltrer le venin. Eh bien ! en supposant même que vous ne parliez jamais de cette manière (ce qui est fortement condamnable, ce qui aggraverait notablement votre responsabilité envers la justice de Dieu), peut-être vous arrive-t-il souvent, à cause du milieu où vous vivez, dans la sphère de vos relations de famille, d'amitié ou de bienséance, peut-être vous arrive-t-il souvent d'être contraints d'entendre ces paroles qui entrent dans vos oreilles malgré vous. Or, M. F., nous sentons le besoin de vous le dire tout haut, si vous prenez plaisir à ces conversations dans lesquelles la décence ou la Religion sont outragées, d'une manière plus ou moins transparente, plus ou moins voilée, c'est un signe que vous n'aimez plus la vertu et qu'elle a commencé à faire en vous de tristes naufrages; il suffit, M. F., de connaître tant soit peu le cœur humain pour en juger ainsi avec certitude.....

Que devez-vous donc faire en pareille circonstance ? M. F., il faut protester d'une manière quel-

conque. Si vous avez de l'autorité, protestez en reprenant de pareilles conversations : c'est ainsi qu'un père, une mère dans la famille doivent protester par l'autorité. Si vous n'avez pas d'autorité, protestez par votre silence, par votre attitude, par votre retraite, s'il est nécessaire. C'est alors que, suivant le conseil de l'Esprit-Saint, il faut avoir « des épines à ses oreilles » pour que les paroles n'y arrivent pas, et « un cadenas à ses lèvres » pour n'en jamais proférer de semblables. Que chacun d'entre vous sonde sa conscience. Qui peut se rendre le témoignage d'avoir toujours agi de la sorte ? Que de fois peut-être nous est-il arrivé d'applaudir à ces discours comme par une complicité intérieure, par respect humain, par pusillanimité ? Que de fois aussi peut-être n'avons-nous pas eu la faiblesse de prendre le ton de ceux que nous entendions et de faire écho à leurs conversations coupables ? M. F., nous sommes appelés sur la terre (c'est là notre vocation comme chrétiens), nous sommes appelés à être les martyrs de Jésus-Christ, non des martyrs par notre mort et l'effusion de notre sang, ainsi que nos pères ont eu le bonheur de l'être, mais des martyrs par notre vie, c'est-à-dire que nous sommes appelés à professer de bouche ce que nous croyons de cœur. « Qu'on n'entende donc jamais parmi vous, vous dirai-je avec le grand Apôtre, aucune parole licencieuse, aucune grossièreté, aucune bouffonnerie » ; ne nous permettons jamais dans nos conversations aucune parole contre la vertu ou contre la religion : « *Quæcumque pudica, quæcumque sancta* ».

« *Quæcumque justa* ». Il faut encore dans ses conversations se garder de rien dire contre la justice,

c'est-à-dire contre la réputation du prochain, rien contre la charité, car la charité ici, c'est la justice. Ainsi, vous le comprenez sans peine, M. F., jamais de calomnies, mais aussi jamais de médisances. Hélas ! pourquoi faut-il que les conversations dans le monde, d'un bout à l'autre, soient à peu près toujours des médisances, quand elles ne vont pas plus loin ! On dirait vraiment qu'il est impossible qu'une conversation se soutienne, si elle ne porte sur la réputation du prochain d'une manière quelconque. Les ridicules, les travers, les défauts, quelquefois les scandales des autres : voilà le thème habituel des entretiens. Que n'ai-je le temps, M. F., de vous faire de la médisance un portrait qui puisse vous en inspirer un vrai dégoût, un sincère éloignement !

La médisance a plusieurs sources. Tantôt elle vient de la médiocrité de l'esprit : on est si dépourvu de connaissances qu'on ne peut alimenter la conversation ; elle languit, elle s'éteint, et alors, pour remplir ce vide, on entre dans le détail des imperfections réelles de son frère ou de celles qu'on lui attribue malicieusement. Tantôt elle dérive de l'orgueil ou de la jalousie : on poursuit des rivaux, on veut dominer ses frères, et alors on les abaisse, on les dénigre. D'autres fois c'est une noire hypocrisie qui la fait naître : on s'applique à détourner les regards des hommes de ses propres défauts, et, pour cela, on s'érige en censeur des autres, on contrôle leur conduite, on en parle avec une vertueuse indignation. Nombreux, M. F., sont les prétextes qu'on met en avant pour se justifier de ce défaut L'un s'excuse en disant que le mal qu'il rapporte de son frère est vrai, comme si la charité ne nous ordonnait pas de couvrir

les fautes réelles de notre prochain, et de ne pas les révéler à ceux qui n'ont pas besoin de les connaître. Cet autre croit avoir dégagé sa responsabilité devant sa conscience en prétendant que ce n'est pas par haine, mais par amour de la vérité qu'il parle, comme si Dieu l'avait chargé, lui personnellement, lui en particulier, de se faire le distributeur du châtiment et de la vengeance. Il en est d'autres enfin qui croient se justifier en prétendant qu'ils n'ont fait connaître les fautes du prochain qu'à ceux qui les savaient déjà, comme si la charité n'interdisait pas le plaisir que nous cherchons en entretenant des défauts de nos frères ceux mêmes qui les connaissent. Non moins variées que ces prétextes qu'on allègue, sont les formes de la médisance. Ce n'est pas toujours par des discours suivis qu'on porte atteinte à la réputation du prochain ; une longue conversation n'est pas nécessaire pour cela : un mot, un regard, un geste, une réticence, un silence affecté, voilà les traits qu'on lance, voilà les voies détournées que l'on prend et par lesquelles on arrive sûrement à son but. Oh ! M. F., je vous prie d'apporter ici une attention toute particulière, et de réfléchir un peu tout à la fois sur les obligations que contracte le médisant et sur le châtiment dont l'Écriture le menace. Ne savez-vous pas que, par la médisance, on contracte un devoir si rigoureux, si sacré, si indispensable qu'il n'y a pas de pardon, pas de grâce, pas de salut éternel à attendre pour quiconque le néglige ? Quand un homme a dérobé le bien d'autrui, que doit-il faire ? Le restituer, n'est-il pas vrai ? Or, M. F., il y a une restitution d'honneur, comme il y a une restitution d'argent, et la première chose que l'on a à faire, quand on a flétri la

réputation du prochain, c'est de la lui restituer. Et quel est celui qui se sentira le courage, après avoir flétri son frère, d'aller de maison en maison, d'individu à individu publier la rétractation ?..... Les peines dont la sainte Écriture menace ceux qui se rendent coupables de médisance, et à plus forte raison de calomnie, sont terribles et effrayantes : « Vous serez mesurés, dit Notre-Seigneur, avec la mesure que vous employez à l'égard de vos frères ». « Ni les abominables, ni les impurs, ni les médisants, ni les ravisseurs n'auront part au royaume de Dieu, dit saint Paul ». Ai-je besoin d'insister, M. F. ? N'en ai-je pas assez dit pour vous décider à écarter résolument, à l'avenir, de vos conversations tout ce qui peut porter atteinte directement ou indirectement à la réputation du prochain : « *Quæcumque justa* » ?

Mais il se trouve peut-être ici quelqu'un tenté de m'accuser de vouloir rendre les conversations sévères, graves, tristes, intolérables. Oh ! M. F., gardez-vous de le croire : « *Quæcumque amabilia* ». En respectant, avant tout, la vérité, la vertu, la Religion, la réputation du prochain, permettez-vous toutes les amabilités, jetez de l'esprit tant que vous pourrez, ayez de la gaîté, des attraits, des charmes de langage, cela est toléré par le grand Apôtre : « *hæc cogitate* ».....

Il est une parole à laquelle on donne quelquefois un sens trop rigoureux et qui inspire à certaines âmes timorées des craintes exagérées. Quand le Sauveur condamne les paroles inutiles, quand il dit qu'elles seront la matière de notre jugement, il ne prétend pas blâmer ces discours, ces conversations dont on ne voit pas à première vue l'utilité, mais qui sont inévitables dans le commerce du monde et qui contri-

buent à l'agrément de la vie. Toutefois, remarquez-le, M. F., pour vous tenir, d'un autre côté, en garde contre un sens trop relâché, ces conversations ne nous sont permises que comme repos, divertissement, récréation, c'est-à-dire seulement par intervalles et de temps à autre, et les trop prolonger, c'est perdre un temps précieux, c'est entretenir son âme dans une agitation habituelle, dans des distractions incessantes qui ne lui permettent pas ce calme dont elle a besoin pour se recueillir dans la prière et la méditation. Mais qui nous empêche de rendre nos conversations solides en même temps qu'agréables, instructives et édifiantes en même temps qu'attrayantes ? Saint François-Xavier avait une conversation délicieuse, qui pétillait d'esprit. Il parlait à chacun son langage : il parlait à l'enfant comme un enfant, à un négociant comme un homme de négoce, à un laboureur comme un homme des champs, à un soldat comme un homme qui a vieilli sous les armes, et il finissait toujours sa conversation par une conversion. Le saint évêque de Genève, François de Sales, avait une conversation charmante : c'était l'amabilité même. Le cardinal d'Épernon disait, de son temps : « Je me charge de convaincre tous les hérétiques du monde, mais je réserve à l'Évêque de Genève de les convertir par sa conversation ». Voilà des modèles dans l'art de converser chrétiennement.

Il y a, M. F., plusieurs moyens de sanctifier ses conversations ; je vous les indique brièvement en finissant. Un bon moyen, c'est de choisir sa société. Ce sont les compagnies qui donnent ordinairement aux conversations tel ou tel caractère. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de fréquenter une per-

sonne légère, médisante, sans devenir soi-même léger et médisant : nous devrons donc choisir nos sociétés. Un second moyen, M. F., c'est de parler peu. Parler beaucoup et ne pas pécher sont deux choses incompatibles ; l'apôtre saint Jacques nous l'a dit : « Si quelqu'un pense être religieux, être pieux, et ne sait pas mettre un frein à sa langue, la religion de celui-là est vaine ». Vous connaissez peut-être, M. F., ce trait d'un saint anachorète, qu'on lit dans la vie des Pères du désert. Ayant entendu ces paroles du Psaume : « Je vais mettre un frein à ma bouche afin de ne pas pécher », il s'en alla dans le désert et s'enferma seul. Après dix-neuf ans de silence absolu, comme il allait mourir, ses frères entourèrent sa couche funèbre et lui demandèrent s'il avait enfin appris l'art de se taire : « Dix-neuf ans de silence, dit le solitaire, m'ont à peine initié à cette grande science ». Imitons, de loin sans doute, M. F., imitons de loin cette conduite, et, en sachant nous taire quelquefois, nous apprendrons à bien parler.

Mais la grande règle pour nous diriger dans nos conversations, c'est de régler notre cœur. « La bouche, a dit le Seigneur, parle de l'abondance du cœur ». C'est en vain que nous chercherions à détruire les effets, si nous ne déracinions préalablement la cause. C'est en vain que nous voudrions purifier les ruisseaux, si nous ne sanctifiions pas la source. Sanctifions donc notre cœur, établissons-y l'amour divin, aimons la vertu, aimons la piété, et parlons tant que nous voudrons : nous ne saurions que bien parler, et nous aurons la consolation de nous voir appliquer à nous-mêmes ces paroles évangéliques : « Vous serez justifiés par vos paroles ; *ex verbis tuis justificaberis* ». Ainsi soit-il !

XXXV

PRÔNE

POUR LA FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

(26 avril 1863)

Il y a quelques semaines, vous le savez, M. F., l'Église nous invitait à rendre nos hommages au glorieux saint Joseph. C'était le jour même de sa fête : en nous rappelant ses vertus et ses grandeurs, elle nous conviait à lui rendre un juste tribut d'honneur, un culte sincère d'imitation. Mais voici qu'aujourd'hui elle nous le présente plus spécialement comme un puissant protecteur : c'est la solennité de son Patronage. Elle nous invite à nous jeter entre ses bras , à nous adresser à lui avec confiance, et nous assure que nous trouverons en lui un appui fécond, un secours d'une immense étendue. Pour entrer dans l'esprit de cette fête et en même temps répondre à votre pieuse attente, je viens, M. F., vous exposer brièvement les privilèges dont fut honoré saint Joseph ici-bas, en les considérant comme le fondement et la base du pouvoir dont il dispose et du crédit dont il jouit dans le Ciel.

Le Fils de Dieu, M. F., descendant sur la terre pour revêtir les livrées de notre nature, il lui fallait une mère ; cette mère ne pouvait être que la plus

pure des vierges et la maternité divine ne devait altérer en rien son incomparable virginité. Mais, jusqu'à ce que le Fils de Marie fût reconnu pour le Fils de Dieu, l'honneur de sa mère demandait un protecteur. Un homme devait donc être appelé à l'ineffable gloire d'être l'époux de Marie. Eh bien ! ce fut saint Joseph, le plus chaste des hommes, que Dieu choisit entre tous et jugea digne de cette éminente dignité. L'Esprit-Saint lui-même nous l'apprend, Joseph fut l'« époux de Marie, *virum Mariæ* ». Oui, M. F., il y eut entre le charpentier Joseph et la fille de David un véritable mariage. Toutefois, remarquez-le bien, cette union fut toute céleste : c'est bien dire que les sens, avec leurs viles impressions, en furent bannis ; elle eut pour nœud l'amour chaste dont brûlent les anges dans les cieux : « C'est du cœur et non de la chair, s'écrie le Docteur angélique dans un langage d'une merveilleuse suavité, c'est du cœur et non de la chair que s'unirent ces deux époux ; *innupti sunt conjuges corde non carne* » ; comme se fait la conjonction, l'harmonie des astres non par le corps, mais par la lumière, comme les palmiers marient non leurs racines, mais leurs têtes, non leurs tiges, mais leurs rameaux : « *sic nubunt palmæ non radice sed vertice* ». « O merveilleuse et inénarrable alliance, ajoute le savant et pieux Gerson : c'est une virginité qui s'allie avec une virginité ; ce sont deux époux dont l'Esprit-Saint forme lui-même le lien conjugal ; ce sont deux pierres précieuses qui s'unissent ensemble sans rien perdre de leur prix ; ce sont deux rayons qui se rencontrent sans rien perdre de leur clarté ; ce sont deux lis mystérieux qui s'enlacent sans rien perdre

de leur candeur ». C'est ainsi M. F., que Joseph fut l'époux de Marie « *virum Mariæ* ».

Essayerai-je après cela de vous redire l'honneur de cette sublime prérogative ? Ah! je le sens, il me faudrait par avance sonder toute la mystérieuse profondeur de la maternité divine. « Être l'époux de Marie, dit saint Jean Damascène, c'est une dignité dont la langue humaine, si habile, si éloquente fût-elle, ne saurait exprimer la gloire ; après avoir dit que Joseph est l'époux de Marie, on ne peut que se taire et rester dans l'extase de l'admiration : *Virum Mariæ, hoc est prorsus ineffabile et nihil præterea dici potest* ». Oui, M. F., l'esprit se confond, quand on veut méditer la grandeur de ce titre. Marie, cette créature privilégiée entre toutes et d'un ordre tout divin ; Marie, cette femme bénie, reçue en grâce avant même que les eaux réparatrices de la grâce fussent répandues dans le monde ; Marie, ce merveilleux assemblage de toutes les vertus, de toutes les perfections, de tous les dons de la nature et de la grâce ; Marie, cette fille des rois, qui avait été élue dès le commencement et de toute éternité pour servir les desseins de la divine miséricorde, celle qui fut vue de loin, saluée et annoncée par les divins oracles, celle dont le sein, transformé en tabernacle sacré, devait porter plus qu'un roi, plus qu'un prophète, mais le Sauveur du monde ; Marie, que la mère du plus grand des prophètes appelait « la Mère du Seigneur », ne se trouvant pas digne de recevoir sa visite ; Marie, après Jésus, le grand miracle de la toute-puissance divine ; Marie, que tous les saints, tous les docteurs, toutes les langues, toutes les générations ont louée et loueront à jamais ; Marie, que les

anges saluent comme leur souveraine, que les hommes invoquent comme leur espérance, la consolation et la douceur de leur vie ; Marie a reçu de la main de Dieu un époux digne d'elle, et cet époux, c'est Joseph : « *Virum Mariæ* ». En vérité, M. F., n'est-ce pas ici le lieu de s'écrier, en empruntant une parole des saints Livres, qu'aucun homme ne lui a été semblable en gloire et en bonheur : « *Non est inventus similis illi* » ?

Mais ce ne fut pas, M. F., la seule gloire de saint Joseph d'avoir été choisi pour protéger l'épouse du Saint-Esprit : il fut aussi appelé à exercer une paternité adoptive et toute mystérieuse sur le Fils de Dieu lui-même. Joseph n'est pas seulement l'époux de Marie, il est encore le père de Jésus ; et ce titre n'est que la conséquence du premier, dit saint Jérôme : « *Si vir Mariæ et pater Dei est* »..... Ne craignons pas, en effet, de donner à Joseph ce titre auguste, après que l'Esprit-Saint nous y a si clairement autorisés par l'exemple de Marie. Au témoignage, en effet, de la bienheureuse Vierge, ainsi que nous le révèle l'évangéliste sacré, sans avoir engendré de son sang le Sauveur Jésus, Joseph en est véritablement le père : « *Ego et pater tuus* ». Et ne croyez pas, M. F., que Marie donnât ce nom glorieux à son chaste époux uniquement parce qu'il le recevait du peuple, qui, par mépris, appelait Jésus « le fils du charpentier » ; ne croyez pas qu'elle entendît seulement l'appeler père selon l'opinion publique et non selon la nature ; elle avait d'autres raisons, que nous indiquent les Docteurs et de savants interprètes du texte inspiré. « Qu'une plante vienne à naître sur notre terrain, je vous le demande, M. F., avec un saint Père, ne nous

appartient-elle pas en propre, soit que nous l'y ayons plantée nous-mêmes à dessein, soit qu'elle y pousse spontanément d'une semence apportée par les vents, par une bienfaisante influence du Ciel » ? Or, M. F., vous le savez tous, Jésus-Christ a été conçu dans la propre maison de Joseph, du sang très pur de Marie, sa légitime épouse, et, à ce titre, son vrai domaine, sa vraie possession ; donc Jésus-Christ appartient rigoureusement à Joseph, et Marie a pu avec raison donner à Joseph le titre de père, bien que cet homme juste n'ait eu aucune part à sa naissance, et que la fleur de Nazareth ait germé sans intervention humaine, et uniquement par la vertu divine, de la tige de Jessé.

Ce n'est pas tout, M. F., Marie eut un motif encore plus élevé pour appeler Joseph père de Jésus : « *Ego et pater tuus* ». Ah ! c'est que, si le Sauveur n'est pas né de Joseph, il est néanmoins vraiment né de sa virginité, qui laissa à l'Esprit-Saint le soin de rendre Marie mystérieusement féconde, ce qui fait que « sa paternité est d'autant plus parfaite qu'elle est plus pure : « *Tanto firmius pater quanto castius* ». C'est ici surtout, M. F., que nous ne pouvons que balbutier en redisant les grandeurs de cet incomparable saint. Saint Joseph est, pour ainsi dire, associé à la divine paternité, puisqu'il devient le père d'un fils qui est « le Fils unique de Dieu » même. Il est son père non par une simple dénomination, mais comme représentant du Père éternel, qui lui communique ses droits et son amour. « O dignité ! ô grandeur ! ô gloire de Joseph ! s'écrie à ce sujet saint Basile, jamais ange, jamais saint du Ciel n'a été l'objet d'une si glorieuse prérogative. Joseph seul a

mérité de s'entendre appeler sur la terre père de Celui dont le vrai père est dans les Cieux; *vocabulo patris neque angelus neque sanctus, sed unus Joseph meruitnuncupari* ». Quel plus grand honneur peut faire un roi à son serviteur que de lui mettre son fils unique entre les mains, de confier à sa garde et à sa conduite l'héritier de tous ses États, pour le nourrir, le servir et l'accompagner avec autant d'autorité que le roi lui-même? C'est ainsi, M. F., que Dieu en a usé envers Joseph, déposant entre ses mains son Fils unique bien-aimé, « le miroir sans tache de sa majesté infinie, la splendeur de sa gloire, la figure de sa substance », et l'héritier universel du ciel et de la terre: « *Dedit ei sollicitudinem et auctoritatem patris* ». C'est ainsi que, plus heureux que l'ancien, le nouveau Joseph ne fut pas établi par le Très Haut, par le grand Roi, comme premier ministre ou serviteur, mais bien comme prince supérieur et maître de l'auguste famille qu'il s'est créée sur la terre; c'est ainsi que non seulement il l'a investi du soin de la nourrir au prix de ses sueurs, de l'entourer de sa sollicitude, de la consoler de son amour, mais encore qu'il lui a confié l'honneur de la diriger par sa prudence, de la gouverner, de lui commander avec une véritable autorité, accomplissant à la lettre la grande prophétie: « *Constituit eum dominum domus suœ et principem omnis possessionis suœ.....* »

Est-il nécessaire maintenant, M. F., de vous montrer saint Joseph à l'œuvre, remplissant avec une ineffable tendresse ses sublimes fonctions d'époux de Marie et de père de Jésus? Vous le montrerai-je à Bethléem veillant sur la naissance de l'Enfant-Dieu? Vous dirai-je ses douces joies, quand il entendit en

cet instant solennel les concerts angéliques, quand il vit arriver près du nouveau-né d'humbles et simples bergers, suivis des Mages opulents de l'Orient? Vous le représenterai-je recevant dans la circoncision les prémices de son sang, et, avec l'autorité que Dieu lui a conférée par le ministère d'un ange, lui imposant le nom de Jésus? Vous le dépeindrai-je partant pour l'Égypte avec le fils et la mère et, toute la durée de l'exil, servant à l'un et à l'autre de protecteur et d'appui?... J'aime mieux, M. F., vous convier à arrêter un instant vos regards sur l'intérieur de la maison de Nazareth, et à contempler l'auguste famille qui l'habite. C'est Marie, la fille de David, c'est Jésus, le Fils éternel de Dieu, tous deux soumis aux ordres de Joseph, qu'ils regardent comme leur chef. O grandeur! ô gloire de Joseph! Il dirige extérieurement celui qui dirige tout dans le monde avec une sagesse infinie: « *Erat subditus illis* ». Oui, M. F., le Créateur se soumet à sa créature, le Verbe incarné obéit à son père adoptif, Celui « qui commande aux vents et à la mer », à la vie et à la mort, aux anges et aux esprits de l'abîme, se soumet aux volontés de Joseph; Celui qui porte inscrit sur ses membres: « Roi des rois, maître des dominateurs », obéit à Joseph... O grandeur! ô gloire de Joseph! A l'exemple de Jésus, son Fils, l'humble Marie lui est obéissante et soumise. Tous deux recueillent avidement les paroles qui tombent de sa bouche, et tous deux, épouse et fils, dépendent complètement de sa volonté. Oh! M. F., ce que l'ancien Joseph n'avait vu qu'en songe et en figure, le soleil et la lune réunissant leurs rayons et descendant des sphères les plus élevées du firmament pour l'adorer sur la terre:

« *Vidi solem et lunam adorare me* », s'est accompli pour le nouveau Joseph dans toute sa réalité ! Il a vu Marie, que l'Esprit divin compare à l'astre des nuits, il a vu Jésus, le vrai Soleil de justice, s'assujettir à ses moindres ordres, prévenir ses désirs, exécuter ses volontés ; il les a vus l'écouter avec révérence, lui obéir avec docilité, le vénérer et lui rendre hommage : « *Vidi solem et lunam adorare me* »...

Tels sont, M. F., exposés bien imparfaitement les privilèges dont saint Joseph fut honoré sur la terre : ne suffisent-ils pas cependant à vous donner une idée de la gloire, de la puissance et du crédit dont il jouit dans le Ciel ? Qui pourrait croire, en effet, M. F., que ces titres glorieux de saint Joseph, auxquels fut attachée sur la terre une puissance si merveilleuse, soient méconnus en quelque sorte depuis qu'il est entré dans la demeure des saints ? Qui pourrait se persuader qu'il n'a plus auprès de Jésus, dont on l'appelait le père, et de Marie, dont il était le véritable époux, d'autre crédit que celui qui résulte d'une éminente sainteté ? Oh ! nous n'en pouvons douter, M. F., au Ciel, où il règne, saint Joseph jouit d'un immense pouvoir. Si de saints et savants Docteurs ont pensé que Marie approche du trône de son Fils moins en suppliante qu'en souveraine, moins pour solliciter que pour commander, d'autres ont dit, en parlant de saint Joseph, que les prières d'un tel époux et d'un tel père sont des ordres pour son épouse et pour son fils. C'est saint Bernard qui lui attribue une sorte d'empire sur le cœur de Jésus : « *Non tam impetrat quam imperat* ». C'est saint Bernardin de Sienne qui nous assure que, loin de l'avoir

dépouillé des prérogatives qui firent la consolation de son exil, malgré tant d'amertumes et tant d'épreuves, Dieu les a « complétées et consommées » dans sa vie glorieuse au milieu des splendeurs des élus : *« Complevit et consummavit »*. C'est saint Thomas d'Aquin qui nous enseigne que, si les autres saints ont reçu de Dieu le pouvoir de nous aider dans quelques nécessités particulières, le crédit de saint Joseph est universel et s'étend à toutes sortes de besoins. C'est saint Pierre Damien qui nous assure que saint Joseph n'a rien perdu de son autorité paternelle, et que, si le Fils de Dieu n'a jamais rien refusé à son père adoptif, tandis qu'il se trouvait ici-bas dans sa dépendance, maintenant qu'il est « assis à la droite du Très Haut », à plus forte raison, il se plaît à lui accorder tout ce qu'il sollicite pour nous. C'est la séraphique Thérèse qui proteste hautement qu'elle n'a jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de saint Joseph qu'elle ne l'ait obtenu, et qu'elle n'a jamais connu personne qui l'ait invoqué avec confiance sans faire de notables progrès dans la vertu... Est-il étonnant après cela, M. F., que la sainte Église, notre mère, nous invite tous les jours, mais principalement aujourd'hui, à recourir avec une confiance absolue à ce puissant protecteur : « *Ite ad Joseph* », semble-t-elle nous dire, comme autrefois un roi d'Égypte à son peuple en détresse: « *Ite ad Joseph*, allez à Joseph ». Au milieu des agitations et des troubles auxquels vous êtes en proie, allez à Joseph, invoquez-le avec foi, et vous serez protégés; en tous les besoins du corps et de l'âme, en toutes les épreuves et toutes les crises que vous pouvez avoir à traverser, allez à Joseph, ayez recours à lui et

votre confiance ne sera pas trompée. Tous les jours, à toutes les heures, vous rencontrerez près de lui l'accueil d'un père tendre et compatissant.

Nous ne résisterons pas à cette douce invitation, ô bienveillant protecteur, ô glorieux Joseph : dans toutes les nécessités de nos âmes, nous recourrons à vous, nous vous demanderons de nous aider dans l'acquisition des vertus dont Dieu veut que notre âme soit ornée, dans les combats que nous avons à soutenir contre l'ennemi, dans les sacrifices que nous sommes si souvent appelés à faire ; nous déposerons même entre vos mains tous nos intérêts de ce monde, sûrs de votre protection toutes les fois que nos désirs ne seront pas contraires aux desseins de Dieu. Mais il est dans notre vie un moment suprême, moment qui décide de tout pour l'éternité, le moment de notre mort. Ce moment, c'est la consolante pensée de notre piété, la divine bonté en a fait l'un des principaux objets de votre pouvoir ; vous avez été investi du soin miséricordieux de faciliter au chrétien qui recourt à vous le grand passage du temps à l'éternité. Soyez donc notre appui à ce solennel et dernier instant de notre vie terrestre : mourir à l'ombre de votre protection, ce ne sera pour nous que passer doucement entre les bras de Jésus, votre fils adoptif, et de Marie, votre épouse. Puissions-nous tous, M. F., avoir ce bonheur ! Ainsi soit-il !

XXXVI

INSTRUCTION

SUR LA PURETÉ D'INTENTION

(Mois de Marie, 3 mai 1863)

Pour entrer, M. F., dans l'esprit de l'Église et bien passer le mois consacré à Marie, il ne nous suffit pas de nous réunir aux pieds de son autel et de chanter ses louanges : il ne nous suffit pas de lui rendre un culte d'honneur et d'invocation. « C'est en vain, dit saint Ambroise, que nous chercherions à intéresser la puissance et la bonté de la bienheureuse Vierge, si nous ne songions sérieusement à suivre ses exemples ; *quid nobis proderit hanc interpellare votis, nisi etiam ejus exempla teneamus ?* » Aussi ce grand docteur nous presse-t-il avec les plus vives instances d'avoir incessamment devant les yeux le tableau de la vie et des vertus de Marie, nous assurant que ce miroir fidèle nous apprendra ce qu'il faut faire pour travailler avec succès à la grande œuvre de notre sanctification. Voilà pourquoi, M. F., je viens ce soir considérer avec vous un des moyens les plus efficaces par lesquels la Mère du Sauveur s'est élevée au haut degré de sainteté et de mérite où nous aimons à la contempler : je veux parler de la pureté d'intention qui la dirigeait en tout.

Vous savez, M. F., quelle est la puissance, quelle est, avec la grâce, l'efficacité merveilleuse de la bonne intention pour la sanctification de nos œuvres. Par la direction qu'elle leur donne, elle les retire du domaine de la nature et des passions pour les faire passer sous l'empire de la grâce et dans l'ordre surnaturel. Elle transforme, elle transfigure, elle divinise, si j'ose ainsi parler, nos actions les plus communes, ce qui fait que les saints l'ont comparée à cette pierre philosophale à la recherche de laquelle couraient les alchimistes du moyen âge : elle a la vertu de changer en or nos actions les plus communes. « Ce qui plaît à Dieu, dit Salvien, ce n'est pas le prix des offrandes qu'on lui fait, mais l'affection qui les accompagne ». Et saint Grégoire ajoute que « le divin Maître regarde plus au cœur qui donne qu'à la valeur de ce qu'il donne ; *Deus non respicit quantum sed ex quanto* ». En voulez-vous la preuve, M. F. ? Écoutez.

Un jour le Sauveur était assis dans le Temple près du tronc. Plusieurs Juifs opulents y jetaient avec ostentation des pièces d'or et d'argent ; après eux, vint une pauvre veuve, qui y mit deux deniers. C'était bien peu de chose que cette offrande ; et cependant le Sauveur, se tournant vers ses disciples, leur dit : « En vérité, je vous le dis, cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres, car ils ont donné de leur superflu, et elle, elle a pris dans son indigence tout ce qu'elle avait ; elle a donné tout ce qui la faisait vivre ». C'est bien peu de chose, M. F., que l'offrande d'un verre d'eau froide, et cependant, si nous la faisons en vue de Dieu, nous avons la promesse du bon Maître qu'elle sera récompensée magnifiquement.

« L'intention, dit saint Augustin, est le regard de l'âme ». Et saint Grégoire ajoute que « les mérites de l'action resplendissent par le rayon de la bonne intention ». Voyez, M. F., le vaisseau qui cingle à travers l'Océan : il va du côté où le dirige le gouvernail ; de même nos œuvres ont la fin que nous nous proposons. « Votre œil, dit le Sauveur dans le saint Évangile, est la lampe de votre corps : si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux ; mais, si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux ». Or cet œil, M. F., dont parle Jésus-Christ, n'est rien autre chose que la bonne intention qui donne à nos actions leur lumière et leur éclat, et les rend agréables et méritoires aux yeux de Dieu. Voilà pourquoi le grand Apôtre nous fait cette pressante exhortation : « Tout ce que vous faites, tout », sans en rien excepter, pas une action, si commune, si indifférente paraisse-t-elle, « faites tout pour la gloire de Dieu ». Ah ! M. F., c'est que l'intention est, en quelque sorte, comme on l'a dit, le « juge des actions des hommes » ; c'est elle qui différencie souvent nos actes, en leur appliquant leur cachet propre, le sceau du bien ou du mal. Comme les rameaux ou les fruits de l'arbre tirent leur suc des racines, ainsi les bonnes actions tirent leur valeur et leur mérite de la bonne intention, en sorte qu'on peut l'appeler avec saint Grégoire « le fondement et la base de tout l'édifice spirituel ».

Sur ces principes, M. F., examinons attentivement la conduite de Marie, suivons pas à pas cette auguste Vierge dans tout le cours de sa carrière mortelle ; partout et toujours, nous voyons dans l'intention qui la fait agir la fin la plus parfaite que

puisse se proposer créature ici-bas. Toujours son intention est la plus droite, la plus pure qui se puisse concevoir. Dieu, principe de sa vie, en est la fin : pas une pensée dans son esprit, pas une parole sur ses lèvres, pas une œuvre de ses mains qui ne soit pour Dieu et pour Dieu seul. Dès le matin de son existence, son cœur s'est élevé vers lui, et, comme la pierre qu'on jette, une fois lancée, va droit à son but, ainsi sa vie tout entière, avec tous les actes qui en dépendaient, fut dirigée vers Dieu. Jamais elle ne se proposa pour but et pour terme ni les fragiles espérances de ce monde, ni les vaines jouissances, ni les consolations illusoires de l'égoïsme et de l'amour personnel. Toujours on la vit chercher Dieu, son plus parfait amour, son bon plaisir, sa gloire, par l'accomplissement de sa volonté. A tout instant de sa vie, dans toutes les phases de son existence, aussi bien dans le Temple aux jours de son enfance que dans l'obscure demeure de Nazareth, aussi bien pendant la prédication publique de Jésus, son Fils, qu'après sa glorieuse Ascension, aussi bien loin des yeux de ce divin Sauveur que sous son regard, elle pouvait s'appliquer ces paroles du Sage : « Je n'ai dirigé mes pas que dans la voie droite », et ajouter comme son Fils : « Je vais à mon Père, je vais à Celui qui m'a envoyé ». Oui, M. F., l'intention qui a dirigé Marie toute sa vie a toujours été droite : elle agissait pour Dieu et pour sa gloire ; toujours pure : jamais de mélange de vues humaines, d'intérêts terrestres, d'inclination purement naturelle ; toujours stable et persévérante : jamais cette intention si droite, si pure ne s'est démentie un seul instant, jamais on ne la vit dans l'exécution d'une œuvre

perdre de vue la fin qu'elle s'était proposée en la commençant. Est-il étonnant, après cela, je vous le demande, M. F., d'entendre l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, nous dépeindre Marie « croissant merveilleusement en grâce, en vertus et en mérites » ? C'est par la bonne intention qu'elle correspondait à cette plénitude de grâces dont la favorisait le Seigneur; et ainsi chaque bonne intention lui valait une grâce nouvelle ; chaque grâce nouvelle lui ajoutant une perfection de plus, elle multipliait ses grâces et ses mérites par ses intentions toujours droites, toujours pures: « *Totidem momenta, totidem erant gratiarum crementa* ».

Hélas ! M. F., que nous sommes loin de ressembler à cette auguste Vierge ! Qu'il est rare de trouver des âmes habituées à rapporter à Dieu toutes leurs actions avec l'intention droite, pure et persévérante que nous admirons en Marie ! Des âmes qui abaissent leurs yeux vers la terre, qui se laissent guider en tout par inclination naturelle, qui ne cherchent que des satisfactions de vaine gloire, des délices sensuelles, des âmes qui se recherchent elles-mêmes et s'appliquent à plaire au monde, oh ! nous en trouvons à chaque pas. Mais des âmes qui ne cherchent que Dieu, sa gloire, le salut du prochain, leur propre avancement dans la perfection, des âmes enfin qui se conduisent avec une intention droite, disons-le en gémissant, elles sont vraiment rares. Des âmes partagées par des intentions diverses, dont les unes regardent le Ciel et les autres la terre, des âmes qui croient possible de « servir deux maîtres », et d'aimer deux choses à la fois, des âmes « doubles », pour emprunter une expression de l'apôtre saint Jacques,

qui vivent en faisant une espèce d'alliage entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, entre leurs devoirs et leurs passions, entre Dieu et le monde, hélas ! on ne saurait les compter, tant elles se multiplient de nos jours. Mais des âmes qui ne souffrent jamais de mélange de bien et de mal, de surnaturel et de terrestre, de céleste et d'humain dans les vues qui les guident, dans les intentions qui les font agir, des âmes qui n'agissent que pour Dieu seul, en vérité qu'il est difficile d'en rencontrer ! Des âmes enfin, M. F., qui commencent par l'esprit, par la grâce et qui finissent par la nature, par la chair ; des âmes qui ont d'heureux élans au début de leurs actes, mais à qui manque la stabilité et la constance ; des âmes dont les intentions n'offrent que fluctuations, inconstances et vicissitudes, oh ! si nous sommes sincères, nous nous reconnaîtrons à ces traits. Mais des âmes dont les vues surnaturelles ne se démentent jamais, qui gardent dans un cœur fidèle la fin qu'elles se sont proposée au début d'une action, d'une démarche, d'une mission ; des âmes dont l'intention droite et pure, offerte à Dieu d'abord comme « un sacrifice d'agréable odeur », continue et persévère d'elle-même, je vous en prends à témoin, M. F., qu'elles sont clairsemées !.....

Consultons-nous nous-mêmes, interrogeons notre conscience, avons-nous le désir sincère, non seulement de ne pas mal faire mais de faire bien, non seulement de faire bien mais de faire le mieux possible, préférant toujours ce qui glorifie Dieu davantage, ce qui édifie le plus le prochain, ce qui humilie le plus notre orgueil et nos sens ? .....Oh ! M. F., habituons-nous dans chaque action, à l'exemple de Marie,

à choisir toujours ce qui est le plus agréable à Dieu. Oui, M. F., tout faire pour sa plus grande gloire et son bon plaisir : « *Ad majorem Dei gloriam* ». Telle est la devise que propose à tout chrétien l'apôtre saint Paul. Faisons-nous l'aumône ? accoutumons-nous à la faire par les motifs les plus purs d'amour du prochain et de Dieu. Quelque bonne œuvre que nous fassions, cherchons à la faire de la manière qui soit le plus secrète possible, pour éviter toute recherche de vanité et en même temps qui contribue le plus à la gloire de notre divin Maître. Faisons-nous ces actions communes qui sont le fond de la vie humaine ? essayons de les accomplir dans une vue d'obéissance et de conformité aux desseins de Dieu. Lorsque nous souffrons, que nous pleurons, élevons nos âmes vers le Seigneur, pour joindre nos douleurs aux siennes, et tâchons de cette manière de les sanctifier. En un mot, dans toutes nos actions grandes et petites, dans nos prières comme dans l'accomplissement de nos devoirs d'état, appliquons-nous toujours à n'agir, comme la Très Sainte Vierge, que pour plaire à Dieu. Avant de les entreprendre, demandons-nous souvent comment Marie aurait agi à notre place, quelles vues l'eussent animée, quels motifs l'eussent guidée, quelles intentions l'eussent déterminée, et imposons-nous pour règle de suivre en tout, même dans les choses les plus indifférentes, cet admirable modèle.

O Marie, nous en prenons la résolution à vos pieds.....

(Fin improvisée)

XXXVII

INSTRUCTION
SUR L'ESPRIT D'ABNÉGATION

(Mois de Marie, 17 mai 1863)

Il est une vertu, M. F., essentiellement opposée à l'esprit du monde, sans laquelle on n'est pas chrétien, et qui pourtant est à peine connue de la plupart de ceux qu'on appelle chrétiens : c'est l'esprit d'abnégation et de renoncement. Ce qui a caractérisé l'esprit du monde, c'est l'égoïsme, la recherche des jouissances, le culte de l'intérêt privé, la préoccupation, disons mieux, l'idolâtrie de soi-même. Mais nous vivons dans un temps, M. F., où ces tendances déplorables ont pris de si malheureuses proportions qu'il semble vraiment que la morale évangélique ne soit presque plus pratiquée ni même comprise. Il n'y a pourtant pas, vous le savez, M. F., de transaction possible entre Jésus-Christ et le monde. L'Évangile ne peut se laisser réformer selon l'esprit du siècle ; c'est le siècle qui doit lui-même se réformer, jusqu'à ce qu'il se trouve d'accord avec ce sublime et invariable code. Voilà pourquoi je crois céder à l'impulsion d'un devoir en venant ce soir vous entretenir de l'esprit d'abnégation, en envisageant successivement et d'une manière succincte sa nature, sa nécessité et ses avantages. Et ne croyez pas, M. F.,

qu'en traitant ce sujet, nous nous écartions du but que nous nous proposons en nous réunissant chaque soir de ce beau mois aux pieds de l'autel de Marie : son exemple sous ce rapport, vous le savez, peut nous servir de la plus précieuse leçon. Il est impossible au cœur humain de pousser plus loin que ne l'a fait cette bienheureuse Vierge l'esprit d'abnégation et de renoncement à soi-même. Sa vie entière, qui ne le sait ? a été consacrée à s'oublier, à se donner, à se sacrifier pour son Dieu d'abord, puis pour toutes les autres créatures : j'espère donc que la pensée de Marie ne quittera ni notre esprit ni notre cœur dans tout le cours de cet entretien.

L'esprit d'abnégation consiste, à proprement parler, dans le dépouillement de tout égoïsme, de tout retour sur soi-même, de toute attache à sa volonté ; dans le sens évangélique, se renoncer, c'est avoir le courage de faire pour Dieu et en vue de lui plaire le sacrifice de ses goûts, de ses idées, de ses jugements, de ses appréciations personnelles, de ses sympathies ou de ses antipathies instinctives. Contrairement à l'égoïste, qui ne pense qu'à lui, qui n'agit que pour lui, qui rapporte tout à lui, une âme qui a l'esprit d'abnégation se préoccupe uniquement de la volonté de Dieu, et non pas de ce qui peut lui donner du relief, la faire paraître et briller ; elle accepte avec soumission, avec joie la position que Dieu lui a faite, qu'elle soit obscure ou éclatante, inutile aux yeux des hommes ou élevée dans le sentiment de tous ; elle supporte avec patience les fatigues, les dégoûts, les angoisses d'une vie pauvre et indigente, comme elle porte avec mérite le poids d'une situa-

tion plus en vue, avec ses soucis secrets mais cuisants, ses travaux, ses préoccupations, ses amertumes. Il n'est pas besoin de dire qu'une âme de renoncement immole toujours sans restriction ni réserve cet orgueil secret qui corrompt ordinairement nos actions les plus vertueuses et les plus méritoires.

Nous lisons dans la vie de sainte Thérèse, M. F., qu'elle eut un jour une vision dont elle ne pouvait comprendre le sens : elle voyait une magnifique grappe de raisin, dont tous les grains étaient gâtés, à l'exception d'un petit nombre. Comme elle cherchait à pénétrer la signification de ce symbole, elle entendit une voix qui lui disait que cette grappe lui représentait les œuvres presque toutes corrompues par une recherche secrète d'elle-même, par une vanité cachée. M. F., le chrétien qui a l'esprit d'abnégation n'a pas à craindre de recevoir du Ciel cet avertissement sévère. Jamais il n'agit dans des vues d'intérêt personnel, jamais il n'agit pour qu'on le plaigne, qu'on l'admire ou qu'on le loue, jamais il ne cherche à retirer n'importe quels bénéfices ou gloire terrestres de ce qu'il fait; il n'a qu'un but : plaire à Dieu, être utile à ses frères. Aussi peut-on dire, M. F., en toute vérité que l'abnégation, l'immolation de soi-même est la pierre de touche de la véritable vertu : toute piété, toute perfection prétendue, sans esprit d'abnégation, est une piété douteuse, une perfection de mauvais aloi. C'est un édifice sans fondement. On peut être humble jusqu'à la première humiliation, patient aussi longtemps qu'on est sans épreuve, mais on n'a rien de ce qui constitue la sainteté chrétienne.

Il ne faut pas nous le dissimuler, en effet, M. F.,

et il est temps de vous le dire, l'abnégation forme comme un élément essentiel de la vie de l'homme sur la terre, à plus forte raison de la vie du chrétien. Que nous devions être, M. F., toujours et à toute heure dans la disposition de sacrifier au bon plaisir de Dieu nos pensées et nos goûts, nos attraits et nos répugnances, ce n'est, vous le comprenez, que le corollaire nécessaire du grand principe de notre fin et du suprême domaine de Dieu sur toutes ses créatures. Nous ne pouvons, en effet, servir Dieu que par l'abnégation, par le renoncement personnel, par le sacrifice de notre volonté et de tout ce qui nous touche à la volonté même de Dieu. Telle est l'obligation de l'homme. Écoutez maintenant celle du chrétien. Qui d'entre vous ne connaît ces paroles du Sauveur Jésus, que nous lisons au saint Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me ?* » Telle est, M. F., la proclamation que fait notre divin Chef pour rassembler tous les élus sous son étendard. En vérité, l'entendons-nous, nous tous à qui s'adresse cet appel ? Sommes-nous prêts à régler là-dessus notre vie tout entière ? Sommes-nous prêts à nous renoncer nous-mêmes et à suivre, chargés de notre croix, Jésus qui marche devant nous en portant la sienne ? « Si quelqu'un veut », dit ce bon Maître. Oh ! M. F., comment ne voudrions-nous pas ? « A qui donc irions-nous ? » N'est-il pas le Seigneur qui « a les paroles de la vie éternelle ? » Non, il n'y a pas à hésiter, car il est « la voie » qui mène à la « vraie vie », il est « la porte par laquelle il faut entrer, pour être sauvé ». Nous devons

donc, M. F., nous renoncer nous-mêmes, nous « dépouiller du vieil homme » avec son immortification, sa sensualité, son égoisme. « Pour marcher sur les traces d'un guide « qui parcourt sa carrière à pas » de géant », dit saint Bernard, il faut être libre de toute entrave, déchargé de tout fardeau ; *currentem sequi non potes oneratus* ». Tout attachement est une chaîne et un poids qui nous arrête et nous retarde ; voilà pourquoi nous devons, ainsi que l'a dit notre divin Maître dans un autre endroit de son Évangile, « haïr » saintement notre âme et la « perdre », si nous voulons la « garder pour la vie éternelle ». Il est vrai que la nature répugne étrangement à ce sacrifice : souvent elle murmure et s'écrie, comme autrefois les disciples du Sauveur, quand leur Maître leur annonçait, en des termes qui choquaient leur sens grossier, le mystère de foi et d'amour : « Ce langage est dur et qui peut l'entendre ? *Durus est hic sermo...* » Ce n'est donc pas à la nature, vous le sentez, M. F., qu'il faut demander le courage de faire cette immolation. Heureusement le Seigneur lui-même nous a promis de nous venir en aide et de nous en adoucir les difficultés par l'onction de sa grâce : « Celui qui est notre chef et notre guide sera notre soutien », dit le pieux auteur de l'*Imitation*.

L'esprit d'abnégation, d'ailleurs, M. F., est une vertu féconde qui porte avec elle les plus précieux fruits. L'abnégation donne d'abord la paix du cœur. Avec l'esprit d'abnégation, M. F., un chrétien ne connaît pas les froissements de l'amour-propre, les inquiétudes et les agitations de la susceptibilité, les tortures, les déchirements de la jalousie. Tandis que l'homme personnel et égoïste trouve dans ses

penchants une cause incessante de trouble et de chagrins, tandis qu'attaché à sa volonté propre, il est perpétuellement inquiet de l'accomplir ou de la voir échouer, tandis qu'il s'irrite, se tourmente, s'exaspère des contrariétés, l'âme qui est arrivée à la vertu de renoncement et d'abnégation est toujours calme et paisible; rien n'est capable de troubler son repos intérieur. Lui préfère-t-on telle ou telle personne ? elle ne s'afflige pas, elle ne s'irrite pas, elle trouve qu'on l'apprécie toujours assez. Attribue-t-on à d'autres le bien qu'elle a fait toute seule ? loin de s'attrister et de s'assombrir, loin de troubler les autres par ses plaintes et ses réclamations, elle se réjouit, elle est heureuse de mettre à profit cette occasion envoyée par Dieu de rester cachée et inconnue. C'est ce que nous admirons, M. F., dans la vie de saint François de Borgia. On lui demandait un jour comment, même au milieu des plus rudes traitements et des plus profondes humiliations, il restait toujours calme, portant sur son front l'empreinte de la plus parfaite sérénité. « Tout arrive dans le monde, répondit-il, suivant les desseins de Dieu; je reçois tout de sa main, sûr que tout est pour mon plus grand bien ». C'est ainsi, M. F., que l'âme d'abnégation est, suivant l'expression de nos saints Livres, comme dans un « festin perpétuel » : des flots de joie inondent son cœur, et la paix, cette paix précieuse dont parle l'Esprit-Saint, et qui « surpasse tout sentiment », coule en elle comme « un fleuve abondant ».

Mettant la paix au cœur de celui qui le pratique, le renoncement entretient aussi la paix, l'harmonie entre les chrétiens. Qui ne sait, M. F., que la plupart des conflits malheureux, des dissidences déplo-

rables qui éclatent chaque jour dans la vie commune, et la rendent souvent si amère, ont leur source dans l'égoïsme des uns se heurtant contre l'égoïsme des autres? Chacun ne songe qu'à soi, nul ne veut relâcher en rien de sa manière de voir et de ses goûts, et de là des divisions, des tiraillements opiniâtres. Avec l'abnégation, chacun cède, personne ne résiste, et la bonne harmonie, la paix se maintient parfaite, et, quelque part que l'on soit, dans la famille, dans un établissement où l'on mène une vie commune, dans une société nombreuse, toujours on peut redire avec vérité ces belles paroles du Prophète royal : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ;* qu'il est doux, qu'il est précieux d'habiter ensemble unis comme des frères ! »

L'abnégation enfin, M. F., est une source de vertus nombreuses. Elle trouve chaque jour, à chaque heure, à chaque instant du jour, l'occasion de s'exercer tantôt aux dépens de l'ambition, de l'esprit d'intrigue, de l'amour des richesses et des honneurs, tantôt aux dépens de l'orgueil et de l'emportement, tantôt aux dépens de la sensualité et de l'amour du bien-être. Elle purifie l'âme de tout l'alliage profane des vanités et des affections trop humaines, qui ternissaient l'éclat de sa beauté ; elle nous met entièrement sous la direction de l'Esprit-Saint, nous soumettant en tout à l'impulsion de sa grâce, nous transformant en véritables enfants de Dieu, suivant la parole de saint Paul : « *Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* ». C'est donc une vertu qui en suppose et en résume bien d'autres, et qui, nous faisant amasser d'inappréciables trésors de mérites,

nous donne le droit d'attendre des mains de Dieu les plus riches récompenses : « *Nisi granum frumenti.....* »

Examinons-nous attentivement, M. F., seul à seul, sans indulgence et sans partialité ; descendons au fond de notre conscience, et, comme si nous étions au tribunal de Dieu, en face de notre juge, demandons-nous où nous en sommes par rapport à l'abnégation chrétienne. Hélas ! n'est-il pas vrai que cet examen, en nous éclairant, en nous montrant à nous-mêmes, nous couvrira peut-être de confusion ? Il nous apprendra qu'au mépris de la parole de notre Maître, au lieu de nous détacher, de nous désapproprier de nous-mêmes, de nous renoncer nous-mêmes, au lieu de ne nous préoccuper que du bon plaisir de Dieu, nous n'avons presque jamais agi que par une pensée d'égoïsme ou d'intérêt personnel...

Vierge sainte, qui avez été sur la terre un modèle parfait d'abnégation et de renoncement, venez au secours de notre faiblesse. Jusqu'à présent nous n'avons vécu que pour nous-mêmes et, dans nos actions les meilleures en apparence, nous n'avons en réalité pensé qu'à nous. Nous sentons combien il nous est difficile de remonter la pente qui nous entraîne de ce côté ; mais daignez nous assister de votre puissante intercession, et peu à peu nous nous exercerons à marcher sur vos traces et à faire des progrès dans cette vertu. Et, après avoir progressé avec vous à la suite de votre Fils Jésus, nous mériterons de recevoir de ses mains l'éternelle récompense. Ainsi soit-il !

XXXVIII

PRONE

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

(31 mai 1863)

La fête que nous célébrons aujourd'hui, vous le savez, M. F., a pour but spécial de ranimer notre foi et notre dévotion pour le grand mystère qui est le fondement de tous nos dogmes, et, en quelque sorte, le pivot divin, l'axe sacré, autour duquel tout gravite dans notre sainte Religion, le mystère auguste qui fait l'objet de nos adorations en cette vie, et qui doit faire dans l'autre notre éternelle félicité, le mystère ineffable d'un Dieu en trois personnes, le mystère de la Sainte Trinité. Vous exposer nettement, M. F., l'enseignement catholique sur la Trinité, vous montrer en peu de mots que cette doctrine vient de Dieu et qu'elle a toujours été celle de l'Église, essayer enfin de vous donner, à la suite des plus illustres Docteurs, quelques considérations dans la vue d'éclaircir ce mystère, tel est le thème dont nous venons vous présenter les développements.

Pour bien nous rendre compte, M. F., de ce que nous enseigne la foi, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de vous exposer le dogme dans son énoncé

authentique. Or voici ce que nous lisons dans un symbole reçu par toute l'Église, le magnifique symbole de saint Athanase : « La foi catholique consiste à adorer un seul Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'Unité, sans confondre les personnes et sans diviser la substance ; car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit ; mais le Père, le Fils, le Saint-Esprit ont une même divinité, une gloire égale, une majesté coéternelle : ce qu'est le Père, le Fils, le Saint-Esprit le sont aussi. Le Père est incréé, le Fils est incréé, le Saint-Esprit est incréé. Le Père est infini, le Fils est infini, le Saint-Esprit est infini. Le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel. Et pourtant ce ne sont pas trois Éternels, mais un seul Éternel ; ce ne sont pas trois Infinis, mais un seul Infini ; ce ne sont pas trois Incréés, mais un seul Incréé. De même, le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant ; et pourtant ce ne sont pas trois Tout-Puissants, mais un seul Tout-Puissant. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et pourtant ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur ; et pourtant il n'y a pas trois Seigneurs, mais un seul Seigneur. Car, si la vérité catholique nous oblige à reconnaître chacune des trois personnes comme Seigneur et comme Dieu, elle nous défend aussi de reconnaître trois Seigneurs et trois Dieux ».

Remarquez-le bien, M. F., notre dogme n'affirme pas de Dieu l'Unité et la Trinité dans le même sens et sous le même rapport, ce qui serait absurde : il

affirme la Trinité sous le rapport des personnes, et l'Unité sous le rapport de la nature, ce qui n'implique aucune contradiction, ce que n'interdit aucune logique. C'est donc en vain que quelques raisonneurs attardés, ramassant dans l'arsenal du XVIIIe siècle une assertion usée, croient avoir renversé pour jamais le dogme de la Trinité, en disant que l'arithmétique chrétienne consiste à enseigner que « un fait trois et que trois font un ». Si ces prétendus philosophes se donnaient la peine de réfléchir, ils verraient que jamais l'Église n'a enseigné qu'une substance fût trois substances, ou que trois personnes fissent une personne. « Quand elle enseigne la Trinité dans l'Unité, dit saint Thomas d'Aquin, elle n'introduit pas le nombre dans l'unité de l'essence ; mais elle compte les personnes qui sont dans l'unité de la nature divine, comme on compte la pluralité des personnes dans l'unité de la nature humaine ».

Il y a donc, M. F., dans l'unité de la nature divine trois personnes distinctes ; écoutez maintenant l'ordre dans lequel subsistent ces trois personnes, je continue le symbole de notre grand Docteur : « Le Père n'a pas été fait ni créé ni engendré ; le Fils est du Père seul, non pas fait ni créé, mais engendré ; le Saint-Esprit est du Père et du Fils, non pas fait ni créé ni engendré, mais procédant des deux ». Le Père est donc la première personne : il est sans principe, il est lui-même le principe des deux autres ; le Fils est engendré du Père ; le Saint-Esprit procède du Père et du Fils : tel est l'ordre des personnes divines, telle est la sainte et admirable hiérarchie de cette ravissante société, où s'écoule dans l'indicible effusion d'un inaltérable bonheur la vie de notre

Dieu. Mais, il faut bien y faire attention, cette incomparable hiérarchie n'emporte aucune inégalité entre les trois personnes. « Dans cette Trinité, dit encore l'Église par l'organe de saint Athanase, il n'y a rien de postérieur ni d'antérieur, il n'y a rien de plus grand ou de plus petit, il y a trois personnes absolument égales, absolument coéternelles ».

Voilà en abrégé, M. F., ce que la foi nous enseigne sur ce mystère. Voilà en substance ce que l'Écriture et les saints Docteurs nous en apprennent. Bien qu'au sentiment de saint Thomas d'Aquin le mystère de l'auguste Trinité ait été indiqué par Dieu lors de la création de l'homme, il est certain que sa connaissance était peu répandue parmi les Juifs. Dieu mesurait, pour ainsi dire, au tempérament de son peuple l'étendue des vérités qu'il lui révélait. Si les patriarches et les prophètes du Testament ancien étaient initiés à la connaissance de ce grand dogme, ils ne le prêchaient point clairement au peuple, dont ils étaient les docteurs ; ils se contentaient de lui dire qu'il y avait un seul Dieu, qui a créé et qui gouverne toutes choses, qui, dans sa justice, récompense libéralement les bons et châtie rigoureusement les pécheurs. La plupart des Israélites étaient trop grossiers pour porter une plus grande lumière, entourés qu'ils étaient de peuples idolâtres et si enclins eux-mêmes à l'idolâtrie. Pour révéler aux hommes le mystère de sa vie intime, Dieu attendait le moment où il devait accomplir en leur faveur le plus grand acte d'amour que son cœur pût lui inspirer. Il fallait qu'une personne de cette adorable Trinité, se mêlant par l'Incarnation à la société des hommes, vînt elle-même leur révéler le secret de la société parfaite qui

subsiste éternellement au sein de la nature divine. C'était au Fils de Dieu, descendu en terre, c'était au Dieu fait homme, c'était au Sauveur Jésus qu'il était réservé de nous enseigner clairement le dogme de l'adorable Trinité.

Les trois premiers Évangélistes nous racontent l'histoire du baptême de Notre-Seigneur. Quand le divin Maître sortit des eaux, ainsi qu'ils nous l'apprennent, on vit l'Esprit-Saint descendre sous la forme d'une colombe et se reposer sur sa tête, et on entendit en même temps une voix qui disait du haut des cieux : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Vous voyez, M. F., combien distinctement sont ici désignées les trois personnes divines : Dieu le Père qui parle, Dieu le Fils, Jésus-Christ, qui est baptisé, et le Saint-Esprit qui se montre sous la forme d'une colombe.

Que n'ai-je le temps de vous redire presque en entier le discours admirable où le Sauveur, au moment de quitter ses disciples, épancha une dernière fois son âme avec tendresse dans leur cœur et leur fit ses touchants adieux ? Dans ses paroles tout empreintes du sceau incommunicable de la divinité, vous verriez l'enseignement le plus formel de l'unité de la nature et de la distinction des trois personnes divines. Vous me permettrez, M. F., d'en détacher quelques traits ; veuillez seulement faire bien attention : chacune de ces paroles est un foyer de clartés, elles racontent de la manière la plus lumineuse la vie de l'auguste Trinité. « Si vous m'aimez, dit Notre-Seigneur, gardez mes commandements, et moi je prierai mon Père, pour qu'il vous donne un autre Consolateur qui vive éternellement en vous.....

L'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir et que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit..... Il est avantageux pour vous que je m'en aille, car, si je ne m'en vais point, l'Esprit-Saint ne viendra point à vous, mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai ». Ne suffit-il pas, M. F., je vous le demande, de méditer ce texte divin sans prévention, sans préjugé, sans préoccupation systématique, pour y voir, avec l'Église, trois personnes réellement distinctes entre elles, et toutes trois également divines, ayant la même nature et par conséquent la même opération ? Mais il est dans le Nouveau Testament un passage qui nous révèle ce grand dogme de la manière la plus précise et la plus claire ; c'est cette parole que le Sauveur adressait à ses Apôtres après sa résurrection et que nous lisions tout à l'heure dans l'évangile de cette fête : « Allez, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Par ce mot : « au nom, *in nomine* », le Sauveur marque l'unité de la nature, et dans ces mots : Père, Fils et Saint-Esprit, il désigne les personnes divines par leurs noms propres et particuliers.

Les écrits des Apôtres, M. F., sont pleins de la même doctrine. L'apôtre saint Jean dit expressément dans l'une de ses *Épîtres* : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose ». A quoi bon plus de témoignages, M. F. ? Ne devrai-je pas plutôt m'excuser d'en avoir tant cité devant vous, qui adhérez si fermement à la vérité de ce mystère ?

Résumons-nous donc en disant que la foi à ce mystère est un précieux héritage que Jésus-Christ

nous a laissé, que les apôtres nous ont transmis, et que la Sainte Église, notre mère, a toujours conservé avec le plus grand soin. Elle veut qu'il soit enseigné aux enfants dès que s'éveillent en eux les premières lueurs de l'intelligence, elle veut que tous les fidèles en soient instruits et fassent profession de le croire. Toutes les pratiques sacrées, toutes les saintes cérémonies de son culte, qui ne le sait ? concourent à maintenir, à fortifier, à étendre la connaissance de cet adorable mystère. Si elle enseigne aux chrétiens à s'armer souvent du signe de la Croix, elle veut qu'ils le fassent « au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ». C'est au nom de ces trois personnes divines qu'elle régénère les enfants dans l'eau purifiante du baptême, qu'elle remet les péchés au tribunal réconciliateur, qu'elle consacre ses ministres dans le sacrement de l'Ordre. Si elle donne aux évêques et aux prêtres le pouvoir de bénir, elle veut qu'ils le fassent « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Pas de prière, pas d'hymne, pas de louange qu'elle fasse répéter plus souvent que cette admirable doxologie : « Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit ». En vérité, M. F., quelles preuves pourrions-nous encore désirer de l'existence de ce mystère, que Jésus-Christ a révélé à ses apôtres, et que les apôtres ont publié dans tout l'univers ; de ce mystère pour la défense duquel tant de martyrs ont versé leur sang et sacrifié leur vie, tant de saints confesseurs ont souffert la prison, l'exil, la proscription, la perte de tous leurs biens ; de ce mystère que tant de saints docteurs, tant de nobles intelligences ont soutenu par leurs écrits ; de ce mystère, en un mot, que l'Église a constamment cru et adoré dès le

moment de son origine, et dont l'enseignement s'est maintenu pur et intact jusqu'à nos jours, malgré les attaques si souvent renouvelées de l'hérésie et de l'impiété ?

Il serait téméraire sans doute, M. F., de vouloir pénétrer trop avant dans l'intelligence de ce mystère ; toute présomption serait souverainement déplacée, et nous exposerait, suivant le mot de l'Esprit divin, au danger d'être écrasé sous le poids infini de la gloire divine. Que sommes-nous, en effet, pour embrasser l'infini, et de quel droit prétendrions-nous comprendre Dieu parfaitement, nous pour qui tout est mystère, nous qui nous comprenons si peu nous-mêmes, et pour qui les choses, même les plus vulgaires, sont pleines d'obscurités de tout genre ? Mais, si nous ne parvenons pas à dissiper les nuages qui nous dérobent les secrets de la vie divine, ne pouvons-nous pas, à l'école des saints Docteurs, des théologiens et des philosophes catholiques, chercher à les rendre, ces nuages, plus transparents ? Écoutez, M. F., comment les Pères de l'Église, fondés sur la sainte Écriture, ont cherché à expliquer, dans la faible mesure des conceptions humaines, l'inénarrable mystère.

« Dieu est un esprit, dit saint Anselme : son premier acte est de penser ; mais sa pensée n'est pas, comme la nôtre, incomplète, inconsistante et fugitive, sans cesse naissant pour mourir et mourant pour renaître. Dieu engendre une pensée égale à lui-même, parfaite comme lui, restant éternellement en sa présence, comme une représentation exacte de lui-même, et, pour parler le langage des Livres saints, comme « son image, la splendeur de sa gloire, la figure

» de sa substance. » Elle est sa parole, son verbe intérieur, comme notre pensée est aussi notre parole et notre verbe, mais, à la différence du nôtre, verbe parfait, parole substantielle, qui dit tout à Dieu en un seul mot, et que saint Jean avait entendue dans le Ciel, lorsqu'il ouvrait ainsi son sublime Évangile : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était » en Dieu, et le Verbe était Dieu ». « C'est ainsi, continue Bossuet, que Dieu est Père ; c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération, c'est ainsi qu'il donne naissance à un Fils qui lui est égal ».

Mais Dieu, M. F., n'est pas seulement intelligence, il est encore volonté, et, de même qu'il se connaît parfaitement, ainsi il s'aime d'un amour également parfait. « Du regard coéternel qui s'échange entre le Père et le Fils, dit saint Anselme, se connaissant mutuellement, naît un amour mutuel, permanent, infini, qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père et du Père au Fils : c'est l'Esprit-Saint, l'union, le souffle et comme la respiration du Père et du Fils, procédant également de l'un et de l'autre ».

Il semble, M. F., que Dieu a voulu que nous puissions trouver dans les créatures même divers signes ou symboles de ce mystère, quelques traces de ressemblance avec lui-même. Sans aller chercher, M. F., les nombreux exemples présentés par les apologistes et les philosophes chrétiens, comment ne pas voir une image sensible, bien que très imparfaite, de la procession des trois personnes divines dans ce bel astre qui vivifie le monde, dans le soleil produisant tout à la fois, dès le premier moment de son existence, la lumière et la chaleur ? De même que le soleil produit naturellement son rayon, sans être d'un seul instant

plus ancien que lui, ainsi le Père éternel produit et engendre son Verbe de toute éternité, et, comme du même soleil et de son rayon naît la chaleur, qui donne la vie à toutes choses d'ici-bas, ainsi du Père et du Fils procède le Saint-Esprit, cette chaleur increéée qui vivifie toutes choses et qui allume dans nos cœurs le feu de l'amour divin. Comment surtout M. F., ne pas voir comme une reproduction bien touchante de ce mystère dans notre âme, que Bossuet appelle quelque part « une Trinité créée », que la Trinité increéée opère à son image ? « Oui, continue ce grand Évêque, commentant dans un langage élevé et précis l'enseignement de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin, l'image de la Trinité reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour ; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a, dans son être, dans son intelligence et dans son amour, une même félicité et une même vie ».

Arrêtons-nous, M. F. Quoi que nous disions, quoi que nous apprennent les plus savants docteurs, nous ne serons jamais capables de comprendre Dieu. Quand nous épuiserions toutes les forces de notre âme, quand nous aurions toute la pénétration des anges et des esprits les plus parfaits, quand nous le verrions aussi parfaitement que les bienheureux, nous ne le comprendrons jamais. Si nous le comprenions, il nè serait plus ce qu'il est, ou bien nous ne serions plus ce que nous sommes. Au lieu donc, M. F., de chercher à scruter cet adorable mystère, honorons-le, en lui rendant le triple hommage de

nos pensées, de nos affections et de notre imitation : hommage de nos pensées, en captivant notre esprit sous le joug de la foi à cette vérité, que nous ne pouvons comprendre ; hommage de nos affections, en nous montrant sincèrement reconnaissants envers l'auguste Trinité pour tous les bienfaits dont elle nous a comblés ; hommage de notre imitation, en méritant par notre charité fraternelle le bel éloge que fait l'Esprit-Saint des chrétiens de la primitive Église : « Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme », réalisant ainsi le dernier vœu du Sauveur, notre Maître : « Qu'ils soient un, comme nous sommes un ». Et, après avoir rendu ce triple hommage pendant la vie de ce bas monde à la Très Sainte Trinité, nous mériterons de la voir à découvert dans les splendeurs d'en-haut. C'est en effet dans cette claire vue que consiste le bonheur éternel, selon ces belles paroles de saint Bernard : « C'est ici un profond mystère que nous devons adorer : le scruter, c'est témérité ; le croire, c'est piété ; le connaître, c'est la vie éternelle, *nosse vita æterna est* »... Ainsi soit-il !

XXXIX

ALLOCUTION

AUX ENFANTS

LE JOUR DE LEUR DEUXIÈME COMMUNION

(5 juillet 1863)

AVANT LA COMMUNION

Notre-Seigneur traversait un jour les rues de Jérusalem : sur son passage se trouvaient de nombreuses mères, qui venaient lui présenter leurs petits enfants avec une sollicitude empressée ; mais, par un zèle indiscret, ses disciples cherchaient à les écarter en les rebutant par de rudes paroles. C'est alors que, dans sa douceur admirable, le bon Maître leur adressa ces touchantes paroles : « Laissez venir à moi les enfants, ne les éloignez pas » ; et, leur imposant les mains, il les couvrait de ses bénédictions et de ses caresses. Vous le dirai-je ? chers enfants, en vous voyant tous réunis en habits de fête autour du sanctuaire, il me semble entendre le Sauveur nous adresser à nous aussi ces paroles : Laissez, laissez venir à moi ces enfants, ne les éloignez point : c'est moi-même qui les ai conviés aux pieds de mon autel. Si toutes les âmes me sont chères, j'éprouve pour les leurs un amour de choix et de prédilection : leur

donner dans mon sacrement les marques de la tendresse la plus intime, tel est le désir le plus ardent de mon cœur... Ah ! mes chers enfants, nous nous garderons bien de vous repousser, quand Jésus vous appelle ; mais, avant de vous rendre à une invitation si douce, laissez-nous verser notre âme dans la vôtre, en vous disant, en quelques mots bien simples, avec quels sentiments vous devez vous présenter à la table Eucharistique.

Elle vous est déjà connue, cette table sacrée, et votre cœur est encore ému au souvenir du bonheur ineffable que vous éprouvâtes, il y a quelques semaines, en y recevant votre Dieu pour la première fois. Eh bien ! chers enfants, voici qu'il va descendre de nouveau dans votre âme, cet adorable Maître, voici que vous allez le recevoir pour la seconde fois. Mais comment le recevrez-vous ?

Vous le recevrez avec une foi vive, vous le recevrez avec la foi de l'auguste Marie écoutant les paroles de l'Ange au jour de l'Incarnation, avec la foi des bergers et des Mages qui vinrent le reconnaître et l'adorer dans sa crèche, avec la foi du chef des Apôtres, saint Pierre, dont nous célébrons aujourd'hui la solennité, vous écriant, comme lui : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Oui, mes chers enfants, c'est bien Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, fils unique de Marie, que vous allez recevoir ; il est caché sous les voiles du sacrement, mais notre foi perce ces voiles et le découvre tel que Dieu son Père l'a engendré avant tous les siècles, tel qu'il a été conçu dans le sein très pur de Marie, tel que, sur la croix, il a donné sa vie pour notre

salut. Vous allez recevoir Jésus-Christ avec son corps, avec cette chair pure, innocente, virginale et cependant cruellement meurtrie, déchirée de plaies, mais de plaies désormais glorieuses et brillantes ; Jésus-Christ avec son sang, avec ce sang qui a coulé tout entier pour nous au Calvaire, et dont une seule goutte eût suffi pour laver le monde ; Jésus-Christ avec son âme, avec cette âme bien choisie, la plus belle, la plus grande, la plus sainte qu'ait animée le souffle du Créateur ; Jésus-Christ avec sa divinité, c'est-à-dire avec cette grandeur, cette puissance, cette majesté, cette variété si riche de perfections adorables qui forment la couronne du « Roi immortel des siècles ».

Venez donc à la sainte Table avec foi, mes chers enfants, mais avec une foi humble, avec un cœur contrit, avec le sentiment de votre indignité. Oh ! chers enfants, si notre Dieu découvre des taches jusque dans la pureté des anges, si le plus pur des hommes, si le précurseur de Jésus-Christ, si le pénitent du désert, si Jean-Baptiste a reconnu qu'il était indigne de dénouer les cordons de la chaussure du divin Maître, comment nous, avec nos faiblesses et nos chutes, pourrions-nous nous trouver dignes de recevoir Jésus-Christ dans notre cœur ? Qu'avons-nous donc à faire, sinon à nous écrier avec le Roi-Prophète : « Que sommes-nous, Seigneur, pour que vous daigniez vous souvenir de nous ? » Que sont de pauvres petits enfants comme nous pour que vous daigniez venir les visiter ? Qu'avons-nous à faire, sinon à répéter, en nous frappant la poitrine, les paroles que le prêtre prononçait tout à l'heure et qu'il va redire : « Seigneur, je ne suis pas digne que

vous entriez dans mon cœur, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie » ? Oui, une seule parole ! Le monde dit beaucoup de paroles pour guérir et consoler, toutefois il ne guérit, il ne console guère ; mais à Jésus il suffit d'une seule parole. S'il veut rendre la vue à un aveugle, s'il veut guérir un lépreux, s'il veut rappeler un mort du tombeau, il n'a besoin que d'un mot ; adressez-lui donc cette prière du fond du cœur, demandez-lui avec confiance qu'il dise une seule parole et votre âme sera guérie.

Avec l'humilité, avec la contrition, apportez la confiance, une confiance inébranlable, une confiance sans réserve et sans mesure. Ne vous semble-t-il pas entendre le divin Maître vous dire du haut de son autel ce mot qu'il adressait autrefois à ses disciples : « N'ayez pas peur, c'est moi ? » Non, n'ayez pas peur, chers enfants : c'est lui, cet adorable Sauveur, lui qui bénissait avec tendresse les petits enfants, lui qui a pardonné à la femme coupable de l'Évangile, lui qui ne brise pas, mais rallume le flambeau qui fume encore, lui dont le cœur renferme un remède pour tous les maux, un baume pour toutes les blessures, une consolation pour toutes les douleurs, lui qui court après la brebis perdue et la ramène sur ses épaules au bercail, lui qui a relevé Madeleine en lui pardonnant ses égarements, lui qui a ouvert le Ciel au bon larron. N'ayez donc pas peur, mes chers enfants, venez avec confiance à ce festin des anges : vous êtes faibles, Jésus est le Dieu de la force ; votre cœur est froid, Jésus est un foyer toujours ardent ; vous êtes malades, Jésus est le suprême médecin. Bien que vous ne soyez pas dignes de le recevoir, j'aime à vous assurer que sa miséricorde vous réserve

le plus tendre, le plus paternel accueil. Tous hier, nous en avons la confiance, vous avez porté la lumière dans les ténèbres et les replis de votre âme; vous avez confessé vos fautes dans la simplicité de votre cœur, vous les avez pleurées, ces fautes, et vos larmes, mêlées avec le sang de Jésus-Christ, coulant sur vous par l'absolution, ont été le bain salutaire qui a guéri toutes vos plaies et lavé toutes vos souillures. L'Esprit divin, nous aimons à le croire, vous rend à tous témoignage au fond du cœur que vous êtes les amis de Dieu. Approchez donc avec confiance.

Mais venez aussi, venez surtout avec amour. Il fut donné, un jour, mes chers enfants, à un grand saint, saint Bernard, de contempler d'une manière sensible, dans une vision, l'Enfant Jésus couché dans sa crèche, et ce grand saint ne put s'empêcher de s'écrier dans un transport d'enthousiasme: « Seigneur, Seigneur, le roi David proclamait que vous êtes grand, mais moi je vous dis que vous êtes petit et, comme tel, aimable à l'excès, *Parvus Dominus et amabilis nimis* ». Oh! chers enfants, si ce grand Docteur a pu dire avec raison que Notre-Seigneur a voulu naître sur la paille de l'étable, parce qu'il a voulu être aimé, laissez-moi emprunter ses paroles et vous redire que si ce bon Maître est là sur l'autel, s'il demeure dans le tabernacle, s'il se donne dans la sainte communion, c'est pour être aimé. Venez donc à lui avec amour, offrez-lui votre tendresse, donnez-lui tous les trésors d'affection que renferme votre cœur. Comment ne pas aimer un Dieu qui vous a aimés le premier, qui vous aime jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière limite en se donnant à vous ?

Mais je ne veux pas, chers enfants, retarder plus longtemps votre bonheur : approchez, il en est temps, c'est votre Maître qui le veut ; « il est ici, il vous appelle, *magister adest et vocat te* ». Venez avec foi, avec humilité et repentir, avec confiance et avec amour. Unissons-nous tous, M. F., d'esprit et de cœur pour accompagner ces jeunes enfants aux pieds de l'autel, et vous, anges gardiens, anges invisibles de ces enfants, amenez-les à cette table, où ils vont se nourrir de Celui qu'il ne vous est donné que de contempler...

APRÈS LA COMMUNION

Mes chers enfants, heureux était le vieillard Siméon, quand il tenait Notre-Seigneur Jésus-Christ petit enfant dans ses bras. Heureuse était Marie-Madeleine, quand ses lèvres étaient collées sur ses pieds divins. Heureux était Zachée, quand il le reçut dans sa maison. Heureux était le disciple bien-aimé, saint Jean, quand il mit sa tête sur son cœur. Heureuse était l'auguste Vierge Marie, quand elle le portait dans son chaste sein. Heureux êtes-vous, vous-mêmes, vous qui, en ce moment, le possédez réellement non pas dans votre maison, non pas dans vos bras, mais dans votre propre cœur. Pour trouver le Sauveur Jésus, vous n'avez pas à le chercher dans le passé de sa vie mortelle, telle que nous la raconte le saint Évangile : Jésus est pour vous plus qu'un souvenir. Vous n'avez pas même à vous élever en esprit vers les cieux : Jésus est pour vous plus qu'une espérance ; il est pour vous en ce moment une réalité, une réalité bien vivante, la plus consolante de toutes les réalités. Vous le possédez en personne, sa chair

sanctifie la vôtre, son sang coule dans vos veines, son âme ne fait qu'un avec votre âme, la plénitude de sa divinité habite en vous.

Eh bien ! mes chers enfants, une grande sainte a dit que, « quand Jésus est dans notre cœur, il est comme sur un trône attendant nos adorations ». Dites-lui donc du fond de votre âme, en vous inclinant profondément devant lui : O Jésus, ô Verbe divin, c'est dans cet état d'anéantissement que nous aimons surtout à vous adorer, en vous reconnaissant comme notre Maître, comme notre Dieu. Oui, Seigneur, plus vous êtes caché et anéanti, plus nous vous adorons. Sur la paille de votre crèche comme sur le lit sanglant de votre Calvaire, votre divinité seule était cachée ; dans votre sacrement vous ne montrez à nos yeux ni votre divinité ni votre humanité. Nous ne vous y adorons pas moins, vrai Dieu et vrai homme, car vous y êtes, comme à la crèche, comme au Calvaire, le Fils éternel du Père, le Dieu fait homme, le Sauveur Jésus....

Mais au devoir de l'adoration, chers enfants, vous devez joindre celui de la plus vive reconnaissance. Quand vous avez reçu de vos parents, de vos amis, de toute autre personne une faveur, un bienfait quelconque, que faites-vous ? Votre premier mouvement est de remercier, n'est-ce pas ? et de vous répandre en témoignages d'amour et de gratitude. Oh ! quels ne doivent pas être en ce moment les accents de votre reconnaissance ? Quand la Vierge Marie eut conçu dans son sein le même Jésus que vous portez dans votre cœur, elle sembla s'élever au dessus de la terre et s'écria dans un saint transport : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tres-

saille de joie dans le Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ». Les sentiments de Marie, chers enfants, doivent être les vôtres : comme elle, vous devez remercier avec effusion le Dieu, qui, malgré votre indignité, a bien voulu se donner à vous ; comme elle, vous devez vous livrer aux transports de la reconnaissance et de l'amour. Oh ! malheur à ceux qui négligeraient ce devoir de rigoureuse justice ! Sur dix lépreux qu'il avait guéris, le Sauveur, n'en voyant revenir vers lui qu'un seul pour le remercier, ne put s'empêcher de s'écrier : « Tous n'ont-ils point été guéris ? Comment se fait-il qu'il n'y en ait qu'un seul qui soit fidèle au devoir de la reconnaissance ? » Il vous a tous guéris, ce miséricordieux Maître, chers enfants, il s'est donné à vous tous dans l'expression de sa tendresse et de son amour, vous devez tous le remercier...

Cependant ce n'est pas assez de payer à ce bien-aimé Maître de sincères actions de grâces, il faut encore que vous lui fassiez votre offrande. Mais que pouvez-vous lui donner que vous n'ayez reçu de lui ? Quand vous vous offririez tout entiers vous-mêmes, vous ne lui donneriez rien qui déjà ne lui appartienne à bien des titres, vous ne feriez que lui rendre ses dons... Je vous l'avoue cependant en son nom, il est jaloux de posséder votre cœur. Ne vous semble-t-il pas l'entendre qui vous presse intérieurement par cette douce invitation : « Mon enfant, donne moi ton cœur. *Prœbe, fili mî, cor tuum mihi* ». Vous le voyez, il pourrait en disposer en maître, mais il aime mieux le recevoir de vous... Que vous seriez à plaindre, si vous étiez assez ingrats pour le lui refuser ! Ah ! ce n'est pas pour lui qu'il le demande, ce

cœur si fragile, si volage, si peu digne de son amour ; il vous le demande pour le rendre heureux, parce qu'il ne le peut être sans lui, il vous le demande pour mieux vous le conserver pur, embelli de ses grâces, enrichi de ses dons. Ah ! donnez-le-lui avec empressement et générosité, mes chers enfants ; dites-lui avec le Prophète : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt ». Je vous le donne sans réserve et sans partage, pour qu'il n'y ait pas une fibre d'affection qui ne soit en vous et pour vous.

Mais n'oubliez pas surtout de vous adresser à lui avec la plus tendre et la plus ferme confiance pour lui demander ses dons. Priez d'abord pour vous-mêmes, demandez des grâces de fidélité, de dévouement, de persévérance. Demandez-lui avant tout que rien ne vous ravisse jamais le précieux trésor que vous portez dans vos cœurs ; priez-le qu'il vous conserve pure et intacte jusqu'à votre dernier soupir cette innocence, cette pureté dont votre âme est en ce moment ornée. En parlant à ce bon Maître de votre passé, de vos défaillances, des meurtrissures qu'a subies votre âme en ces occasions dangereuses où votre vertu a été mise à l'épreuve, confiez-vous à lui pour l'avenir. Vous savez vos fragilités personnelles, vos obstacles secrets ; vous connaissez les endroits vulnérables, les côtés faibles de votre âme ; vous savez les tentations et les difficultés qui vous attendent ; parlez avec confiance, et vous serez exaucés. « Le Dieu qui est en vous est tout pour vous, dit saint Ambroise ; *omnia Christus est vobis* »... Ne vous contentez pas de prier pour vous. Pourriez-vous en ce jour oublier l'Église, votre mère, et l'auguste successeur du Chef des apôtres, cet autre Pierre, N.

S. P. le Pape, qui, en ces jours agités, la dirige avec tant de courage du haut de son Calvaire, avec sa couronne d'épines et son sceptre de roseau... Demandez au Sauveur qu'il le garde à son Église, à son troupeau, ce bien-aimé pasteur des pasteurs, et qu'aux tempêtes et orages il fasse enfin succéder la paix et la tranquillité... Priez pour nous tous, qui portons à vos âmes une si tendre sollicitude, nous associant à votre joie et partageant votre bonheur..... Enfin, avons-nous besoin de vous y inviter? priez surtout pour vos parents, qui ont tenu encore aujourd'hui à vous accompagner dans le saint temple, et, s'il se trouvait dans vos familles quelques membres sur qui la foi eût perdu son empire, faites pour eux une sainte violence au cœur de Dieu qui s'est donné à vous, et obtenez-leur une grâce puissante, qui les éclaire, les échauffe, et les décide au repentir.

Pour vous, au moins, chers enfants, qui venez de vous nourrir du pain des forts, vous demeurerez toujours les amis du Sauveur Jésus, l'espérance la plus chère de son Église, la consolation et la joie de vos prêtres, parce que toujours vous resterez fidèles au devoir, fidèles à la vertu, fidèles à vos engagements. Ainsi soit-il!

XL

PRONE

SUR LA FOI PRATIQUE

POUR LE VIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(12 juillet 1863)

Il y a, si je ne me trompe, M. F., dans les dernières paroles de notre Évangile un enseignement précieux, principalement approprié aux besoins de notre époque. Il n'est pas rare d'entendre répéter de nos jours cette maxime si commode des sectaires d'un temps passé : Peu importent les œuvres ! C'est la foi qui suffit : quoi que l'on fasse, on peut être sûr d'entrer dans le royaume du Ciel, si l'on croit que Jésus est le Sauveur ; pratiquât-on l'iniquité, il suffit de lui dire : « Seigneur, Seigneur », et l'on obtiendra le salut. — En vérité, M. F., comment s'expliquer qu'il y ait des hommes assez téméraires ou assez aveugles pour soutenir que cette doctrine est dans l'Évangile, quand le texte sacré est si formel et dépose si manifestement contre eux ? Écoutez les paroles mêmes du divin Maître : « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des Cieux, mais quiconque fait la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le Ciel ». Ce ne sont pas ceux qui se contentent

d'avoir la foi et de professer la vraie doctrine, leur foi fût-elle vive à transporter les montagnes, ce ne sont pas ceux qui font consister le christianisme dans quelques prières plus ou moins prolongées qui auront part aux joies éternelles, mais ceux qui mettent en pratique les paroles du Sauveur, ceux qui se font un devoir de réaliser dans leur conduite, d'incarner, pour ainsi dire, dans leurs actes, ses divers enseignements, ceux qui portent de bons fruits, des fruits de vertu, ceux qui marchent dans la voie étroite, et s'appliquent constamment à suivre les traces du divin Maître. Ah ! M. F., c'est que le christianisme consiste principalement dans l'action, dans la pratique de la justice, de cette justice « qui vient de Dieu », dit saint Paul, et qui est dans la foi ; c'est cette justice qui est la volonté de Dieu, c'est elle et elle seule qui peut nous conduire à son royaume : « *Quicumque fecerit...* »

Bien condamnable, M. F., est le système de ceux qui ne voient dans la Religion que de belles et sublimes théories ! La foi chrétienne n'est pas une foi purement spéculative et stérile. La foi, pour justifier et opérer le salut, doit être vive, agissante et animée de la charité, comme dit le grand Apôtre dans son *Épître aux Galates : « Fides quæ per caritatem operatur* ». « La foi sans les œuvres, dit saint Jacques, est une foi morte : comme l'âme est la vie du corps, les œuvres sont la vie de la foi ». Vous le savez, M. F., le mouvement est le signe de la vie : vivre c'est avoir en soi le principe de son mouvement. Voyez un corps dont l'âme s'est retirée, voyez un cadavre : il a un cœur, mais il ne bat plus ; il a des yeux, mais ils ne voient plus ; il a des oreilles, mais elles n'en-

tendent plus; il a des pieds, mais ils ne marchent plus... « De même, dit saint Augustin, commentant le texte de l'apôtre saint Jacques, la foi que ne vivifient pas les œuvres est une foi morte, et c'est se tromper étrangement, c'est être victime de la plus dangereuse illusion que d'attendre le Ciel en croyant de cette sorte de foi : complètement stérile, elle ne produit aucun fruit, elle ne mérite aucune récompense, elle ne peut conduire qu'à la damnation ». Ce qui a fait dire par saint Grégoire le Grand que, pour se sauver, il faut nécessairement ajouter les œuvres à la foi, puisque « celui-là seul croit réellement qui pratique ce qu'il croit. *Ille vere credit qui exercet operando quod credit* ». « Vous donc qui croyez en Jésus-Christ, vous dirai-je avec saint Bernard, faites les œuvres de Jésus-Christ : que la charité anime votre foi et que les œuvres la prouvent; *fidem tuam actio probet* ».

Telle est, M. F., la foi chrétienne; elle est essentiellement pratique et agissante. Pourquoi faut-il que l'on rencontre de nos jours, et en nombre si considérable, des hommes qui continuent à se dire chrétiens, et qui, mutilant indignement l'héritage sacré de la foi qu'ils ont reçue de leurs pères, s'arrogent le droit de faire eux-mêmes un choix dans les pratiques et les dogmes du christianisme, et, pour me servir de l'expression consacrée par le monde, « font » leur religion au lieu de s'en tenir à celle que Jésus leur a laissée toute faite? Orthodoxes de nom, ils sont dissidents dans leurs œuvres; catholiques par la naissance, ils sont infidèles par le choix libre de leur propre volonté; enfants de l'Église par leur baptême, ce sont des enfants ingrats et rebelles qui font mon-

ter la rougeur au front de leur mère. A les entendre, ils croient en Dieu, ils croient en Jésus-Christ, ils ont la foi, et cependant, dans la pratique, ils méconnaissent tous les enseignements de l'Évangile, ils méprisent la loi de Dieu, ils blasphèment son saint nom. Pour eux, tous les jours de la semaine sont les jours de l'homme: au saint jour du dimanche, leurs travaux et leurs affaires ne sont souvent interrompus que par leurs plaisirs ; ils semblent se tenir éloignés de nos temples saints comme d'une atmosphère où ils respireraient la mort. Ils n'y apparaissent qu'à de rares intervalles, aux plus augustes solennités, et tout au plus laissent-ils alors percer dans leur air et leur maintien un léger signe de crainte de Dieu et de respect pour sa présence. Dans le service de leur table on ne remarque aucune différence pour la distinction des temps et des jours : l'abstinence chrétienne est violée par eux sans scrupule ; à grand'peine quelques-uns poussent-ils la tolérance jusqu'à permettre qu'on l'observe devant eux. Ne les cherchez pas, dans les jours de pénitence et d'expiation, au pied des tribunaux réconciliateurs ; il y a longtemps qu'ils les ont abandonnés. Ne vous attendez pas à les voir, aux grandes solennités pascales, s'asseoir à la table sacrée : le précepte qui les y appelle les trouve toujours indociles et rebelles. Séduits par les plaisirs, distraits par les affaires, subjugués peut-être par le respect humain, ils ne tiennent à la Religion que par une foi inerte et stérile. Ayant à leur usage un Évangile revu et corrigé suivant leur caprice et à leur gré, ils semblent vivre en paix, sans remords et sans trouble. Un grand nombre d'entre eux se rassurent sur les crimes qu'ils ne commettent pas ; se re-

posant sur la bonne habitude qu'ils ont gardée de leur première enfance, d'adresser de temps en temps, chaque jour peut-être, au Seigneur, quelques formules de prières, ils se persuadent que le Dieu qu'ils invoquent pendant la vie, ne saurait les perdre à la mort. Pauvres âmes égarées, jusqu'à quand vivront-elles dans cette désolante illusion? « Que peut leur servir, dit saint Cyprien, de croire en Dieu, si elles ne vont à lui par leurs œuvres? » Que peut leur servir de croire en Jésus-Christ, si elles ne se soumettent à son Évangile ? Que peut leur servir d'être vertueuses en paroles et criminelles en actions? Ah! qu'elles l'apprennent, ces âmes, de la bouche même du Sauveur: « Il ne suffit pas de dire: Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume du Ciel ». Non, non, l'éternel bonheur s'achète un peu plus cher. Tous les points de la loi doivent être observés, c'est la vérité même qui l'affirme: « Le christianisme, ainsi qu'on l'a dit, est un magnifique arc de triomphe élevé par Jésus-Christ à la gloire de son Père: dans sa construction tout s'enchaîne; arracher une pierre de la voûte, c'est se briser sous ses ruines ». Faire deux parts dans la Religion: la part des dogmes et la part de la morale, la part de la foi et la part des œuvres, la part de la vérité qui console et la part des préceptes qui effrayent; respecter, en d'autres termes, une partie de la loi et fouler l'autre aux pieds, c'est s'exposer à trouver au dernier jour un jugement sans miséricorde: « *Non omnis qui dicit mihi: Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum* ».

Mais, j'aime à le dire tout haut, M. F., si, dans le tableau que je viens de faire passer sous vos yeux et qui peint si fidèlement la conduite de beaucoup de

chrétiens de nos jours, si, dans ce tableau, quelques âmes parmi vous ont pu se reconnaître à certains traits, sous maintes couleurs, elles sont en bien petit nombre. Toutefois, M. F., laissez-moi vous le demander, bien que vos œuvres ne soient pas, comme les leurs, dans une contradiction flagrante et perpétuelle avec votre foi, la sincérité ne vous fait-elle pas un devoir d'avouer que vous partagez jusqu'à un certain point cette faiblesse ? Pour vous, je le sais, vous avez vraiment la foi, et vous seriez fâchés d'être regardés comme des chrétiens superficiels et incomplets. Mais veuillez y regarder de près, sondez votre conscience, interrogez votre vie sous l'œil de Dieu, et voyez si la foi qui est dans votre cœur, passe toujours dans la pratique et se traduit toujours dans les actes ?

Vous avez la foi, M. F., votre foi vous enseigne que le péché est le plus grand de tous les maux, que la vie d'un chrétien est une vie d'innocence et de pureté, et qu'il lui est recommandé de s'abstenir de l'apparence même du mal ; pour tout dire en un mot, la foi vous enseigne que le chrétien, sur la terre, doit être un autre Jésus-Christ, continuellement appliqué à retracer en soi les vertus et la sainteté de son divin modèle : « *Christianus alter Christus* ». Oui, vous savez, vous croyez tout cela, et, chaque jour, vous commettez le péché avec une incroyable facilité, et, chaque jour, en mille circonstances, vous vous exposez à perdre le trésor de la grâce, et, chaque jour, vous laissez se développer en vous une foule de défauts contraires à l'esprit de l'Évangile, et, chaque jour, vous opposez pour réponse aux exemples du Sauveur, votre Maître, une contradiction ouverte. A son humi-

lité vous répondez par vos vanités et votre orgueil; à sa douceur vous répondez par vos impatiences; à sa pauvreté par votre ardeur et vos désirs pour les biens de la terre ; à son recueillement par la dissipation ; à sa charité immense par votre défaut de support...

Vous avez la foi et cette foi vous enseigne que la vie d'un chrétien est une vie d'abnégation et de crucifiement. Vous savez qu'il faut sacrifier à Dieu ses sens par la mortification, sa volonté par le renoncement, son corps par la pénitence. Vous avez appris à l'école de la Croix qu'il n'y a vraiment de salut pour nous que dans la voie des humiliations et des souffrances..... encore une fois, vous savez, vous croyez tout cela. Et cependant le seul nom de pénitence jette l'épouvante dans votre cœur, vous avez en réserve mille subterfuges, mille prétextes plus ou moins futiles pour en élucider la loi ; vous avez recours à un luxe inusité de précautions pour éviter la moindre gêne, pour détourner la plus légère souffrance. Si le Seigneur vient à étendre sur vous la main et à vous frapper, loin de vous résigner, vous murmurez contre sa paternelle providence; si l'épreuve vous visite, si l'amertume vous abreuve, si un ami vous trahit, si un déboire vous arrive, si une de vos espérances est frustrée, loin de supporter votre sort avec patience et fermeté, vous vous désolez, vous vous découragez. Je ne sais si vous oubliez alors que vous êtes les membres du Sauveur Jésus, et que votre chef est couronné d'épines ; toujours est-il que vous n'aspirez qu'à être traités avec délicatesse ; et on dirait vraiment que vous ne connaissez plus de la mortification que ce que vous en faites endurer aux autres.....

Vous avez la foi, et cette foi vous enseigne que la vie du chrétien est une vie de haine pour le monde ; l'Évangile nous recommande presque à chaque page de nous « séparer », autant qu'il est en nous, de ce monde, où abonde le péché et où règne un esprit formellement contraire à celui de la foi. Au jour sacré de notre baptême, nous nous sommes engagés à faire divorce avec lui. Pourquoi faut-il que nous mettions si peu de soin à nous garder de ses maximes et de ses préjugés ? Pourquoi faut-il que nous transigions si souvent avec ses pompes et ses vanités? Nous courons après ses plaisirs et nous cherchons à être son idole... Je m'arrête, M. F., j'en ai dit assez pour montrer que nous n'avons pas toujours le courage ni la dignité de nos convictions, que nos œuvres sont souvent en contradiction avec notre foi, et que nous ne sommes pas loin de mériter le reproche de n'avoir que l'apparence du Christianisme, d'en ignorer l'esprit et d'en renier la vertu...

Ce n'est pas là, vous le comprenez bien, M. F., « faire la volonté du Père qui est dans les Cieux » ; ce n'est pas là avoir cette foi qui peut nous conduire au Ciel. Quand bien même nous remplacerions ces vertus par de longues prières, par des exercices de piété multipliés, il est à craindre que, lorsque nous paraîtrons au tribunal des suprêmes justices avec les seules actions de notre vie, nous ne soyons condamnés par ce formidable arrêt : « Retirez-vous, je ne vous connais pas ! Car ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui peuvent entrer dans le royaume des Cieux, mais ceux-là seuls qui font la volonté de mon Père... *Non omnis qui dicit mihi :*

Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum »..
Non, M. F., elle ne peut nous sauver, cette foi qui capitule journellement avec le démon, qui pactise avec le monde et qui cherche à amalgamer les ténèbres avec la lumière ; elle ne peut nous sauver, cette foi que n'anime pas l'esprit de pénitence et de mortification et qui s'imagine pouvoir subsister dans une vie commode et sensuelle, cette foi que ne vivifient pas les œuvres vraiment chrétiennes. Ne peuvent aller au Ciel que les vrais disciples du Sauveur, que les chrétiens complets, qui rendent constamment à leur foi le public hommage de leurs actes. La parole de Jésus-Christ est formelle : ne peuvent aller au Ciel que ceux qui « font la volonté du Père qui est dans les Cieux... *quicumque fecerit voluntatem patris mei, ipse intrabit in regnum cœlorum* »... Vivons donc tous pratiquement, M. F., dans la foi de Jésus-Christ; ne perpétuons pas davantage la contradiction entre nos œuvres et nos convictions, nous sauverons notre âme pour l'éternité. Ainsi soit-il !

XLI

INSTRUCTION

SUR LA TIÉDEUR

(Réunion du soir, 19 juillet 1863)

Il existe, M. F., une maladie de l'âme fort dangereuse et malheureusement fort commune, contre laquelle le grand Apôtre cherchait déjà de son temps à prémunir les fidèles : « Je vous le dis à tous, en vertu de l'autorité de mon ministère, écrivait-il aux Romains ; évitez la lâcheté dans l'accomplissement de vos devoirs, et maintenez-vous dans l'esprit de ferveur, vous souvenant que c'est le Seigneur que vous servez ; *sollicitudine non pigri, spiritu ferventes, Domino servientes* ».

A combien d'âmes, M. F., ne peut-il pas être utile de rappeler cette recommandation de saint Paul ? Où sont les fidèles qui servent le Seigneur avec générosité et qui se portent avec dévouement à l'accomplissement de leurs devoirs ? Où sont les âmes ferventes, où sont les âmes qui se conservent à l'abri des funestes atteintes d'un mal qu'on serait vraiment autorisé à caractériser d'endémique, tant il est répandu parmi nous : je veux parler de la tiédeur ? Puissé-je, M. F., concourir à vous préserver ou à vous guérir de ce mal, en venant aujourd'hui l'étudier avec vous dans sa nature et dans ses résultats !

Qu'est-ce que la tiédeur ? A quels dangers nous expose la tiédeur ? Telles sont, M. F., les deux questions dont le développement va nous occuper ce soir.

Et, d'abord, qu'est-ce que la tiédeur ? Il est à peine besoin, M. F., de définir ce mot, dont l'acception est si bien connue.

Comme la tiédeur est un état intermédiaire entre le froid et la chaleur, être tiède, dans la vie spirituelle, c'est n'être ni froid ni chaud pour le Dieu qui mérite tout notre dévouement et tout notre amour. La tiédeur ne consiste point dans cette faiblesse humaine qui offense toujours Dieu, malgré ses bons propos et surtout malgré la peine qu'elle en ressent. Elle ne consiste pas non plus dans la privation des consolations sensibles, dans les aridités et les sécheresses que le Seigneur envoie de temps en temps aux âmes, au sein de leurs exercices de piété, pour les éprouver et les former au véritable esprit chrétien. La tiédeur, c'est une criminelle complaisance dans l'habitude des fautes légères ; c'est un dégoût et une langueur volontaire dans le service de Dieu ; c'est une disposition permanente à ne pas se permettre les fautes évidemment graves, mais à compter pour rien les manquements véniels ; c'est un système de conduite réfléchi, c'est un calcul arrêté qui se soumet aux devoirs les plus indispensables, mais s'affranchit des obligations moins essentielles; c'est une sorte d'état mitoyen entre le crime et la vertu, où l'on craint de perdre Dieu, sans pour cela désirer de lui plaire ; c'est une innocence équivoque qui, contente de ne pas perdre la grâce par une conduite formellement criminelle, se soucie peu

des négligences multipliées qui l'affaiblissent et la diminuent progressivement. Voyez ces âmes qui reculent, il est vrai, devant la vengeance et les emportements de la colère, mais qui volontiers se permettent mille sentiments d'aigreur et de continuelles impatiences. Voyez ces âmes qui détestent la calomnie et le parjure, mais qui se laissent aller facilement au mensonge et à de légères médisances. Voyez ces âmes qui ont horreur des honteux excès de l'intempérance et des plaisirs grossiers des sens, mais qui se pardonnent avec indulgence des paroles légères et imprudentes, des recherches d'immortification et de sensualité. Ce sont des âmes tièdes.

Écoutez, M. F., en quels termes un des Docteurs les plus éminent de la sainte Église, l'Ange de l'École, saint Thomas d'Aquin, caractérise cet état désolant de l'âme : « C'est l'ennui de Dieu, *tædium de Deo* ». L'ennui de Dieu ! Oh ! M. F., essayons de sonder cette parole et d'en bien comprendre toute la profondeur. L'âme tiède semble dire à Dieu qu'il ne mérite ni tant de respect ni tant d'amour qu'on doive se gêner pour le servir ; qu'il n'y a pas, dans le bonheur de lui plaire, de le posséder pendant toute l'éternité, une compensation suffisante aux sacrifices qu'il réclame ; et, au lieu de s'imposer pour lui la moindre privation, elle flatte tous ses goûts, elle contente toutes ses fantaisies, elle satisfait tous ses caprices..... Dieu est un maître trop austère et trop exigeant, son joug lui pèse, disons le mot, son service l'ennuie : « *Tædium de Deo* »... Oui, M. F., voilà la véritable pierre de touche de la tiédeur. Elle a bien encore de l'enthousiasme, de l'ardeur, de l'exaltation, mais c'est pour le monde, pour ses fêtes, pour ses plaisirs, pour ses

jouissances, et, pour Dieu, le dégoût et l'ennui. Comme un estomac malade ne trouve aucun goût aux mets les plus exquis, aux aliments les plus délicats, ainsi une âme tiède ne sent aucun attrait pour les pratiques religieuses les plus consolantes. Elle ne rencontre qu'une insupportable amertume là où une âme fervente et de bonne volonté puise d'ineffables douceurs : « *Tœdium de Deo* ». L'exercice de la prière lui est à charge et elle l'abrège, et, quand elle prie, elle ne prie qu'avec de perpétuelles distractions, qu'elle recherche ou qu'elle n'a pas le courage d'éloigner. La méditation l'ennuie, et elle l'omet ou elle ne la fait qu'avec négligence et comme par manière d'acquit. L'assistance à la sainte Messe la fatigue, et elle ne s'y traîne que péniblement, et elle n'y arrive qu'avec un esprit dissipé et plein de préoccupations volontaires, et elle n'y reste qu'avec une contenance qui accuse lassitude et dégoût. Se présente-t-elle au tribunal de la pénitence ? Elle n'y apporte qu'un examen superficiel, de faibles regrets, de molles résolutions. S'approche-t-elle de la table sainte ? Elle y vient sans préparation, y participe sans foi et sans amour, et en sort indifférente et sans reconnaissance. Encore si elle gémissait de son état ! Mais à peine en a-t-elle le sentiment et, pour peu qu'elle se rende compte de son mal, elle le contemple avec une sorte de complaisance et de quiétude « *Tœdium de Deo* »...

Telle est, M. F., dans une rapide esquisse, la peinture assez fidèle de l'âme tiède. Qui d'entre vous ne pressent par avance les dangers qu'elle court ? L'âme tiède, elle est semblable à ce maître insensé de la vigne dont parlent nos saints Livres, qui ne taille ni ne cultive plus les ceps, qui laisse tomber les murs

de clôture et les ronces couvrir le sol. Qu'arrive-t-il à cette vigne? Les passants la foulent aux pieds, les voleurs l'envahissent et la dépouillent du peu de raisins qu'elle a pu produire; encore quelques années, elle n'existera plus..... L'âme tiède, c'est ce figuier stérile, sur lequel est tombée la malédiction du Fils de Dieu et qui s'est desséché au même instant. Jésus-Christ « avait faim », dit l'écrivain sacré. Pour apaiser sa faim, il cherche des fruits dans cet arbre, et il n'y trouve que des feuilles, inutile ornement qui n'empêche pas le redoutable arrêt : « Qu'à jamais de toi il ne naisse aucun fruit; *nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum* ». Ainsi M. F., l'âme tiède, grâce à certains dehors de vertu, à certain extérieur de piété, peut recevoir bon témoignage de la part des hommes; mais ce ne sont là, pour ainsi parler, que des feuilles ne pouvant trouver grâce devant Dieu qui regarde le cœur, qui a faim de notre amour, de notre ferveur, de notre dévouement, des feuilles qui attirent ses malédictions.....

Mais, pour bien caractériser, M. F., les dangers de cette déplorable langueur morale, nous ne pouvons nous dispenser de citer une parole effrayante de la sainte Écriture: « Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche; *quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* ». Comprenez, M. F., la naïve énergie de cette expression, elle vous fera mesurer le souverain dégoût qu'inspire à Dieu la vue d'une âme tiède..... Que les âmes délicates ne s'offensent pas de la crudité de l'image: elle est de l'Esprit-Saint. L'âme tiède, elle est, sur le cœur de Dieu, comme un aliment que l'estomac ne peut supporter et qu'il cherche à rejeter: « *Inci-*

piam te evomere »..... N'en soyez pas trop surpris, M. F.: n'avez-vous pas étudié quelquefois la peine que ressent un ami généreux, quand il voit son ami devenir plus froid, se retirer de lui progressivement et sur le point de l'abandonner ? N'avez-vous pas vous-mêmes peut-être passé par cette épreuve, n'avez-vous pas été victimes de cet amer mécompte ? Eh bien ! je vous le demande, quand, au lieu de ces entretiens si expansifs, si familiers, si empreints d'affection et de confiance, vous voyiez naître l'embarras, la gêne, l'indifférence, la distraction, quel pénible sentiment ne traversait pas votre cœur, à vous, ami fidèle, contraint de vous dire: Ah ! il s'ennuie, il s'ennuie avec moi ! M. F., il n'est pas dans les relations de l'amitié de moment plus dur ; il n'est pas pour un ami de trait plus blessant. Or ce moment si dur, l'âme tiède l'amène dans ses relations avec Dieu. Ce trait si perçant, elle l'introduit dans le cœur de ce bon Maître. Est-il étonnant, après cela, que, contristé d'abord, fatigué bientôt de cette conduite, ce Dieu, si aimant et si mal payé de retour, finisse par éprouver ce dégoût qui provoque le vomissement: « *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* » ? Vous entendez, M. F., le miséricordieux Maître, qui attend avec patience les âmes les plus égarées et qui même les recherche avec ardeur, lui qui s'offre à soulager toutes les misères et qui appelle à lui tous ceux qui souffrent, le voilà sans pitié pour l'âme tiède: il la repousse, il la rejette.... « Quel état, s'écrie saint Bernard, que celui qui soulève le cœur de Dieu, il n'en est pas de plus désolant ni de plus voisin de la réprobation; *Domino vomitum provocat, res plena miseriæ et inferno proxima* » ! Il faut

bien le dire avec l'Esprit-Saint, en effet, M. F., (et l'expérience ne nous en donne que trop fréquemment la triste révélation) : « Le mépris des petites fautes ne tarde pas à entraîner l'âme tiède dans les grandes : *Qui spernit modica paulatim decidet* ». De l'une à l'autre le pas est glissant. On arrive bientôt au péché qui tue l'âme, quand on se familiarise avec celui qui la blesse. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? Les âmes les plus ferventes, malgré l'ardeur de leurs prières, la continuité de leur vigilance, la mortification de leurs sens et la fréquentation des sacrements, ont souvent beaucoup de peine, qui ne le sait ? à résister à l'orage des passions et à vaincre l'ennemi du salut. Comment donc pourraient-elles se flatter de tenir toujours tête victorieusement à ce même ennemi, les âmes tièdes et lâches, qui prient sans ferveur, qui s'exposent avec témérité, qui flattent leurs passions, qui recherchent les plaisirs et s'éloignent des sources de la grâce ?..... Volontiers je les comparerais à cet homme qui conduit une frêle barque sur un fleuve rapide. Le temps est calme, aucun vent n'agite et ne soulève les flots ; libre d'inquiétude, il s'abandonne sans crainte au courant du fleuve. Cependant, au fond de la barque, se trouve une étroite ouverture, par laquelle l'eau pénètre goutte à goutte. C'est peu de chose, dit en lui-même l'indolent pilote, nous sommes à l'abri du danger. L'insensé ! Tandis qu'il ferme obstinément les yeux sur le péril qui le menace, la barque se remplit insensiblement ; déjà l'eau déborde de toutes parts, et il ne prévoit le naufrage que lorsqu'il n'est plus temps de l'empêcher. « Et qu'importe, s'écrie saint Augustin, quand on perd la vie, que ce soit par un coup de

foudre ou par une maladie de langueur qui ouvre lentement les portes du tombeau ? Qu'importe, quand un édifice est dévoré par les flammes, que l'incendie ait été occasionné par un grand foyer ou par une étincelle ? Et qu'importe qu'une âme périsse en se jetant subitement dans les bras du péché mortel, ou qu'elle arrive par degrés à sa réprobation, puisqu'elle n'en sera pas moins la proie des flammes éternelles ? » Oui, M. F., elle tombe, elle fait de profondes et lamentables chutes, l'âme indolente et tiède, elle passe facilement du sommeil de la tiédeur au sommeil de la mort. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, s'abusant sur son état, il est rare qu'elle se se relève ; comme le changement s'est fait en elle sans commotion, comme elle a glissé dans l'abîme, plutôt qu'elle n'y est tombée, il est difficile et bien difficile de l'en retirer. Elle ressemble à ce malade dont on peut d'autant moins opérer la guérison qu'il porte la mort dans son sein et qu'il se croit encore plein de vie. C'est ce qui explique cette parole d'un saint Docteur qui, à première vue, semble paradoxale: « Nous avons vu souvent, dit saint Grégoire, de grands pécheurs devenir des chrétiens fervents, mais jamais une âme tiède ne nous a donné cette consolation : *de tepidis omnino non vidimus* ».

Nous lisons au saint Évangile qu'un jour, où le Sauveur se trouvait à Jérusalem, il vit, sous le portique de la piscine probatique appelée Bethsaïda, une grande multitude de malades en langueur, d'aveugles, de boiteux et de gens dont les membres étaient desséchés, rassemblés tous dans l'attente de la guérison. N'y aurait-il pas ici aussi, M. F., dans

cette enceinte, des languissants, des âmes tièdes qui ne rompent jamais avec le mal ; des aveugles, chez lesquels l'œil de l'âme est éteint ; des boiteux, dont la marche est chancelante dans la voie du salut ; des malheureux, dont les membres sont desséchés, impuissants à toute espèce de bien ? Oh ! malgré la gravité et les symptômes alarmants de leur mal, qu'ils ne perdent pas courage. Voilà que le céleste médecin, celui qui relève de toute infirmité et qui redresse toute langueur, voici que le Sauveur Jésus vient à eux, leur demandant, comme au paralytique : « Voulez-vous être guéris ? » Oh ! qu'à cette question, remplie d'une charité toute divine, ils répondent avec amour et confiance. Le divin Maître n'attend qu'un mot de leur bouche, mais un mot sincère, une aspiration de leur cœur, mais une aspiration sentie et accentuée, pour leur rendre la santé et leur dire avec bonté : « Levez-vous et marchez ! », et ils seront guéris. Ainsi soit-il !

XLII

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

POUR LE Xe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(2 août 1863)

L'Évangile que vous venez d'entendre, M. F., nous fournit une leçon bien précieuse. La parabole n'a, pour ainsi parler, rien perdu de son actualité ; de nos jours comme au temps de Notre-Seigneur, le symbole est transparent ; et, si un pieux interprète a pu dire que, sous le voile de la figure, se cachait un récit historique, ne pourrions-nous pas ajouter, avec non moins de vraisemblance, que ce fait du pharisien et du publicain, qui date de tantôt dix-neuf siècles, est aussi un fait contemporain, qui se renouvelle fréquemment parmi nous, sous une forme plus ou moins accentuée ? Le pharisien nous montre l'orgueil en personne, le publicain nous retrace l'humilité en action. Suivons donc ensemble pas à pas, M. F., le texte sacré, essayons de découvrir le sens profond caché sous l'écorce de la lettre ; nous y trouverons sans nul doute l'occasion de tirer des conclusions pratiques pour la direction de notre vie.

Deux hommes montèrent au Temple pour prier : l'un, renommé pour la sévérité de ses principes et l'austérité de ses mœurs, appartenait à une classe que son exactitude, au moins extérieure, pour les moindres observances de la loi mosaïque, avait mise en honneur chez les Juifs : c'était un pharisien ; l'autre était un publicain, c'est-à-dire un homme décrié dans l'opinion, flétri par le mépris public ; chargé par état de percevoir le tribut imposé par les Romains, et, à ce titre, odieux à tout le peuple, il était, de plus, soupçonné de détourner à son profit les deniers dont il avait le maniement : fraudes, usures, concussions, violences, injustices de toutes sortes, telles étaient les diverses faces sous lesquelles il apparaissait aux regards, telles étaient les accusations qui pesaient sur sa tête. Quel parallèle, M. F., ou plutôt « quel frappant contraste, s'écrie ici un saint Docteur : un juste de profession, un pécheur par état ; *justus ex professo, peccator ex conditione* » ! Ah ! c'en est peut-être assez pour que les hommes, qui ne voient que les dehors, qui ne jugent que des apparences, fassent pencher la balance du côté du pharisien. Mais bien différentes sont les appréciations de Celui qui voit le fond des cœurs et qui scrute les replis les plus intimes des âmes. L'un est un juste orgueilleux qui se glorifie de sa prétendue justice : « *Justus confidens in se* » ; l'autre est un pécheur contrit, qui s'humilie dans sa pénitence : « *Peccator humilians se* ». Le pharisien sera donc réprouvé de Dieu, et le publicain méritera son pardon, car il est écrit : « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles » ; le cri de l'orgueilleux s'évanouit dans les airs, tandis que la prière de celui qui s'abaisse et reconnaît sa misère,

pénètre les Cieux et ne s'arrête point qu'elle ne soit parvenue au trône de Dieu.

Voyez d'abord, M. F., par quel premier coup de pinceau le Sauveur nous dépeint l'orgueil du pharisien : « *Pharisæus stans* », il se tient debout. Son maintien trahit les sentiments damnables qui l'inspirent et le guident : il entre dans le Temple, s'avance d'un air fier et hautain jusqu'à l'autel, et là, sans ployer un moment le genou, dans une contenance dédaigneuse pour tout ce qui l'entoure, il porte un regard fixe et assuré vers le Ciel. On dirait vraiment, à le voir, qu'il croit faire grâce à Dieu en venant l'invoquer ; dans sa posture on reconnaît vite un homme suffisant, présomptueux plein de lui-même, qui s'admire et qui veut être admiré : « *Pharisæus stans* ». Voilà, M. F., l'orgueil en action, il aime à se produire : briller, dominer, se faire valoir, tel est le but de toutes ses démarches et de tous ses efforts ; attirer les regards, mendier les louanges et les suffrages, courir après les applaudissements, telle est son unique et constante préoccupation. Étudiez à fond, M. F., l'orgueilleux dans tout le détail de sa vie et jusque dans ses airs, ses gestes, son ton, son silence même : en tout et partout, il affecte de se grandir, il affiche des prétentions hautaines, il cherche des admirateurs. Voyez-le dans un cercle : il faut qu'il soit au premier rang, on dirait vraiment que c'est un droit acquis à son nom, à sa fortune, à son savoir. Écoutez-le dans les conversations : généralement il n'ouvre la bouche que pour montrer avec ostentation ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il possède. Suivez-le dans des entreprises où plusieurs activités sont mises en jeu : c'est son habileté qui fait tout ; sans

lui, pas de succès à attendre. Il est tellement rempli de sa personnalité que, s'il pouvait se reproduire, on ne rencontrerait que lui : lui d'abord, lui encore, lui toujours, voilà le résumé de tout ce qu'il pense, de tout ce qu'il aime, de tout ce qu'il veut, de tout ce qu'il dit. En un mot, il est debout, il faut qu'il domine et que tout se prosterne devant lui : « *Pharisæus stans* ».

Cet orgueil, M. F., qui s'irrite et se blesse de toute supériorité, qui met tout en œuvre pour abaisser les autres et s'élever lui-même, nous le trouvons parfaitement peint dans la suite de notre parabole. « Le pharisien faisait en lui-même cette prière : Mon Dieu je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce publicain ». Nous le savons, M. F., l'action de grâces est une des formes essentielles de la prière : on ne saurait trop remercier le Seigneur de ses bontés, la reconnaissance est un de nos plus indispensables devoirs ; mais qu'il y a loin de la reconnaissance humble et religieuse, qui seule est agréable à Dieu, à cette reconnaissance hypocrite et illusoire du pharisien de l'Évangile ! Il remercie Dieu, c'est vrai, mais cet acte apparent de dépendance n'est que le calcul habile de l'orgueil le plus raffiné. Il remercie Dieu, mais ce n'est pas d'être homme de bien, c'est bien plutôt de l'être seul au monde : « *Gratias agit non quia bonus, sed quia solus* ». « Il remercie Dieu, dit saint Bernard, mais ce n'est pas pour lui rapporter la gloire de ses dons, c'est bien plutôt pour se les raconter à lui-même avec une complaisance égoïste ». Il remercie Dieu, mais c'est pour se donner le plaisir vaniteux

de proclamer qu'il n'y a de justice, de probité, de vertu qu'en lui : rien ne lui manque, ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien de plus, il ne demande au Seigneur quoi que ce soit, il n'a faim que de la louange et il se la décerne à lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes ». « Encore s'il disait, reprend saint Augustin, je ne suis pas comme quelques-uns, comme plusieurs, comme le plus grand nombre ! Mais cette satisfaction ne lui suffirait pas : cet aliment de jouissance égoïste ne serait pas assez nourrissant ». Ah ! M. F., c'est que « l'orgueil, comme l'a dit un moraliste éloquent, aspire toujours à l'exaltation de la primauté, mais de la primauté solitaire ». La manie de s'élever au-dessus de tous, tel est le symptôme caractéristique de cette funeste maladie de l'âme, et telle est la devise de ceux qui ont le malheur d'en être atteints : « Je ne suis pas comme le reste des hommes ». Ne croyez-vous pas entendre ici le cri de ce fameux sophiste, qui disait un jour que « Dieu avait brisé le moule dans lequel il avait été jeté » ? Et que prétend-il autre chose, ce jeune sceptique qui, ces jours derniers, au nom d'une science dont il ose se donner comme l'incarnation vivante, et dont le vain étalage ne présente aux yeux d'un homme de bon sens que la plus misérable ignorance ou le plus lamentable parti-pris, vient d'écrire le plus impie, le plus scandaleux des libelles ? Comme ce philosophe ancien qui, un jour, imagina de mettre le feu aux quatre coins d'un temple fameux pour faire parler de lui, n'est-on pas autorisé à dire qu'il n'a eu pour but, en attaquant nos chères et saintes croyances, que de se distinguer, de sortir de la foule,

de n'être pas comme le reste des hommes ? Ah ! nous ne lui refuserons pas cet honneur : non, il n'est pas comme le reste des hommes, ou plutôt grâces à Dieu, le reste des hommes n'est pas comme lui.

Mais, sans pousser l'orgueil à cet excès, combien d'âmes peut-être parmi nous qui, par les singularités qu'elles affectent, par les droits prétendus qu'elles s'arrogent, par les égards, les distinctions qu'elles exigent, par les louanges exagérées qu'elles se décernent, semblent, à l'exemple du pharisien, se regarder comme au-dessus du reste des hommes et se prétendre meilleures ! Combien d'âmes qui, non contentes de se juger favorablement, se plaisent à joindre le mépris d'autrui à l'admiration d'elles-mêmes, et, jouissant de ce contraste, s'imaginent qu'elles grandissent en abaissant les autres ! Comme le pharisien se glorifie de n'être pas voleur, injuste, adultère comme les autres, ni même tel que ce publicain, de même il n'est pas de manœuvres ouvertes ou cachées qu'elles n'emploient habituellement pour rabaisser le prochain : mensonges, injustices, médisances, calomnies même, s'il le faut, tous les moyens sont bons, pourvu qu'elles obtiennent la scandaleuse satisfaction de leur besoin de primer. Oh ! M. F., écoutez en quels termes saint Jean Chrysostôme stigmatise cet aveuglement et cette folie : « Voyez un pygmée, dit ce grand Évêque, qui se croit un géant en se contemplant sur le sommet d'une montagne, ou qui s'imagine être plus grand qu'elle en la voyant sous ses pieds. Telle est la démence de l'orgueilleux : il s'enfle, il s'exalte dans la pensée qu'il vaut mieux que les autres et il ne se mesure avec eux que pour les croire au-dessous de lui. Il y a pourtant une différence, con-

tinue le Docteur à la bouche d'or, c'est que, la folie du premier n'étant que le triste effet d'un dérangement dans les organes, en faisant rire fait pitié, tandis que le délire du second, parce qu'il est volontaire, n'excite que l'indignation de Dieu et des hommes, *Odibilis coram Deo et hominibus superbia est* ».

De sa comparaison insultante avec les autres hommes, le pharisien passe à l'éloge direct de ses prétendues bonnes œuvres : « Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède ». Ne reconnaissez-vous pas encore à ce trait, M. F., l'âme superbe, habituée à faire parade de ses fausses vertus, à réciter avec jactance ses prétendues bonnes œuvres, à publier partout le compte exagéré de ses mérites ? Certes, M. F., le jeûne est bon, l'aumône est louable ; à Dieu ne plaise que nous condamnions ces actes extérieurs de vertu ! Toutefois, il est vrai de le dire, pour que ces œuvres puissent avoir quelque mérite devant Dieu, il faut que Dieu en soit le principe et la fin. Et, quand c'est l'orgueil qui les produit, elles n'ont plus que l'ombre et les apparences de la vertu. Ainsi, M. F., prier, passer de longues heures aux pieds des autels, jeûner, mener une vie extérieurement austère, visiter les malades, soulager les pauvres, ce sont certes là des œuvres nobles et dignes de louanges, à les regarder en elles-mêmes et à n'en considérer que la substance. Mais, quand l'orgueil s'y glisse, quand l'amour-propre y mêle son poison, quand on les publie pour s'attirer l'estime des hommes, ce sont des œuvres réprouvées, sans prix pour le Ciel, stériles devant Dieu. Ces œuvres, M. F., ce sont, pour me servir des riches expressions

de nos Lettres sacrées, des fleurs fragiles qui voudraient s'épanouir et qui tombent..... elles sont foulées aux pieds des passants. Malheur donc, M. F., aux âmes orgueilleuses! En vain s'imaginent-elles amasser des trésors de mérites, en vain dénombrent-elles leurs bonnes œuvres, en vain préconisent-elles leurs vertus, ce sont des œuvres et des vertus pharisaïques. Dieu ne les reconnaît point, il ne les récompense point: « Ces riches prétendus, dit le Roi-Prophète, ils se sont endormis, toute leur vie se passe en songes agréables, en spécieuses illusions ; mais, au moment de la mort, quand ils commenceront à s'éveiller, grande sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains et de voir toutes leurs espérances s'évanouir ». Le remède à un mal si dangereux, M. F., c'est une sincère humilité: ce remède, l'Évangile nous le propose dans la personne du publicain.

Combien différente, en effet, M. F., est sa contenance, son attitude! Il commence d'abord par s'humilier : se reconnaissant indigne d'approcher de l'autel, il choisit la dernière place, il demeure au bas du Temple, mais il n'en est que plus près de Dieu. Ah! c'est que, suivant la remarque de saint Jean Chrysostôme, « il sait s'abaisser » : non content de se mépriser lui-même, il consent qu'on le méprise ; au lieu de se plaindre ou d'user de représailles, au lieu de répondre à l'insulte qui lui a été lancée et de faire des reproches à ce faux dévot qui vient de l'outrager si mal à propos, il aime mieux se taire et recevoir avec résignation des humiliations qu'il est convaincu n'avoir que trop méritées. Tel est, M. F., le vrai caractère de l'humilité chrétienne : c'est de nous porter à nous rendre justice à nous-mêmes par la

connaissance qu'elle nous donne de notre néant, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Elle nous met toujours devant les yeux nos fautes, nos imperfections, nos misères, nos péchés ; nous en faisant apprécier la malice et mesurer la profondeur, elle nous met en face des châtiments que nous avons mérités ; et, lorsqu'elle nous a rendu toutes ces pensées familières, elle nous fait supporter patiemment les dédains, les mépris, les humiliations, les contretemps auxquels, pour l'ordinaire, la nature est si sensible, quand elle ne va pas jusqu'à nous les faire désirer. Au lieu de chercher à se produire, à dominer, à parler de soi, au lieu de courir après les distinctions et les regards des hommes, se tenir à l'écart, s'effacer, disparaître, se faire oublier, voilà le bonheur des âmes vraiment humbles.

Le publicain n'osait même pas lever les yeux vers le Ciel : pendant que le pharisien promène orgueilleusement ses regards dans toute l'enceinte du Temple, lui, il tient les siens humblement fixés à terre ; il craint de regarder le Ciel, dont il a tant de fois provoqué le courroux, l'autel, où réside le Dieu d'Israël, qu'il a tant de fois outragé, le peuple, qu'il a fait gémir par ses désordres. Ah ! M. F., quand l'humilité est dans le cœur, elle se reflète jusque sur le front. Non pas, remarquez-le bien, que cette vertu affecte de se montrer. Disons-le tout haut : prendre avec calcul des airs modestes, parler de soi avec un mépris étudié, ce n'est là le plus souvent qu'un raffinement d'orgueil. Mais, « de même que la gloire suit la vertu, comme l'ombre suit le corps, dit saint Jérôme, de même l'humilité a son cachet, son sceau extérieur dans la modestie du maintien ». C'est une fleur

qui exhale ses parfums, sans qu'elle s'en doute; c'est un astre, qui répand ses clartés à son insu. Cette modestie accompagne l'âme surtout dans la prière, dans tous ses exercices religieux : la prière, elle le sait, c'est le gémissement d'un cœur qui a péché et qui demande pardon et miséricorde, c'est le cri d'une âme faible et indigente, qui réclame assistance et secours ; et voilà pourquoi, chaque fois qu'elle se présente devant son Dieu, pour implorer sa miséricorde et solliciter sa bonté, elle s'abaisse, elle s'anéantit comme le publicain. Nous reconnaissons-nous à ces traits, M. F. ? Tous les jours nous offensons le Seigneur et tous les jours nous avons besoin de pardon ; tous les jours la tentation nous assiège et tous les jours nous avons besoin de grâces. Apportons-nous à la prière, que nous la fassions dans les temples saints ou dans nos demeures, une disposition sincère d'humilité ; et, quand notre corps se prosterne, notre cœur s'abaisse-t-il aussi, à l'exemple du publicain, qui se frappait la poitrine en disant : « Seigneur, soyez-moi propice, car je suis un pécheur; *propitius esto mihi peccatori* » ?

« Oh ! l'admirable prière ! dit saint Augustin : elle renferme tout à la fois et l'humble aveu et le regret sincère des fautes commises, et la sollicitation confiante du pardon. Le publicain sait qu'il est pécheur, il l'avoue, il le confesse, il en gémit ; mais il sait aussi que Dieu est plein de miséricorde et « qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive..... ». Nous aussi, M. F., à différents degrés et suivant diverses mesures, nous avons offensé le Seigneur, nous nous sommes éloignés de lui par nos fautes. Ah ! ne perdons pas cou-

rage, allons à lui, comme le publicain, et, avec la même confiance, le même brisement de cœur, la même confusion, la même humilité, disons-lui aussi du fond de notre âme : Seigneur, pardonnez-nous, nous nous sommes égarés, le poids de nos méfaits nous écrase, la multitude de nos offenses nous épouvante ; mais nous nous jetons entre vos bras, nous crions vers vous. Ah ! pardonnez-nous, nous sommes pécheurs : « *Propitius esto mihi peccatori* ! »..... Oui, nous sommes pécheurs, mais dès aujourd'hui nous désavouons notre passé, nous pleurons le malheur de vous avoir outragé ; pardonnez-nous : « *Propitius esto mihi peccatori* ! ».....

C'est ainsi, M. F., que nous obtiendrons grâce ; pour nous cette prière aura une efficacité souveraine comme pour le publicain, qui sortit du temple justifié. Si bas en effet qu'il fût tombé, Dieu, suivant le mot d'un pieux interprète, « s'inclina vers lui », se mit au niveau de sa misère, s'abaissa pour le relever, tandis que le pharisien fut condamné. N'en soyez pas surpris, M. F., vous dirai-je avec saint Jean Chrysostôme : « Mieux vaut le pécheur humble que le juste superbe qui se complait dans sa justice, ou plutôt il n'est pas de juste superbe ni d'humble pécheur, puisque là où commence l'orgueil finit bientôt la justice, et le péché est bien vite banni du cœur où règne l'humilité ». Et c'est ainsi que se vérifie la parole du divin Maître qui conclut la parabole : « Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé ».

Instruits, M. F., par le salutaire enseignement que nous donne ici notre Sauveur, appliquons-nous avec

zèle à déraciner de nos âmes le levain d'orgueil qui ne cesse d'y fermenter. Et, avec le secours d'en-haut, exerçons-nous courageusement et avec constance à la pratique de la véritable humilité. La mesure de nos abaissements en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre. Ainsi soit-il !

XLIII

INSTRUCTION

SUR LA PATIENCE DANS LES MALADIES

(Réunion du soir, 6 septembre 1863)

Un saint religieux, d'une éloquence incomparable, a exprimé en termes d'une frappante originalité une pensée profondément vraie : « De même, dit-il, que, depuis soixante siècles, il tombe du ciel par année une certaine quantité de pluie, de même il tombe du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes ». Or, M. F., ai-je besoin de le dire ? la source de ces larmes, c'est la souffrance, et souvent la souffrance physique ; ce sont ces maladies, ces infirmités de toute sorte qui, depuis la prévarication originelle, semblent devenues l'apanage et le patrimoine de l'homme, qu'il soit riche ou qu'il soit pauvre, qu'il soit couché sur la pourpre dans un palais ou étendu sur un grabat dans une misérable mansarde ; ces maladies, ces infirmités qui nous reçoivent quelquefois aux portes mêmes de la vie, qui nous accompagnent souvent dans tout le cours du voyage, qui nous attendent infailliblement à la mort. C'est de la patience dans les maladies, de la résignation dans les douleurs physiques que je viens vous entretenir quelques instants ce soir.

Il n'est pas hors de saison, ce nous semble, de traiter dans notre réunion ce sujet éminemment pratique et qui convient à tous, aux âmes même les meilleures et les plus parfaites. Qui d'entre nous, en effet, ne le sait par expérience ? il faut une rare et bien solide vertu pour conserver toujours dans la patience une parfaite égalité d'humeur, quand la maladie, avec ses crises variées, vient nous miner sourdement et agacer notre sensibilité nerveuse par des douleurs incessantes. Oh ! alors, oui alors, il est bien difficile de rester calme, quand tout nous surexcite, d'être prévenant et aimable pour ceux qui nous approchent, quand tout nous fatigue et nous irrite, même les témoignages d'affection et d'intérêt qui nous sont prodigués. Aussi, il faut bien le dire, les vertus les plus sérieuses et les mieux trempées ne résistent pas toujours à cette épreuve, et il n'est que trop fréquent de voir des personnes sincèrement pieuses s'échapper alors en brusqueries, en impatiences, en murmures, en saillies de caractère qui les humilient, dès qu'elles y réfléchissent, je le veux bien, mais qui n'en sont pas moins remarqués au dehors, et produisent sur ceux qui en sont les témoins des effets regrettables, en leur donnant une idée fausse et défavorable de la piété.

Le pieux auteur de l'*Imitation* a dit quelque part une parole dont l'expérience vient chaque jour nous donner une désolante démonstration pratique : il a dit que « peu de personnes s'améliorent par la maladie ». Si rudes, en effet, sont les combats qu'il faut livrer à la nature, si laborieuses sont les victoires qu'il faut remporter sur ses instincts pour ne pas

perdre courage et « posséder constamment son âme dans une inaltérable patience », quand les maladies, qui sont comme les assauts de la mort, viennent, en tombant sur nos corps, leur imprimer tantôt une faiblesse générale, tantôt une infirmité particulière, tantôt les premiers stigmates de la vieillesse, tantôt enfin les difformités de la laideur ! Oh ! qu'on a de peine à conserver le front serein, l'abord accueillant et aimable, quand une crise douloureuse vient étreindre et torturer nos membres ! Comment résister à la tristesse et n'en pas porter l'empreinte sur le visage, quand on se sent atteint d'un de ces maux mystérieux dont le secret se dérobe à la science, que nul remède ne soulage et qui, tôt ou tard, doivent nous arracher à des parents, à des amis qui ont besoin de notre présence et de notre appui ? Et même, sans aller si loin, je vous en atteste, qu'il est dur et navrant pour le cœur de se sentir sevré de tout plaisir, de toutes relations de société ou de famille par des souffrances qui, pour n'être pas dangereuses, n'en sont pas moins fatigantes ? Aussi, parmi tous les témoignages de foi, d'amour, de dévouement que peut donner une âme à son Dieu, je n'en trouve guère qui surpasse le témoignage de l'inaltérable et courageuse patience qui sait résister à cette épreuve ; je n'en trouve guère qui égale celui d'une âme qui se conserve pleine de vie, de force, de fermeté dans des membres frappés de mort. Mais hélas ! qu'elle est rare, cette disposition de l'âme, et que le pieux auteur de l'*Imitation* a bien raison de l'appeler dans un autre endroit : « grande et bien grande, *magnum, valde magnum !* »

De quel progrès spirituel ne serait-elle pas cepen-

dant la source, M. F., si nous avions soin de nous y entretenir ? Vous connaissez comme moi, M. F., ces paroles de l'apôtre saint Paul : « *Virtus in infirmitate perficitur* », et ces autres : « *Cum infirmor, tunc potens sum* ». D'ailleurs, M. F., c'est une vérité élémentaire de la vie spirituelle : pas d'avancement possible dans le chemin de la perfection, pas de progrès dans l'œuvre de notre sanctification, sans la pratique habituelle de la mortification. Or qui ne sait que la maladie supportée chrétiennement est une des mortifications les plus agréables à Dieu, les plus précieuses à ses yeux, puisque la volonté n'y est pas moins brisée que le corps ? Les mortifications volontaires que l'on s'impose, telles que les jeûnes et autres austérités, portent avec elles cette consolation qu'on ne les subit que parce qu'on le veut, et qu'on les arrête quand on le veut. Mais la maladie est une pénitence que nous ne pouvons ni abréger ni modifier à notre gré ; conséquemment, elle n'en est que plus dure. Et, si nous la supportons avec patience, avec douceur, avec résignation, si nous la supportons en vrais chrétiens, en nous abandonnant au bon plaisir divin, elle sera une expiation des plus utiles pour nos péchés, comme une occasion incomparable de mérites.

Encore une fois, M. F., ce sont là des vérités bien élémentaires, il n'est cependant pas inopportun de vous les remettre en mémoire ; j'ai même la confiance que vous me saurez gré de vous les rappeler, si enclins nous sommes à les oublier, à les perdre de vue ! Quand donc nous tomberons malades — et nul ne peut se flatter que ce ne peut être que dans un avenir éloigné — ; quand n'importe quelle souffrance vien-

dra nous éprouver — et nul de nous ne peut se rendre le témoignage de n'en entrevoir la possibilité que dans un lointain horizon —; quand nous tomberons malades, — ce sera peut-être demain ; — quand nous serons souffrants , — nous le sommes peut-être en ce moment, — oh ! M. F., si nous n'avons pas cet héroïsme qui va jusqu'à se réjouir de la douleur, comme du meilleur moyen de sanctification, ayons au moins le courage de souffrir avec résignation, ayons au moins le courage de nous écrier avec le Sauveur au jardin de Gethsémani, qu'on peut bien appeler le jardin des douleurs : « Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! »

Oui, M. F., au lieu de nous laisser emporter par la souffrance ; au lieu de murmurer et de nous aigrir avec amertume, comme les hommes sans foi ; au lieu de la défier avec un orgueil stoïque, comme le sage du paganisme, en nous écriant comme lui : « Douleur, tu n'es pas un mal ! », comprenons que la volonté de Dieu est toujours adorable, même lorsqu'elle nous frappe et nous déchire ; baisons avec amour et soumission la main miséricordieuse qui, comme celle du médecin charitable, ne blesse que pour guérir. Il vous arrive peut-être, M. F., de rencontrer des personnes que le plus léger malaise impatiente et exaspère, des personnes qui, pour la moindre fatigue, pour le mal le plus bénin, deviennent à charge aux autres et à elles-mêmes, se font servir avec irritation, tyrannisent tous ceux qui les entourent, et aggravent leurs maux en se laissant aller à leur humeur, pour ne pas dire à leur colère. Je ne me le dissimule pas, tout cela est dans la nature, tout cela se conçoit facilement : le cœur aigri, ulcéré

a comme un besoin de s'échapper ; mais tout cela n'est ni raisonnable ni chrétien : ce n'est pas raisonnable, parce que ces emportements, ces brusqueries ne guérissent rien et ne servent qu'à nous rendre insupportables aux autres et à nous-mêmes ; ce n'est pas chrétien, car Dieu veut par ces épreuves nous épurer, nous sanctifier, nous faire comprendre que la vie d'ici-bas n'est qu'un passage vers une vie meilleure, et nous, au lieu de profiter de cet enseignement, nous « regimbons contre l'aiguillon », aigrissant nos douleurs et en perdant tout le fruit. Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi de nous ! Quand la maladie vient nous visiter avec son désolant cortège de souffrances de toutes sortes, tâchons de la supporter par une constante résignation, et sachons édifier les autres par notre patience, au lieu de les contrister par nos brusqueries; offrons à Dieu nos douleurs, si pénibles, si aiguës soient-elles ; offrons-lui, en outre, ces ennuis, ces langueurs, ces défaillances, cette incapacité de rien faire qui sont souvent plus durs que les souffrances elles-mêmes; appliquons-nous aussi, par une conséquence naturelle, à être bons, aimables, reconnaissants envers ceux qui nous approchent : si nous souffrons, eux, ils se fatiguent à notre service, et c'est bien le moins que nous leur en témoignions quelque gratitude.

Pour nous initier à cette patience, un moyen efficace nous est proposé par l'apôtre saint Paul : c'est de « jeter un regard sur Celui qui est l'auteur et le consommateur de notre foi ; *aspicientes in auctorem fidei et consummatorem, Jesum* ». Oui, M. F., dans un regard jeté sur Notre-Seigneur, on trouve infailliblement le baume salutaire de la pa-

tience. Est-ce que la vie du Sauveur Jésus n'a pas été une série ininterrompue d'amertumes, d'angoisses et de tourments ? Est-ce que, depuis sa crèche de Bethléem jusqu'à sa couche sanglante du Calvaire, il a cessé un instant de marcher dans la voie douloureuse ? Or, M. F., « le disciple n'est pas au dessus du Maître », et, « si on traite ainsi le bois vert », nous ne pouvons nous étonner qu'on ne traite pas mieux « le bois sec ». Dans nos souffrances donc regardons Notre-Seigneur, regardons notre crucifix...... Regardons aussi Marie, la Mère des douleurs : jamais cœur humain n'a été plus brisé que le sien ; sa douleur a pu édifier celle de « tous ceux qui passaient par le chemin » ; « elle s'est élevée au dessus de toutes les autres douleurs », et cependant Marie a été résignée, pleine d'amour et d'abandon entre les mains de Dieu..... Regardons Marie, regardons les saints : leur conduite nous révèle dans les souffrances la plus inaltérable patience. C'est un saint André..... un saint François de Sales..... un saint Ignace..... un saint Vincent de Paul..... une sainte Thérèse..... un saint Jean de la Croix..... (*développements improvisés.*)

Voilà les saints...

Je souffre, dit le malade chrétien, eh bien ! tant mieux, car, si je fais mon Purgatoire en ce monde, je l'éviterai en l'autre. Cette pensée n'empêche pas l'aiguillon de la douleur ; elle ne rend pas insensible et dur, comme on affecte parfois de le croire ; mais elle opère dans le cœur un sentiment que l'incrédule ne comprend pas ; elle fait *aimer* la douleur. On la considère comme une chose passagère et de courte durée, mais qui prépare une récompense sans fin. « On souffre, dit saint Augustin ; comme le premier

des martyrs, on voit le Ciel ouvert, et l'on se garde bien de préférer la pauvre étable si fragile de ce bas monde à la maison permanente qui nous est réservée ». On souffre, mais on se dit que « les souffrances de cette vie ne sont rien en comparaison des joies éternelles », et que plus on souffre ici-bas, plus on doit avoir, par delà le tombeau, dans une vie meilleure, de félicités et de repos... etc...

(Fin improvisée)

XLIV

INSTRUCTION

SUR LA NATIVITÉ DE MARIE

(Réunion du soir, 8 septembre 1863)

Lorsque vient au jour un prince de la terre, quand le Ciel donne au monde un de ces enfants destinés à habiter un palais, à monter sur un trône et tenir un sceptre en main, l'univers entier en est averti, les réjouissances publiques solennisent sa naissance, tout le peuple est en fête. Or, M. F., je vous le demande, pourquoi cette naissance, semblable, au fond, à celle du dernier des sujets, est-elle ainsi célébrée ? D'où tire-t-elle cette illustration qui la relève à tous les yeux ? Vous l'avez deviné, la grandeur passée de sa famille, la grandeur future de ses destinées, voilà ce qui fait naître autour du berceau d'un jeune prince, un tel concert de joie, une telle explosion d'allégresse. Eh bien ! M. F., en ce jour, où nous fêtons l'anniversaire de l'arrivée en ce monde de la Reine des Cieux, de la Reine des anges et de tous les saints, de notre princesse à nous, que puis-je mieux faire, pour vous donner une idée de la grandeur de cette naissance, que de vous exposer quelles splendeurs l'avaient précédée, quelles splendeurs devaient la suivre ? Que puis-je mieux faire, en vous convoquant autour de son berceau, que de vous

montrer le passé et l'avenir apportant à cette illustre enfant, qui vient de naître, l'un ses plus beaux souvenirs, l'autre ses plus douces espérances ?

Si nous consultons, M. F., les annales du passé, pour y découvrir les titres à la gloire et à la vénération de cette enfant qui est aujourd'hui donnée à la terre de Judée, la première circonstance qui nous révèle sa grandeur c'est que, prédestinée de toute éternité dans les conseils du Très Haut, elle fut annoncée par les prophètes dès les premiers jours du monde. C'est l'Église elle-même qui nous raconte en ces termes la vie antérieure de l'auguste Marie, en lui appliquant ces paroles de l'Esprit-Saint : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, j'ai été formée dès l'éternité; les abîmes n'existaient pas et j'étais déjà conçue, les sources n'avaient point encore jailli, les montagnes ne reposaient pas encore sur leurs bases pesantes, j'étais enfantée avant les collines; Dieu n'avait encore fait ni la terre ni les fleuves, il n'avait pas encore affermi le monde sur ses pôles; lorsqu'il préparait les Cieux, j'étais présente ; lorsqu'il entourait les abîmes et qu'il leur donnait des lois, lorsqu'il établissait l'air dans les hauteurs et qu'il équilibrait les eaux des fontaines, lorsqu'il entourait la mer de tous côtés et qu'il défendait aux flots de franchir leurs bornes, j'étais avec lui réglant toutes choses ». Vous le voyez, M. F., Marie était de toute éternité présente à l'esprit du Père, comme devant coopérer à la grande œuvre de notre rédemption ; elle était devant ses yeux, quand il créait ce monde, comme une aide qu'il se choisissait, pour réparer la première faute et pour créer

une seconde famille meilleure et plus élevée que la première. Aussi, quand, au berceau du monde, le premier homme eut désobéi à son Créateur, en même temps qu'il entendit la foudroyante sentence qui le condamnait, il reçut dans son cœur une prédiction consolante. Entr'ouvrant à son regard l'horizon des siècles futurs, Dieu lui montra dans le cours des âges le Réparateur, qui devait le relever de sa déchéance, et lui annonça en même temps la Réparatrice, qui devait « écraser la tête du serpent infernal ».

Mais ce n'est pas l'unique gloire de Marie de se trouver à la tête des divines révélations et d'être annoncée au monde en même temps que Jésus. A mesure que les siècles se déroulent, les termes de la promesse s'éclaircissent, les prophéties deviennent plus nombreuses, les figures sont transparentes. On dirait que son portrait se dessine peu à peu et, pour ainsi dire, ligne par ligne dans le cours des générations. Car comment ne pas voir dans Sara, dont un miracle féconde la stérilité, dans Débora et Judith, victorieuses des ennemis du peuple de Dieu, dans Bethsabée, siégeant en reine à la droite de Salomon, dans Esther, sauvant son peuple des fureurs d'Aman, comment ne pas voir, sous la réunion de ces traits divers, un portrait presque complet de Marie ? Et, quand les jours sont arrivés où doivent tomber les voiles des figures, c'est Isaïe, c'est l'Évangéliste anticipé qui vient achever le tableau, en annonçant au monde « qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, qui sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous ».

En vérité, M. F., est-ce une naissance ordinaire que celle de cette enfant ainsi figurée, ainsi annoncée

dans le cours des siècles? A ce premier titre de gloire vient s'en adjoindre un second : c'est que cette enfant, c'est que Marie puise le sang qui coule en ses veines à la source la plus noble et la plus illustre. Elle est fille des rois de Juda, elle remonte, par sa généalogie, jusqu'à David, jusqu'à Abraham. Vit-on jamais pareils titres de noblesse? La famille qui, chez le peuple choisi, a porté le sceptre, et la famille qui porte encore l'encensoir; la famille qui a donné des princes à la Judée, et la famille qui donne des Pontifes au peuple de Dieu, ces deux familles, par un trait signalé de la Providence, viennent s'unir, et le fruit de cette union, c'est Marie. Vit-on jamais une origine plus éclatante de gloire et de splendeur?

Mais là ne s'arrêtent pas les sources de l'illustration qui relève la naissance de Marie. Qui ne sait qu'elle doit le jour à un prodige et qu'elle est l'enfant du miracle? La tradition catholique nous apprend que la mère de Marie était stérile et avancée en âge. Depuis longtemps, Anne et Joachim avaient perdu l'espoir de donner au monde le Sauveur d'Israël. Résignés à la divine volonté, ils attendaient en paix la fin de leur pèlerinage, et se consolaient dans les saintes pratiques de la piété de ne pouvoir être comptés un jour parmi les ancêtres du Messie. C'est alors que Dieu fixe son regard sur leur obscure demeure, et que la femme stérile devient mère et enfante. « Dieu voulait, par ce miracle, dit saint Jean Damascène, préluder aux grands prodiges qu'il devait un jour opérer ».

Mais tout cela est peu pour la gloire de Marie. Le grand privilège de sa naissance, c'est d'arriver au monde toute pure, toute sanctifiée et d'avoir été

conçue sans souillure. La foi nous l'affirme, en effet, la loi universelle de corruption qui pèse sur l'humanité a suspendu en faveur de Marie son règne de mort; par une création privilégiée, qui l'a dérobée au contre-coup de la déchéance universelle, par une prérogative unique, par un bienfait spécial, qu'elle ne partage avec personne, pas même avec le saint précurseur du Messie, Marie fut conçue dans une innocence parfaite. Dès le premier instant où son âme sortit des mains du Très Haut et fut unie à son corps, elle fut le trône du Seigneur, le sanctuaire de l'auguste Trinité, et, au jour où elle apparut à la terre, enrichie de grâces qui n'avaient fait que s'accroître, les anges purent venir entourer son berceau et la saluer en lui adressant ces paroles divines : « Vous êtes toute pure, vous êtes toute sainte, ô enfant bien-aimée..... » Et nous-mêmes, M. F., que pouvons-nous faire autre chose, en voyant naître cette enfant précédée de tant de titres de gloire, que pouvons-nous faire autre chose que nous écrier avec un saint Docteur : « La naissance de Marie, c'est un abîme de miracles ; *nativitas Mariæ, abyssus miraculorum* » ? Mais achevons de comprendre toute sa grandeur, en voyant ce qui doit suivre sa naissance.

C'est un usage parmi les hommes d'apprécier la naissance d'un enfant sur le sort que l'avenir lui offre et sur les destinées qui l'attendent. Le berceau du pauvre est inconnu comme sa tombe, le berceau du prince est salué par les cris de la joie et de l'enthousiasme. Oh ! combien grande n'est pas la naissance d'une enfant qui devait être un jour la gloire du Ciel, l'espérance de la terre, la terreur de l'enfer et la mère de Dieu !

Oui, Marie, elle est la gloire du Ciel. Les anges, les esprits célestes descendirent en foule pour faire un cortège d'honneur, dès sa naissance, à cette enfant, pour la couvrir de leurs ailes et la contempler avec amour ; demandons-leur, comme autrefois les parents de Jean-Baptiste : « *Quis putas puer iste erit* » ?... Oh ! nous répondront-ils, c'est notre Reine qui vient de naître. Elle est destinée à être un jour l'ornement du Ciel ; un jour elle y montera pour y prendre place sur un trône éclatant auprès du Seigneur, et nous-mêmes nous irons au devant d'elle avec acclamation, et nous la saluerons avec respect comme notre souveraine, et nous admirerons, dans l'extase, ses vertus et ses perfections.

Au reste, ce berceau, où repose la gloire future du Ciel, renferme aussi toutes les espérances de la terre. Un temps viendra où les hommes n'auront qu'à l'invoquer pour obtenir les grâces dont ils ont besoin. Le pauvre la priera, et elle viendra au secours de sa détresse ; le malade la priera, et elle consolera ses souffrances ; l'affligé l'invoquera, et elle essuiera ses larmes ; le captif aura recours à son assistance, et elle fera tomber ses chaînes ; le matelot criera vers elle au plus fort de l'orage, et il sera préservé du naufrage ; le guerrier l'appellera sur le champ des combats, et il sera arraché à la mort ; le pécheur se jettera dans ses bras, et il sortira de l'abîme de son péché. Oui, elle vient au monde pour être l'espérance de la terre.

Mais elle sera aussi la terreur de l'Enfer, elle étendra sa souveraineté jusqu'au fond des abîmes. Celle qui « écrase la tête du serpent » maudit, sera à jamais l'ennemie acharnée et la reine victorieuse de toutes les phalanges infernales.

Au reste, si Marie doit être à la fois la gloire du Ciel, l'espérance de la terre, la terreur des démons, c'est que Dieu veut en faire la Mère de son Fils. Ce mot dit tout, c'est la plus grande des destinées que Dieu prépare à cette auguste Vierge.

Oui, elle sera la mère de Dieu..... Qu'on ne me cite donc plus en sa faveur d'autres titres de gloire ! Qu'on ne me parle plus des oracles qui l'ont annoncée, ni du sang royal qui coule en ses veines, ni des privilèges qui lui furent accordés avant de naître ! « *Paries autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum* »: là est toute sa gloire. Gravons cette parole sur son berceau et nous comprendrons la grandeur de sa naissance.

Deux fruits à recueillir..... imiter l'humilité de Marie dans ses grandeurs, et sa fidélité à la grâce dans toutes les circonstances privilégiées dont elle fut favorisée de Dieu.....

(*Fin improvisée*).

XLV

PRÔNE

SUR LA COMMUNION INDIGNE

POUR LE XIXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(4 octobre 1863)

Suivant l'interprétation d'un certain nombre de Docteurs, M. F., le festin des noces dont il est ici question nous offre la désignation symbolique du mystérieux banquet de l'Eucharistie. La robe nuptiale, dont il faut avoir soin de se revêtir avant de prendre part au festin, c'est l'innocence, c'est la charité, c'est l'état de grâce. Les ténèbres extérieures, où le roi fait précipiter le malheureux qui avait osé s'asseoir à sa table sans la robe des noces, c'est l'affreux châtiment de la réprobation, c'est l'abîme de l'éternelle damnation, c'est l'Enfer, auquel se vouent les infortunés qui ont l'audace de se présenter à la Table sainte avec une conscience coupable.

Quand Dieu, M. F., « le Roi immortel des siècles », daigna s'unir à l'Église par les liens de l'alliance la plus étroite et la plus indissoluble, il voulut donner un festin qui surpassât en excellence tous les festins du monde. Dieu qu'il est, il voulut traiter les invités en Dieu, mais « avec toute sa sagesse, dit saint Augus-

tin, il ne pouvait rien imaginer de plus à nous donner que lui-même; avec tous ses trésors infinis, il n'avait pas de plus grandes richesses à nous faire partager; avec toute sa puissance il ne pouvait pas nous communiquer davantage ». C'est bien vous dire qu'il ne trouva pas dans son cœur de marque d'amour plus touchante que l'institution de l'adorable Eucharistie, ce banquet sacré, cette table mystérieuse, où il consent à se donner lui-même aux âmes en nourriture. D'un bout du monde à l'autre, l'Église appelle ses enfants autour de cette table que leur a dressée son adorable Époux. Tous peuvent venir y prendre part : le riche comme le pauvre, l'homme du peuple comme le prince. Mais tous, avant de s'asseoir à la table du grand roi, doivent avoir soin, sous peine du plus terrible des châtiments, de se revêtir de la robe des noces, de la robe de l'innocence conservée intacte depuis le baptême, ou du moins purifiée dans les eaux de la pénitence, si les souillures du péché en ont altéré la blancheur. Mais, hélas ! M. F., pourquoi faut-il que l'Église ait de temps en temps à pleurer sur la lamentable audace de quelques-uns de ses enfants qui osent s'asseoir à la Table sainte sans la robe nuptiale, qui osent s'approcher de la sainte Communion sans l'innocence conservée ou reconquise ? Il n'y a pas ici, nous aimons à le croire, nous sentons le besoin de l'espérer, oh non ! il n'y a pas ici de ces chrétiens profanateurs dont la malice va jusqu'à transformer le mystère de la charité en un mystère de douleur. Mais cependant n'est-il pas bon de considérer de temps en temps l'énormité et les affreuses conséquences de ce crime pour en concevoir toute l'horreur qu'il mérite ?

Outrager un Dieu, M. F., l'outrager par l'abus de la plus glorieuse et de la plus signalée des faveurs, l'outrager à l'instant même où sa tendresse nous donne le gage le plus éclatant d'amour, l'outrager enfin pour le condamner au plus sanglant des opprobres comme au plus douloureux des martyres, n'est-ce pas là, M. F., je vous en prends à témoin, un des forfaits les plus odieux que puisse consommer une âme humaine ? Tel est, M. F., le crime du chrétien qui vient à l'autel recevoir son Dieu dans une conscience souillée par le péché mortel. Celui qu'il outrage ou, pour parler le langage de l'apôtre saint Paul, celui qu'il « crucifie de nouveau », c'est le Fils du Très Haut. Et comment le crucifie-t-il ? En donnant à la haine une place dans le sacrement de l'amour, en allant le prendre des mains de son prêtre pour lui ériger dans son cœur un calvaire. Et à quel moment ? A l'heure même où ce bon Maître lui montre l'excès de sa tendresse en consentant à descendre dans son âme et à devenir sa propre nourriture. Et pourquoi enfin l'insulter ainsi dans l'acte le plus touchant de sa miséricorde ? Ah ! M. F., oserai-je le dire ? C'est pour identifier sa chair adorable avec des sens dont il a fait peut-être des vases d'ignominie, des armes d'injustice ; c'est pour faire couler son sang divin dans un cœur plein de vices et de corruption ; c'est pour unir son âme sainte à une âme plongée dans la fange ; c'est enfin pour l'engloutir vivant dans une sorte d'enfer, où il le force, lui, la sainteté par essence, à se trouver face à face avec des ennemis qui l'insultent et des vices qu'il abhorre. En vérité, M. F., quel forfait ! Et quand faudra-t-il s'écrier, avec le prophète Jérémie : « *Obstupescite, cœli ;* cieux, soyez dans la

consternation ! » si ce n'est en présence de ce crime, que saint Cyprien appelle un crime de lèse-majesté divine, puisqu'il s'en prend à Dieu lui-même ? Oh ! M. F., je ne m'étonne plus de voir saint Pierre Damien peindre le chrétien profanateur sous les traits d'un bourreau qui porte une main téméraire sur la personne adorable du Sauveur ! Je ne m'étonne plus d'entendre le grand évêque d'Hippone, saint Augustin, dire à son peuple que ceux qui profanent le corps de Jésus-Christ régnant dans le Ciel, sont plus criminels que ceux qui le clouèrent à la croix pendant qu'il était sur la terre ! Je ne m'étonne plus d'entendre saint Jean Chrysostôme s'écrier, avec une énergie qu'on ne saurait dépasser, que, pour communier indignement, il faudrait être mille fois plus méchant que l'esprit du mal, que le démon lui-même : « *Multo dæmonio pejor* ».

Certes, M. F., quand nous parcourons l'Évangile, nous sommes révoltés de l'infâme trahison du disciple apostat. Et ce sera à jamais la honte d'un romancier sacrilège de notre temps de s'être un moment senti pris de compassion pour Judas, et de s'être donné le rôle plus qu'étonnant de réhabiliter un homme que la conscience humaine a pour jamais marqué d'un sceau ineffaçable de réprobation. Trahir un maître qui l'a comblé de biens, le trahir et l'envoyer à la mort pour satisfaire le plus vil intérêt, le trahir après en avoir reçu le gage de la plus touchante tendresse, le trahir enfin avec une démonstration apparente et tout hypocrite de respect et d'amitié, voilà le crime honteux de l'Iscariote Judas, à la pensée duquel vous êtes tentés, j'en suis sûr, de répéter avec saint Ambroise, parlant d'un autre attentat, que c'est un

monstre d'inhumanité propre à faire frémir les barbares eux-mêmes : « *Quod etiam omnes barbari horrere consueverunt* ». Or, dites-moi, M. F., n'est-ce pas le crime du profanateur de l'Eucharistie ? Il vient en apparence pour adorer, mais, au fond, il méprise et il outrage... Il feint d'offrir à son Dieu une pieuse hospitalité préparée par l'amour, et il ne lui donne entrée dans son cœur que pour le livrer au démon qui y règne en maître. Il fléchit le genou en signe de respect, et il lui prépare un douloureux martyre. Il lui donne un baiser, qui est la marque de l'amitié, et il le change en un signal de trahison. Au moment même où il reçoit son corps comme pain de vie, son sang comme breuvage d'immortalité, il lui dresse une nouvelle croix. « Il se rend coupable de son corps et de son sang », dit le grand Apôtre : coupable de son corps, comme s'il l'avait crucifié, coupable de son sang, comme s'il l'avait répandu : « *Reus erit corporis et sanguinis Domini* ».

J'en appelle maintenant, M. F., à votre témoignage, une telle indignité ne surpasse-t-elle pas toutes les noirceurs imaginables ? On dit, M. F., qu'au moment où sa ruine approcha, le Temple de Jérusalem se prit à trembler, comme saisi d'épouvante, et qu'un docteur de la loi, témoin de ce prodige, ne put s'empêcher de s'écrier : « O temple ! qu'est-ce que tu as ? dis-moi ce qui t'agite ? » Et nous, M. F., à la vue des profanations qui attristent le sanctuaire, nous nous écrierons volontiers : Pourquoi le temple ne frémit-il point d'horreur et d'indignation ? Pourquoi le monde ne s'ébranle-t-il pas lui-même, comme autrefois à la mort de l'Homme-Dieu ? Remarquez-le, en effet, M. F., plus coupables que les Juifs sont les

chrétiens profanateurs : celui qu'ils crucifient de nouveau, ils le connaissent mieux que les bourreaux du Golgotha; ils en ont reçu plus de bienfaits, et, comme ils le torturent avec plus de lumière et d'ingratitude, ils le martyrisent également avec plus de calme et d'obstination. C'est ce qui inspire, M. F., à un grave orateur ces énergiques paroles : « Je soutiens sans hésiter, dit Bourdaloue, je soutiens sans crainte de dépasser les bornes de la vérité la plus exacte, que, si le Sauveur était encore dans une chair passible et mortelle, et qu'il dût comme autrefois endurer une seconde passion et une seconde mort, rien, de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui les bourreaux, ni de tous les tourments qu'il souffrit par la haine et la barbarie des Juifs, ne lui serait plus odieux et, en ce sens, plus douloureux que le crime d'un chrétien qui, par un sacrilège, profane son corps et son sang ».

La communion indigne étant le plus énorme des crimes, il n'est pas étonnant que Dieu le punisse de la manière la plus effroyable. Sans parler, M. F., des châtiments temporels et publics que Dieu réserve dans sa colère aux profanateurs, aux sacrilèges, sans chercher à vous montrer, avec saint Jean Chrysostôme, à travers ces catastrophes qui se passent autour de nous dans une famille, dans une bourgade, dans une cité, dans un empire, à travers ces calamités qui épouvantent et déconcertent, Dieu poursuivant la vengeance des communions indignes, écoutez en quels termes l'Esprit-Saint nous dépeint le malheur que s'attire personnellement le chrétien sacrilège : « Celui qui mange la chair et boit le sang du Sauveur indignement, dit l'apôtre saint Paul, celui-là mange

et boit sa propre condamnation ». «C'est-à-dire, M. F., suivant l'énergique commentaire d'un éloquent interprète, que la nourriture céleste qu'il profane est un poison qui s'incorpore en lui, qui pénètre dans l'intérieur de ses os, qui fait de tout son corps une masse de perdition et destinée au feu ; c'est-à-dire que la sentence de mort prononcée contre lui se mêle avec sa propre substance, ne fait plus qu'une même chair avec lui, de sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler et de séparer l'anathème qui est devenu son être ; c'est-à-dire, en un mot, que l'Eucharistie profanée ne laisse presque plus d'espérance de retour ». « Malheur aux cœurs impurs et sacrilèges qui reçoivent indignement leur Dieu! s'écrie saint Thomas de Villeneuve : il n'y a pas de châtiments assez grands pour punir l'outrage fait à Jésus-Christ. Il vient à eux comme époux, il en sort comme juge : *ingreditur ut sponsus, egreditur ut judex* »... Quand surtout l'habitude du sacrilège s'est quelque peu prolongée, la pénitence est si difficile qu'il faudrait presque en désespérer, si l'on devait désespérer de rien avec la miséricorde infinie de notre Dieu. C'est ici ou jamais que doit s'appliquer cet épouvantable texte de l'Apôtre: « Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés et qui ont goûté le don du Ciel et qui sont tombés, il est impossible qu'ils se renouvellent par la pénitence. *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste.... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam* ». Bien forte, M. F., est la parole de saint Paul, et pourtant elle est vraie : l'expérience l'atteste. Il suffit d'être tant soit peu initié au ministère de la direction des âmes pour être convaincu

qu'un chrétien profanateur ne répare que rarement ses faiblesses. Il fait bien quelquefois et de loin en loin certains actes sincères de repentir, mais ce ne sont en lui que des sentiments passagers. Bientôt, renouant la chaîne de ses iniquités, il retourne s'asseoir à la Table sainte sans la robe nuptiale ; plus il se nourrit de cet aliment divin, plus son cœur s'endurcit, plus sa conscience comme cautérisée devient insensible à tous les traits de la grâce. En sorte que cette nourriture sacrée, qui devait « garder pour la vie » le chrétien qui la prend, par un renversement fatal le garde pour la mort.

Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement ? Pour avoir une seule fois mal reçu le corps de son Maître, Judas se désespère et expie sa trahison par la plus hideuse de toutes les morts. Oh ! que les chrétiens qui ont le malheur de se rendre coupables du même forfait et traîtres au même Dieu ne s'attendent pas à terminer leur vie avec sécurité ! Sans doute, ce bienfait n'est pas au dessus de la bonté suprême, ce n'est pas nous qui oserions mettre des bornes à la miséricorde d'un Dieu qui aurait sauvé Judas, si Judas l'avait voulu ; mais ils ne peuvent compter sur un tel prodige de grâce, et, selon la marche ordinaire des choses, il est bien à craindre que, finissant leurs jours ou dans le calme de l'endurcissement ou dans une rage effrayante, ils n'aillent paraître devant le grand Juge chargés de tous leurs sacrilèges et ne soient « précipités dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents ».

Ce crime de la communion indigne est tellement odieux, tellement funeste, qu'on peut vraiment se demander s'il est bien possible qu'il se rencontre

quelque part un homme assez aveugle, assez impie pour oser le commettre. Mais, hélas! pourquoi sommes-nous obligés d'avouer, avec une grande tristesse, qu'il est plus fréquent qu'on ne le pense d'ordinaire de rencontrer des chrétiens profanateurs ? Ce sont ceux qui négligent d'aller s'agenouiller aux pieds du prêtre pour confesser le péché qu'ils ont commis ; ce sont ceux qui, par le défaut d'un examen sérieux, par l'insuffisance de leur repentir ou la mauvaise honte d'avouer leurs faiblesses, sortent du tribunal réconciliateur plus pécheurs qu'ils n'y étaient entrés, chargés de tout le poids d'une absolution sacrilège que le Ciel n'a pas ratifiée, et osent cependant, avec une conscience aussi criminelle, s'approcher du banquet eucharistique...

Oh ! M. F., si, ce qu'à Dieu ne plaise ! il se rencontrait ici, parmi ceux qui m'écoutent, quelqu'un qui ait eu le malheur de commettre ce crime épouvantable, qu'il ne désespère pas. « Le sang précieux qu'il a profané peut encore le purifier, dit saint Augustin, mais il faut qu'il y mêle ses gémissements et ses larmes ». Pour nous tous, M. F., suivant le conseil de l'Apôtre, « éprouvons-nous » nous-mêmes avant de nous asseoir à la Table sainte, et, au lieu d'avoir à redouter le sort effrayant réservé à l'indigne communiant, nous trouverons dans ce sacrement d'amour un germe de salut et de résurrection. Ainsi soit-il !

XLVI

PRÔNE

SUR LES DISPOSITIONS REQUISES POUR COMMUNIER

(11 octobre 1863)

Dans notre instruction dernière, nous avons vu que la principale disposition de l'âme pour s'approcher de la Table sainte, c'est d'être en état de grâce : le convive qui n'est pas revêtu de la robe des noces n'est pas digne de s'asseoir à la table du festin, et c'est se rendre coupable du plus odieux comme du plus funeste des attentats que de communier avec une conscience souillée d'un péché grave. Aujourd'hui, M. F., j'ai l'intention de vous dire quelques mots sur les autres dispositions de l'âme requises pour la sainte Communion.

Saint Grégoire pape rapporte qu'anciennement, lorsque le moment de la communion était arrivé, le diacre se tournait vers le peuple et disait à haute voix : « Que ceux qui ne sont pas assez bien disposés pour participer à ce divin mystère se retirent et fassent place aux autres ; *qui non sunt parati dent locum* ». Puis, adressant la parole à ceux qui devaient communier, il leur disait : « Approchez avec foi, avec crainte et avec amour ; *accedite cum fide, tremore et*

dilectione ». Telles sont, en effet, les dispositions dont la sainte Église désire voir ses enfants animés chaque fois qu'ils viennent se présenter au festin des anges. Le Dieu qui se donne dans la Communion, c'est un Dieu de grandeur et de majesté : il faut le recevoir avec foi ; c'est un Dieu de justice et de sainteté : il faut le recevoir avec crainte et humilité ; c'est un Dieu de bonté et d'amour : il faut le recevoir avec amour et ferveur...

« C'est avec la plénitude de la foi, dit saint Thomas d'Aquin, qu'une âme chrétienne doit s'approcher du Dieu de l'autel ». Ah ! M. F., si le Seigneur se manifestait à nous sensiblement, tel qu'il se montra à Moïse sur la montagne du Sinaï, tel qu'il parut à ses disciples sur le Thabor, avec ce visage éblouissant de splendeur qu'il découvre à ses élus dans la béatitude éternelle, nous n'aurions pas besoin de nous exciter à croire : un attrait invincible entraînerait l'assentiment de nos esprits et de nos cœurs. Ici cette majesté est invisible et voilée, les ombres du sacrement couvrent sa grandeur et son éclat. Mais, tout caché, tout anéanti qu'il est sous des symboles qui dérobent aux sens l'homme et le Dieu, nous lui devons l'hommage d'une foi aussi ferme et aussi vive que s'il se révélait manifestement à nous dans l'éclat de sa gloire. Quand donc, M. F., nous nous approchons de la Table sainte, imposant silence à nos sens et prosternant notre raison devant l'infaillible autorité de la parole d'un Dieu, nous devons par la foi lever les voiles, percer les nuages dont il se couvre et, à travers les ténèbres vénérables dont il est enveloppé, nous devons reconnaître le Dieu puissant qui a fait le monde, le Dieu bon qui l'a sauvé, le Dieu juste

qui doit le juger à la fin des temps. Oui, M. F., pendant que « les impies blasphèment ce qu'ils ignorent », pendant que les hérétiques et les incrédules refusent de croire aux prodiges de l'amour, nous, chrétiens, nous devons croire, nous devons confesser, avec l'Apôtre, qu'il « est vraiment le fils de Dieu », celui que nous allons recevoir : « *Et nos credidimus et cognovimus* »... C'est le Sauveur tel que Dieu le Père l'a « engendré avant l'aurore », tel qu'il a été conçu dans le sein virginal de Marie, tel que, sur la croix, il a donné sa vie pour notre rachat. Oui, c'est Jésus-Christ qui nous est donné dans la Communion : c'est Jésus-Christ avec son corps, avec ce corps qui, après avoir passé par les infirmités humaines, est maintenant revêtu de gloire dans le Ciel ; c'est Jésus-Christ avec son sang, ce sang précieux qui arrosa le jardin de Gethsémani, le prétoire de Pilate et le Calvaire, et « dont une seule goutte eût suffi pour laver le monde »; c'est Jésus-Christ avec son âme, cette âme dont l'excessive tristesse expia nos folles joies, et dont l'amour pour nous fut si généreux et si tendre ; c'est Jésus-Christ avec sa divinité, cette divinité éternellement puissante et éternellement bonne, qui opéra pour le salut des hommes tant de prodiges de miséricorde..... Oui, c'est Jésus-Christ tout entier qui se donne dans le sacrement de l'Eucharistie, et, plus confiant que le disciple qui voulut voir et toucher avant que de croire, le vrai chrétien qui communie, au moment où l'hostie sainte lui est présentée par les mains du prêtre, doit s'écrier dans le transport de sa foi : « Oui, c'est bien mon Seigneur et c'est bien mon Dieu ; *Dominus meus et Deus meus* ».

Telle est la foi vive dont nous devons être animés,

M. F., aux approches de la sainte Table : « *Accedite cum fide* »... C'était la foi de saint Jean Chrysostôme, qui, dans la célébration du saint Sacrifice, voyait les anges en foule environner d'une couronne d'adorateurs l'autel où s'immolait la divine Victime. C'était la foi de saint Louis, qui refusait de voir une hostie miraculeuse, aimant mieux s'en reposer sur la parole de l Évangile que d'en croire le témoignage de ses yeux. C'était la foi de saint François-Xavier, qui regardait comme la plus grande peine de la vie « celle d'être privé du pain céleste qui fortifie le cœur de l'homme ». C'était la foi de saint Philippe de Néri, qui, chaque fois qu'il montait à l'autel, éprouvait les commotions les plus violentes, parce qu'il se voyait face à face avec la Victime sacrée..... Mais où est-elle parmi nous, M. F., cette foi vive et pénétrante qui perce tous les voiles ? Combien d'âmes ne voyons-nous pas se présenter à la Table sainte, paraissant ne pas connaître le Dieu qu'elles viennent recevoir ? Combien de chrétiens qui communient avec la foi à la présence réelle, oui, mais avec une foi inerte et sans vie, et qu'à leur air dissipé et distrait, à la négligence de leur maintien, on pourrait vraiment soupçonner de ne pas « discerner le corps du Seigneur » ?

Gardons-nous, M. F., de mériter ce reproche, et, à cette première disposition de foi, joignons une disposition de crainte et d'humilité : « *Accedite cum tremore* »... Le Dieu que l'on reçoit dans la sainte Communion, c'est le Dieu trois fois saint, qui « découvre des taches jusque dans la pureté des anges » ; c'est l'Époux divin des âmes, qui ne se plaît que « parmi les lis » ; c'est le Juge suprême, qui ébranle les colonnes du monde sous les pas de son éternité et

fera sans appel, au dernier des jours, le discernement des bons et des méchants... Oh ! M. F., si Jean-Baptiste, qui avait été sanctifié dans le sein de sa mère et qui, dans sa retraite, avait vécu plutôt comme un ange que comme un homme ; si Jean-Baptiste, dont le Sauveur avait dit qu'il était « un prophète et plus qu'un prophète » ; si Jean-Baptiste, le plus pur des hommes, le pénitent du désert, le précurseur de Jésus-Christ, a reconnu qu'il était « indigne de dénouer les cordons de la chaussure » du divin Maître ; si le premier des apôtres, si saint Pierre, stupéfait et comme hors de lui, à la vue d'une pêche miraculeuse produite par une simple parole de Jésus-Christ, se jeta à ses pieds et lui dit : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur », oh ! quelle doit être notre frayeur, quand nous approchons de notre Dieu, nous, si pleins de faiblesses et d'infirmités ! C'est à nous de prosterner notre âme avec un saint tremblement de toutes ses puissances ; c'est à nous, cendre et poussière, de nous abaisser ; c'est à nous de creuser, de creuser encore jusqu'à notre néant ; c'est à nous de nous écrier avec l'humble centenier de l'Évangile : « Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme ; une parole seulement, une parole de votre bouche serait une grâce insigne » ; ou encore : « D'où me vient cet honneur que mon Seigneur et mon Dieu vienne à moi ? », « Ah ! retirez-vous, car je ne suis qu'un pécheur, *Exi a me, quia homo peccator sum* ». Mais pourtant, M. F., loin du Seigneur, quelles que soient vos misères, que pourriez-vous devenir ? Oh ! que ce saint tremblement ne vous fasse pas perdre confiance : le Dieu de l'autel c'est le Samaritain cha-

ritable qui « est venu pour les malades et non pour ceux qui n'ont pas besoin de médecin » ; et la divine Communion n'est pas moins un remède pour les infirmes qu'une nourriture délicieuse pour les parfaits, un lait pour les enfants qu'un pain solide pour les forts.

La peinture a immortalisé dans un de ses chefs-d'œuvre la communion dernière de saint Jérôme. On le voit, sur son lit de mort, prêt à recevoir son Dieu ; il considère d'un côté son néant et de l'autre la majesté souveraine qui s'abaisse jusqu'à lui ; son front reflète les sentiments d'humilité profonde et de sainte frayeur qui pénètrent son âme ; et, de ses lèvres, déjà à demi décolorées par les approches de la mort, on croit entendre sortir ces humbles paroles : D'où me vient cette faveur que mon Maître descende jusqu'à moi ? Non, mon Dieu, non je ne suis pas digne ; ah ! éloignez-vous d'un pauvre pécheur !... Modèle admirable des sentiments de crainte et d'humilité qui devraient nous accompagner à la Table sainte, mais modèle accusateur pour un grand nombre d'âmes...

Il est enfin, M. F., une troisième disposition intérieure que nous devons apporter à la sainte Communion : c'est l'amour, c'est le désir : « *Accedite cum dilectione* ». Est-il vraiment nécessaire de vous y exhorter, M. F. ? Pourrions-nous refuser ce sentiment à un Dieu qui nous aime et qui se sent pressé lui-même du désir de se donner à nous ? L'amour peut-il donc être payé autrement que par l'amour ? Comment n'aimerions-nous pas un Dieu qui « nous a aimés le premier », et qui nous « aime jusqu'à la fin », jusqu'à la dernière limite, jusqu'à l'excès, en se donnant lui-même ? Oh ! M. F., si saint Bernard a pu dire avec

raison que « Notre-Seigneur a voulu naître sur la paille de l'étable, parce qu'il a voulu gagner notre cœur, parce qu'il a voulu être aimé de nous ; *sic nasci voluit, quia amarit voluit* », ne pouvons-nous pas emprunter ses paroles et vous redire que, si ce bon Maître est là sur l'autel, s'il demeure dans le tabernacle, s'il se donne dans la sainte Communion, c'est pour être aimé ? C'est dans ce sacrement qu'il est pasteur, qu'il est père ; « ce n'est pas dire assez, dit saint Jean Chrysostôme : là, il est plus tendre que les mères, qui souvent ne nourrissent pas de leur lait les enfants qu'elles ont mis au jour ; lui, il ne peut souffrir que ses enfants reçoivent d'autre nourriture que lui-même ». Encore une fois comment pourrions-nous rester froids en présence de tant d'amour ? Comment pourrions-nous ne pas brûler parmi tant de flammes ? Toujours donc nous devons apporter à la sainte Communion « la ferveur de la charité », comme le disait autrefois le diacre aux fidèles : « *Accedite cum dilectione* »...

Remarquez-le pourtant, M. F., communier avec amour et ferveur, ce n'est pas précisément éprouver certains effets d'une dévotion sensible, certains attendrissements, certaines émotions qui provoquent les soupirs et les larmes. Il plaît quelquefois au Seigneur de nous donner cette grâce consolante ; quand il accorde ce secours à notre infirmité, il faut le recevoir avec humilité, sans s'y attacher et s'estimer meilleur; il faut en supporter la privation sans trouble, quand il le refuse pour exercer notre foi. Communier avec amour, c'est communier avec un esprit de sacrifice et de véritable immolation de soi-même ; c'est se faire victime avec l'auguste Victime (la vraie marque

de l'amour, c'est le don de soi); c'est communier en se livrant à Jésus-Christ, comme il se livre à nous; c'est apporter à la Table sainte un désir ardent de la Communion, c'est avoir faim et soif de Jésus-Christ et de la sainteté, dont il est la source toujours intarissable. « De même que le pain matériel répare mieux les forces et soutient mieux la vie, si on le mange avec goût, ainsi, dit saint Augustin, le pain du Ciel veut être reçu dans un cœur affamé », dans une âme saintement altérée, pour se convertir en notre propre substance, pour former en nous, ainsi qu'on l'a dit dans un langage non moins énergique qu'original, un sang évangélique, un tempérament chrétien, pour changer notre chair de corruption et de péché à l'innocence et à la sainteté de l'homme nouveau.

Suivons donc, M. F., le conseil que nous donne saint François de Sales dans son admirable livre de l'*Introduction à la Vie dévote* : « La veille du jour où vous devez communier, dit le pieux Évêque de Genève, commencez à vous préparer à cette sainte action par des aspirations fréquentes et des sentiments d'amour;..... si vous vous éveillez pendant la nuit, remplissez aussitôt votre cœur de quelques bons sentiments, et votre bouche de quelques paroles odoriférantes qui parfument votre âme et la préparent à recevoir son Époux ». Que la sainte Eucharistie, M. F., soit pour nous comme pour les premiers chrétiens la chose désirée : « *Desiderata* ». Elle renferme Celui que le patriarche Jacob nomme le « Désiré des collines éternelles, *desiderium collium æternorum* », Celui qui est appelé par l'épouse sacrée dans le *Cantique des Cantiques* : «le tout désirable, *totus desi-*

derabilis »..... Mais, hélas ! M. F., combien de chrétiens peut-être qui ne viennent à la Table sainte qu'avec un cœur tiède, qui s'y traînent plutôt qu'ils n'y courent, et qu'y amènent l'usage, l'habitude, la bienséance, et non le recueillement, la ferveur et l'amour !....

Pour nous, M. F., n'approchons jamais de la sainte Communion qu'avec une foi vive et pénétrante, une sainte frayeur et une profonde humilité, un amour ardent et un grand désir: « *Accedite cum fide, tremore et dilectione* » ; et tel sera notre bonheur qu'après nous être nourris, ici-bas, dans la terre de l'exil, avec ces saintes dispositions, de la Victime du passage, nous serons admis un jour à cueillir les fruits de l'arbre de vie, que le Seigneur a planté pour nous dans la patrie, dans les cieux. Ainsi soit-il !

XLVII

PRÔNE

SUR LA SAINTETÉ

(Octave de la Toussaint, 1863)

En tout temps et à chaque jour de l'année, l'Église ne cesse de rappeler aux chrétiens, ses enfants, l'obligation de la sainteté ; mais ne vous semble-t-il pas qu'en ce jour, qui est comme la continuation de la grande Fête de tous les Saints que nous célébrions dimanche dernier, elle nous répète à tous avec plus d'insistance que jamais : « *Sanctificamini*, sanctifiez-vous », imitez ceux que vous vénérez, c'est la volonté de Dieu que vous deveniez aussi des saints : « *Hæc est voluntas Dei santificatio vestra* »... ? Pour vous animer, M. F., à marcher dans cette voie de la sainteté que Dieu exige de nous, je viens, en quelques mots, vous montrer que nous ne rencontrons pas dans cette voie plus d'obstacles que les saints et que nous avons les mêmes secours.

Il est une illusion bien commune, contre laquelle un trop grand nombre d'âmes semblent avoir peine à se prémunir : elle consiste à supposer les saints d'une condition différente de la nôtre et d'une nature toute privilégiée, tout exceptionnelle. Il suffit cependant, M. F., de faire appel aux lumières du plus sim-

ple bon sens pour comprendre que les saints étaient des hommes comme nous, organisés de la même manière, ayant les mêmes obstacles à surmonter, les mêmes difficultés à vaincre.

Que, sous le rapport des difficultés qui viennent de la doctrine elle-même, leur situation fût identique à la nôtre, cela est évident et ne demande aucune démonstration. Pour eux comme pour nous, les enseignements du Sauveur avaient leurs mystères, et la foi ses ombres et ses obscurités. A eux comme à nous, les devoirs de la morale, les préceptes évangéliques se présentaient avec leur rigueur et leur austérité. Vous savez tous qu'il ne saurait y avoir deux lois : l'une triste, sévère, réprimante pour les uns, et une seconde douce, indulgente, facile pour les autres. Nul d'entre vous ne s'imagine, je pense, que Dieu veuille faire acheter aux uns le Ciel par les travaux d'une vie pénitente et crucifiée, et y conduire les autres par un chemin de fleurs. Aux saints aussi bien qu'à nous il a été dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive..... N'aimez pas le monde ni les choses du monde..... Vous ne pouvez servir deux maîtres..... Le royaume de Dieu souffre violence, et il n'y a que ceux qui savent se faire violence qui l'emportent d'assaut ». La loi évangélique est commune à tous les chrétiens, c'est d'après elle que nous serons tous jugés, disons mieux : c'est elle qui nous jugera tous. Sous le rapport de la doctrine, M. F., les saints se trouvaient donc dans le même milieu que nous, ils voyaient s'élever devant eux les mêmes difficultés.

Ils avaient aussi au dedans d'eux-mêmes les obsta-

cles que nous ressentons en nous, quand il s'agit de marcher dans le chemin de la sainteté, je veux parler des passions. Qui pourrait croire en effet que les saints fussent pétris d'une autre boue que la nôtre, et qu'ils n'aient pas senti comme nous l'aiguillon du « vieil homme » ? Saint Paul, comme vous le savez, M. F., a été un grand saint, « un vase d'élection » ; eh bien ! quand cet homme nous fait l'histoire de son intérieur, savez-vous ce qu'il nous dit ? Écoutez : « Je sens dans mes membres une loi qui répugne à la loi de l'esprit et me captive sous la loi du péché : le bien que je veux, je ne le fais pas ; et le mal que j'ai en horreur, je l'accomplis ». Voilà, M. F., ce que disait saint Paul, cet homme qui avait apporté au christianisme tout le feu d'une âme qui passe de la persécution à l'apostolat, cet homme vieilli déjà, « portant dans sa chair la mortification et les stigmates de Jésus-Christ », battu de verges pour sa foi, épuisé de ses longues pérégrinations et courant au martyre qui doit « consommer sa course ». Voilà ce que disait saint Paul, et, dans l'horreur que lui inspirait ce combat, dans l'effroi que lui causait cette épouvantable lutte, il se proclamait « le plus infortuné des hommes, *infelix homo* ! » Ah ! M. F., telle est la loi de la vie : c'est un combat perpétuel, une guerre à outrance, et l'âme la plus juste porte en elle-même, avec le malheureux foyer de la concupiscence, le germe et la racine de tous les vices. Gardons-nous donc, M. F., de prétexter nos passions pour échapper à l'obligation de la sainteté ; gardons-nous de mettre en avant, comme on ne le fait que trop fréquemment, une organisation trop vive, une imagination trop ardente, un cœur incandescent, une sen-

sibilité excessive... De même nature et de même condition que nous, les saints étaient sujets aux mêmes penchants, aux mêmes erreurs, aux mêmes inclinations, aux mêmes faiblesses... Nous avons des passions, nous avons en nous-mêmes un foyer de convoitises qui tend à nous asservir ? Augustin, lui aussi, avait les siennes, et c'est en jetant en Dieu cette surabondance d'amour, qu'il avait laissée déborder sur les créatures, qu'il devint la lumière de l'Église et un de ses plus grands saints. Nous avons des passions, c'est l'ardeur du plaisir qui nous emporte ? Jérôme, lui aussi, avait les siennes, et c'est par les austérités de la pénitence et de la mortification qu'il étouffait les feux mal éteints de la concupiscence qui le brûlaient jusqu'au fond du désert. Nous avons des passions, notre âme rêve la gloire, notre cœur est dévoré par une insatiable ambition ? François-Xavier, lui aussi, avait les siennes; mais sa gloire à lui, c'était de se dépenser en faisant du bien à ses frères ; son ambition, il cherchait à la satisfaire par les travaux du plus infatigable dévouement et du plus intrépide apostolat. Nous avons des passions, un caractère violent et irascible ? Tel était François de Sales aux jours de sa jeunesse. Un cœur trop aimant, une nature trop portée vers les créatures ? Telle était Thérèse dans ses premières années. Mais, au lieu de laisser s'épanouir sur le monde le trésor d'affection qu'elle avait au cœur, l'Ange du Carmel sut l'épurer dans les étreintes de la charité divine, et, par trente années de luttes, l'Évêque de Genève réussit à plier sa nature et à devenir le modèle de la plus admirable douceur. Encore une fois, M. F., ne nous plaignons pas de nos passions ; comme

les saints, travaillons à les vaincre; comme les saints, apprenons à les diriger, et, en suivant leurs exemples, grandes seront nos joies, grand sera notre bonheur sur la terre, mais plus grands encore seront nos joies et notre bonheur dans une vie meilleure.

Avec les mêmes obstacles qu'à l'intérieur, les saints rencontrèrent comme nous au dehors de nombreuses difficultés. Comme nous, ils avaient à se défendre des maximes dangereuses du monde et de ses pompes séductrices; comme nous, ils avaient constamment à lutter contre les attaques de l'esprit de ténèbres, que l'apôtre saint Pierre nous dépeint « rôdant autour des âmes comme un lion rugissant pour les dévorer » ; comme nous, ils étaient en présence de grands scandales et de damnables exemples. Pour pratiquer la vertu et rester fidèles à leur conscience et à leurs devoirs, comme nous, ils avaient à appréhender des persécutions de tout genre, tantôt poursuivis par les impies ou les esprits légers, tantôt attaqués par les sophistes et les faux savants. Oui, M. F., dans tous les âges comme dans tous les lieux, partout et toujours, autrefois comme aujourd'hui, pour marcher résolument dans le chemin de la perfection, il a fallu compter avec mille obstacles du dehors. Partout et toujours, le chrétien a eu à lutter, sur un champ de bataille inévitable, avec le monde et ses partisans, le démon et son armée de satellites. Prenons-en donc généreusement notre parti, M. F.; quelles que soient les luttes que nous avons à soutenir, quelles que soient les difficultés que nous avons à vaincre, ne perdons pas courage. Dieu ne nous impose pas des commandements impossibles : s'il nous fait un devoir de la sainteté, c'est que nous pouvons l'accomplir.

Suivant le beau mot de saint Augustin, « ce que les saints ont fait nous pouvons le faire nous-mêmes », puisque nous avons les mêmes secours.

Ici, M. F., nous allons descendre dans un ordre d'idées essentiellement pratiques : voulez-vous savoir en quoi nous faisons consister les moyens de sanctification ? Ils sont tellement élémentaires qu'il semble impossible au vrai chrétien de les méconnaître ou de les oublier. Pour réaliser toute la perfection de leur vie, les saints tout simplement prenaient garde aux dangers, priaient avec ferveur et se fortifiaient à l'aide des sacrements.

Et d'abord ils se tenaient attentivement sur leurs gardes, ayant toujours présente à l'esprit la recommandation du divin Maître : « *Vigilate*, veillez ». Ils savaient la profondeur de cette parole de nos saints Livres : « *Qui amat periculum, in illo peribit*, celui qui aime le danger, qui le cherche, qui n'est pas attentif à l'éviter y trouvera la mort ». Aussi les voyait-on marcher dans le chemin de la vie avec des précautions constantes et une vigilance qui ne se démentait jamais; et nous, pauvres infortunés, qui avons tant à lutter au-dedans et au-dehors, nous qui rencontrons tant d'ennemis de notre salut, nous qui savons, par une désolante expérience, qu'il y a sur notre route en ce monde, à droite et à gauche, des abîmes qui peuvent s'ouvrir instantanément, nous avançons les yeux fermés, nous nous jetons de notre propre mouvement au milieu des occasions dangereuses, sans aucun égard pour les avertissements de notre conscience. Avez-vous quelquefois songé, M. F., à la témérité de ces infortunés que l'on voit s'engager aveuglément sur ces terrains élevés perpendiculai-

rement le long de nos rivages ? Ils s'avancent de plus en plus vers le bord, en disant que le sol est solide sous leurs pas, et voici qu'il cède tout à coup, et ils tombent avec lui d'une chute qui les brise et les met en pièces. Telle est, hélas ! trop souvent notre conduite : nous faisons le mal par aveuglement, la plus grande partie de nos fautes vient du défaut de prévoyance.

A la vigilance les saints joignaient la prière, suivant les recommandations du Sauveur : *Vigilate et orate* ». Se sondant eux-mêmes jusque dans leur propre fonds, ils comprenaient qu'ils n'avaient personnellement aucune force, aucune énergie ; mais, sachant que, « fidèle dans ses promesses », Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent avec confiance, ils priaient et priaient avec ferveur. Comme saint Paul, on les entendait souvent répéter : « Je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout en Celui qui me fortifie ». La prière les rendait forts de la force même de Dieu. Où en sommes-nous, M. F., par rapport à ce devoir si essentiel, si indispensable de la prière ? Combien parmi nous ont à gémir chaque jour sur les plus désolantes faiblesses et les plus lamentables chutes, parce qu'ils ne prient pas ! « Sans moi vous ne pouvez rien faire », a dit le Sauveur. Loin de Dieu, il n'y a que ténèbres dans l'esprit, défaillances dans le cœur..... Loin de Dieu et livrée à elle-même, une âme ne peut que faiblir et tomber en face de l'ennemi : imitons donc les saints, et ayons recours par une prière persévérante à Celui-là seul qui peut nous soutenir et nous fortifier.

Toutefois, M. F., n'oublions pas de le dire, aux faiblesses, aux défaillances inhérentes à notre pau-

vre nature, il y a encore d'autres remèdes : ce sont les sacrements, ces canaux mystérieux par où le Seigneur fait couler sa grâce en nos âmes ; c'est surtout la sainte Eucharistie, « ce pain des Anges », qui non seulement entretient la vie surnaturelle, mais la développe et l'agrandit. C'est à cette table divine que les saints venaient se revêtir de l'armure des forts ; c'est là que des femmes timides et de faibles enfants venaient puiser un courage supérieur à leur âge et à leur sexe ; c'est de là que les martyrs s'élançaient aux combats et à la mort, comme « des lions respirant le feu de la charité » ; c'est là que se formaient les vierges, ces anges de la terre cherchant à rivaliser de pureté et d'innocence avec les anges du Ciel ; c'est là que tous les saints venaient nourrir leur foi, affermir leur espérance, embraser leur charité ; c'est là qu'ils trouvaient la paix la plus douce, en possédant sous les ombres de la foi Celui qu'ils possèdent maintenant dans la splendeur de leur gloire. Oh ! M. F., quelle excuse pourrions-nous avoir au tribunal de Dieu, si nous ne venons pas, comme les saints, chercher à la Table eucharistique le remède qui peut guérir nos plaies et ranimer nos défaillances, si nous ne venons pas y nourrir nos âmes de cet aliment céleste, « qui les garde pour l'éternelle vie » ?

Oh ! M. F., entrons franchement et généreusement dans la voie qu'ont suivie les saints : si nous avons les mêmes obstacles, nous avons à notre disposition les mêmes secours, nous avons dans les mains les mêmes moyens de sanctification : la vigilance, la prière, la sainte Communion ; profitons-en comme eux, et nous ne nous plaindrons plus d'être constam-

ment attardés dans la route de la perfection ; nous ne nous plaindrons plus d'avoir constamment à porter au saint tribunal de la pénitence les mêmes faiblesses et les mêmes misères ; notre marche pourra bien être lente, nous pourrons bien ne parcourir chaque jour qu'une très faible distance, mais au moins nous avancerons, et cela suffira aux exigences de notre conscience comme à l'appel de notre Maître; nous serons des saints dans la mesure des forces que la divine Providence veut bien nous départir; et, après avoir suivi ici-bas, dans la route qu'a ouverte le Sauveur notre maître, les saints, nos frères et nos modèles, nous parviendrons à notre tour au même terme, au même bonheur. Ainsi soit-il!

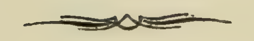


TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS.. V

SAINT-REMI DE DIEPPE (1858-1860) :

Sermon sur l'éducation de la famille, prêché à Butot (1858).. 9

Prône sur le mariage, pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie (16 janvier 1859)............... 25

Prône sur la dévotion, pour le troisième dimanche de l'Avent (11 décembre 1859)...................... 37

Sermon sur les combats et les triomphes de l'Église, pour le jour de l'Épiphanie (8 janvier 1860)....... 50

SAINT-PATRICE DE ROUEN (1860-1863) :

Instruction sur le chapelet, pour le mois de Marie (1860).. 71

Prône sur les mystères, pour la fête de la sainte Trinité (3 juin 1860)............................ 82

Prône sur l'humilité, pour le dixième dimanche après la Pentecôte (août 1860)........................ 94

Sermon sur la grandeur publique de Marie, prêché à la Cathédrale de Rouen en la fête de l'Assomption (15 août 1860).. 106

Sermon sur le respect humain, pour la fête de la Dédicace (7 octobre 1860)........................ ... 126

Pages.

Prône sur le Jugement dernier, pour le dernier dimanche après la Pentecôte (25 novembre 1860)........ 144

Prône sur l'apostolat de famille, pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie (20 janvier 1861)...... 156

Prône sur la nécessité de la prière, pour le quatrième dimanche après Pâques (28 avril 1861)........... 167

Instruction sur la méditation, sa nature, son importance (Mois de Marie, 5 mai 1861)................ 178

Sermon pour le renouvellement des vœux le jour de la première Communion.......................... 194

Instruction sur les prétextes opposés à la méditation (Mois de Marie, 23 mai 1861)....................... 212

Instruction sur une méthode de méditation (Mois de Marie, 30 mai 1861).. 226

Sermon pour la fête du Sacré-Cœur de Jésus (1861).. 238

Prône sur le travail stérile et le travail méritoire, pour le quatrième dimanche après la Pentecôte (16 juin 1861).................................. 261

Prône pour la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge (8 septembre 1861)........................ 273

Prône sur Marie, notre modèle, pour la fête du Rosaire (6 octobre 1861)............. 283

Esquisse d'instruction sur cette proposition : Marie est notre mère (Réunion du soir, décembre 1861).. 298

Instruction sur la fidélité à la grâce (Réunion du soir, 5 janvier 1862).................................. 304

Prône pour la fête du Saint Nom de Jésus (19 janvier 1862)..................................... 318

Prône sur l'emploi du temps, pour le dimanche de la Septuagésime (16 février 1862).................. 331

Instruction sur l'*Angelus*, pour la fête de l'Annonciation (25 mars 1862)......................... 344

Instruction sur Marie notre modèle dans l'accomplissement de nos devoirs (Mois de Marie, 7 mai 1862). 362

Instruction sur la présence de Dieu, ses avantages (Mois de Marie, 13 mai 1862)..................... 375

Instruction sur différentes méthodes pour la présence de Dieu (Mois de Marie, 25 mai 1862)............ 388

Pages.

Instruction sur la préparation au Saint-Esprit (Réunion du soir, 1er juin 1862)........................ 397
Prône sur le pardon des injures, pour le cinquième dimanche après la Pentecôte (3 juillet 1862)....... 406
Instruction sur la mort de Marie, modèle de la nôtre (Réunion du soir, 15 août 1862).................. 418
Prône sur le pardon des injures prompt et sincère (24 août 1862).................................. 427
Instruction sur la puissance de Marie (Réunion du soir, 8 septembre 1862)........................... 437
Homélie sur la conversion de Zachée (Réunion du soir, 9 novembre 1862)............................ 448
Prône sur les miracles en général, pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte (16 novembre 1862).. 459
Instruction sur la préparation à la fête de Noël (Réunion du soir, 21 décembre 1862)............. 470
Instruction sur la nécessité de connaître et de combattre ses défauts (Réunion du soir, 9 février 1863). 481
Instruction sur la conversation (Réunion du soir, 15 mars 1863).................................. 492
Prône pour la fête du patronage de saint Joseph (26 avril 1863).................................. 502
Instruction sur la pureté d'intention (Mois de Marie, 3 mai 1863)................................ 512
Instruction sur l'esprit d'abnégation (Mois de Marie 17 mai 1863)................................ 519
Prône pour la fête de la Sainte Trinité (31 mai 1863). 527
Allocution aux enfants le jour de leur deuxième communion (5 juillet 1863)........................ 538
Prône sur la foi pratique, pour le septième dimanche après la Pentecôte (12 juillet 1863)............... 548
Instruction sur la tiédeur (Réunion du soir, 19 juillet 1863).. 557
Homélie sur l'évangile du pharisien et du publicain, pour le dixième dimanche après la Pentecôte (2 août 1863)... 566
Instruction sur la patience dans les maladies (Réunion du soir, 6 septembre 1863)...................... 578

Pages.

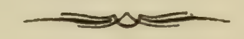
Instruction sur la Nativité de Marie (Réunion du soir, 8 septembre 1863) 586

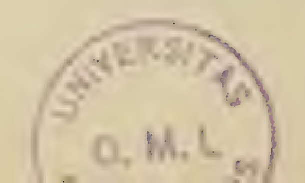
Prône sur la Communion indigne, pour le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte (4 octobre 1863).......... 593

Prône sur les dispositions requises pour communier (11 octobre 1863) 602

Prône sur la sainteté (Octave de la Toussaint, 1863).. 611

TABLE DES MATIÈRES.......... 621





MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
HAMELIN FRÈRES


LABORE
AUDENTEQUE
PRUDENTIA
CONSENSU

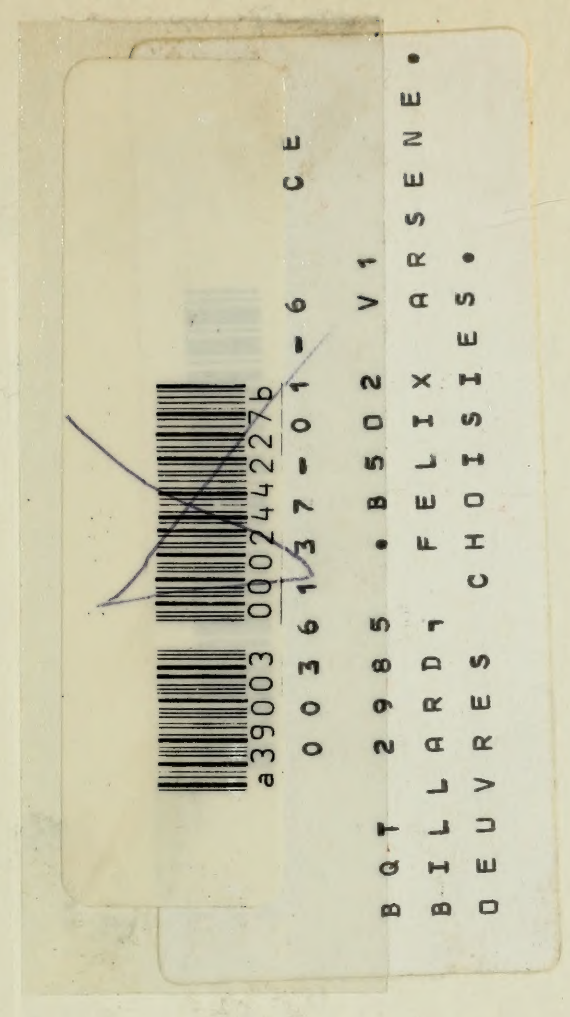
Mgr BILLARD
Évêque
de Carcassonne

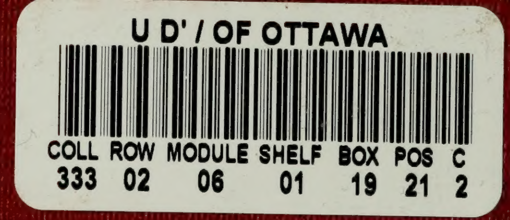
ŒUVRES
CHOISIES

Sermons,
Prônes
et
Instructions

I

1904


a39003 00244227b
0036137-01-6 CE
BQT 2985 .B502 V1
BILLARD, FELIX ARSENE.
OEUVRES CHOISIES.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 01 19 21 2